

HISTOIRE
DE
L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE

HISTOIRE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Divisée en quatre Tomes.

TOME PREMIER.

Contenant le Voyage du Fort de Nelson, dans la Baye d'Hudson, à l'extrémité de l'Amerique. Le premier établissement des François dans ce vaste païs, la prise dudit Fort de Nelson, la Description du Fleuve de saint Laurent, le gouvernement de Quebec, des trois Rivieres & de Montreal, depuis 1534. jusqu'à 1701.

Par M. DE BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, né à la Guadaloupe, dans l'Amerique Meridionale, Aide Major de ladite Isle.

Enrichie de Figures.

A PARIS, Quay des Augustins.

Chez NYON Fils, à l'Occasion.

M. DCC. LIII.

Avec

Histoire de L'Amérique Septentrionale

Lettre 1ère

Partance de la Rochelle

Circonstances particulières pendant la traversée, description de Plaisance dans l'île de Terre Neuve et de son commerce

Monsieur.

Si vous ne m'aviez permis de vous faire la relation d'une partie de mon voyage de l'Amérique Septentrionale Je n'aurais eu garde de prendre cette liberté. En effet que pourrais-je vous dire que vous ne sachiez beaucoup mieux que moi, qui ne m'étant trouvé que rarement dans des tempêtes, viens ici vous en faire un récit qui parait assez inutile pour vous, Monsieur, qui en avez essuyé de si rudes et dans des occasions tout autrement considérables et qui les avez surmontées avec tant d'habileté et de sagesse. Je vous avoue que plus je fais réflexion à la liberté que vous m'avez donnée, plus je trouve qu'il y a de l'indiscrétion à m'en servir, mais souvenez-vous s'il vous plait, que vous me l'avez permis. C'est pourquoi je commencerai cette relation en vous disant que les vaisseaux du Roi, le Pélican, le Palmier, le Weesph, -

le Profond et le Violent étaient à Chef d
Baye aux rades de la Rochelle prêts à fai
voile, lorsque je reçus un ordre de Sa M
jesté pour m'embarquer Commissaire à
la suite de cette Escadre.
Je réglai toutes mes affaires en moins
deux ou trois jours, et m'embarquai sur
Pélican. Comme je n'avais pas été à l'a
mement je voulus faire la revue généra
et prendre connaissance de l'Escadre
avant la partance. Je la fis donc le jour
de Pâques qui était le sept Avril mil-
six cent quatre vingt dix sept et nous
fimes voile le lendemain à quatre heu
res du matin d'un vent d'Est.
Sérigni lieutenant de vaisseau qui mo
tait le Palmier se trouva le commandant
en l'absence de Monsieur d'Iberville son
frère, capitaine de Frégatte, que nous de
vions prendre à Plaisances, pour l'entre-
prise des forts Anglois de la Baie d'Hud-
son qui est au Nord du Canada. Le Mar-
quis de Chateau Morand capitaine de vais-
seau de Monsieur le Maréchal de Tour-
ville, qui s'en allait aux Iles de l'Amérique
avec plusieurs vaisseaux marchands nous
convoya jusqu'au onzième du même mois
vingt à vingt-cinq lieues au delà le cap-
de Finisterre où nous nous séparâmes
les uns des autres.

Les vents d'Est nous furent tout à fait favorables pendant neuf jours, et s'ils eussent continué nous fussions arrivés en peu de jours à Plaisance: mais ils changèrent le vingt-et-un, avec une brume fort épaisse et un froid aussi rude que dans le mois de Janvier, et commencèrent à être fort contraires avec des brouillards extrêmement épais, en sorte que la mer devint tout-à-fait rude et presqu'impraticable.

Il n'y eut que la mousquetterie et le canon qu'on tirait de tems en tems, l'espace de vingt-et-un jours qui nous empêchèrent de nous séparer. Nous pouvions alors dire avec un juste sujet, que du printems nous étions rentrés dans l'hiver le plus rude, et nous avions tout lieu de craindre un triste naufrage, tant il est difficile de naviger sur les mers sans se trouver exposé à de rudes coups de vents. Car le vingt-cinq du même mois le Wesph que montait Chatrier enseigne de vaisseau, démâta de ses deux huniers et le lendemain le Pélican donna chasse d'un vent Sud Sud Ouest, sur les quatre heures du soir à une corvette Anglaise de quatorze canons et déja nous nous proposions à en faire le butin, mais la joie qui commençait à naitre parmi notre équipage, qui ne s'en voyait qu'à une

petite portée fut bientot rallentie par un
freux et plein de neige, qui s'éleva tout à
coup.

En effet cette triste constellation n'était
plutot paru, que tous les vents se mirent
la partie et se déchainant horriblement,
eut vu dans un moment des gens tout
blés, lorsqu' on entendit un bruit sourd
confus qui excitaient les manœuvres.

Le Ciel s'obscurcit de telle sorte que n
ne pouvions nous reconnaitre, et nous n
prenions les uns pour les autres.

Il semblait que cette vaste étendue de
mer formait une montagne escarpée
d'une hauteur prodigieuse, sur laquelle
nous étions.

Puis venant tout d'un coup à s'écrou
ler, formait des abimes dans lesquels
nous paraissions être engloutis. Mais
Mais ils en furent raportés plus
vite qu'ils n'étaient montés En vain nous
efforcions nous de sortir de ces affreux
abimes, lorque l'impétuosité d'un autre
flot nous élevait jusque dans les nues, où
nous paraissions comme suspendus et
immobiles.

Tantot la mer paraissait comme une
vaste et profonde vallée entre deux mon
tagnes escarpées au pied desquelles nous ap
percevions les flots entr'ouverts.

Le moment d'après les concavités se remplissaient et la mer demeurait néanmoins toujours agitée. On voyait les vagues s'enfoncer avec fureur dans le sable presque jusqu'au centre de la terre.

Cette cruelle tempête dura pendant deux jours entier durant lesquels nous essuyames tout ce qu'on s'imaginer de fatigues et nous nous vîmes plusieurs fois à la veille de notre perte. — mais enfin il ne nous en couta que notre grand hunier et ce fut une espèce de miracle d'en être quitte à si bon marché. Ce fut aussi un grand bonheur pour la corvette Anglaise à qui nous avions donné la chasse; car après l'avoir perdu de vue nous l'apercumes ensuite au vent, une demie heure après, dematée de tous ses mats, ayant chassé à sec.

Notre escadre se trouva pour lors dispersé jusqu'au vingt sept que nous trouvames le Profond, et le vingt huit sur le soir le Palmier vint nous ranger dans un assez pitoyable état.

[illegible] nous dit que dans la nuit du Vendredi vingt sixième au Samedi le Palmier et le Weesph s'étaient abordés: le premier avait eu tout son éperon emporté et sa bouteille et son ancre de bas bord emportée. Il n'avait, ni mat de hune ni Perroquets, ni hune de Beaupré, point [illegible] que la Civadière, le Beaupré étant tout dégarni. Rien n'était plus affligeant que ce spectacle, joint à celui de l'équipage qui était dans une extrême consternation. En effet le choc qui s'était fait réciproquement des deux vaisseaux, avait été si violent que dans le tems que le Weesph roulait, les canons de la seconde batterie le frappaient entre la quille et la ligne de flot-

ge et son Beaupré donnant debout au con
ins le mat d'Artimon, le cassa en deux. Le c
t d'autant plus favorable au Weesph qu'il l'e
cha de sombrer sous voile. Dans le mom
lui-ci n'ayant plus paru, les officiers du Pa
ier crurent pour lors qu'il était coulé bas.

Quand nous n'apperçumes plus le Weesph
venir avec le Pélican, nous demandames
Sérigni s'il ne l'avait pas vu, et il nous fit com
prendre qu'il croyait l'avoir vu périr

Comme il ne parut plus nous ne savions qu
penser et flottans entre l'espérance et la crain
nous nous imaginions tantot qu'il avait relâché
aux Acores et tanto qu'il s'était perdu dans la tempê

Dans cette incertitude nous continuames
notre voyage avec les trois autres.

La bonne conduite de Sérigni était ext
mement utile dans cette conjecture où en vi
six jours à peine vimes nous le soleil six foi
Pendant ce tems là les maladies survenaien
de jour à autre à notre bord. Le scorbut commen
ça à s'y insinuer et y regner généralement.

Notre malheur ne se termina pas à cela
les vents devinrent tout a fait contraires.

Les Pilotes ne savaient plus où ils étaient, il
n'y avait pas moyen de prendre hauteur, ensorte
que nous étions tous au désespoir.

Toute notre consolation était de voir quelque
fois grande abondance d'oiseaux, qui nous ser
vaient comme de présage pour nous faire con
jecturer que nous n'étions pas loin du Grand-
Banc. Cependant nous ne pouvions y arriver.

Nous nous trouvâmes à la fin banqués le septième mai sur les quatre heures après midi.

Les pilotes trouvèrent quarante-cinq brasses d'eau, fond de gravaille, noirâtre, un peu pourri et plat. Nous carguames nos voiles pour avoir le plaisir de pêcher de la morue. Nous en primes une grande quantité qui servit de rafraichissement à nos équipages, la plûpart des volailles et des moutons qui avaient été embarqués pour cet effet étant morts de froid ou des coups de mer qui passaient continuellement sur le pont, ou de maladie comme nous avons dit ci-dessus.

Le Violent même, que montait Bigot enseigne de vaisseau se trouva entre deux eaux pendant un tems assez considérable jusque là que des coups de mer brisèrent des épontilles en son fond de cale.

Nous appareillames deux heures après d'un vent d'Est quart Nord Est qui ne dura guères, car les vents changèrent encor.

Pendant ce tems là néanmoins nous arrivames sur le boulevard, mais les brûmes augmentèrent toujours

Après treize jours de tempête nous connumes terre sur les quatre heures du soir à quatre lieues, au Nord Ouest quart Ouest.

Les sentimens des pilotes de l'escadre furent partagés. L'on crut que ce pouvait être le Cap St Laurent de l'isle de Terre Neuve. C'est pourquoi nous revirâmes de bord pour

our éviter cette côte et portames vers le Sud.
Nous reconnumes terre encor le seize sur les
dix heures du matin, mais les brumes empê-
cherent de nous en trop approcher de crainte
de quelque naufrage. Les sentimens furent
derechef partagés. Nous fimes venir le Pilote
du Profond, qui nous dit que c'était le Chapeau
Rouge de l'isle de Terre Neuve, dont nous n'é-
tions éloignés que de six lieues tout au plus.

Nous nous retirames la nuit et le dix septi-
ème le tems s'étant éclairci, nous vimes du
vent de Sud Ouest quart de Sud le cap Ste.
Marie. C'est la première terre qu'on recon-
nait ordinairement pour entrer dans la
Baye de Plaisance

(Nous entrames dans cette Baye, lais-
sant le Cap sur les sept heures du soir
au Sud Sud Est environ trois lieues et de-
mie, après avoir cargué nos basses voiles
et les huniers. Le calme nous prit sur la
minuit.

Le vent fraichissant le dix huit nous
fimes trois bordées, après lesquelles nous
mouillames sur les dix heures du matin à
la Pointe Verte qui est habitée des Francais
à une lieue de Plaisance et après beaucoup de
fatigues et de mauvais tems que nous eûmes
dans notre route, nous entrâmes enfin
dans le Port. Le Weesph y arriva trois
jours après aussi en peine.

A

MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLEANS,
REGENT DU ROYAUME.

MONSEIGNEUR,

Le Voyage de la Baye d'Hudſon que j'ai l'honneur de preſenter à votre ALTESSE ROYALE, *& qu'Elle a bien voulu accepter, eſt un des plus ſinguliers qui ait encor paru: Elle n'y verra que Tempêtes, que Combats, que Naufrages.*

L'Eſcadre du Roi deſtinée en 1697. pour cette entrepriſe, a eû moins à combattre contre les Sauvages qui habitent cette partie de l'Amerique la plus Septentrionale, que contre

les Flots, les Tempêtes, les Glaces, les Bancs & les montagnes de Néges. C'est-là que la valeur des François se fit connoître toute entiere, & triompha des obstacles les plus terribles que la nature puisse opposer à l'intrepidité des plus fameux Heros. En effet, pour arriver à la Baye d'Hudson il falut traverser une Mer immense que les Courans, les Bancs de Sable, les Orages continuels & les Glaçons rendoient inaccessibles, même au plus fort de la Canicule. Toutes ces difficultez insurmontables à toute autre Nation, n'ont fait qu'enflâmer le courage des François, qui à l'imitation des Heros qui les gouvernent ne trouvent rien qui soit capable de les rebuter. Quelle joye pour ceux qui composoient cette Escadre de revoir leur païs, aprés avoir essuyé tant de perils, & d'apprendre que votre ALTESSE ROYALE a bien voulu en agréer le recit! Personne ne juge mieux des faits extraordinaires énoncez dans les Rela-

tions que ceux qui ont fait eux-mêmes des actions toutes extraordinaires, ce qui m'a engagé à dédier à votre ALTESSE ROYALE cet Ouvrage, qui ayant été composé par le Sieur de la Potherie Commissaire pour le Roi dans cette Escadre, & qui s'est trouvé à toutes les expeditions qui y sont contenuës, ne peut être suspect d'aucune fausseté. Ce seroit ici le lieu de m'étendre sur les vertus Heroïques qui brillent dans votre ALTESSE ROYALE; mais ce n'est pas à un Ameriquain comme moi à prendre un essort si haut: je laisse donc aux plumes délicates des François à traiter une matiere si relevée. Trop heureux si mon zéle & mes profonds respects ne déplaisent pas à votre ALTESSE ROYALE, dont je suis

MONSEIGNEUR,

Le trés-humble & trés-obeïssant serviteur,
DE LA POTHERIE.

AVERTISSEMENT.

ON rend au Public ce qui lui est dû, en lui donnant cette nouvelle Relation de la Baye d'Hudson, la fin des Navigateurs, & sur tout de ceux qui sont au service du Roi; ne doit pas se terminer comme celle de la plûpart des autres Voyageurs, en vain plaisir de faire une longue Histoire de leurs Voyages, à leur Parenté ou à leurs amis, & de la deshonorer souvent par une infinité de faussetez.

On laisse à ces sortes de gens leur maniere d'égayer leurs Voyages, & l'on ne croit pas être obligé de les suivre. On croit au contraire devoir prendre une route toute opposée, & se proposer dans cette Relation d'instruire plûtôt que de plaire. On ne

dit rien qui ne ſoit exactement vrai : tout ce que l'on rapporte à l'égard des glaces, des terres, des moüillages & des vents, eſt la pure verité ; telle qu'on l'a éprouvée parmi les plus effroyables tempêtes, ſans qu'on y ait rien ajoûté n'y changé, qui puiſſe en impoſer au Lecteur ; d'autant qu'il eſt d'une trop grande conſequence, & même contre la probité d'un Auteur de tromper par de honteux menſonges le Public qui à de la bonne foi & de la confiance en ſes Ecrits.

L'on n'a rien à ſe reprocher dans cet Ouvrage, où l'on a ſincerement raporté les differens hazards que l'Eſcadre a eſſuyez, ſoit pendant ſa route penible & laborieuſe, ſoit à ſon arrivée dans la Baye d'Hudſon, à l'extrêmité de l'Amerique Septentrionale, & dans les grands travaux qu'elle a ſurmonté au travers des glaces, avant la priſe du Fort de Nelſon par les François.

Le Lecteur remarquera aiſément que dans les Combats de Terre &

de Mer, on n'a flâté n'y blâmé personne, on a rendu Justice à tout le monde indifferemment, sans aucune prédilection n'y haine. On espere aussi que personne ne se plaindra, & que le Public sera satisfait d'une naïveté qui ne se trouve pas ordinairement dans la plupart des Historiens, qui outrent le plus souvent leurs narrations, fondez sur ce qu'ils savent que le Public ne peut aisément s'éclaircir de leurs mensonges, à cause de l'éloignement des lieux dont ils parlent. Il n'en est pas de même de cette Histoire, chacun s'y verra tel qu'il est, & qu'il a paru dans les occasions où il s'est trouvé. Enfin on a suivi avec la derniere fidélité les deux caracteres essentiels de l'Histoire; qui sont de ne rien dire de faux, & de ne point taire la verité. *Nec falsa dicere, nec vera reticere.*

On ne fera pas de difficulté d'avoüer que la narration y paroîtra d'abord un peu seche & sterile, & ceux qui la liront ne manqueront pas de

dire ce qu'à dit un des maîtres de l'Art, qu'on ne sauroit trop égayer les narrations, qu'il faut quelque enjouëment pour empêcher qu'elles ennuyent le Lecteur. Tout cela peut être vrai, mais on changera aisement d'avis si l'on fait reflexion qu'elles ne sont pas toutes susceptibles de ces agrémens, & que s'il y en à d'autres qui doivent être serieuses pour instruire, celle que l'on donne au Public est de ce dernier genre, on n'a eû pour but que de lui faire part des découvertes qu'on a faites en ce païs, qui est si peu connu, cette Escadre étant la premiere qui ait penetré si avant dans l'Amerique Septentrionale.

Ce n'est pas qu'aprés tout on eût pû sans beaucoup de peine y donner un tour de gayeté & d'enjouëment, s'il eût été absolument necessaire, & si ç'eût été une faute de rapporter les faits naturellement & simplement; mais comme les Combats & les Naufrages ont quelque chose de trop triste & de trop affreux pour

leur devoir donner un air riant & enjoüé, on n'a pas crû devoir prendre pour une Loi indiſpenſable l'avis de ce maître de l'Art, ſur tout dans une Hiſtoire où l'on ne parle que de précipices cachez ſous des Bancs de Néges, de montagnes de Glaces, de bancs de Sable, de Rochers affreux, de Sauvages inhumains ; & de tout ce qui eſt le plus capable de donner de l'effroi aux plus intrepides, & dont l'image qui en reſte même aprés en être échapé, eſt trop vive & trop affligeante pour ſouffrir de ſemblables ornemens.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARE, à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il apartiendra : SALUT. Notre bien-amé FRANÇOIS DIDOT Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit continuër à faire imprimer un Ouvrage qui à pour titre *Hiſtoire de l Amerique Septentrionale*, mais craignant

en peine d'apprendre des nouvelles du Palmier, que le Palmier l'étoit d'apprendre des siennes.

Le radoub qu'il falut faire de ces deux vaisseaux, fut cause que nous ne pûmes aller à l'Acadie, selon les ordres que nous avions reçûës. Nous n'eûmes que le temps de nous disposer pour la Baye d'Hudson, qui étoit le seul sujet de notre voyage.

Nous trouvâmes heureusement Monsieur d'Iberville, qui deux jours aprés notre arrivée devoit continuër l'entiere destruction de la Colonie Angloise, qui est établie dans l'Isle de Terre-Neuve : mais avant de vous en raporter les circonstances, il est à propos de tracer ici la description de Plaisance, dont le Port est l'un des plus beaux qui se puisse voir, tant par sa situation naturelle que par raport aux differens ouvrages dont il est fortifié : il est d'une si grande étenduë qu'il y peut moüiller plus de cent cinquante vaisseaux de Guerre tels qu'ils puissent être.

Son entrée est un Goulet, où il n'y a que le passage d'un navire. Le Pilote qui voudra y entrer tiendra le milieu le plus qu'il pourra, (ce qui n'est pas fort facile, à cause d'un grand Courant & des remonts de marée) & l'on porte une Aussiere sur la grande Grave, pour ne point ranger

le Fort, qui eſt tout bordé de Rochers.

Plaiſance eſt dans un païs plat, diviſé en deux parties par ce Goulet, dont l'une eſt la grande Grave & l'autre le quartier du Fort, qui eſt au pied d'une montagne d'environ cent trente toiſes de hauteur, ſur laquelle eſt une Redoute bien fortifiée, la nature ayant rendu le païs haut inhabitable, n'i produiſant que de la mouſſe & de petits ſapins, parce que l'on n'y trouve pas un demi pied de terre, a voulu former un païs plat de trois quarts de lieuë de long, que l'on apelle la grande Grave; elle eſt entre deux montagnes qui ſont à pic. Celle du Sud Sud-Oüeſt en eſt ſeparée par un petit courant d'eau qui venant du Goulet forme un Lac nommé la petite Baye, où il y a grande abondance de Saumons. Le long de ce courant ſont des échafaux qui ſont des cabanes où l'on ſale les Moruës; le toit & les murailles de ces échafaux ſont des feüillages de ſapins, auſſi-bien que les maiſons des habitans qui forment une ruë; ces maiſons ſont couvertes de mouſſe, les moutons paiſſent le plus ſouvent des herbes deſſus. La grande Grave eſt une étenduë de galets, ſur leſquels l'on met ſecher la moruë. On apelle galet de grandes pierres plates qui ſont en cet endroit.



A . Maison sur la quelle un Mouton paits . B . Cour de la Maison . C . galets ou pierre .





A. Endroit ou on jette dabord la morue.

Comme la moruë fait toute la richeſſe de Terre-Neuve, vous voulez bien Monſieur que je vous diſe de quelle maniere elle ſe prépare, les ſoins & les peines qu'il y faut aporter ſont grandes, je ne réïtere point ce que c'eſt qu'un échafaut, n'y comme il eſt bâti, il s'agit de ſavoir que c'eſt l'endroit où l'on habile les moruës. L'on y trouve un Piqueur, un Décoleur, un Trancheur, & un Saleur, qui y travaillent.

On peut dire avec raiſon de ces maiſons qu'elles ſont toutes la richeſſe des habitans de ce païs, & qu'elles reſſemblent parfaitement à celle à qui Virgile donne le titre de Royaume. *Pauperis & tugurii congeſtum ceſpite culmen.*

Pour connoître les fonctions des perſonnes qui y ſont employées, il faut ſavoir que le Piqueur ouvre la moruë.

Le Décoleur arrache les entrailles, le foye, & coupe la tête.

Le Trancheur lui ôte l'arête, & la fait gliſſer dans un Eſquipot, qui eſt un petit reſervoir qui va en pente.

Le Saleur la reçoit dans une brouëte, qu'il conduit en un endroit où il fait la Saline de la maniere que je le vai raporter.

Il étale une couche de moruë de neuf ou dix pieds de long, ſur laquelle il jette du ſel, & ſucceſſivement d'autres couches

l'une sur l'autre, de l'épaisseur de trois pieds, elles demeurent en cet état cinq à six jours afin que le sel puisse s'imbiber, au bout desquels deux hommes les portent à la mer dans un lavoir, qu'ils frottent & lavent avec un goupillon pour en ôter le sel. On les met ensuite en pâte, c'est-à-dire en masse. Elles y restent deux jours, & aprés la saint Jean un seulement, à cause de la chaleur. On les étend aprés sur la Grave, le dos sur le galet, & on les retourne le soir, où elles demeurent jusques au lendemain à neuf heures du matin, & si le temps est beau on les retourne encore; ensuite on les retire de là pour les mettre en mouton, c'est à dire cinq ou six les unes sur les autres, la queuë dans la tête, & la tête dans la queuë. Aprés-quoi s'il fait beau temps on les étale comme je viens de dire, & sur le soir du même jour on les met encore en mouton pendant trois jours & trois nuits. On les met ensuite en pile, qui est faite à peu prés comme un pâlier de basse court, qui contient quelquefois trois cens quintaux. On les retire de cette pile pour les mettre de rechef sur la Grave, & l'aprés-dînée on les remet en pile l'espace d'un mois pour les faire suer, sans plus les éventer, c'est à-dire sans les étaler sur la Grave, & on en charge aprés les vaisseaux.

Il y a beaucoup de gibier dans toute l'Isle : on y trouve du Caribou, de l'Orignac, du Castor, & des Renards ; les Perdris y sont fort délicates. Lors que l'on va un peu loin à la chasse l'on porte une Boussole, car l'on court risque trés souvent de ne plus trouver le lieu de sa demeure. Les Fraises y sont en si grande quantité qu'il y en à autant que d'herbe dans les bois ; au reste il y a beaucoup de desagremens dans cette Colonie.

Deux Barques longues, de quatre pieces de canon, avec trente hommes d'équipage chacune, peuvent desoler & ruïner les Graves de la Baye, enlever ou couler bas toutes leurs Biscayennes lors qu'elles reviennent de la Pêche. Les Habitans ne joüissent d'aucune douceur de la vie ; ils n'ont point de Jardinages parce que toute la terre n'est remplie que de galets, sur lesquels ils font secher leurs Moruës dans les endroits où les pierres ne se trouvent point. La terre est une Mousse, où rien ne peut produire. Le bled n'y vient point, n'y ayant aucun fruit de France que des Fraises, ce qui dégoute la plûpart des Habitans, & fait qu'ils aimeroient mieux le Cap Breton, car je leur ay souvent entendu dire que si l'on connoissoit à la Cour le merite de l'Isle du Cap Breton, & si

l'on vouloit le peupler, il n'y a point d'Habitans à Plaisance qui ne quitta volontiers cette Ville, si on leur permettoit, pour s'allèr établir dans l'Isle du Cap Breton. En éfet, c'est une trés-belle Isle, à la côte de l'Acadie, vis-à-vis la pointe du Sud de l'Isle de Terre-Neuve, qui forme l'entrée du Golphe de saint Laurent. La terre y est admirable. Ce ne sont que Plaines, que Préries, que Forêts remplies de Chênes, d'Erables, de Cedres, de Noyers, & des plus beaux Sapins du monde, & des plus propres pour la Mâture. L'on pourroit y construire des Moulins à scier pour faire des Planches de Sapins, de Noyers, & de bordages de Navires, qui seroient d'un grand Commerce pour la France.

L'on y feroit une seconde Normandie si l'on vouloit y planter des Pepins de Pommes, le Calvile sur tout y seroit d'un goût exquis comme celui de l'Acadie. Le Chanvre y vient naturellement, & l'on y en trouve des campagnes toutes remplies. Le Bled y seroit plus beau qu'à Quebec : le Houblon y viendroit aussi.

La chasse aux Outardes, aux Oyes sauvages, aux Perdris de France, aux Gelinotes de bois, aux Tourterelles, aux Canards, aux Pluviers, aux Sarcelles, aux Beccassines, & à toute sorte de Gibier

de riviere y régne de toutes parts. Je ne parle point de la Pelleterie du Canada, qui n'y manque point.

L'on n'auroit pas si loin à aller pour faire la Pêche de la Moruë comme à Plaisance, & l'on n'y courroit point le même risque, d'autant qu'elle s'y fait presque terre à terre tout le long de l'Isle.

Il ne me reste plus qu'à vous assurer que je suis trés parfaitement,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

II. LETTRE

Destruction presqu'entiere de la Colonie Angloise en l'Isle de Terre-Neuve, en 1696, & 1697.

MONSIEUR,

Vous m'avez toûjours aimé dés ma tendre jeunesse, & je vous ai toûjours honoré. La parfaite amitié est comme un lien sacré qui attache si étroitement le cœur de deux amis, que rien au monde n'est capable de le rompre. Pour moi qui vous ai consacré le mien, je veux encor vous renouveller en cette occasion ce que j'ai de plus cher par l'attachement inviolable que j'ai à vos interêts. Recevez je vous prie une description de l'Isle de Terre-Neuve que je vous envoye.

Il s'est fait pendant cette Guerre des actions si heroïques, que jamais Monarchie n'a soutenu la gloire de son Prince avec tant d'éclat que celle de la France. La réputation des armes du Roi s'étant répanduë jusques aux endroits de la terre les

plus éloignez, les Canadiens ont voulu faire voir de leur côté qu'ils n'étoient pas moins passionnez à soûtenir les interêts de Sa Majesté que les autres sujets. Et animez de cette noble ambition, ils ont donné en plusieurs ocasions des marques assurées de leur fidelité. Vous voulez bien, Monsieur, que je vous fasse un recit de quelques actions particulieres où je les ai vûs occupez pour le service du Roi dans le temps que j'arrivé à Plaisance. Vous y trouverez une maniere de faire la guerre tout-à-fait differente de celle de l'Europe. Le climat & la situation du païs y contribuë beaucoup. Et quoi qu'elle tienne un peu du caractere des Sauvages avec qui ils sont toûjours en guerre, ils ne laissent pas de venir glorieusement à bout de leurs entreprises.

Les Anglois ont cette maxime, lors qu'ils s'établissent dans les Colonies, de mettre en usage tout ce qui peut contribuer aux commoditez de la vie, autant que le climat des païs où ils se trouvent le peut permettre. Le grand nombre de Havres qu'ils occupoient en l'Isle de Terre-Neuve, faisoit voir que c'en étoit une des meilleures d'Angleterre. Monsieur d'Iberville connoissant la richesse de cette Isle, crût qu'il étoit du service du Roi d'en arrêter le cours, & qu'en détruisant tous les endroits

qu'ils habitoient, le Commerce en seroit interrompu. Il prit la liberté de representer à Monsieur de Pontchartrain qu'il étoit dangereux d'avoir de si puissans voisins aux environs de Plaisance, & s'offrit d'en faire l'entreprise.

Sa Majesté lui accorda de prendre pour cet éfet des Canadiens, & lui commanda de se joindre l'Eté de 1696. avec Mr. du Brouillan Gouverneur de Plaisance.

Les Vaisseaux le Pelican, le Comte de Toulouse, le Phelipeaux, le Vendôme, l'Harcour, & deux Brulots, montez par des Maloüins, devoient faire les attaques par mer.

Monsieur d'Iberville étant occupé à faire des expeditions dans l'Acadie sur les Anglois ne pût arriver assez à temps; ce qui obligea ce Gouverneur de faire voile avec ces Vaisseaux.

Il prit plusieurs petits Havres, dans lesquels il se trouva plusieurs bâtimens chargez de Moruës; mais il survint entre lui & les Maloüins une mes-intelligence qui empêcha la prise de saint Jean, qui étoit la Place la plus considerable de toute l'Isle. Il fut obligé de s'en retourner à Plaisance, où il trouva Mr. d'Iberville qui étoit arrivé de l'Acadie, prêt à partir pour le joindre, ne l'ayant pû faire plûtôt, parce que

que tous ses Canadiens n'étoient pas encore arrivez du Canada.

Monsieur d'Iberville s'étant chargé de l'entiere destruction de ces Havres par Terre, ne le croiant pas si facile par Mer, se disposa de partir pour en faire la tentative, mais Mr. du Brouillan voulant avoir part à une entreprise qui ne pouvoit être que fort glorieuse, à laquelle il n'avoit pû réussir avec quinze à seize cens hommes, lui arrêta ses Canadiens. Ceux-ci déclarerent ouvertement qu'ils ne vouloient point lui obeïr, voulant s'en retourner en Canada, & qu'ils se retireroient dans les bois plûtôt que de l'accompagner. Ils se plaignirent qu'en partant de Quebec on ne leur avoit point dit qu'ils dûssent le reconnoître pour leur Commandant, & ils savoient même qu'ils étoient aux frais de Mr. d'Iberville, dont ils avoient reçû de l'argent.

Monsieur du Brouillan sachant que Mr. d'Iberville avoit ordre de faire la Guerre seul en Hiver, (ce qu'il avoit toûjours regardé comme impossible) lui fit cependant parler Demuid, Capitaine d'une Compagnie d'Infanterie en Canada, qui étoit venu conduire le détachement des Canadiens, qui lui dit que Mr. du Brouillan vouloit seulement se trouver à la prise de

ſaint Jean, avec de ſes Habitans, ſans entrer dans aucune prétention ſur les avantages qu'il en pourroit tirer. Lors qu'un Commandant poſſede le cœur de ceux qui ſont ſous ſon obeïſſance, il lui eſt aiſé de les manier, & de leur inſpirer ſes ſentimens autant qu'il le juge à propos. Je trouve que la conduite de Mr. d'Iberville fut tout à fait judicieuſe dans une conjoncture auſſi embaraſſante que celle où il ſe trouvoit. Il ſavoit d'un côté la conſequence qu'il y avoit de commencer par le Nord de l'Iſle; & d'ailleurs il étoit perſuadé que les Anglois ſe feroient fortifiez de nouveau, dans l'aprehenſion où ils pourroient être que les François ne revinſſent encore. Enfin aprés avoir calmé les eſprits irritez des Canadiens, qui ne ſont pas ſi maniables, il ſe détermina d'aller à ſaint Jean.

Monſieur du Brouillan s'embarqua ſur le Profond, & fit voile pour Rognouge, lieu du rendez vous. Monſieur d'Iberville aprehendant quelques coups de vent aſſez frequens dans cette ſaiſon, qui le jettant au large auroit pû l'obliger d'aller en France avec ſix vingt hommes qui étoient à ſes frais & dépens, prit le chemin de terre.

La réputation qu'il s'étoit acquiſe parmi differens peuples Sauvages, obligea

Pierre-Jeanbeovilh, Chef de Guerre des Abenaquis, de quitter sa nation pour être témoin oculaire de ce qu'on disoit de lui. Ce Chef voulut savoir si Mr. d'Iberville faisoit mieux la guerre aux Anglois, que lui ne la leur faisoit, & aux Iroquois ses ennemis. C'est un homme d'une trés belle taille, de trente-huit à quarante ans. Il a dans les traits de son visage un air tout à fait martial. Ses actions & ses manieres font connoître qu'il a les sentimens d'une belle ame. Il est d'un si grand sang froid qu'on ne l'a jamais vû rire. Il a enlevé seul en sa vie plus de quarante chevelures.

Il n'étoit point naturel de faire une campagne de cinq ou six mois sans avoir quelque Ecclesiastique. Monsieur l'Abbé Baudoüin, qui avoit été autrefois Mousquetaire, éleve de Mr. l'Abbé Tronson, & presentement Missionnaire dans l'Acadie, voulant donner des preuves de son zéle, accompagna Mr. d'Iberville.

Ils partirent tous de Plaisance le jour de la Toussaints de l'année 1696. pour aller au fond du Port, qui a prés de deux lieuës de profondeur. Ils monterent le lendemain dans les bois environ une demie lieuë, & le troisiéme jour marcherent dans un païs mouillé, couvert de mousses, où ils enfonçoient, cassant avec les jambes les glaces.

Cette marche dura neuf jours, dans des bois si épais qu'à peine pouvoit-on passer, étans obligez de traverser des Rivieres, des Lacs jusques à la ceinture, dans un temps où le froid étoit fort rude. Ils arriverent le dix du même mois à Forillon, où Mr. d'Iberville se rendit le premier avec dix hommes qu'il détacha des autres. Les vivres commençoient à leur manquer depuis deux jours : Ils trouverent fort à propos une douzaine de Chevaux qui leur servirent de nourriture, dans l'attente où ils étoient des vivres qui étoient embarquées dans le Profond. Monsieur du Brouillan étant arrivé le premier à Rognouge, détacha Rancogne Officier de sa Garnison, avec quelques Soldats qui prirent un Anglois, lequel s'étant échapé en donna avis à saint Jean. Le Gouverneur de cette Place ne manqua pas d'envoyer au plûtôt un détachement considerable à la découverte. On rencontra l'Officier François; on en vint aux mains, & il fut obligé de succomber sous le grand nombre. On lui tua un homme, on en blessa un autre, & on lui fit quatre prisonniers. Cet Officier s'en revint à Forillon avec trois hommes demi-morts de faim & de froid.

Pendant que Mr. d'Iberville alloit en Canot joindre Mr. du Brouillan, il envoya

de Plene à Cabreüil, avec douze hommes, joindre deux Anglois qui avoient été découverts. Celui-ci enleva quantité de vivres, & emmena douze prisonniers, qui déclarerent qu'il y avoit cent hommes le long de la côte, jusques à Bayeboulle, qui commençoient à faire des habitations. Monsieur du Brouillan ayant renvoyé le Profond en France avec quelques prisonniers, arriva à Forillon avec cent hommes. Ce fut-là où ils prirent les expediens les plus seurs & les plus convenables.

Il falut pour cet éfet faire plusieurs découvertes : c'étoit l'unique moyen de connoître la force des ennemis, & d'aprendre en même temps s'il ne leur venoit point d'Angleterre quelques vaisseaux de guerre: Mr. d'Iberville étant à la tête de cent vingt-quatre Canadiens, parmi lesquels se trouverent plusieurs Gentilshommes, quatre Officiers, & le Chef de Guerre des Abenaquis, qui le suivoit toûjours dans tous ses mouvemens, se mit en chaloupe pour Bayeboulle, qui est à six lieuës de Forillon. Ils prirent en arrivant un Vaisseau Marchand d'environ cent tonneaux, dont l'équipage s'enfuit dans les bois avec les habitans du lieu.

Vingt Canadiens partirent pour saint Jean. Dix autres courant les bois enleve-

rent cinq hommes, parmi lesquels se trouva le Capitaine de ce Vaisseau qui étoit parti d'Angleterre avec deux Vaisseaux de guerre de cinquante & soixante & douze pieces de canon, qu'il avoit quitté sur le Grand-Banc, & qu'il croyoit devoir être arrivez à saint Jean. Deschaufours se détacha avec six Canadiens pour Ouitslisbaye : Six autres firent trois prisonniers & une femme. Quatre Matelots se jetterent du coté des François : Deux Canadiens du Parti qui étoit allé à saint Jean, revinrent. Le reste observoit le Petit-Havre, qui est à cinq lieuës de Bayeboulle, avec un prisonnier, qui leur aprit qu'il n'i avoit à saint Jean que trois Navires Marchands, mais ils n'oserent s'écarter de peur que les traces de leurs Raquetes ne les fissent découvrir.

Ces découvertes étant faites l'on va droit à saint Jean. Monsieur d'Iberville ayant choisi Montigni, Lieutenant d'une Compagnie d'Infanterie en Canada, pour son Lieutenant, partit le premier avec sept Canadiens pour se rendre maître des hauteurs d'où l'on pouvoit découvrir Mr. du Brouillan qui conduisoit son détachement: & comme il étoit impossible d'avoir des chevaux & des chariots pour porter les bagages dans des chemins impraticables,

chaque Canadien étoit chargé de ses munitions. Trois heures aprés cette marche, Mr. d'Iberville ayant rencontré ceux qui revenoient de la découverte de S. Jean, arrêta trente Anglois du Petit-Havre, qui avoient découvert les notres. Il les attaqua, & passant une Riviere trés rapide jusqu'à la ceinture se rendit maître de ce lieu, où il trouva de la resistance par les retranchemens que les Anglois y avoient faits. Les ennemis y perdirent trente-six hommes, & il y eut quelques prisonniers. Le reste gagna saint Jean. Les néges augmenterent beaucoup, & comme il s'agissoit de vaincre ou de mourir, l'on marcha le 28. Novembre en ordre de bataille.

Montigni marchant cinq cens pas devant la Troupe faisoit l'Avant-garde avec trente Canadiens. Messieurs du Brouillan & d'Iberville suivoient avec le Corps. Les habitans de ce Gouverneur étoient à la tête, avec ordre cependant de laisser passer les Canadiens en cas d'attaque. Aprés deux lieuës & demie de marche, l'Avant-garde découvrit à la portée du pistolet les ennemis, qui étoient au nombre de quatre-vingt, postez d'une maniere si avantageuse dans un bois brûlé, qu'ils étoient à couvert derriere des rochers. Montigni se voyant découvert anima ses gens, qui don-

nerent tête baissée dessus. Monsieur l'Abbé Baudoüin exhorta en peu de paroles les Canadiens ; & leur ayant donné l'Absolution Generale, chacun jetta les hardes dont il étoit chargé. Monsieur du Brouillan les attaque à la tête, Mr. d'Iberville se jette sur la gauche, où il les prend en flanc à l'abri des rochers. Le Combat s'opiniâtre une demie heure. On en tuë plusieurs ; les autres plient. Celui-ci l'épée à la main, avec le Chef des Abenaquis, donne dessus ; les autres se battent en retraite. Ils se refugient à saint Jean ; il les y force. Ils se jettent dans deux Forts, il les leur fait abandonner, s'en rend maître & fait trente prisonniers avec quelques familles. Le reste se sauve dans un grand Fort, & dans une Quaiche qui étoit dans le Havre.

Sur ces entrefaites Mr. de Brouillan arriva avec la Troupe. Demuid se mit avec soixante hommes dans le Fort le plus proche du grand, qui en étoit éloigné d'une portée de canon, & le gros se campa dans la Ville.

Ce Fort étoit palissadé, revêtu d'une terrasse de trois pieds de haut. La Quaiche profita d'un vent favorable. Les ennemis y mirent leurs meilleurs éfets, & y embarquerent prés de cent hommes. Ils perdirent dans cette poursuite cinquante

hommes. Le Trompette de Mr. du Brouillan y fut tué. Trois de ses gens & deux Canadiens y furent legerement blessez.

L'esperance qu'avoient les Anglois que les deux Vaisseaux de Guerre arriveroient incessamment, étoit un obstacle pour que l'on se rendit si-tôt maître du grand Fort, dans lequel deux cens hommes s'étoient jettez fort précipitamment, selon le raport de quelques-uns qui avoient pris notre parti.

Il étoit à propos de se faire un chemin découvert pour reconnoître le Fort. Demuid & Montigni, avec soixante Canadiens, brûlerent pour cet éfet les maisons voisines. Ce Fort est sur la côte du Nord-Oüest, à mi-côte, commandé par deux hauteurs, toutes deux distantes à une portée de fusil. Il est de figure quarée, flanqué de quatre Bastions, entouré d'une palissade de huit pieces de canon de quatre livres de balle, avec un Chemin couvert, mais pour lors plein de néges, un Pont-levis, une Terrasse élevée, & épaisse de trois pieds. Il y avoit au milieu une petite Tour, éloignée d'une demie portée de fusil d'un Ruiseau, sur laquelle étoient quatre pieces de canon de quatre livres de balle, & une cave au dessous qui servoit de Magasin à poudre.

Pendant que les Canadiens mettoient le feu à toutes ces maisons, Mr. d'Iberville s'étoit avancé avec une trentaine proche le Fort pour les soûtenir, & Mr. du Brouillan resta au poste avancé avec les siens. Il se fit plusieurs escarmouches dans le temps qu'on alloit reconnoître le Fort. Les ennemis n'y eurent qu'un homme tué.

Ceux-ci ne demanderent qu'à temporiser, & comme ils étoient resolus de se défendre, l'on envoya chercher à Bayeboulle un Mortier, des Bombes & de la poudre qu'on y avoit laissé.

L'on peut dire qu'une Place est à moitié renduë lors qu'un Gouverneur parlemente. Il sortit le trente Decembre un homme avec Pavillon blanc pour parler d'accommodement. L'on convint de part & d'autre d'une entrevûë. Le Gouverneur Anglois se fiant à la probité des François y vint lui-même, avec quatre des principaux Bourgeois, qui aprehendant que l'on ne vit le mauvais état où ils étoient réduits, ne voulut permettre que aucun des notres entrât dans son Fort. Ils insisterent à ne se rendre que le lendemain. Ils se flâtoient que le vent changeroit, & que les deux Vaisseaux de Guerre qu'ils avoient vûs l'obvoyer deux jours auparavant à deux lieuës au large, entre-

roit dans le Port. Belle eſperance pour des perſonnes accablées, mais vaine & inutile dans une conjoncture où l'on ſe voit preſſé de ſi prés, car on lui refuſa ce delai. L'aprehenſion où ils étoient d'être pris d'aſſaut les fit balancer. Ils s'étoient perſuadez que les Canadiens reſſembloient aux Iroquois, nation impitoyable à leurs ennemis. Ils s'attendoient qu'on leur enleveroit la chevelure. Maxime de guerre uſitée chez la pluſpart des Sauvages du Nord, qui ayant pris leurs ennemis leur enlevent la peau qui couvre le crâne, & c'eſt le Trophée le plus authentique de leur valeur. Trophée, dis je, qui ſert de monument à la gloire d'un Sauvage, qui paſſeroit pour un homme de peu de courage ſi venant de la guerre il n'en raportoit pluſieurs avec lui: Il falut donc capituler le même jour.

Enfin ils conclurent

Que la Place ſeroit renduë à deux heures aprés midi.

Que la Garniſon & les Habitans ſortiroient du Fort, ſans armes.

Qu'ils auroient la vie ſauve, & ne leur ſeroit faite aucune inſulte n'i à leurs Femmes & leurs Filles.

Qu'il ne leur ſeroit ôté aucun habillement qu'ils porteroient ſur eux.

Qu'il ſeroit fourni deux bâtimens pour les tranſporter en Angleterre.

Qu'il leur ſeroit donné des vivres pour deux mois du jour de leur embarquement.

Lhermite, Major de Plaiſance, porta la Capitulation à la Garniſon & aux Habitans, qui la ſignerent, & la raporta au Gouverneur Anglois, qui étoit reſté au Camp, qui la ratifia. L'évacuation de la Place ſe fit ſur le champ. Il en ſortit cent ſoixante hommes, ſans compter les femmes & les enfans. Demuid eut ordre d'i reſter avec ſoixante hommes de garniſon.

Comme Mr. d'Iberville devoit continuër la guerre le reſte de l'Hiver, il ne pût ſe défaire de ſes Canadiens. L'on ne voulut point expoſer à l'invaſion des Anglois un endroit que l'on n'avoit harcelé qu'avec peine & beaucoup de fatigues, qui à la ſuite du temps leur auroit pû ſervir de retraite. L'on fut contraint de démolir le Fort & de brûler toutes les habitations, à la reſerve de quelques maiſons qui furent conſervées pour les malades, qu'il fut impoſſible de tranſporter au travers des bois.

Saint Jean eſt un trés-beau Havre, dans lequel il y peut tenir plus de deux cens Vaiſſeaux. Son entrée eſt large d'une petite portée de fuſil, entre deux montagnes

trés-

trés hautes, avec une batterie de huit canons en cet endroit. Les habitans étoient au nombre de cinquante-huit, trés bien établis sur la côte du Nord, le long du Havre, dans l'espace d'une demie lieuë.

Il y avoit trois Forts, l'un du côté du bois à l'Oüest, un autre au milieu qui avoit pour Gouverneur un habitant qui l'abandonna à l'arrivée des François, & le troisiéme étoit celui où les François s'attacherent.

Ce dernier défendoit l'entrée du Havre (quoique de loin) sur lequel il commandoit entierement, & sur une bonne partie des maisons situées aux environs, dans lesquelles étoient les meilleurs éfets, que l'on fut contraint de brûler la veille de la Capitulation.

La terreur s'étant répanduë parmi les Anglois les obligea d'abandonner plusieurs endroits, & de se refugier à Carbonniere. Leurs espions alloient & venoient pour aprendre la catastrophe de saint Jean.

Montigni eut ordre de Mr. d'Iberville de passer à travers les bois avec douze hommes pour se saisir de Portugalcove, à six lieuës de saint Jean, en la Baye de la Conception. Il enleva une Chaloupe qui venoit de Carbonniere pour aprendre les nouvelles de saint Jean. Deux de son parti

raporterent qu'il avoit fait trente prisonniers, que la Quaiche sortie de saint Jean y étoit arrivée, & qu'il y avoit un Vaisseau Marchand.

Tous ces détachemens firent insensiblement cent prisonniers. Kividi se trouva trop proche de S. Jean pour qu'on le laissa si tranquille. Neuf habitans bien établis suivirent le même sort que leurs voisins.

L'expedition de saint Jean étant faite, Mr. du Brouillan se disposa de partir pour Plaisance. Il s'étoit trouvé hors d'état de continuër d'autres entreprises, & il faloit être d'une complexion vigoureuse pour resister plus long-temps aux fatigues que l'on souffre dans ce climat. Comme il étoit obligé d'éfectuer la Capitulation, il donna un Brulot à deux cens cinquante Anglois pour s'en retourner en Angleterre, & le Vaisseau qui avoit été pris à Bayeboulle dans lequel quatre vingt autres devoient passer en France. Celui ci se perdit à la côte d'Espagne, où les Espagnols firent une assez mauvaise reception aux François, qui furent dépoüillez.

Monsieur d'Iberville prit de son côté tous les moyens pour se rendre maître des autres Havres. Il est de la politique d'un Commandant de ménager le peu de monde qu'il a lors qu'il se trouve obligé de

faire plusieurs expeditions ; mais il n'est pas naturel que cent hommes dûssent triompher de mille. Les Canadiens s'étoient fait cependant une Loi d'en venir à bout : Et comme je veux déveloper toutes les attaques & les décentes qu'ils firent chez les Anglois, je les conduirai, Monsieur, insensiblement selon les differens mouvemens où ils se trouverent engagez. Il faut qu'un Canadien soit convaincu de la valeur de son Capitaine pour qu'il lui obeïsse. Il est vrai que tous les Officiers de Mr. d'Iberville ne respiroient que la gloire. Ils savoient parfaitement bien leur devoir, ainsi il pouvoit se fier à leur bonne conduite.

Aprés qu'un parti qui avoit été détruire à Portugalcove une batterie de huit pieces de canon qui étoient à l'entrée de son Havre, situation qui ne peut être forcée par mer, que la Periere fut de retour du Cap S. François & de Tosçove, où il fit treize prisonniers, que l'on eut brûlé environ quatre-vingt Chaloupes, & que l'on se fut rendu maître de trente-cinq lieuës de païs dans la Baye de la Conception, Mr. d'Iberville partit le treize Janvier 1697. avec tout son monde.

L'on eut le temps de faire des Raquettes pour le voyage, sans quoi il étoit im-

poſſible de marcher. Elles ont à peu prés la figure de celles de Jeu de Paume, mais beaucoup plus grandes. Il y a deux petits bâtons en travers, un trou au milieu qui s'apelle l'œillet, large du bout de la plante des pieds, qui ſe trouvant à la rencontre d'un de ces bâtons donnent le mouvement pour marcher. Il y a à l'entour de l'œillet deux courroyes qui attache le ſoulier, qui eſt un eſcarpin, fait de peaux d'Orignac ou de Caribou, ſouple comme un gan. Par le moyen de ces Raquettes l'on peut tracer des précipices pleins de néges les plus inacceſſibles.

Il étoit à propos de frayer les chemins. Montigni ſe rendit pour cet éfet à Portugalcove, où les autres ſe rendirent enſuite. Ils y ſejournerent deux jours à cauſe de la quantité prodigieuſe de néges qui tomboient. L'on remarqua qu'il n'i avoit rien d'aprochant en Canada de cette abondance.

Montigni repart derechef avec trente hommes des plus vigoureux: l'on précipite la marche & on le joint en un jour, ce qu'il ne pût faire qu'en deux. L'on continuë ſon chemin, les verglats briſerent les Raquetes. Les uns tombent à faux, les autres ſont preſque enſevelis dans la nége, Montigni tombe lui-même dans une

Riviere, y laiſſe ſon fuſil & ſon épée pour n'i pas perdre la vie. Enfin l'Avant-garde arrive au fond de la Baye, qui eſt à vingt-cinq lieuës par terre de ſaint Jean, où elle prend douze Anglois, & dans l'attente de Mr. d'Iberville qui conduiſoit la troupe: Montigni alla par mer en canot au Havremen, où il en prit encore autant qui arrivoient de Carbonniere. Cette marche ne tendoit qu'à ce lieu-ci. C'étoit la retraite d'un grand nombre d'Anglois, qui par un petit trajet alloient & venoient à l'Iſle voiſine qui porte le même nom.

Le chemin étoit trop long par terre pour ſe rendre à Carbonniere; il eut fallu faire trente lieuës pendant que l'on y pouvoit aller par mer en deux ou trois heures.

Le radoub des Chaloupes ſe fit à Havremen pour la *Partance:* l'on en équipa trois, & un Eſquif, dans leſquelles cent vingt quatre Canadiens s'embarquerent. Aprés avoir cinglé trois lieuës au large vent devant, l'on aperçût quatre Chaloupes, qui ſe doutant que les François venoient à l'Iſle de Carbonniere, revirerent de bord, & porterent l'alarme par tout. C'eût été une temerité de chaſſer plus loin. On laiſſa en paſſant Brige, habitation aſſez bien établie, où il y avoit environ ſoixante hommes, pour donner dans Por-

tegrave, que l'on prit. L'on y trouva cent dix hommes, la pluspart bien armez, sans compter les femmes & les enfans. Cet endroit est fort beau. Le grand nombre de besteaux qu'il y avoit servit de rafraîchissemens à des gens qui sçûrent bien en profiter. Ceux de Brige paroissoient être trop tranquilles. Comme ils ne venoient point au secours de leurs voisins, Mr. d'Iberville les envoya sommer, avec ordre aux trois principaux de le venir trouver à Carbonniere avec toutes leurs armes à feu. C'eût été un trop grand embarras de se charger de tant de prisonniers: la destruction de leur habitation suffisoit.

Montigni fut détaché à la pointe du jour avec cinquante hommes, dans trois Chaloupes, pour se saisir de Mousquith, qui est entre le Havre-de Grace & Carbonniere, & le reste s'embarqua pour l'Isle de Carbonniere en cinq autres, sur les neuf heures du matin. Il falut ranger la côte de cette Isle. Les Anglois crûrent que les François venoient y faire décente: ils tirerent plusieurs coups de canon, & paroissoient environ deux cens hommes logez dans des baraques. L'on ne fit que doubler l'Isle pour se rendre à Carbonniere, où Montigni avoit tué, fait plusieurs prisonniers, & avoit poursuivi les autres à travers les

bois, qui s'étoient jettez dans Nieuperlican, à six lieuës de Carbonniere. Ce Havre avoit vingt-deux habitans les mieux bâtis de Terre-Neuve: l'on y trouva des gens de cent mille francs de bien, qui avoient tout fait transporter ailleurs. Le Commerce y étoit considerable.

L'Isle de Carbonniere tenoit fort à cœur à Mr. d'Iberville; il savoit de quelle importance il étoit de s'en rendre maître, & il connoissoit en même temps qu'outre l'assiete du lieu la saison étoit un grand obstacle à une pareille entreprise. C'est un Rocher à pic, escarpé de tout côté, qui commande la mer. Il n'i avoit qu'un petit débarquement à la pointe de l'Oüest, à portée de pistolet d'un retranchement de Chaloupes, où il y avoit quatre canons de six livres: il faloit un calme pour y aborder, & encore c'étoit tout ce que pouvoit faire deux Chaloupes: on les somma de se rendre, & ils le refuserent. Quand on se trouve un peu à l'abri de l'insulte de son ennemi, & que l'on se void dans une situation assez forte pour disputer le terrein, il n'est pas naturel de plier si-tôt. Les meilleurs éfets de la colonie Angloise y avoient été transportez; ils avoient donc dequoi passer le reste de l'Hiver, dans l'esperance qu'on leur envoyeroit du secours d'Angleterre.

Le temps devint rude plus que jamais. Mr. d'Iberville envoya ſur le minuit deux Chaloupes : l'on raporta que le *Reſſac* étoit toûjours gros à l'Iſle, & que l'on n'i pouvoit débarquer. La mer calma un peu le lendemain trente Janvier. Quatre-vingt hommes s'embarquerent du côté de l'Eſt & du Nord. Une Sentinelle demande d'une voix tremblante, qui vive ? Montigni ſans s'émouvoir fait doubler la rame, les autres le ſoûtiennent : ils veulent mettre pied à terre, le verglats & le *Reſſac* les en empêchent. Le Sentinelle tire deſſus ſans bleſſer perſonne, & ceux du Corps-de-Garde arriverent ſur ces entrefaites, poſtez ſur une hauteur capable d'arrêter mille hommes.

Une retraite faite à propos eſt plus avantageuſe à un Commandant que de ſacrifier mal à propos l'élite de ſes troupes, lors qu'il doit les ménager pour d'autres endroits dont il veut ſe rendre maître inſenſiblement.

Le Havre-de-Grace qui étoit un lieu auſſi conſiderable pour le commerce que Carbonniere, étoit trop ſuſpect. L'on y mit le feu. C'étoit le premier établiſſement de la Colonie Angloiſe. Il y mourut il y a trois ans un habitant âgé de quatre-vingt-trois ans, né dans le lieu, ce qui fait

connoître qu'ils habitent cette Isle depuis long-temps.

Pendant que Boisbriant Enseigne d'une Compagnie de Canada, faisoit plusieurs prisonniers, & que de Plene fit main basse à Saumoncove sur vingt hommes, entr'autres sur le second Gouverneur de saint Jean, dont j'ai déja parlé, la Perade sous-Lieutenant fut détaché pour tenir en bride ceux de Portugalcove & de Brige, qui avoient une trop grande relation avec l'Isle de Carbonniere. Le manque de paroles qu'ils eurent dans la suite du temps, leur attira Montigni & Boisbriant, avec quarante-cinq Canadiens, qui mirent le feu chez eux : il ne faloit plus se fier à leur bonne foi. On en ramena les habitans, qui la plûpart avoient encore des armes.

Le vent de Sud-Oüest étant favorable pour aller à Bayever, à dix lieuës du Nord de Carbonniere, entre les Bayes de la Trinité & de la Conception. Mr d'Iberville s'embarqua le 3. Février avec 50. hommes dans trois chaloupes. Ils partirent la nuit, & arriverent à la pointe du jour à trois lieuës en deçà. Ils la passerent fort desagreablement. Un Canadien eût même un doigt du pied gelé. Les meilleurs coureurs donnerent dans un bois où ils prirent deux Anglois qui s'en alloient au Vieux Perli-

can,& sept autres qui en revenoient. Comme ils déclarerent que l'on n'avoit point de connoissance de la marche des François, & qu'il y avoit plusieurs Chaloupes prêtes à partir pour l'Isle de Carbonniere, Mr. d'Iberville y alla attaquer quatre-vingt hommes, qui se rendirent à discretion. On les garda à vûë, à la reserve de deux qui allerent à Bayever de sa part, pour assurer les habitans qu'ils auroient le même quartier. Deux des principaux, sous la bonne foi de leurs Compatriotes, vinrent se rendre caution, mais trente à quarante des plus alertes se sauverent dans les bois & en Chaloupes. Monsieur d'Iberville y arrivant le sixiéme Février trouva les habitans fort soûmis. Il y prit une Chaloupe de six hommes qui arrivoient de l'Isle, que l'on avoit envoyé sçavoir s'il pourroient s'i rendre avec leurs biens. Boisbriant se contenta d'emmener les principaux à Carbonniere. Le reste des Canadiens attendoient Mr. d'Iberville au Vieux Perlican où il retourna. C'est un lieu trés considerable, où il y avoit dix-neuf habitans, plusieurs Magasins de moruës, & beaucoup de besteaux. On y laissa la plûpart des habitans, à la reserve de quelques-uns, fort contens tous de leur sort, mais qui oublierent facilement les

graces qui leur avoient été acordées. Celicove qui étoit à deux lieuës, servit d'asile une nuit: l'on y trouva une trés grande quantité de besteaux, sans habitans, qui avoient tout abandonné.

A mesure que l'on se rendoit maître de tous ces Havres l'on y arboroit le Pavillon François. Nieux Perlican qui étoit à deux lieuës par delà fut aussi entierement abandonné. Les habitans se crurent plus en sureté en gagnant le Havrecontent, qui avoit donné asile à ceux-ci. L'on y trouva un petit Fort, qui étoit une Maison fortifiée à l'épreuve du mousquet, avec des Meurtrieres haut & bas, Ils se trouverent bloquez. Que pouvoient faire des gens qui se voyant dans des allarmes continuelles n'entendoient parler de moment à autre que des Canadiens, qui n'aimoient gueres à leur faire grace? Ils savoient cependant que Mr. d'Iberville agissoit genereusement avec eux. Cette confiance les obligea de lui envoyer un Irlandois qui commandoit en Chef, pour le prier de leur acorder la vie sauve. Trente hommes sortirent avec leurs femmes & leurs enfans de cette retraite, qui étoit munie de quantité de vivres. On y laissa Deschaufours Gentilhomme de l'Acadie, avec dix hommes pour y commander.

Comme nous avions beaucoup de prisonniers, nous étions bien aise de faire un échange. Nous voulions avoir aussi trois Irlandois qui avoient pris parti avec eux, que ceux de l'Isle de Carbonniere avoient enlevez. Une Chaloupe fut détachée pour cet éfet. Ils refuserent cette proposition. On y envoya une seconde fois. Ils demanderent un Anglois pour un François, & trois pour un Irlandois. On le leur accorda. L'on choisit pour l'échange un endroit hors de la portée du canon de l'Isle & de terre. Montigni s'i rendit avec cinq François, & le nombre d'Anglois qu'ils avoient demandez, entr'autres le frere du Commandant de l'Isle, qui auroit mieux aimé rester chez les François que de risquer derechef sa vie. Un Esquif de six hommes partit en même temps de l'Isle sans mener nos gens. Montigni leur demanda le sujet de cet oubli? Ils proposerent que le frere de leur Commandant allât jusques à l'Isle, qui rameneroit les François : on le leur refusa, & ils s'en retournerent. Le Commandant, le Lieutenant, & le Major, revinrent sans aucun François. Montigni eût tous les sujets du monde de se plaindre de leur procedé. Un de ces Officiers déchargea son sabre sur lui, il en para le coup, & toute la peine qu'il eût dans

cette

cette rencontre fut de les faire passer bon gré mal gré dans son Canot, & d'emmener le leur. Ils donnerent d'assez mauvaises raisons à Mr. d'Iberville, lui representant qu'ils n'étoient pas les maîtres chez eux, & que s'il vouloit les renvoyer cela leur donneroit occasion de faire l'échange avec plus d'autorité. Ils étoient en trop bonnes mains pour meriter que l'on eût derechef tant de créance en leur probité. On leur permit seulement d'envoyer de leur part des prisonniers, qu'on y retint encore presque tous, menaçant de faire feu sur les François qui y retourneroient. Deux Sauvages eurent beaucoup de soin de la conduite de ces trois Officiers, jusques au Havrecontent.

Quelque temps aprés ils proposerent de faire rendre l'Isle, & d'obliger ceux qui y étoient de reconnoître le Roi, pourvû qu'il leur fut permis de faire la pêche de la moruë pendant l'Eté. Montigni s'étant chargé d'eux en laissa partir un pour cet éfet, ayant obligé les deux autres de payer dix mille francs s'il ne revenoit point. Son voyage fut sans succez. Ils offrirent tous trois dix mille livres pour avoir leur liberté, ce qui leur fut refusé. Pendant que Mr. d'Iberville fit un tour à Plaisance pour y aprendre des nouvelles de France, Monti-

gni & la Periere eurent ordre de rassembler à Bayeboulle deux cens des meilleurs prisonniers. Boisbriant de son côté qui étoit au Havrecontent, avec un détachement, devoit observer les mouvemens que l'on feroit vers Carbonniere. Monsieur d'Iberville revint par mer de Plaisance avec Mr. l'Abbé Baudoüin, au fond de la Baye de Cromwel. Il y rencontra la Periere, avec cinq Chaloupes & soixante prisonniers. Il étoit venu aux mains avec quantité de gens qui étoient décendus de l'Isle. Le choc fut un peu rude. Il en tua onze dans cette occasion, & prit trois femmes.

Le vieux Perlican, pour qui l'on avoit eu tous les égards possibles, avoit repris les armes pendant ce temps contre sa parole. Ses habitans qui donnoient des avis secrets à l'Isle de Carbonniere sur tous les mouvemens des François, suivirent un sort tel qu'ils se l'étoient attirez par leur indiscretion. Monsieur d'Iberville y arriva la nuit du treize Mars, où il aprit qu'il y avoit un bâtiment de soixante tonneaux chargé de vivres, nouvellement arrivé d'Angleterre, dans lequel onze habitans s'étoient mis pour le défendre contre les François en cas d'attaque. Pendant que quatre chaloupes le serroient de prés, il y en eut qui donnerent avis à ceux de Ba-




Canadiens en Raquette allant en guerre sur la nege

yever de l'arivée des François. Il s'y trouva un petit bâtiment où plusieurs s'embarquerent, qui ne respiroient qu'une occasion aussi favorable pour passer à l'Isle. On se rendit à la fin maître du bâtiment du vieux Perlican, dans lequel se trouverent 18. hommes bien armez, avec trois pieces de canon. L'on mit le feu à toutes les habitations, & à celles de Bayever,& l'on fit soixante prisonniers que l'on y trouva.

Monsieur d'Iberville se disposoit à achever de ruïner tout ce que les Anglois avoient de Havres en ce païs-là. Il ne leur restoit plus que Bonneviste qui eut suivi le sort des autres, mais notre arrivée interrompit ses desseins, & sauva par hasard cette derniere Place aux Anglois. Nous le trouvâmes à Plaisance, d'où il devoit partir pour cette derniere expedition. Mais, comme celle de la Baye de Hadson étoit tout autrement importante, & que c'étoit le sujet de notre voyage ; il envoya retirer ses Canadiens pour s'embarquer sur notre Escadre.

C'est une chose admirable, Monsieur, que cent vingt-cinq Canadiens, tels que vous les voyez, se soient rendus maîtres d'une si grande étenduë de païs dans la saison la plus cruelle que l'on puisse s'imaginer. Le froid, la pluye, la nége, la faim

& la ſoif devoient être autant d'obſtacles. Ils firent cependant plus de ſept cens priſonniers, & tuerent en differentes occaſions plus de deux cens hommes, n'en ayant eu des leurs que deux bleſſez.

Les habitans de cette Colonie vivoient ſans aucune religion, & il leur auroit été difficile de dire celle qu'ils profeſſoient. Le Sexe y étoit entierement corrompu.

Vous verrez ici, Monſieur, un dénombrement des habitans de chaque Havre qu'ils poſſedoient, des Pêcheurs, des chaloupes qu'ils y avoient, & de la quantité de moruës qu'ils y pêchoient. Les Anglois ont avoüé eux-mêmes que le Commerce montoit à dix-ſept millions tous les ans. Il leur faudra pluſieurs années avant qu'ils reviennent à leur premier état. Je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR,

Votre trés humble, &c.

	Hommes.	Habitans.	Chaloupes.	Quintaux de moruës.
Rognouge.	120	7	8	4000
Fremouze.	40	7	8	4000
Aigueforte.	25	4	5	2500
Forillon.	108	22	16	8000
Caplimbaye.	12	2	2	1000
Cabreüil.	5	1	1	1000
Brigue.	15	3	3	1500
Totheave.	30	3	5	2500
Ouitslisbaye.	15	2	3	1500
Bayeboulle.	120	13	20	10000
Le petit Havre.	80	14	16	8000
Saint Jean.	300	59	125	62500
Kividi.	40	9	9	4500
	790	149	221	110500

Baye de la Conception & de la Trinité.

	Hommes.	Habitans.	Chaloupes.	Quintaux de moruës.
Torbaye.	18	3	4	2400

Baye de la Conception au Nord-Oüest.

	Hommes.	Habitans.	Chaloupes.	Quintaux de moruës.
Portugalcove.	25	3	3	2100
Havremen.	12	1	2	1000
Baye quinſcove.	11	2	2	1000
Brige.	70	11	12	6000
Portegrave.	116	14	20	10000
Hailinſcove.	18	3	3	1500
Bairobert.	10	3	3	1500
Briancove.	30	4	6	3000
Havre de grace.	100	14	15	7500
Mouſquith.	35	3	5	2500
Carbonniere.	220	22	50	22500
Croqueſcove.	30	4	5	2500
Kelinſcove.	22	3	4	2000
Bayever.	85	14	16	11000

Baye de la Trinité au Sud.

	Hommes.	*Habitans.*	*Chaloupes.*	*Quintaux de moruës.*
Le Vieux Perlican.	130	19	27	13500
L'ance arbre.	30	4	5	3000
Celicove.	40	4	7	4700
Nieuperlican.	60	9	11	6600
Havrecontent.	20	4	4	2400
Au Nord.				
Arcisse.	12	1	2	1000
La Trinité.	24	2	4	2000
	316	43	60	32800

Total des Quintaux de moruës 188800.

III. LETTRE.

Deſcription du détroit de la Baye de Hudſon.
Evenemens conſiderables.
Nouvelle découverte.
Nouvelle alliance avec les Eſquimaux du Cap de Digue, au 62. degré 45. minutes latitude Nord.
Combat du Profond dans les glaces, contre les Anglois.

MONSIEUR,

Encore que je ſache que c'eſt un crime contre le bien public d'interrompre par de longs diſcours les occupations importantes d'une perſonne deſtinée à ſoûtenir ſeule les embaras & les fatigues inſeparables des grands emplois J'oſe croire neanmoins que vous ne blâmerez pas la liberté que je prends de vous faire le détail du Détroit de la Baye de Hudſon, de vous entretenir de l'Alliance que nous avons faite avec une Nation qui juſqu'ici nous étoit peu connuë, & de vous faire part de la Relation du combat du Vaiſſeau du Roi parmi


CARTE
de la Baye et Detroit
D'HUDSON
Pays Inconnus
Pays Inhabitable
Cap aux Vaches marines
milles Isles
I. Natingan
BAYE
D HUD
SON
DETROIT D'HUDSON
I. du Cap Charles
Cap Haut
Pais des Esquimaux
I. du point du jour
I. de la Trinité
I. Pleu
I. Agamesque
I. Charleston
I. Petit Bois
R. aux Iroquois
Fort de Rupert
Coste de Laborador
GOLFE DE St LAURENT

les glaces contre les Anglois. Je ſçai Mr. que les grands Hommes ne ſe délaſſent d'un travail d'eſprit que par un autre, & que toûjours occupez des fonctions de leur Miniſtere, ils ne ſe divertiſſent qu'en quittant une occupation importante pour une occupation moins grande & moins ſerieuſe. C'eſt ce que tout le monde ſait que vous faites depuis ſi long-temps que vous portez ſeul le poids de deux Intendances conſiderables; & que quand elles vous laiſſent quelque loiſir, vous croyez ne le pouvoir mieux employer qu'à vous entretenir des Sciences & des belles Lettres: & il ſemble que votre eſprit prenne de nouvelles forces dans ces changemens d'entretien. Je me flâte, Monſieur, que celui que je vais vous faire d'une partie de mon Voyage, n'eſt pas tout-à fait indigne de vous occuper quelques momens.

Nous fîmes voile le huitiéme Juillet d'un vent de Sud Sud Oüeſt de Plaiſance. Nous l'obvoyâmes toute la journée dans la Baye, & aprés avoir doublé le Cap de Sainte Marie, nous rangeâmes cette côte d'un vent de Nord-Oüeſt, ſur laquelle il paroiſſoit d'agreables pâturages. Nous aprochâmes à une lieuë du Cap de Trepas, qui fait l'opoſite de Sainte Marie. Nous vîmes à la même diſtance au Nord-Eſt

quart-d'Eſt celui de Penne. Sur les quatre heures du matin le Cap de Raze nous parut à ſix lieuës au Nord-Oüeſt quart-d'Oüeſt, & ſur les huit heures celui de ſaint François nous reſtoit au Nord Nord-Oüeſt.

Plus nous élevions vers le Pôle, plus les jours croiſſoient, mais les chaleurs diminuoient, & le froid faiſoit inſenſiblement impreſſion.

Nous aperçûmes le dix-ſept, à trois lieuës, au vent, une Montagne flotante de glaces de trois cens pieds de hauteur, qui avoit la figure d'un pain de ſucre. Nous pouvions être au 53. deg. 56. minut. Je ne doute pas, Monſieur, que cela ne paroiſſe bien ſurprenant, mais la ſuite du Voyage fera connoître bien d'autres veritez auſſi ſurprenantes.

Rien n'eſt plus fâcheux que de ſe trouver dans une tempête, mais c'eſt quelque choſe de bien plus fort lors qu'elles arrivent dans ces quartiers. Nous eſſuiâmes le vingt-quatre un coup de vent au 60. deg. 9. min. de Nord Nord-Oüeſt, qui dura huit heures. Toutes nos manœuvres étoient couvertes de verglats, & nos équipages ſouffrirent beaucoup. Le Palmier eut ſon Beaupré rompu. Ce n'étoit cependant qu'un commencement des peines &

des fatigues que nous devions avoir dans la ſuite de la plus rude navigation. Nous connumes le vingt-cinq du courant que nous aprochions de la Zone Froide, & nous ne vîmes ce jour-là qu'objets affreux, car faiſant la route du Nord Nord-Oüeſt, nous commençâmes à donner ſur les huit heures du matin dans un Banc de glaces.

La premiere terre de ce climat que nous connumes le lendemain ſur les huit heures du ſoir fut l'Iſle de *Reſolution.* Elle eſt au 62. deg. 33. à 34. de variation Nord-Oüeſt. Elle fait l'embouchure du détroit de la Baye de Hudſon, avec les Iſles *Boutonnes*, qui ſont au 61. deg. 10. minut. Elles ſont Nord & Sud, diſtantes les unes des autres d'environ 14. à 15. lieuës.

L'Iſle de *Reſolution* peut avoir huit lieuës de longueur Eſt & Oüeſt. Quand on eſt du coté de l'Oüeſt, elle paroît avoir la figure d'un Croiſſant. Il y a deux petites Iſles à deux lieuës de diſtance du coté du bout de l'Eſt. Elle eſt éloignée de la Terre-Ferme du Nord d'environ ſix à ſept lieuës.

Comme nous fîmes la découverte de deux autres Iſles voiſines inconnuës aux François, parce que l'on a crû autrefois que ce n'étoit qu'une Iſle, au lieu que nous en avons connu deux autres. Nous apellâmes l'une l'Iſle la *Sale*, & l'on voulut

bien apeller l'autre *Lapotherie*, qui ſont Sud & Sud Sud-Oüeſt.

La *Sale*, qui a environ trois lieuës de tour, éloignée de trois de la *Reſolution*, forme une embouchure pour entrer dans le détroit.

Lapotherie eſt à trois lieuës de la *Reſolution*, dans l'Eſt de la *Sale*. Elle a environ quatre lieuës de tour.

Les vents depuis le Sud-Oüeſt juſques à l'Oüeſt qui nous étoient contraires, & les marées qui portoient beaucoup au Nord nous ayant jettez parmi ces Iſles, nous éloignerent de la veritable embouchure de ce détroit. Le paſſage entre la *Reſolution* & la *Sale* s'étant trouvé bouché par un Banc de glaces, nous fumes contraints de l'obvoyer deux jours pour en tenter quelqu'autre. La Mer étoit pour lors comme un Etang. Elle faiſoit cependant un bruit qui cauſoit un bouillonnement. Je voulus aprofondir la cauſe d'un éfet ſi admirable : & conſiderant la ſcituation de toutes ces côtes, je n'aperçûs aucun Rocher (car elles me paroiſſoient fort ſaines) & il faut que le Navigateur ſache que les bords de ces Iſles, & generalement de tout le Détroit, ſont à pique d'une élevation prodigieuſe. Je voulus en penetrer davantage l'origine. Enfin aprés pluſieurs reflexions,

rions, voyant que nous n'étions qu'à une demie lieuë de la *Sale*, je m'embarquai dans un Esquif le vingt-huit pour y connoître le terrain. Cette découverte me donna occasion de savoir d'où pouvoit naître la grandeur & la grosseur prodigieuse de tant de glaces, qui sont veritablement des Isles flotantes que l'on trouve dans tous ces climats.

Comme j'étois au pied de cette Isle je vis une longue étenduë de glaces de 12. à 15. pieds d'épaisseur, attachées dans le Roc, qui étoient soûtenuës en l'air, & j'aperçûs quantité de Torrens qui aboutissoient à la Mer. Il est certain que quelque courant & quelques marées qui puissent être dans tous ces païs, le froid y est si violent qu'il arrête generalement le cours de la mer. La nége qui tombe en si grande abondance presque toute l'année, forme plusieurs petites montagnes à la faveur du vent, & s'endurcit insensiblement. Le dégel venant de temps à autre fait couler des néges fonduës de ces torrens. Le froid qui revient si subitement en arrête ensuite l'impetuosité, & successivement il s'éleve des hauteurs prodigieuses de glaces, qui sont des spectacles affreux, & il arrive que toutes ces Avalasses d'eau qui tombent de ces précipices, entraînent des

terres & des rochers, ce qui me fut confirmé dans la suite en voyant une des plus grosses montagnes de glaces au Nord de l'Isle de la *Resolution*, sur laquelle il y avoit quantité de terre & de rochers.

J'arrivai à la *Sale*, où il me falut grimper pour monter en haut; je n'i trouvai pas un pouce de terre. J'aperçûs quantité de ces précipices qui tendent à la mer, dans lesquels il y avoit beaucoup de néges, & je trouvai tout au haut un Etang d'eau douce d'environ trois cens pas de circuit.

Un Philosophe auroit eû matiere de faire de beaux raisonnemens sur le boüillonnement qui s'excite sur la mer entre ces Isles. Je croirois, Monsieur, que l'embouchure du détroit, fermé par les Bancs de glaces ordinaires, qui ont quelquefois plus de quarante pieds d'épaisseur, arrête le cours du Flot qui vient de l'Ocean avec impetuosité pour y entrer : Et comme les bords de ces terres qui sont à pique sont extraordinairement élevez, il ne se peut que ces hauts précipices n'ayent une pareille suite jusques au fond de la mer, car l'on y trouve jusques à cent quarante brasses. Ainsi la mer trouvant de la resistance entre ces creux cachez où il faut qu'il y ait aussi beaucoup de Nitre qui se trouvant émû par tous ces remouls de marées, ex-

cite ce boüillonnement, qui n'est proprement qu'une fermentation, & le Nitre y est en si grande abondance, que je le ramassois tous les matins sur les plaques de plomb de nos canons, & même dans le moment que l'on seignoit nos malades, l'ouverture de la veine en étoit toute bordée.

Un Pilote experimenté doit connoître le fort & le foible de tous les parages où il se trouve, & il est quelquefois fort à plaindre lors qu'une nouvelle experience doit lui aprendre l'endroit où il est. Ceux de notre Escadre savoient leur métier, mais ils n'étoient jamais venus dans ces climats. Nous demeurâmes en Pane la nuit sous l'Isle la *Sale*, & nous fîmes voile à la pointe du jour le trente Juillet pour passer entr'elle & la terre ferme. Cet espace qui a environ deux lieuës de largeur, fut nommé Détroit d'Iberville. Nous sommes les premiers François qui ayons faits cette découverte. Nous entrâmes dans ce petit passage d'un vent de Sud Oüest, qui vint aprés sur les huit heures du matin au Sud Sud Est, lequel nous porta dans le Détroit, & à une demie lieuë en dedans sur une distance de la terre-ferme du Nord, notre Vaisseau rangea une Roche à une portée de pistolet, qui étoit cachée à fleur

d'eau, qu'un Remoul de marée nous fit apercevoir. La mer étoit tout à fait unie. Elle le fut toûjours jusques au débouquement. Cette serenité vient de tous les Bancs de glaces qui servent d'abri contre les vents ; sans cela il n'i auroit point de vaisseau qui ne fut brisé, pour peu que la mer s'élevât, & il y a assez d'autres dangers à essuyer. Nous aperçûmes en entrant des montagnes de néges extrémement élevées sur la terre, qui avoient plus de huit lieuës de longueur, & nous donnâmes dans un Banc de glaces qui avoit une étenduë de toutes parts, autant que la vûë pouvoit porter. Le Pelican frayant toûjours ce chemin le premier, lorsque d'un vent d'Oüest Nord-Oüest, nous commençâmes pour la seconde fois à donner dans des Bancs de glaces.

Les differentes bordées que nous étions obligez de faire pour éviter les abordages, donnoient occasion de faire autant de mouvement dans le maniement des manœuvres, & quelque adresse qu'eussent nos Pilotes il étoit impossible de les éviter.

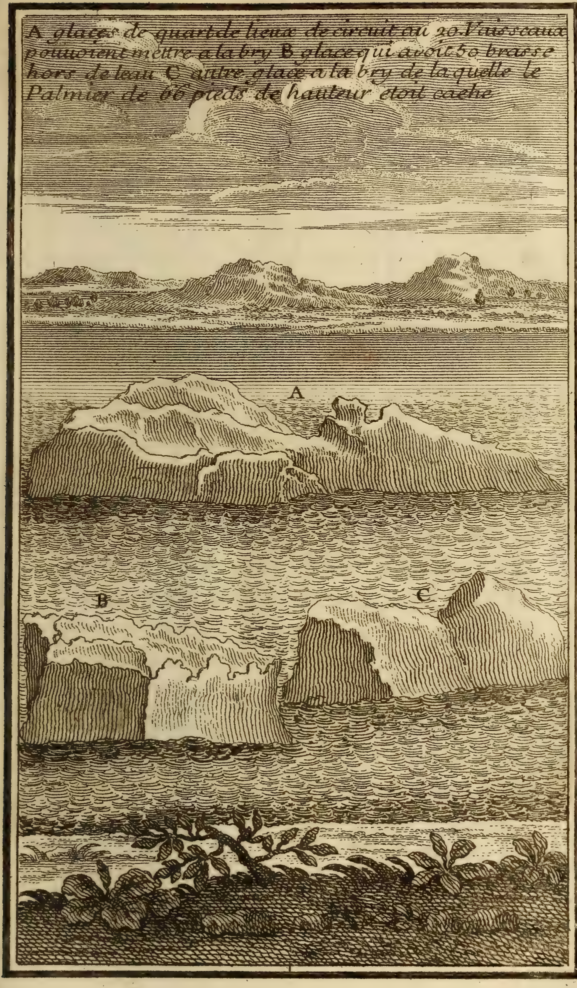
Rien n'étoit donc de plus affreux que de se voir dans cette vaste étenduë, où à peine pouvions-nous discerner l'eau d'avec autant de Rochers de glaces, contre lesquels nos Vaisseaux heurtoient à tout mo-

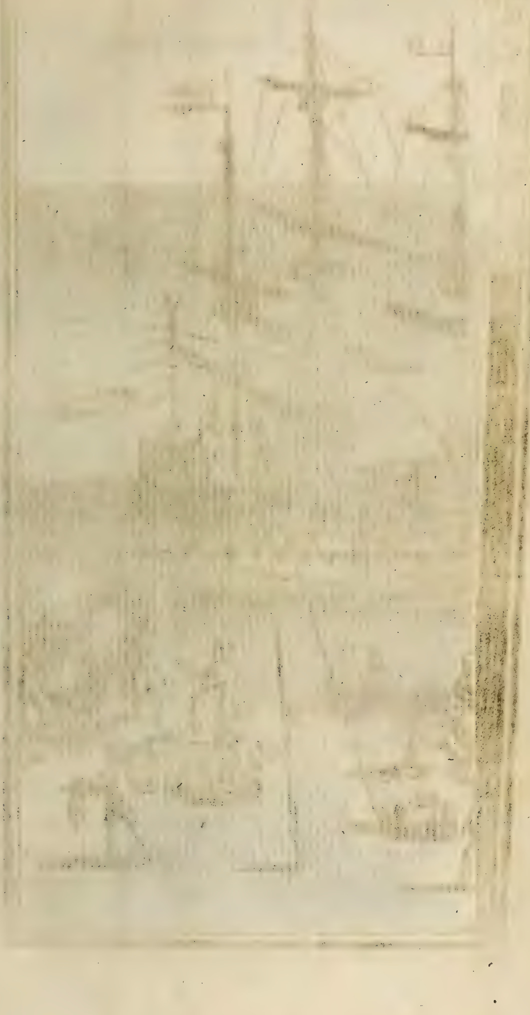
ment. Aprés les avoir doublez pendant trois heures nous aperçûmes un Eclairci, c'eſt-à-dire un eſpace d'eau où il n'i avoit point de glaces. Nous donnâmes dedans, & mîmes en Pane bord ſur bord, juſques à trois heures du matin. Cet Eclairci dura peu. Plus nous avancions, plus il ſe preſentoit encore devant nos yeux de ces prodigieuſes étenduës. Le Pelican qui étoit toûjours à la tête (les trois autres nous ſuivant de file) faiſoit de ſon côté tous ſes éforts pour adoucir nos amertumes. Il fit bon gré mal gré des ouvertures à travers, mais ceux-ci n'ayant pû nous ſuivre ſe trouverent renfermez. Ils nous firent ſignal à une lieuë que les glaces n'ayant plus de courant, leurs éforts devenoient vains & inutils. Il étoit, Monſieur, aſſez touchant de nous voir hors d'état de pouvoir leur donner aucun ſecours. Ils grapinerent ſur le champ. Nous le fîmes auſſi en nous mettant à côté d'une glace de quatre à cinq cens pas de longueur, ſur laquelle nous envoyâmes des Matelots porter des Grapins pour tenir en arrêt notre Vaiſſeau. Il n'i avoit pour lors point de nuit, aiant le plaiſir de voir coucher & lever le Soleil preſque en même temps, & on liſoit facilement à minuit.

Les courans ſont fort rapides dans les

commencemens de ce détroit. Ils nous porterent d'un vent de Nord Nord-Eſt vers l'Iſle du *Poli* & de la *Salamande*, qui ſont Eſt & Oüeſt, prenant un quart du Nord-Oüeſt, que nous aperçûmes fort facilement de ſix grandes lieuës en dedans, & à deux de la côte du Sud, au 62. d. 7. m. 37. d. de variation Nord-Oüeſt, portant leurs noms de deux Vaiſſeaux François qui les rangerent en 1694. Nous ne pûmes faire dans la ſuite des routes aſſurées. Les vents devinrent variables, & toutes ces groſſes glaces que nous apercevions à tout moment nous en faiſoient faire autant de differentes.

Les courants & les vents du Sud-Oüeſt aſſemblerent une infinité d'Iſles flotantes à la côte du Nord. Tous ces objets pleins d'horreur tenoient l'eſpace de trois lieuës de largeur, ſur quatre à cinq de longueur. Il ſembloit que ç'eût été une des plus grandes Villes du monde qu'un tremblement de terre eut miſe ſans deſſus deſſous. Je m'entretenois quelquefois avec un Pilote qui avoit été aux 80. degrez Nord; il m'a-voüa que rien n'aprochoit de ces horreurs. Il s'étoit trouvé à la verité parmi des glaces à la pêche de la Baleine, avec cette difference qu'elles étoient ordinairement toutes unies à la ſurface de l'eau.


A glaces de quart de lieux de circuit ou 20 Vaisseaux pouuoient mettre a la bry B glace qui avoit 50 brasse hors de leau C autre glace a la bry de la quelle le Palmier de 66 pieds de hauteur etoit cache
A
B
C





Vaisseau grapinez fait alliance avec les Eskimeaux sur les glaces A. Matelots qui font la Laissive. B. font de Leau douce.
C. Calumet de paix presenté aux Eskimeaux. D. loup Marin E. Matelots qui jouent pour Sechaufer.

Les vents de Sud nous porterent vers le Cap Haut, qui eſt au 62. deg. 30. min. C'eſt une pointe de terre ferme du Sud, fort élevée, que l'on découvre de 15. lieuës à l'Oüeſt des Iſles du *Poli* & de la *Salamande*. Nous laiſſames ce Cap à huit heures du ſoir le deux Août à l'Eſt de l'Iſle du Cap Charles ; & le bout du Oüeſt de cette Iſle eſt environ à ſix lieuës de terre qui eſt au 63. deg. 8. m. 37. d. 30. m. de variation Nord Oüeſt, qui peut avoir dix ou douze lieuës de tour, à cent lieuës dans le détroit.

Il étoit de la derniere conſequence de ne pas trop nous éloigner les uns des autres. Notre Vaiſſeau apareilla le quatre Août ſur les cinq heures du ſoir, pour tâcher de joindre le Palmier qui étoit le plus proche, les autres étant à une lieuë & demie de nous. Nous ne pûmes aborder la glace où il étoit que le lendemain à ſept heures du matin, ayant laiſſé le Cap de *Digue* au Sud Sud-Oüeſt, à ſix lieuës de nous, & l'Iſle de *Natingan* qui eſt à l'Oüeſt de *Salſbré* nous reſtoit au Nord Nord-Oüeſt. Pendant que nous y étions grapinez nous y fimes quarante bariques d'eau douce, trés-bonne à boire. Ce n'eſt pas, Monſieur, une choſe ſurprenante, parce que les pluyes tombant ſur les glaces y

font comme une espece de Citerne ; & venans à fondre les néges, ces eaux fonduës ne se sentent point de l'acreté & de la salure de celle de la mer. Il faut cependant, pour leur ôter la crudité, mettre de l'eau de vie dans les futailles : sans cela il seroit dangereux de les boire pures, & l'on coureroit risque d'avoir des tranchées violentes

Il survient quelquefois tout à coup de si grands débordemens de glaces, que dans le moment que l'on croit être bien *grapiné*, tout s'ouvre. Comme nous étions dans l'attente de quelque moment favorable pour pousser notre route, la glace sur laquelle nous étions se rompit malheureusement par les grands courants. Notre Vaisseau fut entraîné sans pouvoir se gouverner, & aborda poupe en poupe le Palmier sur les quatre heures du matin. Cette saillie fut suivie d'un incident bien plus cruel, car notre Brigantin l'Esquimau de trente tonneaux, qui nous avoit toûjours suivi entre les glaces, fut écrasé proche de ce dernier : & à peine les douze hommes de son équipage purent se sauver. La perte de ce petit Bâtiment nous coûta cher dans la suite. Surcroît d'embarras, car à peine eûmes nous apareillez une heure aprés d'un vent de Sud-Sud-Oüest, ayant

trouvé à la sonde soixante brasses d'eau, que parmi tout ce cahos & cet enchaînement, les courants nous entr'aînerent, quoique *grapinez*, en moins d'une demie heure, à une portée de fusil boucanier, de trois Roches, qui étoient à une demie lieuë de Natingan; & le moindre petit vent qui nous eut affalé à la côte nous eut fait perdre sans resource. Quel espoir à des gens *dégradez* sur une Isle sterile, où il n'i avoit pas un pouce de terre. Il nous falut *regrapiner* au plûtot sur une autre glace, mais le Palmier chassa toûjours à terre. Le *Zuzan* nous reporta derechef le lendemain sur Natingan, quoique *grapinez*, & nous nous trouvâmes engagez entre des glaces échoüées sur des Rochers. Nous fûmes extrémement embarassez, car pour éviter d'être jettez tout à fait à la côte, d'où nous n'étions qu'à une petite portée de canon, à quatorze brasses, nous forçames les glaces d'un vent d'Est Sud Est. Il y a deux bâtures d'une lieuë de longueur, & l'on trouve le long de cette côte plusieurs petites Isles bordées de Rochers, couverts à Marée basse, sur lesquels des glaces s'échoüent qui ne le paroissent pas être, ce qui trompe beaucoup. Les vents varierent ensuite. Les courants nous raporterent sur *Salsbré*, qui est une autre Isle

à trois lieuës à l'Est Sud-Est de Natingan. La mer y baisse sept heures & en monte six. Les courants paroissent Sud Est, Nord-Oüest : & ces deux Isles sont Est Sud-Est, Oüest Nord-Oüest.

Nous *grapinâmes* encore le sept sur une même glace, pendant que le Weesph & le Profond demeurerent engagez le long de *Natingan*. Le Palmier eut le temps de radouber à côté d'une glace son Gouvernail & la Gorgere de son Eperon qui avoient été rompuës, & il n'i avoit point de vaisseau qui n'eut des pieces emportées.

Les courants nous portoient & raportoient, avec un petit vent qui nous soûtenoit contre ceux du *Zuzan*, qui sont beaucoup plus rapides que le *Flot* : & au lieu de nous faire débouquer pour entrer dans la Baye, ils nous faisoient rentrer dans le Détroit.

Il n'est pas surprenant, Monsieur, qu'un Vaisseau fasse dans un Voyage de long cours plusieurs fausses routes. Les vents contraires en sont la cause, mais tous les differens mouvemens que nous faisions n'eussent pas fait impression dans le temps que nos Vaisseaux étoient toûjours grapinez, si nous n'eussions découvert de moment à autre les terres du côté du Nord & du Sud.

Les éfets que la nature produit dans ces climats sont, Monsieur, dignes d'admiration. Il s'éleve tout à coup la nuit dans le temps le plus serein des nuages plus blancs que l'albâtre, & quoiqu'il ne fasse pour lors aucun souffle de vent, ils volent avec tant d'agileté qu'ils prennent dans le moment toutes sortes de figures. Il paroît au travers de ces nuages une lumiere si belle & si éclatante qui les fait joüer, pour ainsi dire, avec ressort que tout s'agite. Ils s'étendent comme des Cometes, ensuite se ramassent, & s'évanoüissent à l'instant. Il semble même que ce soit une gloire celeste. Plus les nuits sont obscures plus l'éfet en est admirable, & sans exageration l'on peut lire aisément à la faveur de ces Phenomenes.

Tantôt le Cap de *Digue* qui fait l'extremité du Détroit avec *Salsbré* & *Natingan*, nous restoit à quatre à cinq lieuës à l'Oüest Sud-Oüest, & tantôt le bout de l'Est de celle-ci nous restoit au Nord Est-quart de Nord, ensuite nous étions jettez sur le travers des Isles *Turbes*, que les Anglois apellent *Isles Vertes.* Elles sont à l'Est du Cap de *Digue*, à dix-sept lieuës en dedans au 62. d. 55. m. & 40 d. 8. min. de variation Nord Oüest. Nous aperçûmes à cinq ou six lieuës delà une grande

pointe qui nous restoit au Sud du Compas, & dans l'Oüest de cette pointe environ à une lieuë & demie est le *Havre François.*

Les courants nous faisoient dériver de deux lieuës de cette côte du Sud. Nous découvrîmes un grand païs au Sud, quart du Sud Est du Compas. Comme il faisoit de la brume nous ne pûmes connoître si c'étoit le *Cap Charles*; du moins nous vîmes une grande Baye, dans laquelle il y en avoit quantité d'autres petites. Nous en reconnumes encore une autre au Sud Sud Est, & aprés nous être éloignez de la premiere, le *Cap-Charles* nous parut alors fort clair: c'est une pointe de la côte du Sud, extrémement élevée, à 22. lieues de *Salsbré*: il fait avec celui de *Digue* Est & Oüest, éloigné de 30 à 32. lieuës l'un de l'autre. Le vent de Nord-Est qui est tout à fait favorable pour débouquer, nous obligea de *dégrapiner.* Nous l'obvoyames parmi les glaces depuis quatre heures du matin jusques à trois aprés midi. Les abordages de toutes ces glaces faisoient rudement craquer notre Vaisseau, & nous chassames à trois lieuës proche de terre. Nous connumes le quinze, jour de l'Assomption, par un Cap fort élevé, que nous avions encore beaucoup dérivé, ne nous trouvant qu'à une lieuë de terre, pendant que nos trois Vais-

Vaisseaux se trouverent prêts à échoüer à la côte.

Lorsque nous nous voyons toûjours jettez d'une terre à l'autre sans pouvoir débouquer de ce détroit, il me sembloit, Monsieur, que je suivois la mauvaise destinée d'Enée, aprés l'Incendie de *Troyes*. Nous nous trouvions dans un accablement à peu prés comme ces Dames Troyennes, qui embarquées sur la Flotte de ce Prince souffroient tant de peines & de fatigues, sans pouvoir se rendre au païs Latin.

Heu? tot vada fessis
Et tantum superesse maris, vox omnibus una
Urbem orant.

Aprés avoir été entr'aînez l'espace de dix jours le long de la côte, nous nous trouvâmes tout proche le Cap de *Digue*.

Cum freta cum terras omnes, tot inhospita saxa,
Syderaque emensi ferimur.

Le Cap de Digue est un endroit trop remarquable pour ne vous en pas donner une idée. Il fait l'extrémité du détroit avec les Isles de *Salsbré* & *Natingan*, qui en sont éloignées de douze à treize lieuës. Il est au 62. d. 45. min. & s'apelle Owelsingan par les Anglois. Il y a trois petites Isles à l'Oüest de ce Cap, que l'on apelle *Isles Digue*, environ d'une ou deux lieuës

de tour chacune, dont la premiere n'en est éloignée que d'une. Ce Cap en prend le nombre. L'on compte des Isles *Boutonnes* qui font l'embouchure de ce Détroit jusques à ce Cap 135. lieuës de long, Est Sud-Est, Oüest Nord-Oüest. Toute cette côte est extrémement haute, coupée par des criqs qui sont des vallons escarpez, lesquels forment au pied de la mer de petites ances. Elle court Est & Oüest pendant vingt lieuës, & les autres terres plus à l'Est courent le Sud-Est quart de Sud; mais elle baisse en doublant vers le Sud, quoique ce que nous ayons vû ait plus de 130. toises à pic. Je remarquai que pendant le *Flot* la Marée étoit beaucoup plus forte qu'au *Zuzan*, car nous fîmes au premier plus de trois lieuës & demie, au lieu que nous n'en fîmes qu'une à celui-ci. Les Marées retardent donc beaucoup plus qu'en tous les autres endroits que nous ayons connus jusques à une heure & demie en vingt-quatre heures, car le dix-huit que nous nous trouvâmes dans ce parage, la marée commença à nous dériver vers l'Est à deux heures aprés midi, qui étoit le deuxiéme de la Lune, & le dix-neuf elle ne commença qu'à nous dériver à quatre heures aprés le *Zuzan*. Je croi-fois que la quantité prodigieuse de Bayes

& de Rivieres qui ſont dans le Nord & le Sud de ce détroit venant à ſe dégorger, concourent au mouvement précipité du Flux ; au lieu que ce paſſage de douze à treize lieuës entre *Digue*, & *Salſbré*, *Natingan*, s'étant trouvé bouché par les glaces, arrêtoit le courant de la grande Baye qui retardoit le Flux.

Il y avoit trop long-temps que nous reſpirions aprés les Eſquimaux. C'eſt une Nation trés cruelle, avec qui perſonne juſques-là n'avoit jamais eu de commerce. Cependant nous en aperçûmes ſur les glaces le dix-neuf, qui de fort loin nous faiſoient de grands cris, ſautans avec des habits de Peaux de Caribous & d'autres animaux qu'ils nous montroient.

L'occaſion étoit trop favorable pour la laiſſer paſſer. Martigni ayant pris toutes ſes ſuretez pour n'être point leur victime, s'embarqua dans un Eſquif avec quatre à cinq hommes bien armez. En abordant la glace où ils étoient il les trouva au nombre de neuf, avec leur canot qu'ils avoient mis deſſus. Il preſenta en arrivant le Calumet à deux qui s'étoient avancez, pendant que les autres ſe tenoient au bout.

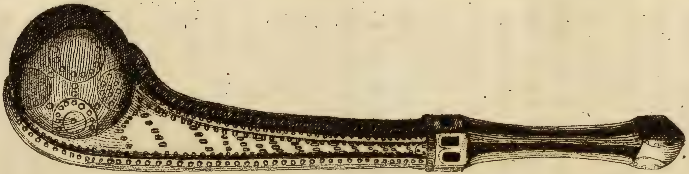
Lorſque les Sauvages de l'Amerique Septentrionale veulent faire quelque traité de Paix, ils ont cette maxime qu'ils ne

font jamais de convention qu'ils n'ayent vûs auparavant des presages qui puissent les assurer & les confirmer dans l'union que l'on veut faire avec eux. Cette ceremonie s'observe differemment, car lors que les Sauvages qui tirent vers le Sud veulent annoncer la Paix, ils mettent en terre un bâton, ou un pieu, ou envoyent des colliers.

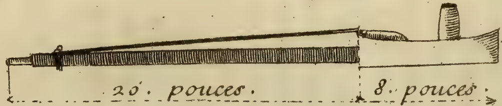
Le Calumet est donc quelque chose de fort misterieux parmi les Sauvages du Nord : il est le simbole de la paix. C'est une espece de grande Pipe à fumer, comme vous voyez, Monsieur, faite de Marbre rouge, noir ou blanc. La tête en est bien polie, & a la figure d'un marteau d'armes. Il y a un tuyau orné de poils de Porcépic, & de petits fils de peaux de plusieurs couleurs.

Martigni leur presenta donc à cet abord une Pipe en façon de Calumet, & une Boëte à tabac, fuma un petit moment, & leur donna à fumer. Les sept autres qui se tenoient toûjours à l'écart, voyant la bonne foi avec laquelle l'on agissoit avec eux, vinrent à lui avec des acclamations de joye, faisant des cris d'un ton de voix fort clair, sautans & se frotans l'estomac, qui étoient les marques les plus convaincantes d'amitié & du bon Commerce qu'ils

Casse tête dont il est parle au Tom 2. page. 157.



Calumet de paix.



vouloient avoir avec nous. Il leur donna un couteau, & ils lui firent present d'un habit de peaux. Ils firent comprendre qu'ils avoient dequoi faire la traite : Mais, comme nous étions bien aise de les avoir dans notre vaisseau, il leur donna à entendre qu'il n'avoit rien, les priant de venir avec lui. Quelques instances & quelque acueil qu'on leur fit, ils ne voulurent jamais s'i fier. Martigni se coucha sur la glace, leur montrant par là qu'il se donnoit pour ôtage, à condition qu'ils nous envoyassent un des leurs. Ils voulurent en avoir deux pour un, & Grandville Garde de la Marine resta aussi pour ôtage.

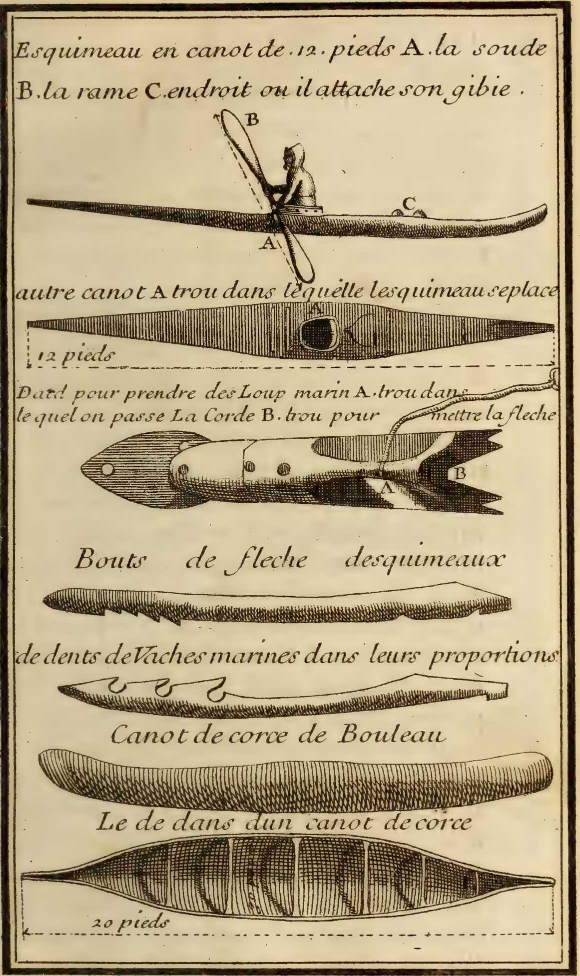
L'Esquimau étant tout au haut de l'échelle de notre vaisseau, aperçût un homme habillé de noir, dont il eut une si grande frayeur qu'il balança s'il se jetteroit en bas. Celui-ci s'en étant aperçû lui montra un couteau, ce qui le détermina d'entrer. Se voyant parmi cette foule d'équipage il ne parut point déconcerté, sautant, faisant toûjours ses cris dans l'admiration d'une Machine qui lui paroissoit si surprenante ; Et lors qu'il vit du feu allumé dans la cuisine il fit un cri éfroyable, ne pouvant s'imaginer qu'un pareil élement se trouvant renfermé ne causa une incendie. Mais autant que nous l'avons pû conjecturer, il

faut que ces gens là se chauffent rarement, car il n'i avoit pas un pouce de terre dans le détroit, n'i le moindre arbrisseau ; ou s'ils le font ils brûlent de la graisse de Loups Marins & de Vaches Marines. L'on servit à l'Esquinau un pâté : il faisoit tous ses éforts pour en témoigner sa reconnoissance. Je ne croi pas qu'il y ait de Nation qui parle plus vîte. Il avoit l'accent Basque ne desserrant point les dents, & articulant neanmoins fort distinctement. On lui presenta un petit morceau de pain, qu'il glissa adroitement sous son menton, entre son habit & sa chair, affectant de manger. Nous ne fîmes pas semblant de nous en apercevoir, & nous vîmes bien qu'il avoit peur d'être empoisonné. Nous mangeâmes d'un autre morceau qu'on lui donna, qu'il mangea aprés. Nous oubliâmes de boire dans un verre de vin, qu'il coula encore sous son menton. Il falut en boire, & gouter auparavant tout ce qu'on lui vouloit donner. Le son d'une fourchette d'argent lui plût si fort, qu'il la cacha fort subtilement entre une piece de pâté & un morceau de pain. Je m'embarquai avec lui, & lorsque nous fumes arrivez sur la glace où étoient ses camarades, ils vinrent tous m'entourer, crians, sautans. Je leur fis plusieurs liberalitez,

& bon gré mal gré ils vouloient se mettre tout nuds pour me donner leurs habits, mais je voulus savoir dans la suite s'ils étoient fort sensibles au froid. Ces gens-là étoient de belle taille, se portant bien, paroissans vigoureux, bien nerveux, la peau du corps fort blanche, la jambe trés-belle, le visage basané & aride, ce qui provient du grand froid, les dents fort larges & fort mal propres, les cheveux noirs, avec un toupet au dessus du front, ayant la barbe de trois doigts, ce qui est une chose tout à fait singuliere, car generalement tous les Sauvages du Nord & des païs chauds, n'en ont point. Leur Juste-au-corps est comme un *Domino* de Chanoine avec des manches, dont le bout leur vient à l'extremité du dos, fait de peaux d'animaux, comme d'Ours, de Loups Marins, de Caribous & de peaux de Godes, qui sont des Oiseaux de mer, cousu d'une delicatesse achevée, (nos Couturieres n'en aprochent point) avec de petits nerfs d'animaux trés-fins. Leurs aiguilles sont apparemment d'arrête de Poissons. Le haut de chausse est de même, avec des bandes de peaux d'Hermines & d'autres animaux: & pour chaussure ils mettent d'abord un Chauson de peaux, le poil en dedans, & une Botte de même, avec un second Chauſ-

ſon & une autre Botte ; de maniere qu'ils ont les jambes preſque auſſi groſſes que le corps : cela ne les empêche pas d'être bien alerte. Ils ſe ſervent de Fléches, dont les bouts ſont armez de dents de Vaches Marines, au bout deſquelles il y avoit du fer. Il faut qu'il s'i ſoit perdu quelques vaiſſeaux Anglois à leur côte.

La reception que nous leur avions faite les engagea d'envoyer deux autres à notre bord avec des ôtages : ils furent reçûs auſſi agreablement que le premier. Ils ſe dépoüillerent nuds comme la main, & je remarquai que s'étans vûs en cet état ils eurent de la pudeur. On leur donna des haut-de-chauſſe, & ils ne firent aucun mouvement pour témoigner qu'ils avoient froid. Ils avoient pourtant trois lieuës à ſe rendre aux Iſles *Digne*, & il y en eut un en s'en allant qui me donna un morceau de Gode toute cruë, que je voulus bien manger devant lui. Il fit un cri de joye, & ſuçça en même temps un cœur de bœuf tout ſeignant, que nous lui avions donné. Leurs Canots ſont de peaux de Loups Marins, paſſées & bien huilées, de douze à quatorze pieds de long, quelqcefois de vingt, large de deux au milieu, tirans trois à quatre pouces d'eau, tout couverts ſur la ſurface, à la reſerve d'un trou au mi-


Esquimeau en canot de 12. pieds A. la soude
B. la rame C. endroit ou il attache son gibie.
B
C
A
autre canot A trou dans lequelle lesquimeau se place
A
12 pieds
Dard pour prendre des Loup marin A. trou dans
le quel on passe La Corde B. trou pour mettre la fleche
B
A
Bouts de fleche desquimeaux
de dents de Vaches marines dans leurs proportions
Canot de corce de Bouleau
Le de dans dun canot de corce
20 pieds

Tom. 1. page. 81.



lieu dans lequel ils se mettent, qui est relevé tout au tour d'un bord de cinq à six pouces, autour duquel ils mettent une peau qui est comme une bourse, avec autant de justesse, que quelque orage qu'il fasse il n'i entre jamais d'eau, & pour nager ils se servent d'un aviron de quatre pieds qu'ils tiennent par le milieu; & donnant le mouvement à droit & à gauche pour voguer, ils vont si vîte avec cela qu'il n'i a point de mers qu'ils n'affrontent, n'i de chaloupes qui puissent les joindre. Lors qu'ils trouvent leur chemin bouché de glaces ils portent leur Canot sur les épaules jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé de l'eau. Quand ils s'en retournerent chez eux ils promirent de nous aporter des Canots, & en s'en allant c'étoient des cris de joye qu'ils faisoient retentir sur la mer, tant que l'on pouvoit les apercevoir.

Il en vint deux autres l'aprés-dînée, d'un propos déliberé, sur une glace où nous étions à la chasse, qui traiterent aussi leurs habits pour des Couteaux, des Ciseaux, des Aiguilles, des Grelots, des Deniers, des Cartes de jeu, de méchant Papier de Musique, & generalement tout ce qu'on leur donnoit leur étoit précieux. Comme ces gens-là n'ont point de commerce avec qui que ce soit, ils n'aporte-

rent aucune peau : cependant il faut qu'il y ait les plus belles Pelleteries du monde dans ce climat. Il y a quantité d'Ours blancs. Nous fumes deux ou trois fois à la Chasse sur plusieurs qui s'étoient trouvez *dégradez* à plus de quatre lieuës. Ils sont bien dangereux, s'élançans de glace en glace, & viennent même affronter les Canots en mettant leurs pattes dessus pour les faire virer : aussi nous portions des Haches-d'armes.

L'arrivée de ces deux Esquimaux me donnerent lieu de faire plusieurs reflexions. Il y en avoit un de vingt-deux à vingt-trois ans, fort bien fait. Il avoit une Phisionomie tout à fait heureuse, & un air d'innocence paroissoit peint sur son visage.

Il y a une trés-grande quantité de Godes dans tous ces quartiers : Elles nous furent d'un grand secours dans tous les pressans besoins où nous étions de rafraichissemens, car le froid fit mourir toutes nos volailles dans le détroit. Pendant que nous étions grapinez entre le Cap de *Digue* & *Salsbré*, il y en avoit un mouvement continuel qui venoient ranger notre vaisseau. Elles partoient le matin de ce Cap pour Salsbré, où elles pêchoient de petits poissons qu'elles raportoient le soir à leurs petits sur les glaces. Nous en tuâmes une

quantité ſurprenante. Ces oiſeaux ſont gros comme des Canards : ils ont le ventre blanc, le dos & les aîles noires, & le bec de Corbeau. Ils ne peuvent marcher, ayant les pieds en dehors, & ils font leurs petits ſur les glaces.

Quoique nous nous trouvaſſions à l'entrée de la Baye, il nous fut impoſſible d'i entrer. Toutes les glaces qui étoient dans cette vaſte étenduë ſe dégorgeoient dans ce détroit. Les mouvemens continuels que les courants leur faiſoient faire, nous obligeoient auſſi d'en ſuivre le caprice. Nous fumes entraînez au bout des Iſles *Digue*. Je remarquai qu'en étant à cinq à ſix lieuës le vingt & un d'Août vers l'Oüeſt, les courants portoient au large vers l'Eſt; & au contraire lors que nous raprochions de terre ils portoient à l'Oüeſt. Et, comme j'ai dit, le *Flot* a beaucoup plus de force le long de la terre que le *Zuzan*; au contraire, lorſque nous étions à ſix lieuës au large, le Zuzan avoit beaucoup plus de force que l'autre.

Dans le temps que nous crumes debouquer, les courants firent rentrer notre vaiſſeau à plus de huit lieuës dans le détroit, par un grand circuit qu'ils nous firent faire, étant toûjours attachez ſur les glaces, & nous nous trouvâmes à la

place des autres qui furent portez le long de terre, à l'endroit où nous étions.

Dum per mare magnum
Italiam sequimur fugientem, & volvimur undis.

Enfin il s'éleva des brumes que le vend d'Est Sud Est dissipa. Nous *dégrapinames* à quatre heures du matin le vingt-cinq Août, & forçames de voile au travers des glaces, parce que comme nous étions tout de l'arriere des trois autres vaisseaux qui étoient au bout du détroit, nous voulions les joindre; mais à mesure que nous avancions la brume s'élevoit, & les courants les entr'ainerent à plus de cinq lieuës en dedans, où ils resterent seuls, pendant que nous trouvâmes à la fin la Baye dégagée de toutes les glaces.

Ils furent obligez de *grapiner* à une lieuë du Cap de *Digue*. Les brumes commençans à se dissiper, le Profond aperçut trois vaisseaux. Du Guai qui le montoit crut d'abord que c'étoit les trois de notre Escadre. Ceux-ci arriverent insensiblement sur lui à cause des courants. Il fut surpris de voir tout à coup une pareille métamorphose, car c'étoient trois Anglois de 56, 36, & 32 pieces de canon. Il dégrapina dans le moment, & donna à tout hasard dans un Banc de glaces plûtot que de

de ſuccomber : il avoit même toutes nos munitions de guerre & de bouche pour l'expedition du Fort de Nelſon. Les Anglois lui donnerent chaſſe. Serign & Chaſtrier voulurent venir à ſon ſecours, mais les glaces le reſſerrerent. Le Profond ſe trouva auſſi renfermé avec le Dering & l'Hudſonſbaye. Le Combat commença donc le vingt-ſix Août ſur les neuf heures du matin. Duguai les attaqua, les autres le criblerent de coups, lui ayant haché toutes ſes manœuvres, parce qu'il ne pût ſe battre que de deux pieces de canon qui avoient été miſes dans l'arriere de la ſainte Barbe. Saint Aubin Pilote du Roi, Jourdain & Vivien, qui faiſoient tous trois fonctions d'Officiers, ſe diſtinguerent d'une maniere particuliere.

L'Hamshier de 56. pieces ne pût les joindre que le ſoir ; & aprés dix heures de Combat qui ſe donna par intervalle, ils lui envoyerent tous trois leurs bordées & le laiſſerent dans cet état, croyant qu'il dût couler à fond. Il y eut quatre hommes tuez dans le Profond. Il ne ſe peut que les Anglois n'en ayent eû des leurs, puiſque l'on trouva des bras d'homme ſur une glace. Pour ce qui eſt de nous, nous ne nous trouvâmes point dans cette occaſion qui étoit tout à fait glorieuſe, & l'on

peut dire que c'est le premier Combat qui se soit jamais donné dans les glaces.

Les courants firent donc débouquer seul le Pelican dans la Baye, & les Matelots avoient lieu pour lors d'être contens de ne se voir plus enchaînez par les glaces. Il s'éleva une petite fraîche qui nous fut d'un grand secours.

Jubet ocius omnes
Attolli mâlos, intendi brachia velis.

Monsieur d'Iberville fit hisser aussi-tôt les Huniers. L'équipage se trouva prompt à lui obeïr. C'étoit à qui se mettroit le premier à son devoir. Les uns amuroient la grande Voile, les autres bordoient la grande Ecoute & l'Artimon. Les uns brassoient les Huniers, & les autres la Civadiere.

Una omnes fecere pedem, pariterque sinistros
Nunc dextros solvere sinus : una ardua Torquent,
Cornua, detorquentque.

La premiere terre que l'on trouve, Monsieur, dans la Baye, pour faire la veritable route du Fort de Nelson est l'Isle *Phelipeaux*, dite Mansfeld par les Anglois, qui est en prenant au bout du Nord, au 62. d. 56. m. à 29. lieuës du Cap de *Digue*, faisant l'Oüest quart Sud-Oüest. C'est une terre plate qui peut avoir vingt-

neuf lieuës de long sur neuf à dix de large. Il y a quantité de Vaches Marines dans ces quartiers, dont les dents sont plus blanches que l'ivoire. Elles ont cette proprieté qu'elles ne jaunissent jamais.

Le vent *fraîchit* de plus en plus, & nous porta vers le *Cap-Nord*, qui est au 63. d. 55. min. C'est une terre des plus hautes que nous ayons vûs, que l'on peut découvrir de quinze à vingt lieuës. Il est au Nord Oüest quart-d'Oüest, corrigé du Cap de *Digue*, éloigné l'un de l'autre de trente-sept lieuës, & de cinquante-cinq de Natingan. C'est l'endroit où nous ayons le plus élevé dans le Nord. Je ne croi pas que l'on peut aller plus loin dans l'Amerique Septentrionale, à moins que de vouloir s'exposer à chercher un des bouts du monde, ou d'entrer dans le Oüest du détroit de *David*, qui a communication à ce que l'on prétend au Japon.

L'on peut dire, Monsieur, que ces Mers-ci ont quelque chose de bien affreux. Si Horace en avoit eu connoissance il auroit donné à son ami Valguis une idée bien differente de celle de la Mer Caspienne. Elle passoit de son temps pour la plus dangereuse. En éfet, Pomponius Mela dit qu'elle est toute farouche, cruelle, sans Ports, exposée de tous côtez aux tempê-

tes, plus remplie de monſtres que toutes les autres, & par cette même raiſon moins navigable que les autres. *Mare Caſpium omne atrox, ſævum, ſine portubus, procellis undique expoſitum, ac belluis magis, quam cætera refertum, & ideo minus navigabile.*

Vous voulez bien me permettre, Monſieur, de finir ici cette longue Lettre, & de vous demander pardon de vous avoir détourné de beaucoup d'occupations plus importantes. Le temps vous eſt trop cher pour n'être pas fâché de vous l'avoir fait perdre à une qui n'aura peut-être manqué de vous ennuyer. Je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR,

Votre trés humble, &c.

IV. LETTRE.

Combat du Pelican contre l'Hamshier de 56. le Dering de 36. & l'Hudsonſbaye de 32. pieces de Canons.
Victoire remportée ſur ces trois Vaiſſeaux.
Naufrage du Pelican par la tempête.
Bombardement & priſe du Fort de Nelſon.

MON COUSIN,

Il y a peu de perſonnes qui ne ſe faſſent un merite de faire l'éloge de ſa Patrie. J'aurois eu aſſez de matiere à décrire les mouvemens des guerres des Caraïbes, qui ſe ſont faits dans la Guadaloupe notre patrie, dont mon Couſin votre Pere a été le Seigneur & le Gouverneur, ſi la deſtinée ne m'en eut éloigné pendant pluſieurs années. Nos Compatriotes ont eu du moins la ſatisfaction de ſuivre ſes traces qui leur ont ſervi de guides. Vous voulez bien que je vous faſſe part de pluſieurs évenemens fort tragiques qui ſont arrivez dans mon Voyage, mais qui n'en ont été que plus glorieux aux armes du Roi.

Nous ne sommes point nez pour nous-mêmes, & rien n'est plus glorieux que de mourir pour sa patrie. Quiconque aime son Prince ne doit respirer que sa gloire, & l'on est trop heureux de pouvoir sacrifier sa vie pour son service.

La conjoncture dans laquelle je me suis trouvé avec quelques Officiers, où l'honneur des armes de Sa Majesté paroissoit interessée, nous a donné occasion d'avoir ces mêmes sentimens. Si d'un côté le hasard nous a conservé, nous avons du moins fait paroître de l'autre que nous étions prêts d'immoler ce que nous avions de plus cher. La gloire du Roi nous engagea donc à la soûtenir dans une occasion où il s'agissoit de vaincre ou de mourir. Le premier nous réüssit, mais notre bonheur fut presque aussi tôt traversé par le plus cruel élement de la nature. Et quoi qu'il nous ait fait succomber en nous obligeant de nous sauver l'épée à la main au milieu de ses flots, il ne diminua en rien de notre fermeté, puisque nous fîmes voir dans la suite que tout étoit possible quand il s'agissoit du service de Sa Majesté. Voici comme la chose s'est passée.

Nous arrivâmes le troisiéme Septembre 1697. à la vûë du Fort de Nelson, dit Bourbon, d'où les Anglois tirerent

quelques coups de canon, qui étoient aparemment les signaux de reconnoissance pour les Vaisseaux qu'ils attendoient d'Angleterre. Nous mouillâmes à trois lieuës & demie au Sud-Oüest quart-d'Oüest de ce Fort, à la pleine mer d'un fond de sable vasart, étant surpris de n'i pas trouver le Palmier, le Weesph, & le Profond, qui naturellement devoient avoir debouqué devant nous, parce qu'ils étoient au bout de ce Cap, & que nous étions en dedans engagez dans les glaces.

Nous aperçûmes le cinq, à la pointe du jour, trois Vaisseaux sous le vent, que nous crûmes les nôtres. Aprés avoir levé l'ancre sur les sept heures du matin nous chassames sur eux, & leur fîmes les signaux de reconnoissance, ausquels ils ne répondirent point, ce qui nous fit juger qu'ils étoient Anglois. Il est vrai que l'un étoit l'Hamshier de 56. canons, 250. hommes d'équipage, le Dering de 36. & l'Hudsonsbaye de 32.

La partie n'étoit pas égale. Nous leur fîmes cependant connoître dans la suite que les armes du Roi s'immortalisoient avec autant d'éclat & de gloire dans les Mers Glaciales que dans les autres endroits les plus écartez de la terre. Comme il étoit de la prudence de se tenir toûjours

en état de n'être point la victime de ſes ennemis, nous nous trouvâmes tous diſpoſez à ſoûtenir le Combat. Nos forces étoient tout à fait médiocres, car nous avions à la découverte une Chaloupe de vingt-deux hommes, avec Martigni & de Villeneuve Enſeigne de Vaiſſeau, qui étoient allez à terre pour aprendre quelques nouvelles des Sauvages ſur l'arrivée des Anglois dans leur Fort, & ſur la quantité de monde qui étoient en garniſon. Nous avions quarante Scorbutiques hors d'état d'agir, & vingt-ſept Matelots qui avoient paſſé ſur le Profond en partant de Plaiſance, ſans compter quelques morts que nous eûmes dans notre traverſée, de ſorte que nous n'avions que cent cinquante combatans de deux cens cinquante que nous étions en partant de France, & quarante quatre pieces montées, en ayant donné deux autres à ce Vaiſſeau,

Chacun ſe trouva dans ſon poſte. La Sale Enſeigne de Vaiſſeau, & Grandville Garde de la Marine, commandoient la batterie d'en bas. Bienville, frere de Mr. d'Iberville & le Chevalier de Ligondez Garde de la Marine celle d'enhaut. Mr. d'Iberville me pria de commander le Château d'Avant, & de ſoûtenir l'abordage à la tête d'un détachement de Canadiens qu'il me donna.

Les ennemis se mirent en ligne. L'Hamshier étoit à la tête, le Dering le suivoit, & l'Hudsonsbaye de l'arriere, tous trois fort proche les uns des autres. Le Combat commença donc à neuf heures & demie du matin. Nous fumes droit sur l'Hamshier, qui croyant que nous voulions l'aborder laissa tomber sa grande Voile, & éventa son petit Hunier. Aprés ce refus nous fumes sur le Dering, & lui coupames les Itaques de sa grande Voile: & l'Hudsonsbaye venant de l'avant nous lui envoyames le reste de notre bordée. L'Hamshier revirant de bord au vent, fit une décharge de mousqueterie sur le Château d'avant, & envoya une bordée à mitraille qui donna deux coups de canon à l'eau, un autre à la Civadiere, coupa les bras & la fausse Drisse du petit Hunier, un Galauban du petit Mats de Hune, & le faux Etai de Mizaine. Le Combat s'opiniâtra avec un feu continuel que ces trois Vaisseaux faisoient sur nous, qui s'attachoient à nous démâter. Ils desagréerent une trés grande partie de maneuvres, dont le recit seroit trop long. L'Hamshier voyant qu'il ne pouvoit nous engager entre une *Basse* & ses deux Vaisseaux, & que tous les éforts qu'ils avoient faits pendant trois heures & demie étoient

inutils, se détermina pour nous couler bas, & pour cét éfet prenant son air pour nous gagner le vent (ce qu'il ne pût faire) nous le prolongeâmes vergue à vergue. Comme nous étions si proche l'un de l'autre, je fis faire une décharge de mousqueterie sur son Château d'avant, où il parut beaucoup de monde qui nous crioit de sauter à bord. Ils nous envoyerent aussi-tôt la leur avec une bordée de canon à mitraille, qui hacherent presque toutes nos maneuvres & blesserent bien du monde. A mesure qu'ils prolongeoient notre Vaisseau nous tirâmes nos batteries, mais nos canons étoient pointez si à propos qu'ils firent un éfet admirable, car nous ne fûmes pas plutôt separez l'un de l'autre, que l'Hamshier sombra dans le moment sous voile. Le Dering qui nous tenoit de prés nous envoya sa bordée, mais ce fut une cruelle catastrophe pour eux, car l'Hudsonsbaye emmena pavillon, & le Dering prit la fuite. Nous eûmes quatorze hommes blessez à la batterie d'en bas de la derniere bordée de l'Hamshier, entr'autre le Chevalier de Ligondez, de deux éclats qui y étoit décendu, lequel fit paroître toute la valeur & la fermeté que l'on pouvoit souhaiter. Les autres Officiers firent aussi parfaitement leur de-

voir. Nous eûmes ſept coups de canon à l'eau qui entroient à gros boüillon, ſans pluſieurs qui paſſerent de bord en bord.

Si tout autre que moi avoit commandé ce poſte, je dirois de lui ce que la modeſtie m'empêche de dire. Toute la Marine de Rochefort a avoüé que ce Combat a été un des plus rudes de cette guerre. Nous étions ſi accablez de leur mouſqueterie & de leurs bordées à mitraille qu'ils nous tiroient à portée de piſtolet & à demi portée de fuſil, que nôtre Mât de Mizaine étoit *farci* de tout côté de balles de mouſquets de la hauteur de dix à douze pieds ; & ſi je n'avois diſpoſé mon monde, ſur tout dans le moment que je voyois mettre le feu aux canons, il ne ſe ſeroit pas ſauvé quatre perſonnes ſur le Château-d'avant. J'en fus quitte à bon marché d'avoir eu à la derniere bordée mon juſte-au-corps tout haché, & mon tapabord percé d'une balle. La Carboniere Canadien, qui étoit auprés de moi, eut le coude caſſé, ſaint Martin la main fracaſſée, & pour éviter un plus long détail de tous mes bleſſez, je fus celui qui fut le plus heureux en fait de bleſſures.

Je croi que je n'aurois pas été faché de me montrer devant Mr. de Pont-Chartrain avec une écharpe au bras. Cela frape à la

verité, mais si ces marques sensibles décident de la valeur d'un Officier, je me suis trouvé aussi sain & d'un aussi grand sens froid aprés le Combat, que lors que Mr. d'Iberville nous fit mettre en lice, hors que l'on m'auroit pris pour un veritable Maure, tant j'étois barbouillé de poudre au visage. Je croi que les Anglois me prirent à l'abordage pour quelque Prince de Guinée, car j'entendis une voix qui dit: *à ce beau visage de Guinée.*

Nous donnâmes chasse au Dering, & nous l'eussions pris si trois jours auparavant nous n'avions eû notre grande Vergue cassée en deux par le milieu d'un coup de vent. Notre prise qui étoit à une lieuë de nous auroit pû gagner l'entrée de la Riviere de Penechiouetchiou, dite sainte Therese, qui est celle du Fort de Nelson. Nous revirâmes de bord, & aprés l'avoir amariné nous chassames vers l'Hamshiere dans le dessein de sauver son équipage. Nous le trouvâmes échoué sur la *Basse*, où il avoit voulu nous engager, & le temps devint si rude aprés le Combat, qu'il nous fut impossible de mettre le Canot à la mer. Nous n'avions point de Chaloupe, parce qu'elle ne pût revenir de la découverte. Nous moüillames assez prés, avec l'amertume de ne pouvoir donner la conjon-

secours que nous étions obligez dans une conjoncture aussi embarassante, & aussi fâcheuse qu'étoit celle-là. L'Hudsonsbaye ne pût même le faire. Celui-ci avoit des éfets pour la traite du Fort de Nelson qui auroient pû produire la valeur de cinquante mille écus en Castors, & le Dering étoit destiné pour le Fort de Kichichouanne, qui est au fond de la Baye.

J'apris des prisonniers qu'il y avoit cent hommes embarquez sur l'Hamshier, & le Dering pour la garnison de ces Forts, & qu'un Brûlot avoit été écrasé par les glaces dans le détroit. Nous envoyâmes le six, à bord de l'Hudsonsbaye un mortier & des bombes dans l'esperance de le faire entrer dans la riviere sainte Therese.

Le vent d'Est Nord-Est qui régnoit alors se fortifia de plus en plus. La mer devint affreuse, nous chassant toûjours à la côte jusques au lendemain matin entre neuf à dix heures que notre gouvernail donna deux coups de talon. Le Flot commença à monter, foible esperance pour des personnes dont la destinée devint si cruelle. Nous fûmes contraints de couper à midi un cable pour appareiller, & chassâmes jusques à quatre heures du soir. Le grand froid qu'il faisoit, la nége, & le verglats qui avoient couvert toutes nos maneu-

vres étoient de cruels obſtacles. Comme nous ne pûmes élever la côte ; nous mouillâmes à neuf braſſes d'eau. Nos ancres tinrent juſques à huit heures du ſoir, & en ce temps la grande rompit. Je ne ſçaurois vous exprimer, Monſieur, la deſolation où ſe trouva l'équipage. Les uns languiſſoient de maladies. Les plus vigoureux étoient aux abois. Il étoit nuit, & l'horreur des tenebres ne faiſoient qu'augmenter celle de la mort. Le cahos & le deſordre ſe mêlerent bien vîte parmi des gens accablez ; & quand la terreur ſe fut répanduë, nous ne pûmes plus les raſſûrer, & dans cet état déplorable je me ſouvins plus d'une fois de ce qu'Horace a dit avec tant de raiſon, quoiqu'il ne ſe fût jamais trouvé dans une ſi fâcheuſe conjoncture.

Illi robur, & æs triplex,
Circa pectus erat, qui fragilem,
Truci commiſit pelago ratem,
Primus, nec timuit præcipitem africum,
Decertantem aquilonibus,
Nec triſtes Hyadas, nec rabiem nôti.

Le Vaiſſeau étant apointé debout au vent, l'ancre de touée & un Greſlin rompirent. Celle d'affourche ne pouvant tenir, nous fûmes contraints d'en couper le cable. Une vague fit ſauter nôtre galerie,

& brisa une table & ses bancs qui étoient dans la grand'-chambre. Nous perdîmes notre gouvernail sur les dix heures du soir, & nous nous crûmes entierement perdus. A mesure que la marée montoit, notre Vaisseau qui étoit entraîné par son cours, talonnoit insensiblement. Tous ces differens mouvemens faisoient dresser les cheveux aux plus insensibles. Enfin il creva par le milieu de la Quille sur le minuit, & emplit d'eau par dessus l'entre-deux ponts. Nous passâmes la nuit en ce pitoyable état, & nous vîmes à la pointe du jour la terre à deux lieuës.

Dans quelque cruelle situation où nous étions, nous conservâmes toujours quelqu'esperance de ne pas perdre la vie. Mr. d'Iberville qui eut toute la prudence que l'on peut avoir dans une pareille catastrophe, songea à sauver son équipage. Il me pria de m'embarquer dans le canot pour tenter l'endroit où nous pourrions le faire avec quelque sureté.

Il ne s'agissoit pas seulement de conserver la vie ; il falloit encore soûtenir la gloire que l'on s'étoit acquise deux jours auparavant ; & perir pour perir il valoit mieux sacrifier sa vie aux pieds d'un bastion du Fort de Nelson, que de languir dans un bois où il y avoit déja un pied de

néges. Je m'embarquai donc le huit Septembre, jour de la Nativité de la Vierge, dans le canot avec des Canadiens : & aprés nous être jettez à la mer jusques aux épaules avec notre mousquet, une corne à poudre sur la tête, & des balles, je le lui renvoyai, pendant qu'il faisoit faire des *Rats d'eau* & des *Cayeux* pour sauver les malades. Martigni arriva aussi avec un esquif. Nous nous tirâmes le mieux que nous pûmes de l'eau qui étoit extrêmement froide.

Quelque vigueur & quelque presence d'esprit que j'eusse, la nature pâtissoit en moi d'une maniere sensible : & comme je me trouvai extrémement accablé, je souhaitai trouver un endroit pour me reposer. Il me prit une faim cruelle, avec un desespoir qui m'obligea de manger de l'herbe qui flottoit sur la mer. Je souhaitai, Monsieur, plus d'une fois ce repos dont parle le même Poëte, que souhaitent ceux qui sont surpris d'une affreuse tempête.

Otium divos rogat in patenti,
Prensus Ægeo, simul atra nubis,
Condidit lunam, neque certa fulgent
Sydera nautis.

Aprés avoir traversé la mer plus d'une lieuë, nous trouvâmes un Banc de néges épais de plus de deux pieds, sous lequel



A. Le Pelican perit a 2. lieux de terre, B. Cayeux pour sauver les Malades, C. Banc de Nege, D. Camp de grace,

étoit de la vase. Ce trajet fut bien rude qui coûta la vie à dix-huit soldats qui moururent de froid en se sauvant, & j'aurois succombé sans le secours de quelques Canadiens qui me trouverent couché sur la nége. Mr. Fiche-Maurice de Kieri, de la maison du Milord Kieri en Irlande, qui étoit notre Aumônier, soulagea avec beaucoup de charité plusieurs de nos gens qui n'avoient pas la force de se traîner. Il ne les abandonna pas qu'ils ne fussent arrivez dans un bois.

Nous avions lieu d'aprehender que les Anglois n'eussent fait des embuscades, car ils virent nôtre Vaisseau peri, & ils pouvoient être témoins oculaires de nôtre décente sur leur terre, puisque nous n'étions qu'à deux lieuës du Fort.

Nous campâmes dans un bois & fîmes de grands feux, qui nous furent d'un grand secours, car nous étions tous sans autre habit qu'un casaquin assez leger, & tout dégoutant de nôtre naufrage.

Nous décampâmes le lendemain du Camp de Grace (tel fut son nom) & passâmes par un marais d'où les chevaux n'auroient pû se tirer. Cette marche dura plus d'une lieuë & demie, & fîmes un second Camp à un endroit que l'on apelle le *Postau*. Je passerai sous silence que

l'Hudsonsbaye eut le même sort que nous ; s'étant perdu à huit lieuës plus Sud.

Sur ces entrefaites le Palmier, le Weesph & le Profond arriverent à l'embouchure de la riviere de sainte Therese. Le premier avoit perdu son gouvernail dans la riviere de *Manotcousibi*, dite Danoise, qui est à quarante lieuës plus Oüest que celle-ci, ayant gouverné pendant quarante lieuës avec des avirons & des bout hors. Ils furent bien-heureux de ne s'être point trouvez moüillez avec nous, car leur destinée auroit été aussi fatale que la notre.

Nous décampâmes derechef le onze ; devant le jour, & fîmes un troisiéme campement à la portée du canon du Fort, dans un bois tailli, qui fut nommé Camp de Bourbon. M'étant trouvé au poste avancé je fis faire du feu, car le temps étoit rude. La fumée nous attira plusieurs coups de canon au travers des arbres. Je fis faire du feu davantage, afin que les Anglois croyans que nous voulions y faire des retranchemens, nous pussions faciliter à nos gens de défiler plus aisément le long de la riviere. La grande obscurité qu'il faisoit pour lors fut cause que le Fort nous paroissoit plus éloigné. Nous commençâmes peu de temps aprés les escarmouches à la faveur de plusieurs petits

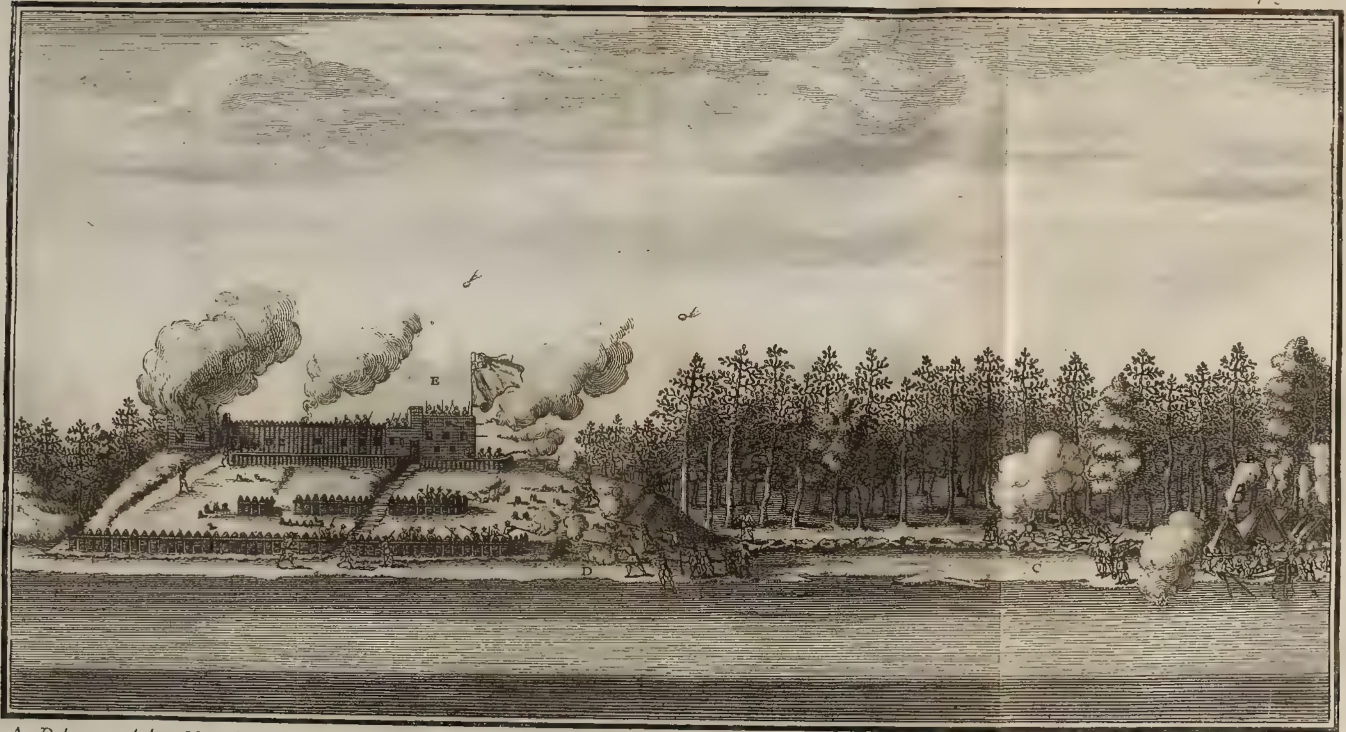
ruiſſeaux & de quelques troncs d'arbres brûlez. Il ſe fit de part & d'autre un grand feu. Les fauconeaux, & les canons à mitraille eurent dequoi s'exercer.

Monſieur d'Iberville alla reconnoître la Place ſur les onze heures du matin. Nous ne pûmes le faire ſi à propos, qu'ils ne nous tiraſſent quelques coups de mouſquets, & l'euſſent fait à mitraille, ſi nous n'avions défilé par de petits ſentiers. Nous ne laiſſâmes pas de reſter à couvert preſqu'au pied du Fort. Il envoya querir Martigni, & lui donna ordre d'aller reclamer deux Iroquois & deux François, qu'il ſçavoit être dans cette Place, qui n'avoient pû s'y rendre l'année derniere, avant que les Anglois l'euſſent priſe ſur les Canadiens. Lorſque Martigni fut arrivé aux portes du Fort avec pavillon blanc, qu'il fit porter avec lui. Le Gouverneur lui fit bander les yeux, & le fit conduire dans la Place. Il tint conſeil de guerre. La déciſion fut qu'il étoit impoſſible de les rendre dans une pareille conjoncture. Une partie de l'Hudſonſbaye s'y étoit jettée aprés le naufrage, ce qui augmentoit leurs forces. Le Capitaine Semithſemd qui commandoit ce Vaiſſeau avoit aſſez d'autorité pour pouvoir donner à la Garniſon telles impreſſions qu'il vouloit. Il crût que Mr.

d'Iberville avoit été tué dans le combat. Il ſçavoit qu'aprés la priſe de ſon Vaiſſeau nous envoyâmes quinze perſonnes pour l'amatiner, perſuadé que preſque tout notre équipage avoit été tué dans le combat; il s'imaginoit que nous ne tenions ce Fort que comme des gens deſeſperez. Il eſt vrai que, ſans la poudre que nous ſauvâmes dans le naufrage qui nous fit vivre de quelque gibier, nous euſſions été contraints de brouter de l'herbe juſques à l'arrivée de nos autres Vaiſſeaux.

On dreſſa l'aprés-dîné dans le bois à deux cens pas du Fort la batterie pour un mortier, ſans que les ennemis s'aperçuſſent de nos mouvemens. Comme la plate-forme étoit preſque finie, ils entendirent le bruit de deux ou trois coups de maſſe que l'on donna ſur des clouds, ce qui nous attira bruſquement trois coups de canons dont l'on penſa tuer Mr. d'Iberville, & les deux autres me rangerent de ſi prés que nous trouvâmes le boulet à quatre pas de moi. Ce travail étant fini, nous revînmes au camp. Ils nous tirerent du canon dans notre retraite, étant obligez de paſſer le long de la riviere où ils nous découvroient facilement.

Nous fûmes occupez le reſte de la journée à débarquer nos munitions de guerre



A *Debarquem.t des Munitions de guerre et de Bouche* . B . *Camp de Bourbon* . C . *Mortié caché dans le Bois* D *Escarmouches* . E . *Fort de Nelson* .

& de bouche. Le Weesph envoia le mortier dans une chaloupe que commandoit le Chevalier Montalamber de Serre, garde de la Marine. C'eſt un Gentilhomme qui s'attache extrémement à ſon métier. Il a l'honneur d'apartenir à Monſieur le Marquis de Vilete. On mit ce mortier à terre, & quelque temps aprés ſur ſa batterie. Les ennemis tirerent beaucoup pendant ce débarquement dans le camp & ſur les chaloupes.

L'on coupa chemin la nuit du onze au douze aux Anglois, qui alloient & venoient querir les Matelots de l'Hudſons-baye qui arrivoient de moment à autre. Le Commis de la compagnie de Londres y fut tué, & le douze il ſe fit encore une eſcarmouche qui dura deux heures.

Nous commençâmes à bombarder le Fort ſur les dix heures du matin. Comme nous vîmes que la troiſiéme bombe étoit tombée au pied, Serigni fut ſommer le Gouverneur de ſe rendre. Celui-ci témoigna qu'il ne vouloit point ſe faire couper le col, aimant mieux ſouffrir l'incendie de ſa Place que de la rendre. Il avoüoit qu'il étoit hors d'état de recevoir aucun ſecours d'Angleterre, & que, s'il ſe trouvoit forcé de Capituler, ce ſeroit un éfet de ſa mauvaiſe deſtinée. Nous ſçûmes

aprés, qu'il animoit extrémement sa garnison, promettant de lui faire donner une augmentation de solde. Nous leur tirâmes encore quelques bombes.

Nous recommençâmes entre une heure & deux. Ils nous firent un feu continuel de canons & de deux mortiers. Ils avoient de trés-habiles canoniers. Il n'y avoit que le bruit de nos bombes qui pouvoient leur faire conjecturer l'endroit où nous étions, parce que le bois tailli où étoit notre batterie leur ôtoit la juste connoissance de sa situation. Cela n'empêcha pas que deux coups de canon ne donnassent dans le parapet, & qu'un autre ne nous couvrit de terre. Nos escarmouches se redoubloient avec toute l'ardeur possible, & ils blesserent à mort St. Martin un Canadien. Nos bombes parurent avoir fait quelques effets par les *Sassakués* * que nos Canadiens faisoient retentir, car pendant que nous les bombardions, ceux-ci les harceloient dans les escarmouches. Serigni les alla sommer derechef sur les quatre heures, & dit au Gouverneur que ce seroit la derniere fois qu'il le feroit. La resolution étant prise de leur donner un assaut general, & quand il voudroit pour

* Cris de Guerre & de Réjoüissance à la façon des Sauvages du Canada.

lors faire des propoſitions, on ne les recevroit pas, l'aſſurant même, que, quoique la ſaiſon ne permit pas à nos Vaiſſeaux de demeurer en ce climat plus de dix à douze jours, il lui reſteroit des forces plus que ſuffiſantes pour le prendre l'Hyver. Je vous avouë, Monſieur, que s'il fut arrivé quelques accidens à nos Vaiſſeaux que nous avions quittez dans le détroit, qui les euſſent empêchez d'arriver au Fort, nous n'avions pas d'autre parti à prendre. Le deſeſpoir où nous euſſions été de vivre comme des bêtes dans les bois, nous eut obligé de pouſſer les choſes à l'extrêmité. Nous avions réſolu de le forcer la nuit. Nous euſſions pour cet éfet environné le Fort, & à force de haches-d'armes nous euſſions ſapé leurs Paliſſades & leurs Baſtions, & ils pouvoient s'attendre que les forçant l'épée à la main, il n'y auroit point eu de ſalut pour eux.

Una ſalus victis nullam ſperare ſalutem.

Le Gouverneur lui témoigna qu'il n'étoit pas tout-à-fait le maître, & qu'il lui donneroit réponſe au Soleil couché. Nous ne laiſſâmes pas de dreſſer la batterie de *Phelypeaux* en deçà du Sud Sud-Oüeſt, qui auroit fait un furieux deſordre, ſi ſur les ſix heures du ſoir, le Gouverneur n'eut envoié Mr. Moriſon aporter une

Capitulation dans laquelle il demandoit tout le Castor qui apartenoit à la Compagnie de Londres. Je voulus servir d'Interpréte, mais je vis bien que je perdois mon Latin avec ce Ministre qui à peine pouvoit décliner *Musa*. Je n'en fus pas surpris dans la suite, puis qu'il y avoit peu de Ministres Ecossois qui le sçûssent. Cette proposition étoit trop avantageuse à des gens qui étoient à notre discretion, & le ménagement que nous étions bien aise d'avoir pour eux étoit plûtôt l'effet de la generosité naturelle aux François. On leur refusa donc cette demande. Ce Ministre s'en retourna avec Caumont qui faisoit fonction de Major. Il avoit ordre de sçavoir de Mr. Baylei Gouverneur du Fort, s'il vouloit accepter les conditions qu'on lui prescrivoit, & en cas qu'il eut été dans ces sentimens, qu'il nous envoia trois ôtages. Ils tinrent conseil de guerre, & le Gouverneur envoia sur les huit heures du soir Mr. Henri Kelsei le * Député Gouverneur, avec une lettre par laquelle il demandoit deux mortiers de fonte & quatre pieces de canon de cinq livres de même métail, qu'ils avoient aportez l'année derniere d'Angleterre. Nous ne voulumes point les leur accorder. Enfin le

* Lieutenant de Roi.

le lendemain treize, le Gouverneur nous envoya trois ôtages nous dire qu'il rendroit la Place, nous priant d'en laisser faire l'évacuation à une heure aprés midi.

Les ordres que Mr. Bégon m'avoit donné en partant de Rochefort, d'agir de concert avec Mr. d'Iberville, si l'on faisoit quelque entreprise par terre, m'obligerent, Monsieur, de me rendre d'abord dans ce Fort. Le Gouverneur à la tête de sa garnison, & d'une partie de l'équipage de l'Hudsonsbaye sortit une heure aprés, tambour battant, balles en bouche, méches allumées, enseigne déploiée (qu'ils avoient abbatuë bien vîte à la troisiéme bombe que nous leur tirâmes, s'étant aperçus qu'elle nous servoit de but) & armes & bagages. Boisbriant enseigne de Compagnie en Canada, se trouva à leur rencontre à la tête des Canadiens.

Je remarquai que, quoique le Fort étoit petit, presque toutes nos bombes étoient tombées à ses pieds, & que de vingt-deux que nous leur tirâmes, il y en étoit tombé quatre, deux dans le Bastion du Sud Sud-Oüest qui l'avoient fait sauter avec la forge, la troisiéme emporta une galerie qui entouroit un corps de logis, & la quatriéme tomba dans la plate-forme qui blessa plusieurs personnes.

Ce Fort est au 57. d. 30. m. lat. Nord. C'est la derniere place de l'Amerique Septentrionale. Il a la figure d'un trapeze, flanqué de trois bastions & demi. L'un est au Nord, le second à l'Est Sud Est, le troisiéme au Sud Sud-Oüest. Celui du Nord, & le demi-bastion, sont revêtus d'un chemin couvert Il y avoit dans le bastion du Nord un fauconeau, quatre pieces de quatre livres de balle, qui nous avoient beaucoup incommodez. Dans celui de l'Est Sud-Est étoient deux de quatre, au dessous une plateforme dans laquelle il y avoit un mortier de fonte & deux canons de huit. Dans celui du Sud Sud-Oüest qui fut ruïné par deux bombes, il y avoit un fauconeau & une piece de quatre. Entre celui ci & celui de l'Est Sud-Est, il y a une courtine qui bat la riviere, en laquelle il y avoit dix pieces de huit, y comprises les quatre de fonte, & au milieu de la Place, étoit un mortier de fonte, & une plateforme à l'entour d'un corps de logis sur laquelle il y avoit six pieces d'une livre, & au demi-bastion trois canons de quatre, & un fauconeau. En un mot il y avoit dans ce Fort deux mortiers de fonte & 34. canons, sans parler de sept autres petites pieces d'une livre qui étoient à droit & à gauche, & plusieurs pierriers.

La situation du païs paroît assez agrea-

ble, tout couvert de bois taillis, & beaucoup marécageux; d'ailleurs la terre eſt ingrate. Le froid commence dès le mois de Juin, mais il ne quitte pas pour cela. Il n'i a point de milieu entre le froid & le chaud dans ce temps-là, où les chaleurs ſont exceſſives, où le froid y eſt perçant. Les vents de Nord qui viennent de la mer diſſipent cette chaleur, & quiconque a bien ſué de chaud le matin eſt glacé le ſoir. Il y pleut rarement. L'air y eſt pur & net preſque tout l'Hiver. Il y nége même peu à proportion, neuf pieds tout au plus. Je vous avouë Mr. que le merite d'un homme Apoſtolique eſt grand lorſqu'il s'attache aux Miſſions dans ces quartiers-là, J'ai entendu parler du Pere Gabriel Marais Jeſuite, qui vint en 94. dans le Poli. Le zele qu'il avoit à travailler au ſalut des Matelots de ſon équipage pendant l'hivernement étoit grand; mais celui qui l'animoit à prêcher le vrai Dieu aux Sauvages de ces lieux, étoit quelque choſe de bien plus fort. Que de peines & de fatigues n'a-t'il point ſouffert. Traverſer des ruiſſeaux & de petites rivieres à mi-corps dans des ſaiſons rigoureuſes, c'étoit un de ſes moindres embarras. Les marais pleins de fange & de bouë étoient ſes chemins les plus praticables. Il importe peu en quel état l'on eſt lorſqu'il

s'agit de la gloire de Dieu. Ces conjonctures-là touchent même sensiblement les Sauvages, puisqu'ils connoissent que l'on ne va chez eux que par un esprit de desinteressement, & la maniere avec laquelle cet homme de Dieu venoit dans leurs cabanes étoit un éfet de sa charité. Ils l'écoutoient & ils l'aimoient. Il se faisoit donc une joye de tout sacrifier pour leur insinuer la connoissance du vrai Dieu. Ses leçons faisoient impression sur leur esprit, & aprés avoir un peu goûté ce qu'il leur enseignoit ils le conjuroient de les venir voir. C'est beaucoup à un Idolâtre lors qu'il ouvre les yeux pour déveloper les tenebres de l'ignorance. Et comme ce saint homme s'apercevoit qu'ils avoient quelque disposition pour se faire Chrétiens, il mettoit tout en usage pour leur enseigner les premiers élemens de la Foi. On le voyoit souvent harcelé de fatigues & de miseres. Il passoit dans des néges, il enfonçoit dans des glaces qui se rompoient sous ses pieds, d'où à peine pouvoit-il se tirer, & malgré tous ces froids insuportables qui la plûpart du temps cavent les jouës, font tomber le nez & les oreilles de ceux qui demeurent trop long-temps à l'air, il regardoit tous ces obstacles comme des attraits qui lui faisoient prendre plus à cœur les

interêts de la maiſon du Seigneur, & ce ne ſeroit pas ſans raiſon qu'on lui attribueroit ces paroles du Prophête Iſaïe. *Factus eſt in corde meo quaſi ignis æſtuans in viſceribus meis.* Quoique ce païs ſoit ſi froid, la Providence divine n'a pas laiſſé que d'i remedier pour la ſubſiſtance des peuples de ces quartiers. Les rivieres ſont fort poiſſonneuſes. La chaſſe y eſt abondante. Il y a des perdrix en ſi grande quantité, qu'il paſſeroit pour fabuleux, ſi j'avançois que l'on en peut tuer des quinze à vingt mil dans un an. Elles ſont toutes blanches preſque toute l'année, groſſes comme des gelinotes, beaucoup plus delicates qu'en Europe. Elles ont les pieds patûs, & dans le mois d'Août elles ont une partie des ailes griſes avec pluſieurs taches rouges.

Les Outardes & les Oyes ſauvages y abondent ſi fort au Printemps & en Automne, que tous les bords de la riviere de ſainte Thereſe en ſont tous remplis. L'Outarde eſt un trés-bon manger qui reſſemble aſſez à l'Oye, mais beaucoup plus groſſe & d'un autre goût. Le Caribou ſe trouve preſque toute l'année, principalement au Printemps & en Automne, en bandes de ſept à huit cens. La viande en eſt plus délicate que celle du Cerf. Lors qu'un chaſſeur en tuë quelqu'un ſur la place; les autres

s'arrêtent tout-à-coup sans s'émouvoir du bruit de l'arme à feu; mais lors que le Caribou n'est que blessé, il court avec une grande vîtesse, & tous les autres le suivent.

Il y a beaucoup de pelleteries fines comme des marthes fort noires, des renards de même, des loûtres, des ours, des loups dont le poil est fort fin & principalement du Castor qui est le plus beau de tout le Canada. Je fis embarquer dans l'Albermale celui qui se trouva dans le Fort. Comme nos Pilotes ne connoissoient pas bien la riviere; ce bâtiment échoua sur une petite roche qui le fit ouvrir. Ce fut un cahos trés-grand parmi nos gens & les Anglois qui s'y étoient embarquez. Cette barque emplit d'eau. On voulut l'alleger en jettant beaucoup de caisses & de paquets. Il faisoit une nuit trés-obscure. Les uns se jettoient à l'eau ; d'autres voulant se sauver à terre, restoient dans la vase. Voici Monsieur, les circonstances les plus particulieres qui nous sont arrivez en moins de vingt jours que nous avons été dans ces quartiers, qui n'ont pas laissé de nous ocuper. Je suis avec passion,

MONSIEUR;

Vôtre très-humble, &c.

V. LETTRE.

Mœurs des Sauvages, qui viennent faire la traite au Fort de Nelson.

MONSIEUR,

J'ai connu peu d'hommes de guerre aimer plus la lecture que vous l'aimez. Vous avez sçû ménager la lire & le fer en même-temps toute votre vie. Les longs services que vous avez rendu au Roi vous donnent un relief dans le monde d'un des plus anciens & fidels serviteurs qu'ait Sa Majesté, & l'estime que vous avez pour les personnes qui n'aiment pas tout à fait l'oisiveté, aprés ce qu'ils ont accordé au Prince par leur devoir, doit leur faire plaisir, quand ils sont assez heureux lors que vous vous entretenez avec eux de matieres sçavantes, ou de ce qui vient d'au delà les mers. J'en ai bien passé depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir en Flandres. Il faut donc vous rendre compte aujourd'hui, Monsieur, de quelques particularitez de mes voyages.

Le plaiſir de voyager donne beaucoup d'ouverture à l'eſprit. Le changement des païs diverſifie agreablement toutes ſes idées. Ce mélange d'objets réveille en lui ſes ſentimens, & lors qu'un homme eſt aſſez heureux pour ſe trouver dans des climats où les peuples ont de la delicateſſe, il doit en étudier les bonnes manieres, Cet aſſaiſonnement qu'il doit faire de tout ce qu'il trouve de meilleur, doit en même tems lui inſpirer les ſentimens d'une belle ame, & lors qu'il a fait un diſcernement judicieux du bon & du mauvais de ce qu'il voit, il doit être regardé comme un homme élevé au deſſus du commun. La vertu ſur tout doit être ſon partage; car que lui ſert de connoître les bonnes mœurs des uns, s'il ne s'aplique à les imiter. Il voyageroit ſeulement par une vaine curioſité qui ne laiſſe en lui que beaucoup d'idées vagues de tout ce qu'il a vû.

Pour nous, Monſieur, qui allons & venons ſur mer, nous ne goûtons point ces plaiſirs. Le Ciel & la mer qui ſe preſentent continuellement à nos yeux, ne laiſſent à notre imagination qu'un dégoût, mais dès lors que nous arrivons en des païs éloignez, il ſemble que nous reſpirions un air qui nous donne un peu plus de ſatisfaction.

Comme je n'ai rien trouvé d'agreable dans ce voyage, & que tout ce que j'y ai vû ne sont qu'objets tristes & affligeans, je me suis du moins consolé par les serieuses reflexions que j'ai faites sur tout ce qui s'est rencontré de particulier. Les mœurs des nations differentes qui viennent faire la traite au fort de Nelson, m'ont un peu occupé, & j'ai été sensiblement touché de l'état malheureux où se trouvent ces peuples. Ce sont des hommes comme nous qui ne manquent pas de bon sens, & qui sont capables de recevoir plus facilement que bien d'autres, les impressions de la veritable Religion.

Le climat de ces païs qui est naturellement fort froid les rend steriles & infructueux, ce qui oblige la plûpart de tous ces Sauvages à être errans pour trouver dequoi vivre. Il y en a cependant quelques-uns qui ont des Villages. Leurs tentes sont faites de branches d'arbres couverte de peaux de Caribous, avec une ouverture en haut pour laisser passer la fumée. Ils étendent des robes de Castors sur des feuillages de sapin qui leur servent de lit. Ils habitent à peu prés comme l'on faisoit dans le Siecle d'or.

Sylvestrem montana thôrum cum sterneret uxor

Frondibus, & culmo vicinarumque ferarum,
Pellibus.

Le pere de famille pourvoit aux besoins & aux necessitez de la vie. Il se leve dès la pointe du jour & se met en campagne pour la chasse. Lors qu'il trouve un endroit propre pour cabanner, il y laisse un grand nombre de feuillages, qui est une preuve qu'il veut que sa famille y sejourne. Pour lors la femme suit les traces du mari à la faveur de la nége qui est presque toute l'année sur terre, & donne tous ses soins pour le recevoir à son retour.

Sacrum vetustis extruit lignis focum,
Lassi sub adventum viri.

Ce genre de vie paroît tout-à-fait pénible & laborieux. Ils s'en font cependant une habitude, & auroient de la peine d'en mener une autre plus douce & plus tranquille. Le mari ou le chasseur étant de retour, la femme connoît dans le moment s'il a tué quelque bête, car le Sauvage parle peu naturellement, & lors qu'il le fait, ce sont autant d'expressions décisives. L'air serieux qu'il affecte en entrant dans sa cabane, lui donne à connoître qu'il y a du gibier. Elle sort, & le trouvant aux environs, l'aporte; ou s'il n'a pû tout aporter, il lui dit quelque temps aprés l'endroit où il est, & elle est

obligée de l'aller chercher, dût ce être à deux lieuës ; mais lors qu'il n'a rien tué, il fait quelquefois un soûpir, ce qui est une mauvaise augure.

Ce chasseur ne peut qu'il ne soit fort fatigué au retour de la chasse. Sa femme le déchausse, & on lui donne une robe de castor en façon de robe de chambre. Lors qu'il se trouve un peu délassé, il se met à fumer, & fait le recit de sa chasse à sa famille. S'il a des enfans un peu grands ce sont autant de leçons qu'ils aprennent insensiblement, parce que ces gens-là font consister tout le bonheur de la vie en la destruction de quelques bêtes fauves. Leurs conversations sont le reste de la journée fort succintes, & la passent à faire bonne chere, s'ils ont dequoi.

Ils n'ont nulle délicatesse dans leur manger. J'ai vécu quelques jours à leur maniere. Ils prennent un morceau d'orignac, de castor, ou d'autres animaux qu'ils passent dans une broche de bois qu'ils fichent en terre devant le feu. Lors qu'il est rôti d'un côté, ils le retournent de l'autre, s'ils ont des outardes ou d'autre gibier, ils les suspendent avec une petite corde attachée à un petit pieux, & lui donnent un mouvement pour les faire cuire de tout côté. Ils font boüillir la viande avec de la nége

quand les rivieres & les lacs sont glacez, en boivent la graisse avec autant d'appetit que si nous prenions le meilleur consommé, & lors qu'ils veulent se desalterer, ils remettent de la nége dans le boüillon. Il ne faut donc point chercher de délicatesse chez eux. Ils ne vivent que pour ne pas se laisser mourir, & ne donnant rien qu'à la seule necessité de la nature, ils trouvent qu'un homme peut aisement se passer de peu.

Bene est, cui Deus obtulit,
Parca, quod satis est manu.

Quand le gibier est abondant dans l'endroit qu'ils ont connu, ils y sejournent. S'il n'i en a point, ils changent de cabanes. Il arrive, que la famine les surprend souvent, & qu'ils patissent beaucoup. La nature y suplée quelquefois, parce que ces gens-là sont fort sobres. J'en ai vû un exemple en deux Iroquois que nous avons passé en France. Ils furent quatre jours sans manger, parce qu'on leur dit mal à propos que le biscuit manquoit, croyans être obligez par cette abstinence d'entrer dans la peine commune où pouvoit être notre équipage.

Cette vie errante & libertine éloigne naturellement l'esprit du Sauvage de la connoissance de Dieu. L'on ne sçait à la verité

verité s'ils le connoissent, & les tenebres de l'ignorance offusquent trop leur entendement pour en déveloper la verité.

Ils ne sont point insensibles au bonheur & aux disgraces qui leur arrivent. Ils semblent avoir quelque principe du Manicheïsme. Ils reconnoissent comme ces anciens heretiques un bon & un mauvais esprit. Ils apellent le premier le *Quichemanitou*. C'est le Dieu de prosperité. C'est celui dont ils s'imaginent recevoir tous les secours de la vie, qui préside dans tous les effets heureux de la nature. Le *Matchimanitou* au contraire est le Dieu fatal. Ils l'adorent plus par crainte que par amour, & ils ne ressemblent pas mal aux anciens Romains qui avoient élevé un Temple à la Fiévre, non pas pour le bien qu'ils en recevoient, mais de peur du mal qu'elle leur pouvoit faire. Ces deux Esprits selon la croyance de la plûpart, sont le Soleil & la Lune. Il y a de l'aparence qu'ils reconnoissent le premier pour le Souverain maître de l'Univers : aussi quand ils se trouvent dans quelques afflictions publiques, ils lui font des sacrifices.

Les Chefs des familles s'assemblent dés la pointe du jour chez quelqu'un des principaux pour *faire fumer*, & *fumer* eux même le Soleil. Le Chef allume le calu-

met, le presente par trois fois au Soleil levant, & pendant qu'il le conduit avec ses deux mains selon le cours du Soleil, jusques à ce qu'il arrive au point où il a commencé, il lui fait l'aveu le plus soûmis, le plus respectueux, & le plus touchant qui se puisse faire, le supliant d'être favorable dans leurs entreprises, & lui recommande toutes les familles ; ensuite le Chef fume un petit moment, & donne le calumet aux autres qui tour à tour *fument le Soleil* jusques à la consommation du tabac, & à son défaut ils se servent de *Sagacomi*, qui est une herbe assez agreable à la bouche.

Les *Oüenebigonhelinis* qui habitent les côtes de la mer se trouvans dans quelque tempête ont cette croyance que l'esprit de la Lune se met au fond de la mer, qui excite l'orage, & pour l'apaiser, ils lui sacrifient ce qu'ils ont de meilleur dans le canot, jettans tout à la mer, même le tabac, estimans que c'est le plus grand holocauste qu'ils lui puissent immoler. * Sacrifice même semblable à celui que fit Enée, lors qu'il prit congé d'Aceste pour faire voile ensuite vers le païs Latin.

Stans procul in prora, pateram tenet, extaque salsos,
Porricit in fluctus, ac vina liquentia fundit.

* Virgile. l. 5. v. 775.

Un Sauvage de cette nation qui vînt nous voir le *6.* Septembre aprés le combat que nous avions soûtenu contre les Anglois le jour auparavant, se trouva dans une conjoncture tout-à-fait fâcheuse, & s'il avoit pû prévoir la suite de son arrivée à notre bord qui lui fut aussi funeste qu'à nous, il se seroit bien donné de garde de nous rendre visite. Je lui vis faire des sacrifices dans le temps d'une tempête qui nous fit faire naufrage. Il chantoit, & larmoyoit d'un ton de voix languissant. Il souffloit de temps en temps dans l'oreille de sa femme, parce que, disoit il, je veux chasser le mauvais esprit qui nous environne.

Faire fumer le Soleil ne se pratique guere que dans des occasions de grande consequence, & pour ce qui regarde leur culte ordinaire, ils s'adressent à leur *Manitou*, qui est proprement leur Dieu tutelaire. Ce *Manitou* est quelquefois un ongle de castor, le bout de la corne d'un pied de Caribou, une petite peau d'hermine, J'en vis une attachée derriere le dos d'un Esquimau lorsque nous étions dans le détroit qu'il ne voulut jamais me donner, quoiqu'il me traita generalement tous les habits dont il étoit vétu, un morceau de dents de vache marine, de nageoire de

loup marin, & la plûpart reçoivent des Jongleurs ce *Maniton* qu'ils portent toûjours avec eux.

Le démon paroît s'être emparé de l'esprit de ces infortunez qui voulant sçavoir l'évenement de quelques affaires, s'adressent à leurs Jongleurs, qui sont, si je peux me servir de ce terme, des Sorciers. La Jonglerie se fait differemment. Elle se fait de cette maniere parmi la plûpart des Sauvages qui viennent faire la traite. Le Jongleur fait une cabane en rond, faite de perches extrémement enfoncées dans la terre, entourée de peaux de Caribou ou d'autres animaux, avec une ouverture en haut assez large pour passer un homme. Le Jongleur qui s'y renferme tout seul, chante, pleure, s'agite, se tourmente, fait des invocations & des imprécations, à peu prés comme la Sibille dont parle Virgile, qui poussée de l'esprit d'Apollon rendoit ses Oracles avec cette même fureur,

At Phœbi nondum patiens, immanis in antro,
Bacchatur vates, magnum si pectore possit,
Excussisse Deum: tanto magis ille fatigat,
Os rabidum? fera corda domans, fingitque premendo. Vir. l. 6. v. 77.

Il fait au *Matchimanitou* les demandes qu'il souhaite. Celui-ci voulant donner réponse, l'on entend tout à coup un bruit

fourd comme une roche qui tombe ; & toutes ces perches font agitées avec une violence fi furprenante, que l'on croiroit que tout eft renverfé. Le Jongleur reçoit ainfi l'oracle : & cette confiance qu'ils ont aux veritez qu'il prononce fouvent, font autant d'obftacles à tout ce que l'on peut leur reprocher fur la fauffe erreur où ils font : auffi fe donnent-ils de garde, qu'aucun François n'entre dans l'endroit où fe fait la *Jonglerie*.

La plus grande confolation que puiffe avoir un Peré de famille eft d'avoir beaucoup de filles. Elles font le foûtien de la maifon, au lieu qu'un Pere qui n'a que des garçons fe voit à la veille d'en être un jour abandonné, lors qu'ils deviennent grands. La chaffe étant la feule reffource de la plûpart des Sauvages qui ne peuvent cultiver la terre qui eft fi fterile dans tous ces païs, fait donc toute leur richeffe.

Quoi que les Filles faffent tout le bonheur du Pere & de la Mere, elles n'en font quelquefois pas plus heureufes. Ils ne leur donnent point la permiffion de confulter leur inclination, & fi le cœur d'une Fille fe trouve malheureufement engagé par un amour reciproque avec celui de fon amant, & qu'il n'ait pas la réputation d'être bon chaffeur, il faut qu'elle en faffe un facrifice.

Lors qu'un jeune Sauvage se veut marier, il témoigne à son Pere qu'il a de l'estime pour une telle. Celui-ci la va demauder en mariage, Si cela convient aux parens, le Sauvage rend visite à sa maîtresse l'espace de cinq à six jours. Il couche dans la même cabane, en presence du Pere & de la Mere, où tout se passe avec bien-seance. La Fille pleure sa virginité, & ne trouvant point quelquefois à son gré son prétendu mari, verse beaucoup de larmes. Ses parens tâchent de la consoler, lui representant que son Amant est un grand Chasseur, ou qu'il est d'une grande Famille; c'est-à-dire qu'il a beaucoup de parens, ce qui est encore une conjoncture des plus fortes pour faire une alliance; parce que si la misere les attaquoit, ils auroient recours dans leurs besoins aux parens de leur Gendre.

La ceremonie du Mariage se fait avec peu de formalité. Les parens se trouvent de part & d'autre, & le jeune Sauvage dit à sa maîtresse qu'il la prend pour sa femme. Celui-ci est obligé de demeurer avec le Beaupere, qui est le maître absolu de la chasse, jusqu'à ce qu'il ait des enfans. Il demeure ordinairement le reste de la vie avec lui, à moins qu'il n'en reçoive quelque chagrin; mais la politique du Pere de

famille eſt de ménager l'eſprit de ſon Gendre. Si la jeune mariée devient à la ſuite du temps ſterile, ſon mari ne fait point difficulté de la quiter, ſans qu'il en arrive d'autres inconveniens, & d'en prendre une autre. La Poligamie eſt permiſe parmi ces Nations, où elle ne paſſe pas pour un *cas pendable*.

Les Sauvageſſes ſont d'un temperamment ſi robuſte, que ſi par haſard elles ſe trouvent obligées de faire leur couche dans le tranſport de leurs cabanes, elles ſe repoſent une heure ou deux, & envelopent l'enfant dans une peau de caſtor, & continuënt leur voyage. Il faut qu'elles ſe trouvent extrémement accablées pour reſter un jour ou deux en chemin. J'en vis une au Fort de Nelſon qui portoit ſon fils derriere le dos dans ſon berceau. C'étoit une petite planche de bois de ſapin fort minſe, aſſez grande & aſſez large pour le contenir. Il étoit emmailloté dans du caſtor, ſans beguin, nonobſtant que le froid étoit tout-à fait rude. Il étoit parfaitement beau, & avoit un air de ſanté admirable.

La premiere fois qu'une Fille commence à ſe ſentir malade d'une maladie ordinaire à ſon ſexe, elle ſe retire dans une cabane l'eſpace de trente jours. Elle ſe

matache pendant ce temps de charbon, ou de pierre noire. Une femme ou sa mere lui aporte à manger, & la laisse ensuite toute seule, s'occupant à quelques petits ouvrages particuliers pour se desennuyer. Si elle se trouve en marche auprés d'un Lac ou d'un Ruisseau glacé, où elle auroit envie de boire, elle fait un trou pour y puiser de l'eau, & met aux environs quelques marques, qui font assez connoître ce qui en est à ceux qui voudroient y boire, & les passans se donnent bien de garde de boire au même endroit, qui selon leur maxime est réputé soüillé & impur. Si cette incommodité arrivoit à une femme, elle garderoit la retraite jusqu'à ce que son infirmité fut passée, & lors qu'elle revient dans la cabane de la famille, elle éteint tous les feux qu'elle y trouve par une éfusion d'eau, & le rallume de nouveau.

Lorsque le Pere & la Mere meurent, les Enfans ou les plus proches brûlent le cadavre. Ils envelopent les ossemens dans de l'écorce d'arbres qu'ils mettent en terre, & lui dressent un mausolée entouré de perches ausquelles ils attachent du tabac pour *faire fumer* l'esprit qui aura soin d'eux en l'autre monde, avec des arcs & des fléches pour continuer la chasse, si c'est un chasseur.

Si un jeune enfant meurt, le Pere ou la Mere coupe une partie de ses cheveux dont ils font un petit paquet avec tout ce qu'ils ont de plus beau & de plus précieux. Ils en font une maniere de poupée qu'ils apellent le *Tchipaye*, & le mettent en un endroit le plus aparent de la cabane. La Mere porte le deüil de cet enfant qui consiste en pleurs & en larmes fort ameres, qu'elle verse le soir auprés du feu l'espace de vingt jours, & lorsque leurs amis les viennent voir, elle leur fait le recit de ses douleurs. Le mari donne aussi-tôt à fumer à ceux-ci, qui pour le consoler dans leurs afflictions leur font des presens. Ce mari ne manque point de faire des festins, où ils sont obligez par droit & par bienseance de tout manger, & ce Pere par un esprit de reconnoissance de la part qu'ils prennent à sa douleur ne mange point, se contentant de fumer, ou s'il avoit faim il prendroit plutôt d'autre viande que celle qu'il sert à ses amis.

Rien n'est plus sensible à un jeune Sauvage que l'esperance qu'il a de pouvoir devenir un jour grand chasseur. Lors qu'il se trouve assez fort pour y aller, il s'y dispose par un jeûne de trois jours sans boire ni manger, se *matachant* le visage de noir. C'est un sacrifice qu'il croit être obligé de

faire au Grand Esprit, & pour le rendre encore plus autentique, il adopte dans chaque espece de bêtes fauves un morceau qu'il lui consacre comme la langue & le mufle. Ce morceau s'apelle l'*Oüetchitagan*, c'est à dire morceau réservé, & il est si précieux à ce Sauvage, que, quelque grande que puisse être la famine, & quelque disgrace qu'il arrive, personne de la famille n'ose y toucher que le chasseur même, & les Etrangers qui le viennent voir. Ils ont cette fausse croyance qu'ils mouroient, s'ils en mangeoient. Martigni qui a vécu quinze mois parmi la plûpart de toutes les nations de ces païs, voulut un jour manger de *l'Oüetchitagan* d'un orignac. Des Sauvagesses se jetterent sur lui, le priant avec la derniere instance de ne le point faire; mais, comme il trouvoit, que ce morceau étoit assez délicat, il passa outre & n'en mourut point. Elles lui dirent qu'étant François, elles ne s'étonnerent point qu'il n'en fût pas mort. Quoique ces Sauvages donnent tout à leur inclination naturelle, ils ne laissent pas d'être fort sobres quand ils le jugent à propos. Lors qu'ils se trouvent dans la disette, ils promettent au grand esprit que la premiere bête qu'ils tuëront, ils n'en mangeront point qu'ils n'en ayent fait

part à quelqu'un des plus considerables de la nation, & il arrive qu'ils garderont quelquefois cette bête deux mois, jusques à ce qu'ils ayent trouvé une personne de remarque, s'étant seulement reservé les pieds & les endroits les moins bons : si pendant ce temps, la bête venoit à se gâter, ils la brûlent pour en faire un Sacrifice. D'autres qui ne veulent rien offrir au grand esprit se mettant seuls auprés du feu, prennent leur pipe, & la presentent trois fois à leur *Manitou*, disent des chants lugubres, font des lamentations, & lui recommandent leurs familles.

La droiture est le partage de ces nations. S'il y en a de particulieres qui ayent guerre les unes contre les autres, il faut qu'il y ait eu de grands sujets de divorce, ce qui provient la plûpart du temps pour les droits de chasse.

Ces Peuples donnent rarement des Batailles en pleine campagne. Ils partent d'un sang froid de chez eux, se cachent dans des endroits où ils jugent que leurs ennemis doivent passer. Lors qu'ils tombent entre leurs mains ils leur enlevent la chevelure. Ils arrachent la peau qui couvre le crane, & ils mettent autant de marques sur eux qu'ils ont enlevé de chevelures. Je vis trois *Oüenebigonchelinis* qui

avoient des plumes d'Outardes attachées à leur bonet proche l'oreille, qui étoient les Trophées des victoires qu'ils avoient remportées sur leurs ennemis.

Ils ignorent la Fourberie, & le Mensonge est en horreur chez eux. Celui que l'on reconnoît tel est repris publiquement. Ainsi la Verité, la Droiture & la Valeur, sont leurs trois qualitez les plus essentielles. Il s'ensuit qu'un Sauvage qui a reconnu la maison d'un Castor, peut s'assurer qu'un autre ne lui fera point l'injustice d'en faire la poursuite. Ils mettent aux environs de sa maison quelques marques qui donnent lieu de croire qu'elle est déja reconnuë. Mais si par hasard un Sauvage qui passeroit par là se trouvoit fort pressé de la faim, il lui est permis de tuër le Castor, à condition d'en laisser la peau & la queuë, qui est le morceau le plus délicat.

Je ne saurois vous parler, Monsieur, de cet animal, qui fait toute la richesse de ce païs, que je n'avouë en même temps que c'est celui de tous les animaux qui paroît avoir le plus de raisonnement, & je ne sçai ce qu'en penseroient les Cartesiens s'ils avoient vû l'adresse avec laquelle il bâtit sa maison, elle est si admirable que l'on reconnoît en lui l'autorité d'un maître absolu, le veritable caractere d'un Pere de



Figure dun Castor.

de famille, & le genie d'un habile Architecte : aussi les Sauvages disent que c'est un esprit & non pas un animal. Il juge de la longueur de l'Hiver, & il y pourvoit avec toute la p écaution possible.

Les Castors s'assemblent plusieurs ensemble, ordinairement neuf, & connoissent la bonté de leur établissement par raport à la quantité d'eau qu'ils trouvent, & ils ont assez de penetration d'esprit, si je peux me servir de ces termes, pour arrêter cours d'un propos déliberé à de petits torrens, dans l'aprehension où ils pourroient être qu'ils ne tarissent, ou qu'en se débordant leurs maisons ne fussent renversées.

Lors qu'il s'agit de faire la charpente, il y a un Castor qui commande & décide de tout : c'est lui qui est le premier mobile, & lors que l'arbre qu'ils coupent avec leurs dents est prêt de tomber du côté où il le juge à propos, il fait un cri qui est un signal à tous les autres d'en éviter la chute. Le travail d'un Charpentier & l'aplication d'un Masson y sont observez avec Art. Les uns taillent les arbres, d'autres font les *fondations* avec une force qu'un *mouton* ne pourroit faire entrer la piece de bois avec plus de solidité, & les autres prenant du limon avec leur queuë, en façon

de truelle, en font le ciment des murailles, qui se trouvent à l'épreuve des injures du temps.

Leurs maisons sont faites de bois, de joncs, & de bouë. Elles ont environ six à sept pieds hors la surface de l'eau. Elles ont trois ou quatre étages. Les planchers sont faits de branches d'arbres grosses comme le bras, dont ils bouchent le vuide avec de la terre & de la mousse. Il y a plusieurs paneaux pour humecter la queuë, car ces animaux sont amphibies. Cette chambre est toûjours d'une grande propreté. Lorsque les eaux grossissent, ils montent à proportion à leur apartement. Leurs provisions qui sont des écorces de bois de tremble sont la plus grande partie au fond de l'eau, tout autour de lui, quelquefois au dernier étage. Quand ils bâtissent sur les rivieres, elles font un demi cercle afin de rompre le fil de l'eau, & lorsqu'ils le font dans les lacs, elles font en rond, & elles n'ont aucune entrée ni sortie par dehors.

Les Castors s'établissent ordinairement sur les rivieres, les lacs, & les ruisseaux. Les Sauvages voulant les prendre dans les rivieres, examinent à peu prés la quantité de sorties qu'ils ont; car c'est un éfet de la subtilité du Castor. Ils coupent la glace,

afin que l'eau ait ſon cours, qu'ils entourent de perches & de pieux pour les empêcher de paſſer outre, & laiſſent au milieu un filet de peaux de quelques bêtes fauves au lieu de chanvre.

Quand les Caſtors ne paſſent point par là, ils jugent qu'ils ont des trous ſous terre, & pour les connoître ils frapent en certains endroits de la glace qui puiſſent rendre un ſon clair, auſſi-tôt ils y font un creux, & connoiſſent au mouvement de l'eau que le Caſtor fait agiter par ſa reſpiration qu'il n'en eſt pas éloigné : à peu prés comme le mouvement de petites ondes qu'exciteroit une petite pierre que l'on jetteroit dans un étang. Le Sauvage dreſſe des pieux aux environs de cette embouchure un peu au large pour lui faciliter le paſſage, & y met deux petites bucheres de bois qu'il faut de neceſſité que ce petit mouvement d'eau faſſe agiter : & lorſque le Caſtor y arrive, le Sauvage le prend par la pate de derriere ou par la queuë, & l'enleve ſur la glace où il lui caſſe la tête.

Si les Sauvages veulent les prendre dans les lacs, ils entourent des filets un peu au long leurs maiſons ordinaires, & vont raſer celle de la campagne qui eſt environ à quatre cens pas, car ceux qui habitent les lacs en ont, celles-ci ne ſont point rem-

plies de provisions comme les autres. Elles ne leur servent pour ainsi dire, que pour s'égaier, & prendre le bain avec plus de tranquilité. La maison de campagne étant donc abatuë, les Sauvages y jettent quantité de poussiere de bois pouri pour les offusquer lorsqu'ils voudroient s'enfuïr par ce passage. Cette destruction étant faite, les Sauvages ravagent la premiere maison, d'où les Castors veulent les uns se sauver, & s'embarassent dans les filets qui sont déja tendus, & les autres croyant trouver un plus grand asile, s'en fuyent à leur maison de campagne où ils subissent le même sort.

Enfin lorsque les Sauvages veulent les prendre dans le ruisseau, ils détruisent leurs chaussées pour les dessecher. Le Castor croyant que la violence de l'eau rompt sa digue, veut y donner secours ; pour lors les Sauvages les tuent à coups de dards & de fléches.

L'usage du Castor est considerable en Europe, principalement chez les Etrangers. Je trouve huit especes qui se reçoivent au Bureau de la Forme.

La premiere est le Castor gras d'Hiver, c'est-à dire Castor tué pendant le cours de l'Hiver, qui a été mis en robes & porté un nombre de temps suffisant par les Sauva-

ges pour l'engraisser. C'est la meilleure qualité, & elle se payoit cinq livres cinq sols la livre.

Le gras d'Eté est celui qui se tuë pendant l'Eté, que l'on met aussi en robes, & que l'on engraisse à force de porter comme le précedent, il valoit deux livres quinze sols la livre.

Le sec d'Hiver & le bardeau sont de même nature, & valoient également trois livres dix sols; mais la difference en est que le bardeau est bien d'un plus gros cuir que le sec d'Hiver, par consequent coûte moins & ne raporte pas tant de profit au Chapelier, parce qu'il a moins de duvet.

Le sec d'Eté valoit une livre quinze sols la livre; mais il a été rejetté des Receptes, ne valant à proprement parler aucune chose.

Le veûle est du Castor qui aprés avoir été mis en robe quelque temps par les Sauvages est à demi engraissé. Ainsi il n'a pas la même qualité que le gras d'Hiver, c'est-à dire qu'il ne lie pas si bien. Il valoit quatre livres dix sols.

Le Moscovite est Castor sec, d'un cuir fin & couvert tout par tout d'une grande soye. Celui-là s'envoye en Moscovie où les peuples de ces quartiers l'acheptent pour faire des Tapisseries & autres ouvrages à leur

usage. Pour cet effet ils le peignent avec certaines grattes qu'ils ont, & en ôtent tout le duvet, & ne reste sur la peau que cette grande soye. Cela est considerable chez eux. Il valoit au Bureau quatre livres dix sols.

Les rognures & les mitaines sont des morceaux que l'on ôte des robes grasses pour les tailler à sa commodité, & les mitaines sont effectivement des mitaines que les Sauvages font pour se garantir du froid, qui s'engraissent à force d'être portées. On les prenoit sur le pied d'une livre quinze sols la livre.

C'est trop abuser de vos bontez, & vous me permettrez de vous assurer que je suis avec passion,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

VI. LETTRE.

L'origine des établissemens du Nord du Canada, dite Baye d'Hudson, avec les differens mouvemens qui se sont passez entre les François & les Anglois.

MONSIEUR,

J'ai pour vous les mêmes sentimens que j'ai, & que j'aurai toûjours pour Monsieur le Marquis de Pomereuil * vôtre parent. La reception que vous m'avez faite à la Cour a été si gracieuse, que je me croi obligé de répondre à toutes vos honnêtetez par un trait d'Histoire qui regarde l'établissement du Nord du Canada. Vous y remarquerez, Monsieur, plusieurs évenemens singuliers. Penetrer dans un païs si éloigné par tant de peines, de fatigues, & d'embarras : y briller avec autant d'éclat, vous avoûrez, Monsieur, que quand il s'agit de la gloire du Roi,

* Messieurs de Livri & de Pomereuil sont Cousins Germains.

l'on franchit avec ardeur quelques obstacles qui puissent s'y oposer.

Ce seroit, Monsieur, une trés-grande discussion, si je voulois aprofondir l'origine de l'établissement du Canada. Il me faudroit pour cet effet recevoir à quantité de relations & aux avenuës du Conseil souverain de Quebec.

Mais pour éviter cet enchaînement de traits d'Histoire, je me contenterai de vous dire, Monsieur, que Jacques Cartier Pilote de saint Malo, visita en 1534. toutes les côtes de ce vaste païs, & que six ans aprés il hiverna avec Roberval Gentilhomme de Picardie, à dix lieuës au dessus de Quebec, qui est encore connuë sous son nom. Et pour ne pas entrer dans tous les mouvemens que l'on fit en 1524. par le Commandement & aux dépens de François I. le long de la Caroline, la Virginie & la Floride, que les Anglois usurperent pendant les troubles qui étoient alors en France, s'étant emparez dans la suite de la côte de l'Acadie.

Pour ne pas entrer, dis je, dans ces circonstances qui regardent le Sud du Canada; je veux m'attacher uniquement à en découvrir le Nord.

Alphonse natif de Xaintonge voulut pousser sa découverte plus loin que Car-

tier. Il courut en 1545. la côte du Nord ; mais Jean Bourdon penetra encore plus loin ; car côtoyant en 1656 avec un bâtiment de 30 tonneaux toute la côte de Laborador, il entra dans un détroit, & arriva au fond de la Baye, aprés avoir fait un circuit de ſept à huit cens lieuës par mer, qui n'eſt cependant qu'à 130. de Quebec par terre, qui fut nommée dans la ſuite Baye d'Hudſon par les Anglois. Jean Bourdon lia donc commerce avec les Sauvages de ce quartier. Ceux-ci ſçachant qu'il y avoit une Nation étrangere dans leur voiſinage, envoierent en 1661. par les terres à Quebec des Députez aux François pour faire un commerce, & demanderent un Miſſionnaire au Vicomte d'Argenſon qui en étoit pour lors Gouverneur. Il leur envoia le Pere Dablon Jeſuite, avec Mr. de la Valliere Gentilhomme de Normandie, accompagné de Denis Guyon, Deſprez Couture, & François Pelletier, qui s'y rendirent par terre. Des Sauvages de la riviere de Saguenée, qui ſe perd à 40. lieuës de Quebec, dans le fleuve ſaint Laurent leur ſervoient de guides ; mais la reflexion qu'ils firent en chemin faiſant ſur l'entrepriſe des François leur parut préjudiciable. Aprés les ſerieuſes reflexions qu'ils firent ſur ce ſujet,

ils dirent que ne ſçachant pas bien les chemins ils n'oſoient ſe haſarder davantage à les conduire. Ils furent contraints de s'en revenir.

Les Sauvages de la Baye renvoierent à Quebec en 1663. & prierent Mr. d'Avaugour qui en étoit Gouverneur, de leur donner encore des François. Il y renvoya la Couture avec cinq hommes, lequel en vertu de l'ordre de ſon General, s'y tranſporta par les terres, & étant arrivé à la Baye il en prit poſſeſſion. Il prit hauteur pour cet éfet à un endroit où il planta une Croix. Il mit en terre au pied d'un gros arbre les armes du Roi, gravées ſur du cuivre, envelopées entre deux plaques de plomb, & de l'écorce par deſſus.

Deſgrozeliers & Radiſſon habitans de Canada ſe formerent des idées aſſez chimeriques ſur la poſſeſſion de quelques endroits de cette Baye; mais voyant qu'ils n'étoient pas en état de ſoûtenir une dépenſe ſi conſiderable, ils paſſerent à Baſton, & de là à Londres où ils firent des propoſitions d'établiſſement.

Les Anglois les écoutant volontiers ſans ſe mettre en peine des mécontentemens qu'ils avoient eûs à Quebec, y arriverent avec eux à la riviere qui prend ſon nom du lac de Nemiſco, qui eſt au

fond de la Baye qu'ils apellerent Rupert, du nom du Prince Robert. Ce premier projet les engagea de s'établir ensuite à Monsipi & à Kiehichoüanne.

L'on n'eut point de connoissance à Quebec de l'entreprise & du succés des Desgrozeliers & de Radisson. Les Anglois demeurerent les maîtres de ces quartiers pendant quelque temps, jusques à ce que l'on en eût avis à la Cour de France. Mr. Colbert qui s'attachoit beaucoup à l'augmentation des Colonies écrivit à Mr. du Chêneau Intendant du Canada, une lettre datée du 15. Mai 1678. par laquelle il lui mandoit, qu'il étoit avantageux au service du Roi d'aller vers la Baye d'Hudson pour en pouvoir contester la proprieté aux Anglois qui prétendoient s'en mettre en possession.

Desgrozeliers & Radisson s'étant repentis dans la suite des fausses démarches que ils avoient faites revinrent en France, & ayant obtenu leur pardon de Sa Majesté repasserent en Canada.

La Colonie commençant à devenir un peu considerable, il se forma une compagnie pour la Baye. Desgrozeliers & Radisson eurent le commandement de deux petits bâtimens pour ces païs. Ils arriverent à la riviere de Penechioüetchiou dite

sainte Therese qui est au 57. d. 30. m. lat. Nord, où ils bâtirent un petit Fort. Il arriva trois jours aprés une barque de Baston, montée de dix hommes que les François reçûrent comme amis, lesquels se mirent dans la riviere de Poaoüirinagaou dite Bourbon, qui est à sept lieuës de l'autre, & quatre autres jours aprés l'on vit paroître au bas de Bourbon un vaisseau de Londres de quatre-vingt hommes. Ceux de Baston qui étoient venus en *Interlops* dans la Baye sur ceux de la même nation, aprehendant d'être pris se mirent sous la protection des notres.

Les Anglois du vaisseau de Londres prétendoient faire décente à terre, & y prendre possession de quelqu'endroit. Ceux du Fort s'y opposerent, & sur ces contestes les glaces heurterent si rudement l'Anglois qu'elles couperent ses cables, l'emporterent au large, & fit naufrage avec quatorze hommes. Une partie de l'équipage s'étant sauvé à terre dans des chaloupes implora le secours des François. L'on eut pitié d'eux. On leur donna même une grande barque & des vivres, & ils firent voile vers le fond de la Baye.

Desgrozeliers & Radisson ayant fait la traite avec les Sauvages, laisserent huit hommes seulement au Fort pour la conti-

nuër

nuër jusques à l'année suivante. Ils emmenerent l'Interlop Anglois à Quebec que Mr. de la Barre Gouverneur renvoya sans le confisquer. Desgrozeliers & Radisson ne furent pas contens de leurs associez. Le chagrin les prit, & ils vinrent à Paris. Milord Preston Ambassadeur d'Angleterre, sçût qu'ils y étoient. Il se servit de toutes sortes de moyens pour les atirer encore à Londres. Il promit à Godet l'un de ses domestiques de le faire nommer Secretaire perpetuel de l'Ambassade, pourvû qu'il engagea Radisson dans son parti; & pour y réüssir plus facilement Godet promit de lui donner sa fille en mariage, qu'il épousa.

L'ambition commençant à s'emparer de son cœur, il voulut profiter de la bonne opinion que l'on concevoit de son merite. Aprés tous les agrémens qu'il eut en Angleterre, & la possession du Fort de Nelson, dit Bourbon, qu'on lui accorda, il les assûra qu'il les en rendroit maîtres. Il n'eût pas de peine à y réüssir, puisqu'il avoit laissé Chouard son neveu, fils de Desgrozeliers.

La retraite de ces deux perfides obligea les associez de prendre d'autres mesures. Elle voulut continuër son commerce, & elle y envoia l'année suivante deux petits

bâtimens. Mr. de la Martiniere qui les commandoit fut bien surpris en arrivant d'une pareille métamorphose ; & voyant que les Anglois s'en étoient rendus maîtres, il fut contraint d'entrer dans la riviere de Matscisipi, dite la Gargousse, qui est tout vis à-vis le Fort de Bourbon. Il y hiverna dix mois, & aprés avoir fait une traite fort mediocre avec les Sauvages il fit voile pour Quebec le 16. Juillet. Il proposa à douze de ses gens de rester avec lui à trois lieuës audessus des Anglois, dans une Isle ou le Gardeur avoit hiverné. Elle étoit fortifiée d'elle-même, escarpée, & accessible que par un petit endroit, d'où l'on pouvoit empêcher sans peine l'abord des canots, & il y avoit un marais impraticable à l'entour. La chasse y eut été abondante, & le bois pour se chaufer n'y manquoit pas. Mr. de la Martiniere eut beau representer toutes ces raisons, personne ne voulut y consentir dans l'apprehension où ils étoient de manquer de vivres, & que l'année suivante on ne vint point leur donner du secours, ce qui arriva effectivement. Tant d'obstacles l'obligerent de mettre le feu à son Fort & de s'en retourner à Quebec. Il prit dans sa traversée une Quaiche Angloise à la côte de Labor-rador, qui venoit à la Baye, & il eut pris

encore un autre bâtiment, s'il ne s'étoit trouvé foible d'équipage qui avoit le Scorbut.

La nouvelle de l'usurpation du Fort de Bourbon ne laissa pas de toucher sensiblement la Compagnie. La perte qu'elle faisoit montoit à trois cens mil livres, & elle voulut en avoir encore raison.

Les associez aiant remontré trés-humblement à Sa Majesté l'injustice que les Anglois leur faisoient, obtinrent en propre la pleine joüissance de la riviere sainte Therese par un Arrêt du Conseil du vingt May 1685.

Le Chevalier de Troyes Capitaine d'Infanterie à Quebec vint donc par terre l'année suivante avec sainte Helene, d'Iberville & Maricour, trois freres Canadiens suivis de plusieurs autres, dans le dessein de faire la conquête des forts de Monsipi, Rupert, & Kichichouanne. Le Pere Silvie Jesuite, Missionnaire d'un merite consommé, voulut bien y venir.

Ils partirent de Montreal au mois de Mars 1686, traînerent & porterent sur le dos leurs canots avec leurs vivres une bonne partie du chemin dans le bois, où ils trouverent les rivieres qui avoient chariées. Cette marche dura jusques au vingt Juin, acompagnée de beaucoup de fati-

gues, & il falloit être Canadien pour suporter les incommoditez d'une si longue traverse.

Ils arriverent au nombre de quatre-vingt-deux vers Monsipi qui est au fond de la Baye, au 51. d. 17. min. latitude Nord. Lorsque ce Capitaine s'en vit proche, il prit toutes les précautions d'un habile homme: mais pour vous donner une idée juste de la maniere avec laquelle il fit les attaques de ce Fort, je croi Monsieur qu'il faut auparavant vous en décrire le plan.

Il étoit de figure quarée, à trente pas du bord d'une riviere, sur une petite hauteur relevé de grosses palissades de dix sept à dix-huit pieds, flanqué de quatre bastions revêtus en dedans de Madriers, avec une terrasse d'un pied d'épaisseur.

Il y avoit dans chaque bastion qui regardoit la riviere, trois pieces de canon de six à sept livres de bale, & deux dans les deux autres qui regardoient un desert de vingt arpens. Une grande porte au milieu de la courtine, épaisse d'un demi-pied, garnie de gros clous, de pentures & de barres de fer par derriere, faisoit face à la riviere, & une autre du côté du desert. L'on voioit au milieu de la Place une redoute bâtie de piece sur piece de trente

pieds de long du côté de la riviere ſur vingt-huit de large, haut de trente pieds à trois étages avec un parapet tout autour ſur lequel il y avoit à chaque face quatre embraſures, & ſur le haut de la redoute, trois pieces de deux livres & une petite de huit de fonte.

Le Chevalier de Troyes ayant examiné les dehors fit en même temps un détachement pour garder tous les canots. L'on en emmena deux qui étoient chargez de Madriers, piques, pioches, pelles, gabions, & d'un belier.

Sainte Helene & d'Iberville furent nommez pour l'ataque des deux flancs qui défendoient la courtine du bois. La Liberté Sergent devoit faire une fauſſe attaque, & placer trois hommes à chaque flanc, qui défend la courtine de main droite, avec ordre que l'un des trois couperoit la paliſſade, & que les deux autres tireroient dans les embraſures au moment qu'ils apercevroient remuër le canon.

Le Chevalier de Troyes qui s'étoit reſervé la principale attaque, fit trois détachemens commandez chacun par un Sergent. Deux devoient ſe jetter à chaque flanc, & le troiſiéme avoit ordre d'enfoncer la porte avec le belier. Tous ces détachemens étant donc reglez par ſa ſage

conduite. Sainte Helene & d'Iberville arriverent à un bastion où ils firent lier deux pieces de canon par la volée, & attacherent le bout de la corde à une fourche pour empêcher qu'ils ne se maniassent, & en cas que les assiegez eussent voulu y mettre le feu, ils y avoient fait acommoder de gros cordages, de maniere que l'effort des coups de canon auroit arraché la moitié d'une palissade. L'on se servit de ce stratagême dans tous les endroits où il paroissoit du canon. Sainte Helene & d'Iberville suivis de cinq ou six autres se trouvtan les plus alertes, escaladerent la palissade, ouvrirent la porte du bois qui n'étoit point fermée à clef, & gagnerent la porte de la redoute pour la briser. Nos gens tirerent malheureusement sur eux du côté de la riviere par de petites ouvertures, en blesserent un, croyans qu'ils étoient Anglois. Le belier arriva sur ces entrefaites devant la grande porte, lequel fit son effet. Le chevalier de Troyes se jetta aussi tôt dans le corps de la Place, & fit faire feu dans toutes les embrasures & les meurtrieres de la redoute. Cette saillie fut accompagnée, Monsieur, de tous les cris de guerre à l'Iroquoise. L'on proposa bon quartier aux assiegez, mais il parut un Anglois qui répondit avec assez de temerité qu'ils vou-

loient ſe batre, & dans le moment qu'il pointa une piece de canon ; ſainte Helene lui caſſa la tête d'un coup de fuſil. L'on aprocha le belier auprés de la porte de la redoute qui la démonta. D'Iberville l'épée à la main, & ſon fuſil de l'autre ſe jetta dedans ; mais, comme elle tenoit encore à une penture, un Anglois qui s'étoit trouvé derriere la referma. D'Iberville qui ne voyoit ni ciel ni terre ſe trouva aſſez embaraſſé. Il entendit du monde qui décendoit d'un eſcalier, il tira deſſus. On le ſecourut à la hâte, car le belier ayant fait un dernier effort, nos gens entrerent en foule l'épée à la main, & trouverent les Anglois nuds en chemiſes qui ne s'étoient point aperçûs des premiers mouvemens que l'on avoit fait auparavant que d'attaquer leur Fort.

Cette premiere expedition étant faite, le chevalier de Troyes réſolut de paſſer outre. Il étoit en ſuſpens, s'il iroit à Rupert, ou à Kichichouanne. Il avoit apris qu'un bâtiment étoit parti la veille de ſon arrivée à Monſipi pour Rupert, qui auroit augmenté leur force. Il faloit faire quarante lieuës le long de la mer pour s'y rendre. Les chemins en étoient trés-difficiles ; au lieu qu'il n'y en avoit que trente pour Kichichoüanne. Il ſçavoit que

l'on ne faisoit point de garde au premier ; & que dans l'autre elle s'y observoit fort regulierement ; mais l'attaque de l'un lui paroissoit plus difficile, parce que ce vaisseau ne manqueroit pas de moüiller à bout touchant du Fort ; ainsi, qu'il seroit obligé de le couler à fond pour se faciliter quelques ouvertures favorables. Toutes ces circonstances ne laisserent pas de l'embarasser. Il se détermina à la fin d'aller à Rupert. L'on construisit une chaloupe pour embarquer deux petites pieces de canons. Les préparatifs étant donc faits, ils partirent le vingt-cinq Juin au nombre de soixante & arriverent devant Rupert le premier Juillet. Sainte Helene eut ordre de faire la découverte de sa situation. Il raporta que le Fort étoit un quaré long, flanqué de quatre bastions, n'y ayant point de canon, qu'il y avoit une redoute dedans qui n'étoit pas tout-à-fait au milieu de la Place, de pareille construction que celle de Monsipi, à la réserve qu'elle étoit couverte d'un toit plat sans parapet, qu'il y avoit une échelle contre le toit pour du feu, que la redoute avoit quatre petits bastions élevez de terre de la hauteur d'homme, n'étant soûtenus d'aucun pillier, mais seulement de pieces de bois qui sortoient hors de la redoute, & qu'il paroissoit au-

dessus huit pieces de canon. Cette découverte ne laissa pas d'être faite à propos.

L'on fit des affuts aux canons. L'on prépara toutes les grenades. L'on fit faire des Madriers pour attacher le Mineur. Quatorze hommes d'élite soûtenus par d'Iberville avoient pour partage le vaisseau. Un Sergent avec un détachement devoit se tenir en embuscade pour faire feu sur ceux qui paroîtroient sur le pont, & sainte Helene avec ses gens devoit faire enfoncer la porte du Fort avec le belier. L'on étoit prés d'un côté pour faire agir le canon, & de l'autre un Grenadier devoit monter à une échelle. Ils arriverent en bon ordre la nuit du trois au pied du Fort, où le chevalier de Troyes fit faire alte. D'Iberville & Maricour rangerent dans le moment le vaisseau à petites rames. Ils trouverent un Anglois envelopé dans sa couverture dessus le pont qui en s'éveillant, voulut se mettre sur la défensive, & on ne lui en donna gueres le temps. D'Iberville frappa du pied pour réveiller les autres, comme c'est l'usage dans les vaisseaux. Lorsqu'il faut qu'un équipage se leve quand il arrive quelque chose d'extraordinaire. L'un qui vouloit passer la tête au dessus de l'échelle pour voir dequoi il étoit question, reçut un coup de sabre par

le milieu de la tête ; un autre qui avoit monté de l'avant perit de même. L'on força la chambre à coups de haches, & l'on fit main basse par tout. On leur donna quartier, principalement à Brigueur Gouverneur de Monsipi qui venoit relever celui de Kichichouanne, & qui avoit de plus la qualité de general de la Baye d'Hudson.

Pour ce qui est du Chevalier de Troyes, son belier enfonça sans peine la porte du Fort dans lequel ils entrerent tous l'épée à la main. Le Grenadier gagna aussi-tôt le haut de la redoute. Il jetta force Grenades dans le tuyau de la cheminée d'un poële qui prenoit du haut en bas au milieu de la redoute. Tout creva. Il n'y eut pas moien de se tenir dans cet endroit. Une femme qui entendoit faire des trous au dessus du plancher de sa chambre crût être plus en sureté dans un autre. Un éclat de grenade la frapa en se sauvant. Tous les Canadiens faisoient un feu continuel dans toutes les embrasures & les meurtrieres. C'étoit un desordre effroyable dans cette place. Dans le temps qu'on y dressa au milieu une baterie pour détruire la redoute, le belier fit ce qu'il pût pour renverser la porte. Le canon supléa à son defaut ; mais ce qui étoit encore de plus embarassant pour les

assiegez, c'est que le Mineur avoit tout disposé & n'attendoit plus que l'ordre pour faire sauter la redoute. Les Anglois voyant qu'il n'y avoit plus moyen de resister, demanderent heureusement quartier. On mit tous les prisonniers dans un Yacq qui étoit échoüé un peu loin du Fort. L'on fit sauter ensuite la redoute, & couper la palissade, parce qu'il eut fallu trop de monde pour la garde de ce lieu. Sainte Helene & d'Iberville y resterent. Le Chevalier de Troyes ayant donné ordre que l'on radouba le Yacq, se mit en canots avec une partie de son monde pour retourner à Monsipi. Il y trouva la prise qui étoit arrivée devant lui. Il fit mettre les prisonniers de Rupert de l'autre bord de la riviere de Monsipi avec des vivres, des filets pour pêcher, deux fusils, de la poudre & du plomb : défense à eux sous peine de la vie de passer outre ; & que, si par hasard ils avoient quelque chose d'importance à communiquer aux François, ils pouvoient venir de marée basse sur une bature de sable avec deux hommes seulement, qui mettroient un mouchoir au bout d'un bâton pour signal. Le Chevalier de Troyes voyant que tout lui avoit réüssi jusques-là voulut terminer ses attaques par le Fort de Kichichouanne. Il pria le

pere Silvie de vouloir l'y accompagner, lequel étoit resté à Monsipi, lorsqu'il alla à Rupert.

Les chemins n'étoient gueres praticables pour s'y rendre. Personne ne savoit au juste sa situation. Toute cette côte est un Platin peu navigable. On étoit contraint de doubler des pointes de bature à trois lieuës au large. Lors que la marée étoit basse il faloit porter tout son bagage & ses canots à une lieuë au loin. Quand elle étoit haute l'on se trouvoit engagé dans des glaces. Parmi toutes ces difficultez l'on ne pouvoit encore trouver cet endroit. Des Sauvages qui s'étoient flatez de le bien connoître ne savoient où ils en étoient. Ils avoient cependant sujet de bien conduire la Troupe, car les mécontentemens qu'ils avoient eûs des Anglois leur inspiroient trop de ressentiment pour en demeurer-là. L'on entendit dans ce contre-temps sept à huit coups de canon. C'en fut assez pour pouvoir tenter d'y arriver, & l'on jugea bien qu'il y avoit quelque réjoüissance.

On arriva, Monsieur, à un endroit où il y avoit une maniere d'Estrapade à deux lieuës du Fort, au haut de laquelle étoit un siege pour poser un Sentinelle, où les Anglois venoient de temps en temps à la décou-

découverte de leurs vaiſſeaux. Saint Helene alla encore reconnoître l'aſſiete de la Place. D'Iberville arriva ſur ces entrefaites avec ſa barque à l'embouchure de la riviere, avec tous les Pavillons de la Compagnie d'Angleterre, ayant eû bien de la peine de ſe tirer des glaces.

Le Fort étant reconnu le Chevalier de Troyes ſe rendit proche. Comme il ne trouvoit point de poſtes avantageux pour dreſſer ſes batteries, il crût qu'en envoyant ſommer de prime abord le Gouverneur, qu'il ſavoit n'être pas homme de guerre, cela pourroit l'ébranler, qui d'ailleurs n'ignoroit point la reddition de Monſipi & de Rupert. Il prit prétexte outre cela qu'ayant arrêté il y avoit du temps trois François qu'il avoit même fort maltraitez, il vouloit les ravoir, faute dequoi il ſe rendroit maître de ſa Place Ce Gouverneur reçût fort civilement ceux qui avoient été envoyez le ſommer, ne parlant n'y de la rendre, n'y de ſe battre. Le Chevalier de Troyes jugea bien qu'il y avoit de la foibleſſe en ſon fait.

Il falut cependant travailler de force à faire une batterie. Le Fort étoit à quarante pas du bord de l'eau, dans un terrain marécageux, entouré d'un foſſé ruiné, ſeparé de la batterie des Canadiens par un

ruisseau d'une portée de fusil. Il y avoit un grand corps de logis de piece sur piece, qui servoit de cloture à une Courtine de cinquante pieds, laquelle faisoit face à la riviere où demeuroit la garnison, celle qui regardoit le bois étoit de même maniere, & les deux autres étoient de 42. pieds. Les quatre Bastions étoient aussi de piece sur piece de dix-huit pieds de haut, dont les flancs étoient de quatre & huit pouces, les faces étant de vingt-deux & demie. Ils avoient une plate forme par dessus, sur laquelle il y avoit quatre pieces de canon à chaque bastion, & vingt-cinq dans les flancs mises par étage. Il y en avoit deux autres au milieu de la Place, vis-à-vis les portes.

Le bâtiment entra heureusement dans la riviere. L'on débarqua le vingt trois Juillet dix pieces de canon pendant la nuit. On les pointa ensuite sur la chambre du Gouverneur. L'on fit feu dans le temps qu'il paroissoit fort tranquille avec sa famille. L'éfet du canon ne laissa pas de mettre tout sans dessus dessous, sans qu'il y eut neanmoins personne blessé. L'endroit n'étoit donc pas tenable, le reste du Fort le fut encore moins dans la suite. La baterie étoit cachée dans un bois sur une hauteur qui commandoit, & le canon en

fut si bien servi qu'en moins de cinq quarts d'heures l'on tira plus de cent quarante volées, qui criblerent tout le Fort. Les Canadiens voyant que tout alloit bien se mirent à crier vive le Roi. L'on entendit en même temps du Fort des voix sombres qui en firent autant. Il est vrai que les Assiegez s'étoient tous renfermez dans une cave, & l'on aprit dans la suite que personne n'ayant voulu se risquer d'amener le Pavillon, ils avoient fait unanimement ce signal pour faire connoître qu'ils vouloient se rendre.

Les boulets manquerent, mais l'on s'étoit pourvû en partant de Monsipi d'un moule pour en faire de plomb. Je vous avoüe, Monsieur, qu'il paroît extraordinaire que l'on attaque des Forts avec des boulets de canon de ce métail. Quand ils sont de pieces de bois raportées, & de terrasses palissadées, ils peuvent faire cependant leur même éfet.

Le Chevalier de Troyes se trouvoit assez embarassé. Dans le temps qu'il reflechissoit sur les moyens de faire un dernier éfort, on lui vint dire que l'on battoit la chamade, & qu'il paroissoit un homme avec Pavillon blanc, qui s'embarquoit dans une chaloupe.

Ce présage heureux donna de la joye

dans le Camp. Il y avoit déja du temps qu'on y languissoit. Le grand froid & la famine avoit accablé tout le monde. L'on étoit même réduit à ne manger plus que du persil de Macedoine, que l'on trouvoit sur les bords de la mer. Le Ministre de ce Fort fit un long compliment au Chevalier de Troyes, d'une voix peu rassurée. Celui-ci lui demanda assez brusquement qui l'amenoit ? Monsieur le Gouverneur souhaiteroit, Monsieur, vous parler. Si votre Gouverneur, lui répondit-il, veut me parler, il y peut venir avec assurance. Le Chevalier de Troyes aprehendant neanmoins qu'ils ne crussent qu'il étoit homme sans aveu, voulut bien accepter la proposition que le Ministre lui fit de se rendre à une certaine distance. Le Gouverneur y vint avec du vin d'Espagne : & aprés avoir bû à la santé des deux Rois, il pria le Chevalier de Troyes de lui dire ce qu'il souhaitoit ? L'autre lui répondit, que puisque il n'avoit pas voulu lui rendre ses trois François, il vouloit avoir sa Place. Le Gouverneur lui dit qu'il la lui donneroit volontiers, mais qu'il lui demandoit quelque grace. Ce fut, Monsieur, la Capitulation que voici.

Articles accordées entre Mr. le Chevalier de Troyes, commandant le détachement du parti du Nord ; & le Sieur Henri-Sergent, Gouverneur pour la Compagnie Angloise de la Baye de Hudson, le 16. Juillet 1686.

PREMIEREMENT.

IL a été accordé que le Fort seroit rendu avec tout ce qui apartient à ladite Compagnie, dont on doit prendre une facture pour notre satisfaction particuliere, & pour celle des deux parties en general.

Il a été acordé que tous les Domestiques de la Compagnie qui sont à la riviere Albani, joüiront de ce qui leur apartient en propre.

Que ledit Henri-Sergent Gouverneur, joüira & possedera tout ce qui lui apartient en propre, & que son Ministre, ses trois Domestiques & sa Servante, resteront avec lui & l'attendront.

Que ledit Sieur Chevalier de Troyes renvoyera les Domestiques de la Compagnie à l'Isle de Charles-Eston, pour y attendre les Navires qui doivent venir d'Angleterre pour les y passer. Et en cas que lesdits Navires n'arrivent point, le Sieur

Chevalier de Troyes les aſſiſtera d'un vaiſſeau tel qu'il pourra, pour les renvoyer en Angleterre.

Que ledit Sieur Chevalier de Troyes donnera audit Henri-Sergent Gouverneur, ou à ſon Commis, les vivres qu'il croira lui être neceſſaires pour lui & pour ſon monde, pour le reconduire en Angleterre, ſi les bâtimens n'arrivent pas à bon port, & pendant ce temps-là leur donnera des vivres pour attendre leurs vaiſſeaux.

Que les Magazins ſeront fermez & ſcellez, & les clefs ſeront delivrez au Lieutenant dudit Sieur Chevalier de Troyes, afin que rien ne ſoit détourné pour en prendre une facture, ſuivant le premier Article.

Que le Gouverneur & tous les Domeſtiques de la Compagnie qui ſont à la riviere Albani, ſortiront hors du Fort, & ſe rendront audit Sieur Chevalier de Troyes, & tous ſeront ſans armes, excepté le Gouverneur & ſon Fils, qui auront l'épée au côté.

Ces Articles furent ſignez de part & d'autre. Sainte Helene & d'Iberville entrerent auſſi-tôt dans le Fort. Celui-ci emmena le Gouverneur & ſa ſuite à l'Iſle de Charles-Eſton, & le reſte des Anglois ſe rendirent à Monſipi. Cette Iſle eſt au

51. d. dans l'Oüest Nord-Oüest de Kichichouanne à 25. lieuës. Les Anglois y tenoient un Magasin. C'étoit leur premier abord devant que d'arriver à ce lieu-ci, où l'on transportoit les Castors dans une barque qui étoit destinée pour cet effet.

La conduite du Chevalier de Troyes fut tout-à-fait judicieuse dans toutes ses entreprises. Les bons conseils du Pere Silvie lui servirent beaucoup pendant le sejour qu'il fit dans ces quartiers. Aprés qu'il eut mis bon ordre par tout il partit le dix Août 1686. pour Montreal.

D'Iberville envoia les Anglois par mer en France, & six mois aprés vint par terre à Montreal ayant laissé son frere Maricour pour commander dans ces endroits. Il revint en 1690. avec la sainte Anne & les armes de la Compagnie, dans le dessein de prendre le Fort de Nelson. Il mouilla le vingt-quatre Septembre proche la riviere sainte Therese. Il mit pied à terre avec dix hommes pour faire quelques prisonniers, & sçavoir en quel état se trouvoit le Fort. Il aperçût un Sentinelle à un endroit que l'on apelle le *Postau*, qui est à une demie lieuë de l'embouchure, lequel porta l'alarme. Les Anglois détacherent aussi-tôt un bâtiment de trente six pieces. D'Iberville se rembarqua assez précipi-

tamment dans sa chaloupe & fut poursuivi de deux autres qui firent feu sur lui. Il gagna son bord & apareilla. Le Juzant vint sur ces entrefaites qui fit échouër l'Anglois sur des roches. D'Iberville fit exprés fausse route pour leur faire croire qu'il s'en retournoit la nuit en France, & revirant de bord il gagna la riviere de Kòüachaoüg dite des saintes Huiles, parce qu'il s'y en perdit une boëte où il trouva le saint François commandé par Maricour. Ils se rendirent maîtres du Fort de Nieusavanne qui étoit à trente lieuës du Fort de Nelson. Les Anglois voyant qu'ils ne pouvoient le conserver, y mirent le feu, & se refugierent dans celui-ci, n'ayant pû bruler leurs Castors. D'Iberville transporta tous ces effets à Kichichouanne dans la Sainte Anne, les Armes de la Compagnie & le St. François. Il y hiverna avec le premier, envoya le troisiéme à Monsipi pour y porter des vivres & des éfets pour la traite, avec quarante hommes de renfort. Le commerce le plus commun du fond de la Baye consiste en menuës Pelleteries, qui sont des Martes les plus noires de tout le Nord.

Aprés que ce Vaisseau eut été quelque temps à Monsipi, il alla hiverner à Rupert, & les armes de la Compagnie moüil-

là à Charles Eston. D'Iberville ayant pris la Pelleterie de saint François, qui étoit arrivé à Kichichouanne repassa à Quebec, devant lequel il y avoit une Escadre Angloise. Longueuil son frere lui donna avis aux Isles aux Coudres de leur arrivée, ce qui l'obligea de faire voile pour France avec tout son Castor. Les Anglois voulurent, Monsieur, avoir leur revange en 1693. Ils vinrent devant Kichichouanne avec trois vaisseaux. Ils ne trouverent point de resistance, parce que la garnison Canadienne étant dépourvûë de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche gagna le Canada par terre, à la réserve de trois seulement qui tinrent tête à cent Anglois dont ils en tuërent trois, & voyant qu'il falloit succomber ils aimerent mieux s'enfuir la nuit dans les bois que d'être à leur discretion, & passerent à Quebec. La sainte Anne arriva, Monsieur, quatre jours aprés cette expedition. Le Capitaine mit du monde à terre pour sçavoir en quel état se trouvoient les Canadiens. Les Anglois détacherent un vaisseau pour le prendre, mais celui ci gagnant le vent obligea les Anglois de rentrer dans la riviere, & s'en retourna en Canada.

D'abord que Kichichouanne fut pris, Rupert & Monsipi suivirent le même sort;

mais en 1694. Sa Majesté prêta à la Compagnie de Quebec, le Poli & la Salamande. D'Iberville qui en étoit le Commandant vint à Quebec, où il prit cent vingt Canadiens pour faire l'expedition du Fort de Nelson. Il partit le huit Août, & arriva heureusement le vingt-quatre Septembre, devant que la riviere commença à prendre. Il forma le Siege qui dura huit jours, & aprés l'avoir bombardé il s'en rendit le maître, le 12. Octobre.

Il y trouva cinquante pieces de canon, cinquante six hommes de Garnison sans Pelleteries, parce que les vaisseaux d'Angleterre ne faisoient que de partir.

Il y demeura quinze mois & repassa en France avec sa traite, aprés y avoir laissé la Forêt pour Gouverneur, avec la Plaque chef de Guerre chez les Iroquois, qui a eû l'honneur d'être connu du Roi.

Les Anglois revinrent, Monsieur, en 1696. avec quatre vaisseaux de guerre & une galiote à bombe, devant le Fort de Nelson. La Forêt disputa le terrain le mieux qu'il pût, lequel faute de vivres fit une capitulation fort honorable, s'étant reservé tout le Castor. Serigni Lieutenant de vaisseaux, frere de d'Iberville, arriva sur ces entrefaites avec le Dragon & le Hardi; mais ceux qui arrivent devant ce

Fort, ont, Monſieur, cet avantage qu'ils peuvent diſputer ſans peine l'entrée de la riviere comme je vous le ferai voir dans la ſuite. Les Anglois n'obſerverent point la capitulation, s'emparerent du Caſtor qu'ils tranſporterent en Angleterre, & emmenerent le Chef de guerre des Iroquois, qu'ils ont tenu priſonnier juſques à la paix. Enfin le Roi renvoia nôtre Eſcadre en 1697. pour l'expedition du Fort de Nelſon, ou ſes armes ont été pleines de gloire. Je n'ai pas été ſurpris, Monſieur, de la maniere avec laquelle les Canadiens ſe ſont diſtinguez dans ces quartiers.

Monſieur le Comte de Frontenac donna à ces jeunes Conquerans tant de preuves de ſon experience au fait de la Guerre, qu'ils avoient ſucé inſenſiblement cet air martial qu'il leur avoit inſpiré depuis tant d'années que le Roi les lui avoit confié. Ils ne pouvoient donc ſe démentir de ce qu'il leur avoit apris, & il lui étoit d'autant plus glorieux de voir que les armes du Roi ont penetré les climats les plus rudes de l'Univers ſous l'étenduë de ſon *Generalat*, que malgré tous les contretemps qui nous y ſont arrivez, il pouvoit dire avec juſtice qu'il falloit être Canadien, ou avoir le cœur d'un Canadien pour être venu à bout d'une telle entrepriſe.

Aprés que Jean Bourdon eût le premier connu la Baye du Nord du Canada, & qu'il eut fait ſon établiſſement, les Danois voulurent y venir en 1668. La premiere terre qu'ils y connurent fut la riviere de Manotcouſibi au 59. deg. lat. Nord, qui prend ſa ſource dans le païs des Atticmoſpicayes, & l'apellent encore la riviere Danoiſe, que les Anglois ont nommez Cherchel. Les diſgraces qu'ils eurent dans ce païs par les miſeres & les maladies pareilles à celles que nous avons eûës, firent mourir ſoixante hommes de ſoixante & quatre d'équipage qu'ils étoient ſur deux vaiſſeaux, ayant été obligez de laiſſer le plus grand pour ramener le petit. Cette mortalité donna de trop mauvaiſes impreſſions au Roi de Dannemark pour y faciliter dans la ſuite une traite avec les Sauvages.

La premiere riviere que l'on trouve aprés la Danoiſe en tirant vers le Sud eſt celle de Poaoüirinagou, dite Bourbon, découverte par Deſgrozeliers. Cette riviere eſt trés-belle, large d'une lieuë à ſon embouchure habitée par les Mashkegonhyrinis, autrement Savanois, qui ont guerre avec les Hakouhirmious. A cinq lieuës en dedans l'on trouve deux petites Iſles d'une lieuë de tour chacune, où il y a de grands arbres. Cette riviere n'eſt qu'à cinq lieuës

par

par terre de Penechiouetchiou, dite ſainte Thereſe, & de ſept par mer. C'eſt à la vûë de ces deux rivieres où nous ſoûtinmes dans le Pelican la gloire des armes du Roi, par le premier combat qui ſe ſoit donné dans ces mers glaciales, contre l'Hamshier, l'Hudſonſbaye & le Dering, ayant coulé le premier à fond, pris le ſecond, & mis en fuite le troiſiéme, aprés un combat de quatre heures. Toute cette côte a environ cent lieuës de platin, & l'on ne trouve que neuf braſſes d'eau à ſix lieuës au large. Elle eſt tout-à-fait dangereuſe, lorſque les vents de la mer regnent, principalement ceux d'Eſt; Eſt-Sud-Eſt, Eſt-Nord-Eſt, d'où vient que les Vaiſſeaux qui viennent au Fort de Nelſon gagnent d'abord une Foſſe que l'on apelle le *trou*. Ce *trou* eſt un moüillage Eſt & Oüeſt, entre deux Bancs, à une lieuë de l'embouchûre de la riviere Sainte Thereſe. Il y a dix-huit pieds d'eau marée baſſe, & trente marée haute, larges de deux cens braſſes ſur ſix cens de long. Lors qu'un Vaiſſeau arrive, il doit ranger plûtôt la bature du Nord que celle du Sud.

A une lieuë dans cette riviere eſt ſur le bord de la rive à ſtribord le Fort de Nelſon. Cette riviere prend ſa ſource d'un grand Lac qui ſe nomme Michinipi, qui

eſt le veritable païs des Kricqs, d'où il y a communication aux Aſſiniboüels, quoi qu'extrêmement éloignez les uns des autres.

La riviere Mathiſipi, dite Legané, du nom d'un François qui étoit avec Deſgrozeliers, ſe dégorge à Babord vers l'embouchûre, & environ une lieuë au-deſſus vis-à-vis du Fort eſt Matſchiſipi dite la Gargouſſe, auſſi Canadien. Par le moyen de ces deux rivieres les Sauvages vont au Fort de Nieuſavanne dont je vous ai, Monſieur, parlé, qui eſt ſur le bord d'une grande riviere qu'ils apellent Koüachouc.

A douze lieuës au-deſſus du Fort eſt la riviere Oüjuragatchouſibi, & à deux lieuës plus haut que celle-ci eſt Apithſibi, dite riviere aux pierres à fléches, qui eſt le chemin par lequel les Sauvages vont à un grand lac qu'ils apellent Nameouſaki, dite riviere à Eturgeon où ſont les Nakoukouhirinous.

A vingt lieuës au deſſus d'Apitſibi eſt Kichematoüami, dite grande Fourche de riviere, par où l'on va à Kichichouanne, qui eſt au fond de la Baye.

Je n'ai rien épargné comme vous voyez, Monſieur, à connoître à fond tout ce païs, qui eſt pour ainſi dire à l'extrémité de l'Amerique Septentrionale, du

moins le plus éloigné qui ſoit connu & pratiqué par les nations de l'Europe.

Il ne me reſte plus qu'à vous aſſurer que je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

VII. LETTRE.

Détail des Peuples qui viennent faire la traite au Fort de Nelson.
Ceremonie que l'on fait pour ouvrir le Commerce des Pelleteries.

MONSIEUR,

Porter un grand nom, & se soûtenir par son merite personel doivent être deux choses inseparables. Aussi, se trouvent-elles en vous parfaitement réünies. L'on ne peut entendre parler dans le monde du nom de Duquêne, que l'on ne parle en même tems d'un des boucliers de la France, de la terreur, & du foudre des mers. Ruiter, ce Heros si recommandable dans la Hollande, redoutoit le grand Duquêne votre oncle, de glorieuse memoire, dont la valeur & l'intrepidité vous ont été un modéle dans toutes les nations d'éclat où vous vous êtes signalé. L'estime que Sa Majesté fait de votre merite en vous donnant le Gouvernement general des Isles de l'Amerique est une preuve convaincante

qu'il reconnoit tous vos travaux militaires. Il vous fait même ſucceder * à Mr. Phelipeaux qui étoit un general des plus conſommez dans le métier de la guerre. Nous avons perdu dans ce general un pere & un protecteur de l'Amerique : mais nous eſperons le retrouver en vous, & que vous aurez pour les Ameriquains les ſentimens qu'il avoit. Trop heureux en mon particulier de vous donner des marques de mon attachement pour votre perſonne, vous priant en même-tems de recevoir un détail d'une partie d'un voyage que j'ay fait en un païs bien opoſé à ma patrie.

Le païs circonvoiſin du Fort de Nelſon eſt extrémement plat. Il eſt rempli de forêts dont les arbres ſont fort petits à cauſe du grand froid. Il y a de grands marais peu praticables le long de la côte. J'eûs extrémement de peine à en paſſer un qui avoit une lieuë de long. Le Chevalier de Ligondez qui étoit beaucoup plus vigoureux que moi ſe trouva même aſſez embarraſſé. Un jeune Pilote de vingt ans qui nous avoit ſuivi nous devint fort à charge. Un Iroquois que nous avions lui fut d'un grand ſecours qui lui porta ſon fuſil. La nuit approchoit, & nous apprehendions de rencontrer quelques ours ou des loups,

P 3

* Ambaſſadeur en Savoye.

qui ſont fort carnaſſiers. Nous arrivâmes à la fin au bord de la mer.

Les peuples les plus voiſins de ce Fort ſont les *Oüenebigonhelinis*, c'eſt-à-dire, gens des bords de la mer. Ils vivent de chaſſe & de pêche. Les Loups marins y abondent, & ils ſont beaucoup plus gros qu'en Canada. Ils en font fondre la chair, dont ils font des huiles qu'ils traitent au Fort. Elle eſt plus claire & meilleure que celle de noix.

C'eſt quelque choſe de ſurprenant de voir la quantité prodigieuſe d'Outardes, & d'Oyes ſauvages le long du rivage. Ces peuples commercent le duvet de ce gibier qu'ils ramaſſent à leur ponte, & la garniſon Angloiſe ou Françoiſe n'a point d'autre but. Tel Lit vaudroit en France trois à quatre cens francs. Les perdrix blanches y ſont admirables, & il n'y en a point d'autres. Elles ont les pieds patûs, les yeux bordez d'un plumage de couleur de feu, & elles ſont groſſes comme de petits chapons.

L'on trouve dans ces quartiers des Renards blancs, & des Martes Zebelines plus belles qu'en Moſcovie.

Les *Monſaunis*, gens de marais, habitent un païs plus haut que les *Oüenebigonhelinis*, qui eſt fort rempli de marais. Comme il y a quantité de ruiſſeaux, & de

petites rivieres qui ſe perdent inſenſiblement dans de grands Fleuves, ces peuples tuent beaucoup de Caſtors ; car ces animaux qui ſont amphibies cherchent ordinairement les rivieres pour y faire leurs maiſons. L'on y en trouve de trés noirs : qualité aſſez rare, car les Caſtors ſont ordinairement de couleur un peu roux. Ces peuples vouloient empêcher les autres nations plus éloignées d'aporter leurs Pelleteries au Fort, mais les Anglois les obligerent de leur donner le paſſage libre ſur leur terre, s'ils vouloient eux-mêmes commercer avec la nation Angloiſe.

Les *Savanois*, gens de Savanes, ſont plus loin en montant vers le Sud Ce ne ſont que ſavanes, prairies, & de beaux côteaux dans ce païs-là. L'Orignac, le Chevreuil, le Squenoton, & le Caribou y ont dequoi courir.

Le Squenoton reſſemble au Chevreuil ; il eſt plus haut, la jambe plus fine, & la tête plus longue & plus pointuë.

Le Caribou a la tête ſemblable à un Veau. Il en a la chair & le goût.

Les *Chriſtinaux* ou *Kricqs*, c'eſt-à-dire Sauvages, qui habitent les Lacs, demeurent à cent ſoixante lieuës. Ils ont l'uſage des calumets de Paix. C'eſt une nation nombreuſe dont le païs eſt vaſte. Ils

s'étendent jusques au Lac superieur. Ils vont quelquefois en traite au saut de Ste Marie & de Michilimakinak. Ce sont gens fort vifs, toûjours en action, dansant ou chantant. Ils sont avec cela guerriers, & ils ont assez les manieres des Gascons.

Les *Migichihilinious*. C'est-à-dire, Sauvages, qui ont des yeux d'Aigles, demeurent à deux cens lieuës.

Les *Assiniboëls* habitent dans l'Oüest & le Nord. Ils ne sont réputez qu'une même nation, à cause du grand raport qu'ils ont en leur langue. Ce mot veut dire hommes de roche. Ils se servent aussi de Calumets, & demeurent à deux cens cinquante lieuës. Ils ont de grands traits marquez sur le corps. Ils sont posez & paroissent avoir beaucoup de flegme. Ils aprochent assez du caractere des Flamands.

Les *Oskquisaquamais* ne vivent ordinairement que de poissons. Ils tuent peu de Castors. Les robes qu'ils en portent sont cependant les meilleures, & le Castor en est plus gras. Cette bonté vient de leur malpropreté, s'essuyant leurs mains grasses à leurs robes de Castor.

Les *Michinipicpoets*, c'est-à-dire hommes de pierre du grand Lac, demeurent à trois cens lieuës. Cette nation habite Nord & Sud.

Les *Netaoüatſcmipoets* , c'eſt-à-dire hommes de pointe, demeurent à quatre cens lieuës.

Les *Attimoſpiquaies.* Ce mot ſignifie côte de chiens. L'on n'a pas encore eû un commerce ouvert avec eux , parce qu'ils n'oſent paſſer ſur les terres des *Maskegonehirinis*, avec qui ils ſont en guerre. Il y a chez eux des bœufs d'une grandeur prodigieuſe, dont les teſticules ſentent le muſc, & le poil eſt auſſi fin que celui de Caſtor, dont on peut faire même des chapeaux. Leurs cornes font un circuit à la tête comme celles des beliers. L'on aprend de ces gens là qu'il y a un détroit, au bout duquel eſt une mer glaciale qui a communication à celle du Sud.

Ceux d'entre ces nations qui viennent de loin pour faire la traite avec les François s'y diſpoſent au mois de Mai. Lorſque les lacs & les rivieres commencent à charier , ils s'aſſemblent quelquefois douze à quinze cens ſur le bord d'un Lac, qui eſt un rendez-vous où ils prennent pour cet effet tous les expediens neceſſaires pour leur voyage.

Les Chefs repreſentent les beſoins de la nation , engagent les jeunes chaſſeurs de prendre les interêts publics , les conjurans de ſe charger des Caſtors au nom

des familles. Quand ils ont jetté les yeux ſur un certain nombre, ce ſont des feſtins que chaque famille leur fait. Pour lors la nation ſe donne mutuellement toutes les marques d'eſtime que l'on peut ſouhaiter. C'eſt un renouvellement d'alliance qui ſe fait. La joye, le plaiſir, & la bonne chere regnent alors & pendant ce temps l'on conſtruit des canots pour le départ. Ils ſont faits d'écorce de bouleau, & ces arbres ſont d'une groſſeur plus conſiderable que ceux que nous avons en France. Les fondemens ſont des varangues ou petites pieces de bois blanc de la largeur de quatre doigts, qui en font le gabari. Ils attachent au haut des bâtons d'un pouce de large, qui ſoûtiennent l'ouverture des deux côtez. Ces petits bâtimens font une diligence ſurprenante. L'on peut faire en un jour plus de trente lieuës ſur les rivieres. On s'en ſert auſſi pour la mer. Leur grandeur n'eſt pas reglée. On les porte facilement ſur le dos. Ils ſont fort volages à l'eau. Lorſque l'on veut ramer il faut ſe tenir debout, à genoux, ou aſſis dans le fond, parce qu'il n'y a point de ſieges.

Lors que les Sauvages ſont prêts de décendre, l'on choiſit outre ces chaſſeurs quelques chefs qui viennent lier commerce de la part de la Nation. Je ne ſaurois

faire un juste dénombrement de la quantité de Sauvages qui décendent, parce qu'il y a des années qu'ils sont occupez à la guerre, ce qui les détourne de la chasse. Il peut y arriver ordinairement mille hommes, quelques femmes & environ six cens canots. Ils ont, Monsieur, cette politique qu'ils ne prennent point leur poste en arrivant, que quelqu'un ne leur ait limité auparavant un endroit. Et lorsqu'ils sont à une certaine distance du Fort, ils se laissent aller insensiblement au courant, afin que l'on ait le temps de les apercevoir, & ils font ensuite des cabanes sur le bord de la riviere.

Le Chef d'une Nation entre au Fort avec un ou deux de ses Sauvages les plus qualifiez. Celui qui commande dans cette place leur fait d'abord present d'une pipe & du tabac. Ce Chef lui fait un compliment fort succint, le priant d'avoir quelque consideration pour sa Nation. Le Commandant l'assure qu'il en sera satisfait. Le Chef ayant fumé fort de sang froid sans prendre congé de qui que ce soit. L'on ne s'en formalise même pas. Il assemble ses gens, leur fait le recit de l'acueil qui lui a été fait, & rentrant ensuite au Fort fait present au Commandant de quelques Pelleteries, le priant derechef

d'avoir en memoire ſa Nation ; c'eſt, Monſieur, leur expreſſion ordinaire, & de ne point traiter ſes marchandiſes auſſi cher qu'aux autres nations, car c'eſt à qui aura bon marché. Le Commandant le raſſure de ſa bienveillance, lui fait encore preſent de pipes & de tabac pour faire fumer tous ſes députez. La traite ſe fait aprés hors du Fort par une fenêtre grillée, car l'on ne ſouffre point que le commun des Sauvages y entre. Lors qu'elle eſt faite avec le Chef d'une Nation, on lui fait un feſtin hors du Fort. L'on aporte une grande chaudiere ſur l'herbe dans laquelle il y a des pois, des prunaux, & de la melaſſe. Lorſque les Sauvages ſont aſſemblez, une perſonne de la part du Commandant les voyant dans cette ſituation, les prie de continuër toûjours la même alliance, préſente le calumet au Chef, & fait fumer tous les autres. Aprés que ce repas eſt fait, on les prie de faire une danſe ; ce qu'ils font avec plaiſir. Le Chef commençant le premier, dit un air ſur le champ ſur l'agreable acueil qui lui a été fait. On lui donne à ſon départ du tabac pour faire fumer ceux des autres nations qu'il rencontrera, & les engager de venir faire la traite, en cas qu'elles ne ſoient point encore venuës. Le tabac eſt le preſent

ſent le plus conſiderable dont on puiſſe les régaler. Tel a été l'uſage pratiqué par les François, qui ont été maîtres du Fort de Nelſon, auparavant que Sa Majeſté y ait envoyé nôtre Eſcadre. Je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

VIII. LETTRE.

Retour en France.
Description d'une Maladie qui régne à la Baye d'Hudson.

MONSIEUR,

Qu'un Monarque comme notre Roi nous est précieux. Que la prolongation de ses jours doit nous être à cœur. La France vous a des obligations infinies de l'attachement continnel, & des soins que vous prenez de sa conservation. J'en rendrai bon compte à mon retour dans notre Ameriqne, dont le trajet ne se peut faire qu'avec beaucoup de risques, car les perils, les hasards, mon naufrage, & d'autres disgraces qui m'ont suivi dans le Voyage que j'ai fait à la Baye d'Hudson, ne s'effaçent pas aisement. En effet, la Mer est un élement si terrible, qu'elle n'a égard à qui que ce soit. Elle n'épargne pas plus l'honnête-homme que le scelerat, le pauvre que le riche, le lâche que le brave, & quand on se trouve comme moi réchapé

de sa colere, l'on compte cela comme un bonheur infini.

Nous partîmes du Fort de Nelson le 24. Septembre 1697. qui est le tems que les rivieres & la mer se glacent ordinairement, ou qu'il survient des vents trés-cruëls. Nous n'avions pû le faire plûtôt à cause du temps considerable que nous fûmes engagez dans les glaces du détroit, ce qui nous empêcha d'arriver de bonne heure devant le Fort de Nelson.

Nous apareillâmes d'un vent de Sud Sud-Oüest, à une heure aprés midi. Le Profond, sur lequel avoit passé notre équipage, du Pelican qui s'étoit perdu, une partie de l'Hudsonsbaye, & de la garnison de ce Fort, échoüa une heure aprés à onze pieds d'eau sur les Bancs, du côté du Nord. Comme il nous restoit encore prés d'une heure de *Flot*, nous nous élevâmes, & nous fimes route d'un vent de Sud-Sud-Oüest, sans cela nous aurions été obligez de faire passer une partie de nos trois cens hommes sur le Weesph, qui ne se trouva pas dans le même malheur que nous, & renvoier l'autre au Fort. Il est certain que nous y aurions mis la famine, & dans le Weesph, parce que celui-ci n'avoit tout au plus que ce qui lui falloit de vivres pour son équipage, & l'autre unique-

ment pour la garnison que nous y avions laissée.

Les vents furent le lendemain fort rudes. Le froid augmentoit, parce que nous élevions vers le Pole. Les jours devenoient trés-courts. Le Soleil ne paroissoit plus, par consequent point de hauteur. Tempête manifeste. Nous faisions route sans sçavoir où nous étions, il nous falloit cependant donner dans le détroit. C'étoit une pierre d'achopement pour pouvoir y entrer, puisque nous étions renfermez dans une Baye dont le bout du Nord est inconnu. Nous étions errans dans un climat plein d'écueils.

Le mouvement continuel de toutes les maneuvres accabloit nos Matelots. La misere dans laquelle nous nous trouvions tous faute de linge & d'habits, à cause de notre naufrage, causa tout-à coup le Scorbut, & je n'oserois vous dire, Monsieur, que nous étions tous rongez de vermine, jusques-là que de nos Scorbutiques qui étoient devenus paralitiques en moururent. Quand les Matelots décendoient des hunes ils tomboient roides de froid sur le pont, & il n'y avoit que les fomentations qui pouvoient les faire un peu revenir.

Les uns se faisoient à la côte du Nord; les autres vers l'Isle *Phelypeaux*. Quand

nous nous en vîmes à 35. à 40. brasses, fond de sable dans le Nord-Oüest, nous connûmes qu'en étant à deux ou trois lieuës il y avoit grand risque, car c'est peu de chemin quand on se voit forcé d'un coup de vent, qui dure deux fois vingt-quatre heures.

Comme nous courions pour lors à l'Est, nous nous trouvâmes heureusement dans le détroit, ayant aperçû sur les dix heures & demie du soir l'Isle de Salsbré au vent à nous, qui paroissoit toute blanche, parce qu'elle étoit couverte de néges. Elle demeuroit au Nord Est du compas environ trois lieuës. Les vents de Nord quart de Nord-Est exciterent encore de gros temps. Nous portâmes à l'Est avec les deux pacfis le long de cette côte, & le 2. Octobre nous vîmes à la pointe du jour celle du Nord du Cap-Charles par son travers, qui nous paroissoit du côté du Oüest-Nord Oüest, toute hachée en petites Isles, & les terres qui couroient à l'Est Sud Est du côté des Isles Bonaventure, paroissoient hautes, fort unies, aussi couvertes de néges. Nous connûmes ces Isles à deux lieuës & demie de nous, sur les neuf heures du matin. Elles sont à la côte du Nord, au 63. six m. par estime, 43. d. de variation Nord-Oüest, à 55,

56. lieuës de l'Isle de Salsbré. Elles sont à l'entrée d'un grand enfoncement dont on ne voit pas le bout. Elles portent le nom d'un Canadien, Capitaine de Fregate legere qui monta un vaisseau il y a quelques années pour la compagnie du Canada.

Nous ne trouvâmes plus de Bancs de glaces dans le détroit. Il y avoit encore des Isles flotantes extrêmement hautes, échouées à une lieuë ou deux des terres qui n'avoient pû suivre le courant. Les glaces qui sont dans la Baye & dans le détroit tiennent plus de quatre cens lieuës. Elles vont se dégorger dans la mer quand elles commencent à se détacher. Les débris en sont si grands que cinq à six mille hommes pourroient se mettre en ordre de bataille fort aisément. Elles se détachent ordinairement au mois de Juillet, & elles vont quelquefois sept cens lieuës au large, avant d'être tout-à fait fonduës. On en trouve assez souvent sur les açores du grand Banc, & qui y sont encore si hautes que des Corsaires avides & affamez les ayant prises pour des Vaisseaux leur ont donné chasse; mais ils ne sont pas peu surpris, quand prêts de venir à l'abordage, ils voyent fondre tout d'un coup à leurs yeux leurs vaisseaux imaginaires, & évanoüir par là leurs fausses esperances. La

mer étoit donc libre. Il faisoit un froid si perçant, que nôtre équipage en fut entierement acablé. Presque tous nos Matelots devinrent Scorbutiques, & il nous en restoit si peu en état d'agir que nous nous trouvâmes contraints de nous servir de nos prisonniers Anglois.

Nous vîmes le 5. Octobre à midi les Isles Sauvages qui nous restoient au Nord Est. Elles sont à la côte du Nord, loin d'une à deux lieuës de la Terre Ferme, qui font un grand enfoncement, dont l'embouchure peut avoir quatre à cinq lieuës.

Nous aperçûmes le six le Cap-Dragon, à cinq lieuës. Il est au soixante-deux deg. 10. m. 38. de variation Nord Oüest, & nous connûmes sur les huit heures du matin à l'Oüest Sud-Oüest le Cap d'Amanquamanca qui est à la côte du Sud, & le neuf faisant la route du Sud Est quart de Sud, les Isles *Boutonnes* nous parurent au nombre de huit. Elles paroissent beaucoup plus hautes que celles de la *Resolution*. On les peut voir de treize à quatorze lieuës. Elles sont à deux lieuës de la Terre-Ferme, entre laquelle il y a un bon passage dont le Cap s'apelle Fleuri. Elles font l'embouchure du détroit avec la *Resolution* dont les courans portoient au Nord.

Nous commençâmes donc à nous trou-

ver hors des dangers, exemts de toutes ces inquietudes qui nous avoient fait apprehender de perir à tout moment.

O ſocii (neque enim ignari ſumus ante malorum)
O paſſi graviora, dabit Deus his quoque finem.

La derniere terre que nous laiſſâmes fut un endroit du païs de Laborador, que nous aperçûmes à 25. lieuës, qui paroiſſoit encore d'une hauteur prodigieuſe, & l'on peut dire que cette vaſte côte qui commence depuis le Cap de *Bel-Iſle* qui eſt au 59. d. 8. m. juſques aux Iſles *Boutonnes,* ce qui fait 202. lieuës en droite ligne, eſt la terre la plus haute qui ſoit au monde, que l'on découvre quelquefois de 40. lieuës en mer. Tous ces objets pleins d'horreur s'évanoüirent enfin à nôtre vûë.

Jam ſatis terris nivis atque diræ,
Grandinis miſit pater.

Nous n'avions plus qu'à prier le Ciel de nous être favorable dans le reſte de nôtre traverſée & de nous écrier

Ventorumque regat pater,
Obſtrictis aliis, præter Japiga,

Je ne doute pas, Monſieur, que ſi vous m'aviez vû dans cet état vous ne m'euſſiez fait le même ſouhait que faiſoit Horace à ſon ami Virgile, lors qu'il

partit d'Italie pour Athenes. Il eſt vrai que ce vent d'Yapix étoit un vent d'Oüeſt Nord-Oüeſt, qui étoit largue pour arriver en France, & à meſure que nous faiſions route, il ſembloit que nous approchions de la Zone torride. Comme les vents forcerent; nous nous trouvâmes tout à-coup en un autre climat. Ce changement ſi ſubit cauſa tant de mortalitez dans nos vaiſſeaux que l'on jettoit des cinq ou ſix Matelots par jour à la mer.

C'étoit une maladie qui avoit infecté nos Vaiſſeaux. Vous ne ſerez peut-être pas faché ſi je vous en donne une idée. Vous allez voir que je ſuis devenu grand Medecin dans ce voyage, & que je n'ai pas tout-à-fait oublié l'anatomie que j'ai apris pendant ma Philoſophie.

Vous ſçaurez donc, Monſieur, que le changement ſi ſubit où l'on ſe trouve en arrivant dans ce climat, lorſque l'on quitte la ſaiſon la plus douce & la plus agreable de l'année, cauſe tout à-coup une révolution dans le corps humain, qui contracte une maladie attachée à ces païs, que l'on apelle le Scorbut. Quoiqu'il attaque les perſonnes qui vont dans les païs chauds auſſi-bien que ceux qui vont à la Baye d'Hudſon, les ſymptomes qui en arrivent me paroiſſent tirer leur origine

d'une cauſe differente, puiſque les effets le ſont auſſi.

L'extrême froid & principalement la quantité prodigieuſe de Nitre qui régne dans le détroit, forment des ſels fixes qui arrêtent la circulation du ſang. Ces eſprits ſi mordicans cauſent des acides qui minent petit à petit la partie à laquelle ils s'attachent, & le Chile qui devient viſqueux, acide, ſalé & terreſtre, cauſe l'épaiciſement au Sang dont le mouvement circulaire ſe trouvant interrompu, produit en même-tems des douleurs que l'on reſſent aux extrêmitez inferieures, comme aux jambes, aux cuiſſes, & aux bras: l'on ſe ſent d'abord attaqué par ces endroits.

Ces obſtructions étant dans les veines qui portent le ſang de ſa circonference au cœur qui en eſt le centre, étant comme un obſtacle, procurent des tumeurs œdemateuſes.

Ces parties deviennent inſenſibles, noirâtres, & lors qu'on les touche il y reſte des creux tels que l'on feroit dans une pâte molle. Et comme les exoſtoſes qui ſe rencontrent dans la partie du tibia ne ſont produites que par les acides qui cauſent des douleurs entre les os & le perioſte qui eſt une membrane cinereuſe, laquelle ne peut être émûë ſans recevoir une ex-

trême douleur, il ne faut pas s'étonner si les malades font de grands cris, quand on les touche.

C'étoit, Monsieur, une chose digne de compassion de voir des gens tout paralitiques qui ne pouvoient se remuër dans leurs branles, qui avoient cependant l'esprit sain & net.

Le peu d'exercice contribuë beaucoup à cette maladie; car comme nous fûmes vingt-six jours grapinez sur des glaces, l'inaction assoupissoit les sens: Et, dés-lors que l'on se sent les jambes pesantes il faut courir & aller dessus pour dissiper cet engourdissement.

Mais, comme la mer geloit tous les jours de deux pouces dans le plus fort de la canicule, d'abord que le Soleil se couchoit, il étoit difficile que les équipages ne se laissassent aller à une paresse qui étoit une disposition prochaine à les rendre malades.

Les nouritures que l'on est contraint de prendre sur mer n'y contribuent pas peu. Aussi; la quantité d'acides qui sont dans les viandes salées qu'on leur donne, comme le bœuf & le lard, cause un gonflement aux gencives & une obstruction dans les glandes salivales qui n'ont d'autre usage qu'à filtrer la limphe d'avec le sang &

de l'aporter dans la bouche par de petits conduits qui servent de premier dissolvant à la coction. Et, comme tous ces petits canaux se trouvent offusquez par l'abondance de ces sels qui sont si penetrans, il se répand pour lors dans toute la bouche une humeur épaisse, gluante & visqueuse. Le sang trouvant alors ses conduits bouchez, il se forme un amas de matiere pourrie qui corrompt les gencives, déchausse les dents, & les fait toutes tomber.

Il y en a qui ont un flux de bouche, d'autres un flux dissenterique. Les premiers bavent. La matiere visqueuse qui sort de leur bouche cause la cangrene dans les glandes & aux gencives. Il faut pour lors qu'un Chirurgien leur donne de bons gargarismes détersifs qui puissent détacher cette matiere épaisse. Le jus de citron seroit d'un grand secours.

Ceux qui ont le flux dissenterique sont beaucoup plus en danger de la vie. Il se forme en ces personnes une humeur extrémement corrosive dans le mézentaire. Et comme les veines soûclavieres reçoivent le chile pour le porter au ventricule droit du cœur, qui concourt à la nutrition du corps par l'Aorte, dés lors que ce suc se trouve corrompu, il faut de necessiité qu'il arrive des sincopes & des défaillances de

cœur,

cœur, parce que celui-ci ne pouvant subsister que par la circulation d'un sang pur, net & vif, toute autre matiere qui s'y formeroit ne peut qu'en détruire le cours ordinaire : d'où il survient aux uns des Fiévres, des Sinoches simples, aux autres tierces, double tierces, même quelques accez de quarte. Et la cangrene se formant dans le mesentaire, aux intestins, arrête les Loix de la circulation du sang. Les Polipes que j'apercevois à l'ouverture d'un Cadavre faisoient le même effet. Ce sont des morceaux de sang caillé que produit cette grande corruption, qui s'attachent aux ventricules du cœur, lesquels venant à offusquer ce mouvement réglé, causent des morts subites.

Le cerveau ne se trouvant plus humecté de ses douces influences, reçoit des vapeurs qui lui causent des délires, des transports, & la mort ensuite. J'en ai vû plusieurs qui paroissoient avoir la voix ferme, l'œil bon, la langue saine, sans noirceur n'y excoriations, qui cependant mouroient en parlant.

Il faut donc se servir d'alimens qui puissent dissoudre la masse du sang, cnmme de Dissolvents sudorifiques & diaphoretiques, qui par leurs parties sulphureuses

& volatiles, entraînent par une insensible transpiration les Acides, consomment les cruditez de la masse, & puissent faire rallier ensemble les Fibres du sang par de bons alimens, leur donnant peu de viande salée, mais du Ris, des Pois, des Fayols, des Lavemens un peu déterfifs, de l'Opiat astringent où les cordiaux entrent ; les changeant aussi de linge ; ce qui est un grand soulagement dans ces occasions.

Cette Maladie ne fait qu'augmenter l'apetit. Les Malades ont des faims canines. Il faut que ce soit la force des Acides qui se trouvent dans les glandes de la troisiéme tunique du ventricule, qui l'irritent.

Je ne fus pas surpris, Monsieur, que nous trouvant tout à coup en un autre climat à nôtre retour, ce changement causa tant de mortalitez dans nos vaisseaux. Il se faisoit pour lors une fermentation dans la masse du sang, qui causoit une corruption cangreneuse. Le chaud voulant dilater ce que le froid avoit retréci ; ce ne pouvoit donc être en ce moment qu'un combat. Et la nature se trouvant affoiblie par la dilatation des pores, causoit un débordement qui mettoit en desordre toute cette Machine.

La difference qu'il y a du Scorbut des païs chauds vient de la puanteur de l'eau

qui cauſe une corruption dans la bouche, & s'inſinuë inſenſiblement dans les parties nobles. Et par un contraire du climat des païs froids, lorſque les vaiſſeaux retournent en France de ceux qui ſont chauds, le changement de climat qui eſt froid en arrivant reſerre les pores, leſquels étant bouchez arrêtent la circulation du ſang déja corrompu, alors il ſe fait un cahos & un deſordre qui ſuffoque un homme.

Enfin aprés tant de peines, de fatigues & de maux, nous arrivâmes à Belle-Iſle le huitiéme Novembre. Nous allâmes mettre à l'Hôpital du Port-Loüis nos Scorbutiques, & nous partîmes de là pour Rochefort, où nous deſarmâmes.

Hic labor extremus, longarum hæc meta viarum.

Graces au Seigneur, je ſors, Monſieur, du plus affreux païs du monde. Je ne croi pas que l'on m'y *ratrape*, moi ſur tout qui ſuis né ſous la Zone torride. Il eſt juſte que chacun faſſe ſon Noviciat.

L'entrepriſe que nous venons de faire ne peut être que fort glorieuſe aux armes du Roi. Cette deviſe eſt bien juſte: *Quæ non maria.* En effet, l'activité & l'ardeur avec laquelle notre Miniſtre enviſage tout ce qui peut contribuër à la gloire du Roi, l'engagerent de faire partir cet-

te Escadre pour la pousser & l'étendre jusques au Pole Antartique. Tout a contribué à ses desseins, malgré tant de disgraces qui nous sont arrivées.

Au reste, quand la France ne garderoit point ce quartier-là, le Commerce de la Pelleterie du Canada n'y perdroit pas, au contraire il en vaudroit mieux. Cette abondance de Pelleterie de surcroit de la Baye d'Hudson, ne peut faire que du tort à celui-là, si dans la suite l'on conservoit ce Fort, sur tout dans un temps de Paix. Les Marchands du Canada seroient pour lors obligez de vendre aux Sauvages leurs marchandises à vil prix. L'on commence à se passer en France de beaucoup de Pelleteries, & on néglige même de porter des Palatines par une mode toute nouvelle que l'on a trouvée d'en faire de petits rubans.

D'ailleurs ce Voyage-là ne se fait qu'avec des peines extrêmes, des travaux & des fatigues presque insurmontables, & les vaisseaux ne retournent en France que tout rongez, mangez, froissez par les glaces, & presque tous les équipages y perissent du Scorbut. Comme Rochefort fut la fin de notre navigation, ce sera aussi celle de ma Lettre, vous assurant que l'on ne peut être avec plus de passion que je le suis,

MONSIEUR,

Votre trés humble, &c.

IX. LETTRE.

Description du Fleuve ſaint Laurent juſqu'à Quebec, Capitale de la nouvelle France.

De quelle maniere les François ont connu ce Continent, & le progrez que l'on y a fait pour la Foi.

MADAME,

Toutes vos manieres ſi gracieuſes, ce cœur ſi genereux que j'ai trouvé en vous pour tout ce qui me regardoit lors que j'ai employé votre crédit à la Cour, me fait des impreſſions ſi vives & ſi fortes ſur mon eſprit, que ma famille qui à l'honneur de vous apartenir avoit bien raiſon de me dire que je trouverois encor en vous, Madame, beaucoup plus que ce qu'ils m'en ont dit. Pour moi qui ai perdu depuis pluſieurs années le goût, la délicateſſe, & la politeſſe de la France, je ne ſçai plus la methode de m'énoncer avec graces ſur tous les remerciemens que je devrois vous faire.

Vous me permettrez, Madame, de vous dire que je ſuis devenu un veritable Iroquois. Souffrez donc que je vous introduiſe dans le nouveau monde par la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire.

De toutes les navigations de long cours, celle de la Nouvelle France, juſqu'à l'embouchure du Golphe de S. Laurent eſt la plus aiſée, parce que les Pilotes qui reconnoiſſent d'abord le Grand-Banc ont occaſion de tenter facilement ſon entrée qui eſt entre le Cap de Retz dans l'Iſle de Terre-Neuve, & le Cap du Nord dans l'Iſle du Cap-Breton, apellée aujourd'hui l'Iſle Royale. Entre ces deux Iſles l'on trouve l'Iſle de S. Paul, éloignée du Cap de Retz de dix-huit lieuës, & de cinq du Cap de Nord, les vaiſſeaux paſſent entre ces deux Caps.

Le Golphe de S. Laurent a pour barriere du côté de l'Orient la grande Iſle de Terre-neuve, qui eſt preſqu'auſſi grande que l'Angleterre, de ſorte qu'il peut avoir cent lieuës de large.

Les Eſkimaux habitent le côté du Nord, qui eſt la terre de Laborador, laquelle a plus de cinq cens lieuës de côte juſques au Cap Digue, au 62. d. 45. m. à l'entrée de la Baye d'Hudſon. Ces côtes ſont les plus élevées de tout l'U-

nivers. On les aperçoit dans un beau tems de quarante lieuës. Ces peuples ſont tout-à-fait cruels, avec leſquels il n'eſt pas poſſible d'avoir aucun commerce. Ils mangent la viande & le poiſſon crûs.

Le côté du Sud habité par les Abenaguis eſt un beau païs. Il y croît du bled; mais comme je ne veux pas m'arrêter, Madame, à décrire les quartiers les plus agreables par les rivieres, les grandes prairies, les beaux arbres, l'abondance d'outardes, d'oyes, de canards, ſarcelles, pluviers, becaſſines, tourtres, liévres, perdrix, gelinotes de bois, & d'autres ſortes de Gibiers que l'on ne voit point en Europe, comme canards branchus qui perchent ſur les arbres, ſans parler auſſi des poiſſons & de la pêche de la Moruë. Je vous dirai ſeulement, Madame, que les Vaiſſeaux qui veulent entrer dans le fleuve viennent ordinairement reconnoître l'Iſle Percée, qui eſt à l'extrémité de ce vaſte païs.

Cette Iſle eſt un rocher proche le Cap de Gaſpée, qui peut avoir trois cens ſoixante pieds de haut, eſcarpée à pied droit des deux côtez, & vingt quatre de baſſe mer. On va de Terre-Ferme à pied ſec tout autour. Elle peut avoir de long environ quatre cens pas. Elle étoit autrefois

plus longue, allant jusques au Cap Mont-joli, qui est à une portée de fusil ; mais la mer l'a sapée par le pied & en a fait tomber une partie. Il y a un trou en forme d'arcade par lequel une chaloupe Biscayenne peut passer à la voile. Lors que je rangeai cette Isle, je m'imaginois que c'étoit l'antre dont parle Virgile, ou Protée se retiroit quand il gardoit les troupeaux & les bœufs marins de Neptune.

Il y a, dit ce Poëte, une grande grote dans un roc, où les vents repoussent plusieurs vagues qui se brisent en tournoyant. Les Navires qui sont en danger s'y mettent quelquefois à l'abri, & Protée se cache dedans au fond de cet antre.

L'Isle percée est un endroit trés considerable pour la pêche de la Moruë qui y est trés-abondante. Les Vaisseaux y moüillent tout proche à quatre cables, & y mettent des flottes pour les suporter de crainte des Roches qui sont au fond. Les Pêcheurs font le long de la côte de la Terre-Ferme leur échafaux dans lequel ils *habillent* les Moruës. Il y avoit aux environs un Convent de Recolets qui a été brûlé par les Anglois dans ces dernieres guerres.

On n'a pas plûtôt quitté cette Isle, que peu de tems aprés on aperçoit le Cap des Roziers, qui fait le commencement du

fleuve ſaint Laurent qui eſt le plus beau de toute l'Amerique.

Si Virgile l'eût connu il l'eût apellé ſans doute le Roi des fleuves, & n'eut pas tant exageré le Po par le titre qu'il lui doit de *Fluviorum Rex Eridanus.* Il a vingt-cinq lieuës de large à ſon embouchure & court du Sud Oüeſt au Nord Eſt.

Les monts Nôtre-Dame ſur le ſommet deſquels il y a toûjours de la nége dans la plus grande chaleur de l'année, ſe découvrent de loin du côté du Sud. Cet aſpect donna tant de frayeur aux Eſpagnols qui ont découvert les premiers le Canada, qu'ils lui donnerent en même temps le nom de Capo-Dinada, qui veut dire Cap de rien, & ils conçûrent une ſi mauvaiſe idée de ce vaſte païs, qu'ils ne daignerent pas pouſſer plus loin leur découverte.

Jacques Cartier l'un des plus habiles Pilotes de ſon tems, fut plus heureux que Jean Verrazans, Florentin de nation, qui par ordre de François I. découvrit en 1524. toutes les côtes de la mer qui ſont depuis la Floride juſques à l'embouchure du fleuve ſaint Laurent. Cartier voulant ſignaler ſon courage par la découverte de quelque nouvelle terre, partit de Saint-Malo le 20. Avril 1534. Il reconnut les côtes & les terres qui ſont au Nord & Sud

de l'embouchure de ce fleuve. Le recit avantageux qu'il en fit à son retour la même année, obligea François I. de l'y renvoyer pour penetrer le plus qu'il pourroit dans ce païs inconnu. Il eut l'avantage d'entrer le premier dans le fleuve, donnant des noms qui subsistent encore aujourd'hui aux Isles, aux Caps, aux moüillages, & aux terres les plus considerables jusques à Montreal, qui est à cent quatre-vingt lieuës de l'embouchure du fleuve.

Le froid excessif, la saison de l'Hyver extraordinairement rigoureuse, & le Scorbut, l'avoient entierement desolé. Toutes les mesures qu'il avoit prises pour jetter les premiers fondemens d'une Colonie furent ainsi rompuës, ce qui fut cause que la Cour negligea pendant quelques années ce glorieux dessein.

Toutes les démarches que l'on fit dans la suite du temps pour ne pas laisser infructueux ce que Cartier avoit si bien commencé, me meneroient insensiblement à un trés-grand détail. En un mot Mr. Champlain Geographe du Roi & un de ses Capitaines de Vaisseaux, qui fut soûtenu du credit & des biens de Mr. de Monts Gentilhomme ordinaire d'Henri IV. termina glorieusement ce que plusieurs autres avoient tenté. Il jetta donc

les premiers fondemens dans l'endroit qui devoit être, comme il eſt aujourd'hui la Capitale de la Nouvelle France, où il bâtit en 1603. une maiſon qui lui ſervit de Magaſin & de Fort pour ſe défendre contre les inſultes des Sauvages.

Il n'y a point de navigation plus dangereuſe que celle du Fleuve, & quelque experience que puiſſent avoir les Pilotes qui le frequentent, ils ont encore aſſez de peine à ſe tirer d'affaire. Les bâtures de Manikoüagan qui ſont à la côte du Nord ſont à craindre. J'y fis naufrage en 1698. Nous vîmes dans un tems de brume le feu de quatre coups de canon que l'on tira fort précipitamment des Vaiſſeaux du Roi, que nous avions joints trois jours auparavant. Notre Capitaine jugea bien qu'ils avoient peur d'échoüer, & ſe croyant proche la côte du Sud il *revira de bord.* A peine cette manœuvre fut faite que nous échouâmes dans le moment à toute voile ſur le minuit. Je ne ſçaurois vous exprimer, Madame, l'effroi où ſe trouva l'équipage, & une douzaine de Marchands qui venoient trafiquer. Il eſt vrai que les perſonnes qui ne ſont pas accoûtumez à ces ſortes de contretems, patiſſent beaucoup. Ce fut un cahos & un deſordre ſi ſubit, que ne vo-

yant ni le Ciel ni la mer, on n'entendoit que des cris & des gemissemens. Un peu de presence d'esprit & de fermeté est d'un grand secours dans ces tristes momens. J'avois fait naufrage trois fois cette même année. Je m'en tirai plus heureusement qu'à la Baye d'Hudson. Je sçavois donc la conduite qu'il faloit tenir dans ces occasions. Je rassurai tous ces esprits effrayez, & nous mîmes la chaloupe à la mer avec bien de la peine. Nous n'étions échoüez que sur une pointe de sable mouvant, & la mer qui avoit été fort rude toute la nuit se calma. Nous demeurâmes dans cet état cinq à six heures, éloigné d'une grande lieuë de terre, toute bordée en cet endroit de chaînes de rochers, contre lesquels la mer se brise. Enfin nous nous retirâmes de là sans autre mal.

On voit dans le fleuve une trés-grande quantité de Baleines. Les Basques y avoient une pêche sedentaire il y a quelques années, & s'ils ne s'étoient pas amusé à enlever secretement toutes les pelleteries de Tadoussac & des environs, ils ne s'en seroient pas vûs frustrez dans la suite.

Il est difficile d'arriver à Quebec de prime abord, à moins d'avoir un bon Nord Est. Les Vaisseaux moüillent ordinairement à Tadoussac qui est à quatre-

vingt

vingt lieuës de l'embouchure du fleuve ſaint Laurent. La riviere du Saguenai vient s'y décharger. Les bords en ſont tous remplis d'arbres. On n'y trouve point de fond quelques lieuës en remontant, & lorſqu'un Vaiſſeau eſt contraint d'y relâcher, on l'amare aux arbres quand il ne peut aborder dans quelques petites ances.

Lorſque la marée eſt haute à l'embouchure de cette riviere, elle l'eſt à la même heure à Chikoutimi, qui eſt à vingt-cinq lieuës dans la profondeur. Cette marée irreguliere en aparence ſembleroit extraordinaire, ſi l'on n'en connoiſſoit pas la cauſe qui eſt tout-à fait naturelle. Elle monte ſix heures à Tadouſſac. Quand le demi-flot eſt à ſon entrée deux heures aprés qu'elle a commencé à monter, elle ne fait alors que commencer à Chikoutimi, où elle en eſt quatre à monter : ainſi la rapidité du courant de la riviere refoulant la marée ne lui donne que le tems de monter inſenſiblement pendant deux heures & demie, pour ſe trouver en équilibre de Chikoutimi avec l'entrée de la riviere ; de ſorte que, quand la marée eſt haute à Tadouſſac, elle l'eſt en même-temps à Chikoutimi. Cette grande rapidité vient de ce que la riviere ſe trouve retraiſie par la chûte d'une montagne qui a été ren-

versée par un tremblement de terre, laquelle forme une Peninsule que l'on appelle Chikoutimi ; & comme il y a déja un rapide au dessus qui contribuë d'ailleurs à la grande violence du courant, il ne faut pas s'étonner si la marée a tant de peine à monter. Tadoussac est trés-considerable par la traite de la plus belle Pelleterie du Canada, sur tout des Marthes. Il y a une compagnie de Marchands à Quebec qui payent tous les ans un certain prix aux Fermiers Generaux de la Compagnie du Canada pour avoir la permission de commercer seuls avec les Sauvages du Saguenai. Les *Montagnais* habitent ces quartiers. Ils regardoient autrefois les autres Nations avec mépris, s'estimant les vrais Gentilshommes du païs. Ils étoient superstitieux au dernier point, attachez à leurs Jongleries, & sans forme d'aucune Religion. Quand on leur demandoit qui avoit fait le Ciel & la terre? ils ne pouvoient dire qui en étoit l'Auteur. Si nous y avions été, nous en pourrions sçavoir quelque chose, répondoient-ils. Pour la terre c'est *Michaboche* qui l'a faite. Ils rendoient raison de sa creation avec un mélange de fable qui ressentoient quelque chose du Deluge. Ils croyoient qu'il y avoit certains esprits dans l'air qui ont la puissance de

prédire les choſes, & lorſque l'on vouloit leur donner la connoiſſance du vrai Dieu, à qui nous devions demander tous nos beſoins, ils répondoient qu'ils voudroient bien le connoître, pour ſçavoir s'il auroit le pouvoir de leur donner des Orignaux & des Caſtors. La converſion de ces peuples a été l'ouvrage du Ciel par les ſoins des zélez Miſſionnaires.

Dans la diſtribution des premieres Miſſions que le Pere Denis Jamai, premier Superieur des Recollets, établit dans la Nouvelle France, avec Mr. Champlain, le Pere Jean Dolbeau fut choiſi pour annoncer l'Evangile à ces Peuples. Il bâtit dans ces quartiers un petit logement où il ménagea une Chapelle en maniere de Cabane, pour y aſſembler les Sauvages. Il acquit en trés-peu de tems l'intelligence & l'uſage de la langue de ces Barbares.

Il ſoûtint de grands travaux par tous les ſoins qu'il ſe donna à chercher ces peuples & à les viſiter dans les lieux où ils étoient quelquefois aſſemblez (car ils ſont errans & vagabonds, n'ayant point de demeure fixe.) Il pouſſa même juſques aux Betſiamites, Papinanchois, & Eskimaux, arborant par tout le ſigne du ſalut, de ſorte que beaucoup d'années aprés on

a trouvé des marques du zéle de ce premier Missionnaire.

Les Jesuites sont presentement en possession de cette Mission qui est à Chikoutimi. Le climat y est beaucoup plus rude qu'à Quebec, quoi qu'il n'y ait que quarante lieuës de distance en remontant le fleuve. Si le bled d'Inde, autrement bled de Turquie, & le bled de France pouvoient y venir en maturité, plusieurs nations s'y établiroient. On peut aller de là à la Baye d'Hudson, par des rivieres & des lacs, en faisant quelques portages qui sont des espaces de terre pour aller d'une riviere à l'autre. Cette communication n'est que de quatre-vingt lieuës par ce chemin, & il en faudroit faire sept à huit cens par mer, si l'on vouloit côtoyer le bas du fleuve, la terre de Laborador, traverser le détroit d'Hudson, qui a cent trente-six lieuës de long, montant jusques au soixante-trois degrez, & redécendant vers le cinquante & un au fond de la Baye, où est Kichichoüane, Port apartenant aux Anglois.

Ce fleuve est rempli de quantité de belles Isles remplies d'arbres, lesquelles sont assez dangereuses par les Bancs de sable. Le passage de l'Isle aux Coudres qui est à trente-cinq lieuës au-dessus de Ta-

doussac, est aisé à connoître, n'étant qu'à une petite demie-lieuë de Terre-Ferme. Les Pilotes tiennent le milieu à vûë, ou un peu plus prés de l'Isle que de la Grand' Terre. Il est fort difficile de suivre le Chenail qui est étroit en tournant, & extrêmement rapide. C'est un Goufre où il y a un grand fonds, de sorte qu'il faut avoir bonne marée & un vent forcé pour franchir ce passage, sans quoi un Vaisseau ne pouvant gouverner fait la piroüete par la vîtesse du courant, & est porté dans des rochers qui sont à fleur d'eau, & dans les *remoules* de la côte du Nord. Les tremblemens de terre ont causé de grands desordres dans cette Isle & dans la Terre-Ferme, par la chûte de grosses montagnes, qui sont tombées dans la mer. C'est sans doute ce qui a formé en partie ce Goufre.

Aprés que l'on a fait ce trajet, on range la Baye S. Paul qui apartient à Monsieur de Laval, premier Evêque de Quebec. Elle est considerable par les plus beaux mâts du Canada.

J'en ai visité les *Pinieres* qui sont inépuisables. Je remarque trois sortes de Sapins. Les uns ont la feüille de la longueur & largeur d'un fer d'aiguillete, en pointe rangée le long de la branche. Cette espe-

ce a auſſi la feüille tout au tour ; mais plus claire & éloignée, qui ne pique point.

On l'apelle Pruſſe. Son grain eſt beaucoup plus ſerré que les autres. La mâture de Norwegue a paſſé pour la meilleure, à cauſe de ſon grain qui eſt ſerré, ce qui vient de ce que ſes arbres qui croiſſent ſur des montagnes ont le pied ſec, de ſorte que les grands froids qu'il fait en ces quartiers reſſerrant le bois empêchent que la ſéve ne lui donne trop de nourriture pour en faire enfler le grain. Celle de l'Acadie n'eſt pas bonne depuis la Haive qui eſt au 44. d. juſques à l'entrée du fleuve ſaint Laurent, parce que le païs qui eſt temperé rend le grain bien plus gros.

Mais celle qui vient en la Nouvelle France, principalement à la Baye ſaint Paul, a toutes les qualitez neceſſaires pour être trés bonne. Les arbres croiſſent ſur le penchant des montagnes extrêmement élevées, dont les eaux coulent dans la mer & dans une petite riviere. Le climat eſt froid ; mais le Soleil deſſechant par ſa force l'humeur ſuperfluë de ces arbres, les tient plus ſerrez, & leur donne une liaiſon bien plus forte, qui les rend de meilleure qualité que celle qui eſt communiquée à ceux de la Norwegue par le froid.

Il y a encore une qualité de bois bien meilleure que ceux-ci, qui sont les Pins rouges. Ils ne deviennent pas si gros que les autres, quoi que l'on y en trouve de trente pouces de diametre à douze pieds du gros bout, & ils sont si souples qu'ils cassent rarement dans les tempêtes. Monsieur de Laval y a un moulin à scie, où l'on fait quelquefois par an vingt milliers de planches. Il y a un village à deux lieuës au-dessus à la petite riviere que l'on apelle les habitans de la Baye saint Paul. Ils ont cent cinquante terres en valeur, sur lesquelles ils ont recueilli en 1699. neuf cens minots de bled, cent minots de pois & quarante d'avoine. Ils ont la chasse & la pêche en abondance, sur tout celle du Loup-marin.

La Nouvelle France ne commence point encor à cette Baye, quoiqu'elle ne soit qu'à quinze lieuës de Quebec, & à cent cinq de l'embouchure du fleuve, & qu'il y ait des Habitans en plusieurs endroits, & une Paroisse à la Malbaye, qui est à six lieuës plus bas que la Baye.

Jacques Cartier place la terre ou Province du Canada à huit lieuës au-dessus de saint Paul, à des Isles qui sont par le travers du Cap-Tourmente, d'où l'on découvre Nord & Sud de ce Cap les habita-

tions qui forment aujourd'hui la Colonie.

Ce promontoire eſt ſi haut, que l'on pourroit le voir de plus de vingt lieuës, s'il étoit ſur le bord de la pleine mer. Il fait une partie d'une chaîne de montagnes de cinq à ſix cens lieuës de long.

Parmi toutes les Iſles qui ſont vis-à-vis, l'Iſle aux Oyes eſt trés recommandable, par le meilleur beure du païs, & à cauſe des pâturages qui ſont ſur les rivages, & à cauſe des Outardes & des Oyes qui y viennent aux mois d'Avril & de Septembre en nombre infini.

Il ſe trouve un conflit au Cap-Tourmente de l'eau douce avec celle de la mer. La traverſe y eſt fort dangereuſe. Quelque connoiſſance qu'en puiſſent avoir les Pilotes, le plus ſûr eſt de la faire à la ſonde en montant, d'attendre vent & marée, & qu'elle ſoit haute en décendant de Quebec.

La premiere terre que l'on découvre au pied de ce Cap eſt la Seigneurie de Beaupré, qui apartient en proprieté à Monſieur de Laval.

Elle a cinq lieuës de long. Son domaine eſt de deux lieuës, qui conſiſte en prairies, bois, & a une lieuë de terres labourables. J'y ai vû un trés beau Château de pierre de taille, de cent cinquante pieds de long, qui a coûté ſoixante mil livres à

bâtir. La grange & les étables ſont de la même grandeur. Il paroît une muraille de ſix cens pieds de face ſur deux d'épaiſſeur, qui n'eſt pas encor finie, & tous ces bâtimens ſont eſtimez cinquante mil écus. Les pâturages y ſont admirables. On y compte deux cens cinquante bêtes à corne.

Cette Seigneurie a trois Paroiſſes, dans leſquelles il y a plus de mille habitans. Les terres ſont bonnes. Il y en a deux mil quatre cens ſoixante & deux en valeur. On y a recueilli en 1699. quatorze mil cinq cens quinze minots de bled, quoiqu'il y eût une famine par tout le Canada, ſans compter huit cens quatre-vingt un minots de pois, & trois mil deux cens ſoixante & dix d'avoine. Il y a onze cens quarante quatre bêtes à corne. Il ne m'a pas été facile de ſçavoir le revenu de cette terre, parce que le Seminaire à qui ce bien eſt annexé tire toutes ſes proviſions en eſpeces. Autant que j'en peux juger, elle vaudroit douze à quatorze mille livres de rente.

L'Iſle d'Orleans eſt entre cette côte & celle du Sud. Elle a ſix lieuës de long ſur deux de large. Elle a été érigée en Comté ſous le nom de ſaint Laurent en 1676. en faveur de Mr. Berthelot Commiſſaire general d'artillerie, des poudres & ſalpêtres

de France. Il y a haute, moyenne, & basse Justice. Les habitations qui sont tout autour sur les bords font d'agreables points de vûës, avec les bois & les campagnes qui vont insensiblement en montant. Les terres y sont bonnes. Il y en a plus de quatre mille en valeur, sur lesquelles on a recueilli ces dernieres années prés de douze mille minots de bled.

Quebec est au bout de l'Isle d'Orleans, à deux lieües dans le Sud-Oüest. Il y a une riviere à une petite demie-lieüe de là, apellée Cabir-Coubat par les Sauvages, à raison des tours & détours qu'elle fait. Jacques Cartier lui donna le nom de Ste. Croix, parce qu'il y arriva un pareil jour. C'est le premier endroit où il ait hiverné. Elle s'apelle presentement saint Charles, en memoire de Mr. Charles Des Boües Grand-Vicaire de Pontoise, fondateur de la premiere Mission des Recolets de la Nouvelle France. Ils y bâtirent en 1620. un Convent sous le titre de Nôtre-Dame des Anges, dans une espece de petite Isle entourée de grands bois où de trés-belles eaux serpentent.

Monsieur l'Evêque a achepté cet emplacement de ces Religieux où il a mis des Hôpitalieres qui y ont soin de l'Hôpital general qu'on y a bâti avec une grande magnificence.

La Comté d'Orſainville eſt dans cette riviere. Sa Majeſté voulant gratifier Mr. Talon Intendant du païs, des ſervices qu'il lui avoit rendus, réünit en 1671. le Bourg Royal, le Bourg la Reine, & le Bourg Talon en la Baronie des Iſlets, qui fut érigée en 1675. en Comté d'Orſainville. Ses heritiers l'ont vendu à Mr. l'Evêque, qui l'a réüni à l'Hôpital general.

A deux lieües en remontant cette riviere eſt le village de la Nouvelle-Lorette, habité par des Hurons, qui ſont gouvernez par les Jeſuites.

L'Egliſe eſt bâtie ſur le modéle de celles d'Italie. Ils étoient il y a deux ans dans un autre endroit aſſez voiſin qu'ils ont quitté, parce que le terrain commençoit à être ingrat pour leur bled d'Inde.

Cette Nation eſt originaire d'un grand lac qui s'apelle Huron, à trois cens ſoixante lieües de Quebec. Elle étoit la plus fiere & la plus redoutable de tous ces quartiers; les Iroquois même l'aprehendoient. Ils l'ont cependant ſubjuguée & preſque détruite. Ils affecterent de faire alliance enſemble; mais les Hurons donnerent trop aveuglement dans toutes leurs proteſtations d'amitié. Les Iroquois trouverent le moyen de les ſurprendre dans la ſuite, & cauſerent chez eux un grand de-

l'ordre, contraignant les uns de s'enfuïr à Quebec, & les autres dans le Sud.

Tous leurs voisins apprirent avec effroi leur défaite, ne trouvant plus de seureté à cause des incursions que les Iroquois faisoient dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins. Quoiqu'ils se vissent dispersez ils ne laisserent pas de faire des tentatives pour trouver encore des voyes propres à continüer la premiere alliance qu'ils avoient faites avec les François du temps de M. Champlain. Ils firent un établissement à l'Isle d'Orleans, où les Iroquois vinrent encore porter le fer & le feu à la veüe de Quebec, sans que le Gouverneur general pût leur donner du secours, apprehendant même qu'ils n'y fissent une décente. Les familles qui en rechaperent se mirent entierement sous la protection des François.

Il y en a de la même Nation qui demeurent à Michilimakinak parmi les Outaoüaks. Ils sont du nombre de nos alliez. Ils nous ont cependant fort embarrassé dans ces dernieres guerres contre les Iroquois & les Anglois. Ils souhaitoient l'alliance des Anglois pour pouvoir établir un commerce ouvert avec eux, se persuadant qu'ils en tireroient plus de profit de celui-ci, qu'avec les François, dont ils ont

ont toûjours trouvé les marchandises plus cheres, & ils étoient bien-aises en même tems d'avoir pour amis les Iroquois, afin de n'être pas inquietez dans leur chasse, & dans les mesures qu'ils vouloient prendre avec les Anglois. Le Baron qui a été un des plus politiques Chefs de cette Nation, nous a donné bien de la peine par toutes ses ruses & ses stratagêmes. Tantôt il étoit de nos amis, & tantôt il renversoit tous les projets des autres alliez qui ne respiroient que la destruction des Iroquois. On peut dire qu'ils sont extrêmement politiques, traîtres dans leurs mouvemens, & extrêmement orgueilleux. Ils ont beaucoup plus d'esprit que les autres Sauvages. Ils sont genereux, ils ont de la délicatesse dans leurs entretiens, ils parlent avec justesse, ils sont insinuants, & il est rare qu'ils soient la dupe de qui que ce soit. Le Christianisme a beaucoup corrigé de leurs defauts dans ceux de Lorette, qui vivent avec une grande subordination à leurs Missionnaires.

Ce Village est contigu à Charles-Bourg qui est vis à vis de Quebec, à l'Oüest Nord-Oüest, à deux lieües dans la profondeur des terres. Les Jesuites en sont Seigneurs. C'est un des grands Villages de la Nouvelle France.

Je ne vous parlerai point, Madame, de plusieurs Villages qui sont aux environs de Quebec, ni de la Seigneurie de Bauport qui est à la côte du Nord, separée de celle de Baupré par le saut de Montmorenci, qui est une trés-belle chute d'eau de plus de deux cens cinquante pieds de haut. Sa Nape qui est fort large tombe à pic dans un abîme & sur un gros rocher qui forme une pluye continuelle, on passe un *ance* de trois cens pas où il est renfermé, n'y ayant qu'un petit filet d'eau qui vient du bassin lors que la marée est basse.

Voilà une idée de ce qu'il y a de plus particulier jusques à Quebec. Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Votre trés-humble, &c.

X. LETTRE.

Gouvernement de Quebec, ville Capitale de la Nouvelle-France.
Idée du Commerce.
Caractere des Canadiens, & la maniere dont ils font leur établissement par les Castors.

MADAME,

La vertu se trouve dans toute sorte d'états. Il y en a où elle s'acquiert sans peine. Chacun s'anime pour lors les uns & les autres par un feu de charité, qui est comme forcé de s'entretenir avec eux; mais la Cour est un sejour qui me paroît un peu plus épineux. Je vous avouë que depuis neuf mois que j'y suis j'ai trouvé en vous, Madame; des qualitez si éminentes, que je peux dire que vous avez réünies en votre personne, & toute la politesse du cœur & toutes les vertus les plus parfaites. Mon silence respectueux m'arrête sur cet article. Vous ne serez peut être pas fâchée, que je vous fasse voir, en vous parlant du

Gouvernement de Quebec, la Capitale de la Nouvelle-France, qu'il y a beaucoup de pieté dans ce nouveau monde. Vous ferez peut-être surprise qu'un païs aussi froid que celui-là ait donné une émulation aussi grande à l'établissement de la Foi par l'aplication des Missionnaires & des Religieuses, qui n'ont rien épargné à donner des preuves de leur zéle pour la gloire de Dieu.

Nous n'avons point de connoissance de l'éthimologie de Quebec. Les Sauvages qui y habitoient, lorsque les François vinrent s'y établir, l'apelloient *Stadaka*. On tient que les Normands qui étoient avec Jacques Cartier à sa premiere découverte de la Nouvelle France, appercevant au bout de l'Isle d'Orleans, dans le Sud Oüest, un Cap fort élevé qui avançoit dans le fleuve s'écrierent *Quel bec*, & qu'à la suite du temps le nom de *Quebec* lui est resté. Je ne suis pas garand, Madame, de cette étimologie. Quoi qu'il en soit, ce lieu est devenu la Capitale de la Nouvelle France. Sa situation est trés-incommode par l'inégalité du terrain, mais la vûë est des plus belles qui se puisse voir, & la situation des plus commodes pour le Commerce. Il y a un grand Canal large d'une lieuë & demie, qui s'étend depuis

la côte de Bauport jusqu'à la pointe de Levi, qui est dans la Seigneurie de Lauson, qui tire son nom d'un Conseiller d'Etat, qui a été Gouverneur general du païs. La Ville a une bonne Rade & un bon Port.

Le Fleuve a quatre bras vis à vis de cette Ville. L'un va au Sud de l'Isle d'Orleans, qui a prés d'une lieuë de large; le second au Nord de cette Isle; qui décend au Cap-Tourmente : la riviere saint Charles fait le troisiéme, & le quatriéme vient de Montreal, à soixante lieuës au dessus de Quebec.

Ce fut-là où Monsieur Champlain fit d'abord alliance avec les Algonkins. L'union devint si étroite qu'il se trouva obligé de prendre leurs interêts contre les Iroquois, qui faisoient la guerre à toutes les nations de l'Amerique Septentrionale, & il y bâtit une maniere de Fort à mi-côte.

Les Algonkins qui étoient les maîtres de tous ces quartiers étoient fort nombreux; ils ont été insensiblement détruits par les Iroquois; nous en avons encor quelques familles qui sont errantes. Il y a une jalousie & une inimitié irreconciliable entre ces deux nations. Les Algonkins sont mieux faits que les Iroquois. Ils ont les traits du visage assez reguliers pour des Sauvages, un air doux, une phisionomie

revenante, & l'on remarque dans leur entretien une délicatesse que les autres Sauvages n'ont pas. La Langue Algonkine est une Mere-Langue de laquelle beaucoup d'autres dérivent, & qui se parle & s'entend dans une grande partie de l'Amerique Septentrionale.

Quebec est au 46. deg. 40. min. de latitude Nord : il est le Siege d'un Evêque immediat de Rome, le sejour du Gouverneur General, la résidence de l'Intendant, le Tribunal d'un Conseil souverain ; & la retraite de plusieurs Communautez Religieuses ; il y a haute & basse Ville. Celle-ci est sur le bord du fleuve, au pied d'une Montagne de quatre-vingt toises de haut, & d'une Falaise de vingt-huit, nommée le Saut au Matelot, parce qu'il en tomba un du haut en bas. Les maisons y sont de pierre de taille bien bâties ; les Marchands y demeurent pour la facilité du Commerce. Elle est si bornée de ce côté-là qu'elle ne peut s'agrandir. Elle est défenduë par une Plate-forme dans le milieu qui bat à fleur d'eau, de sorte qu'il est difficile aux vaisseaux de passer sans être incommodez.

On y voit la Chapelle de Notre Dame des Victoires, qui fut bâtie en action de graces de la levée du siege des Anglois. Le General Phips y vint en 1690. avec

toutes les forces de la nouvelle Angleterre ; mais Monſieur le Comte de Frontenac, qui étoit pour lors Gouverneur General, défit ſes Troupes dans une décente que firent les Anglois à Bauport, & lui fit lever honteuſement le ſiege, avec perte de pluſieurs de ſes vaiſſeaux, & de plus de huit cens hommes d'équipage, dans le fleuve.

Il y a un chemin de la baſſe à la haute Ville, qui va inſenſiblement en tournant, les Charettes & les Caroſſes neanmoins ont bien de la peine à monter.

Le Palais Epiſcopal eſt ſur la côte. Monſieur de ſaint Vallier, ci-devant Aumônier du Roi en eſt l'Evêque. Nous en avons un autre qui eſt Monſieur de Laval premier Evêque de la Nouvelle France, il s'eſt démis de ſon Evêché il y a pluſieurs années aprés avoir beaucoup travaillé à l'établiſſement de la Foy. Il vit preſentement comme un ſimple Eccleſiaſtique dans ſon Seminaire.

Pour le Palais Epiſcopal c'eſt un grand Bâtiment de pierre de taille, dont le principal corps de logis avec la Chapelle qui doit faire le milieu regarde le Canal, il eſt acompagné d'une Aîle de ſoixante & douze pieds de longueur, avec un Pavillon au bout, formant un avant-corps du côté de

l'Est. Et dans l'Angle que fait le corps de logis avec cette Aîle, est un Pavillon de la même hauteur, couvert en forme d'Imperiale, dans lequel est le grand Escalier. Le Rez de Chaussée de la principale court étant plus élevé que les autres courts & le Jardin, fait que dans cet Aîle le Refectoire, les Offices & les Cuissines sont en partie sous terre, toutes voûtées de brique, & ne prennent jour que du côté de l'Est.

La Chapelle est de soixante pieds de longueur, son Portail est de l'ordre composite, bâti de belle pierre de taille, qui est une espece de Marbre brute. Ses Dedans seront magnifiques par son retable d'Autel, dont les Ornemens font un racourci de celui du Val de Grace. Il y auroit peu de Palais Episcopaux en France qui pussent l'égaler en beauté s'il étoit fini. Tous les Curez de la campagne qui ont des affaires particulieres à la Ville, y trouvent leur chambre, & mangent ordinairement avec Monsieur l'Evêque, qui se trouve presque toûjours au Refectoire.

La Cathedrale est à la haute Ville. C'est un assez grand Vaisseau. Le Chapitre étoit composé dans son commencement de douze Chanoines & de quatre Chapelains. Il est réduit presentement à neuf, sans Chapelains à cause du peu de revenu : la réü-

nion d'une Abbaye à ce Chapitre n'étant pas encore bien reglée. Il y a Doyen, grand Chantre, Theologal, grand Penitencier, & grand Archidiacre.

Le Seminaire est tout proche ; Monsieur de Laval en est le Fondateur. Il est sur la Plate-forme de la pointe qui donna le nom de Quebec. La face qui regarde le Canal, accompagnée de deux Pavillons, forme la plus belle veuë de la Ville. L'Aîle gauche où est renfermée la Chapelle a deux cens vingt pieds de long, & la largeur du bâtiment est de trente pieds en dehors.

La Chapelle avec la Sacristie a quarante pieds de long. La Sculpture que l'on estime dix mille écus en est trés-belle; elle a été faite par des Seminaristes qui n'ont rien épargné pour mettre l'ouvrage dans sa perfection. Le maître Autel est un ouvrage d'Architecture à la Corinthienne ; les murailles sont revétuës de Lambris & de Sculpture, dans lesquelles sont plusieurs grands Tableaux, les Ornemens qui les accompagnent se vont terminer sous la corniche de la voûte qui est à pans, sur lesquels sont des compartimens en Lozange, accompagnez d'ornemens de sculpture peints & dorez.

Cette Maison a coûté environ cinquante mille écus. Lorsque Mr. de Laval en

fit l'établiſſement en 1663. il lui reſerva les Dixmes de toutes les Paroiſſes, à la charge de nourrir & d'entretenir tous les Curez tant dans les Cures que lorſqu'ils ſeroient apellez au Seminaire, ayant le droit de les retirer comme il le jugeroit à propos & d'en faire venir de France aux frais de la Communauté, les Curez étant pour lors amovibles & révocables ; Sa Majeſté les a fixez depuis par les dixmes dont ils joüiſſent ; de ſorte que confirmant la même année l'établiſſement de ce Seminaire, le Roi lui en accorda le treiziéme pour les faire ſubſiſter. Mais comme par la ſuite du temps les Curez ont eu bien de la peine à vivre de leurs dixmes, Sa Majeſté leur donne huit mil francs tous les ans ſur les fonds du Treſorier general de la marine, que Mr. l'Evêque leur diſtribuë ſelon leurs beſoins.

Ainſi les Curez ſont preſentement fixes, ils joüiſſent du revenu de leurs dixmes, & ceux qui ont de la peine à ſubſiſter ont un ſupplément.

Monſieur de Laval prévoyant que la Nouvelle France ne pourroit peut-être pas fournir aſſez de ſujets pour remplir toutes les Cures, réünit ſon Seminaire avec celui des Miſſions étrangeres de la ruë du Bac à Paris, ce que le Roi confirma en 1676.

Le champ du Seigneur eſt vaſte dans ce païs. Il y a dequoi s'occuper. Il n'eſt pas toûjours neceſſaire d'y enviſager le martyre.

De jeunes Eccleſiaſtiques remplis d'une ſainte ardeur n'ont point d'autre ambition en partant de France que d'être ſacrifiez par les Iroquois. Il faut être comme Samüel dans une parfaite reſignation à tout ce qu'il plaît au Seigneur, en ſe dépoüillant de ſes propres ſentimens, & ſe conformant en même-tems aux intentions d'un Evêque qui ſçait ce qui convient à un chacun.

Il y a trente-deux Eccleſiaſtiques attachez à cette maiſon, ſept Miſſionnaires dans le Miſſiſipi, quatre dans l'Acadie, huit freres & autant de Donnez, qui ſont des perſonnes attachées pour toute leur vie à une Communauté, où ils font les fonctions de Domeſtiques.

Le revenu fixe n'eſt que de treize cens livres de rente. Mr. de Laval y a attaché la Seigneurie de Baupré, ce qu'un Arrêt du Conſeil d'Etat confirma en accordant au Seminaire dans ce temps les dixmes de toutes les Cures. Les penſions de quelques Eccleſiaſtiques, & le revenu des Chanoines qui vivent en commun contribuent auſſi à la ſubſiſtance. Ils ont quatre-

vingt Penſionnaires qui vont au College des Jeſuites. Leurs habits ſont uniformes, ayant un capot bleu à la Canadienne, ſur lequel il y a un paſſe-poil blanc, d'étofe.

Les caves ſont d'une grande beauté. On diroit en hiver que ce ſeroit un jardin où toutes les legumes ſont par ordre comme dans un potager.

Permettez moi, Madame, que je faſſe ici une petite diſgreſſion qui vous donnera une idée de la vertu & du zéle Apoſtolique de ces Eccleſiaſtiques qui ont porté l'Evangile à plus de ſix cens lieuës d'ici.

Nous aprîmes avec plaiſir, il y a un an, le progrés que fit Mr. de Montigni Grand-Vicaire de Monſieur l'Evêque de Quebec dans le Miſſiſipi, par tous les ſoins qu'il ſe donna à y publier l'Evangile. Il a viſité inſenſiblement ce fleuve en trés-peu de temps, juſques à l'embouchure où il a trouvé le Fort de Maurepas. Nous ne voyons point de François aprés Monſieur de la Sale qui ait fait cette découverte ſi heureuſement, au travers de tant de nations qui y ſont établies. Tout y eſt en guerre. Quelques nations commencent cependant à vivre en bonne intelligence par ſon entremiſe.

Ces peuples comprennent aſſez que la paix

paix eſt un moyen pour vivre plus heureux, & que pour acquerir cette tranquilité il faut quelquefois calmer les juſtes reſſentimens que l'on peut avoir contre ſon ennemi pour qu'il donne une ſatisfaction qui ôte tout ombrage.

Depuis qu'ils ont apris qu'il y a un nouvel établiſſement François au bas du fleuve d'où ils peuvent tirer pluſieurs avantages, ils ne reſpirent que les occaſions d'y pouvoir aller; mais les Natchets qui ont guerre avec quantité de nations du haut du fleuve, ſont un grand obſtacle pour en permettre le commerce.

La paſſion qu'ils ont d'être inſtruits des Miſteres de notre Religion a diſſipé leurs partis contre les Tonicas, les Taenſas, & pluſieurs autres nations, dans l'eſperance qu'ils ont que ce Miſſionnaire doit paſſer une partie de l'année chez eux. Il ſe chargea d'aſſurer ces peuples de leur part, qu'ils vouloient vivre d'orénavant dans une parfaite union.

Cette Nation eſt la plus nombreuſe du fleuve.

Elle habite des côteaux qui ne ſont jamais inondez.

Le Miſſiſipi a cela d'incommode, qu'il ſe déborde fort loin dans les terres.

Les Natchets executerent leur parole

trois jours aprés qu'il fut arrivé chez les Taensas, ausquels ils envoyerent des Deputez que l'on reçût avec tout l'acueil possible. On les conduisit avec ceremonie vis-à-vis la porte du Temple où le Grand Chef & les principaux de la Nation les reçûrent. Ils presenterent au Temple six robes de Rats mûsquez bien travaillées.

Un ancien qui étoit comme le Grand Prêtre, harangua à l'entrée sur une petite hauteur, adressant la parole à l'Esprit, & exhortant les deux Nations à oublier le passé & à vivre dans une paix inviolable.

Quoique les Sauvages de l'Amerique Septentrionale, vivent sans culte & sans aucune forme de Religion, ceux-ci ont des mœurs & des maximes qui les distinguent des autres. Ils ont des Temples dans lesquels ils entretiennent un feu perpetuel qui est consacré à l'Esprit. Ils en reconnoissent plusieurs; mais ils adorent particulierement celui qui préside à la nature.

Les Etrangers ne leur font point de presens un peu considerables qu'ils ne les portent en même temps au Temple, avec beaucoup de respect, comme un hommage qu'ils rendent à l'Esprit.

On les reçoit pour lors avec des ceremonies, se tournant du côté du Temple, levant les mains au Ciel, se les mettant sur

la tête, & regardant les quatre coins du monde. Lors qu'ils viennent chez eux pour y traiter d'affaire ils vont au Temple où tout ce qu'ils offrent est distribué à la Nation devant la porte. Il n'y a que ceux qui en ont le soin qui osent y entrer, ayant cette opinion ridicule, que si quelqu'autre y entroit, il mouroit. On y voit des figures d'hommes & d'animaux en relief assez mal travaillées, & plusieurs caisses d'os des Chefs les plus considerables.

Ils croyent que l'on se trouve aprés la mort dans un païs fort éloigné, ils mettent pour cet éfet dans le Tombeau du défunt tout ce qu'il avoit de plus précieux. Les parens & les amis y contribuent aussi par un petit nombre de corbeilles pleines de farine, afin qu'elle lui puisse servir dans son voyage.

Les Natchets & les Taensas ont une Loi bien cruelle. Lorsque le Grand Chef meurt, plusieurs se font un principe de Religion de mourir avec lui; mais lorsque le nombre n'est pas suffisant, on porte un present à une famille qui se fait un honneur d'y envoyer quelques-uns qui ne font aucune difficulté de sacrifier leur vie.

Il y a trois à quatre ans que trente Natchets souffrirent la mort pour acompagner leur Chef.

On leur caſſe la tête à coups de haches, aprés qu'ils ont fait brûler une certaine racine dont nous ne connoiſſons pas encore la proprieté, ou bien ils permettent qu'on les étrangle.

Quoique ce Chef ne ſoit pas tout-à-fait abſolu, on a cependant pour lui une grande veneration. Les femmes & les enfans n'oſent entrer dans ſa cabane, les anciens & les plus conſiderables ayant ſeuls ce privilege.

On n'aproche de ſon lit que de loin, & perſonne ne prend la liberté de paſſer entre ce Chef & un flambeau de canne qu'on y allume tous les ſoirs.

Le Village où il demeure s'aſſemble au temps des ſemences & de la recolte pour travailler ſur ſes terres. On commence d'abord par une danſe generale, chacun contribuant enſuite à un feſtin ſolemnel, aprés lequel c'eſt à qui lui rendra ſes ſervices.

J'ai peur, Madame, de m'engager dans un trop grand détail des mœurs de ces peuples, qui m'éloigneroit inſenſiblement de mon ſujet.

Revenons à Quebec. Je vous dirai, Madame, que le Château eſt ſur le bord d'une grande côte, eſcarpée de trente toiſes. Il eſt irregulier dans ſa fortification,

ayant deux Bastions du côté de la Ville, sans aucun fossé. La maison du Gouverneur general est de cent vingt pieds de long, au devant de laquelle est une terrasse de quatre-vingt pieds qui a la vûë sur la basse Ville & sur le canal. Ce bâtiment est fort agreable tant pour ses dedans que pour ses dehors, à cause des Pavillons qui forment des avants & arriere-corps. Il est à deux étages, il y manque encore un Pavillon de trente-trois pieds de long.

Il y a une batterie de vingt-deux embrasures à côté de cette maison, partie dans l'enceinte & partie au dehors, qui commande la basse Ville & le fleuve. A quatre cens pas au dessus est le Cap au diamant de quatre-vingt toises de haut, sur lequel est une Redoute qui commande le Fort, la haute Ville & toute la campagne.

Ce Cap est rempli de Diamans dans ses rochers. Il y en a d'assez beaux, & s'ils avoient la fermeté du vrai Diamant on s'y tromperoit aisément. Au dessous du Cap, en tirant au Nord-Oüest à l'extrémité de la haute Ville, est un Cavalier revêtu de pierre, sur lequel on peut mettre plusieurs pieces de canon, qui commandent la campagne, dans le milieu duquel est un moulin: On a fait un nouveau Bastion qui met la Ville à l'abri de l'insulte des ennemis.

Le Gouverneur general à douze mille francs d'apointement, trois mille en qualité de Gouverneur particulier, & autant pour le fret de ſes proviſions qu'il fait venir de France.

Il a huit mille ſept cens quarante-huit livres pour ſa compagnie des gardes, compoſée d'un Capitaine, d'un Lieutenant, d'un Cornette, & de dix ſept Carabins.

La garniſon du Château que les Fermiers du Canada entretiennent eſt compoſée de deux Sergents & de vingt-cinq Soldats. Ils ont trois mille ſept cens ſoixante & dix livres, & quatre cens quatre-vingt livres pour leur bois & leurs ſouliers.

On compte onze Gouverneurs generaux, depuis l'établiſſement de la Colonie, parmi leſquels Mr. le Comte de Frontenac a gouverné l'eſpace de vingt ans. Il étoit l'amour & les délices de la Nouvelle France, la terreur des Iroquois & le pere des Nations Sauvages aliées des François. Il déclara la guerre à la Nouvelle Angleterre de la part du Roi en 1689. Il ſoutint le ſiege de Quebec en 1690. contre toutes les forces des Anglois. Corlard petite Ville de la Nouvelle York fut emportée d'emblée par ſes ordres, dans laquelle on épargna une quarantaine d'Iroquois. Cette Nation ne reconnût point ce

bienfait. Elle ſe joignit dans la ſuite aux Anglois; mais il leur fit connoître que les ayant voulu conſiderer comme ſes amis, il pouvoit, quand il voudroit, leur faire reſſentir la force de ſes armes. En effet, le fort des Aniés, une des cinq nations Iroquoiſes, fut pris d'aſſaut en 1693. dans lequel on prit trois cens de leurs Guerriers.

Il alla en 1694. attaquer en perſonne à l'âge de 74. ans les Onnontagués qui ſont de la même Nation, où il porta le fer & le feu; & quelques réſolus qu'ils fuſſent de ſe défendre juſques à la mort, ayant envoyé tous leurs vieillards & les femmes dans la profondeur des bois, ils furent contraints d'abandonner leur Fort plûtôt que de haſarder une défenſe incertaine, leurs campagnes de bled d'Inde furent brulées : ce qui leur cauſa une grande famine. Les Onneyoüts eurent en même-temps un pareil ſort. Il les a obligez de le reconnoître pour leur Pere dans toutes les Ambaſſades où ils ſont venus lui demander la Paix; mais dans le temps qu'il alloit la conclure il mourut. La nouvelle de ſa mort ſe répandit auſſi-tôt chez eux. Il fut ſenſiblement regreté. Tout ce que je peux vous en dire, Madame, eſt que la Nouvelle France a fait en lui une trés grande perte. On reconnut quelques jours avant

sa mort où l'on estime les choses quand elles sont prêtes de finir, & où l'on commence à les mieux voir lors qu'on les va perdre, combien le Canada avoit d'amour & de tendresse pour lui. Ce n'étoit que larmes. On n'entendoit de toutes parts que des loüanges que l'on donnoit à sa vertu & à ses belles actions; de sorte qu'il pouvoit déja joüir de sa réputation & de sa gloire, & goûter comme par avance les favorables jugemens qu'on devoit faire de lui aprés sa mort. L'Etat Ecclesiastique l'honoroit pour sa pieté, & la noblesse l'estimoit pour sa valeur. Le Marchand le respectoit pour son équité, & le peuple l'aimoit pour sa bonté.

Le Convent des Recolets est tout vis-à-vis le Château. Leur Eglise est belle. Elle est entourée en dedans d'une boissûre de noyer de huit à dix pieds de haut. Le tableau du Maître-hôtel est un Christ que l'on décend de la Croix fait par le fameux frere Luc qui y demeuroit pour lors. La maison est bien bâtie. Le cloître est trés-beau, tout vitré avec les armes de plusieurs particuliers. Il y manque encor quelque corps de logis. La Nouvelle France leur a obligation de l'établissement de la Foi. Leurs premiers Missionnaires se sont rendus recommandables par tous les

travaux Apoſtoliques auſquels ils ſe ſont occupez. Que de peines & de miſeres n'ont-ils pas ſouffert parmi cinquante Nations barbares qu'ils ont conduits inſenſiblement à la connoiſſance du vrai Dieu. A meſure que l'Eſprit du Seigneur ſe répandoit dans les cœurs de ces peuples, ils les voyoient venir en foule ſe jetter à leurs pieds pour être inſtruits des veritez qu'ils avoient ignorées juſques alors. Leurs Capitaines en tête venoient demander le Baptême, & le recevoient avec leurs Enfans. Cette ferveur augmentant de jour en jour paroiſſoit comme effacer celle de nos François. Des Villages entiers s'atachoient avec aplication à toutes les regles & aux exercices de pieté que ces zelez Miſſionnaires leur preſcrivoient. On voyoit en certains endroits des Chefs prépoſez aux prieres, aux conferences, & aux affaires de notre Religion.

Il ſe trouvoit même des Neophites qui déclamoient contre les vices & les dereglemens par des diſcours pleins de zele.

On s'eſt accoûtumé d'abord à leurs manieres barbares, & par ce moyen on les a humaniſez inſenſiblement. Le grand deſintereſſement qu'ils remarquoient dans les Miſſionaires leur faiſoit connoître que ils n'enviſageoient que leur bien & leur

salut. Ce seul endroit les toucha vivement parce qu'ils faisoient un juste discernement de leur vertu, par l'empressement qu'ils remarquoient dans les François qui ne s'embarassoient que du commerce de leurs Pelleteries. A mesure qu'ils dévelopoient les nuages où ils étoient ensevelis, ils trouvoient qu'ils n'étoient pas de veritables hommes : Et aprés avoir connu dans la suite des années le veritable caractere des François ; ils ont tâché de les imiter dans toutes leurs manieres.

Nous ne voyons pas presentement que les Recolets ayent des Missions chez les Sauvages. Ils s'occupent au dedans du païs où ils font les fonctions de Curez dans les Paroisses de la campagne.

Les Jesuites qui vinrent en 1665. partagerent avec eux les travaux Apostoliques. La moisson devint pour lors plus grande. Ils trouverent beaucoup de difficultez à passer en Canada, par tous les obstacles que leur fit Monsieur de Caën directeur de la Compagnie qui étoit de la Religion.

Mais Mr. de Ventadour à qui Mr. de Montmorenci son oncle avoit cedé le titre de Viceroi de ce païs, obtint l'agrément de Loüis XIII. en leur faveur, & la Compagnie qui vit bien qu'on la contraindroit d'y donner les mains, consentit de bonne

grace en leur établiſſement, étant obligez neanmoins d'entretenir toûjours le même nombre de Recolets.

Les Peres Lallemand, Macé & Brebeuf furent choiſis par le Pere Noirot Provincial de Paris pour être les Coadjuteurs ſpirituels, & les freres Buret & Charton pour les Coadjuteurs temporels. Mr. de Caën qui vint en Canada leur ſuſcita beaucoup de traverſes.

Les Peres Recolets les reçûrent chez eux pendant deux ans, où ils n'avoient qu'un même eſprit, & ne faiſoient qu'un même corps, juſques à ce que leurs affaires de France pûſſent être reglées. Ils travaillérent de concert dans les commencemens. Le Pere Joſeph de la Roche-d'Allion Recolet, de la maiſon du Dulude & le Pere Brebeuf, furent deſtinez pour la Miſſion des Hurons qui eſt à trois cens lieuës au-deſſus de Quebec.

L'Evangile commençoit à fleurir, & la Colonie augmentoit, mais le nombre d'Huguenots qui y étoient pour lors auroit fait un grand tort à la Religion, ſi le Pere Joſeph le Caron Recolet, n'eut fait tous ſes efforts en France pour faire mettre un Catholique à la place du Directeur de la Compagnie, qui obligeoit les Catholiques d'aſſiſter à leurs prieres,

La tranquilité devint un peu plus grande dans le centre du païs, lorsque Mr. de Caën fut rapellé. L'acroissement de la Foi n'étoit plus si travaillé par des gens qui ont coûtume de tourner en ridicule les Ministres de nos saints Misteres, mais lorsque les Jesuites arriverent en la Nouvelle France, ils devinrent une pierre d'achopement aux Religionnaires. Il étoit du bien de la Colonie que ces Peres fussent sedentaires, afin d'avoir lieu, à mesure qu'elle augmenteroit, de fournir des sujets aux Missions éloignées, & de contribuër à l'éducation des familles.

Je trouve, Madame, que leur conduite fut tout-à-fait judicieuse, lors qu'ils freterent un petit bâtiment dans lequel ils firent embarquer vingt ouvriers de métier pour faire un établissement solide. Les Peres Noirot & de la Nouë, vinrent en même temps prendre part aux travaux de leurs premiers Missionnaires. La maison qu'ils ont presentement est à la haute Ville. Le College a été fondé par le Pere Gamache qui fit present de vingt mil écus. L'Eglise est fort propre. Le platfond est en compartimens de plusieurs quadres, remplis de plusieurs figures & ornemens qui font une belle symetrie. Le jardin est grand, accompagné d'un petit bois de haute

haute futaye, où il y a une trés-belle avenuë.

Ils enseignent les Humanitez, la Philosophie, & la Theologie; ils ont porté l'Evangile à plus de huit cens lieuës de Quebec. Ils ont sçû dompter la ferocité des Iroquois; les Peres Lallemant, Brebeuf, & de la Noüe ont versé leur sang les premiers chez ces Infidelles: Les deux premiers furent brûlez & rôtis à petit feu, & souffrirent tout ce que la rage & la fureur pouvoient inspirer, & l'on fit mourir celui-ci de froid. Je ne parle point de plusieurs autres de cette Societé, qui étant venus dans la suite en Canada s'estimerent trés heureux de suivre les mêmes traces de ces premiers Apôtres.

Quelques traverses qu'ils ayent rencontrées dans cette penible & dangereuse Mission, ils ont cependant trouvé le secret de soûmettre une partie de cette feroce Nation, sous le joug du Seigneur par la belle Mission qu'ils ont formée au Saut saint Loüis, proche l'Isle de Montreal, où ils ont assemblé plus de mille Iroquois qui composent un beau Village. Ils sont presentement plus de cinquante Religieux dans toute la Nouvelle France. On compte treize Missions éloignées, & ils ont penetré jusques au bas du Missisipi, à

plus de six cens lieuës de Quebec.

Quoique la derniere Guerre que nous ayons eû avec les Iroquois pendant douze ans, ait interrompu le cours des projets qu'ils avoient formé pour le parfait établissement du Christianisme, chez ces Sauvages, ils n'ont pas laissé de demander dans les dernieres Ambassades un de ces Religieux, pour être le mediateur de la Paix. Le Pere Bruyas fut en 1700. à Onnontagué, où il renversa tout ce que vouloit faire le Deputé du Comte de Bellomont, Gouverneur general de la Nouvelle Angleterre, contre l'alliance que les cinq Nations négocioient avec nous, & il ramena une partie de nos Esclaves.

Si les Religieux qui se sont établis dans la Nouvelle France n'ont envisagé que le bien public & la gloire de Dieu, les Hôpitalieres qui vinrent en 1639. travaillerent aussi de leur côté à tout ce qui pouvoit contribuër au soulagement des peuples, soit pour le spirituel, soit pour le temporel.

Dans quelle admiration n'étoient-ils pas de voir d'un côté des hommes qui se sacrifioient uniquement pour leur salut, & de l'autre des filles dont la charité leur faisoit abandonner leur Patrie & traverser les Mers pour venir prendre soin de leur

ſanté. Les travaux Apoſtoliques de ces Religieux les faiſoient quelquefois rentrer en eux-mêmes, ils ne pouvoient comprendre comment ils avoient pû être juſques alors dans l'ignorance du vrai Dieu, eux qui ſe croyoient les veritables hommes, & les veilles & les fatigues de ces ſaintes Religieuſes dans un païs ſi opoſé aux douceurs de la vie, les touchoient ſenſiblement.

Ces premieres Filles n'étoient pas venuës ſeulement pour y exercer le droit d'hoſpitalité, & pour le ſoulagement des malades; mais auſſi pour inſtruire les femmes & les filles Sauvages. Il eſt vrai que l'on s'imaginoit en France qu'il n'y avoit qu'à *cabaner* dans les bois auprés des Sauvages. C'étoit à la verité l'intention de leur Illuſtre Fondatrice.

Elles le firent en effet. Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, ſoûtenuë du credit de Mr. le Cardinal de Richelieu ſon oncle, voulant contribuër au bonheur & à la felicité de ce nouveau monde, tira de la maiſon de Dieppe trois Hôpitalieres Profeſſes de Cœur, avec l'agréement de Mr. l'Archevêque de Roüen. Elle leur fit un fond de ſoixante mil francs ſur les caroſſes d'Orleans. La compagnie leur accorda une conceſſion de terre en 1637, on

commença à bâtir en 1638. une petite maison à sainte Marie, un peu au dessus de Quebec, & on jetta dans la même année les fondemens de leur maison dans cette Capitale. Elles arriverent en 1639. avec des provisions pour deux ans. La petite verole qui se mit la même année parmi les Sauvages, leur donna bien de l'occupation. Les maladies ayant cessé les Sauvages s'établirent à une lieuë au dessus de Quebec, sur le bord du Fleuve. Les Hôpitalieres, qui n'étoient venuës que pour eux se trouverent obligées de ne les pas abandonner. Elles y firent un petit établissement en 1640. afin d'en être plus à portée; & en cas qu'il ne pût subsister, elles résolurent d'en faire une metairie. Le feu prit malheureusement la même année chez les Jesuites, qui brûla la maison & l'Eglise. Ces Dames leur cederent leur maison de Quebec, parce que les Jesuites faisant les fonctions de Curez, les François auroient eu de la peine à se passer d'eux. Elles allerent à saint Michel en attendant qu'elles pûssent accommoder leur maison de Silleri, & elles se trouverent ensuite au milieu des *Cabanes* des Sauvages.

Que des personnes qui ont méprisé le monde, ont de consolation, Madame,

quand elles ſe voyent dans une telle ſituation.

La vie molle & oiſive des gens du ſiecle, faiſoit ſi peu d'impreſſion ſur l'eſprit de ces Filles, qu'elles goûtoient avec beaucoup de plaiſir toutes les amertumes attachées à leur emploi & à leur maniere de vivre.

Abandonner une des bonnes Villes du Royaume, où elles avoient toutes les commoditez convenables à leur état, pour aller en Canada habiter les bois dans une petite maiſon couverte d'écorce d'arbres, expoſée à un froid extrême & y manquer de toutes choſes, c'étoit faire un grand ſacrifice.

Ces ſaintes Filles l'ont fait genereuſement.

Je ne vous parlerai point, Madame, des ſoins qu'elles prenoient des malades qu'elles avoient chez elles, & qui étoient dans les cabanes voiſines. Elles demeurerent quatre ans dans cette ſolitude; mais les irruptions continuelles que les Iroquois faiſoient ſur les Algonkins les obligerent à la ſollicitation de ceux-ci de ſe retirer à Quebec, ne voulant pas ſouffrir qu'elles devinſſent leurs victimes; de ſorte qu'elles revinrent à Quebec en 1645.

Elles s'y établirent avec le ſecours de

Madame d'Aiguillon. Elles donnerent asile l'espace de treize jours aux Urselines, dont la maison fut brûlée. Le Regiment de Carignan-Salieres qui arriva en 1665, donna lieu à l'Hôtel-Dieu de faire paroître son zéle avec d'autant plus d'empressement que les Sauvages commencerent à diminuër par les Guerres continuelles que les Iroquois avoient contre eux, & par les maladies qui en avoient beaucoup détruit; ce qui fit que les Hôpitalieres s'attacherent à la Colonie d'une maniere plus particuliere.

Ce Regiment ne laissa pas de leur être à charge, il y entra chez elles tout d'un coup deux cens malades qui avoient le Scorbut. Leur bâtiment étoit si petit, qu'on les mettoit dans le portail & aux greniers. Monsieur Talon qui étoit Intendant fort satisfait du zéle & des soins de ces Religieuses, écrivoit en leur faveur à la Cour qui leur accorda trois mil livres de rente. Les dépenses augmenterent cependant de plus en plus. Monsieur Talon toûjours porté d'inclination pour elles, entra tout-à-fait dans leurs interêts. Il leur prêta douze mille francs des deniers du Roi pour faire une grande sale qu'il prit le soin lui-même de faire bâtir. Voici ce que l'on mit sur la premiere pierre de ses fondemens.

C'EST

En l'an depuis l'Incarnation de M. DC. LXXII. *En memoire & à l'honneur du* SANG PRECIEUX *que Jesus-Christ versa pour nous*.

ET

Pour plaire à sa SAINTE MERE, *la Mere de Misericorde.*

QUE SOUS

Le Pontificat de Clement X. & le Régne de l'Invincible & du Pacifique Monarque Loüis XIV. Roi Trés-Chrétien.

Avec la joye & la Benediction de Messire François de Laval, premier Evêque du Canada.

Pendant la Superiorité de la Reverende Mere Renée de la Nativité, & la felicitation de ses Filles.

Au bruit des aplaudissemens de toute la Colonie.

Et par les soins infatiguables de Messire Jean Talon Intendant pour le Roi, des Finances, Justice & Police de la Nouvelle France.

Vû l'acroissement qu'il plaisoit à Dieu de donner au nombre des Malades, aussi-bien qu'à celui des Habitans, on a vû ajoûter ce nouveau logement à l'Hôtel-Dieu, par une continuation de Charitez de sa celebre Fondatrice la Mere des Canadiens.

Et l'ame de ce Nouveau Monde l'Illustre Marie de Vignerot Duchesse d'Aiguillon, & la trés-digne Niéce du Grand, du Pieux, & l'Incomparable Ministre d'immortelle memoire l'Eminentissime Cardinal Armand Duc de Richelieu, ausquels soit honneur & salut éternel.

Monsieur Talon voyant que les Hôpitalieres n'étoient pas en état de rembourser une somme si considerable, trouva le moyen de leur procurer encore trois autres mille livres de rente, dont il en retenoit une partie pour faire le remboursement des douze mille francs.

Les mille écus que Madame d'Aiguillon leur faisoit tenir tous les ans, étoient destinez pour la subsistance de la Communauté, & pour l'entretien des Sauvages. Elles s'épargnoient tellement sur leur necessaire, que quand elles avoient une femme Sauvage elles nourrissoient en même temps toute sa famille, ce quelles pratiquent encore aujourd'hui avec une grande charité, quoi qu'elles en soient fort incommodées.

Cette illustre Fondatrice qui connoissoit la rigueur du païs ne vouloit pas que ces Filles se negligeassent si fort; elle pria Monsieur l'Evêque de leur commander en vertu d'obeïssance de séparer les terres

qu'elles avoient pû acquerir, les meubles & la rente de France, afin que le bien des pauvres ne fut point confondu dans la suite avec celui des Religieuses, & que l'on vit par là, la dépense que l'on feroit pour les Malades, & qu'ayant leur bien à part elles ne se privassent pas tout-à-fait elles-mêmes des secours necessaires à la vie.

La rente de mille écus n'est plus qu'à deux mille francs. Les Fermiers de la Nouvelle France leur payent depuis trois ans ce que Sa Majesté leur avoit accordé. Elle leur fait encore la grace de leur donner mille franc sur le Tresorier general de la Marine. Elles ont fait plusieurs pertes sur mer. La grande économie les soûtient. Le nombre des malades qui entrent chez elles est considerable. Il est survenu depuis quelques années des maladies populaires, qui ont fait perir bien du monde. L'on y compte ordinairement tous les ans vingt & une mille journées de malades.

Elles ont presentement un trés-beau Bâtiment de pierre de taille, accompagné de deux Pavillons, qui coûte environ quarante-six mille francs; & il en faudroit encore dix mille pour l'achever. Ces Religieuses y ont travaillé elles-mêmes comme des Maneuvres, & les charois ont été faits par leurs domestiques. On a tiré la

pierre des fondemens, ce qui leur a épargné plus de dix mille francs.

Je vous viens de donner, Madame, une idée de l'Etat Ecclesiastique. Vous connoissez quel est le caractere des personnes qui se sont trouvez dans le premier établissement de leurs maisons, chaque Ordre s'est toûjours maintenu dans la pieté & dans la vertu. Les Communautez se sont augmentées à mesure que la Colonie s'est étenduë. Elles ont obtenu des concessions de terre : des Habitans s'y sont établis, & je trouve que l'Etat Ecclesiastique est le mieux partagé.

Le païs s'est policé insensiblement : les Gouverneurs generaux avoient trop d'occupations pour entrer dans le détail des affaires qui pouvoient naître. Sa Majesté créa un Conseil Souverain en 1663. pour pacifier les differens des particuliers, & prendre connoissance des interêts de la Colonie, qui devenoit fleurissante.

Le Palais est à la haute Ville, dans un fond au Nord Oüest; il consiste dans environ quatre-vingt toises de bâtimens, qui semblent former une petite Ville. L'Intendant y a son apartement, & les Magasins du Roi y ont leur place.

La Chambre du Conseil est assez grande; il est composé du Gouverneur gene-

nal, de l'Evêque, de l'Intendant, de sept Conseillers, d'un Procureur general, & d'un Greffier en Chef. Le Gouverneur general en étoit autrefois le Chef. Son autorité étoit trop absoluë dans un païs où l'on ne peut avoir des nouvelles de la Cour qu'au bout de dix mois. Quand les Conseillers ne donnoient pas dans son sens, ou qu'ils s'éloignoient de son avis, il les changeoit ou les exiloit : mais la Cour qui est si sage & si judicieuse a extrémement borné son pouvoir. Il n'est que Conseiller Honoraire, il est au haut bout d'une table ronde. Monsieur l'Evêque à sa droite, qui est aussi Conseiller Honoraire, & Monsieur l'Intendant à sa gauche qui fait fonction de President, quoi qu'il n'en ait pas le titre.

Les Conseillers sont placez selon leur ancienneté ; ils entrent tous en épée au Conseil. Aprés qu'un Conseiller a fait son raport sur une affaire Civile, le Procureur general donne ses Conclusions. Quand il s'agit du Criminel il les donne cachetées au Raporteur avant les opinions. L'Intendant recueille les voix commençant par le Raporteur, prend à droit ou à gauche les avis, jusques au Gouverneur general qui dit le sien, & l'Intendant de même, qui ensuite prononce l'Arrêt.

Le Conseil nommoit dans ses commencemens des Commissaires, pour prendre connoissance des matieres civiles. Il y a presentement une Prevôté depuis 1677. composée d'un Lieutenant general, d'un Lieutenant particulier, qui est aussi Lieutenant criminel, & d'un Procureur du Roi. Ils vont en épée à leur Assemblée. Le rabat & la robe noire seroient quelque chose de trop embarrassant pour des personnes qui peuvent se trouver tout d'un coup obligez de se batre contre les Iroquois.

En 1695. Mr. Deschambaux Procureur du Roi de la Jurisdiction de Montreal, commandoit un Bataillon.

Tous les Conseillers ont cent écus de gage. Le premier a cinq cens francs d'augmentation, & les deux qui le suivent ont encore chacun cinquante écus. Le Lieutenant general est payé sur les charges indispensables du païs, par les Fermiers d'Occident. Le Lieutenant particulier a du Roi quatre cens livres, & son Procureur cent écus. Ils rendent tous la Justice sans épices. Il n'y a point d'Avocats ni de Procureurs. Chacun plaide sa cause soi-même, s'il ne veut avoir recours à des Huissiers qui font l'un & l'autre du mieux qu'ils peuvent. Au reste je ne voi pas qu'il y ait grand Procez dans le païs, du

au moins ils ne durent pas long tems. Il y en a trés-peu pour le commerce, car comme il consiste en Castors, que l'on met au Bureau de la Ferme, dont on tire des Lettres de Change payables en France, les démêlez qui surviennent entre les Habitans, ne sont pas de si grande consequence pour empêcher les Juges de s'appliquer d'ailleurs au Commerce, qui est permis à tout le monde. Les revenus des terres n'étant pas suffisisans pour entretenir leurs Familles. Le païs est trop rude pour y joüir de toutes rles commoditez de la vie.

Le Commerce de la Nouvelle France est en Pelleterie, qui consiste principalement en Castor. Je ne sçaurois vous parler de cet animal qui fait toute la richesse de ce païs, que je n'avouë en même-tems que c'est celui de tous les animaux qui paroît avoir le plus de raisonnement; & je ne sçai ce qu'en penseroient les Carthesiens s'ils avoient vû avec quelle adresse il bâtit sa maison.

Elle est si admirable que l'on reconnoît en lui l'autorité d'un maître absolu, le veritable caractere d'un pere de Famille, & le genie d'un habile Architecte. Aussi les Sauvages disent que c'est un esprit & non pas un animal. Il juge de la durée de

l'Hiver, & il y pourvoit avec toute la précaution possible.

Les Castors s'assemblent plusieurs ensemble, ordinairement au nombre de neuf. Ils jugent de la bonté de leur établissement par la quantité d'eau qu'ils y trouvent, & ils ont assez de prévoyance pour arrêter le cours des petits torrens, de peur qu'ils ne tarissent pendant l'Eté, & ils y font des Ecluses pour empêcher ou détourner le débordement.

Lors qu'il s'agit de faire la charpente, il y a un Castor qui commande & décide de tout ; c'est lui qui est le premier mobile, & lors que l'arbre qu'ils coupent avec leurs dents est prêt de tomber du côté où il le juge à propos, il fait un cri qui est un signal à tous les autres d'en éviter la chûte. Le travail d'un Charpentier & l'aplication d'un Masson y sont observées avec Art. Les uns taillent les arbres, d'autres font des fondations, & enfoncent les pieux avec autant de force qu'un Cap de mouton. Les autres prenans du limon avec leur queuë en façon de truelles en font le ciment des murailles, qui se trouvent à l'épreuve des injures du tems.

Leurs maisons sont faites de bois, de jonc & de bouë. Elevées environ six à sept pieds hors la surface de l'eau. Elles ont

trois ou quatre étages. Les planchers sont faits de branches d'arbres, grosses comme le bras, dont ils bouchent le vuide avec de la terre & de la mousse.

Il y a plusieurs ouvertures par lesquelles ils tiennent toûjours leur queuë dans l'eau, car ces animaux sont amphibies.

Leur chambre est toûjours propre. Lorsque les eaux grossissent ils montent à l'étage qui est au-dessus de celui qui est innondé. Leurs provisions qui sont d'écorce de bois de tremble sont la plus grande partie au fond de l'eau.

Quand ils bâtissent sur les rivieres ils font leur bâtiment en demi-cercle, afin de rompre le fil de l'eau, & lors qu'ils bâtissent dans les lacs leurs cabanes sont en rond, & n'ont aucune entrée ni sortie par dehors.

Les Castors s'établissent ordinairement sur les rivieres, les lacs & les ruisseaux. Les Sauvages voulant les prendre dans les rivieres, examinent à peu prés les sorties qu'ils ont de les bien cacher ; car c'est un effet de la subtilité du Castor : Ils coupent la glace, afin que l'eau ait son cours, qu'ils entourent de perches & de pieux pour les empêcher de passer outre, & laissent au milieu un filet de peaux de quelques bêtes fauves.

Quand les Castors ne passent point par là, les Sauvages jugent qu'ils ont des trous sous terre ; & pour les connoître ils frapent en certains endroits de la glace qui puisse rendre un son clair, aussi-tôt ils y font un creux, & connoissent au mouvement de l'eau que le Castor fait agiter par sa respiration qu'il n'en est pas éloigné, à peu prés comme le mouvement de petites ondes qu'exciteroit une petite pierre que l'on jetteroit dans un étang : le Sauvage dresse des pieux aux environs de cette ouverture un peu au large pour lui faciliter le passage, & y mettre deux petites buchettes de bois qu'il faut de necessité que ce petit mouvement d'eau fasse agiter ; & lors que le Castor arrive le Sauvage le prend par la patte de derriere, ou par la queuë & l'enleve sur la glace, où il lui casse la tête.

Si les Sauvages veulent le prendre dans les lacs ; ils entourent de filets un peu au loin leurs maisons ordinaires, & vont raser celle de la campagne qui est environ à quatre cens pas, (car ceux qui habitent les lacs ont aussi une cabane hors du lac.) celles-ci ne sont point remplies de provisions comme les autres, elles ne leur servent, pour ainsi dire, que pour s'égayer & prendre le bain avec plus de liber-

té. La maiſon de campagne étant donc abatuë, les Sauvages y jettent quantité de pouſſiere de bois pouri pour les offuſquer lors qu'ils veulent s'enfuïr par ce paſſage. Cette deſtruction faite, les Sauvages ravagent la premiere maiſon, d'où les Caſtors veulent ſe ſauver, & s'embaraſſent dans les filets qui ſont déja tendus, & d'autres croyant trouver un aſile plus aſſuré, s'enfuyent à leur maiſon de campagne où ils ſubiſſent le même ſort.

Enfin lorſque les Sauvages veulent les prendre dans les ruiſſeaux, ils détruiſent leurs chauſſées pour les deſſecher, le Caſtor croyant que la violence de l'eau rompt la digue, veut y apporter du remede, pour lors les Sauvages les tuënt à coups de dards & de fléches.

Les Sauvages ne comprenoient pas autrefois comment les François pouvoient venir de ſi loin chercher avec tant d'empreſſemens des peaux de Caſtors, dont les plus uſées & les plus ſales étoient les plus recherchées. On remarque ſix eſpeces de ces peaux dont les prix ſont differens.

La premiere eſt le Caſtor gras d'Hiver. Celui que les Sauvages tuënt dans ce tems a un duvet bien épais & de grands poils. Ils couſent ſept à huit peaux enſemble ſi proprement, que les Ouvrieres de Fran-

ce ont de la peine à coudre des gans avec plus de délicatesse. Ils en font des robes qui leur traînent jusques aux talons. Elles leur servent d'habits. La sueur du corps & leurs mains sales de graisse d'ours qu'ils prennent à pleines mains pour la manger, lesquelles ils essuient à leurs robes, en font tomber les grands poils, & cotonnent insensiblement le duvet qui devient jaune. Cette qualité est la meilleure. Les Chapeliers en font de trés-bons chapeaux, & le Bureau en donne de la livre trois livres dix-huit sols neuf deniers.

La seconde est le demi-gras d'Hiver. Les Sauvages se trouvant obligez de traiter de ces robes avec les François pour leurs pressans besoins, quoiqu'elles ne soient qu'à demi engraissées, & que le duvet ne commençant qu'à cotonner & le cuir à jaunir. Il faut cependant que la peau soit aussi souple que celle du gras, il coûte trois livres dix-huit sols neuf deniers.

La troisiéme est le gras d'Eté. Ces animaux ont de grands poils pendant cette saison avec trés-peu de duvet. Les Sauvages en font des robes. Il ne vaut qu'une livre dix neuf sols.

La quatriéme est le veule. Les robes sont bien fournies; mais comme les Sau-

vages les ont portées trés-peu de tems, à peine le duvet en eſt-il gras. Ils ont la précaution d'en bien aprêter le cuir. Le Bureau en donne autant que du gras d'Hiver.

La cinquiéme eſt le ſec d'Hiver. Celui-ci n'eſt point réduit en robes à cauſe des coups de fuſils & des dards qui ont fait des ouvertures dans la peau. Son cuir eſt fort gros, mal aprêté. Son prix eſt de quarante ſols.

La derniere eſt le Moſcovite. Les Sauvages les prennent en Hiver dans des attrapes à ras de terre. Lors qu'ils voyent que la peau eſt belle, bien grande, & que les poils ſont longs ils en aprêtent le cuir. On fait un grand commerce en Moſcovie de cette eſpece.

Leurs Pelletiers ont l'adreſſe d'en tirer le duvet, ſans emporter le poil, & ces peaux leur ſervent de fourures, même de tapiſſeries. Il vaut un écu la livre.

Ce n'eſt pas ſans ſujet que l'on a fait toutes ces differences, afin d'obliger les Sauvages d'en traiter le plus qu'ils peuvent de la meilleure qualité.

Ceux qui ont du Caſtor le portent au Bureau de la Ferme, dont le Directeur donne des Lettres de Change payables en France. Il y en a eu en 1700. pour trois

cens trente mille quarante six livres. Le Canada tient presentement la Ferme. Les Fermiers d'Occident & le païs eurent de grandes contestations en 1699. & 1700. sur la diminution du prix des Castors. Il se tint à Quebec plusieurs assemblées, où le Clergé, la Noblesse & le tiers Etat se trouverent, pour representer à Monsieur le Comte de Pontchartrain le tort que causeroit cette diminution à la Nouvelle France. On a beaucoup envisagé la Religion dans cette conjoncture par raport à tant de Nations sauvages nos alliez, qui se soûtiennent dans la Foi par la liaison que nous avons avec eux, qui auroient pû faire commerce avec les Anglois, s'ils n'eussent pas été contens de nous.

Le Sauvage est difficile à manier quand il s'agit de l'interêt. Monsieur le Comte de Pontchartrain a trouvé un milieu dans toutes ces discussions qui est de donner au Canada la forme. Les Canadiens ont établi pour cet effet des Directeurs pour l'administration des affaires. On a obligé ceux qui commercent d'y avoir action selon leurs facultez, & tous ceux qui veulent en être y sont reçûs.

Il y a encore le commerce de peaux d'Orignaux qui étoit autrefois fort considerable. Il y en avoit beaucoup dans le gou-

vernement de Quebec ; mais tout eſt détruit, il faut aller bien avant dans les terres pour en trouver.

L'Orignac eſt de la grandeur du Mulet ; ſa tête lui reſſemble aſſez, il a le col plus long, les jambes fort ſeches, le pied fourchu & le poil gris blanc, ou roux & noir. Il porte ſur la tête un grand bois plat & fourchu en forme de main.

Il y en a qui peſent quelquefois juſques à cent cinquante livres. On tient que ſon pied gauche de derriere guerit du haut mal. Cet animal y eſt ſujet, & lors qu'il le ſent venir, il ſe gratte l'oreille de ce pied juſques à ce qu'il en ſorte du ſang. La chair de l'Orignac eſt plus délicate que celle du Cerf, & n'incommode jamais.

On les prend avec plus de facilité l'Hiver, principalement lors qu'il y a beaucoup de néges ſur terre.

Auſſi-tôt que le Chaſſeur a découvert dans les bois le *ravage* où il s'eſt attaché, (car il a cela de particulier qu'il demeure long tems où il trouve le jet du bois qui a pouſſé la même année) il tâche de le tuër par ſurpriſe ; mais, lorſque l'Orignac l'a éventé, le Chaſſeur le ſuit quelquefois cinq lieuës, la raquete aux pieds. Le verglats qui lui coupe les nerfs, l'accable ſi fort, qu'à la fin le Chaſſeur en vient à bout,

& qu'il le tuë de son fusil, ou à coups de poignard, quand il est enfoncé dans la nége. Le musle est le morceau le plus délicat, & la langue d'un trés-bon goût.

Son ennemi mortel est le Karkajou, qui est beaucoup plus gros qu'un chat. Il guête l'Orignac de dessus un arbre, ou le suit à la course. Lors qu'il le peut joindre il saute sur sa croupe, & se va attacher à son col qu'il entoure de sa queuë, il le mord & lui coupe la veine. Son sang se perdant insensiblement il tombe en défaillance. L'Orignac a beau se frotter contre les arbres, le Karkajou ne quitte jamais prise, à moins que l'Orignac ne se mette à l'eau.

La chasse que le Karkajou & les Renards font ensemble de cet animal est si plaisante que je crois vous faire plaisir de vous dire, Madame, de quelle maniere ils s'y prennent.

Les Renards qui ont le sentiment meilleur que le Karkajou battent le bois à petit bruit pour trouver la piste de l'Orignac. S'ils le voyent couché ou paissant, ils gagnent le large pour trouver l'endroit le plus commode à le faire passer du côté que s'est posté le Karkajou.

Les Renards qui le mettent à vûë au milieu d'eux sont comme deux Epreviers,

pendant qu'un troisiéme qui est derriere l'Orignac jappe tout doucement pour le faire aller du côté du Karkajou : S'il s'en écarte, les autres jappent à leur tour selon le mouvement qu'il fait pour l'engager de se détourner. Ils font ce manége jusques à ce qu'ils l'ayent fait tomber dans l'embuscade du Karkajou qui se jette sur lui.

Je ne vous parle point, Madame, de la menuë pelleterie qui consiste en Martes, Ours, loups de bois, loups cerviers, Renards noirs & argentez. Karkajous, Pécans, Pichious Islinois, dont le commerce va devenir considerable plus que jamais.

Il se pourroit faire d'autre commerce si l'on vouloit s'y apliquer. On y feroit du godron en quantité. Le charbon de terre, le transport des planches de chêne, de sapin, des bois de charpente : la pêche du Saumon, de la moruë & de l'anguille, avec des farines quand les années sont abondantes, auroient un grand cours aux Isles de l'Amerique.

On a fait en 1701. une tentative de la pêche du Marsoüin dans le fleuve à trente lieuës plus bas que Quebec, aux Isles de Kamouraska. Monsieur de Vitré Conseiller du Conseil Souverain de Quebec, sachant qu'une trés-grande quantité de ces

poissons qui sont tous blancs, courent en Eté le harang dans ces quartiers, se persuada que si l'on y tendoit des filets avec un arrangement particulier, il pourroit s'y en prendre. Il forma une Societé de deux Marchands pour en faire les frais. Monsieur le Comte de Pontchartrain qui ne souhaite que l'établissement & l'augmentation des Colonies, leur fit envoyer de Rochefort en 1701. des cordages pour en faire des filets. Mr. de Vitré dressa entre ces Isles & la Terre Ferme du côté du Sud la longueur de plus d'une demie-lieuë de filets qui formoient differens cheneaux avec une ouverture assez grande pour y laisser entrer les Marsoüins. Ceux ci fort avide du harang n'y étoient pas plûtôt, que des Canoteurs tout prêts tiroient une corde qui bouchoit ce passage.

Les Marsoüins qui avoient un champ assez vaste ne s'embarassoient pas pendant que la marée montoit, s'amusant aux harangs quand il s'y en trouvoit; mais lors qu'elle diminuoit à un certain point, on leur remarquoit un mouvement & une agitation qui leur faisoit jetter des mugissemens. Plus la marée décendoit basse, plus ils paroissoient inquietez. Ils avoient beau aller de côté & d'autre, ils ne trouvoient rien qui les arrêta: mais dés-lors

que

que la marée étoit ſur ſa fin, ils ſe ramaſſoient tous comme un troupeau de moutons, & échoüoient pêle-mêle l'un ſur l'autre. Monſieur de Vitré les envoyoit égorger, & les faiſoit traîner, porter, ou remorquer à la marée montante quand ils étoient trop gros. Tels peſoient trois milliers. Il en a fait des Huiles qui ſeront d'un trés bon uſage pour les Vaiſſeaux. On en fait des Fritures, & on a trouvé le ſecret de tanner les Peaux & de les paſſer en Maroquin. La Peau du Marſoüin eſt tendre comme du lard; elle a un limon d'un pouce d'épais que l'on gratte; elle devient comme un cuir tranſparent: les Taneurs les rendent minces ou épaiſſes ſelon l'aprêt qu'ils veulent y donner. On en peut faire des Hauts-de-chauſſes, des Veſtes trés déliées, & à l'épreuve du piſtolet, & on en pourra faire des Imperiales de Caroſſe, car il y en à de dix-huit pieds de long ſur neuf de large. Une petite Baleine dérangea cette Pêche qui promettoit beaucoup. Elle s'entortilla dans plus de quarante braſſes de filets qu'elle entraîna avec elle. On l'a trouva échoüée dans cet équipage à ſept lieuës de là. Elle étoit fort maigre.

On pourra tenter dans la ſuite la Pêche de la Baleine, qui eſt extrémement abon-

dante dans le fleuve : il y aura dequoi occuper toute la jeunesse du Canada, & j'estimerois ce commerce le plus considerable de toute l'Ameriquc Septentrionale. On le feroit sans beaucoup de peine & à peu de frais. Quand une chaloupe auroit pris sa Baleine elle l'emmeneroit à terre, où l'on en composeroit les huiles : on épargneroit un bâtiment & un grand équipage à entretenir. Si les Basques qui avoient commencé cette Pêche dans le fleuve ne s'étoient pas amusez à enlever secretement toutes les Pelleteries de Tadousac & des environs, ils ne s'en seroient pas vûs privez comme ils le sont presentement.

Le commerce des Marchandises n'est pas extrémement considerable ; il n'est bon qu'à de petits Marchands forains qui aportent ou font venir tous les ans des Marchandises de France pour sept à huit mille francs. Quiconque en aporteroit pour vingt mille francs il auroit de la peine à faire la vente la même année. Il y à cependant quelques Marchands particuliers qui ne laissent pas de faire un grand debit. On est beaucoup ménager car on cherche le solide. Le vin & l'eau de vie se debitent avec plus de facilité que tout autre chose.

Le temps où le commerce roule le plus à Quebec est aux mois d'Août, Septembre & Octobre, que les vaisseaux arrivent de France. Il se fait une Foire dans la basse Ville; toutes les Boutiques & les Magasins étalent leurs Marchandises. Ce ne sont qu'empressemens de part & d'autre pour se défaire de ses éfets, où pour avoir bon marché. On y voit sur la fin d'Octobre les habitans des campagnes que l'on apelleroit Païsans en tout autre lieu que le Canada, qui viennent faire leurs empletes. Chacun tâche de régler ses affaires avant la *Partance* des Vaisseaux, qui veulent profiter de la belle Saison pour éviter un coup de vent de Nord Est, qui vient quelques jours devant où aprés la Toussaints. Lors qu'ils different leur départ jusqu'au mois de Novembre, ils courent risque de rencontrer des glaces dans le fleuve.

La Rade qui se trouve tout à coup sans vaisseaux à quelque chose de triste. Tout est mort, pour ainsi dire, & nous sommes à peu prés comme les fourmis, ne songeant plus qu'à faire nos provisions pour l'Hiver, qui est fort long. On à la précaution dés la fin de Septembre de saler des herbes pour le potage. On arrange les salades & les legumes dans les caves, qui sont comme autant de petits Jardins pota-

gers. On se munit selon la portée de son ménage de viande de boucherie, de volailles & de gibier; qui étant gelées se conservent tout l'Hiver. La nége qui paroît sur terre dés le quinziéme Octobre vient à force dans le mois de Novembre. Il n'y à pour lors plus de commerce, & la plûpart des boutiques sont fermées. On est donc chez soi comme dans une taniere, jusques à ce qu'il y ait beaucoup de néges sur terre. Quand elle commence à s'endurcir on n'est plus si sedentaire : les carioles commençent à rouler. Une cariole est une espece de petit carosse coupé par le milieu, & posée au lieu de roues sur deux pieces de bois, dont les bouts sont recourbez pour glisser plus aisement sur la nége & sur les glaces. Ces sortes de Voitures sont trés commodes, on les embellit de Peintures & d'Armoiries : il seroit impossible d'aller autrement en carosse à cause de la quantité de nége.

Le temps de l'Avent se passe avec beaucoup de pieté. On se donne le premier jour de l'an des marques reciproques d'une amitié qui paroît si étroite, que c'est à qui se préviendra. C'est un mouvement si grand des gens de pied & des carioles pendant huit jours, qu'il semble que tout est en trouble. On passe la reste du temps

fort agreablement jusques au Carême. La joye & le plaisir y régnoient il y a quelques années : On ne laisse pas de donner des repas magnifiques ; il y en a qui se font avec ceremonie & beaucoup de circonspection, où l'on choisit les personnes selon leur condition. On prie un jour les femmes d'Officiers avec leurs Maris, les Conseillers un autre, & la Bourgeoisie y tient son rang. Les personnes du sexe de ce dernier Etat ont des manieres bien differentes de celles de nos Bourgeoises de Paris & de nos Provinciales. On parle ici parfaitement bien, sans mauvais accent. Quoi qu'il y ait un mélange de presque toutes les Provinces de France, on ne sauroit distinguer le parler d'aucune dans les Canadiennes. Elles ont de l'esprit, de la délicatesse, de la voix, & beaucoup de disposition à danser.

Comme elles sont sages naturellement elles ne s'amusent gueres à la bagatelle, mais quand elles entreprennent un Amant, il lui est difficile de n'en pas venir à l'himenée.

Le Carême est difficile à passer ; les mois de Février & de Mars étant la saison la plus rude de l'année : le froid est pour lors excessif, le temps neanmoins est beau & le Ciel trés pur ; l'Hiver à cela de par-

ticulier qu'il y a très peu de broüillards, ce qui fait que l'on s'y porte bien. On se fait ici au froid comme à toutes choses, sans que l'on se charge trop de hardes, les hommes sont la pluspart du temps tout déboutonnez. Quand on ne void qu'un à deux pieds de nége sur terre on dit que l'Hiver est trés doux : il y en a ordinairement cinq à six, du moins dans les bois. Je ne vous parle point de certains endroits ou des tourbillons en assemblent une si grande quantité qu'on ne pourroit s'en tirer si l'on s'y engageoit : la chasse est alors plus abondante, on y prend plus de Martes, de Renards, & d'autres Pelleteries : il y nége au mois de Mai. Le fleuve devant Quebec est d'un grand quart de lieuë de large, gêle presque toutes les années malgré le flux & reflux, il ne charie qu'à la fin d'Avril.

La longue durée de la nége fait que l'on ne commence les semences du bled & des autres grains qu'au mois de Mai, cela n'empêche pas que l'on ne fasse la recolte en Août & Septembre. Cette abondance de nége est comme un fumier, qui engraisse & échauffe la terre.

Si l'Hiver est rude, l'Eté qui ne dure pour ainsi dire que Juin & Juillet, n'est pas moins insuportable ; les chaleurs y

font exceſſives, & je trouve qu'elles font beaucoup plus grandes qu'aux Iſles de l'Amerique : le froid vient donc tout à coup & le chaud de même. On ne s'aperçoit point du Printemps qui ramene inſenſiblement les beaux jours : le dégel vient ſans qu'on s'en aperçoive, & nous n'avons point de ces Deluges comme à Paris. J'y ai vû des gelées ſi fortes les premiers jours d'Août, qu'il ſeroit difficile d'en voir en France à la Touſſaints de plus cuiſantes : elles paſſent & la grande chaleur revient auſſi-tôt Le tonnerre eſt frequent en Eté, le bruit en eſt ſourd, & il tombe preſque toutes les fois qu'on l'entend. J'ai remarqué que celui qui ſe forme aux Iſles fait un furieux fracas dans l'air, ſans beaucoup d'éfets, parce qu'il ſe dilate auſſi-tôt; mais celui de Canada ſe forme par un temps extrémement couvert, & qu'il n'y a pas un ſoufle de vent ſur terre, alors on ne ſait, pour ainſi dire, où donner de la tête pour reſpirer. C'eſt dans ces momens que les chaleurs ſont inſuportables : les rhûmes, qui ſont plutôt des enroüemens, ſont pour lors à craindre.

Il ne me reſte plus qu'à vous parler, Madame, du reſte du gouvernement de Quebec, en montant le fleuve. On trouve au Nord & Sud des Villages ſur le

bord : il s'étend jusques à l'Echaillon & aux Grondines, à quatorze lieuës au dessus de Quebec, & là commence le gouvernement des Trois-Rivieres. Dans l'espace de ces quatorze lieuës on trouve des deux côtez du fleuve plusieurs Paroisses & quantité de Villages, & des habitations en si grand nombre qu'elles touchent presque toutes les unes aux autres.

La riviere de Jacques Cartier est proche des Grondines, son entrée est remplie de Rochers à fleur d'eau. Je touché un jour à marée basse sur un qui étoit fort pointu. J'étois heureusement dans un canot de bois, & je courus grand risque de me noyer avec deux des plus belles Canadiennes qui se puissent voir. Comme Jacques Cartier tentoit dans ses premieres découvertes tous les plus beaux endroits du fleuve, il y fit malheureusement naufrage, & fut contraint d'y passer un Hiver bien rigoureux.

Le Platon sainte Croix est un peu plus haut du côté du Sud ; c'est une langue de terre qui est comme un fer à cheval, de seize arpens de superficie, au pied d'une petite montagne faite en amphitéâtre, sur le sommet de laquelle est un païs plat, où sont des campagnes de bled. Jacques Cartier jetta les yeux sur ce lieu pour en

faire une Ville. La pêche d'Anguilles que l'on y fait, & à Lobinieres, (terre du Lieutenant general, qui eſt au deſſus) au mois de Septembre, eſt ſi conſiderable qu'il n'y a point d'endroits dans le païs où elle ſoit plus abondante. Elles décendent du lac Ontario, autrement Frontenac, qui eſt à plus de cent lieuës. Il y a aux environs de ce lac des marais pleins de vaſe de douze à quinze pieds de profondeur: les grandes eaux les en font ſortir, & elles décendent vers les iſles Toncata, qui en ſont auſſi toutes bordées; elles ſe tiennent enſemble, & font des amas groſſes comme des muids: les courans du lac les entraîne inſenſiblement dans des rapides, & lors qu'elles ſont dans le fleuve elles ſe répandent de toutes parts, mais elles donnent particulierement au Platon ſainte Croix & à Lobinieres. Un Habitant en prend quelquefois trois milliers à une marée; elles ſont beaucoup plus groſſes qu'en France. C'eſt une mâne dans la Nouvelle France, & lors que l'on ſait bien les aprêter elles ſont délicieuſes. On en envoye aux iſles de l'Amerique. La Baronie de Portneuf-Becancour eſt tout vis-à-vis. Elle fut érigée en faveur de Mr de Becancour Chevalier de ſaint Michel, grand Voyer de la Nouvelle France.

angui

Voila l'idée la plus exacte que je puisse vous donner de ce gouvernement. S'il y avoit d'autres particularitez dignes de votre attention, j'aurois fait en sorte qu'elles ne me fussent point échapées pour vous en faire part. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que je suis avec un profond respect,

MADAME,

Vôtre trés-humble, &c.

XI. LETTRE.

Le gouvernement des Trois-Rivieres concernant la destruction des Algonkins, peuples de l'Amerique Septentrionale, par les Iroquois.

Les interêts communs entre les Algonkins & les François.

MADEMOISELLE,

Lors que je pense aux obligations infinies que je vous ai, aux bienfaits, & à l'honneur que j'ai reçû sous vos auspices de la plus illustre Dame du monde, je ne peux assez vous en témoigner ma gratitude. Toute la Cour sçait, Mademoiselle, que vous n'avez point de plus grande passion que de procurer du bien lorsque vous pouvez en trouver l'occasion. Les pauvres, sur tout la Noblesse affligée a recours à vous. Les plus grands Seigneurs même se font honneur d'ambitionner & de ménager votre estime. Qui vous inspire tous ces sentimens si genereux. C'est la vertu qui est née avec vous,

que vous conservez au milieu de la plus auguste Cour de l'Univers. Vous êtes à la Cour, & il semble que vous n'y soyez pas, par ce receüillement que l'on voit en vous, Mademoiselle, & qui vous fait faire des reflexions que nous ne sommes point nez seulement pour nous-mêmes, & que nous devons nous faire un devoir de procurer aux autres le plus de bien que nous pouvons.

Permettez, Mademoiselle, que pour vous divertir, pendant quelques momens de vos serieuses occupations, j'aye l'honneur de vous entretenir, en suivant l'histoire que j'en ai commencé. J'en suis au Gouvernement des Trois-Rivieres & de ses dépendances. J'espere que ce que je vous en dirai ne vous sera pas desagreable, & qu'il vous inspirera le desir de procurer le bien de cette partie du Nouveau Monde.

Le commencement du Gouvernement des Trois-Rivieres donne une agreable idée des campagnes & des habitations qui sont sur les rivages des plus belles rivieres de la Nouvelle France. Batiskan & Champlain qui sont deux Paroisses de quatre lieuës de long, ont dans cet espace leurs maisons sur le bord de l'eau, dans un païs plat. L'aspect que forme la largeur du

du fleuve qui y eſt de plus d'une lieuë, offre un point de vûë d'une longueur admirable par l'élevation des Caps & des terres eſcarpées qui viennent du côté de Quebec. Les Jeſuites ſont Seigneurs de Batiſkan, & Champlain eſt conſiderable par des mines de fer dont on a reconnu autrefois la bonté. Mr. Colbert envoya il y a trente ans la Pipardiere pour en faire l'épreuve, il y fit travailler pendant deux ans; mais le départ de Mr. Talon qui étoit Intendant du Canada, rompit cours à une tentative qui auroit pû avoir un heureux ſuccez, & être d'une grande utilité au Canada.

La ville des Trois-Rivieres qui eſt à cinq lieuës de Champlain tire ſon origine de trois canaux, dont l'un eſt plus large que la Seine au deſſus de Paris, & qui ſont formez par deux Iſles de quinze à ſeize cens arpens de long, chacune remplies de beaux arbres. Il y en a quatre autres fort petites au deſſus dans l'embouchure d'une riviere nommée Maitabirotine, d'où décendent pluſieurs Nations qui y viennent faire la traite de leurs Pelleteries. Elle à communication par des ſauts & delais avec le Saguenai qui eſt à ſoixante & dix lieuës plus bas. Un eſpace de terre, autrement un portage, empêche

que ces deux rivieres ne se communiquent l'une dans l'autre. Ces Sauvages qui sont voisins de la Baye d'Hudson apportent les plus belles Pelleteries du Canada.

La ville des Trois-Rivieres est au 46. deg. quelques minutes. Il y a un Gouverneur & un Major seulement. Elle est entourée de pieux d'environ dix-huit pieds de haut. Comme elle est dans le centre du païs, on n'a pas tant lieu d'apprehender les incursions des Iroquois. La situation en est belle. Le sel est sabloneux, & on y recueille de bon bled. L'union entre les Bourgeois dépend du desinteressement du Gouverneur ; car, pourvû qu'ils ne soient pas traversez dans leur commerce de Pelleterie, il ne survient point de dissentions qui troublent le repos public. On y compte soixante feux. Les Recolets en sont Curez. On y voit hors de l'enceinte un beau Convent d'Ursulines. Je ne vous parle point de plusieurs Seigneuries qui sont Nord & Sud dans ce Gouvernement.

Les Algonkins se refugierent autrefois dans ces quartiers. Cette Nation ayant été subjuguée par les Iroquois, fut contrainte d'abandonner son païs, qui étoit à cent lieuës au dessus des Trois Rivieres, dans celle des Outaoüaks. Les Algonkins qui

regardoient toutes les Nations avec beaucoup de mépris, principalement les Iroquois qu'ils traitoient de Païſans, ne vouloient point s'appliquer comme eux à la culture des terres. La chaſſe étoit leur unique occupation, pendant que ceux-ci leur fourniſſent du bled d'Inde & d'autres grains. Les Algonkins affectoient de regaler ſouvent les Iroquois de leur chaſſe, qui ſans trop s'embaraſſet de leurs manieres fieres & railleuſes s'accommodoient aſſez de la bonne chere qu'ils leur faiſoient. Ceux ci qui frequentoient rarement les forêts, n'étoient point faits à coure les Orignaux ni les Cerfs. Ils accepterent l'offre qu'on leur fit de s'aprocher des Algonkins, & ne firent enſemble qu'un même établiſſement. Les Iroquois leur donnoient tous leurs grains, & les Algonkins leur apportoient leur chaſſe. Il falloit cependant beaucoup de vivres pour faire ſubſiſter tout ce monde. Ceux-ci ayant détruit inſenſiblement toutes les bêtes qui étoient à leur portée, étoient contraints de chaſſer au loin. Ils commencerent à s'en laſſer. Ils témoignerent aux Iroquois qu'il étoit à propos d'avoir de leur jeuneſſe pour les accompagner à la chaſſe, afin d'éviter un malheur commun, puiſque les uns avoient de la peine à con-

tribuër de leur bled, & que les autres ne trouvoient des bêtes qu'avec bien des fatigues. Les Iroquois avouërent qu'il falloit prendre cet expedient, & conçûrent en même tems qu'ils auroient lieu par là de se rendre habiles à la chasse.

Les Algonkins formerent donc plusieurs bandes, où ils incorporerent des Iroquois. Tous ces partis se diviserent, afin de chasser plus facilement. Les Sauvages ont cette coûtume, de s'aproprier un terrain d'environ deux lieuës en quarré, qu'ils batent sans que d'autres osent y aller chasser. C'est une Loi qui est reçûë par toutes les Nations, à moins que de vouloir se faire une guerre irreconciliable. Un de ces partis composé de six Algonkins & de six Iroquois, s'écarta plus loin que les autres. Ceux-ci qui ne servoient pour ainsi dire, que de Chevaux de bas pour porter le butin, ne se rebutoient pas. Il arriva malheureusement que les Algonkins manquoient souvent leurs bêtes, ce qui les obligeoit de ne vivre que d'écorces de bois & de racines, que les Iroquois grattoient sous la nége. Cette extrêmité obligea les Algonkins de faire bande à part. Aprés s'être prescrit les uns aux autres le jour de leur retour, chacun laissa son bagage dans une cabane commune,

& prit son quartier. Les Iroquois qui commençoient à se bien servir de la fléche, avoient apris la maniere d'aprocher les bêtes. Les Algonkins ne furent pas dans la suite gueres plus heureux. Ils revinrent les premiers au *cabanage*, s'imaginant que les Iroquois trop écartez seroient sans doute morts de faim. Comme ils s'entretenoient sur les mesures qu'il y avoit à prendre pour les aller chercher, les six Iroquois arriverent chargez de viande d'Orignaux. Les Algonkins eurent de la peine à croire qu'ils eussent été capables d'une si belle expedition, sans avoir été secourus d'ailleurs par quelques-uns de leur Nation. Ils ne laisserent pas de leur faire bonne mine & de les en congratuler. La bienseance voulut que les Iroquois leur offrissent ce qu'il y avoit de meilleur. Le repas se fit avec beaucoup d'honnêteté de part & d'autre; mais les Algonkins jaloux de ce succés les assassinerent la nuit pendant qu'ils dormoient & les cacherent dans la nége. Ils suivirent le lendemain les pistes par lesquels les Iroquois étoient revenus, & trouverent les endroits où ils avoient chassé. Ils y rencontrerent un assez bon nombre de bêtes qu'ils firent secher & s'en revinrent chez eux.

Les Iroquois s'informerent de leurs

Camarades. Les Algonkins répondirent assez froidement que ces six les avoient quittez au premier départ, sans sçavoir ce qu'ils étoient devenus. Les Iroquois trop impatiens de ce qui pouvoit leur être arrivé, firent plusieurs détachemens dans les bois. On suivit les pistes de ces Chasseurs, & aprés avoir beaucoup marché on trouva les cadavres des six Iroquois que les animaux avoient déterrez. Ils examinerent les endroits du corps où ils avoient été frappez. C'en fut assez pour se plaindre de l'inhumanité des Algonkins. Ils firent beaucoup de reproches à leurs Chefs, qui se contenterent de blâmer les meurtriers & les obliger de satisfaire à ces morts par quelques petits presens, sans se mettre en peine du ressentiment des Iroquois, qu'ils regardoient comme gens incapables d'en pouvoir tirer vengeance.

Les Iroquois rongerent leur frein, & ne voulant plus se fier aux Algonkins, ils retournerent au Printems suivant dans leurs premieres terres qui étoient aux environs de Montreal, & le long du fleuve, en montant au lac Frontenac. Ils donnerent avis de cet assassinat à toute la Nation, qui conçût beaucoup d'indignation contre l'Algonkin. Celui-ci informé


QUEBEC
A Le Fort
B. les Recollets
C. La plate forme.
D. Les Jesuittes
E La Cathedralle
F. Le Seminaire
G. l'Hostel Dieu
H. Léveché
I. La Redoute
K. Le magasin apoudre
I
A
B
D
E
F
G
H

des mouvemens ſecrets qu'ils faiſoient, réſolut d'entreprendre la guerre s'ils ne vouloient ſe ſoûmettre à ſes Loix. Les Iroquois quoique plus nombreux, les apprehendoient. Ils ſe retirerent adroitement au lac Frontenac, aprés avoir ſoûtenu aſſez foiblement pluſieurs attaques, qui les avoient cependant un peu aguerris, & comme ils commençoient à ſe connoître, ils ſe rendirent maîtres de ces lacs d'où ils chaſſerent les Chaoüanons, qui n'étoient accoûtumez qu'à tuër des Ours & des Cerfs.

L'Algonkin ayant pris goût à la Guerre, réſolut de détruire l'Iroquois. Il alla l'attaquer au milieu de ſes retraites. Les Iroquois furent contraints d'aſſembler toutes leurs forces pour lui reſiſter. Ils s'aguerrirent de plus en plus, & le grand nombre arrêtoit ſouvent les incurſions de l'Algonkin,qui les harceloit extrêmement dans tous les differens partis qu'ils faiſoient, pendant que les autres ne pouvoient gueres reſiſter & ſoûtenir qu'à force de monde.

Les premiers François qui s'établirent en Canada, trouverent à leur arrivée deux Nations en Guerre. Le bruit ſe répandit par tout le fleuve de ſaint Laurent, même juſques à la mer du Nord, qu'une

nouvelle Nation que l'on apelloit François, étoit venu d'un monde extrêmement éloigné. Toutes les Nations aborderent le fleuve pour leur demander du fer. Les Poissons-blancs qui habitoient fort avant Maitabirotine, ne balancerent pas de venir s'établir à son embouchure pour profiter de tous ces avantages, s'étant établi dans la suite à deux lieuës de la Ville au Cap de la Magdelaine, où les Jesuites firent une Mission.

D'autres Nations qui étoient aux environs de Tadoussac & les Montagnais du Saguenai, dont le païs étoit rempli de quantité de belles Pelleteries, furent cause que les François y bâtirent un Magasin pour en faire le commerce. Ces peuples qui parloient tous la langue Algonkine, avec quelque difference neanmoins de prononciation, étoient fort dociles, & l'on n'en recevoit que de l'honnêteté. Ils se joignirent aux François, & les Algonkins qui continuoient toûjours de faire la guerre aux Iroquois, ayant eû connoissance des François, furent à la fin contraints de quitter leur païs pour se mettre à couvert des partis des Iroquois qui étoient devenus aussi habiles qu'eux sur le fait de la guerre.

Les Algonkins qui avoient rallié les Na-

tions avec lesquelles ils avoient fait la Paix, allerent chercher les Iroquois dans leur païs. Ils nous attirerent une guerre contr'eux, parce que s'étant déclarez nos amis, nous nous trouvions obligez de leur fournir des armes pour soûtenir l'établissement de la nouvelle Colonie.

Ils n'eurent pas la conduite que l'on doit avoir dans des entreprises d'éclat, n'y ayant aucune subordination entr'eux. Cette mesintelligence causée par une fierté insuportable, rompoit toutes leurs mesures, les jeunes gens voulant être les maîtres comme les Chefs & les Anciens. Les Iroquois au contraire, sur tout les Onnontaguez, qui étoient plus piquez avoient ménagé l'esprit de leurs jeunes gens, & s'étoient insinuez adroitement dans celui de tous leurs alliez qui leur donnerent du secours. Les enfans de quantité de familles de Chaoüanons, qu'ils avoient enlevez, ayant oublié insensiblement leur patrie, augmenterent aussi leurs forces de beaucoup.

Cependant l'Iroquois redoutoit toûjours l'Algonkin. Nous ne fûmes pas exemts des manieres insolentes des Algonkins, car ils eurent la hardiesse d'attaquer le Château de Quebec, pour en faire sortir Courville leur Interprete qui

leur avoit vendu de l'eau de vie contre les ordres. Cette Nation qui étoit un amas de plusieurs autres, dont la langue étoit commune, faisoit plus de quinze cens hommes depuis Quebec jusques à Silleri, qui en est à une lieuë sur le bord du fleuve, sans comprendre celles qui étoient dans le Saguenai, aux Trois-Rivieres & dans sa profondeur. Enfin elle devint peu nombreuse & resta à Silleri, où les Jesuites avoient fait un Fort de pierre qui leur servoit d'asile.

Les vrais Algonkins & leurs plus grands Guerriers, se rassemblerent aux Trois-Rivieres & au Cap de la Madeleine, d'où ils envoyoient tous les ans des partis contre les Iroquois, sans beaucoup de succez, à cause de la desunion qui survenoit. Ils ne laisserent pas de nous attirer les Iroquois qui faisoient de grandes incursions dans la Colonie. Les Algonkins la soûtenoient avec assez de fermeté, ils étoient quelquefois contraints de se battre en retraite; car les Iroquois qui dressoient des embuscades, les y faisoient tomber par de trés petits partis qu'ils envoyoient à la découverte, que les Algonkins poursuivoient avec trop d'ardeur; mais lorsque ils se trouvoient en nombre égal, ils revenoient toûjours maîtres des Iroquois.

L'action heroïque du fameux Pifkaret chef Algonkin, ne laiſſera pas, Mademoiſelle, de vous donner une dée de la valeur de cette Nation.

Cinq Chefs n'ayant pû réüſſir avec un parti de ſept à huit cens hommes, ſe réſolurent d'aller tous ſeuls vanger la mort d'un des leurs que les Iroquois avoient brûlé. Ils firent un canot & ſe munirent de pluſieurs armes à feu. Piſkaret qui en étoit le Chef, partit des Trois-Rivieres, & alla camper dans les Iſles de Richelieu, dont je vous parlerai dans la ſuite; qui ſont à douze lieuës plus haut. Ils entrerent le lendemain dans la riviere de Jorel, où ils aperçûrent cinq canots d'Iroquois de dix hommes chacun qui décendoient. Les Iroquois crûrent que c'étoient des avant-coureurs de quelque parti conſiderable, & s'enfuïrent à force de rames.

Comme ils s'apercevoient de tems en tems qu'il n'en paroiſſoit pas d'autres, ils revinrent ſur leurs pas. Lorſqu'ils furent à la voix, les Iroquois firent leurs *Saſſakoués* qui ſont des cris de Guerre, & leur dirent de ſe rendre priſonniers. Piſkaret répondit qu'ils l'étoient veritablement, & qu'ils ne pouvoient plus ſurvivre au Chef qu'ils avoient brûlé. Mais ne voulant pas qu'on les accusât de lâcheté, il les prioit de

venir au milieu du fleuve ; ce qu'ils firent tous dans le moment avec une viteſſe ſurprenante. Piſkaret avoit eu la précaution de faire paſſer de gros fil d'archal de dix pouces de longueur dans des bales de plomb, arrêtées par les deux extrêmitez, & les avoit accommodez en peloton, afin que par le fil d'archal s'étendant au ſortir du fuſil fit un plus grand eſcar, ce qui ne manqua pas d'arriver : car autant de coups dans un canot étoient autant d'ouvertures qui le couloient à fonds, les canots de ces païs ne ſont que d'écorce de bouleau extrêmement minces. Chacun de ſes gens devoit tirer à fleur d'eau ſur chaque canot des Iroquois, ſans s'amuſer à le faire ſur eux.

Lorſqu'il falut ſe battre, Piſkaret fit un mouvement pour ſe trouver enveloppé. Les Iroquois à l'envi des uns & des autres s'écarterent avec trop de précipitation. Les Algonkins prêts à faire feu, chanterent leurs *chanſons de mort*, feignans de ſe rendre ; mais ils firent tout à coup leur décharge par ordre qu'ils reïterent trois fois, reprenant d'autres armes. Les Iroquois culbuterent de leurs canots, qui coulerent bas, & les Algonkins leur caſſerent la tête, à la réſerve de quelques Chefs qu'ils embarquerent, dont

dont le ſort fut auſſi fatal que celui de l'Algonkin qu'ils avoient brûlé.

Piskaret fit encor une autre expedition où il réüſſit avec adreſſe. Comme il connoiſſoit parfaitement le quartier des Iroquois, il partit ſeul à la fonte des néges pour les ſurprendre. Il eut la précaution dans le chemin de mettre ſes raquetes le devant derriere, afin que, ſi l'on vint à découvrir ſes traces, l'on crût qu'il fut allé chez lui. Il ſuivit un côteau où la nége étoit fonduë, & ſes traces ne marquoient que ſur quelques petits Bancs qui ne l'étoient pas tout-à-fait. Quand il ſe vit proche d'un village Iroquois, il ſe mit le reſte de la journée dans un arbre creux. Il en ſortit la nuit & chercha un endroit à pouvoir ſe retirer à meſure qu'il faiſoit quelque expedition. Les Sauvages ont cette maxime de faire de grandes proviſions de bois pour l'Hyver, qu'ils ne brûlent que dans le mauvais tems, où lors qu'ils ſont occupez dans leurs campagnes de bled d'Inde. Ces amas ſont comme des chantiers en quarré tout proche leurs cabanes. Piskaret en aperçût quatre l'un contre l'autre. Tout étant pour lors paiſible dans le Village, il entra dans une cabane où il tua ceux qui dormoient, dont il enleva les chevelures.

Il se retira aussi-tôt dans son trou. Le Village fut en allarme le lendemain que l'on aperçût ce carnage. Les jeunes gens ne balancerent pas de courir aprés le Meurtrier. On découvrit les traces qui paroissoient d'un homme qui s'enfuïoit, ils s'animerent davantage à les suivre. Tantôt ils les perdoient, & tantôt ils les retrouvoient. Ils eurent beau courir, ces traces s'évanoüirent à la fin, parce que les Bancs de néges étoient fondus. Les Découvreurs s'en revinrent bien harassez de fatigues. Piskaret toûjours tranquille dans le centre de ses ennemis attendoit la nuit avec impatience, quand il vit à peu prés qu'il étoit temps d'agir : (les Sauvages ont cela de particulier que leur premier sommeil est fort dur) il entra dans une autre cabane où il en tua autant qu'il en trouva, & puis gagna son chantier. Tout fut en rumeur le lendemain plus que jamais. Ce ne fut que pleurs, que gemissemens, & une consternation generale. L'on courut encore aprés lui. On trouva bien les mêmes pistes ; mais comme le tems avoit été extrêmement doux, la terre étoit découverte. On visite les campagnes, on cherche dans les creux des rochers & dans les taillis, point de Meurtrier. Ils commencerent à soupçonner

Piskaret. Ils resolurent en même-tems que deux hommes feroient sentinelle dans chaque cabane. Piskaret méditoit le jour de nouveaux stratagêmes, il accommodoit *ses chevelures* la nuit, & fit une troisiéme sortie. Il se glissa vers une cabane où il regarda par un petit trou s'il pourroit tenter quelque nouveau coup. Il s'apperçût qu'il y avoit des sentinelles éveillées, il alla à une autre où il trouva la même contenance. Quand il vit que l'on se tenoit sur ses gardes, il entr'ouvrit une porte où il y avoit un factionnaire assis qui sommeilloit la pipe à la bouche, dont il cassa la tête de sa hache d'armes, sans avoir le temps de lui enlever la chevelure & s'enfuit, parce que son camarade qui veilloit à un des bouts de la cabane, fit un cri. L'épouvante survint. Tout le monde s'éveilla; mais Piskaret prit les devans. On ne manqua pas de mettre bien des gens en campagne pour l'attraper. Comme il prenoit les Cerfs & les Orignaux à la course, il ne s'embarassoit gueres de toutes leurs poursuites. Les cris qu'il leur faisoit de tems à autre pour leur donner à connoître qu'il n'étoit pas loin, les animoient davantage. Ils ne douterent point de le joindre au jour. Lors qu'il en appercevoit quelques-uns, il reïteroit ses cris,

& redoubloit le pas, son dessein étant de les amuser insensiblement jusques à la nuit. Les Iroquois n'ayant qu'un homme à poursuivre, donnerent le soin à cinq ou six des plus alertes de continuër. Piskaret voyant que la nuit aprochoit, précipita sa marche & se cacha entre chien & loup dans un arbre creux. Les Iroquois déja fatiguez commencerent à perdre esperance. Ils camperent la nuit assez proche de lui. Ils n'eurent pas le temps de se précautionner de vivres, ainsi ils n'eurent pas de peine à prendre du repos. Il attendit le moment qu'ils fussent accablez de sommeil; il se jetta si à propos sur eux, qu'il les tua tous & enleva leurs chevelures. Il fit plusieurs expeditions dans la suite contre eux, aussi-bien que d'autres Algonkins qui décendoient à la Colonie & enlevoient souvent par surprise des chevelures.

Les Iroquois qui étoient continuellement harcelez, nous vinrent demander la paix, & aussi aux Algonkins & aux Hurons, qui étoient nos alliez, lesquels ne faisoient qu'un corps. Ils demanderent des PP. Jesuites qui étoient bien-aises de profiter d'une occasion si favorable pour introduire l'Evangile parmi ces Nations. Mais ils consideroient ces Peres plutôt

comme des ôtages que nous leur avions donnez, que comme des personnes qui leur fussent utiles, & nous tenant par là dans une espece de contrainte de ne les pas inquieter, ils méditoient en même-temps les moyens de détruire plus facilement les Algonkins, lors qu'ils les trouveroient dans des partis de chasse.

On a vû, Mademoiselle, par experience que les Iroquois n'ont jamais fait de Paix avec quelque Nation, qu'ils n'ayent eû dessein de porter la Guerre ailleurs, & quand ils ont pû trouver les momens de fondre sur celle qui s'étoit crûë en sureté ils ne l'ont pas manquée. En effet ils détruisirent quelques années aprés cette Paix les Hurons qui n'étoient qu'à deux lieuës de Quebec, sans que l'on pût leur donner aucun secours, & s'ils avoient sçû le peu de force qui étoit dans cette Place, ils eussent passé tout au fil de l'épée.

Ils laisserent donc les François paisibles, qui d'ailleurs n'étoient pas trop en état de secourir leurs alliez. Ils firent courir le bruit qu'ils viendroient voir leur Pere *Onontio*, * pendant l'Hiver. Ces sortes de visites se font avec éclat. Ils assemblerent un gros de mille à douze cens hom-

* C'est le nom qu'ils donnent au Gouverneur du Canada.

mes. Ils prennent ſouvent le prétexte de venir faire la traite ; mais on ſe tient ſur ſes gardes. Les Iroquois ſuivirent donc le lac Champlain, couperent dans les terres & tomberent dans la profondeur de la riviere Nicolet, qui eſt à huit lieuës au deſſus des Trois-Rivieres dans le Sud du lac ſaint Pierre. Six découvreurs marchoient trois lieuës devant eux, ils apperçûrent des traces d'hommes dont ils donnerent avis. Ils rencontrerent peu de temps aprés Piſkaret qui retournoit de la chaſſe chargé de mufles & de langues d'Orignaux. Ils chanterent une chanſon de Paix en l'abordant. Piſkaret les prenant pour des Ambaſſadeurs, s'arrêta & chanta la ſienne. Il les invita de venir à ſon Village, qui n'étoit qu'à deux ou trois lieuës plus loin. Il y en eut un qui reſta exprés derriere, ſous prétexte de vouloir ſe repoſer. Piſkaret qui les crût trop facilement, marchoit de bonne foi avec eux ; mais ce dernier revenant ſur ſes pas le jetta à la renverſe d'un coup de ſon caſſe-tête dont il mourut. Piskaret leur avoit apris que les Algonkins s'étoient ſeparez dans leur chaſſe en deux bandes, les uns au Nord dans * Oüabmaches & les autres dans Nicolet. Ils retournerent à leurs gens avec

* A trois lieuës au deſſus des Trois-Rivieres.

la tête de Piſkaret. Les Iroquois ſe diviſerent en même-tems en deux partis. Ils ſurprirent les Algonkins & les taillerent en pieces. C'eſt ainſi que fut preſque détruite la plus fiere, la plus belliqueuſe, & la plus polie de toutes les Nations de l'Amerique Septentrionale, par des gens qu'elle regardoit comme incapables de lui faire le moindre mal. Elle experimenta funeſtement pour elle qu'il ne faut jamais mépriſer ſon Ennemi, n'y s'y trop fier quand on eſt reconcilié avec lui.

Il ne reſta plus d'Algonkins que ceux qui compoſoient quelques Villages auprés de Quebec, dont la plûpart moururent à force de boire de l'Eau-de-vie. L'avidité des premiers commerçans François leur faiſoit paſſer toutes les bornes du Chriſtianiſme pour ſatisfaire à leur propre interêt. Les Caſtors étant pour lors extrêmement chers, les Sauvages les vendoient aux François pour de l'Eau-de-vie. Nous ne laiſſons pas d'avoir encore quelques Algonkins ou Attikamegues, qui ſortans des Poiſſons blancs, & de differens peuples, qui ſe ſont alliez les uns avec les autres, ſe diſent encore Algonkins. Il y a des Abenaguis parmi eux, des Nepiciriniens, & d'autres qui font un petit corps. Ils ſont preſentement errans & ſe tiennent où la chaſſe les meine.

Lorsque l'on quitte les Trois-Rivieres on trouve à deux lieuës au dessus le lac saint Pierre, long de sept lieuës, sur quatre de large. C'est le premier lac de ce beau fleuve & le plus petit. Nos canots en côtoyent les bords. Les Barques seules osent en prendre le large. Il s'y éleve de si grands vents, qu'il semble que c'est une mer, & nous y en avons vû y *sombrer* sous voile.

On fait dans le fond du Lac des pêches trés-considerables en Hiver. C'est l'endroit de toute la Colonie le plus abondant en poissons. On ouvre de grands trous dans la glace de distance en distance, sous laquelle on passe des filets de quarante à cinquante brasses de long. On y prend du Maskinongé, qui ressemble beaucoup au brochet; sa têre est beaucoup plus grosse & sa hure fait un retour qui le rend camus: il y en a qui pese cinquante à soixante livres. Les bars sont monstrueux. Le poisson doré est un des plus délicats. L'Achigan est d'un trés-bon goût. Ceux qui font la pêche sur la fin de l'Automne devant que le lac soit glacé, laissent geler leur poisson, dont ils en font un trés-grand commerce. Celui que nous mangeons en Hiver est quelquefois pris deux à trois mois devant. Il ne laisse pas d'être trés-bon.

Je ne ſçaurois quitter le Gouvernement des Trois-Rivieres que je ne vous parle des iſles de ſaint François qui en ſont les limites. Je ne vois point d'endroits dans tout le Canada où l'on puiſſe vivre avec plus d'agréement, ſi l'on n'y étoit point troublé dans le temps de la Guerre. Ces Iſles ſont cinq ou ſix à l'extrêmité du lac ſaint Pierre, du côté du Sud, dans un enfoncement. Une riviere qui décend de la Nouvelle York vient s'y perdre, qui forme quantité de canaux fort larges, tous bordez de beaux arbres. Si l'on y pouvoit goûter avec ſûreté les plaiſirs d'une vie champêtre, on trouveroit tout ce qui peut la rendre heureuſe, & il n'y a point de ſi puiſſans Seigneurs en Europe qui ne vouluſſent avoir une pareille ſituation pour y faire leur demeure, un des plus agreables & des plus delicieux endroits du monde. Ces Iſles ſont d'une lieuë de long tout au plus, plates & remplies de bois de haute futaye. On y voit de grandes pinieres dont on a fait des mâts pour les Vaiſſeaux du Roi. Le chêne, l'Erable & le cedre s'y trouvent en quantité, le bled y eſt trés-bon, les prairies ſont charmantes, & les pâturages en ſont admirables. Le gibier y abonde en tout temps; celui qui eſt paſſager comme les

Oyes & les Outardes, qui n'y viennent qu'au Printems & en Automne, s'y trouve à profusion dans ces saisons, les canards branchus qui perchent y sont en tout temps; ces oiseaux ont sur la tête une aigrette mêlée de couleur de feu & de violet changeans, qui leur donne beaucoup d'agréemens. On fait de trés-beaux manchons de ces houpes. Si le lac est extrêmement poissonneux, tous ces canaux ne le sont pas moins.

Ce lieu est donc comme le centre de tout ce que l'on peut souhaiter de meilleur en Canada; mais que le repos de ceux qui y demeurent est traversé lors que nous avons la Guerre avec les Iroquois. Le Laboureur qui travaille à sa terre, quoiqu'armé de pied en cap, tremble à chaque pas que sa charuë avance du côté des bois par la crainte qu'il à d'être tué par ces Barbares, ou quand ses bœufs retournent pour faire un autre sillon, que l'on ne fonde tout à coup sur lui pour avoir la chevelure de sa tête, ou d'être mené prisonnier chez eux pour y être brûlé.

Les Habitans ont presentement moins lieu d'apprehender les incursions des Iroquois, puisque la Mission des Abenaguis est établie à une lieuë au dessus dans la riviere, & ce seroit une grande temerité à

un Iroquois de venir d'un propos déliberé se cacher dans un buisson pour y faire son coup, puis qu'à la premier allarme il ne manqueroit pas de gens alertes qui l'attraperoient.

Ces Abenaguis, qui sont conduits par les Jesuites, quitterent en 1700. le Saut de la Chaudiere, qui est à deux lieuës de Quebec, parce que le terrain devenoit sterile pour leur bled d'Inde. D'ailleurs le voisinage d'une Ville est souvent une pierre d'achopement à des ames que l'on veut maintenir dans un esprit de pieté & de religion. Je ne suis pas surpris si l'on n'a pas eû de peine à les voir changer de demeure. Ils se sont separez en deux bandes : les uns sont à quinze lieuës dans la profondeur du Saut de la Chaudiere pour être plus à portée des Abenaguis de l'Acadie, avec lesquels ils ont été bien-aise d'entretenir plus facilement un commerce d'amitié, & les autres parmi lesquels sont des loups & des Sokokis, ont mieux aimé s'éloigner jusques à saint François, pour y profiter des commoditez de la vie. Les Iroquois n'aiment point à avoir affaire avec eux, ils les connoissent pour des gens intrepides dans le combat, & ils évitent autant qu'ils peuvent d'en venir ensemble aux prises. Le P. Bigot en est le Mission-

naire, il eſt de la famille des Barons Bigots. La vie qu'il meine avec eux eſt tout-à-fait Apoſtolique, il s'eſt fait à leur maniere, ſa cabane eſt d'écorce d'arbre, ſon lit eſt une peau d'ours étenduë ſur la terre, ſa vaiſſelle eſt compoſée de petits plats d'écorce de bouleau, où les Sauvages lui mettent de leur *ſagamité*, qui eſt un composé de bled d'Inde boüilli, quand ils ont du gibier, ils lui en font part. Il s'accommode à leur genre de vie, & il s'eſt tout dévoüé à leur converſion. Cet exemple ſeul eſt capable de les entretenir dans cet eſprit de Religion, que le Seigneur leur a donné par un éfet de ſa miſericorde. Je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MADEMOISELLE,

Votre trés-humble, &c.

XII.


CARTE
du Gouvernement du
MONTREAL.
Saut du Buisson
Saut du trou
Rapides
Lac des 2 Montagne
R. des outaouakais
Chateau Guai
Mision du Saut S. Louis des Iroquois
Prairie de la Magdelaine
la Chine
R. S. Pierre
Isle Jesus
Montreal
S. Marie
Pointe tremblay
la Chernaye
Longueil
Tremblay
Boucherville
Cap Varenne
Cap S. Michel
R. de la Somption
Repentigni
S. Sulpice
Vercheres
les corne
Contre Cœur
S. Ours
Cap massacre
la Valeterie
Riu. de Richelieu ou des Iroquois
Antaua dautrai
Soret
R. Masquinorge
les Isles de Richellieu
Baye des
R. S. Fraçois
Lac S. Pierre
R. des Loup
pointe au Sable
R. Nicolet
bout du Lac
Tonnancour
Pointe du Lac
R. Oüiammachiche

XII. LETTRE.

Gouvernement de l'Isle de Montreal.
Détail de toutes les côtes de ce gouvernement.
Plusieurs actions passées entre les François & les Iroquois.
Etablissement des Iroquois Chrétiens à Montreal.

MADAME,

J'aurois bien besoin ici de la délicatesse de votre esprit & de votre politesse pour écrire juste. J'avouë ma temerité d'avoir entrepris de vous faire un détail du plus beau Gouvernement de la Nouvelle-France. Que diront les Dames de la Cour, quand elles verront que je vous mets à la tête d'une lettre qui ne parle que d'Iroquois. Les Muses du Parnasse avec qui vous avez beaucoup de liaison, vont encor bien plus se déchaîner contre moi que les premieres. Elles diront que je suis un impoli, un indiscret, un * Caraïbe ; car

* Les Caraïbes demeurent à la Dominique, distante de douze lieuës de la Quadaloupe, lieu de ma naissance & de ma demeure.

rien n'eſt plus haſardeux pour un homme comme moi, que de ſe montrer à des yeux à qui nul défaut, nulle imperfection n'échape. Mais étant ſous vos auſpices, Madame, j'eſpere qu'elles auront quelque indulgence pour un homme d'un Nouveau Monde.

La beauté du Gouvernement de Montreal ne conſiſte pas tant en ſon agreable ſituation qu'aux mouvemens militaires que l'on y fait, lorſque nous avons la Guerre avec les Iroquois. Je ne vous raporterai point d'abord pluſieurs circonſtances qui feroient connoître avec quelle intrepidité l'on a ſoûtenu les irruptions de cette Nation, qui eſt devenuë la plus cruelle & la plus redoutable de toute l'Amerique. Trouvez bon, Madame, que je vous conduiſe juſques à l'Iſle de Monreal. Je ne laiſſerai pas de vous entretenir de quelques actions particulieres qui ſe ſont faites ſur ſes côtes. Permettez-moi en même temps d'entrer dans des particularitez qui regardent generalement ce païs.

Les Iſles de Richelieu qui ſont au nombre de plus de cent, font le commencement de ce Gouvernement. Elles ſont à la tête du lac ſaint Pierre, en remontant le fleuve, toutes remplies d'arbres, en-

tr'autres de Noyers dont le fruit à plûtôt le goût de l'amande que celui de la noix. On en conserve en Hiver qui se mangent en cerneau. Il y a beaucoup de vignes, la chasse du Gibier y est considerable, sur tout celle des Rats musquez qui se fait au mois d'Avril. Ces animaux font leurs cabanes de terre sur le bord du fleuve, l'odeur du musc les fait reconnoître, ils sont beaucoup plus gros que les deux poings, ils ont la queuë plate qui leur donne la facilité de nager. La chair en est délicate; mais il faut leur faire jetter un boüillon auparavant que d'en manger. La peau a un duvet que les Chapeliers mêlent dans les chapeaux, leurs testicules sont veritablement du musc, tel Chasseur en tuëra à sa part sept à huit cens. Les Cerfs & les Chevreuils ont été détruits dans tous ces quartiers, ils étoient autrefois par bandes de deux à trois cens.

Lors que l'on a quitté cet Archipel qui sert de retraites aux Iroquois, on trouve du côté du Sud la Seigneurie de Sorel. Tous les habitans de ce gouvernement sont renfermez dans des Forts, palissadez de pieux, de douze à quinze pieds, pour être à l'abri des Iroquois; de sorte qu'il y a trés-peu de maisons à la campagne. Le Fort de Sorel est à l'embouchure

de la riviere de Richelieu, qui se décharge dans le fleuve saint Laurent. C'est par cette riviere que l'on apelle encore la riviere des Iroquois, où les premiers François accompagnez des Montagnais & des Algonkins les ont été chercher jusques dans leur païs pour leur livrer combat.

Monsieur Champlain qui a été le premier Gouverneur du Canada, voulant donner à ses alliez des preuves de son estime & de la valeur de la Nation Françoise, se mit à leur tête, il entra dans cette riviere & poussa jusques à un lac qui porte aujourd'hui son nom.

Mais avant de vous parler de ce combat, il faut vous representer, Madame, de quelle maniere les Algonkins disposerent l'ordre de bataille. Ils consultent ordinairement leurs Jongleurs ou Devins, pour sçavoir l'évenement de leurs entreprises, ce ne sont que des fourbes & des Imposteurs qui ne laissent pas de rencontrer quelquefois juste, car l'on tient que le Manitou * leur parle.

Aprés qu'ils eurent apris à peu prés le succés qu'ils pouvoient esperer, les Chefs prirent des bâtons de la longueur d'un pied autant qu'il y avoit de Combattans, & en firent de plus gros pour marquer ceux

* Le diable.

que l'on choisiroit pour Chefs. Le grand Chef arrangea tous ces bâtons en rase campagne, selon son caprice, & montra à ses gens le rang & l'ordre qu'ils devoient tenir dans le combat, par les mouvemens qu'il faisoit avec ces bâtons. Les Chefs de guerre & les autres fort attentifs sur lui se mirent en ordre, & se mêlant les uns parmi les autres, reprirent leur rang; ce qu'ils firent jusques à trois fois pour en savoir mieux l'exercice. Toutes ces mesures prises on continua la route, & on n'eut pas plutôt doublé un Cap du Lac Champlain, que l'on découvrit les Iroquois qui venoient en guerre, ce ne fut pour lors que des cris & des huées de part & d'autre. Monsieur de Champlain fit tenir les canots un peu au large. Les Iroquois mirent pied à terre & commencerent à abatre des arbres avec des haches de pierre, entre lesquels ils se barricaderent. Nos Algonkins arrêterent leurs canots avec des perches, à la portée d'une fléche de leurs barricades, & détacherent du monde pour leur demander s'ils vouloient se battre, les Iroquois répondirent qu'il faloit attendre le jour pour se mieux connoître. Toute la nuit se passa en danses & chansons de guerre, mêlées d'une infinité d'injures & de reproches que l'on

se fit de part & d'autre. Mr. de Champlain qui avoit mis des François dans chaque canot ne parut point, crainte d'être aperçû des ennemis. Le jour étant venu on fit la décente en ordre de bataille. Les Iroquois qui étoient environ deux cens hommes, sortant de leurs retranchemens marcherent à petit pas, avec un air tout-à-fait grave, ayant à leur tête trois grands Chefs, qui avoient des panaches sur leurs têtes. Les Algonkins n'eurent pas plûtôt débarqué. qu'ils coururent deux cens pas au devant des Iroquois, ils apellerent dans le moment Mr. de Champlain par de grands cris & s'ouvrirent en deux pour lui donner passage. Il se mit à leur tête, marchant vingt pas devant, pendant que les François avoient coupé dans le bois devant le jour. Cet objet nouveau surprit les Iroquois, ils firent alte pour le considerer. Mr. de Champlain voyant qu'ils balançoient à tirer, coucha en joüe son arquebuse qui étoit chargée à morte charge, jetta par terre deux de ces Chefs & blessa un troisiéme. Ce ne fut aussi-tôt que des cris affreux de la part des Algonkins, les fléches volerent tout d'un coup de part & d'autre. Les Iroquois ne pouvoient comprendre qu'étans couverts de cuirasses tissuës de fil de coton, & de bois à l'épreu-

ve de la fléche, leurs Chefs avoient pû tomber morts ſi ſubitement. Mr. de Champlain rechargea ſon arquebuſe, & donna encore dans le corcelet du troiſiéme qu'il jetta à la renverſe. Le combat s'opiniâtra ; mais les Iroquois perdant courage de voir leurs gens tuez ſi vîte, dont les plaies leur paroiſſoient ſi extraordinaires, prirent la fuite, & abandonnerent le champ de bataille. On ſe ſaiſit de douze guerriers, on fit un grand butin de bled d'Inde, de fléches, carquois & d'haches d'armes ; on danſa & on chanta pendant trois heures la chanſon de la victoire. Tel fut le premier combat où nos alliez connurent l'utilité qu'il y avoit d'être de nos amis.

Ce n'eſt pas, Madame, la coûtume de remporter une victoire ſans qu'on ne la ſignale encore par des marques authentiques. Les Algonkins firent un diſcours aux priſonniers, par lequel ils leur reprocherent toutes les cruautez qu'ils avoient exercées contr'eux en differentes actions, & en firent chanter un pour voir s'il auroit du courage pendant qu'on allumoit un grand feu pour le brûler. Il dit ſa chanſon de mort d'un ton aſſez triſte, car il eſt ordinaire que ces Guerriers ſe laiſſent brûler ſans jetter une larme. Cha-

cun prit son tison & le lui passoit sur le corps, avec une tranquilité aussi grande que feroit un Peintre qui couche ses couleurs sur un tableau, ils lui donnoient quelquefois du relâche pour lui laisser prendre haleine; & lui jettoient de l'eau pour le rafraichir; ils lui brûlerent le bout des doigts, ils lui enleverent la peau de la tête, lui faisant dégouter de la gomme toute chaude & lui percerent les poings, dont ils tiroient les nerfs avec des bâtons. Ce suplice eut duré plus long-tems si Mr. de Champlain n'en eut témoigné de l'indignation. Ils lui casserent la tête d'un coup d'arquebuse. Ils ne voulurent pas en demeurer là; ils lui ouvrirent le ventre, jetterent ses entrailles dans le lac, lui couperent la tête, les bras & les jambes, & se reserverent la chevelure, le cœur fut mis en plusieurs petits morceaux qu'ils firent manger à un de ses freres & à ses camarades. Ce suplice n'est pas extraordinaire parmi eux; ce sont les loix de la guerre, & lorsque les Iroquois nous prennent des prisonniers, ils leur font subir le même sort. Nous avons eû cependant trop d'indulgence pour les leurs, ils en ont abusé, & ils ont crû que c'étoit un effet de notre timidité. Ce qui nous a obligé dans la suite d'user de represailles en toute rigueur.

Depuis que la Colonie s'eſt augmentée on a établi à quinze lieuës dans la riviere de Sorel le Fort de Chambli, qui eſt dans un lac du même nom, où il y a toûjours un détachement de Soldats commandé par un Capitaine. C'eſt un poſte avancé qui tient en bride les Aniers qui eſt une des cinq Nations Iroquoiſes, voiſine de la Nouvelle Angleterre; mais quelque précaution que l'on prenne, ils paſſent au travers des bois avec autant de facilité qu'ils feroient dans la plus belle campagne. Cette Nation ſeroit preſentement détruite ſi on ne l'avoit pas trop ménagée.

Les Iroquois du Saut & de la Montagne de Montreal, nos Concitoyens, dont je vous parlerai dans la ſuite, firent tout ce qu'ils pûrent pour engager les Aniers de ſe joindre à eux, pour reconnoître & adorer enſemble le veritable Dieu du Ciel & de la terre, ou pour me conformer à leur expreſſion, afin de faire enſemble la priere. Ceux-ci firent auſſi de leur côté tous leurs efforts pour les détourner de prendre ſi à cœur les interêts des François. Nos Iroquois ne pouvant rien gagner ſur l'eſprit de ceux ci, vinrent à d'autres extrêmitez, & jurerent en même-tems leur perte.

On fit pour cet effet en 1693. un par-

ti de six cens hommes, composé d'habitans, de soldats, des Algonkins des Trois-Rivieres, des Hurons de Lorette, des Abenaguis du Saut de la Chaudiere & de nos Iroquois, commandé par Messieurs Mantet, Courtemanche, & la Noüe, trois Officiers subalternes.

On partit le vingt-cinq Janvier de la Prairie de la Magdeleine, nos François couperent dans les terres pour se rendre au lac Chambli. pendant que les Sauvages chasserent chemin faisant, car c'est l'usage d'en agir ainsi, lors que l'on va en guerre. Les fatigues du voyage furent grandes. Il falut passer à travers les forêts, marcher en raquetes, coucher sur la nége, chacun portant ses munitions de guerre & de bouche. On ne fait point ici la guerre autrement, à moins que le Gouverneur general ne marche à la tête de tout le païs en canots & en bâteaux.

On arriva le 16. Février à la vûë d'un des petits Forts des Aniés. La Noüe s'en rendit maître, & Mantet fit main basse sur un autre, & on les brûla tous deux. Courtemanche gardoit les prisonniers que l'on avoit faits dans les bois. On alla deux jours aprés à un troisiéme Fort de plus grande consequence, où l'on entendit la nuit un grand bruit. La Noüe crût qu'il

étoit découvert. C'étoit un parti de quarante Guerriers qui chantoient leurs chansons de mort, pour se disposer à se rendre chez les Onneyouts, autre Nation Iroquoise qui formoient aussi un autre parti. Les Aniés qui n'avoient pû encore apprendre que deux de leurs Forts venoient d'être pris, furent bien étonnez d'entendre tout-à-coup dans le temps le plus tranquille un bruit d'armes à feu, c'étoit à qui sortiroit de sa cabane pour sçavoir ce que c'étoit. On avoit eu le secret d'ouvrir les portes du Fort, les Aniés se mirent aussi-tôt en état de se battre, trente de nos Sauvages perirent au premier abord, la hache d'armes à la main; mais quelque resistance que les Aniés pussent faire il falut succomber. On mit le feu aux pieux du Fort, aux cabanes, aux vivres, à tout ce que l'on ne pouvoit emporter, & l'on fit main basse sur trois cens Guerriers.

Nos Sauvages se recompenserent bien des peines & des fatigues qu'ils avoient eu pendant le voyage, ils bûrent tant d'eau-de-vie qu'ils oublierent aisément le passé. Nos François representerent en vain à nos Sauvages qu'il faloit casser la tête à tous ces prisonniers, ils s'embarasserent même peu de ce que Mr. le Comte de Frontenac leur en avoit donné l'ordre, &

comme ils ne se laissent ordinairement gouverner que par leur caprice, & selon les mouvemens de leur interêt, qu'ils ne connoissent pas toûjours bien, il n'y eut pas moyen de les y resoudre. L'Iroquois Chrétien ne pardonne ordinairement non plus à l'Iroquois, notre ennemi, qu'un Algonkin pardonneroit à celui-ci. Chose étrange La Plaque Chef de guerre de la montagne de Montreal tombant un jour sur son Pere dans un combat, lui dit. Tu m'as donné la vie, je te la donne aujourd'hui; mais ne te retrouve plus sous ma main, car je ne t'épargnerois pas.

Il fallut donc partir avec tous ces prisonniers que l'on mit au milieu de la marche, les François les plus alertes étant à l'arriere-garde. Un Sauvage donna avis que les Anglois les poursuivoient en toute diligence, les François se trouverent embarrassez plus que jamais. On pria derechef nos alliez de précipiter la marche, pour n'être pas obligez de se retrancher au milieu des bois où les ennemis pouvoient nous affamer. Il n'y eut pas moyen d'en être écouté. On fit à la hâte un Fort à quatre Bastions entassé d'arbres les uns sur les autres, entourez de pieux. Plusieurs Sauvages & François voulurent aller au-devant des ennemis pour les empêcher

pêcher de se fortifier. Ils les pousserent jusques à trois fois d'un retranchement où ils avoient fait alte ; mais l'on battit la retraite trés-mal à propos, ce qui causa du desordre. Nous perdîmes huit hommes & nous eûmes quinze blessez. Nos Alliez se rendirent à la fin aux pressantes sollicitations qu'on leur fit d'avancer incessamment, pour n'être pas exposez d'abandonner tous les blessez dans les bois, si malheureusement les Anglois qui étoient au nombre de sept cens faisoient venir du renfort. On passa avec beaucoup de promptitude la riviere d'Orange sur les glaces, pendant que les Anglois poursuivoient assez lentement. Le transport de chaque blessé que vingt hommes portoient dans un brancard étoit fort difficile. Plusieurs de nos Sauvages quitterent pour chasser, & beaucoup de prisonniers deserterent ; la disete des vivres fit prendre son parti à la plûpart plutôt que de manger toûjours des souliers sauvages, que l'on faisoit boüillir. Depuis ce temps-là cette Nation des Aniés est devenuë la plus petite des cinq Nations Iroquoises, & presentement c'est celle qui nous fait le moins d'ombrage, quoiqu'elle soit voisine des Anglois.

Lorsque l'on à passé Sorel en montant

le fleuve on trouve S. Ours qui en eſt à quatre lieuës. Le Seigneur de cette terre eſt le premier Capitaine des troupes de la marine. C'eſt un Gentilhomme des plus qualifiez du païs, il fait des preuves de cinq cens ans de nobleſſe. Quoique ce païs-ci ne ſoit pas ſujet aux Ouragans il y en eut un à S. Ours en 1695. Il s'éleva tout à-coup un vent du côté du Nord du milieu des bois, qui paſſant à travers le fleuve fit un ravage d'arbres de l'autre bord de la largeur de cinq à ſix arpens, qui a penetré plus de cent lieuës de long dans les terres, c'eſt un ſi grand abatis que les arbres ſe trouvent pêle-mêle, les racines en haut. Les melons ſont excellens à Saint Ours.

Toute cette côte eſt habitée Nord & Sud juſques à Montreal, la ſituation en eſt belle; mais il n'y a pas grande ſureté dans tous ces quartiers quand nous avons la Guerre avec les Iroquois.

Vercheres qui eſt à quatre lieuës au deſſus en a reſſenti de cruels effets. Je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence l'action heroïque de Mademoiſelle de Vercheres. Vous verrez, Madame, que la Nouvelle France ne laiſſe pas de produire des Heroïnes.

Tout le Canada étoit dans des allarmes continuelles à cauſe des irruptions fre-

quentes que les Iroquois faisoient dans le Gouvernement de Montreal. Il y eut un parti de quarante à cinquante Guerriers qui entourerent le Fort de Vercheres en l'année 1692. Ils étoient cachez dans de petits buissons aux environs, ils n'eurent pas plutôt fait leurs cris de guerre, qu'ils donnerent précipitamment sur vingt-deux habitans qui travailloient à la campagne. Cette Demoiselle qui n'étoit qu'à deux cens pas du Fort, sur le bord du fleuve saint Laurent voulut s'enfuir. Deux Iroquois tirerent en même temps sur elle qui la manquerent. Il y en eut un autre qui la poursuivit jusques à l'entrée du Fort où il crût l'avoir arrêtée par son mouchoir de col qui lui resta dans les mains. Elle conserva assez de presence d'esprit pour fermer la porte du Fort sur l'Iroquois qui n'osa risquer d'y entrer à cause du bruit qu'il y entendoit. Toutes les femmes qui voyoient enlever leurs maris sans espoir que l'on pût les sauver, faisoient des cris pitoyables, penetrées de douleur de ce qu'ils seroient infailliblement brûlez par ces Barbares; il est vrai qu'il n'y en eut que deux d'exempts de ce suplice. Mademoiselle de Vercheres prévoyant d'ailleurs, que toutes ces lamentations pourroient faire connoître aux Iroquois

qu'il n'y auroit personne à garder le Fort (car il n'y avoit pour lors qu'un Soldat) renferma toutes ces femmes. Elle monta aussi-tôt sur un Bastion où étoit le Soldat, elle ôta ses coëfures & mit un chapeau sur sa tête, & un fusil sur l'épaule, faisant plusieurs mouvemens militaires à la vûë des Iroquois, leur donnant à connoître par là que l'on étoit sur la défensive, & faisant même feu sur eux. Comme ils persistoient à entourer le Fort, rangeant la nuit les palissades, elle chargea elle-même un canon de huit livres de bale, s'étant servie d'une serviete pour tapon qu'elle tira sur eux. Ce coup les épouvanta de fraieur, il rompit toutes leurs mesures & en même temps fit un signal à tous les Forts Nord & Sud du fleuve depuis S. Ours jusques à Montreal, dont le circuit est de plus de vingt lieuës, de se tenir sur leurs gardes. Chaque Fort se répondant donc de l'un à l'autre au premier signal de celui de Vercheres, jusques à Montreal, on détacha cent hommes pour lui donner du secours; qui arriva peu de temps aprés que les Iroquois se furent éclipsez dans les bois.

Je ne peux aussi passer sous silence l'action que fit Madame sa mere deux ans auparavant. Les Iroquois causant pour lors

beaucoup de desordres à la côte du Sud du Gouvernement de Montreal, vinrent à Vercheres. Cette Dame s'ennuyant de se voir investie dans son Fort, se jetta dans une Redoute qui en est separée de plus de cinquante pas. La mort d'un nommé l'Esperance qui y fut tué d'un coup de fusil par un Iroquois, l'obligea de ne pas perdre de temps, parce qu'il ne restoit plus que deux ou trois personnes. Elle prit son fusil, de la poudre & des bales, se rendit à la redoute à la faveur d'un chemin couvert. Elle n'y fut pas plûtôt qu'elle se battit avec toute l'intrepidité que le plus aguerri soldat auroit pû faire. Le choc dura deux fois vingt-quatre heures, & Mr. le Marquis de Crisafi vint à son secours, qui manqua d'un moment les Iroquois qui avoient quitté prise.

Je mandai il y a deux ans l'action de Mademoiselle sa Fille à Monsieur le Comte de Pontchartrain, qui est le Protecteur des Canadiens. Elle écrivit aussi à Madame la Comtesse de Pontchartrain, pour lui suplier de l'être aussi des Canadiennes. Cette action d'une fille qui n'avoit pour lors que quatorze ans, parut trop belle & trop extraordinaire pour ne pas esperer qu'elle pourroit lui meriter quelque grace de Sa Majesté : Pour ne pas entrer dans

un détail de toutes les circonstances qu'il fallut encore donner à la Cour pour confirmer une chose que l'on avoit cachée jusques alors, je vous dirai, Madame, que Madame la Comtesse de Pontchartrain a pris les interêts de cette Demoiselle avec tant de generosité, qu'elle lui à procuré pour toute sa vie une pension.

Je ne vous parlerai point de toutes les autres terres où il s'est fait plusieurs coups de main avec les Iroquois, parce que cela me meneroit insensiblement à un trop grand détail.

Boucherville qui est un fief des plus considerables de ce Gouvernement, même de tout le Canada, est assez recommandable. Il y a dans cette Paroisse un bon Fort, & prés de cinq cens habitans.

Longueville qui est à deux lieuës au dessus, est la plus belle maison de campagne de la Nouvelle France. Il se trouve beaucoup d'Isles entre ces deux terres.

Le Fort de la prairie de la Magdeleine qui est tout vis-à-vis Villemarie, (c'est la ville de Montreal) me donne lieu de vous donner une idée d'un des plus rudes combats qui se soit donné dans le Canada.

Monsieur de Callieres qui étoit pour lors Gouverneur de Montreal, ayant reçû des avis que les Iroquois n'attendoient

que le moment de faire des courſes de toutes parts, jugea qu'ils attaqueroient Chambli, où ils avoient déja eu cinq de leurs Eſpions tuez par de nos Algonkins, où qu'ils couperoient à travers les bois pour tomber ſur la Prairie de la Magdeleine. Il détacha pour le premier endroit Mr. de Vallerenne ancien Capitaine, & trois autres avec *Routine* Chef des Themiskamingues, des Habitans, des Hurons de Lorette, & quelques Iroquois du Saut & de la Montagne de Montreal. Le fameux Aurioüaé dont je vous parlerai dans la ſuite étoit auſſi de la partie.

Nos troupes camperent à l'entour du Fort de la Magdeleine qui eſt à trente pas du Fleuve, ſur un lieu eſcarpé, au milieu de deux Prairies, les habitans furent poſtez à la droite d'un moulin avec des Outaoüaks qui étoient venus en traite de Michilimakinak, & les Officiers étoient tout vis-à-vis ſur une hauteur. Les ennemis arriverent à ce Fort, ils ſe gliſſerent le long de la petite riviere nommée la Fourche, & d'une ravine, à la faveur de laquelle ils vinrent fondre tout-à-coup ſur les habitans qu'ils mirent en deſordre, & tuërent pluſieurs Outaoüaks. Mr. de S. Cirque qui commandoit en l'abſence de Mr. de Callieres ne pouvant comprendre

que le grand nombre de personnes qu'il apercevoit au Camp des habitans fussent les ennemis, ne fut point averti de cette surprise, quoiqu'une sentinelle avancée eut tiré un coup de fusil. Le grand bruit qu'il entendit au camp, l'obligea de marcher droit à eux le long du bord du fleuve. Les Anglois & les Iroquois qui étoient cachez firent une décharge de mousqueterie sur lui, dont il reçût un coup à la cuisse. Mr. Des Cairac fut blessé à mort, & Mr. d'Hosta fut tué. Ce fut un grand desordre. Les Soldats donnant tête baissée sur les ennemis, les pousserent un peu trop loin, parce que les plus alertes tomberent dans une embuscade proche de la ravine, où Mr. Domergue Lieutenant fut tué.

Les Anglois firent ce qu'ils pûrent pour emporter le Fort d'emblée ; mais Mr. de S. Cirque les attaqua si vivement, quoi qu'il eut la veine cave coupée ; qu'il leur fit quitter prise, aprés leur avoir tué beaucoup de monde.

Monsieur de Vallerene qui avoit été jusques alors dans l'inaction, voulut aussi donner aux Sauvages des preuves de son experience. Il poursuivit les ennemis à la piste, à la tête de cent quatre-vingt hommes. Aussi tôt qu'il les eût joint, il leur livra combat. Il fit un retranchement à la

ſaveur de deux gros arbres renverſez par terre, il fit ranger tout ſon monde en ordre. Les ennemis qui n'obſervoient point d'ordre dans leur marche, crûrent les intimider beaucoup par les hurlemens qu'ils vinrent faire à la portée du piſtolet. Trente de nos gens tomberent auſſi-tôt ſur eux. Les Aniés & les Anglois revinrent par trois fois à la charge. Les Loups leurs alliez plierent. Routine fit paroître beaucoup d'ardeur, & voulant les entourer, il fut lui-même repouſſé. Il falut en venir aux mains de part & d'autre. Les ennemis eurent d'abord tout l'avantage ſur nous, parce que nos jeunes Habitans qui n'étoient pas encore bien aguerris, furent ébranlez.

Monſieur de Vallerene voyant qu'il étoit beaucoup inferieur en nombre, montra une contenance ſi fiere, que nos Chefs Sauvages ranimerent leurs gens avec une telle intrepidité, qu'aprés s'être acharnez pendant deux heures contre les ennemis, ils leur firent abandonner le champ de bataille, s'emparerent de leurs Drapeaux & du Bagage, & les pourſuivirent dans des païs marécageux, entrecoupez d'arbres renverſez, juſques à ce que ſe trouvant eux-mêmes accablez de fatigues, Mr. de Vallerene fut contraint de faire faire alte

& de se retrancher par un grand abbatis d'arbres. La déroute des ennemis fut donc generale, & l'on ne rencontroit dans les bois que des traces de sang.

Les Aniés eurent du malheur plus que les autres, car il n'en réchapa que vingt de cent qu'ils étoient. Les Loups qui avoient plié d'abord ne perdirent pas tant de monde. Les Anglois perdirent deux cens hommes, outre quantité de blessez. Nous perdîmes dans cette attaque & à la Prairie quarante hommes, & autant y furent blessez.

Je dois vous parler ici du fameux Aurioüaé, grand Chef de guerre, le fidelle ami de feu Mr. le Comte de Frontenac. Il se signala beaucoup dans cette occasion, & eut la meilleure part à cette Victoire avec Mr. de Vallerene.

Aurioüaé, qui étoit le Chef des Onneyouts, fut arrêté au Fort Frontenac en 1687. avec quarante Guerriers, dans un Festin qu'on leur fit exprés. On avoit sujet de se plaindre des Tsonnontoüans, qui malgré la Paix pilloient indifferemment tous les François qui alloient en traite chez nos Alliez. On les fit passer en France, où ils furent mis aux galeres. Monsieur de Frontenac revenant pour la seconde fois en Canada, representa à la

Cour que si on lui rendoit Aurioüaé, son arrivée pourroit faire quelque impression sur sa Nation, & que sa presence calmeroit beaucoup les esprits qui étoient fort irritez de cet enlevement.

Aurioüaé ne fut pas plutôt à Quebec, qu'il inspira au Comte de Frontenac d'envoyer aux Iroquois quatre Députez, pour les avertir qu'ils étoient tous deux de retour : il les exhortoit d'envoyer quelqu'un saluër leur Pere qu'ils avoient perdu depuis si long-temps, & de le remercier en même temps des bontez qu'il avoit eû pour eux en les faisant délivrer de l'esclavage. Les cinq Nations Iroquoises envoyerent en Ambassade Gagniêgoton, qui presenta cinq Colliers au Comte de Frontenac ; & Aurioüaé les chargea de son côté de huit Colliers qu'il prononça lui-même. Il faut vous dire auparavant ce que c'est qu'un Collier.

Nous apellons Colliers des grains de Porcelaine enfilez, d'environ deux pieds de long, sur trois à quatre pouces de large, arrangez d'une telle maniere qu'ils font diverses figures. C'est leur écriture pour traiter de la Paix, pour faire des Ambassades, pour déclarer leurs pensées, pour apaiser les Procez, pour faire quelque entreprise, pour juger, condamner ou ab-

foudre ; ils servent d'ornemens aux jeunes Guerriers lors qu'ils vont à la guerre, ils en font des bracelets & des ceintures qu'ils mettent sur leurs chemises blanches. Ces Porcelaines viennent de la côte de Manathe, en la Nouvelle York. Ce sont des Bourgos ou Colimaçons, qui sont blancs & violets, tirant sur le noir, qu'ils sçient avec une pierre à fusil, dont ils font des grains un peu longs & qu'ils perçent ; cela aussi tient lieu de monnoye.

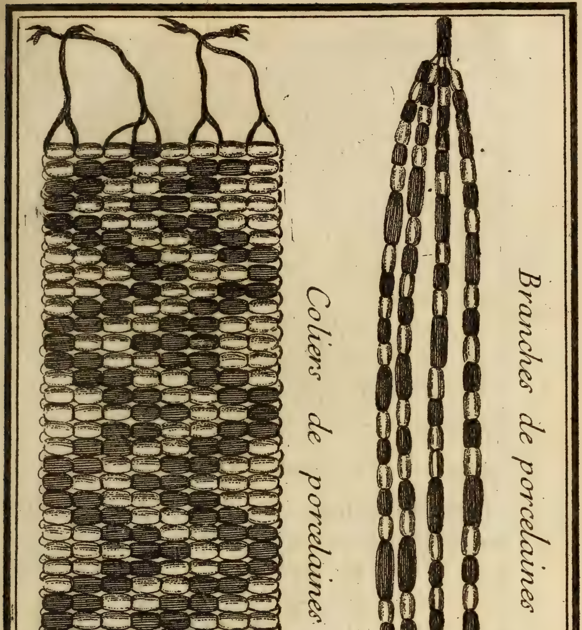
Le Député qui porta la parole d'Aurioüaé, parla aux Iroquois en ces termes.

Le premier Collier.

Est pour essuyer les pleurs des cinq Cabanes (ce sont les cinq Nations Iroquoises) & leur faire sortir de la gorge ce qui pourroit y être resté de mauvais sur les méchantes affaires qui se sont passées, & pour essuyer le sang dont ils sont couverts.

Le second Collier doit être divisé en deux.

La premiere moitié est pour leur témoigner la joye qu'Aurioüaé a eû d'aprendre que les Outaüaks ont promis de ramener aux Tsonnontoüans les prisonniers qu'ils avoient ; l'autre moitié pour leur dire qu'il est bien aise qu'ils l'ayent averti de dire à *Onontio* qu'ils avoient recommandé à leurs


Coliers de porcelaines
Branches de porcelaines

leurs gens qui étoient partis des l'Automne pour aller en guerre, de conserver la vie aux prisonniers qu'ils pourroient faire sur les François, & qu'*Onontio* lui a promis de son côté que si les François en faisoient quelques-uns des leurs, ils en useroient de même jusques à ce qu'il eut réponse des gens qu'il envoyoit aux cinq Nations.

Le troisiéme Collier.

Remercie les cinq Nations d'avoir envoyé prier *Onontio* de le renvoyer avec ses Neveux sur les glaces, & les prie de mettre tous les prisonniers François entre les mains des Onnontaguez, afin que si les affaires s'acommodent ils les puissent rendre.

Le quatriéme Collier.

Est pour leur dire qu'il void bien qu'ils l'ont oublié, aussi-bien que leur ancien pere *Onontio*, puisqu'ils n'ont point envoyé de leurs Notables pour le chercher & pour parler à leur Pere, & qu'ils lui auroient fait plaisir d'en envoyer seulement un.

Le cinquiéme Collier.

Est pour dire à toutes les Nations qu'il

desire voir des Notables à Montreal, qu'il est comme un homme ivre, & qu'il a perdu l'esprit de voir qu'ils n'envoyent personne pour le chercher, & qu'il souhaiteroit que ceux qui avoient accoûtumé de faire les affaires avec lui, vinssent afin qu'ils puissent connoître la bonne volonté qu'*Onontio* à pour toute la Nation, & les bons traitemens que lui & ses Neveux en ont reçû depuis qu'ils lui ont été remis entre les mains.

Le sixiéme Collier.

Est pour lier les bras des cinq Nations, afin de les attirer à Montreal, & qu'aprés cela ils le r'aménent avec eux.

Le septiéme Collier.

Pour leur dire que c'est à sa priere qu'*Onontio* a envoyé pour accompagner ses gens le Chevalier d'O, un des plus considerables Officiers qu'il eut, qui même est fort connu d'eux, que ce Collier est aussi pour les exhorter à ne point écouter les Anglois qui leur ont renversé l'esprit, & à ne se point mêler dans leurs affaires, n'y être en peine de ce qu'*Onontio* a commencé à les châtier, parce que ce sont des Rebelles à leur Roi legitime, que le *Grand Onontio* de France protege, (ils

apellent ainsi le Roi) que cette guerre ne les regardent point, qu'ils peuvent bien connoître par ce que les François ont fait en enlevant Corlard, où ils n'ont fait aucun mal aux gens de leur Nation, qu'ils ont renvoyez, sans même en vouloir retenir de prisonniers.

Le huitiéme & dernier Collier.

Est pour dire que lui Aurioüaé est frere de tous les François, mais particulierement de Colin, qui a eû un trés grand soin d'eux pendant leur voyage de France, & depuis leur retour en ce païs, qu'ils ne sont tous deux qu'un même corps, & que ne voulant point les aller trouver, à moins qu'ils ne le viennent querir, quoi qu'il soit en pleine liberté de le faire, il le separe en deux, & leur en envoye une moitié pour les engager de le venir trouver en toute assurance, puisque ils seront aussi libres que lui; qu'il ne veut point quitter son pere auquel il veut être toûjours uni. Qu'ils prennent donc courage & viennent à Montreal où ils le trouveront avec *Onontio*, qui conserve toûjours pour toute la Nation & pour lui la même amitié dont il leur a donné tant de marques pendant dix années.

Les Iroquois laisserent Aurioüaé à sa

liberté ; ayant fait tous leurs efforts pour l'engager de venir dans sa patrie; mais son attachement aux François étoit si grand, qu'il ne voulut jamais s'en separer. Il déclara même la guerre aux Iroquois lors qu'ils prirent les armes contre nous, à la sollicitation des Anglois, il a porté lui seul le fer & le feu dans le centre de son propre païs, il étoit quelquefois quatre à cinq mois sans revenir à Quebec. On tiroit souvent d'assez mauvais préjugez de ces sortes d'absences. On le voyoit cependant revenir victorieux avec quantité de chevelures d'Iroquois, qui sont les marques les plus éclatantes de la valeur d'un homme : il mourut en 1697. aprés avoir donné dans toutes les occasions les plus grandes épreuves de sa fidelité. Mais lors qu'étant à l'article de la mort on lui dit que JESUS-CHRIST étoit mort pour le salut des hommes, aprés avoir été crucifié par les Juifs. Que n'étois-je là, repartit Aurioüaé, j'aurois vangé sa mort, & je leur aurois enlevé la chevelure.

Il est temps, Madame, de vous parler de l'Isle de *Montreal*, qui est au 45. degré latitude Nord. Elle à environ quatorze lieuës de long, sur quatre dans sa plus grande largeur. Une Montagne fort élevée lui donne son nom : la Ville s'apelle

Villemarie; elle eſt ſur le bord du fleuve qui à une lieuë de largeur. Sa ſituation eſt trés belle, & il eût été à ſouhaiter que l'on eût établi la Capitale de la Nouvelle France dans un endroit auſſi avantageux ; on y compte prés de deux cens feux; Meſſieurs du Seminaire de ſaint Sulpice à Paris en ſont les Seigneurs. Cette Conceſſion leur fut accordée en 1644. Ils ont Haute, Moyenne & Baſſe Juſtice. Depuis 1701. juſques en 1714. que j'en ſuis ſorti, elle a augmenté de la moitié, avec une belle enceinte qui l'a met à l'abri de l'inſulte des Iroquois.

Cette Ville eſt un quarré long, entouré de grands pieux de dix-huit à vingt pieds de haut. Il y a un petit Fort revêtu de terraſſe, dont les batteries enfilent les ruës d'un bout à l'autre. De ſorte que ſi les Iroquois ſoûtenus même des Anglois, s'en rendoient jamais les maîtres, ils ne pourroient pas y tenir. Elle ne craint point d'être priſe par la force du canon, puis qu'il eſt moralement impoſſible d'y en amener au travers de plus de cent lieuës de Forêts. Il n'y a donc qu'un coup de main à craindre : mais comme les grands mouvement ne ſe font point ici que l'on n'ait auparavant le temps d'en être averti par des Eſpions, on eſt à l'abri de ces ſortes de ſurpriſes.

Messieurs de saint Sulpice qui sont les Curez primitifs, ont une grande Eglise de pierre de taille. Messieurs d'Ursé & de Quelas (familles Illustres) ont jetté les premiers fondemens de l'établissement de cette Communauté, qui a été gouvernée dans la suite par des personnes de qualité. Le revenu qu'ils tirent de cette Isle est assez considerable, il le seroit encore davantage si le quartier de la Chine, qui en fait la plus belle côte, n'avoit pas été rüiné tout-à-coup par douze à quinze cens Iroquois qui vinrent y faire une irruption en 1689. dans le temps que l'on croyoit qu'ils venoient demander la paix. Rien ne fut plus touchant, ils brûlerent cinq lieuës de païs, ils passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent, nous perdîmes plus de mille hommes, ils ouvrirent le ventre des femmes enceintes dont ils mangerent les enfans, & en firent crever d'autres avec de la poudre.

Nous y avons un Convent de Recolets, une Communauté d'Hôpitalieres dont l'établissement a été fait en 1669. Elles sont d'un grand secours aux habitans, principalement à nos Soldats.

Les Filles de la Congregation qui sont au nombre de cinquante-quatre, rendent aussi de grands services par l'instruction

& l'éducation des Filles qui n'en ſortent que trés bien élevées, elles s'établirent à Montreal en 1671, & elles ont des maiſons particulieres dans les grandes Paroiſſes du païs.

Je ne peux paſſer ſous ſilence un trait de vertu tout-à-fait extraordinaire d'une Demoiſelle qui fait ſon ſejour dans cette Communauté. Mademoiſelle le Bert fille unique du plus riche commerçant du Canada, ayant mené une vie extrêmement retirée dans la maiſon de ſon pere, crût que Dieu demandoit d'elle un plus grand receuillement, elle ſe retira pour cet effet il y a ſept à huit ans aux filles de la Congregation. Elle a un petit appartement où elle eſt renfermée de murailles, n'ayant communication que par une fenêtre qui donne dans la Chapelle. On lui apporte à manger par une petite ouverture qui eſt à la porte de ſa chambre. Cette fille eſt gouvernée par Mr. Seguenau Eccleſiaſtique de ſaint Sulpice. Le genre de vie qu'elle méne ne conſiſte point dans ces ſpeculations abſtraites d'Oraiſon mentale, elle y employe cependant deux heures par jour; elle s'occupe tout le reſte du temps à des Ouvrages dont elle fait preſent aux Communautez.

Elle couche ſur la dure, elle ne voit

que son Directeur & son pere, une fois ou deux l'année, elle a cependant l'esprit fort aisé & fort docile, elle s'est fait un nouveau temperamment dans cette solitude, de sorte qu'elle auroit de la peine à vivre d'une autre maniere.

La maison des freres Hôpitaliers, que l'on pourroit apeller en Canada un Palais, si elle étoit finie, est le plus beau bâtiment que l'on y voye. Mr. Charon ayant gagné beaucoup de bien dans le temps que le Castor étoit fort cher, l'a fit bâtir il y a quelques années pour se retirer du commerce de la vie, il établit pour lors une petite Societé de Freres, pour avoir soin des vieillards infirmes, ou incurables, qu'il a retiré dans cette maison.

Il y a dans le Gouvernement de Montreal depuis Sorel, Nord & Sud du fleuve, jusques au bout de l'Isle, plus de trente Seigneuries. Le climat est un peu plus doux qu'à Quebec. On remarque que le Printemps y commence quinze jours ou trois semaines plutôt, l'on y fait des semences de meilleure heure, & l'Hiver y vient aussi plus tard. Les melons y sont excellens, & ont de la peine à venir en maturité à Quebec, on y a des prunes, des pêches, de la renete blanche & grise en quantité; les pommes de calvile y sont

en abondance. Tel aura dans ſon jardin des deux à trois cens arbres fruitiers, & nous n'en ſçaurions avoir à Quebec qu'avec bien de la peine; cependant il n'y a que ſoixante lieuës de difference Nord & Sud.

La maiſon de Mr. l'Abbé de Bellemont de la maiſon de ſaint André en Dauphiné, qui eſt à un quart de lieuë de la Ville eſt un des plus beaux endroits du païs. Il eſt de la Communauté de ſaint Sulpice. Il a dépenſé plus de cent mille francs à former une Miſſion d'Iroquois, qui ont quitté leur païs pour adorer le vrai Dieu. Il en eſt le pere & le ſoutien; ſa maiſon eſt un Fort de pierre à quatre Baſtions, il a une Chapelle de cinquante pieds de long ſur vingt-cinq de large, dont les murailles ſont revêtuës d'un lambris, ſur lequel il y a pluſieurs Ornemens, comme d'Urnes, de Niches, de Pilaſtres & de Pieds-d'Eſtaux, en façon de marbre rouge vené de blanc. Les cabanes des Iroquois qui ſont plus de cent vingt, joignent ce Fort, & ſont entourez de paliſſades. Mr. de Bellemont qui ſçait parfaitement bien leur langue, les inſtruit lui-même, il leur fait un catechiſme les jours ouvriers aprés qu'ils ont entendu la Meſſe de grand matin. Ils ſe rendent le ſoir à la Chapelle,

où ils font la priere en commun, ils chantent les jours de Fête la grande Messe & les Vêptes en leur langue, il emploie tout son bien à l'entretien de cette Mission, qu'il a partagé en deux. L'autre moitié qui est de cent soixante personnes, est à quatre lieues de la Ville, du côté du Nord. Les Chefs s'apercevant que le libertinage commençoit à corrompre les mœurs des jeunes Guerriers, par la proximité de la Ville, où ils s'amusoient à boire à l'excés, engagerent il y a un an Mr. de Bellemont de faire une seconde Mission au Saut au Recolet, où les plus libertins demeurent, dont un Ecclesiastique prend le soin.

Quelque policée que puisse être une petite Ville comme celle ci, il est bien difficile d'y empêcher quantité d'abus qui se commettent, par une Nation qui est l'appui & le soutien de toute la Nouvelle France, que nous ne pouvons même trop ménager.

Le penchant qu'ils ont à aimer l'eau-de-vie, les fait tomber dans de si grands excés, qu'ils ne sont plus maîtres de leur passion. J'en ai vû de cruels exemples, entr'autres un fils qui étoit ivre, donner des coups de coûteaux à son pere : un mari s'en retourner ivre à sa cabane, & toute sa famille fuir à droit & à gauche pour

éviter d'être poignardez. L'Iroquois boit d'un propos déliberé pour avoir le plaisir de s'enivrer, & vendroit s'il pouvoit sa femme & ses enfans pour boire de l'eau-de-vie; quand il veut se vanger de son ennemi il s'enivre, & il est à couvert par-là du reproche que l'on pourroit lui faire en disant, j'étois ivre, je ne sçavois ce que je faisois.

Il y a deux ans que je vis une bande de ces gens ivres courir aprés un Algonkin, qui se trouva fort heureux d'être auprés du corps de garde. Ils s'étoient reprochez de part & d'autre quelques veritez qu'ils auroient tû dans un autre temps. Cet Algonkin étoit fort railleur, ils se jetterent sur lui au nombre de vingt, sans armes ni coûteaux; mais l'un lui mangea l'oreille, l'autre le nez, & c'étoit qui se ruëroit sur ce pauvre miserable qui avoit tout son corps déchiré des coups de dents, qu'ils lui avoient donné pour avoir chacun sa piece. La Sentinelle vint au secours qui fût lui-même battu & desarmé; la garde y accourut qui eut assez de peine à délivrer l'Algonkin.

Nous avons un autre Fort d'Iroquois à trois lieuës de la Ville, du côté du Sud, que l'on apelle Iroquois du Saut.

Ce Saut est une chûte de cascades dans

le fleuve, large d'une demie lieuë, sur trois quarts de longueur. Ce passage est trés-dangereux, & à moins que les Canoteurs ne soient fort adroits il leur est trés difficile de s'en tirer. Cependant on le franchit, & tous les Sauvages qui viennent de quatre à cinq cens lieuës faire la traite à Montreal sont obligez d'y passer. Les Jesuites gouvernent la Mission du Saut.

Les Iroquois du Saut & de la montagne de Mont real sont pour ainsi dire une sixiéme Nation, que la Religion & le commerce avec les François ont réünis depuis trente ans. Les mœurs de ces gens si fiers & si cruels ont été adoucis sans doute par le Baptême, avant & aprés la guerre déclarée contre les Iroquois non Chrétiens. Ils ont donné des marques d'humanité, & quand ils ont vû que ceux-ci en abusoient, ils ont fait connoître que le Christianisme n'inspiroit aucune lâcheté.

Les Iroquois convertis qui sont restez chez eux pendant la Guerre, ont toûjours eu soin que leurs enfans n'entendissent point parler de superstitions & des coûtumes de leur païs, en leur faisant sucer la Foi avec le lait, ils font en sorte que leurs enfans devenant grands ne demeurent plus au païs, de crainte qu'ils ne se perdent. Nous avons eû parmi ces nouveaux Chré-

tiens

tiens le *Grand Anier*, Chef de cette Nation, la *Cendre-chaude*, Chef des Onneyouts, *Paul* Capitaine aussi, & Chef de la priere, & le *Borgne*. Ces gens ont fait des actions en Paix & en Guerre, qui meritent que je vous en parle.

Le grand Anier se fit Chrétien aprés avoir dompté la Nation des Loups. Il apprit de lui-même à prier Dieu, étant à la chasse d'Hiver dans les bois. Il prêcha la Foi dans son païs, & il l'emporta sur les Anciens de sa Nation, qui ne vouloient pas que l'on vint demeurer à Montreal.

Il emmena lui seul cinquante de ses gens dont une partie vît encore & sert de pierre fondamentale à l'Eglise du Saut. Il avoit fait plusieurs belles actions contre les Tsonnontoüans. Il s'attiroit l'affection de tout le monde par sa pieté & par sa valeur. Il fut tué par un parti d'Algonkins & d'Abenaguis de nos amis, commandé par un Officier François, s'étant attaquez les uns les autres à l'improviste à la pointe du jour sans se connoître. Cette perte affligea sensiblement le païs. Nos Iroquois ne laisserent pas d'emmener avec eux des Abenaguis qu'ils garderent quelque tems. Les Chefs de cette Nation voulant qu'on leur rendit leurs gens, envoyerent pour cet effet un Collier de condoleance pour

consoler les Iroquois du malheur qui étoit arrivé à quelques-uns des leurs, qui avoient été tuez dans cette conjoncture, & voici de quelle maniere ils s'énoncerent.

Mon frere qui prie (car, enfin c'est le nom dont nous t'apellons) depuis que la priere & l'obéïssance à * *Onontio* notre Pere commun nous ont heureusement réünis, Je vais te trouver par ce Collier pour te dire que ceux que tu gardes encor comme Esclaves sont mes parens; & pour te prier de me les rendre. Ne croi point que j'aye l'esprit *malfait* de ce qui leur est arrivé. Voila ce que c'est que la Guerre. Les amis se tuent souvent les uns les autres avant de se reconnoître. Ce sont des malheurs qui accompagnent la Guerre, & que l'on ne peut éviter; mais tu aurois l'esprit mal fait, si aprés avoir pris pour ennemis tes Alliez mes parens, & les avoir menez chez toi comme Esclaves, tu t'opiniâtrois à les garder lorsque tu connois que tu as tort. Je mesure ton esprit sur le mien. Si ce qui t'est arrivé m'étoit arrivé, & que j'eusse pris pour ennemis tes parens, je ne m'aperceverois pas plutôt de ma faute, que je leur donnerois la liberté & te les rendrois. Ne croi point, mon frere, que je te trompe, lorsque je te dis qu'ils sont

* Mr. le Comte de Frontenac.

mes parens. Les François peuvent bien rendre témoignage comme quelques uns de ceux que tu as tuez ou pris les ont accompagné, aussi bien que nous, lors que nous étions allez contre les Anglois, & cela fort peu de jours avant que ce malheur arrivât. Je ne te dis rien de la perte que tu as faite d'un de tes braves, c'est le Grand Anié, quoique je la ressente vivement. Je suis occupé à le pleurer avec deux braves que j'ai aussi perdus dans cette triste rencontre. Mon frere l'Iroquois *qui prie*. Pleurons les braves qui ne sont plus, sans que leur mort nous renverse l'esprit, & separe nos cœurs que la priere & l'amitié unissent depuis si long-tems. L'on eût égard, Madame, à leur priere, & on rendit leurs prisonniers.

La *Cendre Chaude* étoit un des deux Capitaines qui gouvernoit la Nation des Onneyouts. Avant qu'il fut Chrétien il avoit fait brûler le pere Brebeuf Jesuite ; mais aprés son Baptême il fut prêcher la Foi aux Iroquois, il commença par les Aniez, & parcourut les cinq Nations Iroquoises. Son exemple & son autorité en convertit quelques-uns, son éloquence confondit les Anciens, il prêchoit les Dimanches dans la cabane où il assembloit la jeunesse. Quand la Guerre fut

déclarée ; il alla avec Mr. le Marquis de Denonville, qui étoit pour lors Gouverneur general, aux Tſonnontoüans où il fut tué combattant genereuſement contre les ennemis.

Paul étoit un Huron qui avoit beaucoup d'ardeur pour la Guerre, & qui ſoûtenoit bien la Foi. Dieu l'a récompenſé en lui donnant une fille qui a vécu comme une Religieuſe. Elle avoit à l'âge de treize ans avec l'innocence d'un enfant la ſageſſe d'une perſonne de trente ans, elle eſt morte vierge. Sa mere la voyant belle & bien faite, craignit que ce don de la nature ne fut peut-être un jour la cauſe de ſa perte, elle engagea ſon mari de prier unanimement le Seigneur de permettre qu'il lui arrivât quelque maladie qui pût lui ôter ſa beauté. Peu de tems aprés il ſe forma une taie ſur ſon œil, & étant devenuë éthique, elle mourut en exhortant ſa mere à être toûjours conſtante dans la Foi. Aprés qu'elle eut donné une couverture de tafetas à l'Egliſe, avec ſes colliers, bracelets & ornemens, elle entra dans l'Egliſe le jour de Noël, où elle dit à Notre-Seigneur au pied du Crucifix, qu'elle lui avoit donné tout ce qu'elle poſſedoit, & que n'ayant plus que ſon corps & ſon ame, elle les lui offroit, afin qu'il l'enlevât de ce monde.

Le Borgne, ou en Iroquois *Sogaressé*, a été mis en prison chez les Anglois, parce qu'il étoit trop ami des François, & qu'il prenoit trop les interêts de notre Religion. Il regretoit en mourant de ce que Dieu ne lui avoit pas fait la grace d'être martirisé par les Anglois, il prenoit le soin des enfans dans la Mission, il les catechisoit, il leur faisoit faire les prieres. Sa femme a été aussi fervente que lui, & elle a demeuré prés d'un an en prison chez les Anglois avec sa mere. Si elle eut voulu se démarier on l'en auroit fait sortir; mais elle aima mieux demeurer en prison que de perdre la Foi & de se separer de son mari.

La réputation de Catherine Tekakoüita Iroquoise, est trop recommandable dans ce nouveau monde pour passer sous silence ce modéle de vertu & de sainteté. Sa memoire est en grande veneration, on remarque que beaucoup de personnes ont ressenti des effets admirables de la pieuse confiance qu'elles ont eu en elle en differentes occasions. Quoiqu'il en soit. * Il y a vingt ans que l'on vît parmi les Iroquois une fille de vingt-cinq ans, dans laquelle les meilleures qualitez des Algonkins & des Iroquois s'étoient réünies; elle étoit née d'une Algonkine & d'un Iroquois. Sa me-

* En 1680.

re avoit été prise aux Trois-Rivieres. Il y a quarante ans, dans la grande déroute de cette Nation. Elle fut conduite aux Iroquois qui lui donnerent la vie & la marierent, elle avoit été Baptisée aux Trois-Rivieres par les Peres Jesuites, elle n'oublia jamais au milieu d'une Nation infidéle les devoirs du Christianisme. Tekakoüita qu'elle eut dans la suite a été sans doute la récompense de la vie Chrétienne qu'elle avoit toûjours menée. Cette fille a vécu parmi les Iroquois dans une innocence qui ne se peut expliquer, jusques à l'âge de vingt-deux ans, elle eut la petite verole dans sa tendre jeunesse qui la disgracia beaucoup. Elle conserva toûjours avant son Baptême une pudeur naturelle qui lui donnoit de l'aversion pour les plaisirs des sens, & même pour le mariage, car elle ne voulut jamais se marier. Ce n'étoit pas pour être plus libre dans ses actions; mais pour se conduire uniquement par la Providence, & pour vâquer plus librement aux exercices de pieté.

On ne remarquoit point en elle les vices ausquels sont sujettes les filles Sauvages qui n'aiment que le libertinage, elle ne donnoit point dans toutes leurs visions, & les songes qui occupent si fort leur imagination, & dont ils font une divinité.

Son plus grand defaut étoit de souffrir qu'on l'habillât trop proprement, ce qu'elle ne faisoit que pour passer le temps ou pour complaire à ses parens, qui vouloient l'obliger à se marier. Quand ils la pressoient de se déterminer, elle se cachoit derriere une caisse de bled d'Inde, où elle s'enfuyoit dans les champs.

Un mal qu'elle eût au pied qui l'obligea de demeurer dans la Cabane, ne contribua pas peu à sa conversion. Le Pere Jesuite qui étoit alors dans le village des Aniez, qu'on apelle Gandaoüaqué, entra par hasard dans sa Cabane. Il lui parla de la Foi & l'exhorta de venir prier : elle obeït. Sa devotion fervente fit avancer son Baptême qui fut solemnel dans la Chapelle de son Village le jour de Pâques. Il s'en trouve plusieurs qui se contentent d'être Baptisez seulement, & ne font presque aucune fonction du Christianisme : ainsi c'étoit beaucoup à cette fille de se soûtenir au milieu de tant de mauvais exemples. Mais ce qui étoit admirable est qu'elle resistoit courageusement à toutes les tentations & à tous les efforts que l'on faisoit, pour l'empêcher de suivre les exemples des Chrétiens les plus fervens. Un jour elle fut touchée de celui-ci.

Les ivrognes vouloient obliger une

femme Chrétienne à boire de l'eau-de-vie: ils l'attirerent adroitement dans la cabane & firent ce qu'ils pûrent pour lui en couler dans la bouche : elle la leur cracha au nez par trois fois, & en fit autant toutes les fois qu'ils la presserent d'en boire. L'exemple de cette bonne Chrétienne confirma Tekakoüita dans ses bonnes résolutions. On remarqua en elle pendant deux ans une perseverance admirable au milieu de cette Babilone. Le Pere Jesuite qui l'instruisoit des misteres de notre Religion, lui dit qu'elle ne vivroit jamais en repos dans son païs, & qu'elle y seroit toûjours en danger de se perdre : elle conçût qu'il avoit raison. Il y avoit déja du tems qu'elle étoit resoluë de venir demeurer à Montreal : elle cherchoit quelque occasion favorable pour y décendre sans que l'on en eut le moindre soupçon. C'étoit la coûtume de ce tems-là parmi les Iroquois de se visiter au retour de la chasse : les uns venoient à Montreal en passant, & les autres alloient aux Anglois, & passoient à Anié pour voir leurs parens, & pour tâcher d'inspirer à quelqu'un de devenir Chrétiens. Cette visite annuelle réüssissoit assez & plusieurs quittoient Anié pour venir demeurer avec leurs parens au Saut, proche Montreal.

Un Capitaine d'*Onneyout* nouvellement Baptisé, qui fut tué depuis à la Guerre contre les Tsonnontoüans, fit un Voyage exprés en son païs pour y aller prêcher la Foi. Il passa d'abord à Anié où aprés avoir prêché en pleine assemblée plus par son exemple que par ses paroles, il procura à Tekakoüita une occasion pour se rendre à Montreal. Quand elle fut arrivée au Saut, elle prit la résolution d'y vivre en parfaite Chrétienne. Elle eut voulu choisir un état dont elle n'avoit qu'une idée confuse qui étoit celui des Vierges. Cet état est trop relevé pour être proposé à des Sauvages qui sont si charnels ; c'est pourquoi on ne lui parloit que du mariage, afin de l'engager à rester au Saut. Elle embrassa d'abord l'une de ces propositions, qui étoit de se fixer dans ce lieu ; mais elle ne pouvoit se resoudre à se marier. Elle demeura dans cet état demandant à Dieu de lui inspirer qui lui seroit le plus agreable. On dit que l'union étroite qu'elle avoit avec une femme Onneyoute eut servi beaucoup à lui faire embrasser l'état de perfection. Celle-ci étoit Baptisée depuis long-tems ; mais elle ne s'étoit convertie que depuis deux ans. Le sujet de sa conversion fut un accident qui lui arriva à la chasse. D'une bande de

douze chasseurs parmi lesquels étoit son mari, il n'en revint que deux, les dix autres moururent de faim & furent mangez par ceux qui resterent en vie. C'est ce qui arrive souvent aux Algonkins & aux autres Nations, & ce qui n'est pas ordinaire parmi les Iroquois, parce que outre la chasse, ils ont encore le bled d'Inde, & viennent chercher des vivres quand la viande leur manque. Ceux dont je parle n'eurent pas cette précaution : Ils crûrent qu'en montant le long du Saut dans la riviere des Outaoüaks ils y trouveroient des bêtes. Le contraire leur arriva. Ils avoient avec eux un vieillard mourant qu'il falloit porter. Il demanda lui même qu'on le tuât. On ne voulut pas le faire sans prendre conseil. On demanda à l'Onneyoute qui étoit Baptisée, ce que disoit la Loi Chrétienne là-dessus. Celle-ci apprehendant qu'on ne la tuât aussi à son tour n'osa répondre ; la crainte de la mort, ses ivrogneries, & la vie dereglée qu'elle avoit menée pendant sept ans depuis son Baptême lui causerent d'étranges peines d'esprit : elle fit cependant des reflexions assez fortes pour comprendre qu'elle avoit manqué de fidelité aux lumieres & aux graces de Dieu : elle promit de mener une vie toute opposée, si

elle pouvoit ſe retirer de la cruelle conjoncture où elle ſe trouvoit. Le vieillard mourut ſur ces entrefaites, & fut mangé. Un enfant mourut quelque temps aprés qui le fut encore, & ſucceſſivement pluſieurs autres, juſques à ce qu'ils furent arrivez à un Village d'Algonkins qui leur donnerent des vivres pour ſe rendre chez eux. Ce deſaſtre toucha vivement cette femme qui changea de vie : elle a vécu dans la ſuite en bonne Chrétienne, & a perſeveré pendant vingt ans. Son mari mourut au retour de cette chaſſe, accablé de miſere.

Cette veuve & Tekakoüita vécurent deux ans enſemble dans des excés de penitence qui ſont connus de tout le Canada. Le Pere Jeſuite qui les conduiſoit, voyant qu'il étoit temps de parler, leur découvrit l'excellence de l'état de virginité, & leur dit que Dieu nous avoit fait maître de ces deux états, que c'étoit à nous de choiſir. Tekakoüita embraſſa celui-ci avec une telle ferveur qu'elle en fit vœu le jour de l'Annonciation,& mourut vingt jours aprés. Pluſieurs filles ſauvages l'ont imitée dans la ſuite, malgré les deſordres que ces dernieres guerres ont cauſé parmi ces nouveaux Chrétiens.

Pendant que j'étois en Canada, plu-

sieurs personnes malades des fiévres, avoient une grande confiance à Catherine Tekakoüita; mais depuis deux ans que j'en suis sorti, j'ai appris que plusieurs malades avoient été gueris par son intercession, & l'on a connu manifestement qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans les graces que l'on obtenoit du Ciel en s'adressant à elle. Ce n'est pas, Madame, autrement mon fait de faire des Vers; mais j'ai crû ne pouvoir me dispenser de faire ceux-ci à sa gloire.

De ta grace Seigneur, la lumiere éternelle
Eclaire, quand tu veux, change, choisit, appelle
Les plus sauvages cœurs & les attache à toi.
Ainsi l'on voit passer par elle
Celui d'une Iroquoise animé plein de zéle
De la nuit de l'erreur au grand jour de la foi.

Quoique nos Iroquois ayent quitté toutes leurs superstitions, ils ont cependant conservé plusieurs de leurs coûtumes qui regardent le civil. En effet, un Iroquois qui a sa famille à part, ne laisse pas d'avoir une Cabane chez sa mere, où il à droit d'être nourri. Il est assuré d'y trouver son plat de viande. Lorsque sa mere vient à mourir, ses Tantes maternelles qu'il appelle dans cette rencontre du même nom de Meres, ne peuvent aussi lui refuser son

ſon plat. Si celles-ci viennent encore à mourir, toutes ſes propres Sœurs tiennent leur place. S'il n'en à point, il a les mêmes prétentions chez les parens de ſa Mere. On à ſoin de lui garder dans cette Cabane ſa portion, ſur tout quand il y à quelque choſe de bon, ſon penchant le portant ordinairement à y demeurer la plus grande partie de la journée, parce que ſa Mere & ſes Sœurs lui ſont plus cheres que ſa Femme. Celle-ci lui porte dans ſa cabane ſon plat de viande. Elle doit y porter ou faire porter dans certaines ſaiſons de l'année vingt ou trente charges de petit bois ſec que l'on coupe proprement, & qui eſt deſtiné à faire boüillir la chaudiere quand on n'a pas le tems d'allumer de gros bois.

L'affection qu'il à pour la cabane de ſa Mere & de ſes Sœurs ſe rallentit, lorſqu'il commence à avoir pluſieurs Enfans; de ſorte qu'il n'en fait plus qu'une avec ſa femme, qui n'a pas de plus grande conſolation que celle d'avoir beaucoup d'enfans. C'eſt le moyen le plus efficace pour l'attacher auprés d'elle. Elle aime ſi tendrement ſes enfans, qu'elle leur donne à teter juſqu'à trois à quatre ans. Il eſt vrai qu'ils ſont extrêmement délicats dans ce bas âge; mais ils deviennent dans la ſuite du tems fort robuſtes.

L'Iroquois à une troisiéme cabane qui est celle où son pere est né,où l'on ne manque pas de lui presenter son plat quand il vient. Cette cabane est son *Atoni*, comme qui diroit le lieu d'où il est né. Il y en à une quatriéme qui est celle de son camarade où il va souvent, car chacun à le sien. Ils se regalent souvent les uns les autres. On fait toujours honneur à l'ami de ce qu'il y a de meilleur lors qu'il vient, & même sans être invité.

Le *Saut* est composé des cinq Nations Iroquoises, des Aniez, des Onneyouts, des Onnontaguez, des Goyogoüins, & des Tonnontoüans. Ils ont une même langue, avec quelque difference de mots & de finales : ils ont eû connoissance du Deluge & faisoient décendre du Ciel le premier Homme, où plutôt la premiere Femme, dont les décendans ne durerent que jusques à la troisiéme generation. Le Deluge étant venu les bêtes se changerent en Hommes : ils ont retenu les Noms de ces animaux par chaque Famille, & nous en voyons encor aujourd'hui trois parmi les Aniez, celle de la Tortuë, celle de l'Ours, & celle du Loup.

On compte plus de mille Iroquois à la Mission du Saut, qui a une grande vûë au milieu du Fort, car le Village est un espece

de Fort, entouré de pieux de dix-huit pieds de haut. La Famille la plus nombreuſe de ces trois tient ordinairement un côté de ce Village, & les deux autres ont le reſte. Il doit y avoir autant de cabanes d'un côté que de l'autre. Si la Famille la plus grande ne peut occuper tout le rang de la ruë, une partie d'une autre Famille ſe joint au bout, & le reſte ſe met vis à-vis les cabanes de cette Famille.

Chacun eſt maître dans ſa cabane, qu'ils apellent communement leur feu. Ils ſont tous égaux, de ſorte qu'il n'y a ni Gouverneur ni Chef qui puiſſe preſcrire des Loix à qui que ce ſoit.

Chaque état à ſes occupations; les jeunes gens ont ſoin de faire les cabanes. Ils vont à la chaſſe ou à la Guerre contre les Iroquois non Chrétiens. Les vieillards s'occupent à la pêche, à faire des plats, des écuelles, à traiter ou regler les affaires, ſoit pour l'ordre du Village, ſoit pour la Guerre, & pour la Paix, les femmes abbatent le bois, travaillent à la campagne & font le ménage.

Les vieilles ſe rendent venerables aux jeunes filles par leur travail & par l'aſſiduité qu'elles ont à veiller, ſe donnant certaine autorité par une vie exacte de reproches.

Chaque Famille à ordinairement un Ancien, où plusieurs qui prennent le soin des affaires domestiques ; comme il s'est acquis de l'experience & de l'estime, on lui confie tout ce qui regarde l'interêt commun.

Ces Anciens s'assemblent souvent, soit pour entretenir l'union, soit pour les affaires qui surviennent. Quand elles sont d'importance & qu'elles regardent le bien public, ils font des cris autour du Fort, pour avertir que tout le monde ait à s'assembler dans une cabane. Les femmes y écoutent seulement, & les hommes déliberent. Un Ancien expose pour lors le fait dont il s'agit, & dit son sentiment sans être interrompu ; celui d'une autre Famille dit le sien jusques à un troisiéme. Si quelqu'un veut dire aprés son avis, on l'écoute. L'assemblée finie, chacun se retire ou s'entretient familierement dans les cabanes de ce qui a été proposé. Ils tombent souvent dans le même sentiment ; & mettant toujours les choses au pis, ils ne se voyent point trompez dans leurs desseins & entreprises. Si le succez a été selon leurs desirs, ils ont pris en cela leur sûreté contre ce qu'ils craignoient, s'il n'a pas été tel ils ne laissent pas d'être contens.

Les Anciens donnent avis de tout ce qu'il y a à faire, ſoit pour quelque feſtin, ceremonies ou autres coûtumes particulieres, & perſonne ne les contredit jamais. Ils ſe laiſſent conduire entierement par le Gouverneur general qui les fait venir à Montreal lorſqu'il s'agit de quelque affaire qui regarde le païs, & ils executent les ordres avec docilité. Nous les regardons comme le ſoutien de la Nation Françoiſe, ils ſe joignent avec nous dans les partis de Guerre, ils ſont pour lors plus cruels ennemis des Iroquois non Chrétiens que nous ne le ſerions nous-mêmes, n'épargnant point leurs parens quand ils tombent ſous leurs mains.

La Foi ſeule les engage de reſter parmi nous. La ſage conduite des Jeſuites qui les gouvernent, les entretient dans une union ſi grande, que rien au monde n'eſt plus touchant que de voir la ferveur de ces nouveaux Chrétiens. Ils ne font enſemble qu'un même eſprit par toutes les pratiques de vertu & de pieté qui les uniſſent. Ils chantent la grande Meſſe & diſent leurs prieres en la langue Algonkine, pour éviter une jalouſie qui auroit pû naître entre les cinq Nations. Les hommes ſe tiennent d'un côté de l'Egliſe & les femmes de l'autre. Il y a un Chef de la

priere qui eſt comme le grand Chantre ; qui eſt au milieu, tout de bout. Chacun ſe répond alternativement, & l'on y entend ſouvent des Chœurs de muſique.

Le grand commerce de toute la Nouvelle France ſe fait dans la ville de Montreal, où abordent des Nations de cinq à ſix cens lieuës, que nous apellons nos Alliez. Ils commencent à venir au mois de Juin en grandes bandes. Les Chefs de chaque Nation vont d'abord ſaluër le Gouverneur, à qui ils font preſent de quelques Pelleteries, & le prient en même tems de ne pas ſouffrir qu'on leur vende trop cher les marchandiſes, quoiqu'il n'en ſoit pas le maître, puis qu'un chacun diſpoſe du ſien comme il le juge à propos. Ils tiennent une Foire ſur le bord du fleuve, le long des paliſſades de la Ville. Des ſentinelles empêchent que l'on n'entre dans leurs cabanes, pour éviter les chagrins qu'on leur pourroit faire, & pour leur donner la liberté d'aller & venir dans la Ville, où toutes les boutiques leur ſont ouvertes. C'eſt à qui fera valoir ſon talent. Les plus fortes amitiez ne laiſſent pas de ſe refroidir dans ces momens. Le mouvement tumultueux qui regne pour lors, & l'envie que l'on à de faire ſon profit, diſſipe cette ouverture de cœur, & à

peine le fils reconnoit quelquefois ſon pere. L'un attend au paſſage un Sauvage qu'il voit chargé de Caſtors, l'autre l'attire chez lui & compoſe du mieux qu'il peut. Celui-ci qui eſt auſſi rafiné que le Canadien ſur le fait de la traite, examine attentivement ce qu'on lui montre.

Ce commerce dure trois mois à pluſieurs repriſes : On y voit des peaux d'ours, de loups cerviers, chats ſauvages, pecans, martes, pichioux, loutres, loups de bois, renards argentez, peaux de chevreuils, de Cerfs, de Squenontous & d'Orignaux vertes & paſſées, ſur tout du Caſtor de toutes les eſpeces.

On leur vend de la poudre, des balles, des capottes, des habits à la Françoiſe, chamarez de dentelles d'or faux, qui leur donnent une figure tout-à-fait croteſque, du vermillon, des chaudieres, des marmites de fer & de cuivre, & toute ſorte de quinquaillerie.

La Ville reſſemble pour lors à un enfer, par l'air affreux de tous les Sauvages qui ſe matachent plus que jamais, croyant par là ſe mettre ſur leur propre. D'ailleurs les hurlemens, le tintamarre, les querelles & les diſſenſions qui ſurviennent entr'eux & nos Iroquois augmentent encore l'horreur de ces ſpectacles ; car

quelque précaution que l'on prenne pour empêcher les Marchands de leur donner de l'eau-de-vie, il y a quantité de Sauvages qui ſont ivres morts.

Quoique les Canadiennes ſoient en quelque façon d'un Nouveau Monde, leurs manieres ne ſont pas ſi biſarres ni ſi ſauvages qu'on ſe l'imagineroit. Au contraire ce ſexe y eſt auſſi poli qu'en aucun lieu du Royaume. La Marchande tient de la femme de qualité, & celle d'Officier imite en tout le bon goût que l'on trouve en France. Il eſt difficile de trouver une plus grande union que celle qui eſt entre les femmes d'Officiers.

Les Dames de Quebec n'aiment pas tout à fait les manieres des Montrealiſtes : les premieres ſont beaucoup ſur la reſerve, principalement les Conſeilleres. Ces états qui ſont differens, forment differens caracteres d'eſprit : les Montrealiſtes ont à la verité des dehors plus libres, mais comme elles ont plus de franchiſes, elles ont plus de bonne foi, & ſont trés-ſages & trés judicieuſes.

Le Canadien a d'aſſez bonnes qualitez, il aime la guerre plus que tout autre choſe, il eſt brave de ſa perſonne, il à de la diſpoſition pour les Arts, & pour peu qu'il ſoit inſtruit il aprend aiſement ce qu'on

lui enſeigne ; mais il eſt un peu vain & préſomptueux ; il aime le bien, il le dépenſe aſſez mal à propos. Ceux que l'on apelle des Coureurs de bois, qui alloient il y a quelques années en traite aux Outaoüaks; ceux-ci dépenſent fort vite ce qu'ils ont gagné en peu de temps, & rien ne leur coute quand ils ont dequoi. Quand je blâme le Canadien d'avoir trop d'attache au bien il eſt un peu excuſable, car le païs de Canada n'eſt pas riche, chacun en cherche ſelon ſon induſtrie, & ſans le commerce du Caſtor la plus grande partie ne pourroit vivre du revenu de ſes terres.

Sa Majeſté fait ſubſiſter une bonne partie du païs, ſoit Convens, ſoit particuliers, par des penſions & des gratifications. Quatre cens mille francs qu'il envoye tous les ans, ne laiſſent pas d'être d'un grand ſecours. Les Officiers qui ſont mariez ne ſoûtiennent leurs familles que de leurs apointemens; leurs femmes ſont à plaindre quand ils viennent à mourir : les Troupes ſont d'un détachement de la Marine, composées de vingt-huit Compagnies. Les premieres qui arriverent en Canada étoient du Regiment de Carignan-Salieres, & de vingt-quatre Compagnies qui y étoient, on en fit repaſſer en France au bout de trois ans, & les quatre qui demeurerent furent

composées de 75. hommes chacune: Il y eut plus de trois cens personnes de ce Regiment qui s'établirent dans le païs. Ces quatre Compagnies furent encor reformées quelques années aprés, dont la plufpart des reformez firent des habitations. Celles-ci furent remplacées la même année par quatre autres Compagnies. Les Officiers qui ne voulurent point passer en France eurent des concessions de terre, & quelques liberalités que Sa Majesté leur fit.

Le Canada fut long-temps sans Troupes, joüissant d'une profonde Paix, qui dura vingt ans. Je ne suis pas surpris, Madame, si les Canadiens ont tant de valeur, puisque la plufpart viennent d'Officiers & de ces Soldats qui sortoient d'un des plus beaux Regimens de France. Le païs s'est beaucoup augmenté depuis ce temps-là.

On y compte presentement quinze mille habitans. * L'étenduë de la Colonie est depuis le haut de l'Isle de Montreal jusques à l'Isle Percée, à l'embouchûre du fleuve saint Laurent. De l'un à l'autre il y à environ 180 lieuës. Ce fleuve est sans pareil, non seulement par son étenduë, mais par tous les lacs qu'il forme. Sa source est bien loin au Nord-Oüest, dans des Savannes & des Marais, où se forment

* En mil sept cens.

plusieurs rivieres, qui se reüniſſant font le lac des *Aſſiniboels*, duquel ſort une grande riviere, qui aprés avoir par un grand détour paſſé dans le lac des *Chriſtinaux*, puis dans celui *d'Alemipigon*, vient enfin ſe jetter dans le lac *Superieur*, qui a 450. lieuës de tour, ſur 70. de largeur. Ce grand & fameux lac tombe dans le lac *Huron*, par un canal de quatorze lieuës de longueur, dans lequel il y à une chute d'eau que l'on apelle le *Saut Sainte Marie*. Le lac Huron qui a trois à quatre cens lieuës de circuit, ſur plus de cinquante de largeur, ſe décharge dans le lac des Iſlinois, connu ſous le nom du *Mécheygan*, qui à preſque la même étenduë. Le dégorgement de ces deux lacs tombe dans le lac *Herier*, qui a trente à quarante pieds de largeur, ſur prés de trois cens de circuit La Navigation y eſt trés dangereuſe par tous ſes bords eſcarpez, qui ſont de terre glaiſe; les Flots venant à ſe briſer contre rendent l'eau ſi bourbeuſe, que les Voyageurs ſouffrent & riſquent beaucoup. Un détroit de vingt lieuës de long, large d'une portée de fuſil boucanier dans le plus reſerré, forme le Saut de *Niagara*, qui eſt une des merveilles de la nature. Sa nape d'eau à dix arpens de face, & ſa chute fait un bruit que l'on entend à quinze lieuës loin. Le lac

Ontario, ou Frontenac, qui eſt le plus petit de tous, eſt le dernier de ce fleuve, il n'a qu'environ deux cens cinquante lieuës de tour, ſur trente à trente cinq, dans ſa plus grande largeur, ſa ſortie forme un trés-beau rapide, ſuivi de pluſieurs autres juſques à Montreal. Nous avons dans ce lac le Fort de Frontenac, qui porte le nom d'un Gouverneur-General de la Nouvelle France, il le fit bâtir pour tenir en bride les Iroquois pendant la Guerre dans leurs partis de Chaſſe, & pour les engager en temps de Paix d'entretenir un commerce d'amitié avec les François. Je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MADAME,

Vôtre trés-humble, &c.

Fin du premier Tome.

HISTOIRE
DE
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE.

CONTENANT

L'Hiſtoire des Peuples Alliés de la Nouvelle France, leurs Mœurs & leurs Maximes, leur Religion, & leurs Interêts avec toutes les Nations des Lacs Superieurs, tels que ſont les Hurons & les Iſlinois, l'Alliance faite avec les François & ces Peuples, la poſſeſſion de tous ces Païs au nom du Roy; & tout ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable ſous Meſſieurs de Traci, de Frontenac, de la Barre & de Denonville.

Par Mr. DE LA POTHERIE, *&c.*

TOME II.

Enrichie de Figures.

A PARIS, Quay des Auguſtins,
Chez NYON Fils, à l'Occaſion.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


CARTE
Generalle
de la
NOUVELLE
FRANCE
Terre de
Laborador
NOUVELLE
FRAN
CE
CANA
LA
LOUI
SI
ANE
FLORIDE
GOLFE
DE
MEXIQUE
Archipelague du Mexique
Isle de Cuba
MER
DE LA
NOUVELLE
FRANCE
ou de
NORT
Partie des Isles Antilles
Isle Bermude
Grand
banc
de
banc Vert
Terre neuve
bane de la Cadie
Bello I.
Acadie
Baye d'Hudson
Lac des Assenipoils
Crevecœur fort
Cap S. Antoine
Embouchure de Mississipi
Baye de S. Louis
Baye de Spiritu Sancto
Chiqucha
Nouvelle Yorck
Mexico
Is. Hitblada
Dominique
Porto Rico
S. Christophe
la Martinique
Jamaique
Truxillo
Valladolit
St. Jago de Guatimala
NOUVELLE
ESPAGNE
MER DE
SVD
Mer Vermeille
Porte de Californie

HISTOIRE DES PEUPLES SAUVAGES; ALLIEZ DE LA NOUVELLE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Opinion des Sauvages ſur la Creation du Monde, ſur celle de l'Homme & de la Femme.

QUOI que les Sauvages de l'Amerique Septentrionale vivent dans une entiere independance les uns des autres, qu'ils ne reconnoiſſent point de Souverain, & que chaque Nation ſoit comme une eſpece de petite Republique, ils ont tous neanmoins une veneration ſi parti-

culiere pour le Roi, qu'ils l'apellent le *Grand Onontio*, c'est à-dire la plus haute des Montagnes de la terre. Ceux que Dieu a appellé par sa grace à la lumiere de l'Evangile, ne peuvent assez loüer le zéle & la pieté de ce *Prince*, & ceux même qui sont encor ensevelis dans les tenebres du Paganisme, ne laissent pas d'en parler avec autant de respect que ses propres sujets. Le Commerce a apprivoisé ces Peuples, on les a attirez chez les François, & les François qui s'étoient insinuez dans leur esprit, ont penetré insensiblement dans leur païs. Tout nous est devenu facile à la suite du tems; l'union s'est cimenté de part & d'autre, on a pris leurs interêts communs, & ils sont devenus nos amis: on les a soûtenus dans leurs guerres, & ils se sont déclarez en notre faveur. De plus la Foi s'y est établie parmi quelques-uns par les soins des zelez Missionnaires, dans lesquels ils ont trouvé un esprit tout à fait desinteressé. Ils ont goûté peu à peu ce qu'ils leur ont enseigné; ils ont beaucoup diminué de leur ferocité naturelle, & sont devenus plus dociles & plus traitables.

Ceux qui n'ont pas encore été éclairez de la lumiere de l'Evangile, sont tout à fait dignes de compassion.

Dans la pensée qu'ils ont de la Crea-

tion du Monde, ils croyent & tiennent pour assuré qu'ils ont tiré leur origine des animaux, & que le Dieu qui a fait le Ciel & la Terre s'apelle *Michapous*, qui veut dire le Grand Liévre. Ils ont quelque idée du Deluge, & comme ils n'en peuvent déveloper le Mistere : voici quelle est leur creance telle qu'ils l'a debitent. Ils prétendent que le commencement du monde n'est que depuis ce tems-là, que le Ciel a été créé par Michapous, lequel créa ensuite tous les animaux qui se trouverent sur des bois flotans, dont il fit un Cayeu, qui est une maniere de Pont, sur lequel il demeura plusieurs jours avec eux sans prendre aucune nourriture.

Michapous, disent-ils, prévoyant que toutes ses creatures ne pourroient subsister long-temps sur ce Pont, & que son ouvrage seroit imparfait, s'il n'obvioit aux malheurs & à la faim, sur tout qui les menaçoient, & ne se voyant alors que maître du Ciel il se trouva obligé de recourir à *Michipisi*, le Dieu des eaux, & voulut emprunter de lui un peu de terre pour former des païs assez vastes, pour contenir toutes les creatures presentes & celles qui viendroient. Mais celui-ci jaloux de son autorité & de son Empire, n'avoit garde de faciliter un établissement

aux animaux qui feroient ſans doute la Guerre aux poiſſons ſes Sujets, il ne voulut point écouter la demande de Michapous, qui ſe trouva fort embaraſſé, ce qu'il fit qu'il propoſa aux animaux de députer un d'entre eux pour aller chercher de la terre au fond des eaux, les aſſurant qu'il les mettroit en repos, pourvû qu'il lui en aporta, dont il formeroit un grand monde, qui ſeroit le ſejour de toutes les creatures. Les animaux déja preſſez de la faim prévoyant leur perte inévitable s'ils demeuroient plus long tems ſans nourriture, toujours expoſez aux vagues des eaux qui venoient ſe briſer contre leur Pont, s'adreſſerent au Caſtor, auquel ils promirent toutes ſortes d'avantages, s'il vouloit ſuivre l'ordre de Michapous, & même qu'ils le reconnoîtroient pour maître de la terre & le premier de tous les animaux. S'en fut aſſez au Caſtor pour faire cette tentative; il demeura longtems dans les eaux, mais inutilement, car il en revint à demi mort proche le Pont, ſur lequel les animaux le tirerent, cherchant dans ſes pattes & dans tout ſon corps s'il n'y auroit point de terre ou de ſables, ils n'en trouverent point, & ils jugerent de là qu'il n'avoit pû aller juſqu'au fond. Les animaux prierent enſuite la

Loutre de faire la même entreprise. Celle ci qui se connoissoit plus agile que le Castor, d'ailleurs jalouse de l'honneur de se voir la maîtresse des animaux, s'élance aussi-tôt dans les eaux, où elle demeura un jour entier. Ce retardement donna quelque esperance aux animaux; mais la Loutre ne fut pas plus heureuse que le Castor. Elle parut à côté du Pont sans mouvement, les pattes ouvertes. Ils la tirerent en cherchant autour d'elle s'ils apercevroient de la terre; n'en ayant point trouvé ils se representerent plus que jamais tous les *malheurs* dont ils étoient menacez lorsque Michapous qui vouloit leur faire connoître sa puissance, se servit du Rat musqué, auquel il commanda d'aller chercher de la terre au fond des eaux. Les animaux douterent qu'il pût réüssir dans une entreprise où le Castor & la Loutre, beaucoup plus vigoureux, avoient échoué. Cependant Michapous voulut se servir d'un si foible instrument pour faire éclater davantage son pouvoir. Le Rat musqué plongea dans l'eau, il s'y tint un jour & une nuit, & parut au dessus sans mouvement, une de ses pattes fermées. Vous aurez la vie dit aussi-tôt Michapous aux animaux; mais prenez garde de la lui ouvrir que vous ne l'ayez auparavant at-

tiré ſur le Pont. Grands empreſſemens de la part des animaux autour du Rat muſqué, c'étoit à qui chercheroit cette terre tant deſirée ; ils trouverent à la fin quelques grains de ſable entre ſes petits ongles qu'ils donnerent à Michapous, qui les diſperſa ſur le Pont, & les fit groſſir de telle ſorte, qu'ils furent convertis en peu de temps en une groſſe montagne. Il commanda au Renard de tourner autour de cette montagne, l'aſſurant que plus il marcheroit & plus la terre s'agrandiroit. Il obeït, & s'aperçût effectivement qu'elle devenoit bien plus grande. Mais comme le Renard ne vit que de rapines, il jugea bien que s'il marchoit toujours, il auroit beaucoup plus de peine à trouver dequoi ſubſiſter, puiſque ſa proye ſeroit plus écartée, il retourna à Michapous & lui dit que la terre étoit aſſez vaſte pour placer & nourrir tous les animaux. Michapous voulut voir lui-même ſon étenduë, il ne la trouva pas encore aſſez grande pour toutes les creatures. Il partit pour l'augmenter, & enfin ces Nations aveuglées croyent qu'il tourne depuis ce temps autour de la terre, qu'il agrandit inceſſamment, & diſent qu'il eſt actuellement dans les campagnes du Sud, & dans les Forêts du Nord, aux extrêmitez de la terre, où il l'augmente.

Si les Sauvages entendent quelquefois de grands bruits dans les montagnes, ou qu'ils voyent dans l'air des *feux* extraordinaires, ils disent que c'est Michapous qui passe, lequel prend soin de ses creatures & les engage à se ressouvenir de lui, d'où il arrive qu'ils emplissent dans le moment leurs pipes de tabac dont ils lui offrent la fumée en Sacrifice, invoquant son secours pour la conservation de leurs Familles.

Voici encore de quelle maniere ces peuples debitent leurs rêveries.

Les animaux vivoient dans une bonne intelligence pendant que Michapous demeuroit avec eux ; mais si-tôt qu'il les eut quittez, le divorce se mit parmi eux, & les plus forts devorerent les plus foibles.

Cette mes-intelligence leur fit prendre chacun leur parti dans les lieux écartez. Ils multiplierent en peu de temps la terre & elle fut remplie de toutes sortes d'especes d'animaux, ainsi que de toutes sortes de poissons.

Aprés que Michapous eut fait la visite de son Empire, il retourna aux animaux pour donner un païs à chaque espece ; mais il fut bien surpris de trouver une Guerre entre eux.

Cette division lui déplût, il les en punit par des maladies qu'il leur envoya, &

résolut pour les châtier avec plus de severité de créer les hommes, qui auroient une autorité absoluë sur eux.

La mortalité fut grande parmi les animaux & de leur cadavre * Michapous forma les hommes, dont le langage se trouva aussi different que toutes les especes de ces animaux. Ces hommes voyant la quantité d'animaux dont la terre étoit remplie jugerent bien qu'ils étoient destinez pour leur usage, ils inventerent des arcs & des fléches, ils s'en servirent pour les poursuivre à la chasse; & ils s'en rendirent bien-tôt maîtres.

Ces hommes aprés avoir fait plusieurs courses se trouverent acablez du sommeil, & s'étant réveillez ils aperçûrent une grande & une petite trace d'hommes, & il y en eut un qui eut la curiosité de la suivre, & il découvrit peu de temps aprés une grande cabane, dans laquelle étoit Michapous qui lui donna une femme, & leur indiqua à tous deux un païs pour habiter; il prescrivit à l'un & à l'autre la maniere dont ils devoient se comporter, l'homme étant le plus fort devoit s'occuper à la chasse & à la pêche. Et la femme devoit filer, abatre du bois, secher & aprêter les poissons & les viandes, faire la cuisine & servir son mari.

* Creation de l'Homme.

Les autres voyant que ce premier ne revenoit pas, partirent alternativement pour ſçavoir ce qu'il étoit devenu. Ils trouverent Michapous qui leur fit la même choſe qu'au premier. Il leur donna donc un pouvoir ſur tous les animaux; mais il leur dit qu'il les avoit créez pour mourir, & qu'il leur préparoit aprés la mort un lieu au bout de la terre où ils joüiroient de toutes ſortes de plaiſirs, & où ils ſeroient eſtimez & conſiderez ſelon les vertus & les bonnes actions qu'ils auroient pratiquez dans cette vie.

Les animaux qui ſe voyoient chaſſez & pourſuivis des hommes, firent toûjours tous leurs efforts pour éviter de tomber entre leurs mains.

Les hommes vécurent pendant quelques ſiecles fort paiſibles avec leurs femmes, faiſant bonne chere; ils en eurent pluſieurs enfans qui ſe marierent, le grand nombre les obligea de ſe répandre & d'habiter un plus grand païs de chaſſe * & quelques chaſſeurs qui ne ſe connoiſſoient pas s'entretuërent dans leur rencontre, les parens voulant venger la mort de leurs parens, tuërent les meurtriers; la guerre ainſi s'alluma peu à peu entre eux, & a continué juſqu'à preſent.

* Origine de la Guerre.

Telle est l'opinion ridicule de la plûpart des Sauvages de l'Amerique Septentrionale, du moins de ceux dont je parlerai dans la suite. Quoiqu'ils n'ayent qu'une idée confuse de leur origine, ils la croyent cependant veritable : & quelque peine que puissent prendre les Missionnaires pour les retirer de leurs aveuglemens : il y en a encore beaucoup qui ne peuvent s'empêcher de croire à Michapous, & de l'adorer comme Dieu du Ciel & de la terre, le premier & le maître de tous les autres esprits, car ils croyent qu'il y a encore d'autres Divinitez, le Soleil, la Lune, & le Tonnerre en sont du nombre. Michipisi est en grande veneration parmi eux, c'est le Dieu des eaux qui excite ou appaise les tempêtes. Meteomek le Dieu des glaces. Mais les Dieux qu'ils invoquent à tout moment & avec plus de ferveur sont les Diables, & tous les Esprits de l'Enfer, qu'ils craignent & croyent être tout puissans pour leur faire du mal. Je ne parle point d'une infinité d'autres petites Divinitez. Ils ont particulierement les Dieux du Songe qui leur sont propices, ou funestes, dans la guerre, la chasse & la pêche. Lors qu'ils font quelques entreprises il faut qu'ils rêvent auparavant, & la chose qui la premiere se presente à leur imagi-

ſtation, devient l'objet de leur adoration. Ils ſont quelquefois dix à douze jours ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'ils ayent rêvé à quelqu'une de ces divinitez qui ſont l'Ours, le Leopard, le Bœuf, la Couleuvre, & la Loutre. Auſſi leur cerveau étant vuide, forme bien des chimeres, qui pour l'ordinaire ont du raport à leurs inclinations. Tous les autres animaux qu'ils ſe figurent dans leurs ſonges, n'ont aucun pouvoir, & ſont même incapables de les engager à executer aucun deſſein. Ils ſont ordinairement des feſtins qu'ils offrent à leurs Divinitez avec beaucoup de Religion. S'ils éternuent, ils remercient celle qui leur vient dans le moment à l'eſprit, & s'ils fument ils lui en offrent la fumée.

Il n'y a aucune ſtabilité dans leur croyance, car pour une pipe de tabac ils conſentent à tout ce qu'on leur dit. Un preſent accepté ou un bon repas fini, ils retournent à leurs premieres erreurs. Ils s'accommodent à tout. S'ils voyent qu'on les pouſſent un peu trop loin, ils diſent que nous n'avons pas d'eſprit, & que nous n'entendons pas l'affaire. Je me ſouviens que m'entretenant avec un Montagnais (peuple de la riviere de Sagnai à Tadouſſaç, à quarante lieuës de Quebec, vers

l'embouchure du fleuve de S. Laurent) il me fit une plaisanterie sur l'idée que je voulois lui donner du veritable Dieu qui avoit créé toute chose. Ce Sauvage me dit qu'il voudroit bien le connoître pour sçavoir s'il auroit le pouvoir de lui donner des Castors & des Orignaux, tant il est vrai que le cœur de tous ces peuples est terrestre, comme ils vivent dans la liberté & dans l'indépendance, il n'est pas surprenant qu'ils suivent tous les mouvemens de cette Nature libertine, ils sont trop attachez à la Poligamie & à toutes leurs passions pour n'en pas suivre les déreglemens.

Michapous est le Dieu * qu'ils respectent davantage. Ils font des festins à son honneur, dans lesquels on est obligé de manger toutes les viandes jusqu'aux os, & c'est ce qu'ils apellent festin à tout manger.

S'il est d'Ours il y a trois personnes dont les portions sont beaucoup plus fortes que celles des autres, il faut qu'ils mangent tout ce qu'on leur presente : s'ils ne peuvent en venir à bout, c'est un mauvais présage pour le Maître du festin qui doit s'attendre à quantité de traverses dans ses entreprises, ou qu'il y aura de la mortalité dans la Famille. Les Conviez ne se ser-

* Le Dieu Michapous.

ſervent point de coûteaux, & ne s'eſſuyent les mains d'aucun linge, s'ils mêlent quelqu'autre Divinité avec Michapous il faut qu'ils s'eſſuyent les mains avec de l'herbe, & les os des animaux qui ont composé le Feſtin ſont attachez à un poteau qu'ils dédient & conſacrent à la même Divinité, particulierement ceux des Ours, des Chiens & des Caſtors. Quand ils ont pris les Caſtors dans des pieges ils ont grand ſoin de ne les point faire boüillir à gros boüillons, de crainte qu'il n'en tombent dans les cendres, car ils croiroient ne pouvoir plus prendre de Caſtors.

De plus ils élevent des poteaux qu'ils peignent de rouge, pour y attacher les victimes. On immole les Chiens au Soleil. Ce ſont les holocauſtes qu'ils croyent pouvoir fléchir plus aiſément les Dieux, lorſqu'ils veulent aller à la chaſſe, ils joignent à ces Sacrifices des peaux paſſées de Chevreuils ou d'Orignaux. S'ils vont en guerre ils attachent à un poteau des fléches peintes de rouge, avec un arc, & font un feſtin dans lequel ils font toutes ſortes d'invocations, recommandant leurs entrepriſes & leurs familles à leurs Dieux. Lorſqu'ils font des Feſtins ſolemnels ils leur dreſſent des Autels. Ils chantent une nuit entiere des chanſons à leur honneur, qu'ils com-

posent sur le champ, & il n'y a point d'animaux ni de creatures sur lesquels ils n'en ayent fait quelques-unes ; ils mettent sur ces Autels des peaux d'Ours & de Loutres, dont les têtes se peignent avec une terre verte, dont ils se peignent aussi le visage. On doit pour lors tout manger & avaler tout le boüillon ; s'il en reste il faut qu'il soit consommé par le feu.

CHAPITRE II.

Le Calumet de Paix où de Guerre, les mesures qu'ils prennent quand ils vont à la Guerre, & comment ils traitent leurs Prisonniers.

L'On peut dire que tous ces Peuples sont extrêmement superstitieux dans leur Religion, dans leurs manieres, & dans la Ceremonie du Calumet.

Ganondaoé, en langue Iroquoise *Paogan,* chez les autres Sauvages, & parmi les François le Calumet, du mot de Chalumeau, nom Normand, est quelque chose de si misterieux, qu'ils disent que c'est un present que le Soleil a envoié aux hommes pour établir & confirmer la Paix parmi eux. Quiconque viole un Calumet doit perir;

& il s'attire en même tems l'indignation des Dieux qui ont laissé le pouvoir au Soleil d'éclairer la terre, & ne peuvent souffrir qu'un perfide fasse rien de contraire au Calumet qui est le gage de la Paix. Quoiqu'en effet le Calumet * soit le simbole de la Paix parmi eux, il sert neanmoins pour la Guerre. Lorsqu'une Nation l'a porté, ou laissé chez une autre, si elle est attaquée d'ailleurs, celle qui s'est unie par ce Calumet, doit prendre ses interêts & venger ses morts; le Calumet demande donc beaucoup de ceremonies.

Les Sauvages du Sud & de l'Oüest s'en servent particulierement lorsqu'ils se trouvent dans un combat sanglant, si quelque mediateur presente le Calumet, ils font aussi-tôt suspension d'armes. Si les deux partis l'agréent, & qu'ils fument avec le Calumet, tout est calme, & l'on se retire de part & d'autre. Il leur est cependant permis de le refuser: en ce cas, on se remet au combat plus que jamais, sans avoir violé le droit du Calumet. C'est un lien si Sacré parmi ces peuples, qu'ils ne peuvent se donner des preuves plus convaincantes de l'estime qu'ils ont les uns pour les autres qu'en se le presentant.

C'est une maniere de Pipe fort longue

* On explique ce que c'est que le Calumet.

de pierre srouges, enjolivée de têtes de Pic-bois, de Canards-branchus, qui se perchent sur les arbres, dont la tête est de plus belle écarlate qui se puisse voir, & d'autres beaux plumages. Ils suspendent au milieu du bâton des plumes d'aîles d'un oiseau qu'ils apellent *Kibou*, qui est un veritable Aigle, d'une grosseur differente de ceux que nous voyons en Europe. Les plumes de leurs aîles sont grises & blanches, & ils les peignent en rouge, dont ils font des éventails qu'ils suspendent au bâton du Calumet. Quand ils en voyent dont les plumages sont peints de rouge, c'est une marque qu'ils offrent du secours; lorsqu'ils sont blancs & gris, c'est la marque d'une Paix profonde, & d'un secours non seulement à ceux à qui ils presentent le Calumet; mais à tous leurs Alliez. S'ils peignent un côté de ces plumes en rouge & que l'autre soit au naturel gris & blanc, ils déclarent par là qu'ils ne veulent avoir aucun ennemi du côté que regarde la couleur blanche & grise; mais qu'ils veulent la guerre du côté qu'est tourné le rouge. Ils ne font aucunes entreprises considerables qu'ils n'ayent auparavant dansé le Calumet. Ils font même scrupule de se baigner au commencement de l'Eté, ou de manger des fruits nouveaux, qu'aprés

l'avoir fait. Cette danſe eſt donc trés celebre, ſoit pour affermir la Paix ou ſe réünir pour quelque grande guerre, ſoit pour une réjoüiſſance publique, ou pour faire l'honneur à une Nation que l'on invite d'y aſſiſter. Ils l'a font auſſi à la reception de quelques perſonnes conſiderables, comme s'ils vouloient lui donner le divertiſſement du Bal.

La Ceremonie ſe fait l'Hiver dans une grande cabane, & l'Eté en raſe campagne. La Place étant choiſie on l'environne de branches d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre. On étend au milieu de la Place une grande natte de jonc, peinte de diverſes couleurs, qui ſert de tapis pour mettre avec honneur le Dieu de celui qui fait la danſe, car chacun a le ſien qu'ils apellent leur Manitou. C'eſt un ſerpent, un oiſeau, une pierre, ou autre choſe ſemblable qu'ils ont rêvé en dormant. On poſe le Calumet à la droite de ce Manitou, en l'honneur de qui ſe fait toute la Fête, & l'on met à l'entour en maniere de trophée, des maſſuës, des arcs, des fléches, des carquois, des caſſetêtes, ou haches d'armes.

Tout étant diſpoſé & l'heure de la danſe approchant pour chanter, les hommes & les femmes qui ont les plus belles voix

prennent la place la plus honorable ; tout le monde vient ensuite se placer en rond sous les branches ; mais chacun en arrivant doit saluër le Manitou, ce qu'il fait, en fumant & rejettant de la bouche sa fumée sur lui ; comme s'il lui offroit de l'encens.

Le principal Acteur va d'abord avec respect prendre le Calumet, & le soûtenant des deux mains il le fait danser en cadence, s'accordant à l'air des chansons. Il lui fait faire des figures bien differentes. Tantôt il le fait voir à toute l'Assemblée, se tournant de côté & d'autre : tantôt il le presente au Soleil, comme si il le vouloit faire fumer ; & tantôt il le panche vers la terre. Quelquefois il lui étend les aîles comme pour voler, & quelquefois il l'aproche de la bouche des Assistans pour fumer ; tout cela se fait en cadence, & c'est comme le premier Acte.

Le second consiste en un Combat qu'il fait au son d'une espece de tambours, qui tantôt succedant aux Chansons, & tantôt s'y mêlant, forme assez de plaisir.

Cet Acteur fait signe à quelque jeune Guerrier de venir prendre les armes qui sont sous la natte, & l'invite à se battre au son des tambours. Celui-ci armé d'un Arc, de Flêches, & d'une Hache-d'arme, commence un Duel contre l'autre, qui n'a
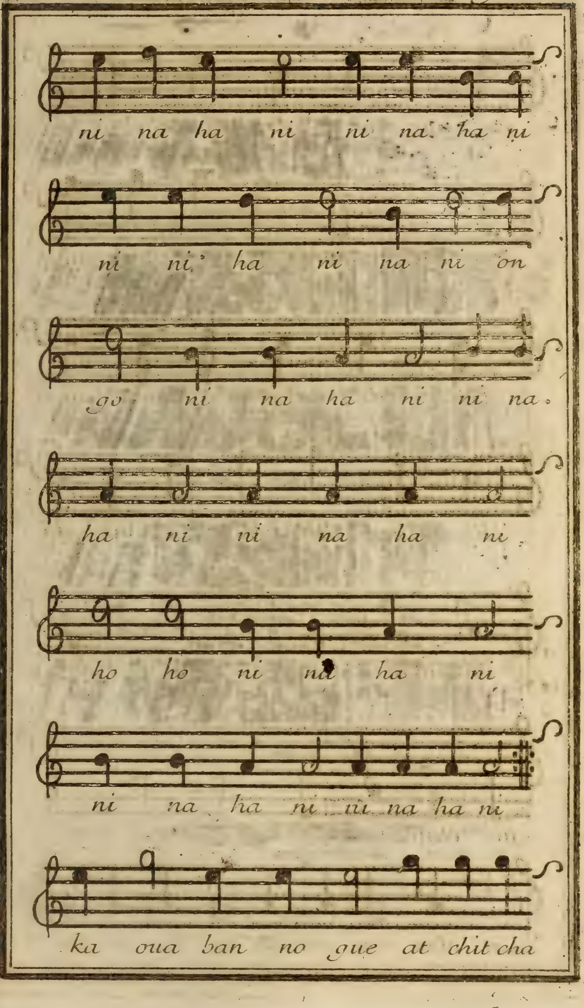
point d'autre deffence que le Calumet. Ce ſpectacle ne laiſſe pas d'être aſſez agreable, ſur tout ſe faiſant toûjours en cadence ; car l'un attaque, l'autre ſe défend ; l'un porte des coups, l'autre les pare ; l'un pourſuit, l'autre s'enfuit : Et celui-ci faiſant volte-face fait reculer ſon ennemi. Ce qui eſt de particulier eſt qu'un ſeul fait quelquefois ſi bien les deux perſonnages avec meſure, & à pas comptez, au ſon des voix & des tambours, que cette danſe pourroit paſſer pour une aſſez belle entrée de Balet en France.
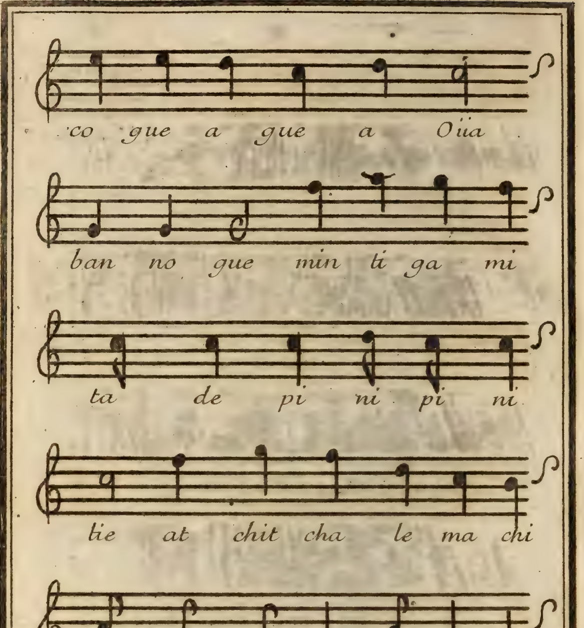
Le troiſiéme conſiſte en un grand Diſcours que fait celui qui tient le Calumet ; car le Combat fini il raconte les Batailles où il s'eſt trouvé, les Victoires qu'il a remportées, & les Priſonniers qu'il a faits. Celui qui préſide à la Danſe lui fait preſent d'une belle robe de Caſtors, ou de quelque autre choſe ; & l'ayant reçû il va preſenter le Calumet à un autre, celui-ci à un troiſiéme, & ainſi de tous les autres, juſqu'à ce que tous ayent fair le même devoir : le Preſident fait preſent du Calumet à la Nation que l'on a prié à cette Ceremonie, pour marque de la Paix qui ſera entre les deux Nations.

Voici quelqu'une des Chanſons qu'ils ont coûtume de chanter : ils leur donnent

un certain tour qu'on ne peut pas assez bien exprimer par la notte, & qui en fait neanmoins toute la grace. Toutes ces paroles nottez n'ont la pluspart aucune signification, comme qui diroit la, la, la. Ils en disent quelquefois selon leur caprice, qui n'ont aucune suite, comme *Kaouabannogué*, qui veut dire ce qui est blanc, & *Maintigomitadé*, signifie un gland.

Ces peuples qui aiment passionnément la guerre, n'ont point d'autres passions que de porter le fer & le feu quelque part. Lors qu'ils veulent l'a déclarer ils commencent d'abord par un festin. S'il ne se formoit qu'un petit parti, celui qui en est le Chef. jeûne jusqu'à ce qu'il ait rêvé à quelqu'une de ses Divinitez, dont il s'imagine tirer quelque avantage quand son cerveau creux a rencontré à peu prés ce qu'il lui convient. Ce Chef fait un repas où il invite ses meilleurs amis, ausquels il fait part de son dessein & des mesures qu'il veut prendre. Les chansons du Calumet & les danses se suivent. Il déclare aux Anciens le jour de son départ & le Rendez-vous à ses meilleurs amis, à une demie-lieuë de là; ils partent ordinairement de nuit, s'imaginant que s'ils le faisoient de jour, leurs ennemis les découvriroient de loin, quoiqu'ils soient


ni na ha ni ni na ha ni
ni ni ha ni na ni on
go ni na ha ni ni na.
ha ni ni na ha ni
ho ho ni na ha ni
ni na ha ni ni na ha ni
ka oua ban no gue at chit cha


co gue a gue a Oüa
ban no gue min ti ga mi
ta de pi ni pi ni
tie at chit cha le ma chi
mi man ba mi etan de
mi etan de pint pi ni he
at chit cha sca go be he he he

éloignez quelquefois à plus de cent lieuës ; mais quand ils ont résolu une marche generale, les préparatifs se font avec éclat. Ce ne sont pour lors que festins, sacrifices & victimes immolées, les femmes mêmes & les filles se prostituent aux hommes pour les engager à la Guerre & à n'épargner dans le combat qui que ce soit, l'on fait quantité de presens aux Guerriers, ausquels on paye par avance les chevelures qu'ils doivent ravir aux ennemis. Les Sauvages enlevent la chevelure des gens qu'ils prennent.

Tous ces préparatifs se font l'espace de deux à trois mois. Le Chef de Guerre chante toutes les nuits sans dormir, il jeune d'un jour à l'autre; il fait sa chaudiere à part, il fait un festin solemnel avant son départ, où peuvent assister autant d'hommes qu'il y en a dans le Village. Il attache aux perches de sa Cabane plusieurs Chaudieres, Celiers de porcelaine, Fusils & des marchandises. Il fait une harangue par laquelle il en destine au Village, & d'autres comme les prix qu'il doit distribuër aux premiers qui découvriroit l'ennemi, en tuëront ou feront des prisonniers. Le Village lui fait reciproquement d'autres presens pour son voyage, comme quelques chaudieres, des souliers, une ceinture & un tour de tête.

Les Sauvages enlevent la chevelure de gens qu'ils prennent en arrachant la peau de dessus le crane, dont ils se font une espece de trophée.

Les Sauvages qui ont l'usage des canots partent le jour ; le Chef les fait arrêter devant le Village, fait sa harangue aux Vieillards, leur déclare à peu prés le temps de son retour, & se mettant en marche il chante sa chanson de mort, qui sont autant d'expressions remplies de fureur ; il déclare qu'il abandonne son corps au sort de la Guerre. Cette même chanson se renouvelle jusqu'à ce qu'il ait fait coup, ou qu'il ait relâché de son entreprise. Pendant ce temps il jeûne tous les jours, ne mangeant que le soir. Son visage est tout *mataché* de noir, & il mange seul. Ils emmenent ordinairement avec eux des concubines pour amuser la jeunesse, afin de banir de leurs esprits le ressouvenir qu'ils ont d'avoir quitté leur Patrie. Lorsqu'ils sont proche du païs ennemi, ou sur ses limites, ce Chef fait découvrir sa marche par des découvreurs, qui marchent devant ou sur les aîles, de maniere que le corps de bataille ne puisse être surpris que du côté de l'arriere-garde. Ceux-ci ne font point de feu lorsque l'on rencontre l'ennemi, il se fait des Sassakoués

qui ſont des cris & des hurlemens pour l'effrayer. Le Combat fini ils s'en retournent avec précipitation ; s'ils tuent ils enlevent les chevelures ; s'ils perdent de leurs gens, & qu'ils ſoient maîtres du champ de bataille, ils les brûlent pour cacher leur perte. S'ils font des priſonniers, ils les lient dans les canots & leur mettent dans la main une baguette de ſept à huit pieds de long, toute couverte de peaux de ſignes, ornée de bouquets de plumes blanches. Quand ils ſont à terre ils plantent ces baguetes auprés des Captifs qu'on lie à des piquets par les pieds, les mains, le col, & le milieu du corps. Lorſqu'ils ſont prêts d'arriver au Village, ils détachent un canot la nuit pour faire ſçavoir le jour de leur arrivée & le ſuccés de la Guerre. Etant à la vûë ils font des décharges de Fuſils, & du plus loin que l'ou peut les entendre, ils font autant de cris qu'ils ont tué ou pris d'ennemis. Si les Canots abordent le Village, ils font tenir debour les priſonniers qui tiennent leur baguette en main. Les Vieillards ſe trouvent au rivage pour recevoir les Guerriers, qui avancent avec poids & meſure. Le Chef de Guerre fait une harangue devant que de mettre pied à terre, par laquelle il fait un recit de tous les évenemens de ſa cam-

pagne, ces Vieillards l'en congratulent; enfin lorſque tous ces Canots abordent terre, quelques Deputez ſe mettent à l'eau pour faire débarquer les priſonniers que ceux du Village reçoivent en haye, avec une ſaluë de coups de bâtons. Les Guerriers débarquent aprés tout nuds & abandonnent au pillage les canots & toutes leurs dépoüilles. On fait chanter les priſonniers dans une place où ils attendent leur deſtinée. Auſſi-tôt que le Conſeil les à diſtribuez aux familles, ceux qui en deviennent les maîtres, ont droit de vie ou de mort ſur eux. Si le caprice veut qu'ils ſoient condamnez à mourir on les attache à un poteau ou on allume un grand feu, dans lequel on fait ranger des inſtrumens de fer qu'ils paſſent ſur le corps depuis les pieds juſqu'à la tête, comme ſi ils vouloient appliquer quelque peinture ſur un tableau. Si le priſonnier que l'on brûle eſt un homme courageux, il chante au milieu des tourmens, il ſe moque ſouvent de ceux qui ſont ſes boureaux, leur reprochant qu'ils n'entendent rien à brûler un homme. Mais dés lors que quelqu'un verſe des larmes ou témoigne quelque ſentiment de douleuri, ls font des cris & des huées en dériſion, lui reprochant qu'il n'eſt pas homme, & lui diſent qu'un Guerrier



rier ne doit jamais gémir, les pleurs étant le propre des femmes. Aprés qu'on l'a bien grillé on lui enleve la chevelure qu'on laisse pendre par derriere, & on lui aplique sur la tête une écuelle pleine de sable brûlant pour lui étancher le sang. On le délie du poteau, & on le conduit à coups de pierre le plus que l'on peut du côté du Soleil couchant, qu'ils regardent comme le lieu que doivent habiter les ames lors qu'on est mort, c'est à qui coupera quelques morceaux de sa chair pour en faire des grillades, tout le monde court la nuit à droite & à gauche avec des bâtons, dans toutes les cabanes du Village, frappant tous les coins & recoins pour chasser son ame qui pourroit à ce qu'ils croyent s'être cachée pour en tirer vengeance. Cette execution faite ils celebrent quelques jours aprés une Fête solemnelle, dans laquelle ils font de grands festins & des danses. Les Guerriers distribuënt pour lors à leurs amis les chevelures qu'ils ont apportées de la Guerre, ils attachent à cette chevelure en façon de corcelets un colier de porcelaine qui represente le corps de celui qui a été tué, & on les porte en cadence au milieu de l'Assemblée.

Les Sauvages qui n'ont pas l'usage des canots, observent les mêmes Coûtumes,

à la reserve du départ de Guerre qu'ils pratiquent la nuit, de crainte que leurs ennemis ne les apperçoivent, s'imaginant qu'ils leur sont comme invisibles dans leur approche.

Les Guerriers sont récompensez selon leur merite; le Chef de guerre leur distribuë des presens, principalement à ceux qui ont tué ou fait des prisonniers. Quand tout est fini ils mettent dans la place ou sur le bord du rivage d'autres prix, pour ceux qui ont encor, à ce qu'ils disent, les mains ensanglantées. Tout le Village assiste à cette derniere Ceremonie. Ceux qui ont tué semblent venir à la dérobée pour les enlever; ce qu'ils ne peuvent faire cependant sans être vûs. Quand ils ont touché ce prix, ils s'enfuyent le plus vîte qu'ils peuvent. Ce sont pour lors de grandes acclamations. Ils sont obligez de retourner trois fois. On ne leur fait rien quand ils viennent; mais lorsqu'ils retournent c'est à qui leur jettera de petites pierres qui ne laisse pas de leur faire mal, parce qu'ils sont nuds, & lorsqu'ils ont touché le prix pour la troisiéme fois, leurs Sœurs ou quelques Parentes l'enlevent & le portent à la Cabane.

Le prisonnier étant assez heureux d'avoir la vie est adopté, en même-tems on

le conduit pour cet effet au bord de l'eau, où il est lavé & bien essuyé, pendant que les femmes & les filles pleurent d'un côté la mort de celui dont il remplit la place, & que de l'autre les hommes chantent. Ils le couvre des plus beaux habits qu'ils peuvent trouver, comme une robe de castors toute neuve, ou d'une de couleur d'écarlate. Il devient donc parent de la famille à qui il a été donné, & il arrive quelquefois que si celui qui a été tué, en étoit Chef, il le devient aussi, lors qu'on lui trouve assez de valeur. S'il en étoit fils, il est tenu pour fils, & on cherche à le marier, afin de l'engager de rester avec les parens, & de ne pas deserter.

CHAPITRE III.

Mariage des Sauvages.

LA maniere dont un Amant fait paroître à sa Maîtresse l'estime qu'il à pour elle lors qu'il la regarde en vûë du Mariage, est extrémement bizare.

Les petits entretiens familiers ne se font que la nuit, en presence de quelques amis ; l'Amant entre dans la cabane de la Fille, qui n'est fermé ordinairement que

d'une peau volante, il va d'abord aux charbons du foyer, qu'il trouve avec de la cendre ; il allume une buchette de bois, & s'approchant de sa Maîtresse il lui tire le nez par trois fois pour l'éveiller, ce qui est une formilité essentielle : tout se passe avec bien-seance, sans que la Fille lui disent aucunes paroles, Ces sortes de témoignage d'amitié durent prés de deux mois, avec beaucoup de circonspection de part & d'autre. Lors qu'il est assûré de sa Maîtresse il en parle à son Pere, où à son plus proche Parent, qui va trouver la nuit celui de la Fille ; il l'éveille, allume sa pipe qu'il lui presente ; & en fait la demande pour son Fils. Ce Pere lui fait réponse qu'il le communiquera à sa famille.

Le Pere du jeune homme ayant sçû ses derniers sentimens dans une seconde entrevûë, fait assembler tous les Parens, & leur déclare qu'il marie son Fils ; pour lors ils apportent dans sa cabane le plus de marchandises qu'ils peuvent pour sa dotte. La Mere du Garçon en porte une partie à celle de la Fille ; & c'est en ce moment que sa Mere lui dit qu'elle l'a marie à un tel ; il faut que cette Fille y consente sans replique, il est même de son honneur de le faire. Et par un abus étrange les Peres, les Meres, & les Freres aînez, peu-

vent prostituër leurs Filles : car son corps, disent-ils, n'est pas à elle mais à ses Parens, pour en disposer comme ils le jugeront à propos. Cette Femme qui a reçû ces presens les distribuë à toute la Famille, lui donnant avis de cette nouvelle Alliance. Chacun contribuë aprés à la dotte de la Mariée. Les Sœurs du jeune homme, accompagnées de la Mere, apportent au bout de huit jours les restes des presens. On habille la Mariée le plus proprement que l'on peut, on lui graisse ses cheveux avec de l'huile d'Ours, & l'on apporte devant elle une partie de toutes ces marchandises, elle en prend autant qu'elle peut, & suit sa belle mere qui lui ôte tous ces ajustemens qu'elle donne à ses Filles, qui lui donnent en échange les leurs & une chaudiere. Elle retourne chez son Pere, ses propres Sœurs la deshabillent aussi, qui lui donnent leurs propres habits. & l'ajustent comme elles le jugent à propos : la Mere lui donne une charge de bled d'Inde (bled de Turquie) qu'elle apporte à son Mari, qui lui ôte encore ses habits. Ce ne sont qu'allées & venuës pendant toute la journée. Enfin la belle Mere lui donne pour tout bien une méchante peau pour habits, sans autres ornemens. L'on partage ensuite dans les deux Familles

tous les presens de la dotte.

Il seroit assez difficile de croire jusques à quel excés peut aller la continence d'un Sauvage, qui est quelquefois six mois sans connoître sa nouvelle Epouse, le pouvant selon les Loix quatre jours aprés le Mariage. Il se persuade que cette moderation est le témoignage le plus autentique de l'estime qu'il puisse avoir pour elle, puisque il n'envisage que la seule satisfaction de s'allier dans une Famille. La Mariée retourne sans rien dire au bout de l'an chez sa Mere, qui devient maîtresse de la Chasse, de la Pêche, & de tout ce que peut avoir son Gendre. Celui-ci qui ne la trouve plus chez lui juge bien où elle est, il l'a va trouver quand il croit à peu prés que tout le monde dort, mais le beau Pere & la belle Mere qui se doutent bien qu'il ne manquera pas de venir, sont au guet pendant que leur Fille repose proche le feu. Le Marié n'est pas si-tôt entré qu'il connoît que ce feu lui est destiné; il s'assiet auprés de sa Femme. Le beau Pere qui se leve avec indifference, remplit sa pippe & la lui donne à fumer. La belle Mere d'un autre côté apporte un plat de viande à ses pieds, qu'il mange sans rien dire, se tenant assis comme un Singe. Il demeure pendant deux ans auprés de son beau Pe-

re, & sa Pêche, sa Chasse, & tout le commerce qu'il peut faire appartient à la belle mere.

Les nouveaux Mariez se parlent peu le jour, ou s'ils le font ce n'est qu'en grondant ; ils disent que la pudeur demande cette bien-seance. Lors que le Gendre a passé deux ans chez le Pere il tient son ménage à part, à moins qu'il n'ait envie d'obtenir encore sa belle Sœur pour seconde Femme. Le mari ne doit & n'ose prendre d'autre Femme que de la part des Parens du beau Pere, qui lui peut donner encor deux autres de ses Filles : s'il n'en à pas la belle Mere adopte quelque Fille qu'elle a achepté bien cher, ou lui donne ces Niéces. Le seul interêt qui domine parmi les Sauvages les entretient dans cette coûtume, parce que tout ce qui est au Gendre revient à la belle Mere ; & s'il prenoit une seconde Femme dans une autre Famille elle auroit le même droit, de sorte qu'il est de l'avantage des premiers de ménager toûjours ses bonnes graces. La premiere Femme à des prerogatives que l'autre n'a pas, & il ne faut pas s'étonner si la jalousie regne entre ces deux Femmes, quoi qu'elles soient souvent Sœurs elles en viennent quelquefois aux mains & aux coûteaux : les Familles s'en

mêlent & il y a ſouvent du ſang répandu, pendant que le Mari juge des coups d'un grand ſang froid : cela lui fait même plaiſir, parce qu'il dit que c'eſt une marque que ſes Femmes l'aiment.

Les Sauvages ont beaucoup d'attache pour leurs Enfans, principalement pour les Filles, qu'ils regardent comme l'apui & le ſoûtient des Familles.

Lors qu'une Femme eſt attaquée d'une maladie ordinaire à ſon ſexe, l'on éteint tous les feux de la cabane, on nettoye le foyer, l'on en jette toutes les cendres & l'on en allume de nouveaux avec une pierre à fuſil, elle eſt obligée de demeurer dans une cabane ſeparée, n'oſant entrer dans la premiere pendant huit jours. La premiere fois que cette incommodité arrive à une Fille elle eſt trente jours ſans voir perſonne que quelques femmes qui ont ſoin d'elle. Lors qu'une femme ſe trouve enceinte elle n'a plus de commerce avec ſon mari, juſqu'à ce que l'Enfant ait deux ans. Lors qu'elle eſt prête d'accoucher on lui conſtruit une méchante cabane qui ne l'a met guere à l'abri du mauvais temps ; elle y demeure trente jours, ſi c'eſt d'un premier Enfant elle reſte quarante. Cependant lors qu'elle eſt en danger de mort elle revient dans ſa cabane ;

mais aprés qu'elle est rétablie, ou si elle venoit à mourir, on abat cette cabane que l'on transporte dans un autre endroit.

CHAPITRE IV.

Occupations des petits Sauvages. La chasse de l'Ours.

LEs Sauvages élevent insensiblement leurs Enfans à de petits exercices laborieux ; la Chasse est d'abord l'unique objet de leurs occupations. Ils se servent de flêches jusqu'à l'âge de quinze ans, & s'amusent aux Oiseaux & aux Ecureuils. Lors qu'ils sont dans un âge un peu plus avancé on leur fait faire des Voyages éloignez pour les rendre capables de faire subsister un jour leurs familles par la Chasse. L'oisiveté ne régne point parmi eux : la Chasse la plus considerable qu'ayent les Sauvages est celle de l'Ours, qu'ils regardent comme une Divinité. Ils font des partis de trente hommes pour y aller ; le Chef qui les commandent les prie par plusieurs nuits de venir chanter dans sa cabane la chanson de l'Ours : chaque animal & chaque Divinité â sa chanson particuliere. Le Chef se *matache* le visage &

jeûne plusieurs jours, afin de pouvoir deviner où il y à beaucoup d'animaux, & les lieux de leur retraite. Ces animaux ont cela de particulier qu'ils se fourent dessous le creux d'un arbre dés que les néges commencent, & ils n'en sortent point qu'au bout de cinq à six mois sans manger, quoi qu'ils soient dans ce temps beaucoup plus gros que dans aucune autre saison. Pendant tout ce temps ils suçent seulement leurs pattes pour toute nourriture. Cette Chasse ne se fait que l'Hiver, & les Chasseurs chantent & dansent toute la nuit du départ. Lors qu'ils se sont rendus à l'endroit où ils ont resolu d'aller, ils dressent une cabane qui leur sert à chanter jusqu'à une heure à peu prés devant le jour. Quand il paroît le Chef fait une tournée d'environ deux lieuës, les Chasseurs sont obligez de ne point passer ces bornes; ils battent cette étenduë de païs toûjours à jeun, jusques au soir. Lors qu'ils ont tué des Ours il les apportent dans la cabane, ils allument des pipes & en chantant ils leur coulent par maniere de Sacrifice la fumée dans la gueule & dans les narines, pour fléchir leur fureur, & ils les prient de n'avoir point de ressentiment contr'eux n'y de ce qu'ils ont envie d'en tuër encor d'autres. Ils leur coupent la langue, & arrachant le

filet qu'ils brûlent avec circonſpection, car ſi le feu le fait tortiller c'eſt un préſage qu'ils en tuëront, s'il eſt conſommé ſans aucun mouvement c'eſt, diſent-ils, un mauvais augure.

CHAPITRE V.

Veneration particuliere des Sauvages pour les Jongleurs, qui ſont leurs Medecins. Ceremonie de leur Sepulture.

LEs Sauvages ont une connoiſſance naturelle de quantité de Simples, dont les effets ſont merveilleux pour la cure des playes, & beaucoup plus promts à les guerir que nos remedes : mais ils ſont ſi ſuperſtitieux & ils ont tant de confiance en leurs Medecins, qu'ils croiroient n'être pas bien gueris ſans leurs ſecours. Ces Medecins ſont la plûpart de grands fourbes, impoſteurs & charlatans, qui ont ſouvent des liaiſons avec le diable, & le plus grand honneur qu'ils puiſſent s'attribuër eſt de ſe dire *Meteonë*, qui veut dire Magicien.

Quand un Sauvage eſt bleſſé, ou qu'il a quelque ulcere,* l'on envoye querir le

* Les Medecins, autrement Jongleurs.

Medecin qui trouve un Festin tout préparé à son arrivée. Les Vieillards ne manquent pasde venir à cette cure. Le Medecin apporte un paquet où sont ses médicamens, il tient une gourde à la main emmanchée d'un bâton qui passe au travers ; il entonne d'une voye horrible des chansons sur ses remedes, faisant aller en cadence cette gourde, dans laquelle il y a de petites pierres. Les assistans le secondent, & ceux qui se piquent d'être aussi Medecins, s'y fourrent avec des gourdes. Cette premiere saillie ne laisse pas de bien étourdir le pauvre malade qui est étalé tout nud, pendantque le Medecin agite son corps par les plus furieuses contorsions qu'il puisse inventer. Aprés avoir bien chanté il ouvre son paquet de drogues, il invoque le Dieu du Ciel & de la terre, tous les esprits qui sont dans l'air & les enfers, & quelques peaux d'animaux extraordinaires qui sont dans ce sac, qui dit être maître de ses drogues, ausquels on doit avoir confiance pour obtenir la guerison du malade. Il redouble ses chansons avec ces mouvemens du corps, élevant la voix comme s'il croyoit que ces Dieux fussent sourds, & pendant que les assistans chantent il tourne autour du malade avec sa gourde en dansant. Il

saute

ſaute enſuite au milieu de la Cabane. Tous les aſſiſtans ſe levent & danſent avec lui, les vieilles femmes ſe mettent de la partie. Ce ne ſont pour lors que des huées & des batemens de pieds à faire trembler toute la Cabane, & quand ils ont chanté quelques airs ſur la playe ou ſur la partie malade, il applique ſon remede. On apporte auſſi-tôt avec empreſſement une chaudiere pour mettre des preſens au Medecin qui les diſtribuë avec une gravité admirable, faiſant l'honnête & le genereux, affectant même de ne rien garder pour lui; mais qui ſçait bien ſe dédommager en temps & lieu. Les Sauvages ont de trés-bons remedes pour les maladies ordinaires du corps, ſur tout pour les fiévres; mais il eſt dangereux d'en prendre une doſe trop forte. Les maladies les plus dangereuſes ſont la petite verole, qui eſt une peſte parmi eux. Si-tôt qu'ils en ſont attaquez ils ſe jettent dans l'eau la plus fraiche qu'ils peuvent trouver, dont ils ne rechapent pas. Le mal de Naples leur eſt fort ordinaire. La maladie la plus commune eſt la paraliſie & la phtiſie. Et c'eſt pour lors que les Medecins trouvent une bonne Moiſſon à faire. Ceux qui deviennent éthiques ont recours à certains Medecins que l'on appelle Jongleurs. Ceux-

ci paroissent avoir effectivement quelques pactes avec le diable. Ils se mêlent de prédire les choses à venir. Lors qu'ils veulent savoir l'évenement de quelque chose, ils se renferment dans une Cabane faite de perches, extrêmement enfoncée dans la terre, entourée de quelques peaux, avec une ouverture en haut, assez large pour passer un homme. Le Jongleur qui se renferme tout seul, chante, pleure, s'agite, se tourmente, fait des invocations à peu prés comme la Sibile dont parle Virgile, qui poussée de l'esprit d'Apollon rendoit ses Oracles avec cette même fureur.

At Phœbi nundum patiens, immanis in antro,
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum. Tanto magis ille fatigat
Os rabidum fera corda domans, fingitque premendo

Ces quatre Vers expriment bien le personnage de ces Medecins dans leur Jonglerie.

La profession de Jongleurs est fort lucrative parmi les Sauvages. Je me les represente comme ces Sacrificateurs dont parlent le même Poëte, qui faisoient bonne chere aux dépens de ceux qui offroient des Victimes.

Hic laticis, qualem pateris libamus & auro,

Inflavit quum pinguis ebur Tyrrhenus ad aras
Lancibus & pandis fumantia reddimus exta.

Le malade éthique qui se persuade que sa maladie n'est que l'effet d'un sort que l'on a jetté sur lui, envoye querir le Jongleur. Les Islinois & les Nations du Sud se vantent de faire mourir un homme en faisant sa figure qu'ils peignent à leur mode, & que lui décochant une petite fléche dans son portrait, vis-à-vis du cœur, ils le blessent, fut il à deux cens lieuës; d'autres mettent un petit caillou gros comme un œuf de pigeon, & disent que par des invocations qu'ils font aux démons, elle se forme en même temps dans le corps de celui contre qui ils ont une querelle. Ils se servent de Jongleurs dans cette occasion par leur Art magique, arrachant ces sortileges de leurs corps.

Mais quoiqu'ils soient souvent convaincus de leurs tromperies, la plûpart croiroient ne pas mourir dans les formes, s'ils ne les consultoient & ne suivoient leurs avis.

Comme dans chaque Art il y a des personnes qui excellent par la grande réputation qu'ils s'acquierent, je puis dire aussi qu'il y en a parmi les Medecins des Sauvages qui passent pour gens d'un meil-

leur eſprit & d'un plus grand ſavoir. Lors qu'il s'en trouve quelqu'un, il emmene avec lui une bande de Jongleurs dans la Cabane du malade, prétendu enſorcelé, que l'on étend par terre ſur une peau d'animal, le maître Medecin touche avec le bout du doigt toutes les parties de ſon corps, & quand celui-ci croit qu'il touche la partie affligée, il ſe plaint. Le Medecin dit auſſi-tôt que c'eſt là où a été jetté le ſort. Un de ſes diſciples lui applique en même-temps ſur cet endroit une peau de Chevreüil pliée en pluſieurs plis. Comme ce Medecin s'eſt préparé d'ailleurs en avalant quelques morceaux de couleuvre & d'autre choſe, il ſe leve avec ſa gourde qu'il fait raiſonner, & ſe ruë avec furie comme un Poſſedé ſur le malade, & par des efforts qu'il fait à peu prés comme un Chien hargneux, il ſuce cette peau, écumant & ſe frapant le dos ſans épargner celui du malade, dont il preſſe les côtes, la tête & toutes les parties du corps. Aprés qu'il a bien grondé & bien écumé, il vomit quelques goutes de ſang avec le morceau de couleuvre. Cette operation finie le premier de ſes diſciples ſe ruë à ſon tour ſur ce malade, imitant ſon maître dans toutes ſes poſtures, tous ſes camarades en font autant, qui tirent, à ce qu'ils diſent,

le sort. Ils font le lendemain la même cure, & la continuë jusqu'à ce que le malade soit à l'agonie, & lorsqu'il vient à ce dernier periode, qui est accompagné de convulsions, ce digne Medecin l'abandonne à sa destinée.

Il faudroit être de fer pour resister à toutes ces fatigues. Leur imagination qui est déja blessée de l'horreur de la mort, qu'ils croyent inévitable, s'ils ne sont soulagez par ces Jongleurs, toutes ces chansons qui les étourdissent, la violente agitation de toutes les parties de leurs corps, qui n'a pour matelas qu'une méchante peau bien mince, qui ne peut les garantir de l'humidité de la terre, qui leur sert de lit, sont autant d'obstacles à dissiper le malefice, où le sort prétendu dont ils se croyent attaquez. Si le hasard ou la bonté du temperament procure la guerison du mal, le Jongleur s'applaudit & est regardé de tout le monde comme un habile homme

Il y a plusieurs sortes de Jongleurs, les uns sont pour guerir, ou pour mieux dire qui augmentent les maladies, & d'autres pour ensorceler. Les uns sont Devins, d'autres s'apliquent à donner des drogues & des compositions qui font, à ce qu'ils disent, des miracles pour la chasse & pour

la guerre, & qui rendent invisibles ceux qui les portent sur soi; mais ce n'est qu'erreurs & fourberies.

Les plus fameux Jongleurs sont les plus contrefaits, soit qu'ils soient bossus ou boiteux; mais les plus acreditez sont les Kermaphidites, du moins ceux qui veulent qu'on les croye tels. Ils sont les Sacrificateurs qui commandent aux démons, & les plus redoutez par leur malignité ausquels on ose refuser ce qu'ils demandent. J'aurois peur de paroître suspect par tout ce que j'avance. Ce sont des choses trés averées, car qui diroit qu'ils ordonnent quelquefois de faire passer le malade au travers des flâmes de tous les feux du Village, de faire des danses où des femmes & des filles doivent leur être prostituez; que le malade soit plongé tout nud dans l'eau ou dans la nége au milieu de l'Hiver.

Depuis que nos Missionnaires vont chez eux ils ne pratiquent plus ses coûtumes; & lors qu'ils veulent le faire, c'est toûjours en secret. Il n'y a que les Hurons qui ne se servent point de cette maniere de guerir les maladies. Ils celebroient auparavant que l'Evangile leur ait été prêché, une Fête solemnelle qui duroit trois jours, pendant lesquels leurs cabanes é-

toient ouvertes à toute ſorte de libertinage. Cette coûtume étoit, diſoient-ils, pour obtenir de l'Eſprit leurs neceſſitez. Ils ſe ſervent toûjours de Calumet, qu'ils preſentent au Soleil comme le Dieu de la lumiere, qui leur facilite le moyen de trouver les Simples. Lors qu'ils ont composé une Medecine, ils l'a mettent ſur une peau, font un Feſtin ſolemnel, danſent toute la nuit autour de la Medecine, qu'ils remettent aprés dans le ſac de la Jonglerie qui eſt leur Apoticairerie.

Rien n'eſt plus touchant que de voir un Sauvage à l'extrêmité. Les Parentes ſe trouvant à ce triſte ſpectacle toutes fondantes en larmes, des vieillards & des vieilles y accourent en foule, qui, quoique d'un grand ſang froid auparavant, s'atendriſſent tout à-coup & pleurent avec autant de force que s'ils y prenoient la plus grande part du monde; mais ce n'eſt qu'en vûë d'avoir à manger, ou d'obtenir quelques coûteaux, nippes, funerailles, ou autres preſens. Si un jeune homme qui ſoit aimé ou conſideré vient à mourir, le Pere & les plus proches Parens chantent avec des Gourdes à la main des chanſons lugubres. Les femmes joignent des paroles à leurs pleurs.

Quand ce malade eſt mort, on le met

ſur ſon ſeant, on oint ſes cheveux & tout ſon corps d'huile d'animaux, on lui applique du vermillon ſur le viſage ; on lui met toutes ſortes de beaux plumages de la raſſade de la Porcelaine, & on le pare des plus beaux habits que l'on peut trouver, pendant que les Parens & ces vieilles continuent toûjours à pleurer. Cette Ceremonie finie les Alliez apportent pluſieurs preſens. Les uns ſont pour eſſuyer les larmes, & les autres pour ſervir des matelas au défunt, on en deſtine certains pour couvrir la foſſe, de peur, diſent-ils, que la playe ne l'incommode, on y étend fort proprement des peaux d'Ours & de Chevreuils qui lui ſervent de lit, & on lui met ſes ajuſtemens avec un ſac de farine de bled d'Inde, de la viande, ſa cuilliere, & generalement tout ce qu'il faut à un homme qui veut faire un long Voyage avec tous les preſens qui lui ont été faits à ſa mort, & s'il a été Guerrier on lui donne ſes armes pour s'en ſervir au païs des morts. L'on couvre enſuite ce Cadavre d'écorce d'arbres, ſur leſquelles on jette de la terre & quantité de pierres, & on l'entoure de pieux pour empêcher que les animaux ne le déterrent. Ces ſortes de funerailles ne ſe font que dans leur Village. Lorſqu'ils meurent en campagne

on les met dans un Cercueil d'écorce, entre les branches des arbres où on les éleve ſur quatre pilliers.

On obſerve ces mêmes funerailles aux femmes & aux filles. Tous ceux qui ont aſſiſté aux obſeques profitent de toute la dépoüille du défunt, & s'il n'avoit rien, les Parens y ſupléent. Ainſi ils ne pleurent pas en vain. Le deüil conſiſte à ne ſe point couper ni graiſſer les cheveux & de ſe tenir négligé ſans aucune parure, couverts de méchantes hardes. Le Pere & la Mere portent le deüil de leur Fils. Si le Pere meurt les Garçons le portent, & les Filles de leur Mere.

CHAPITRE VI.

Sentimens des Sauvages ſur l'Immortalité de l'Ame, & ſon ſejour aprés ſa mort.

CEs Peuples qui reconnoiſſent l'immortalité de l'ame croyent qu'elle ſe trouve aprés la ſéparation du corps dans un grand chemin, qui n'eſt rempli que de celles qui doivent ſe rendre à un lieu où elles reſtent pour toûjours, qu'elles traverſent une riviere extrêmement rapide, qui à pour Pont des Perches bien

chancelantes ſur leſquelles il faut paſſer ; qu'elles courent de grands riſques dans ce trajet, & que ſi elles venoient à tomber dans l'eau, elles ne pourroient jamais s'en retirer.

Voici la ſuite de leurs raiſonnemens. Quand elles ont traverſé cette riviere, elles en ſuivent les bords fort long temps, faiſant proviſion d'Eturgeons, qu'elles font ſecher juſqu'à ce qu'elles ſoient arrivées dans une grande prairie. A force de marcher elles découvrent de grands rochers eſcarpez, au travers deſquels il y à un chemin fort étroit, qui va plus loin, lequel a pour barriere deux gros pilons qui ſe levent & s'abaiſſent alternativement. Ces pilons ſont pour écraſer les vivans qui voudroient franchir ce paſſage ; mais dés lors que ce ne ſont que les ames des défunts, elles paſſent ſans obſtacles ; elles ſe trouvent enſuite dans une belle prairie extrêmement vaſte, remplie d'Ours, & de toute ſorte d'animaux, & d'excellens fruits qui ſont uniquement deſtinez pour les morts. Ce chemin eſt encore bien long à faire. Les ames entendent à la ſuite du temps les tambours & les Gourdes des morts, qui danſent & ſe réjoüiſſent. Enfin elles arrivent dans ce délicieux ſejour qui eſt le terme de leur Voyage, & ſe

fourant parmi la presse elles se mettent à danser. Pour lors elles sont les bien venuës. C'est à qui leur fera civilité & qui les régalera. On leur donne toutes sortes de belles parures, avec d'autant plus d'empressement que l'on en avoit mis auprés d'elles dans leur tombeau.

La memoire des Morts est en grande veneration chez ces Peuples, ils font à leurs manes des festins, où ils consomment tout ce qu'ils ont; particulierement lors qu'ils celebrent la Fête generale des Morts. Ils n'ont point de jour limité pour cette Solemnité. Ils prennent celui que le caprice de leur Chef & de leurs Jongleurs leur prescrit, & ils ne manquent pas d'observer l'anniversaire de chaque Mort. Ils choisissent pour cet effet le meilleur ami du défunt qu'ils font danser, ausquels ils font de grands presens, le regardant comme le défunt.

La Ceremonie de la Fête des Morts est tout-à-fait considerable. Ils en déterrent tous les cadavres, en ramassent les ossemens; ils y invitent non seulement leurs Alliez; mais encore ceux qui sont les plus éloignez, ausquels ils donnent tout ce qu'ils ont de meilleur; ils celebrent encore d'autres Fêtes, souvent pour obtenir de leurs Divinitez la vie ou la santé

pour leurs Familles, & la victoire sur leurs ennemis.

CHAPITRE VII.

Détail & le Caractere particulier de tous les Peuples alliez de la Nouvelle France.

QUoique l'Amerique Septentrionale soit d'une grande étenduë, elle ne seroit pas suffisante pour nourir tous les Peuples qui l'habitent, si chaque Nation produisoit autant d'hommes qu'il y en a dans chaque Province de l'Europe; mais que ce soit un effet de la Providence ou de leur trop grand libertinage, ils ne multiplient pas tant que l'on croiroit bien. Cela n'empêche pas neanmoins qu'il n'y ait un grand nombre de Nations, dont quelques-unes sont assez nombreuses.

Les Peuples avec qui nous avons le plus de commerce sont les Nepiciriniens, à Mikouest, Nation de la Loutre, Outaoüaks, Hurons, Cynagos, Kiskakons, Nansoüa, Kœtons, Sauteurs, & Missisakis. Ceux-ci occupent le bord & les environs du lac Huron.

Ceux qui occupent le Nord sont dispersez de toutes parts. Ce sont les Christi-

naux

naux, Monſonis gens des terres, Chichigoüeks, Otaulubis, Outemiskamegs, Outabytibis, Onaouientagos, Michacondibis, Aſſinibouels & pluſieurs autres. Tous ces Peuples ſont connus ſous le nom de gens de terres, parce qu'ils ſont toûjours errans.

Ceux qui habitent vers le Sud, occupent de beaux païs; ce ſont les Pouteouatemis, Sakys, Malhominys, Oüenebegons ou Puans, Outagamis ou Renards, Maskoutechs, Miamis, Kikabons, Iſlinois, & dans l'Oüeſt les Nadouags, Sioux, Ayoes, qui compoſent pluſieurs Villages de noms differens, leſquels occupent un grand païs par de là le fleuve Miſſiſipi, entre les quarante-trois & quarante-ſix degrez de latitude.

Toutes ces Nations étoient voiſines & fort peuplées, les bourgades n'étoient éloignées les unes des autres que d'une journée. Cette proximité étoit la cauſe qu'elles ſe faiſoient quelquefois la Guerre; mais outre que ces peuples s'apprehendoient mutuellement, c'eſt que le repos & la tranquilité dans laquelle ils vivoient ne leur inſpiroit pas ces paſſions dominantes des Iroquois, qui n'aiment qu'à porter le fer & le feu dans les endroits les plus éloignez. Mais quand quelques-uns

peuvent à la derobée enlever des têtes ; ou détruire quelques Familles, ils reviennent chez eux avec autant de fierté que si un general avoit subjugué tout un Royaume.

Les Nepiciriniens furent les premiers qui eurent connoissance des François par le moyen des Algonkins, peuples les plus nombreux du Canada, lorsque nous commençâmes à l'habiter. Les Nepiciriniens habitoient le fleuve de saint Laurent ; mais dans la suite ils se retirerent dans la riviere des Outaoüaks, pour aller sur les lacs & sur les rivieres & pour faire plus commodément les portages, ils inventerent les Canots d'écorce de bouleau qui leur étoient d'une grande utilité pour le transport de leurs Castors chez les François, & pour celui de nos marchandises. Ils s'aboucherent avec les Algonkins pour profiter de cet avantage ; & par une échange de leurs Pelleteries pour du fer, & autres choses qui leur paroissent necessaires, ils envoyerent de Nation en Nation des haches, coûteaux, alaînes, chaudieres, & autres marchandises, qui les faisoient estimer & considerer, les priant même de décendre avec eux chez les François, pourvû qu'ils payassent le tribut du passage sur leurs terres.

Les Hurons qui étoient leurs voiſins, haſarderent les premiers de faire alliance avec nous. On leur donna des Peres Jeſuites pour les inſtruire dans la Religion Chrétienne; & des François pour les eſcorter, parce qu'ils avoient Guerre contre toutes les Nations, qui firent pourtant la Paix avec eux, pour avoir par leur moyen des alaînes, des coûteaux, des haches & autre choſe. Le nom François ſe fit bien-tôt connoître & devint redoutable à toutes les Nations. Ils étoient, ſelon la maniere de parler des Sauvages, les maîtres du fer, & le ſejour qu'ils faiſoient chez eux les mettoit à l'abri des inſultes de leurs ennemis. Les Iroquois même rechercherent l'alliance des Hurons; mais ceux-ci donnerent trop legerement dans toutes leurs proteſtations d'amitié, les Iroquois trouverent le moyen de les ſurprendre dans la ſuite & mirent un deſordre entier chez eux, en obligeant les uns de s'enfuïr à Quebec & les autres dans le Sud.

La défaite des Hurons ſe répandit chez tous les Peuples voiſins, l'effroi s'empara de la plûpart. Il n'y avoit plus de ſeureté à cauſe des incurſions que les Iroquois faiſoient dans le temps qu'on s'y attendoit le moins. Les Nipiciriniens s'enfuïrent au

Nord, les Sauteurs & les Missisakis avancerent dans la profondeur des terres. Les Outaoüaks & ceux qui habitoient le lac Huron se retirerent dans le Sud, & s'étant tous réünis ils habiterent une isle qui porte encore le nom de l'Isle Huronne. Les Hurons s'y étoient placez les premiers. Leur desastre ne faisoit qu'augmenter le souvenir de se voir frustrez du commerce des François. Ils firent cependant des tentatives pour trouver encore des voyes propres à continuër la premiere alliance. En effet trois Outaoüaks des plus hardis s'embarquerent dans un Canot & prirent le Nord du Lac superieur pour éviter de tomber entre les mains des Iroquois. Aprés avoir passé de rivieres en rivieres, de portages * en portages, ils tomberent dans celle des trois Rivieres † qu'ils décendirent jusqu'à son embouchure, où ils trouverent un établissement François. Ils y traiterent de leurs Pelleteries. Les grandes fatigues qu'ils eurent pendant le Voyage les empêcherent de reprendre la même route. Il s'y trouva par hasard quelques Algonkins qui se préparoient à remonter chez eux, ils profiterent de la

* Espace de terre d'une riviere à l'autre que l'on est obligé de faire à pied portant son canot & son bagage.

† La ville des Trois-Rivieres est le second.

même occaſion, paſſant par le veritable chemin qui méne à Outaoüaks, ne marchant que la nuit de crainte de tomber entre les mains de leurs ennemis, & arriverent enfin à l'Iſle Huronne au bout d'un an, avec l'aplaudiſſement general de leurs camarades qui avoient deſeſperé de leur retour. Ce ſuccés ſi favorable les obligea plus que jamais & leurs voiſins à faire des parties de Chaſſe. Ils décendirent enſuite en flotte chez les François, ſans ſe mettre en peine de tous les obſtacles & de tous les dangers qu'ils pouvoient courir. Ils y furent reçûs avec agrément. On les régala, ils y goûterent du pain avec délice, des pruneaux & autres choſes qu'ils trouvoient meilleures que leurs mets ordinaires, & aprés avoir commercé leurs Pelleteries, ils s'en retournerent chez eux ravis d'y trouver leurs Familles fort paiſibles, lorſque quelque temps aprés un de leurs Canots donna avis d'une armée d'Iroquois qui étoit fort proche, l'allarme ſe répandit bien vîte dans tous les lieux circonvoiſins. Toutes ces Nations ſe refugierent chez les Pouteouatemis, qui étoient à une journée plus loin. Ils n'eurent pas de peine à faire un grand Fort où elles ſe trouverent à l'abri des Iroquois en cas qu'ils vouluſſent y faire quelqu'entrepriſe,

Ceux ci qui avoient trouvé l'Isle Huronne abandonnée, pousserent jusqu'aux Pouteouatemis, non pas comme des Conquerans; mais comme des Suplians qui imploroient leur secours. En effet la famine devint universelle parmi les Iroquois. Il se fit cependant un traité de Paix de part & d'autre. Les Iroquois se flattoient qu'ils en viendroient tôt où tard à bout, comme ils avoient fait des Hurons aprés une Paix semblable à celle qu'ils avoient faite avec eux trois ans auparavant. Les Pouteouatemis les reconnurent dans cette conjecture pour les Maîtres de toutes les Nations, ils ne cessoient point de les applaudir & de les louër de ce qu'ils avoient soûmis les Hurons qui étoient les plus fiers & les plus redoutables. Ils ne vouloient pourtant pas sortir de leur Fort, se contentant de leur envoyer des vivres dans leur camp. Peu s'en falut que tous les Iroquois ne perissent dans un grand Festin qu'ils leur avoient préparé, dont les viandes étoient empoisonnées. Une Huronne qui avoit son Fils prisonnier parmi les Iroquois leur en donna avis. Ce projet avorta, ceux-ci se retirerent sans avoir pû réüssir. Les uns retournerent sur leurs pas, & les autres suivirent le bord du lac Huron pour y trouver dequoi subsister plus

aiſément. Ces derniers ſe trouverent dans de vaſtes campagnes, où ils tuërent quantité d'Ours, de Bœufs, Biches, Cerfs, Chevreüils & toute ſorte de Gibier. Plus ils avançoient, plus ils rencontroient de ces animaux. Un Iroquois qui étoit écarté de ſes camarades découvrit des piſtes d'hommes, & aperçût preſqu'en même-tems de la fumée. Il en donna auſſi-tôt avis aux autres qui reconnurent un petit Village d'Iſlinois. Ils donnerent deſſus ſans trouver de reſiſtance, n'y ayant que des femmes & des vieillards, le reſte du Village étant diſperſé à la Chaſſe. Un chaſſeur qui arriva le premier fut bien ſurpris de ne voir à ſa rencontre que des Cadavres. Il en porta la nouvelle à pluſieurs autres Villages voiſins, l'on joignit en peu de jours les Iroquois. Les Iſlinois leur livrerent combat, les défirent & ramenerent tous les priſonniers. Les Iroquois n'avoient jamais été dans ces quartiers; mais toutes ces vaſtes campagnes ont été depuis le théâtre de la Guerre.

Ces Peuples qui avoient été aſſez heureux d'éviter leur perte, jugerent bien qu'il n'y avoit pas grande ſûreté de demeurer d'orénavant dans un païs qui pourroit devenir la proye des Iroquois, quelque Paix qu'ils euſſent faite avec eux. Ils ſe

refugierent dans l'Oüest, chez des Nations qui les reçûrent favorablement. Ils s'y seroient établis s'ils ne s'étoient pas vûs trop éloignez des François, & s'il y avoit eu des arbres pour faire des Canots qui leur étoient absolument necessaires. Ils quitterent ce païs & s'établirent sur le Missisipi qui les charma par la quantité d'Ours, de Biches, Cerfs, Chevreüils, Castors, sur tout de ces Bœufs qui ont le poil aussi fin que de la soye, dont on en a fait des chapeaux il y a peu d'années en France, & de toutes sortes de Gibiers dont les Rivieres, les Campagnes, les Forêts étoient remplies. Les Nadouayssioux en avoient ombrage & en tuërent plusieurs. Ils furent encore contraints de quitter quelques années aprés ce païs si délicieux, & vinrent demeurer à Chagoüamikon, sur le Lac superieur, où ils demeurerent jusqu'à la Paix des Iroquois avec les François & toutes les Nations, aprés laquelle ils se raprocherent de leur Païs natal.

Les Sauvages qui habitent dans le Nord sont errans & vagabons, ne vivant que de Chasse de quelques Poissons, & le plus souvent de l'écorce d'arbre, ou d'une certaine mousse seche & grisâtre qui croît sur les Rochers, laquelle ne sent que la terre. Ils ont du Castor, quelques Ori-

gnaux, du Caribou, beaucoup de Liévres extrêmement grands. Toutes les montagnes sont remplies de bluets qui sont une maniere de groseille, qu'ils font secher pour manger dans le besoin ; mais comme ces quartiers-là sont steriles, la famine fait perir beaucoup de leurs habitans. Ceux qui demeurent dans le Nord-Oüest sont plus heureux. Les folles avoines * croissent naturellement dans les marais, qui leur servent de bled. Les forêts & les campagnes sont pleines d'Ours, de Bœufs, & les Rivieres abondent en Castors. Ces Peuples vivent grassement, exempts de l'insulte des Iroquois, parce qu'ils sont dans des Païs inaccessibles par la quantité de grands portages & de rapides dangereux qu'il faut franchir avec de petits canots bien legers, & pour y arriver ce sont des difficultez presque insurmontables. Ces Nations ont toûjours frequenté le Lac superieur & le Nepicing, pour y trafiquer avec celles qui ont relation avec nous. Cependant leur principal Commerce est à la Baye d'Hudson, depuis que les Anglois & les François s'y sont établis, où ils trouvent plus de profit. Ils n'ont point d'ennemis à craindre, il est vrai que le Voyage est un peu fatiguant. Mais c'est un grand avantage à

* La folle avoine est une espece de ris.

ces Peuples de trouver une Nation de l'Europe qui leur apporte tous leurs besoins. Ils ne se sont pas mis beaucoup en peine de sçavoir s'ils traitoient avec l'Anglois ou le François : ils étoient toûjours assurez qu'en apportant leurs Pelleteries au Fort de Bourbon, qui est au 57. degré trente minutes latitude Nord, ils trouveroient des Marchands. Avant qu'ils eussent connoissance de ce Fort, ils trembloient à la vûë des François ou de quelques Etrangers, particulierement quand ils apercevoient des Fusils. Ceux qui commerçoient avec eux profitoient de leur timidité. Ils se trouvoient encore bienheureux qu'on leur donna du fer & des chaudieres en échange de leurs Pelleteries la plus usée * dont ils ne connoissoient pas le merite. Mais ils se sont rafinez dans le commerce & ils ne traitent plus qu'avec pied & mesure. Tous ces Peuples sont naturellement stupides & fort grossiers.

La Nepicing est un beau Lac d'environ trente lieuës de long sur trois à quatre de large, dans lequel se dégorgent quantité de Rivieres qui viennent du Nord & du Nord-Oüest, lesquels facilitoient aux Nepiciriniens & aux Amikoüest qui l'habitoient. Une grande partie

* Castor gras.

correſpondoient avec les gens du Nord, d'où ils tiroient beaucoup de Pelleteries à trés-bon marché. Ils s'étoient rendus maîtres de toutes les Nations de ces quartiers. Les maladies en ont beaucoup détruit. Les Iroquois toûjours inſatiables du ſang humain les ont réduits les uns à ſe jetter parmi les habitations Françoiſes, les autres au Lac ſuperieur & à la Baye des Puans. Ces Peuples qui tenoient les autres ſous leurs Loix ſe ſont trouvez trop heureux de s'y ſoûmettre eux-mêmes.

Le Nepicing eſt éloigné du lac Huron d'environ vingt quatre lieuës. Il eſt entouré de petits rochers & d'une terre graveleuſe d'un trés petit raport, où il ne croît que peu de bled d'Inde & des citroüilles. Neanmoins ceux qui l'habitoient y trouvoient quelque douceur. Ils avoient une grande pêche d'Eturgeons, de beaux Brochets, & d'autres Poiſſons. La Chaſſe de l'Orignac, d'Ours & de Caſtors y étoit abondante. Le plus grand avantage qu'ils tiroient étoit de faire payer le peage à tous les Peuples qui décendoient à Montreal. Et lors qu'ils donnoient des vivres à ces Voyageurs ils leur faiſoient toûjours payer le Centuple. Tout eſt bien changé preſentement par les courſes des Iroquois jaloux qu'il y eut quelques Nations plus redoutables que la leur.

Les gens de la Loutre ſont ſur le lac Huron dans des Rochers. Ils ſont à couvert par un labyrinthe de petites Iſles & de Peninſules. Ils vivent de bled d'Inde, de Chaſſe, & de Pêche. Ils ſont ſimples & peu courageux. Ils ont beaucoup de raport avec les gens du Nord. Ce lac Huron a trois cens dix lieuës de tour ſur quarante à cinquante de large & le lac ſuperieur en a quatre cens ſur ſoixante. Les Miſſiſakis ſont un peu plus loing ſur le même lac, dans une Riviere dont ils tirent le nom, car *Miſſi* veut dire en leur langue toute ſorte, & *Sakis* ſortie de Rivieres, de maniere que Miſſiſakys veut dire la ſortie de toutes ſortes de Rivieres. Et comme cette Riviere ſe dégorge dans ce lac par differents endroits, cette Nation en prend le nom. Il y a grande abondance d'Eturgeons & de Poiſſons blancs fort délicats : Ils ont la Chaſſe, ils ne manquent pas de bled d'Inde & de Citroüilles. Ils ſont fiers, orgueilleux & fort mépriſans ; en un mot c'eſt la moins ſociable de toutes les Nations.

Les Sauteurs qui ſont au-delà des Miſſiſakis tirent leur nom d'un Saut, qui fait le dégorgement du lac ſuperieur au lac Huron, par un grand rapide dont les boüillons ſont extrêmement violens. Ces Peu-

ples

ples sont fort adroits dans une pêche qu'ils y font de Poissons blancs qui sont aussi gros que des Saumons. Ils franchissent toutes ces terribles cascades dans lesquels ils jettent un filet qui est comme un sac d'un peu plus d'une demie aulne de large sur une de profondeur, attachez à une fourche de bois d'environ quinze pieds de long. Ils jettent précipitemment leurs filets dans les boüillons où ils se soûtiennent, laissant dériver leurs Canots en reculant. La grande agitation où ils se trouvent ne leur paroît qu'un jeu, ils y apperçoivent les Poissons entassez les uns sur les autres qui veulent forcer cette rapidité, & lorsqu'ils sentent leurs filets pesans ils les tirent. Il n'y à qu'eux, les Missisakis & les Nepiciriniens qui puissent faire cette Pêche ; cependant quelques François les imitent. Ce Poisson est gras, d'une chair ferme & fort nourrissante. Ils le font cuire sur des grils de bois fort élevez & le garde pour l'Hiver. Ils en font un grand trafic à Michilimakinak, où les Sauvages & les François l'acheptent bien cher. Cette Nation s'est partagée. Les uns sont restez chez eux pour vivre de ce délicieux poisson en Automne, & cherchent leur subsistance dans le lac Huron pendant l'Hiver. Et les autres se sont retirez en deux endroits

dans le Lac superieur pour y vivre de Chasse qui y est fort abondante. Ceux qui quitterent le lieu natal firent alliance avec les Nadouaissioux, qui ne s'embarassoient pas beaucoup de l'amitié de qui que ce soit. Mais parce que ceux-ci ne pouvoient avoir des marchandises Françoises que par leur moyen, ils firent une Paix par laquelle ils s'obligerent de se donner des filles en mariage de part & d'autre. Ce fut un grand lien pour conserver une parfaite intelligence.

Les Nadouaissioux qui ont leur Village au haut du Missisipi vers le 46. degré de latitude, partagerent leur terre & leur Chasse aux Sauteurs. L'abondance du Castor & des bêtes fauves leur fit oublier insensiblement leur Patrie. Ils hivernerent dans les bois pour faire leur Chasse, & frequenterent le Lac superieur le Printems, sur le bord duquel ils sement du bled d'Inde & des Citroüilles. Ils y passent l'Eté fort paisiblement, n'étant inquiets d'aucun voisin, quoique les Nadouaissioux ayent la guerre avec les gens du Nord. Les Sauteurs sont neutres. Celui qui va en guerre prend toûjours garde auparavant s'il n'y a point de Sauteur. Leur recolte étant faite ils retournent dans les lieux de Chasse.

Ceux qui ſont reſtez au Saut, leur païs natal, quittent les bourgades deux fois l'année. Ils ſe répandent de tous côtez au mois de Juin dans le lac Huron, auſſi-bien que les Miſſiſakis, & les gens de la Loutre. Ce lac eſt entouré de rochers & rempli de petites Iſles pleine de bluets. Ils y levent des écorces d'arbres pour faire des Canots & conſtruire leurs Cabanes. L'eau du Lac eſt fort claire, ils y voyent des Poiſſons à vingt-cinq pieds de profondeur. Pendant que les enfans font un amas de bluets, les hommes s'occupent à darder l'Eturgeon. Lors que les grains ſont preſque meurs ils retournent chez eux. L'Hiver eſt-il proche, ils frequentent les bords du lac pour tuër du Caſtor & de l'Orignac, d'où ils ne reviennent que le Printemps pour fumer leur bled d'Inde.

C'eſt-là l'occupation de ces Peuples qui pourroient vivre fort à leur aiſe s'ils avoient de l'œconomie ; mais tous les Sauvages, principalement tous les Sauteurs, ſont ſi attachez à leur bouche qu'ils s'embaraſſent peu du lendemain. Il y en a beaucoup qui meurent de faim. Ils ne gardent jamais quoique ce ſoit. S'il reſtà des viandes c'eſt qu'ils n'ont pû tout manger le jour. Ils ont même aſſez d'orgueil lors qu'il arrive quelque Etranger chez

eux de lui donner juſqu'au dernier morceau de viande, pour faire voir qu'ils ne ſont pas dans l'indigence. Ils ne laiſſent pas de crier à la faim quand ils voyent des François qu'ils ſçavent être toûjours bien garnis de proviſions. Les Sauteurs étoient redoutables à leurs ennemis. Ils ont les premiers battu les Iroquois qui vinrent au nombre de cent Guerriers pour s'emparer d'un de leurs Villages. Ayant eû avis de leur marche cinquante combattans allerent au-devant, qui à la faveur d'un broüillard fort épais les défirent entierement, quoique leur jeuneſſe pliât & qu'il ne demeura que trente hommes. Ils n'avoient pour armes que des fléches & des caſſetêtes, pendant que les Iroquois ſe fioient beaucoup ſur leurs armes à feu. Ils firent des coups bien conſiderables ſur les Nadouaiſſioux lorſqu'ils ſe faiſoient la guerre, brûlant & pillant des Villages entiers. Mais depuis que la Paix a été faite, les plus braves ſont morts. Le reſte a degeneré de la valeur de leurs ancêtres & ne s'attachent uniquement qu'à la deſtruction des animaux.

Les *Hurons*, *Outaoüaks*, *Cinagos*, *Kiokakons* & *Nanſouaketons* font leur ſejour ordinaire à *Michilimakinak*; ils y laiſſent la plus grande partie de leur Fa-

mille pendant l'Hiver qu'ils sont à la Chasse. Ils se reservent la plus petite provision de grains pour eux, & vendent le reste bien cher.

Michilimakinak qui est à trois cens soixante lieuës de Quebec est l'assemblée generale de tous les François, qui vont commercer chez les Nations étrangeres. C'est l'abord & l'asile de tous les Sauvages qui traitent de leurs Pelleteries. Les Sauvages qui y habitent n'ont pas besoin d'aller à la Chasse pour avoir toutes les commoditez de la vie. Lorsqu'ils veulent travailler, ils font des Canots d'écorce de bouleau qu'ils vendent deux à trois cens livres piece. Ils ont une chemise pour deux écorces à Cabanes. La vente de leurs fraises Françoises & autres fruits produit dequoi avoir leur parure, qui consiste en vermillons, rassade & porcelaine. Ils font profit de tout. Ils pêchent du poisson blanc, du harang, des truites de quatre à cinq pieds de long. Toutes les Nations abordent en ce lieu pour y traiter leurs Pelleteres. La jeunesse va à la Chasse l'Eté à trente & à quarante lieuës, qui revient chargé de gibier, elle part l'Automne pour la chasse d'Hiver qui est la meilleure pour les peaux & les fourures, elle revient le Printemps chargée de Castors, de peaux, de graisses,

de viandes d'Ours, de Chevreüils & de Biches. Ils vendent tout ce qu'ils ont de trop. Ils feroient tout-à-fait heureux s'ils avoient de l'œconomie ; mais ils font la plûpart du caractere des Sauteurs.

Les Hurons font plus prévoyant ; ils fongent à l'avenir & foûtiennent leurs familles. Comme ils font fobre il eft rare qu'ils fe fentent de la mifere. Cette Nation eft fort politique, traîtreffe dans fes mouvemens, orgueilleufe dans toutes fes manieres, elle à plus d'efprit que tous les autres Sauvages. Les Hurons font genereux, ils ont de la délicateffe dans leurs entretiens, ils parlent avec jufteffe. Les autres tâchent de les imiter. Ils font infinuans & ne font guere la dupe de qui que ce foit dans toutes leurs entreprifes. Les Outaöüaks qui font leurs voifins ont imité leurs mœurs & leurs maximes. Ils étoient auparavant fort groffiers ; mais ils font devenus par la frequentation des Hurons les plus intelligens : ils ont imité leur valeur & ils fe font fait redouter de toutes les Nations qui leur font ennemies & confiderer de celles qui leur font alliez.

Michilimakinak, felon les Anciens, eft l'endroit où *Michapous* a fejourné le plus long-temps. Il y à une montagne fur le bord du lac qui à la figure d'un liévre.

Ils croyent que c'étoit le lieu de ſon ſejour & ils apellent cette montagne *Michapons.* C'eſt-là à ce qu'ils diſent où il a montré aux hommes à faire des filets à pêcher, & où il a mis le plus de Poiſſons. Il y à une Iſle à deux lieuës de terre qui eſt fort élevée. Ils diſent qu'il y a laiſſé des eſprits qu'ils nomment Imakinagos. Comme les habitans de cette Iſle ſont grands & puiſſans, cette Iſle a tiré ſon nom de ces eſprits, & on l'apelle Michilimaκinaκ, comme qui diroit Micha-Imaκinaκ. Car Micha veut dire grand, gros & beaucoup, en langue Outaoüaκſe. Ce lieu eſt un détroit qui ſepare le lac Huron du Méchéygan, autrement lac des Iſlinois. Les courans qui vont & viennent dans ce détroit, font un flux & reflux qui n'eſt cependant pas reglé. Ces courans paſſent avec tant de rapidité, que lorſqu'il vente tous les filets qui ſont étendus s'écartent ou ſe perdent, & l'on a vû pendant de grands vents des glaces aller contre les courans avec autant de violence que ſi elles avoient été entraînées par un torrent.

Lorſque les Sauvages de ces quartiers font un feſtin de Poiſſons, ils invoquent ces eſprits qu'ils diſent être ſous cette Iſle; ils les remercient de leur liberalité, & les prient d'avoir toûjours ſoin de leurs Fa-

milles, ils leur demandent de conserver leurs filets & de préserver leurs Canots de grandes vagues. Ceux qui assistent à ce Festin traînent leurs voix tous ensemble, en disant ho....... qui est une action de grace. Ils sont fort exacts à faire cette priere. Nos François leur en ont fait tant de railleries, qu'ils n'osent l'a pratiquer ouvertement en leur presence. Mais l'on s'aperçoit toûjours bien qu'ils marmotent quelque chose entre leurs dents, qui a raport à la priere qu'ils font à ces esprits insulaires.

De ce détroit qui à cinq lieuës de long on va au lac des Islinois, connu sous le nom de Méchéygan, qui est le chemin par lequel on se rend aux Islinois, qui possedent les plus beaux païs que l'on puisse voir. Ce lac à cent quatre-vingt lieuës de long, sur trente de large. Son rivage est sabloneux. L'on en prend ordinairement le Nord pour arriver à la Baye des Puans.

Cette Baye tire son nom des Ouénibegons, qui veut dire Puans; ce nom n'a pas une si mauvaise explication en la langue des Sauvages; car ils l'apellent plûtôt la Baye salée que la Baye des Puans, quoique parmi eux ce soit presque la même chose, & c'est aussi le nom qu'ils donnent à la mer: ce qui a fait faire de trés-exa-

êtes recherches pour découvrir s'il n'y avoit point dans ces quartiers quelques Fontaines d'eau ſalée : comme il y en a parmi les Iroquois. Mais l'on n'en a point trouvé juſqu'à preſent. L'on juge qu'on lui a donné ce nom à cauſe de quantité de vaſe & de bouë qui s'y rencontrent, d'où s'élevent continuellement de mauvaiſes vapeurs, qui cauſent les plus terribles & les plus frequens tonnerres qui ſe puiſſe entendre. On y remarque un flux & reflux reglé, preſque comme celui de la mer. Je laiſſerois volontiers aux Philoſophes à examiner ſi ces marées ſont cauſées par des vents où par quelqu'autre principe, & s'il y a des vents qui ſont avant-coureurs de la Lune & attachez à ſa ſuite, leſquels par conſequent agitent ce lac & produiſent ſon flux & reflux toutes les fois que la Lune monte ſur l'horiſon : Ce que l'on peut dire de certain eſt que quand l'eau eſt bien calme on la voit aiſément monter & décendre ſuivant le cours de la Lune, quoique l'on ne nie point que ces mouvemens ne puiſſent être cauſez par les vents qui ſont bien éloignez, & qui peſant ſur le milieu du lac font que les bords croiſſent & décroiſſent de la maniere qu'il paroît.

Cette Baye eſt de quarante lieuës de

profondeur, sur huit à dix de large à son entrée, qui diminuë insensiblement jusqu'à sa profondeur qui n'en à que deux ; l'embouchure est fermée de sept Isles qu'il faut doubler pour aller aux Islinois. La Baye à l'égard du lac est au Nord-Oüest & sa profondeur au Sud-Oüest : Il y à une petite bourgade à l'entrée de gens ramassez de plusieurs Nations, qui voulant se rendre recommandables y ont défriché des terres. Ils affectent de régaler tous les Passans. C'est une belle qualité parmi les Sauvages de passer pour liberal, c'est le propre des Chefs de prodiguer tout ce qu'ils ont, s'ils veulent être estimez. Ceux ci se sont attachez à bien recevoir les Etrangers, qui trouvent dans chaque saison toute sorte de rafraîchissement, & ils n'ont pas de plus grande passion que de savoir que l'on vante beaucoup leur generosité.

Les Poutcouatemis y habitent, les Sakis & les Malhominis, on y voit quatre Cabanes du debris des Nadouaichs, qui ont été entierement détruits par les Iroquois. Les Puans étoient autrefois maîtres de cette Baye, & d'une grande étenduë de païs aux environs. Cette Nation étoit nombreuse, elle étoit fort redoutable, & n'épargnoit qui que ce soit ; ils violoient tous

les droits naturels ; ils étoient Sodomites & avoient même communication avec des bêtes mortelles. Il n'entroit aucun Etranger chez eux qu'ils ne le fiſſent boüillir dans des chaudieres. Les Mathomenis étoient les ſeuls qui euſſent relation avec eux, n'oſant même ſe plaindre de leur tirannie. Ces Peuples ſe croyoient les plus puiſſans de l'Univers ; ils déclaroient la guerre à toutes les Nations qu'ils pouvoient découvrir, quoi qu'ils n'euſſent que des haches & des coûteaux de pierre. Ils ne vouloient point avoir de commerce avec les François. Les Outaouaks leur envoyerent cependant des Députez qu'ils eurent la cruauté de manger ; cet attentat indigna toutes les Nations qui s'unirent aux Outaouaks, par la protection qu'ils leur accordoient, ſous les auſpices des François, dont ils recevoient du fer & de toutes ſortes de marchandiſes. L'on fit de frequens Partis ſur les Puans qui les incommoderent exttêmement. Il ſurvint des guerres Civiles entre eux. Ils ſe reprochoient aux uns & aux autres leur malheur, par la perfidie de ceux qui avoient tué ces Députez qui leur avoient apporté des coûteaux, des alaînes, & pluſieurs choſes à leur uſage, dont ils n'avoient eû connoiſſance : Quand ils ſe virent attaquez

vivement ils furent contraints de se réünir tous dans un même Village, où il se trouva quatre à cinq mille hommes. Les maladies y firent plus de desordre que la guerre même. L'air infecté de la puanteur des Cadavres causoit beaucoup de mortalité. Ils ne pouvoient suffir à les enterrer; ils furent réduits à quinze cens hommes. Il se fit malgré toutes ces disgraces un parti de cinq cens Guerriers contre les Outagamis, qui habitoient à l'autre bord du lac. Ils perirent tous en faisant ce trajet par une tempête qui se leva. Leurs ennemis en furent touchez; ils dirent que les Dieux devoient être satisfaits de tant de punitions. Ils cesserent de leur faire la guerre. Tous ces fleaux qui devoient les faire rentrer en eux-mêmes, ne firent qu'augmenter leurs iniquitez. Tous les Sauvages qui n'ont pas encore embrassé le Christianisme ont cette opinion que les armes des défunts, particulierement de ceux qui ont été tuez, ne peuvent demeurer en repos que les parens n'ayent vengé leur mort. Il faut donc immoler des victimes à leurs ombres si on les veut soulager. Cette opinion qui animoit ces barbares leur inspiroit un desir ardent de perir tous, ou de satisfaire les manes de leurs ancêtres; mais l'impossibilité dans laquelle

laquelle ils se voyoient leur faisoit suspendre leurs ressentimens; ils se trouvoient trop humiliez à la face de toutes les Nations pour oser rien entreprendre. Le desespoir, le ressouvenir cruel de leur perte, & la misere dans laquelle ils étoient réduits, ne leur facilitoient plus les moyens avantageux de pourvoir à leur subsistance, les frequens Partis de leurs ennemis avoient même écarté les animaux, la famine fut le dernier fleau qui les attaqua. Lorsque les Islinois touchez de compassion de ces malheureux envoyerent cinq cens hommes leur apporter un grand secours de vivres, parmi lesquels il y avoit cinquante des plus considerables de la Nation.

Ces Antropophages les reçûrent d'abord avec toute la reconnoissance possible; mais ils mediterent en même temps leur perte par le sacrifice qu'ils en vouloient faire aux ombres de leurs morts. En effet ils firent une grande cabane pour loger ces nouveaux hôtes. Comme c'est une coûtume parmi les Sauvages de faire des danses & des jeux publics dans des rencontres d'éclat, ils en firent une exprés. Pendant que les Islinois étoient à danser, ceux-ci couperent les cordes de leurs arcs & se jetterent aussi-tôt sur eux, les massa-

crant ſans en épargner un ſeul & en firent un Feſtin general ; L'on voit encore l'enceinte de cette cabane & les triſtes reſtes de ces victimes. Les Puans jugerent bien que toutes les Nations ſe lieroient enſemble pour tirer vengeance du maſſacre des Iſlinois, & la cruelle ingratitude dont ils avoient uſé envers eux. Ils réſolurent d'abandonnerl'endroit qu'ils ocupoient; mais auparavant que d'en venir à cette extrêmité un chacun ſe reprochoit ſon crime ; les uns ſongeoient la nuit que l'on venoit enlever leurs Familles ; & les autres croyoient voir des Spectres affreux qui les menaçoient de toutes parts ; ils ſe refugierent dans une Iſle qui a été depuis emportée des glaces.

Les Iſlinois ne voyant pas revenir leurs gens en détacherent d'autres pour en apprendre des nouvelles : ils arrivetent au village dus Puans qu'ils trouverent abandonné, d'où ils apperçûrent la fumée de celui qu'ils avoient nouvellement établi dans cette iſle. Les Iſlinois ne virent que des débris de Cabanes, & des os de quantité d'hommes qu'ils jugerent être des leurs. Lors qu'ils apportereut dans leur païs cette triſte nouvelle, l'on n'entendit alors que des pleurs & des gemiſſemens ; l'on en donna avis aux Alliez qui offrirent

de leur donner du ſecours. Les Puans qui ſavoient que les Iſlinois n'avoient pas l'uſage des Canots, ſe perſuadoient qu'ils étoient à l'abri de toute inſulte dans cette Iſle.

Les Iſlinois ſe voyant tous les jours conſolez par ceux qui avoient apris leur deſaſtre, ils recevoient des preſens de toutes parts qui eſſuyoient leurs larmes. Ils conſulterent entr'eux s'ils devoient faire ſur le champ quelques efforts contre leurs ennemis. Les plus ſages dirent que ſuivant la coûtume de leurs ancêtres ils devoient pleurer un an, & même davantage, pour fléchir le Grand Eſprit qui les avoit châtiez de ce qu'ils ne lui avoient pas offert aſſez de Sacrifices, qu'il auroit cependant pitié d'eux s'ils ne s'impatientoient pas, & qu'il châtieroit les Puans d'une action ſi noire. Ils ſuſpendirent leurs armes juſqu'à la deuxiéme année, qu'ils firent un gros de toutes les Nations qui s'intereſſerent à cette entrepriſe. Ils partirent l'Hiver pour ne pas manquer leur coup. Etant arrivez à cette iſle ſur les glaces ils n'i trouverent que les Cabanes, dans leſquelles il y avoit encore du feu ; les Puans en étoient partis la veille pour leur Chaſſe, & marcherent enſemble afin de n'être point ſurpris des Iſlinois en cas d'accident. Ce

corps d'armée ſuivit ces Chaſſeurs, il vit la ſixiéme journée le Village qu'il inveſtit, & donna deſſus ſi vivement qu'il tua, bleſſa, ou fit priſonniers tous les Puans, à la reſerve d'un ſeul qui s'échapa, & ſe rendit chez les Malhominis tout percé de flêches.

Les Iſlinois s'en retournerent bien vengez; ils eurent encor la generoſité de donner la vie à pluſieurs femmes & enfans, dont une partie reſta chez eux, & les autres eurent la liberté d'aller où bon leur ſembloit : ils pouvoient être il y a quelques années cent cinquante guerriers. Ces Sauvages n'ont aucune ſimpathie les uns avec les autres, ils ſe détruiſent eux-mêmes, & ils ont été obligez de ſe diviſer : ils ſont naturellement fort ſeditieux & fort emportez ; peu de choſe les émeut, ce ſont de grands fanfarons, d'ailleurs bien faits & de bons ſoldats, qui ne connoiſſent point le danger, fins & ruſez pour la guerre. Quoi qu'ils ſoient perſuadez que leurs ancêtres ſe ſoient attiré l'inimitié de toutes les Nations qui les environnent ils ne peuvent encore s'humilier, au contraire ils ſont les premiers à inſulter ceux qui ſont avec eux. Leurs femmes ſont extrêmement laborieuſes ; ils ſont propres dans leurs maiſons & fort dégoutans dans leur manger : ils aiment beaucoup les François

qui les protegent tous les jours, il y a long-tems qu'ils seroient entierement détruits sans leur appui, car tous leurs voisins ne sçauroient les souffrir pour toute leur maniere d'agir & leur orgüeil insuportable. Peu s'en fallut que les Outagamis, les Maskoutechs, Kikabons, Sakis & Miamis, ne s'en soient défaits il y a quelques années, ils sont devenus un peu plus traitables. Quelques Pouteouatemis, Sakis & Outagamis, ont pris des femmes chez eux, & leur ont donné leurs filles. Ils ont souvent des démêlez au sujet des femmes, pour lesquelles ils se battent.

Les Pouteouatemis sont leurs voisins; c'est une Nation fort affable & tout-à-fait carressante, qui ne cherchent que l'estime des personnes qui viennent chez eux, ils ont beaucoup d'esprit, ils entendent la raillerie, ils ont la taille dégagée, ils sont grands parleurs. Lorsqu'ils se sont mis quelque chose dans l'esprit il n'est pas aisé de les en détourner, les vieillards sont prudens, de bon sens & de bon conseil; il est rare qu'ils entreprennent rien de mal à propos. Comme ils reçoivent agreablement les Etrangers, ils sont bien aises qu'on leur rende le reciproque. Ils ont si bonne opinion d'eux-mêmes qu'ils tiennent les autres Nations au dessous d'eux.

Ils se sont rendus les Arbitres de celles de la Baye & de toutes les Nations voisines ; & ils tâchent de se conserver cette réputation par toutes sortes d'endroits. L'ambition qu'ils ont de plaire à tout le monde n'a pas laissé de causer entre eux de la jalousie & du divorce ; car les Familles se sont séparées à droite & à gauche dans le Méchéygan, dans la vûë de s'attirer en particulier de l'estime. Ils font present de tout ce qu'ils ont, en se dépoüillans même de leur necessaire, par l'envie qu'ils ont de passer pour genereux. La plûpart des marchandises dont les Outaouaks traitent avec les François se transportent chez eux.

Les Sakis ont été de tout temps voisins des Pouteouatemis ; ils ont même bâti un Village avec eux. Ils se sont separez depuis quelques années, n'ayant point voulu souffrir de subordination de part & d'autre, cela est general chez tous les Sauvages ; un chacun est maître de ses actions sans que personne ose y contredire. Ces Peuples n'ont pas d'esprit, ce sont des brutaux ; ils sont d'une humeur revêche, d'ailleurs bienfaits de corps, assez beaux pour des Sauvages, voleurs, menteurs, grands diseurs de rien, bons Chasseurs & fort mauvais Canoteurs.

Les Malhominis ne ſont pas plus de quarante ; ils font peu de bled d'Inde, ne vivant que de chaſſe & d'Eturgeons ; ils ſont adroits navigateurs. Si les Sauteurs ſont habiles à pêcher les Poiſſons blancs dans la *Saut* ; ceux-ci ne le ſont pas moins à darder de l'Eturgeon dans leur courant ; ils ne ſe ſervent pour cet effet que de petits Canots fort legers, dans leſquels ils ſe tiennent debout ſur les extrêmitez des bords, & dardent au milieu de ces courans l'Eturgeon avec une perche ferrée ; l'on ne voit que Canots matin & ſoir. Ce ſont de bonnes gens, peu ſpirituels, intereſſez au dernier point, & par conſequent d'une avarice ſordide ; au reſte bons Guerriers.

Tous ces Peuples de la Baye ſont tout-à-fait heureux, le païs eſt beau, ils ont des campagnes fertiles en bled d'Inde. La Chaſſe abonde en toute ſaiſon, ils ont celle de l'Ours & du Caſtor en Hiver ; le Chevreüil en tout temps ; ils pêchent même du Gibier. Je m'explique, il y a une quantité prodigieuſe de Canards blancs & noirs en Automne, d'un goût admirable ; les Sauvages tendent des filets en certains endroits où ce Gibier plonge pour manger des folles avoines, les Sauvages qui avancent inſenſiblement dans leurs

Canots les font aller du côté de leurs filets dans lesquels ils se prennent.

Pour prendre aussi des Tourtes en Eté dans des filets, ils font de grandes allées dans les bois, ou ils attachent à deux arbres des deux côtez un grand filet fait en sac, tout ouvert; ils font une petite baraque de branchages où ils se mettent, & lorsque les Tourtes qui se mettent à voler donnent dedans cet espace ils tirent une petite corde qui est attachée le long du filet, & tel en prendra quelquefois en une matinée cinq à six cens, principalement lorsqu'il fait du vent, ils ont cependant toute l'année la pêche de l'Eturgeon, du harang en Automne, & des fruits en Hiver. Ils ferment leurs rivieres, quoique profondes avec des manieres de clayes, ils laissent des endroits aux Poissons pour passer, dans lesquels ils jettent une maniere de filets qu'ils jettent & retirent quand ils veulent; ils attachent plusieurs petites cordes qui, quoiqu'elles semblent fermer le passage, donnent cependant carriere aux Poissons. Ils donnent seulement à connoître qu'ils sont sur le filet par un grelot qu'ils attachent en haut, qui fait du bruit, pour lors ils tirent leurs Poissons. Cette Pêche suffiroit à nourir de grands Villages. Ils recueillent aussi des folles avoines

& du gland, de maniere que les Peuples de la Baye peuvent vivre avec toute ſorte de commoditez.

Les Mantouechs qui compoſoient autrefois un grand Village, demeuroient environ à quarante lieuës dans les terres au Nord de la Baye, ils étoient les plus grands Guerriers de toute l'Amerique Septentrionale, les autres Nations trembloient quand ils ſe mettoient en marche. Ils n'ont jamais pû être vaincus; cependant tous les Peuples jaloux de leur valeur ſe liguerent contre eux; & par la trahiſon des Mathominis, qui ſe diſoient leurs amis, ils furent maſſacrez avec la même ſurpriſe que le furent les Iſlinois par les Puans, & il ne reſta que les enfans & les femmes que l'on fit Eſclaves.

CHAPITRE VIII.

La valeur des François ſe répand chez tous ces Peuples ſous Meſſieurs de Traſi & de Courcel, & ils viennent faire alliance avec lui à Montreal.

JE croi qu'il eſt à propos de parler preſentement des Iroquois, & de tous les mouvemens de Guerre qu'ils ont ſuſcité

contre les François & nos Alliez, il faut aller pour cet effet à la ſource de cette guerre.

La fureur de cette Nation ſe répandit de toutes parts, depuis l'arrivée de Jacques Cartier en 1535, quoiqu'il y eut de temps à autre des Pourparlers de Paix, & des Tréves qu'ils violoient. Ces Peuples haïſſoient extrêmement les Algonkins, qui eſt un Peuple doux & bienfaiſant. Ceux-ci étoient nos premiers amis dans l'établiſſement du Canada. Nous avions beſoin de cette Nation pour nous y maintenir à Quebec; il étoit juſte de prendre leurs interêts contre les Iroquois ennemis irreconciliables de toute l'Amerique Septentrionale. Les Algonkins demanderent donc main forte aux François contre eux, & les Iroquois nous déclarerent la Guerre qui dura juſqu'à l'arrivée de Monſieur de Traſi.

Monſieur de Traſi qui avoit des Patentes de Viceroi, eut ordre de Sa Majeſté de regler les affaires de toutes les Colonies Françoiſes de l'Amerique Meridionale & Septentrionale. Ce Viceroi commença par Cayen, à quatre degrez de la ligne qu'il reprit ſur les Hollandois. Il paſſa aux Iſles de l'Amerique dont il prit poſſeſſion au nom du Roi, & aprés y avoir

fait prêter ſerment & reglé toutes les affaires il en partit pour le Canada, où il arriva enfin le dernier Juin *1665.* avec quatre Compagnies d'Infanterie. Sa Majeſté nomma la même année Mr. de Courſel Gouverneur general, qui arriva le quatorze Septembre avec Mr. Talon premier Intendant.

L'Eſcadre qu'il amena étoit d'onze Vaiſſeaux, qui porterent le Regiment de Carignanſaliere, des Familles, des Filles, des Artiſans, des Engagez, des Chevaux, des Vaches, des Brebis, des vivres, des munitions, & toutes les autres choſes neceſſaires à un parfait établiſſement. Mr. de Traſi trouva donc la guerre fort allumée entre les Iroquois, les François & leurs Alliez. Il ſe détermina, aprés avoir fait aſſembler les habitans les plus conſiderables, de faire partir un détachement l'Hiver ſuivant contre cette fiere Nation, commandé par les plus anciens Capitaines de Carignan, & par les plus conſiderables de la Province, entre leſquels furent Mrs. de la Vallier, de ſaint Denis, de Gifar, de Becancour & le Gardeur, tous Gentilshommes.

L'on n'eut point dans cette Campagne tout le ſuccés auquel l'on s'étoit attendu à cauſe de la rigueur de l'Hiver, & de

l'impoſſibilité où furent les troupes de marcher ſur les néges en raquete, dont ils ignoroient l'uſage. Cette entrepriſe ne laiſſa pas de cauſer de l'effroi & de la terreur aux Iroquois, par l'apprehenſion qu'ils eurent que la campagne que l'on feroit ſans doute au Printemps ne leur fut funeſte. En effet Mrs. de Traſi, de Courſel, vingt-huit Compagnies de Carignan & les habitans de cette Colonie, allerent au Village des cinq Nations Iroquoiſes, qui ſont éloignées d'environ deux cens cinquante lieuës de Quebec. Ces troupes rüinerent les Cabanes des Sauvages, leur grain, tuërent & brûlerent tous les Vieillards qui ſe trouverent dans les Villages, qui aimerent mieux y perir que de les abandonner.

Les Iroquois ſe trouverent fort déconcertez d'une pareille Cataſtrophe, ils connurent qu'ils avoient affaire à une Nation bien differente de celle de ce vaſte Continent; ils vinrent demander la Paix à Mr. de Traſi, avec des ſentimens les plus ſoûmis & les plus reſpectueux que l'on puiſſe s'imaginer.

La paix étant concluë entr'eux, les François & nos Alliez, Mr. de Traſi repaſſa en 1667. Mais comme les Iroquois ſont gens extrêmement remuans, & qu'ils n'ai-

n'aiment qu'à porter le fer & le feu dés qu'ils peuvent trouver les momens de le faire, certains Guerriers rencontrerent à la Chasse Mrs. de Chasi, de Lerole, de Montagni, Officiers, dont les deux étoient parens de Mr. de Trasi. Agariata tua Mrs. de Chasi & de Montagni, quelques autres François, & emmenerent Mr. de Lerole dans leur païs.

Mr. de Coursel outré de ce meurtre, envoya menacer les Iroquois de leur déclarer la Guerre s'ils ne lui livroient ces meurtriers, ou du moins leurs Chefs. Les Iroquois prévoyant la ruïne entiere de leur Nation, se déterminerent enfin de lui envoyer Agariata. En effet quarante Iroquois arriverent à Quebec qui depuis la basse Ville au Fort d'un quart de lieuë, crioient à haute voye *Onontio, Onontio*, ho, ho, *Squenon, Squenon*, qui veut dire nôtre Pere donne-nous la Paix. Tous ces cris, ces pleurs & ces lamentations n'attendrirent point Mr. de Coursel, il fit pendre Agariata en presence des quarante Iroquois. Ce genre de mort qu'ils n'avoient jamais vû, les frapa si fort qu'il affermit la Paix parmi nous jusqu'en 1683. Toutes les Nations Outaouaks étoient en allarme. Pendant que nous avions la Guerre avec les Iroquois, celles qui habitoient

le lac Huron se refugierent à Chagoüamixon, qui est dans le lac Superieur; elles ne décendoient à Montreal qu'en tremblant lorsqu'elles vouloient debiter leurs Pelleteries. Le Commerce n'étoit pas encore bien ouvert chez les Outaouaks. Le nom des François s'y faisoit connoître insensiblement : il y en avoit quelques-uns qui penetroient dans les endroits où ils croyoient trouver leurs avantages; c'étoit un Perou pour eux. Les Sauvages ne pouvoient comprendre comme des hommes pouvoient venir chercher si loin leur robe de Castor * qui étoit toute usée, pendant qu'ils admiroient tout ce que les François leur apportoient, qui leur étoit extrêmement précieux; les couteaux, les haches, le fer sur tout, ne pouvant être assez estimez, les fusils leur paroissoient quelque chose de si surprenant qu'ils disoient qu'il y avoit un esprit dedans qui faisoit retentir le bruit lorsqu'on les tiroit. Il est vrai qu'un Esquimau du cap de Digue au 60. degré au détroit de la Baye d'Hudson, me parut si surpris lors qu'il vit tout-à-coup tomber un gode tout en sang par l'effet d'un fusil, qu'il fut comme immobile par l'admiration où il étoit d'une chose qui lui paroissoit si ex-

* Castor gras qui est l'espece la plus chere.

traordinaire. Les François qui faisoient le commerce chez les Nations du Canada, avoient souvent le plaisir de les voir dans ces sortes de ravissemens. Les Sauvages les prenoient souvent pour des Esprits & pour des Dieux ; il suffisoit à une Nation de posseder des François pour se croire à l'abri des insultes de ses voisins, ils devenoient les Mediateurs de tous les differens. Les entretiens particuliers que j'ai eûs avec plusieurs Voyageurs dans ces païs m'ont donné matiere de parler de ces Peuples : tout ce qu'ils m'en ont dit m'a paru toûjours si uniforme que j'ai crû être obligé de donner une idée de ce vaste païs. Le Sieur Perot à le plus connu ces Nations ; les Gouverneurs generaux du Canada se sont toûjours servis de lui dans tous leurs propos : l'usage qu'il avoit des langues, son savoir & la bonté de son esprit, lui ont fait faire des découvertes qui donnerent lieu à Mr. de la Salle à faire toutes les tentatives qui lui avoient réüssi si heureusement.

C'est par son moyen que le Missisipi à été connu ; il a rendu des services trés-considerables à la Colonie, il a fait connoître la gloire du Roi chez ces Peuples, il en a engagé à venir faire alliance avec nous, on le prit un jour chez les Pouteoua-

temis pour un Dieu. La curioſité l'engagea de vouloir connoître cette Nation qui demeuroit au fond de la Baye des Puans. Ils avoient entendu parler des François : l'envie qu'ils avoient de les connoître pour lier commerce avec eux les avoit obligez de décendre à Montreal, ſous la conduite d'un Outaouak errant, qui ſe flâtoit de les y mener. On leur avoit dépeint le François tout velu (les Sauvages n'ont point de barbe) ils croyoient que nous étions d'une eſpece difference de celle des autres hommes , ils furent étonnez de voir qu'Ils étoient faits comme eux , ils les regarderent comme un preſent que le Ciel & les Eſprits leur avoient fait , d'avoir permis qu'un de leur ſemblable entra dans leur païs. Les Vieillards allumerent un Calumet ſolemnel & vinrent au-devant de lui, le lui preſenterent comme un hommage qu'ils lui rendoient. Aprés qu'il eut fumé le Calumet, le Chef le preſenta à ceux de ſa Nation qui ſe le preſenterent tous les uns & les autres en répandant de leur bouche la fumée du tabac ſur lui comme un encens, *tu es un des premiers Eſprits lui diſoient-ils, puiſque tu fais le fer, c'eſt toi qui doit dominer & proteger tous les hommes, loüé ſoit le Soleil qui t'a éclairé & t'a rendu ſur no-*

tre terre. Ils l'adoroient comme un Dieu, ils prenoient de ses coûteaux & de ses haches, qu'ils encensoient avec leur bouche de la fumée du tabac, la quantité des viandes qu'on lui presenta à manger l'empêchoit d'en goûter de toutes. C'est un Esprit, disoient-ils, ces vivres ausquels il n'a pas touché ne sont pas dignes de sa bouche : Quand il sortoit on vouloit le porter sur les épaules, on applanissoit les chemins par où il passoit, on osoit le regarder en face ; les femmes & les enfans se tenoient un peu loin pour le considerer. *C'est un Esprit, cherissons-le, il aura pitié de nous.* Le Sauvage qui l'avoit introduit chez cette Nation fut reçû en Capitaine, pour reconnoissance: Perot n'avoit garde de recevoir toutes ces adorations. Il soûtint à la verité ces honneurs jusqu'au point où la Religion n'étoit point interessée. Il leur dit qu'il n'étoit pas ce qu'ils pensoient, qu'il étoit seulement François. Que le veritable Esprit qui avoit tout fait avoit donné aux François la connoissance du fer & la Faculté de le manier comme de la pâte. Que voulant avoir pitié de ses Creatures il avoit permis que la Nation Françoise se fut établie dans leur païs pour les retirer de l'aveuglement où ils étoient. Qu'ils ne connoissoient pas le veritable

Dieu auteur de la Nature, que les François adorent, & que lorsqu'ils auroient fait amitié avec eux ils en recevroient tous les secours possibles; qu'il étoit venu pour leur en faciliter la connoissance par la découverte qu'il faisoit des Nations. Et comme le Castor est estimé des François, il vouloit voir s'il n'y auroit pas moyen d'en faire le Commerce. La guerre étoit pour lors entre cette Nation & les Malhominis leurs voisins. Ceux ci chassant avec les Outagamis avoient tué par mégarde un Pouteouatemis qui alloit chez les Outagamis. Les Pouteouatemis irritez de cet affront casserent la tête d'un propos déliberé à un Malhoming qui étoit chez les Puans. Il n'y avoit dans le Village des Pouteouatemis que les femmes & les vieillards. La Jeunesse étant allée en *traite* pour la premiere fois à Montreal, il y avoit lieu d'apprehender que les Malhominis ne profitassent de ce contretems. Perot qui avoit envie de les connoître, s'offrit de moyenner la Paix. Lorsqu'il fut arrivé à une demie-lieuë du Village il envoya une personne leur dire qu'il venoit un François chez eux; cette nouvelle causa une joye universelle. Tous les jeunes gens allerent aussi-tôt au devant de lui avec leurs armes & leurs parures

de guerriers, marchant tous de file avec des contorſions & des hurlemens capables d'effrayer. C'étoit la reception la plus honorable qu'ils croyoient devoir lui faire. Il ſe raſſura & tira un coup de fuſil en l'air du plus loin qu'il les apperçût ; ce bruit qui leur parut ſi extraordinaire les arrêta tout court, regardant le Soleil avec des poſtures tout-à-fait plaiſantes. Aprés qu'il leur eut fait entendre qu'il ne venoit pas pour troubler leur repos, mais pour faire alliance avec eux, ils approcherent avec beaucoup de geſticulations. On lui preſenta le Calumet, & lorſqu'il falut arriver au Village il y en eut un qui ſe baiſſa pour le porter ſur ſes épaules. Son Interprête leur témoigna qu'il avoit refuſé ces honneurs chez pluſieurs Nations. On le conduiſit avec de grands empreſſemens. C'étoit à qui abateroit des branches d'arbres qui avançoient dans le chemin & qui le netoyoient. Les femmes & les enfans qui avoient entendu l'Eſprit, (car c'eſt ainſi qu'ils apelloient un fuſil) avoient fui dans les bois. L'on s'aſſembla dans la cabane du premier Chef de guerre où l'on danſa le Calumet au ſon du tambour. Il les fit tous aſſembler le lendemain & leur tint à peu prés ce diſcours.

Hommes, le veritable Eſprit qui a créé

tous les hommes veut mettre fin à vos miseres : vos ancêtres n'ont pas voulu l'écouter, ils ont toûjours suivi les mouvemens de la seule nature, sans se souvenir qu'ils tenoient l'être de lui. Il les a créez pour vivre en paix avec leurs semblables, il n'aime pas la guerre n'y la division, il veut que les hommes ausquels il a donné la raison se souviennent qu'ils sont tous freres, & qu'ils n'ont qu'un Dieu qui les a formez pour ne faire que sa volonté ; il leur a donné un empire sur les animaux, & il leur a défendu en même temps de rien entreprendre les uns contre les autres. Il a donné le Fer aux François afin de le distribuër chez ceux qui n'en ont pas l'usage, s'ils veulent vivre en hommes & non pas en bêtes ; il est fâché de ce que vous avez guerre avec les Pouteouatemis, qui quoi qu'il semble avoir eû droit de se venger sur votre jeune-homme qui étoit chez les Puans, Dieu neanmoins en est offencé, car il deffend la vengeance, & il commande l'union & la Paix. Le Soleil n'a jamais été fort éclatant sur votre horison. Vous avez toûjours été envelopez dans les tenebres d'une vie obscure & miserable, n'ayant jamais joüi de la veritable clarté comme les François. Voila un fusil que je vous jette pour vous deffendre contre ceux qui vous attaqueront, si vous

*avez des ennemis il leur donnera de la terreur. Voila un Colier de Porcelaine par lequel je vous lie à mon corps ; qu'aprehenderez-vous ? Si vous vous unissez à nous qui se font les fusils & les haches, & qui pêtrissent le fer comme vous pêtrissez la gomme. Je me suis uni aux Pouteouatemis, ausquels vous voulez faire la guerre. Je suis venu pour embrasser tous les hommes qu'O*nontio, * *le Chef de tous les François qui sont établis dans ces païs, m'a dit de joindre ensemble pour les prendre sous sa protection : voudriez-vous refuser son appui, & vous entre-tuër lors qu'il veut mettre la Paix entre vous. Les Pouteouatemis attendent beaucoup de choses propres à la guerre de la part d'*Onontio. *Vous avez été si unis, voudriez-vous abandonner vos Familles à la merci de leurs armes, & leur faire la guerre contre la volonté des François. Je ne viens point pour faire la découverte des Nations pour retourner avec mes freres, qui viendront avec moi chez ceux qui voudront s'unir avec nous. Pourrez-vous chasser avec tranquillité si nous donnons du Fer à ceux qui nous donneront du Castor. Vous avez du ressentiment contre les Pouteouatemis, que vous regardez comme vos ennemis, ils sont en bien plus grand*

* Mr. de Courcel.

nombre que vous, j'ai bien peur que les gens des prairies ne se liguent en même temps contre vous.

Le Pere du Malhomini qui avoit été assassiné par les Pouteouatemis, se leva & prit le colier qu'il leur avoit donné ; il alluma son Calumet qu'il lui presenta, le donna ensuite au Chef & tous ceux qui se trouverent, là fumerent dedans ; il commença à chanter tenant le colier d'une main & le Calumet de l'autre. Il sortit de la cabane en chantant, & les presentant au Soleil il marchoit tantôt en reculant, tantôt en avançant ; il fit le tour de sa cabane, passa par une grande partie de celles du Village, & revint ensuite chez le Chef, où il dit qu'il s'attachoit entierement aux François, qu'il croyoit Esprit vivant, qui avoit de la part de tous les Esprits la domination sur tous les autres hommes qui lui étoient inferieurs ; que toute sa Nation avoit les mêmes sentimens, laquelle ne demandoit que la protection des François, desquels elle esperoit la vie & la joüissance de tout ce qui est necessaire à l'Homme.

Les Pouteouatemis étoient fort impatiens de savoir la destinée de leurs gens qui étoient allez en traite à Montreal. Ils apprehendoient que les François ne les

eussent traitez avec indignité, ou qu'ils n'eussent été défaits par les Iroquois, ils eurent recours au guide de Perot qui étoit un maître Jongleur. Ce faux Prophête se bâtit une petite tour de perches où il entoura plusieurs chansons, par lesquels il invoquoit tous les esprits infernaux pour lui dire où étoient les Pouteouatemis. La réponse fut qu'ils étoient à la riviere Oulamanistik, qui est à trois journées de leur Village, qu'ils avoient été bien reçûs des François, & qu'ils apportoient beaucoup de marchandises. L'on eut crû cet Oracle si Perot qui avoit sçû que son Interprête avoit *Jonglé* n'avoit dit que c'étoit un menteur, celui-ci vint lui en faire de grands reproches, se plaignant qu'il n'étoit guere reconnoissant de toutes les peines qu'il avoit prises dans son Voyage ; qu'il étoit cause qu'il n'avoit pas été récompensé de sa prédiction. Les Anciens le prierent lui-même de les tirer de cette inquietude. Aprés qu'il leur eut dit que cette connoissance n'apartenoit qu'à Dieu, il fit une supputation du jour de leur départ, du sejour qu'ils pourroient faire à Montreal & du temps qu'ils pourroient être à revenir. Il jugea à peu prés de celui ausquels ils pouvoient arriver. Un Pêcheur d'Eturgeons vint au bout de quinze

jours au Village, tout effaré, donner avis qu'il avoit aperçû un Canot qui avoit tiré plusieurs coups de fusil. C'en fut assez pour croire que les Iroquois venoient chez eux. Ce fut un desordre par tout le Village ; l'on étoit prêt de s'enfuir dans les bois où de se renfermer dans le Fort. Il n'y avoit pas d'apparence que ce fussent des Iroquois qui font ordinairement leurs coups à la sourdine. Perot conjectura que ce pouvoit être de leurs gens, qui à l'abord du Village faisoient paroître ces sortes d'allegresses. En effet, il vint un jeune homme de la découverte tout hors d'haleine qui raporta que c'étoit leurs gens. Si la terreur avoit causé une consternation generale, cette agreable nouvelle ne causa pas moins de joye par tout le Village. Deux Chefs qui avoient vû Perot soufler dans son fusil dans le temps de la premiere allarme lui vinrent faire part de l'arrivée de leurs gens, & le prierent de consulter toûjours son fusil. Ce ne fut qu'empressement pour recevoir cette flotte. Elle fit d'abord une saluë de mousqueterie, suivie de cris & d'hurlemens, & à mesure qu'elle approchoit elle continuoit ses décharges. Lors qu'elle fut à deux ou trois cens pas du rivage, le Chef se leva dans son Canot & harangua tous les Anciens qui étoient sur le

le bord de l'eau, il leur fit un recit de la reception obligeante qui leur avoit été faite à Montreal; un Ancien leur dit en loüant le Ciel & le Soleil qui les avoit favorisez, qu'il y avoit un François dans le Village qui les avoit protegez en quelques rencontres, l'on vit tout-à-coup les Pouteouatemis se jetter à l'eau pour lui témoigner la joye qu'ils avoient dans une conjecture aussi agreable. Ils avoient pris plaisir à se *matacher* d'une maniere toute particuliere; les habits François qui leur avoient dû donner quelqu'agrément les défiguroient d'une maniere à faire rire. On enleva Perot bon gré malgré dans une couverture d'écarlate (Mr. de la Sale fut aussi honoré d'un semblable triomphe à l'Isle Huronne) on lui fit faire le tour du Fort, marchant de file deux à deux, le fusil sur les épaules, les uns devant & les autres aprés, avec des décharges de mousqueteries; ce Cortege arriva jusqu'à la cabane du Chef du Parti chez qui tous les Anciens s'assemblent, l'on fit un grand repas d'Eturgeons; ce fut pour lors que ce Chef fit un détail plus au long de son Voyage; il donna une idée fort juste des manieres Françoises. Il raconta comment la *traite* s'étoit faite; il exagera ce qu'il avoit remarqué dans les maisons & sur tout ce

qui concernoit la cuisine ; il n'oublia pas d'exalter *Onontio* qui les avoit appellez ses enfans, & qui les avoit régalez de pain, de pruneaux & de raisins secs, qui leur avoient paru fort délicats.

CHAPITRE IX.

Les Pouteüatemis envoient des Députez chez les Miamis, les Islinois, & plusieurs autres Nations voisines, pour leur donner avis de l'Alliance qu'ils ont faite avec la Nation Françoise, qui leur étoit inconnuë, dont ils doivent tirer de grands avantages. On chante le Calumet à ceux qui vont chez ces Peuples.

CEs Peuples si contens de l'alliance qu'ils venoient de faire, envoyerent des Députez de toutes parts pour avertir les Islinois, Miamis, Outagamis, Maskoutecks, & Kikabons, qu'ils avoient été à Montreal, d'où ils avoient apporté beaucoup de marchandises ; ils les prioient de les venir voir & de leur apporter du Castor. Ces Nations étoient trop éloignées pour profiter d'abord de cet avantage, il n'y eut que les Outagamis qui vinrent s'établir pendant l'Hiver à trente lieuës de

la Baye, pour participer à l'utilité des choses qu'ils pourroient tirer des Pouteouatemis. L'esperance qu'ils avoient que quelques François viendroient de Chagoüamikon, les engagea d'amasser le plus de Castors qu'ils purent.

Les Pouteouatemis prirent le Sud de la Baye, les Sakis le Nord, & les Puans ne pouvant pêcher avoient pris les bois pour vivre de Chevreüils & d'Ours. Lors que les Outagamis eurent fait un Village de plus de six cens Cabanes, ils envoyerent au commencement du Printems chez les Sakis, leur faire part du nouvel établissement qu'ils avoient fait. Ceux ci leur députerent des Chefs, avec des presens, pour les prier de rester dans ce nouvel établissement. Des François les accompagnerent, ils trouverent un grand Village, mais destituez de toutes choses il ne s'y trouva que cinq ou six haches qui n'avoient point de taillant, dont ils se servoient alternativement pour couper du bois ; à peine avoient-ils un coûteau & une alaîne dans une Cabane, ils coupoient leur viande avec des pierres à flêches : ils écailloient les poissons avec des coquilles de moules. La misere les rendoit si hideux qu'ils faisoient compassion. Quoi qu'ils fussent replets ils paroissoient mal faits,

le visage fort desagreable, une voix brutale & une mauvaise phisionomie. Nos François qui se trouverent chez eux en étoient toûjours importunez, de sorte que ces Sauvages s'imaginoient que l'on devoit leur donner gratuitement ce que l'on avoit, tout leur faisoit envie, & ils avoient encore peu de Castors à vendre. Les François jugerent plus à propos de laisser aux Sakis la traite de la Pelleterie avec les Outagamis pendant l'Hiver, parce qu'ils la feroient plus paisiblement avec les premiers dans l'Automne.

Tous les peuples de la Baye se rendirent à leurs villages aprés l'Hiver pour semer leurs grains : il survint une dispute entre deux François, & un vieillard Pouteouatemis, des plus considerables. Les premiers lui demanderent le payemenr de leurs marchandises, qu'il ne fit pas grand état de payer. Les esprits s'aigrirent de part & d'autre, & l'on en vint aux mains. Les François se trouverent vigoureusement chargez par les Sauvages. Un troisiéme François vint au secours de ses camarades. Le desordre devint plus grand, celui-ci arracha les pendans d'oreilles d'un Sauvage, & lui donnant un coup de pied dans le ventre il le renversa si rudement qu'il eût de la peine à se relever. Le Fran-

çois reçût en même temps un coup de casse-tête au front, qui le jetta à la renverse sans mouvement. Il y eut de grandes contestations au sujet de ce nouveau blessé, qui avoit rendu plusieurs services au Village Il se trouvoit trois familles interessées dans ce démêlé, celle de la *Carpe rouge*, de la *Carpe noire*, & de l'*Ours*. Le Chef de la famille de l'*Ours*, intime ami du François, & qui avoit pour Gendre le Chef des Sakis, prit une hache & déclara qu'il periroit avec le François, que les gens de la Carpe rouge avoient tué. Le Chef Sakis entendant la voix de son beau-pere cria aux armes à sa Nation, la Famille de l'Ours en fit autant, & le François qui avoit été blessé, revint un peu à lui. Il calma les Sakis qui étoient bien irritez; mais le Sauvage qui l'avoit maltraité fut contraint d'abandonner entierement le Village. Ces mêmes François coururent encore grand risque de la vie dans une autre occasion. Un des leur qui badinoit avec des fléches dit à un Saki qui se baignoit au bord de l'eau, de parer celle qu'il alloit lui décocher: le Sauvage qui tenoit un petit morceau d'étofe lui dit de tirer; mais il ne fut pas assez adroit pour en éviter le coup. La flêche lui donna dans l'épaule; il s'écria aussi-tôt

que le François l'avoit tué ; il parut un François dans le moment qui accourut au Sauvage qu'il fit entrer dans sa cabane & lui arracha la fléche. On l'appaisa en lui donnant un couteau, un peu de vermillon pour se *matacher* & un petit bout de tabac. Ce present produisit son effet, car il arriva au cri du Saki plusieurs de ses camarades qui alloient le vanger sur le champ ; mais le blessé leur cria : *Où allez-vous, je suis gueri. Metaminens*, qui veut dire le petit bled d'Inde (c'étoit le nom que l'on avoit donné au François, qui étoit Perot) *m'a lié par cet onguent que vous voyez sur ma playe, en montrant ce present, & je n'ai plus de mal.* Cette presence d'esprit arrêta le desordre qui alloit arriver.

Les Miamis, les Maskoutechs, les Kikabons, & cinquante cabanes d'Islinois, approcherent l'Eté suivant de la Baye, & firent leurs deserts à trente lieuës à côté des Outagamis, vers le Sud. Ces Peuples que les Iroquois étoient venus chercher, avoient passé dans le Sud du Missisipi aprés le combat dont j'ai parlé. Ils avoient vû avant leur fuite des coûteaux & des haches entre les mains des Hurons qui les avoient negociez avec les François, cela les engagea de se joindre aux Natio nsu i avoient déja quelque union avec nous : ils

sont fort enjoüez entre eux, serieux devant les Etrangers, de belle taille, peu spirituels, d'une conception dure, faciles à persuader, vains dans leur parole & dans leur maintien, extrêmement interessez : ils s'estiment plus courageux que leurs voisins, ils sont grands menteurs, faisant toute sorte de bassesse pour venir à leur fin, laborieux, infatigables, & fort bons pietons. Aussi on les appelle Metousceprinioueks, ce qui veut dire en leur langue Pietons.

Aprés qu'ils eurent ensemencé leurs terres dans ce nouvel établissement, ils allerent à la chasse aux Bœufs; ils voulurent régaler les gens de la Baye; ils envoyerent pour cet effet prier les Pouteouatemis de venir les voir, & d'amener les François s'il s'y en trouvoit. Les Pouteouatemis n'avoient garde de témoigner à ceux-ci l'envie que leurs voisins avoient de faire connoissance avec eux. Ils partirent à leur insçû, ils revinrent au bout de quinze jours chargez de viandes & de graisses, avec quelques-uns de ces nouveaux établis, fort surpris d'y trouver des François, ausquels ils firent des reproches de n'être pas venus avec les Pouteouatemis. Les François virent bien qu'il y avoit de la jalousie de la part de ceux-ci; ils savoient la consequence

qu'il y avoit de connoître ces Peuples, qui ne s'étoient approchez de la Baye que pour faire commerce plus aisément avec nous. Les Pouteouatemis les voyant dans les sentimens de partir avec un Miami & un Maskoutech, leur representerent qu'il n'y avoit point de Castors chez eux, qu'ils étoient fort rustiques, & même qu'ils couroient grand risque d'être volez. Les François partirent nonobstant cela, ils arriverent cinq jours aprés proche le Village; le Maskoutech envoya au devant le Miami, qui avoit un fusil, avec ordre de tirer lors qu'il y seroit. L'on entendit peu de temps aprés le bruit du coup. A peine furent-ils sur le bord de l'eau qu'il parut un venerable Vieillard, & une Femme chargée d'un sac, dans lequel il y avoit un pot de terre plein de boüillie de bled d'inde. Plus de deux cens jeunes hommes bien faits survinrent, qui étoient ornez de tours de têtes de differentes façons, qui avoient tout le corps piqué de noir, avec des traits de plusieurs sortes de figures, ornez de flêches & de cassetêtes, avec des ceintures & des jarretieres d'un ouvrage tricoté.

Le Vieillard avoit en sa main un Calumet d'une pierre rouge, avec un grand bâton au bout, enjolivé tout le long de têtes d'oiseaux de couleur de feu, qui

avoit au milieu un bouquet de plume teint d'un assez beau rouge, & qui étoit comme un grand éventail Aussi tôt qu'il vit le François le plus considerable il lui presenta le Calumet du côté du Soleil, & profera des paroles qu'il sembloit adresser à tous les Esprits que ces peuples adorent. Tantôt le Vieillard le presentoit au Soleil levant & tantôt au couchant; tantôt il mettoit le bout en terre & tantôt il le tournoit autour de lui, le regardant comme s'il eut voulu montrer toute la terre avec des expressions qui faisoient connoître au François qu'il avoit pitié de tous les hommes: tantôt il lui frotoit avec ses mains la tête, le dos, les jambes, & les pieds, & tantôt il se frotoit lui même son corps. Cet accueil ne laissa pas de durer long-temps, pendant que le Vieillard faisoit en déclamant une maniere de Priere, témoignant toûjours à ce François la joye que tout le Village avoit de son arrivée.

Un de ces jeunes gens étendit sur l'herbe une grande peau de bœuf peinte, dont le poil étoit plus doux que la soye, sur laquelle on le fit asseoir avec son camarade: le Vieillard fit battre deux morceaux de bois pour en tirer du feu, mais comme il étoit humide il ne pût allumer. Le François tira son batte-feu, & en fit aussi-tôt

avec du *tondre*. Ce Vieillard fit de grandes exclamations sur ce fer, qui lui paroissoit un esprit ; on alluma le Calumet & un chacun fuma : il fallut manger de la bouillie, de la viande seche, & suçer du nouveau bled d'Inde. On remplit derechef le Calumet, ceux qui fumoient envoyoient la fumée du tabac au visage du François, comme le plus grand honneur qu'ils pouvoient lui rendre : celui-ci qui se voyoit *boucaner* ne disoit mot. Cette ceremonie finie l'on étendit une peau pour le Camarade du François; on se mit en devoir de les porter; le François fit entendre aux Maskoutechs, que sachant pêtrir le fer il avoit des forces pour marcher.; on le laissa en sa liberté. On fit une seconde pose, où on lui rendit les mêmes honneurs qu'au premier abord. Aprés avoir continué la route ils firent alte auprès d'une petite montagne, sur le bord du sommet de laquelle étoit le Village, où ils firent encore la même chose : ils s'y reposerent pour la quatriéme fois. Le grand Chef des Miamis vint au devant, à la tête de plus de trois mille hommes, accompagnez des Chefs des autres Nations, qui composoient une partie du Village. Tous ces Chefs avoient un Calumet aussi propre que celui du Vieillard; ils étoient tous

nuds, n'ayant que des souliers artistement travaillez en façon de brodequin; ils chantoient en approchant la chanson du Calumet, qu'ils faisoient aller en cadence. Quand ils eurent abordé les François ils continuèrent leurs chants en fléchissant les genoux alternativement, presque jusqu'à terre, ils presentoient d'un côté le Calumet au Soleil avec les mêmes genuflexions, & de l'autre ils revenoient au principal François, avec beaucoup de gesticulations, les uns joüoient sur des instrumens des chansons du Calumet, & d'autres les chantoient le tenant dans la bouche sans être allumé. Un chef de guerre l'enleva sur ses épaules, accompagné de tous les Musiciens qui le conduisirent au Village. Le Maskoutech qui l'avoit amené le presenta aux Mïamis pour être logé chez eux: ils s'en deffendirent obligeamment, ne voulant priver les Maskoutechs du plaisir de posseder un François qui avoit bien voulu venir sous ses auspices. Enfin on le porta dans la Cabane du Chef des Maskoutechs; on lui presenta en entrant le Calumet allumé dont il fuma; on lui donna cinquante gardes qui empêchoient la foule de l'importuner. L'on fit un grand repas, dont les services ressembloient plûtôt à des auges qu'à des plats. L'assaison-

nement des viandes étoient de graisse de bœuf : ces Gardes avoient grand soin que l'on apporta souvent des viandes, parce qu'ils en profitoient. Le François leur fit present le lendemain d'un Fusil & d'une Chaudiere, & leur tint ce discours qui convenoit à leur caractere.

Hommes, j'admire votre jeunesse, quoi qu'il n'ait vû que les tenebres dés sa naissance, me paroît aussi belle que celle qui naît dans les lieux où le Soleil fait éclater sa gloire de tout temps. Je n'aurois pas crû que la terre qui est la mere de tous les hommes vous eût pû donner des moyens de subsister, sans joüir de la lumiere du François qui fournit ces influences à quantité de peuples : je croi que vous serez autres que vous n'êtes lors que vous le connoîtrez. Je suis l'aurore de cette lumiere qui commence à paroître dans vos contrées comme celle qui precede le Soleil, qui brillera bien-tôt, & qui vous fera renaître comme dans une autre terre, où vous trouverez plus aisement & plus abondamment tout ce qui peut être necessaire à l'homme. Je vois ce beau Village rempli de jeunes gens qui sont aussi courageux, à ce que je croi, qu'ils sont bien faits, & qui n'aprehendroient pas sans doute leurs ennemis s'ils avoient les armes des François. C'est à cette jeunesse que je laisse mon Fusil, quel-

le

le doit regarder comme le gage de l'estime que je faits de sa valeur, il faut qu'elle s'en serve si on l'attaque. Il sera aussi plus propre pour la chasse du Bœuf & des autres animaux, que toutes les fléches dont vous vous servez. C'est à vous Vieillards que je laisse ma Chaudiere, je la porte par tout sans craindre de la casser, vous y ferez cuire les viandes que vos jeunes gens tuëront, & celle que vous presenterez aux François qui viendront vous voir.

Il jetta une douzaine d'alaînes & de coûteaux aux Femmes, & leur dit :

Quittez vos alaînes d'os, celles du François vous seront plus commodes, & ces coûteaux vous seront plus utiles à égorger vos Castors & à couper vos viandes, que ne le sont vos pierres. Et en leur jettant de la Vassade : voila qui parera mieux vos Enfans & vos Filles que leurs parures ordinaires. Les Miamis s'excuserent de ce qu'ils n'avoient point de Castors, qu'ils avoient fait brûler jusqu'alors.

Cette alliance commença donc par l'entremise du sieur Perot : ils firent au bout de huit jours un Festin solemnel, pour remercier le Soleil de l'avoir conduit dans le Village. Ce fut dans la Cabane du grand Chef des Miamis qu'il avoit fait dresser un Autel, sur lequel il

avoit fait mettre un *Pindiikosan*, qui est le Sac des Guerriers, rempli d'herbes medecinales, renfermées dans des peaux d'animaux les plus rares qu'ils avoient pû trouver, & qui contenoit generalement tout ce que leur inspirent leurs rêveries. Perot qui n'aprouvoit pas cet Autel, dit au grand Chef qu'il adoroit un Dieu qui lui défendoit de manger des choses sacrifiées à des malins Esprits & à des peaux d'animaux. Ils furent fort surpris de ce refus, & lui demanderent si renfermant leur *Manitous* il voudroit manger, ce qu'il fit. Le Chef le pria de le voüer à son Esprit, qu'il reconnoîtroit d'orenavant, & qu'il le prefereroit aux siens, qui ne leur avoient point apris à faire des Haches, des Chaudieres, & tout ce qui est necessaire aux hommes, & qu'il esperoit en l'adorant obtenir toutes les connoissances qu'auroient les François.

Le gouvernement de ce Chef tenoit un peu du Souverain, il avoit ses Gardes, & tout ce qu'il disoit & ordonnoit passoit pour des Loix.

Les Pouteouatemis jaloux de ce que les François entroient chez les Miamis, envoyerent sous main un Esclave qui dit beaucoup de choses fort desobligeantes des François. Le mépris qu'en font les

Pouteouatemis qui les regardent comme des chiens, eſt, diſoit-il, trés grand. Le François qui avoit écouté toutes ces invectives, le mit dans un état à n'en pas dire de plus outrageante. Les Miamis regardoient cette Scene avec beaucoup de tranquilité. Lors qu'il falut retourner à la Baye, les Chefs envoyerent toute leur jeuneſſe reconduire ces deux François, & leur firent beaucoup de preſens. Les Pouteouatemis ayant apris que le François étoit arrivé, vinrent lui témoigner la part qu'ils prenoient à ſon heureux retour, fort impatiens d'apprendre ſi les Nations d'où il venoit en avoient bien usé avec lui. Mais quand ils entendirent les reproches qu'on leur fit d'avoir envoyé un Eſclave qui avoit dit des choſes tout-à-fait deſobligeantes de la Nation Françoiſe : ils voulurent en avoir un éclairciſſement plus poſitif, ils ſe juſtifierent plainement du mauvais préjugé que l'on avoit eû d'eux. Les Sauvages ont cela de particulier qu'ils trouvent le moyen de ſe diſculper d'une mauvaiſe affaire, où de la faire réüſſir ſans qu'il paroiſſe y avoir participé.

CHAPITRE X.

Nos Alliez ont une fausse allarme de l'arrivée des Iroquois. Ils font un second Voyage à Montreal. Recit de ce Voyage.

IL étoit de l'interêt des Pouteouatemis de ménager les François, ils avoient été trop bien reçûs à Montreal pour n'y pas retourner. En effet, aprés avoir fait present à Perot d'un sac de bled d'Inde pour *manger & avaller,* disoient ils, le soupçon qu'il avoit contr'eux, & cinq robes de Castors pour lui servir de vomitif contre la rancune & la vengeance qu'il auroit pû conserver dans son cœur, ils détacherent quelques-uns de chaque nation pour aller à Montreal. Lors qu'ils furent à la vûë de Michilimakinak, qui n'étoit pour lors frequenté que par eux & par les Iroquois, ils apperçûrent de la fumée. Comme l'on voulut reconnoître ce que c'étoit, deux Iroquois vinrent à leur rencontre avec un autre Canot qui étoit au large. Ils se donnerent reciproquement l'alarme, car les Iroquois fuïrent de leur côté, & les Pouteouatemis forcerent de rames malgré les vents contraires, & ar-

riverent dans leur Village avec des inquietudes ſurprenantes, ne ſachant quelles meſures prendre pour ſe mettre à l'abri des Iroquois. Toutes les Nations de la Baye ſe trouverent dans la même perplexité. L'éfroi devint bien plus grand lors qu'ils virent quinze jours aprés de grands feux de l'autre bord de la Baye, tout vis-à-vis le Village, & qu'ils entendirent tirer quantité de coups de fuzils. Pour comble de terreur ce fut lors que les gens qu'ils avoient envoyé à la découverte rapporterent qu'ils avoient apperçû la nuit pluſieurs Canots faits à l'Iroquoiſe, dans l'un deſquels il y avoit un fuſil, une couverture d'étofe Iroquoiſe, & des hommes qui dormoient auprés du feu. Tous ces Canots parurent le lendemain, chacun s'enfuit le mieux qu'il pût dans les bois, les plus aſſurez haſarderent d'attendre de pied ferme les Iroquois dans leur Fort, où ils avoient de bonnes armes à feu. Comme nous avions la Paix avec les Iroquois, quelques-uns de nos François des plus hardis s'offrirent d'aller au devant de cette prétenduë armée, pour ſavoir le motif qui pouvoit l'avoir engagée de venir faire la guerre aux Alliez d'*Onontio*. Ils furent bien ſurpris de voir que c'étoit une Flotte d'Outaouaks qui venoient faire la *traite*,

leſquels ayant paſſé à travers les terres avoient conſtruit des Canots qui reſſembloient à ceux des Iroquois. Les gens que les Pouteouatemis avoient d'abord apperçûs à Michilimakinak étoient veritablement des Iroquois, qui avoient autant apprehendé de tomber entre leurs mains, que ceux-ci en avoient eû de tomber entre les leurs. Les Iroquois donnerent en s'enfuyant dans une ambuſcade de quarante Sauteurs, qui les emmenerent chez eux : ils venoient de faire une expedition proche la Caroline ſur les Chaouanons, & en avoient emmené un avec eux qu'ils devoient brûler ; les Sauteurs lui donnerent la liberté & lui faciliterent ſon retour à la Baye, l'ayant confié aux Sakis. Cet affranchi donna de grandes idées de la Mer du Sud, ſon Village n'en étoit qu'à cinq journées, proche d'une grande riviere qui venant des Iſlinois ſe dégorge dans cette Mer. Les gens de la Baye le renvoyerent avec pluſieurs marchandiſes, le priant d'engager ceux de ſa Nation à les venir voir.

Ces Peuples s'aſſemblerent pluſieurs fois pour déliberer s'ils décendroient à Montreal; le peu de Caſtors qu'ils avoient les fit d'abord balancer. Comme les Sauvages donnent tout à leur bouche, ils ai-

moient mieux s'attacher à tuër des bêtes sauvages qui fussent capables d'entretenir leurs familles, que d'aller aux Castors qui n'étoient pss suffisans. ;ils préferoient les besoins de la vie à ceux de l'Etat, ils faisoient cependant reflexion que s'ils laissoient partir les François sans décendre, il pourroit arriver où qu'ils s'atacheroient dorénavant à quelques autres Nations, où que venant eux mêmes à Montreal, le Gouverneur auroit du ressentiment de ce qu'ils ne les auroient point escortez; la décision fut que l'on partiroit, L'on se prépara pour cet effet, & un Festin solemnel : l'on fit la veille du départ une décharge de mousqueterie dans le Village. Trois hommes chanterent sans cesse toute la nuit dans une Cabane, invoquant de temps en temps leurs Esprits. Ils commencerent par la chanson de Michapous, puis ils vinrent à celle du Dieu des Lacs, des Rivieres & des Forêts;priant les vents, le tonnerre, les orages & les tempêtes, de leur être favorables pendant le Voyage. L'on fit le lendemain le cri par le Village, qui invitoit les hommes de se trouver dans la Cabane où l'on devoit préparer le Festin. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à s'y rendre, chacun ayant son * *Ouragan* & sa *Mikouen*. Les trois

* Son plat & sa cuëilier.

Musiciens de la nuit commencerent à chanter, l'un étoit à l'entrée de la Cabane, le second au milieu, & le troisiéme à l'extremité, armez de carquois, d'arcs & de flêches, le visage & tout le corps noircis de charbon. Pendant que l'Assemblée étoit dans la plus grande tranquilité du monde, vingt jeunes gens tous nuds, bien *matachez*, avec des ceintures de peaux de Loutres, ausquels étoient attaché des peaux de Corbeaux avec leur plumage, & des gourdes, ôterent dix grandes chaudieres de dessus le feu; l'on cessa de chanter. Le premier de ces Acteurs chanta aprés sa chanson de guerre, dansant en cadence d'un bout à l'autre de la cabane, pendant que tous les Sauvages crioient du fond de la gorge *hay*, *hay*. Le Musicien finissant tous les autres faisoient une grande huée, dont les voix se perdoient insensiblement, à peu prés comme feroit un grand bruit qui se perd dans des montagnes. Le second Musicien parut ensuite, qui en fit autant, & le troisiéme de même: en un mot presque tous les Sauvages firent la même chose alternativement, chantant chacun sa chanson, sans que qui que ce soit osa repeter celle d'un autre, à moins que de vouloir choquer d'un propos déliberé celui qui l'avoit composée,

ou que celui de la façon de qui elle étoit ne fut mort, comme pour en relever le nom en s'apropriant ſa chanſon. Leur contenance étoit pour lors accompagnée de geſtes & de mouvemens trés violens : il y en avoit qui prenoient des haches, avec leſquelles ils faiſoient ſemblant de vouloir frapper les femmes & les enfans qui les regardoient. Les uns prenoient des tiſons de feu qu'ils jettoient par tout, d'autres rempliſſoient leurs plats de cendres rouges qu'ils faiſoient voler. Il eſt difficile de pouvoir exprimer les circonſtances de ces ſortes de Feſtins à moins que de les voir ſoi-même. Je me ſuis trouvé dans un pareil régal parmi les Iroquois du *Saut* de Montreal, & il me ſembloit être au centre des enfers. Aprés que la plûpart de ceux qui avoient été priez à cette agreable Fête eurent chanté, le Chef du Feſtin qui avoit donné le branle chanta une ſeconde fois, & dit à la fin d'une chanſon qu'il compoſa ſur le champ, qu'il décendoit à Montreal avec les François, & qu'il offroit pour cet effet ces Vœux à leur Dieu pour le prier de lui être propice dans ſon Voyage, & de le rendre agreable à la Nation Françoiſe. Les jeunes gens qui avoient ôté les chaudieres prirent tous les plats qu'ils remplirent de viandes,

pendant que les trois Chantres de la nuit reprirent leurs premieres chansons, ne finissant leur harmonie qu'aprés que tout fut mangé, ce qui ne fut pas long à être expedié. Un Vieillard s'étant levé congratula d'une maniere tout-à-fait affable le Chef du Festin sur le projet qu'il avoit formé, & encouragea la jeunesse à le suivre. Tous ceux qui voulurent être du Voyage donnerent une buchette ; il s'en trouva assez pour monter trente canots : ils se joignirent au *Saut* avec soixante & dix autres de differentes Nations qui ne firent qu'une flotte.

Ces Voyageurs passant par le Nepicing ne trouverent que quelques Vieillards Nepiciriniens, des femmes & des enfans, les jeunes gens étant en *traite* à Montreal. Ceux-ci dissimulerent le ressentiment qu'ils avoient de ne point entendre parler du payement de leur Peage, parce qu'il y avoit des François qu'ils étoient bien aises aussi de ménager : ils les regalerent cependant comme on fit les plus considerables de la flotte. L'on sejourna un jour entier pour se conformer à l'usage ordinaire des Sauvages qui accordent à leurs Alliez ce droit d'Hospitalité. L'on traversa le lendemain le Nepicing, & l'on apperçût le jour suivant des

gens dans des Canots qui faisoient des *cris de morts*. Toute la flotte mit à terre pour les attendre ; ils rapporterent que la Peste faisoit un grand desordre dans notre Colonie, ils en dirent trop pour ne pas intimider les esprits les plus credules qui vouloient relâcher. Les Outaouaks qui voyoient arriver insensiblement tous les Canots de ces donneurs de fausses allarmes, étoient surpris qu'ils se portassent si bien, & qu'ils fussent si chargez de marchandises. Le motif de ceux-ci étoit d'avoir eux-mêmes les Pelleteries des autres à un prix modique, pour s'exempter d'aller à chasse, mais ils n'osoient déclarer leur pensée. Les Sauvages ont assez de politique pour ne paroître se défier les uns des autres, & sur des nouvelles qu'on leur annonce ils suspendent toûjours leurs avis, sans témoigner qu'ils croyent souvent que l'on ne dit pas la verité.

Le *Brochet* & le *Talon*, deux Chefs Outaouaks des plus considerables, se doutant que les Nepiciriniens n'eussent fort envie d'amuser les Kristinaux & les gens de Terre pour les piller, ou leur faire payer le Peage, consulterent quelque François s'il y avoit apparence que la Peste fut à Montreal. Les Outaouaks furent détrompez. Les Missisakis, les Kristinaux,

& les gens de terre, faciles à persuader, donnerent dans le sens des Nepiciriniens: l'on s'aperçût de leur refroidissement. Un Nepicirinien trouvant sur ces entrefaites un François, lui dit que tout étoit mort. Ce François lui répondit plaisamment: *Quoi les François qui sont des hommes éclairez, qui connoissent ce qui est propre pour la guerison de toutes sortes de maladies, meurent: & vous qui êtes des ignorans vous vivez.* Le Nepicirinien lui repliqua, nos Esprits nous ont conservez. *Vos Esprits, lui répondit-il, en sont incapables, non plus que de vous faire du bien. C'est le Dieu des François qui a tout fait, & qui vous donne vos besoins, quoi que vous ne le meritiez pas. Vous êtes des menteurs, vous voulez tromper & abuser les gens qui décendent pour les piller comme vous avez toûjours fait, Le nombre qui compose cette flotte vous empêchant de le faire vous leur donnez de la terreur, voulant leur persuader que tous les François sont morts d'une maladie imaginaire, Sachez qu'*Onontio *m'a envoyé une Lettre lors que j'étois à la Baye, par laquelle il me mande de faire décendre toutes les Nations qu'il veut voir. Et tirant de sa poche un vieil papier écrit, qu'il feignit être de Mr. Coursel, il leur dit oppose toi, Nepicirinien*

pirinien, si cette flotte relâche je continuërai ma route. Le François lui déclarant qu'il témoigneroit à *Onontio* l'opposition qu'il faisoit à cette flotte, & comme il avoit empêché que sa volonté ne fut accomplie. Les Nepiciriniens déguiserent le mieux qu'ils purent leur fourberie, & dirent qu'à la verité les maladies avoient cessé lors qu'ils partirent.

Tous ces Peuples décendirent à Montreal, où ils ne furent gueres contens de la traite, la grande quantité de Pelleteries fut cause que l'on vouloit les avoir à bon marché. Outre que les Nepiciriniens avoient d'ailleurs enlevé la plûpart des marchandises, ceux qui en avoient de reste voulurent profiter d'une occasion aussi favorable; les Sauvages en murmurerent, & il y eût même du desordre, ils battirent un Sentinelle dont ils ôterent un fusil & lui casserent son épée. On se saisit des Chefs qui avoient causé cette sedition. Plusieurs Iroquois qui étoient venus traiter de la Paix, ravis de ce tintamare, auroient bien souhaité que les esprits se fussent aigris davantage pour trouver occasion d'en venir aux prises contre ces Peuples, ils coururent tous au bruit, & offrirent leur service aux François. Les Outaouaks qui n'avoient pas encore com-

mercé d'armes à feu, virent bien qu'ils ne feroient pas les plus forts. Les Pouteouatemis furent les plus judicieux, & quoi qu'ils ne se fussent pas mêlez au milieu de ces troubles, ils ne laisserent pas d'apprehender qu'il ne leur arriva quelques mauvaises suites. Comme il s'agissoit pour lors d'une Paix generale avec les Iroquois, le Commandant de Montreal fit décendre les Outaouaks à Quebec, pour être Témoins de ce qui se passeroit en faveur de toutes les nations Alliées. Les Pouteouatemis qui n'étoient venus encore qu'une fois, étoient bien aises d'y être compris.

CHAPITRE XI.

Monsieur de Torci Viceroi de l'Amerique Meridionale & Septentrionale, cause un grand desordre chez les Iroquois. Ces Peuples font la Paix. Ils font des actes d'hostilitez sous Monsieur de Courcelle Gouverneur general. Circonstances fort extraordinaires. Prise de possession du païs de tous les Alliez, qui reconnoissent le Roi de France pour leur souverain Seigneur, Pere & Protecteur.

ON fit donc la Paix en 1666. & l'on commença à goûter cette tranquilité qui mettoit chacun en état de vivre heureux sur ses terres, & de commercer avec seureté chez nos Alliez ; rien n'étoit à la verité plus triste que d'être dans des inquietudes continuelles de se voir enlever sa chevelure à la porte de sa maison, où d'être emmenez chez ces Barbares qui brûloient la plûpart de leurs prisonniers.

Il étoit d'ailleurs de l'interêt de la Colonie de faire connoître la gloire du Roi chez tous les Peuples du Sud, de l'Oüest, & du Nord. L'Alliance qui commençoit à se fomenter, ne pouvoit mieux s'affer-

mir qu'en les assurant chez eux d'une protection inviolable. En effet,peu de temps aprés que ces Nations se furent retirez dans leur païs, Mr Talon Intendant de Canada y envoya en 1667. un Subdelegué, & le sieur Perot qui fut trouvé le plus capable pour conduire cette affaire. Ils partirent avec ordre d'aller prendre possession au nom du Roi de tous les païs des Outaouaks. Le Saut de Sainte Marie vers le 46. degré de latitude, étoit le lieu où se faisoient les Assemblées generales de toutes les Nations, ainsi il n'y avoit point d'endroit où la chose pût se faire avec plus d'éclat ; l'on fut cinq à six mois pour les avertir, il n'y avoit plus que celle des Puans : Perot voulut y aller lui-même, il rencontra le Pere Aloüet Jesuite qui y avoit hiverné avec quelques François, qui y reçûrent tous les desagrémens possibles. Ces peuples avoient été tellement choquez de ce qu'on leur avoit vendu à Montreal des marchandises à un prix excessif, que pour s'en dédommager ils vendirent leurs Castors au triple aux François qui allerent chez eux. Mais Perot sans s'embarasser de toutes les duretez que ces Compatriotes en avoient reçû voulut y aller. Il arriva la même année à la Baye au mois de Mai, & les ayant trouvez à

la pêche il les engagea de se rendre dans leur village où il y avoit quelque chose d'important à leur communiquer. Aprés qu'ils s'y furent rendus il leur expliqua le motif qui l'avoit amené chez eux; ils consentirent sans difficulté à se trouver à la prise de possession : il falloit encore y interesser les Outagamis, les Miamis, les Maskoutechs, les Kikabons, & les Islinois. Les Pouteouatemis lui donnerent une escorte, parce que les Nadouaissioux avoient quelques jours auparavant douze Maskoutechs qui pêchoient le long de leur riviere. Lors qu'il fut à quatre lieuës de leur village il leur fit savoir son arrivée:le Chef des Miamis donna ordre aussitôt que l'on allât les recevoir en guerriers à une demie lieuë. Ils marcherent d'abord en ordre de bataille, ornez de beaux plumages, & armez de carquois, d'arcs, de flêches & de casse-têtes, comme s'ils eussent voulu livrer combat. Ils marcherent tous de file, le casse-tête élevé, faisant de petites huées de temps en temps. Les Pouteouatemis ayant apperçû ce mouvement lui dirent que les Miamis les recevoient en guerriers, & qu'il falloit les imiter. Il se mit dans le moment à leur tête, ils coururent sur les Miamis leurs fusils chargez de poudre, comme pour les arrêter.

La tête de la file des Miamis passa à la gauche, faisant un circuit de cinq cens pas pour les entourer. Chacun gardant la même distance de part & d'autre elle se joignit à la queuë, & les Pouteouatemis se trouverent tous enveloppez. Les Miamis faisant une huée terrible vinrent fondre tout à coup sur eux, en tirant par dessus leur tête toutes ces flêches, & lors que l'on fut prés d'en venir aux mains de part & d'autre, ils vinrent comme donner de leurs casse-têtes. Les Pouteouatemis firent une décharge de mousqueterie sur les autres, qui fut precedée de cris effroyables, & tout le monde se trouva mêlé. Telle fut la reception de ces Peuples, qui les firent entrer aprés dans le village avec les Calumets.

Le François fut chez les Miamis, & l'on dispersa les autres chez le Chef de toutes ces Nations. Le Chef des Miamis commanda cinquante guerriers pour sa garde & pour le servir. Il donna quelques jours aprés le plaisir du Jeu de la Crosse de cette maniere.

Plus de deux mille personnes s'assemblerent dans une grande plaine, chacun avec sa Crosse : on jetta en l'air une boule de bois grosse comme une balle de jeu de paume. Ce ne fut pour lors qu'une agita-

tion & un mouvement en l'air de toutes ces crosses, qui faisoient un bruit semblable à celui des armes que l'on entendroit dans une bataille. La moitié de tous ces Sauvages tâchoient d'envoyer la Boule du côté du Nord-Oüest, le long de la plaine ; & les autres vouloient la faire aller au Sud-Est : le Combat qui dura une demie heure fut douteux. Cés sortes de Jeux sont ordinairement suivis de têtes, bras, & jambes cassées ; & souvent des gens y sont tuez sans qu'il en arrive d'autre suite. Cet exercice fini il parut une femme toute desolée de la maladie de son fils ; elle demanda au François si étant un Esprit il n'auroit pas la vertu de le guerir : le malade étoit attaqué d'une oppression d'estomac pour avoir trop mangé dans un Festin, (ce qui ne leur est que trop ordinaire) il lui donna une prise de Teriaque. Ce remede fut si salutaire que le bruit courut en même temps qu'il avoit ressuscité un mort. L'on tient que le grand Chef & deux des plus considerables d'entr'eux, vinrent réveiller le François pendant la nuit, & lui firent present de dix robes de Castors, pour l'engager de leur donner de ce remede. Il s'en excusa, disant qu'il en avoit trés-peu, & refusa les robes. Plus il leur disoit qu'il ne pouvoit s'en passer dans

un Voyage où il pouvoit courir tant de dangers : & plus ils s'empressoient de lui en demander : ils le prierent du moins de leur permettre de le sentir. Cette odeur leur parut si suave que s'en frotant la poîtrine ils se croyoient comme immortalisez. Le François fut contraint d'accepter les robes pour ne point irriter davantage ce Chef. Leur coûtume est de faire des presens à ceux qui ont des Esprits, (ils appellent ainsi les Remedes,) qu'ils croiroient ne pouvoir faire leur effet si on refusoit leurs presens : le François leur donna donc la moitié de ce qu'il avoit de Teriaque.

Il étoit temps de se rendre chez les Pouteouatemis ; le grand Chef accompagné de cinquante guerriers voulut assister à cette prise de possession, le vent devint si violent sur le lac qu'ils furent contraints de relâcher. Il pria les Pouteouatemis d'agir & de répondre pour lui & pour les Nations qui seroient jointes à la sienne.

Tous les Chefs de la Baye, ceux du lac Huron, du lac Superieur, & les gens du Nord, sans compter plusieurs autres Nations se trouverent au Saut à la fin de Mai. Ces Peuples étant assemblez on planta un Poteau, on leur fit des presens de la part de *Sa Majesté*, on leur demanda s'ils

vouloient reconnoître en qualité de sujets le grand *Onontio* des François notre Souverain & notre *Roi* , qui leur offroit sa protection , & s'ils n'étoient pas resolus de ne reconnoître jamais d'autre *Monarque* que lui. Tous les Chefs répondirent par des presens reciproques qu'ils n'avoient rien de plus à cœur que l'alliance des François , & l'estime particuliere de leur grand Chef qui demeure par delà le grand lac l'Ocean, duquel ils imploroient l'apui , sans lequel ils ne pouvoient plus vivre. Le sieur Perot faisant piocher en même-temps trois fois la terre , leur dit : Je prends possession de cette terre au nom de celui que nous appellons notre *Roi* , cette terre est sienne, & tous ces peuples qui m'entendent sont ses Sujets, qu'il protegera comme ses enfans : il veut qu'ils vivent en paix , il prendra leurs affaires en main. Si quelques ennemis se soulevent contr'eux il les détruira : s'ils forment entr'eux quelques differens il veut en être le juge.

Le Subdelegué attacha ensuite au Poteau une plaque de fer , sur laquelle les armes du Roi étoient peintes ,il en fit un Procez Verbal, où il fit signer toutes les Nations , qui pour leur seing mirent des marques de leur famille; les uns mettoient

un Castor, les autres une Loutre, un Eturgeon, un Chevreüil, ou un Orignac. On fit d'autres Procez Verbaux qui ne furent signez que des François qui y assisterent. On en glissa adroitement un entre le bois & la plaque, qui y demeura peu de temps, car à peine fut-on separé qu'ils décloüérent la plaque, jetterent le Procez Verbal au feu, & r'attacherent les armes du Roi, craignant que cette écriture ne fut un sort qui feroit mourir tous ceux qui habiteroient ou frequenteroient cette terre. Le Subdelegué eut ordre aprés la prise de possession de faire la découverte d'une Mine de Cuivre au lac Superieur, en la riviere Antonagan, mais sa conduite fut si irreguliere dans cette entreprise, pour ne rien dire de plus fort, que je me contenterai de rapporter qu'on le fit passer dans la Cadie pour le renvoyer en France.

La découverte de la Mer du Sud tenoit fort à cœur à Mr Talon, qui jetta les yeux sur le sieur Joliet pour en faire la tentative. Il avoit voyagé chez les Outaouaks; les connoissances qu'il avoit déja de ces païs pouvoient lui donner assez de lumiere pour faire cette découverte. Son voyage ne fut qu'un enchaînement d'avantures qui feroient seuls un volume,

mais pour couper court il penetra jusques aux Akancas, qui demeurent à trois cens lieuës de l'embouchure du Missisipi. Les Islinois qui l'avoient accompagné le remmenerent par un autre chemin plus court de deux cens lieuës, & le firent entrer dans la riviere de saint Joseph, où Monsieur de la Sale avoit commencé un établissement.

Le nom François se faisoit connoître pour lors dans les contrées les plus éloignées, c'étoit une chose tout-à-fait extraordinaire à ses peuples d'entendre parler de moment à autre d'une nouvelle Nation si opulente, dont ils tiroient tant d'avantages. Que ne firent point les Chaouanans sur le simple raport de celui qui avoit été délivré des mains des Iroquois par les Sauteurs; que les Pouteouatemis renvoyerent chez lui chargé de marchandises Françoises ! Ils sçurent qu'il y avoit chez ces peuples des gens que l'on appelloit François, qui avoient paru plus sociables que ceux de leur continent, lesquels fournissoient toutes sortes de marchandises. C'en fut assez pour les engager de profiter de cet avantage; en effet, quarante guerriers partirent pour s'établir auprés des Pouteouatemis, ils surprirent pendant leur voyage des Iroquois qui al-

loient en guerre dans la Baye des Puans ; dont ils tuërent & emmenerent plusieurs. Ils passerent par un village de Miamis, qui leur firent un si bon accueil qu'ils ne purent se deffendre de leur donner leurs prisonniers Iroquois. Les Miamis les envoyerent aux Outagamis pour être mangez, en represaille de cinq Cabanes qu'ils avoient enlevées peu de temps auparavant. Les Outagamis voyant que cette conjecture étoit favorable pour en faire un échange, envoyerent en Ambassade chez les Iroquois.

Quand l'Ambassadeur eut fait le trajet du Micheigan, il trouva huit cens Iroquois qui venoient en guerre pour enlever le premier village sur lequel ils tomberoient. Les Iroquois ne purent alors s'empêcher de calmer leur ressentiment, ils donnerent leur parole à l'Ambassadeur qu'il y auroit d'orénavant une barriere entre sa Nation, ses Alliez & la leur, & que la riviere de Chigagon seroit les limites de leurs courses. Ils le renvoyerent avec des presens, lui donnant un des leurs des plus considerables, avec un jeune guerrier pour l'accompagner, & tournerent en même temps leurs armes contre les Chaouanons.

Ce Chef passa par les Miamis, les Maskoutechs, & les Kikabous, où il fut reçû avec

avec les honneurs du Calumet & comblé de presens de Castors. Ces Nations députerent deux Miamis pour l'accompagner à son retour, afin d'y traiter la Paix. Il vint chez les Outagamis, qui s'efforcerent de lui donner des preuves de leur estime, & il arriva enfin à la Baye, où les peuples ne manquerent pas de lui marquer la joye qu'ils avoient d'être de leurs amis. Ils lui firent present de Pelleteries, & de deux grands Canots pour emporter les presens qu'il avoit reçûs de toutes parts. Les Miamis qui accompagnoient l'Iroquois suivirent le lac, & passent *le grand Portage* de Ganatcitiagon, par lequel ils se rendirent au lac Frontenac & à Kenté, où il y avoit une Mission Françoise & un grand village d'Iroquois. Ils furent de là au Fort Frontenac, où étoit Monsieur de la Sale, qui leur fit plusieurs presens, les assurant qu'il iroit les voir dans leur païs.

Cette armée d'Iroquois se divisa en deux, six cens allerent contre les Chaouanons, & deux cens suivirent la riviere de Chigagon; ils y rencontrerent des Islinois qui revenoient de Michilimakinak avec quelques Outaouaks, dont ils prirent & tuerent dix-neuf. Les Islinois avertis de ce coup modererent leur ressentiment, ils auroient pû les aller attaquer, mais ils en-

voyerent à *Onontio* (qui étoit pour lors Mr. de Frontenac, lequel étoit arrivé en Canada en 1672) un paquet de Castors, par lequel ils se plaignoient que les Iroquois avoient violé la Paix, & qu'ayant eu peur de lui déplaire ils n'avoient pas voulu les chercher pour leur livrer combat, qu'ils lui demandoient cependant justice. Ce nouveau General leur envoya un Collier par Mr. de la Forest, qui leur marquoit de se défendre si ils étoient une autre fois attaquez, mais qu'ils ne se mirent point en marche pour les aller trouver chez eux.

L'on a beau faire la Paix avec les Iroquois, quand ils peuvent attraper quelqu'un à l'écart ils ne lui font point de quartier.

CHAPITRE XII.

Les Outaouaks prennent ombrage d'une Barque que Mr. de la Sale fait construire dans leur lac, pour venir commercer chez eux, ils envoyent des Députez pour faire égorger tous les François.

SI l'on void aujourd'hui la découverte qu'on a faite de l'embouchure du Missisipi, l'on peut dire que l'on a profité des

lumieres de Mr. de la Sale, qui a d'abord connu tous ces païs, il est le seul qui ait sçû penetrer ce vaste continent. En effet, aprés avoir mis ordre à toutes ses affaires, il visita en *1676.* le lac Frontenac, Herier, Huron, & le Mechéigan, qui ont tous communication les uns dans les autres, à la reserve du *portage* de Niagara, qui est de quatre lieuës entre le lac Frontenac & le lac Herier. Plusieurs Nations vers le Sud avoient été averties qu'il vouloit en découvrir la Mer. Il rencontra au fond du lac Mechéigan des Miamis, qui l'attendoient en chassant; ils lui indiquerent leur village & celui des Islinois, qui étoit dans une riviere que Joliet avoit découverte; il y alla & leur fit quantité de presens, les engageant de venir s'établir dans le Mechéigan, où il alloit faire un établissement dans lequel il y auroit toutes sortes de marchandises pour l'utilité de ceux qui voudroient lier commerce avec lui; il y laissa du monde pour construire un Fort, & repassa au Fort Frontenac, au travers des terres, avec un Sauvage & quelques François. Il décendit à Montreal où il prit des Charpentiers de Navires, cinquante Sokokis & de *Loups*, avec lesquels il retourna à son Fort. Il y ordonna embarquement de toutes sortes de mar-

chandises qu'il fit mettre dans ses Barques pour être déchargées à Niagara, & il les fit porter par terre au dessus de ce fameux *Saut*.

L'entreprise qu'il forma dans ce lieu étoit un projet trés-avantageux à la gloire du Roi, & qui donnoit jour à la découverte de quantité de peuples qui ne pouvant venir à Montreal à cause du trop grand éloignemeot, se seroient trouvez fort heureux que l'on se fut établi chez eux, mais le succez fut malheureux. Cette Barque étoit du port de soixante tonneaux; Mr. de la Sale la nomma le Grison, par raport aux armes de Mr. le Comte de Frontenac, qui ont deux Grisons pour supôts. Le Pere Hennequin Recolet en fit la Benediction. Elle étoit Pontée & on y mit du canon. Il fit donc construire une grande Barque pendant l'Hiver, au dessus du Saut de Niagara, dans laquelle il s'embarqua au commencement du mois d'Août 1679. avec tous ses effets, sous la conduite d'un habile Pilote. Il n'y avoit qu'un rapide à passer qui fait le dégorgement du lac Huron pour se rendre à Michilimakinak, qu'il franchit à la faveur d'un vent favorable. Les Sauvages voyant la Barque à la voile admirerent l'industrie du François, qui avoit pû conduire sur leur lac une

Machine qui leur paroiſſoit tout-à fait extraordinaire, ils en furent cependant choquez, & ils conçûrent dans le moment une idée ſi forte de tous les malheurs qui les menaçoient, qu'ils jurerent la perte des François. Ils eurent aſſez de politique pour déguiſer leur reſſentiment. Ils reçûrent Mr. de la Sale avec de grands applaudiſſemens : ils lui témoignerent même l'empreſſement qu'ils avoient de faire avertir les Nations de tous les lacs pour venir conſiderer cette Merveille. Je me repreſente cette Machine comme le cheval de Troye. Tous ces peuples qui étoient venus en foule admirerent à la verité ce bâtiment, mais ils dirent entr'eux que ſi ils le ſouffroient naviger dans leur lac, ce ſeroit le veritable moyen de perdre leur liberté, & que les François les tiendroient infailliblement dans un rude eſclavage. Ils reſolurent en détruiſant la Barque d'égorger tous les François qui ſe trouveroient chez eux, & de ſe jetter en même temps ſous la protection des Anglois, dont ils avoient eu la connoiſſance.

Mr. de la Sale crût être obligé de vendre ſes marchandiſes à bon marché, pour tâcher de s'inſinuer dans leurs eſprits, & de les engager inſenſiblement à un commerce ouvert. Ce bon marché ne fit encor

qu'augmenter leur défiance, plus il séjournoit chez eux, & plus ce bâtiment leur donnoit de l'ombrage, ils envoyerent des Députez en toute diligence aux Islinois, & aux Nations qui étoient sur le chemin, pour leur dire de se défier des François. *Nous sommes morts*, leur mandoient-ils, *nos familles & les votres seront à l'avenir réduites à la servitude des François, qui leur fera labourer la terre, & les accouplera sans doute comme ils font leurs bœufs. Ils sont arrivez à Michilimakinak, dans un Fort qui flotte sur l'eau, que l'on ne peut aborder si on ne les surprend. Ce Fort a des aisles, qui pourra quand il voudra détruire quelque Nation. Il doit aller aux Islinois par les lacs, tous les François qui commercent ici se mettront dedans son grand Canot, & seront assez forts pour nous rendre tous esclaves, si nous n'empêchons leur entreprise. Nous avons connoissance des Anglois qui nous fourniront des marchandises à meilleur prix qu'eux. Les François veulent nous trahir & nous dominer; ces presens sont les poignards que nous vous donnons sous terre, afin de n'être point découverts pour massacrer tous les François qui sont chez vous, & pour vous dire que nous en feront de même aux notres.* Le Chef des Sauteurs fut plus prudent que tous ces

peuples qui lui avoient envoyé des presens pour être de la même conjuration : Il leur répondit, *vous êtes des enfans, vous ne connoissez pas l'Anglois, qui est le pere de l'Iroquis, contre lequel Onontio notre pere a entrepris la guerre, & qu'il a contraint de demander la Paix, ce qu'il en a fait n'a été que pour nous mettre à l'abri de sa barbarie. Quand vous aurez accompli ce mouvement extravagant que vous vous proposez, savez-vous si l'Iroquois ne se servira pas du temps pour assouvir sa rage & la passion qu'il a de détruire toutes les Nations, & si son pere qui sera plus porté pour lui que pour nous, ne nous abandonnera pas à sa chaudiere. Je connois le Gouverneur des François qui ne m'a jamais trahi, & je ne me fie point à l'Anglois.*

C'est une chose surprenante que Mr. de la Sale n'eût pas connoissance de tous les projets que l'on tramoit contre lui. Il traita de toutes les Pelleteries de ces Nations qu'il fit embarquer, ne laissant dans sa Barque que cinq ou six François, ausquels il donna ordre de s'en retourner au premier beau temps : pour lui il continua sa route en Canots pour joindre les gens qu'il avoit laissez à la riviere de saint Joseph. A peine la Barque fut elle à la voile

qu'il s'éleva un orage qui la fit relâcher dans une petite baye, à six où sept lieuës de moüillage d'où elle étoit partie. Les Députez Outaouaks qui avoient engagé les Islinois dans leur conjuration, apperçûrent à leur retour la Barque qu'ils aborderent. Le Pilote les reçût parfaitement bien, l'occasion leur parut dans le moment trop avantageuse pour manquer leur coup. Ils poignarderent tous les François, * enleverent tout ce qui les accommodoit, & brûlerent la Barque. Elle avoit coûté plus de quarante mille francs, tant en Marchandises, Outils, Pelleteries, Equipage, Agrez & Asparaux. Monsieur de la Sale ne s'étant jamais douté d'une telle perfidie, aprés les preuves d'estime & d'amitié que ces peuples lui avoient donné, crût que son bâtiment avoit fait naufrage. Les Sauvages se crûrent de leur côté dégagez d'un fardeau qui leur paroissoit onereux; mais ils ne connurent pas en cela leur bonheur.

* En 1679.

CHAPITRE XIII.

Les Iroquois sont forcez dans une isle par les Islinois demandant la Paix. Mr. de la Sale fait la découverte du Missisipi sous le gouvernement de Mr. le Comte de Frontenac. Ce qui se passa dans cette découverte. Fourberie des Islinois & cruauté des Iroquois.

A Mesure que l'on découvroit de nouvelles Nations, l'on tâchoit d'y introduire l'Evangile. Monsieur de la Sale avoit avec lui des Peres Recolets. Il trouva ses gens qui s'étoient retirez chez les Islinois. Il fit son établissement sur un rocher escarpé, qui n'étoit accessible que par un petit sentier, & les Islinois se retirerent dans une valée au pied de ce rocher. Les Miamis, les Maskoutechs, & les Kikabous, abandonnerent leur Village à son arrivée, parce que l'on avoit assasiné ceux qui servoient ces Religieux, ils s'établirent à trente lieuës de là, dans la riviere de saint Joseph. La Paix qu'ils venoient de terminer avec les Iroquois les mettoit comme à couvert de tous les incidens qui pouvoient leur arriver. Les pre-

ſens qu'ils avoient donnez à leurs Députez étoient comme un gage de l'alliance qu'ils avoient contractée.

La Cour revoqua en ce temps les Congez,* c'étoit une vingtaine de Permiſſions que Sa Majeſté accordoit aux Familles Gentils-hommes les moins aiſez, pour aller commercer chez les Outaouaks, & que le Gouverneur general diſtribuoit aux perſonnes qu'il croyoit en avoir le plus de beſoin. Un Conger étoit donc une Permiſſion pour un an de mener un Canot de huit places chez les Outaouaks, chargé de marchandiſes. Ceux qui ne vouloient pas y monter les vendoient depuis huit juſqu'à douze cens francs. Celui qui l'achetoit choiſiſſoit trois Voyageurs, auſquels il donnoit la valeur de mille écus en marchandiſes qu'il faiſoit valoir, leſquels produiſoient environ douze mille francs de profit. Le Proprietaire du Congé en avoit la moitié outre ſon principal, & les Voyageurs partageoient le reſte. Ces gens-ci ſe rendoient ordinairement à Michilimakinak, ou bien ils alloient chez les Nations qu'ils croyoient avoir le plus de Pelleteries. Il ſe gliſſa tant d'abus parmi toutes ſes graces du Prince, que ceux qui ne devoient être qu'un an prolongerent le

* En 1680.

temps, & d'autres y allerent de leur propre mouvement, de maniere que le Castor devint si abondant que les Fermiers d'Occident avoient de la peine d'en trouver le debit en France, ou la *debouche* chez les étrangers. Monsieur de la Sale voyant d'un autre côté son dessein traversé par le Commerce tumultueux que quelques François sans aveu venoient faire dans ses quartiers, ordonna à ses gens de les piller; & dans une Assemblée qu'il fit des Sauvages, il les pria de ne traiter avec aucun qui ne fut pourvû de ses Commissions. Il agissoit ainsi parce que le Commerce qu'il faisoit étoit le veritable moyen d'entretenir ces peuples, & qu'il ne pouvoit reüssir dans ses découvertes s'il ne les attiroit à soi. Il prit toutes les précautions necessaires pour empêcher les abus que pouvoient causer les ordres qu'il avoit donnez, cependant il ne laissa pas d'en arriver, car les Sauvages venant à se répandre jusques aux endroits où le Commerce étoit libre, pillerent indifferemment tous ceux qu'ils trouverent à l'écart.

Monsieur de la Sale ayant fini ses établissemens, partit au Printems en 1681. pour la découverte de la mer du Sud. Il fit commencer la construction d'une Barque à l'entrée de la riviere des Islinois, qui

tombe dans le Missisipi. L'impatience qu'il eut de continuër son dessein l'obligea de passer outre sans la faire achever : il laissa du monde dans ses Forts. Les Islinois se mirent en marche aprés son départ, en grand nombre, selon leur coûtume, pour faire leur chasse, ayant à leur tête le Chevalier de Tontien, un de ses Lieutenans. Ce nom est fort connu en France par celui de la Tontine ; il est fils de feu Mr. de Tonti Gouverneur de Gayette à Naples, qui repassa en France avec sa Famille aprés la revolution de ce Royanme. Le Roi le fit dans la suite Seigneur & Gouverneur du païs des Islinois. Il avoit un pognet de cuivre, couvert ordinairement d'un gand. Ces peuples le redoutoient extrémement, ils l'apelloient bras de fer, il leur cassoit souvent la tête & les dents d'un coup de poing quand il avoit des démêlez avec eux. Ils ne savoient pas dans les commencemens qu'il eut ce pognet. Ce Gentilhomme dans une sortie qui se fit à Messine eut un coup de sabre au poing, & pris prisonnier, il se le coupa luy même avec un coûteau, sans attendre qu'un Chirurgien lui en fit l'operation.

Ils rencontrerent un parti d'Iroquois qui donnerent sur eux, Mr. de Tonti alla au devant, pour leur faire reproche de ce qu'ils

qu'ils violoient la paix, il reçût un coup de couteau, les Islinois les chargerent en même-tems avec tant de rigueur, qu'ils les contraignirent de se sauver dans une Isle extrêmement couverte d'arbres, les flêches n'y pouvant penetrer, ils se retirerent dans une plaine, où ils avoient commencé le combat, les Iroquois revinrent à la charge; enfin aprés avoir été repoussez jusqu'à sept fois, ils furent obligez de se reduire dans ce bois comme dans un asile trés seur; mais l'apprehension où ils étoient, qu'étant bloquez, ils ne perissent de faim, les obligea d'envoyer aux Islinois des Députez qui réclamerent les François pour leur pere & demanderent à faire la paix avec eux, comme ils l'avoient faite avec les Miamis, afin de tous chasser ensemble. Les Islinois y consentirent à la sollicitation des François. Ils ne furent pas plûtôt separez les uns des autres, que les Iroquois surprirent un de leur Village dans lequel ils enleverent onze cens femmes & enfans.

Rien ne fut plus touchant que cette catastrophe, principalemeut pour des gens qui étoient pour ainsi dire, maître de leurs ennemis : quelqu'un de ces peres suivirent le chemin de ces Barbares pour tâcher de les surprendre; ils trouverent dans leur

campement des carcasses de leurs enfans que ces antropophages avoient mangez, ne voulant même d'autre nourriture que la chair de ces infortunez. Un Islinois arriva par hasard à la riviere de saint Joseph où il trouva les Iroquois qui faisoient de grands festins de chair humaine, il aperçût son fils embroché que l'on rôtissoit à petit feu. Quel horrible spectacle pour un pere ! la fureur le saisit & se jettant sur celui qui le tournoit il le poignarda & puis frapant à tort & à travers, il en blessa plusieurs, & gagna le Fort des Miamis qui lui donnerent asile.

Les Iroquois décamperent aussi-tôt avec leur proye, lors qu'ils furent arrivez en leur païs, ils jurerent l'entiere destruction des Islinois. La paix qu'ils venoient de faire n'avoit été qu'une tromperie pour se tirer des malheurs où ils se trouvoient engagez ; mais le ressouvenir d'avoir trouvé une Nation plus guerriere que la leur, les fit entrer dans le desespoir de ce qu'ils avoient été obligez de plier tant de fois sous les fléches de leurs ennemis ; ils partirent donc pour effacer cette tache.

Les Islinois se doutant bien d'ailleurs que les Iroquois se vangeroient de la confusion qui leur venoit de cette retraite

honteuſe, abandonnerent leur Village où les Iroquois ne manquerent pas de venir, ils ne trouverent que les perches de leurs cabanes, & ne pûrent même ſçavoir où ils s'étoient retirez, ils diviſerent leurs armées en deux pour tâcher de les découvrir. L'impatience où ils étoient de ſatisfaire leur reſſentiment, fit qu'ils déchargerent leur rage ſur une trentaine de Miamis & ſur cinq cabanes de Maskoutechs, nonobſtant la Paix qu'ils avoient juré entre eux, tant il eſt vrai que l'Iroquois ne peut vivre ſans ſe repaître du ſang humain. Les Maskoutechs furent trés-irritez de ce que Mr. de la Sale les avoit aſſuré de la foi & de la parole des Iroquois, de leur faire aucune inſulte. Quand ils virent que leurs cinq cabanes avoient été la victime de la fureur des Iroquois, ils aſſaſſinerent un Pere Recolet qui s'étoit perdu dans les chemins. Les Nadouagſſioux qui décendirent en Guerre trouverent le Pere Hennepin qu'ils emmenerent priſonnier avec ſes gens ſans ſe lier. Ils le prirent pour un Eſprit n'oſant 'aborder, & ſans exagerer une circonſtance tout à-fait particuliere, ils lui donnerent à manger par reſpect au bout d'une Perche.

Monſieur de la Sale fit heureuſement

sa découverte de l'embouchure du Missisipi, il trouva le Village des Chaouanons voisins de la mer qui se disposoient de venir chez les Miamis pour être plus à portée de commercer avec les François. Ils s'établirent proche de son rocher. Sa découverte étant faite il repassa en France en l'Automne de 1683. pour en faire son raport à la Cour, où il reçût toutes sortes d'agrémens. La grace singuliere que le Roi lui accorda, fut de commercer seul dans tous les païs qu'il avoit reconnus.

CHAPITRE XIV.

Les Nations de la Baye des Puans font satisfaction aux Jesuites, sur l'assassinat de leurs domestiques. On engage nos Alliez de se joindre à l'armée de Mr. de la Barre contre les Iroquois. Harangue d'un François aux Outagamis. Plusieurs autres faits curieux.

MOnsieur le Comte de Erontenac fut relevé par Mr. de la Barre, qui arriva avec Mr. de Meules Intendant, en Septembre 1682. Comme le changement de gouvernement en apporte souvent aux

affaires d'une Colonie, Mr. de la Barre tâcha de prendre un milieu pour accommoder l'interêt public, ſans porter de préjudice à celui de Mr. de la Sale. L'on peut dire que la découverte de la mer du Sud donnoit jour à l'établiſſement d'un des plus beaux païs du monde, auſſi Sa Majeſté récompenſa ſes ſervices avec beaucoup de grace & de prérogative: d'un autre côté Mr. de la Sale s'aproprioit ſeul le commerce des Miamis & des Iſlinois, qui fourniſſent pour lors le plus de Pelleteries, Mr. de la Barre envoya donc des Commandans en differens endroits pour obvier aux avis & aux deſordres qui auroient pû ſe gliſſer de part & d'autre.

Les Nations de la Baye des Puans n'oſoient plus décendre à Montreal depuis que les gens des Miſſionnaires avoient été aſſaſſinez ſur leurs terres, parce qu'ils ſe perſuadoient que nos coûtumes auroient pû être comme les leurs qui permettent de venger la mort non ſeulement ſur les malfaicteurs; mais encor ſur les premiers de leurs Parens, ſur leurs Alliez, même leurs voiſins: quelques-uns d'eux plus réſolus s'y expoſerent, & voyant qu'on laiſſoit impuni les meurtres qu'ils avoient commis de toutes parts, ils conçûrent du mépris pour notre

Nation, & ils continuerent à piller & à maſſacrer preſque tous ceux qu'ils trouvoient à l'écart.

Il ſurvint une maladie contagieuſe dans la Baye qui cauſa beaucoup de mortalité, ce fleau les affligea extrêmement ; ceux qui en rechaperent ſe trouverent preſque tous incommodez, les jeunes gens ſur tout. Nos Miſſionnaires ſe trouverent fort embaraſſez au milieu de cette affliction ; car comme les Sauvages ſont extrêmement ſuperſtitieux, ils s'étoient imaginez qu'ils avoient jetté un malefice ſur eux, pour vanger la mort de leurs gens qui avoient été aſſaſſinez, peu s'en fallut que leurs maiſons & leurs Egliſes ne fuſſent brûlées, & qu'ils ne ſubiſſent la même deſtinée. Un Chef qui avoit entendu parler qu'on devoit ſe défaire de ces Religieux, vint s'établir à deſſein auprés d'eux pour en arrêter le coup. Un François qui avoit aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit de ces Peuples leur dit que ces Peres étoient incapables d'avoir un reſſentiment qui pût aller juſqu'à la vengeance. Qu'ils portoient la parole de l'Eſprit qui a tout fait & qui défend de ſe vanger, & qu'ils ne ſe ſervoient point de ſort pour faire mourir les hommes ; au contraire qu'ils tâchoient de fléchir & d'appaiſer l'eſprit

quand il étoit courroucé : que leurs crimes ſeuls & leurs iniquitez pouvoient être cauſe de ce châtiment, qui ceſſeroit s'ils vouloient croire ces Eſprits & être de la priere ; c'eſt ainſi qu'ils apelloient l'aſſemblée des Chrétiens. Ce François qui étoit fort intriguant appaiſa les Sauvages, il alla de cabanes en cabanes pour adoucir leurs eſprits irritez, il ne trouvoit qu'afflictions & miſeres de toutes parts, il les fit aſſembler dans la cabane d'un Chef, où il leur fit de grands reproches ſur l'aſſaſſinat que l'on avoit fait des François, & leur demanda en même-tems une entiere ſatisfaction. Ils ſe défendirent d'une telle perfidie, & aprés beaucoup d'éclairciſſemens de part & d'autre, ils ſe dirent que les Malhominis en étoient les Auteurs. Ils promirent qu'étant leurs voiſins ils les engageroient de ſe trouver enſemble à la maiſon de la premiere Egliſe des Jeſuites pour ſatisfaire à ces morts : Il ſe fit cet hyver-là une entrevûë des Outagamis accompagnez des *Loups*, avec les *Sauteurs* & les *Nadouaiſſioux* ; un Chef Outagamis avoit formé un parti de trente jeunes Guerriers qui enleverent douze femmes & enfans des *Sauteurs*. L'on apprit auſſi-tôt à la Baye cette nouvelle. Le Commandant de Michilimakinak en-

voya des François pour prier les Outagamis de lui renvoyer une fille Outaouakse & une Sokokise, & de retenir les femmes des Sauteurs jusqu'à ce qu'ils eussent ramené quelques-uns de leurs enfans qu'ils gardoient depuis quelques années. Un Chef *Sauteur* qui s'étoit trouvé à ce Pourparler choqua sensiblement les Outagamis sur le refus qu'on lui fit de ses prisonniers. Ces François rencontrerent dans leur marche deux de leurs camarades que les Outagamis avoient voulu tuer, qui se sauverent en passant un grand courant à la nage. Lorsqu'ils furent arrivez chez les Outagamis ils les firent assembler. Le François le plus qualifié leur tint à peu prés ce discours.

Ecoutez, Outagamis, ce que je vais vous dire. * *J'ai apris que vous avez fort envie de manger de la chair des François, je suis venu pour vous satisfaire avec ces jeunes gens que vous voyez, mettez-nous dans vos chaudieres, & rassasiez vous de la chair que vous avez manquée.* Et tirant son épée hors du foureau il leur montra son estomach. *Ma chair*, continua-t'il, *est blanche & savoureuse, mais elle est bien salée, je ne croi pas que si vous la mangez elle vous passe le nœud de la gorge sans la*

* En 1683.

vomir, Le premier Chef de guerre lui répondit auſſi-tôt : *Qui eſt l'Enfant qui mange ſon Pere dont il a reçû la vie ? tu nous as donné le jour quand tu nous as apporté le premier du Fer, & tu nous dis de te manger*. Le François lui repartit : *Tu as raiſon de me dire que je t'ai donné le jour, car quand je ſuis venu dans ton village vous êtiez tous miſerables comme des gens qui ne ſavent où s'arrêter, & qui ſortent du plus profond de la terre. A preſent que vous vivez en repos, & que vous joüiſſez de la clerté que je vous ai procurée, vous voulez troubler la terre, tuër les Sauteurs, & ſoûmettre ceux que j'ai adopté devant vous, vomiſſez votre proye, rendez-moi mon corps que vous voulez mettre en votre chaudiere, craignez que la fumée qui en ſortira, ſi vous le faite cuire, n'excite des vapeurs qui formeront des nuages orageux qui s'étendront ſur votre village, lequel ſera en un moment conſumé des feux & des éclairs qui en ſortiront, & qui ſeront ſuivis d'une grêle qui tombera avec tant d'impetuoſité ſur vos familles, que pas un n'en ſera à couvert. Ne vous ſouvenez vous pas de vos ancêtres & de vous-mêmes qui avez été vagabonds juſqu'à preſent : êtes vous las d'être bien ? vomiſſez, croyez votre pere qui ne vous veut abandonner que lors que*

vous le contraindrez de le faire. Ecoutez ma parole & j'accommoderai les mauvaises affaires que vous vous êtes faites avec les Sauteurs.

Il n'en fallut pas davantage pour lui faire amener les prisonniers qu'il vouloit. L'arrivée de ces deux Filles à Michilimakinak arrêta tout à coup les Outaouaks, qui se disposoient d'aller en guerre contr'eux ; sur la nouvelle qu'ils avoient eu qu'elles avoient été tuées.

Des Sauvages de tous les villages de la Baye arriverent selon leur parole chez les Jesuites pour faire satisfaction de la mort de leurs gens. La chose ayant fait trop d'éclat, les introduisit d'abord dans l'Egise, où le Superieur leur fit une exortation, loüant leur bon dessein que Dieu beniroit ; & leur fit faire quelques Prieres. Delà ils entrerent dans une chambre, où le commandant des François étoit avec plusieurs personnes ; il fallut se conformer dans cette conjoncture à la maniere des Sauvages, qui répandent sur les morts les presens qu'ils font à ceux qui sont les parties interessées. Ils jettent donc quatre paquets de Castors & deux Coliers de Porcelaine, pour effacer le ressentiment que l'on pouvoit avoir de l'assasinat commis par eux chez les François. L'on se

piqua beaucoup ſur le point d'honneur, car on prétendoit que ce nombre de Caſtors n'étoit pas ſuffiſant pour eſſuyer des larmes. Les Jeſuites s'embaraſſoient fort peu de tous ces preſens; ils étoient ſeulement obligez d'ériger une ſatisfaction publique de ces peuples pour tâcher de les contenir dans un eſprit de religion, ne s'occupant uniquement qu'à jetter les fondemens de la Maiſon de Dieu, & l'on pouvoit dire de ces Jeſuites ce que Jeremie diſoit de lui-même, *factus eſt in corde meo, quaſi ignis exæſtuans, clauſuſque in oſſibus meis.* Les Sauvages tomberent d'accord que ce preſent n'étoit pas ſuffiſant, mais que l'on devoit entrer un peu dans leur peine, les grandes maladies ne leur ayant pû permettre de chaſſer, & qu'ils prétendoient ſatisfaire le Printems ſuivant d'une maniere plus convenable.

Un Saki leva dans ce temps-là une *Chaudiere de guerre,* contre l'aveu de tous les Chefs de ſa nation : quelques-uns de ſon parti entrerent dans la cabane d'un François qui étoit couché. Celui-ci ſe doutant qu'ils venoient lui dire adieu, affecta de ronfler; les autres attendirent le moment qu'il pût s'éveiller. Le François ſe reveillant tout à coup comme un homme qui ſort d'un profond ſommeil, dit tout

haut en langue Sakise, les Sakis qui vont en guerre seront défaits. Ces guerriers lui demanderent qui étoit la cause de la motion où il étoit ? Il leur dit qu'il rêvoit dans ce moment qu'il voyoit dans des campagnes du Nord du Missisipi, en deça du village des Sioux, un Camp de Nadouaissioux, où il y avoit du feu allumé, & une grande bande de chiens noirs, & quelques chiens blancs; les y ayant trouvez s'étoient battus, que les noirs avoient devoré les blancs, à la reserve du plus gros qui étoit resté le dernier, & qui n'en pouvoit plus, qu'il avoit voulu s'arracher lui même de leur gueule, que tous les noirs vouloient se jetter sur lui pour le devorer, & que la peur de l'être effectivement l'avoit fait éveiller, avec le saisissement qu'ils venoient de remarquer. Cette fixion eut plus d'effet que toutes les sollicitations de ces Chefs, qui ne pouvoient empêcher ce parti fait si à contretemps, car ces jeunes guerriers allerent raconter le danger du François, dont ils interpreterent le sens, en se representant les Nadouaissioux pour les chiens noirs, & les Sakis pour les blancs, ils ne manquerent pas de dire que l'Esprit s'étoit servi du François dans cette rencontre, pour les détourner d'une entreprise qui leur

leur auroit été ſans doute ſuneſte.

Mr. de la Barre fut fort mécontent des Iroquois qui avoient violé la Paix par les irruptions continuelles qu'ils avoient faites. Il envoya des Coliers à Michilimakinak pour faire marcher toutes les Nations. On preſenta le caſſe-tête aux Hurons. Les autres Nations le refuſerent. Le caſſe-tête eſt une maniere de hache-d'arme qui eſt le ſimbole d'une Guerre que l'on déclare; la coûtume eſt de le preſenter avec pompe au milieu d'une danſe, où chacun s'anime avec tout ce que la fureur peut inſpirer de plus affreux. L'on prit cependant ces Peuples dans le bon moment; ils accepterent le caſſe-tête & demanderent quelque temps pour conſtruire des Canots afin de faire une plus grande flote. Les préparatifs étant preſque achevez, les François prirent les devans. Les Outaouaks les joignirent à ſoixante lieuës de là. L'armée s'arrêta pour avoir le temps de chaſſer. L'on n'a que faire dans ces païs de Munitionaires ni de Vivandiers dans un camp, chaque ſoldat & chaque Guerrier s'embaraſſe peu d'un attirail de proviſions de bouche; car à meſure qu'elles manquent ils s'arrêtent pour tuër des bêtes, ils en trouvent ſuffiſamment. On leur donna quelques bouts de tabac pour honorer

davantage un festin de Guerre qu'ils firent. Aprés trois jours de marche les jeunes Guerriers mirent pied à terre pour chasser dans les bois. L'on entendit un si grand bruit de mousqueterie que l'on crût que nos gens étoient surpris des Iroquois ; on fut au secours, mais l'on fut réjoüi de les voir seulement aux prises contre quantité de biches qu'ils avoient investis. Un François se tua malheureusement de son fusil. Les Outaouaks se figurerent dans le moment de mauvais présage de cette Guerre, on les vit même en balance pour s'en retourner chez eux, & comme on leur reprocha leur peu de fermeté, ils poursuivirent leur route. L'on trouva quelques jours aprés plusieurs bandes de bêtes fauves dans de petites Isles. Un jeune Sauvage voulant tirer sur une biche cassa le bras de son frere qui en mourut. Ce fut pour lors une consternation universelle parmi les Outaouaks qui disoient que tout leur étoit fatal, que les François seroient cause de leur mort & qu'il falloit les tuër. On les prit par toutes les voyes les plus engageantes. Cependant comme elles ne faisoient aucun effet sur eux, on leur dit que ce n'étoit pas sans sujet qu'ils pleuroient leurs femmes & que l'on avoit bien jugé que dés lors qu'ils auroient quitté leur

Village de vûë ils le regretteroient. On est même surpris leur dit un François, que vous soyez venus si loin. Vous êtes des lâches qui ne sçavez pas la Guerre, qui n'avez jamais tué des hommes, vous n'avez mangé que ceux qu'on vous a donnez liez & garotez. Ce reproche lui attira des injures bien atroces, tu verras lui dirent-ils si nous ne sommes pas des hommes quand on donnera l'attaque. Nous allons continuer & si tu ne fais pas ton devoir comme nous, nous te casseront la tête. Vous ne serez pas en cette peine leur repliqua-t-il; car à la premiere huée vous lâcherez tous le pied. Les Chefs animerent tous leurs Guerriers & voulurent être à la tête de ce petit corps d'armée pour faire voir qu'ils étoient veritablement des hommes; & il suffit à un Sauvage de dire je suis homme pour braver la mort. Le mauvais temps qui regnoit sur le lac herier empêcha de s'embarquer. L'on vit venir plusieurs Canots que l'on reconnut être des Alliez. Les vagues étoient si grosses qu'il n'y avoit pas moyen de débarquer. Les Outaouaks se jetterent au milieu des flots qui leur passoient par dessus la tête & facilitoient le débarquement aux Outagamis. Ceux-ci venoient reparer la faute qu'ils avoient faite d'a-

voir refuſé d'abord de ſe joindre aux autres Nations. L'on ne marche jamais en Guerre que l'on envoye des découvreurs pour couvrir la marche. Un Iſlinois & un Outagamis nouvellement partis de leur Village contrefaiſoient par haſard le Cerf. Un découvreur François entendant le ſifflement dans l'épaiſſeur du bois apperçût quelque choſe de blanc qui remuoit des branches, il tira deſſus. Il ſe trouva que c'étoit un Outaouaks à qui il caſſa le pognet & qu'il perça du même coup la chemiſe de l'Iſlinois : ſurcroît de diſgrace. Il ſembloit effectivement que tout s'oppoſoit aux François. Les Outaouaks modererent leurs reſſentimens & firent à leur tour de grands reproches aux François. Etes-vous des Guerriers vous autres François qui faites tirer vos découvreurs. Apparemment que vous voulez avertir les ennemis de notre marche afin de les faire fuïr s'ils ſont foibles, & s'ils ſont nombreux de les obliger de ſe mettre en embuſcade pour nous charger ; ils n'avoient pas tout le tort, quelques-uns plus inſolens diſoient. Les François nous tuent, nous devrions nous battre contre eux. Ils nous veulent trahir & nous livrer à l'ennemi. Le bleſſé qui entendoit ce diſcours leur dit : qui vous fait parler en inſenſez ! Etes-vous morts ?

Oüi nous ſommes morts ſi tu meurs. Quand je mourois, leur repliqua t-il, ma mort ne doit rien vous faire entreprende que contre les Iroquois ; en partant j'ai abandonné mon corps au ſort des armes, & ſi je meurs c'eſt l'Iroquois qui me tuë puiſque je ſuis parti pour lui faire la Guerre.

Pendant que toute l'Armée paſſoit le portage de Niagara l'on avoit envoyé des découvreurs au lac Frontenac pour voir ſi les ennemis ne paroîtroient pas, & ſi l'on n'appercevroit pas quelques-unes de nos barques aprés avoir fait ce chemin. L'on arriva à la riviere de Niagara ſur le bord de ce lac. C'étoit le rendez-vous des troupes de la Colonie qui devoient ſe joindre à tous les Alliez, & l'on devoit trouver des munitions de Guerre & de bouche. Ce manquement de parole ne leur plût gueres. Les Outagamis tâcherent de pacifier les choſes ; mais les Chefs Outaouaks firent avertir les Commandans François qu'ils vouloient déliberer ſur les dernieres meſures qu'ils avoient à prendre. Lorſque l'on ſe fut aſſemblé ils tinrent ce diſcours. *Vous avez dit que nous n'étions pas des hommes. Nous te voulons montrer, François, que nous avons du cœur, & nous te diſons que puiſque tu*

nous as menti, nous promettant tant de belles choses que nous ne voyons pas, nous allons affronter le Village des Iroquois. On leur répondit que l'on ne vouloit pas les exposer à un si grand danger, & qu'il falloit prendre le nom du lac pour se rendre au Fort Frontenac, où il y avoit des François établis qui donnerent des nouvelles de l'armée, que si elle n'y étoit pas arrivée, on l'attendroit, si elle avoit passé outre on la suivroit. Ce ne fut alors qu'injures & qu'invectives qu'ils firent aux François sur leur peu de valeur. Les uns étoient du sentiment qu'il falloit plûtôt aller au Fort Frontenac, d'autres vouloient que l'on alla contre les Iroquois, tous ces faux braves faisoient de grands fracas, & se seroient trouvez fort embarassez s'ils avoient été seuls contre les ennemis : il n'étoit pas de la prudence aux Commandans François de conduire trois cens François contre quinze cens Tsonnontouans sous l'exorte des Outaouaks, déja trop ennuyez du Voyage & trop prévenus de tant de vains présages dont ils s'étoient infatuez. L'on envoya quelqu'un dans le camp pour tâcher de les adoucir, & aussitôt qu'on leur eut dit que les Françoisq ui avoient été jusqu'alors maîtres de la marche, leur laissoient la liberté de l'être à

leur tour, ils ne balancerent pas de mettre leurs Canots à l'eau & de prendre la route du Nord, que l'on souhaitoit avec ardeur, laissant-là ceux qui avoit été du sentiment contraire. L'on campa la même nuit sur le bord du lac & l'on entendit à minuit sur l'eau un coup de fusil vis-à-vis le camp. On cria aux armes. Les Outaouaks accoururent au corps de garde & montrerent en cela leur zele. On entendit aprés une voix qui disoit en langue Outaouakse, que la barque étoit à Niagara. L'on oublia pour lors tout le passé & la joie devint universelle. Un Canot de huit Outaouaks débarqua dans le moment, qui rapporta qu'une barque avoit moüillé le soir à la vûë de ce lieu. Les Commandans dépêcherent un Canot pour donner avis à l'équipage de l'arrivée de la flote Outaouakse qui alloit s'y rendre. Quand les Outaouaks apprirent en arrivant que la paix étoit faite avec les Iroquois, ils vomirent mille injures contre les François. L'on engagea cependant les plus considerables des Chefs de se rendre à Montreal pour voir le Gouverneur general. Le sujet de cette Guerre vint de ce que les Iroquois avoient pillé & tué des François qui traitoient chez nos Alliez, sous prétexte que Mr. de la Barre avoit permis à ceux-ci de piller les François qui

n'avoient point de commiſſions pour traiter chez eux. Il ſe gliſſa tant d'abus parmi les Nations qu'elles pilloient & tuoient indiferemment tous ceux qu'elles trouvoient à l'écart. Les Iroquois toûjours avides du ſang humain profitoient de l'occaſion plus que les autres. Mr. de la Barre ayant appris ce deſordre voulut avoir raiſon d'eux. Il partit pour cet effet avec les troupes de la Colonie, & donna ordre aux Commandans qui étoient chez les Outaouaks de les faire partir & de ſe trouver à Niagara. Les maladies ſe communiquerent parmi les François, & l'Armée fut extrêmement affoiblie. Mr. de la Barre voulant cacher aux Iroquois cette diſgrace fit marcher à part quatre cens hommes du côté des Onnontaguez & leur envoya Mr. de la Forêt qui commandoit au Fort de Frontenac, pour leur dire qu'il ſeroit bien-aiſe de parler à quelques Chefs; ils ſe rendirent à ſon Camp, où il leur demanda ce qui les avoit engagez de rompre ſi promptement la Paix par tous les aſſaſſinats qu'ils avoient commis ſur les François, qu'ils avoient rencontrez chez les Outaouaks. Les Iroquois deſavouërent tous ces meurtres, déclarant que leurs cinq Nations n'y avoient aucunement trempé & qu'ils étoient au deſeſpoir ſi quelques jeunes gens avoient eû cette temerité, l'on fut content

de cet aveu * l'on fit la Paix & l'on se garda bien de leur faire connoître que la maladie avoit mis tout en desordre dans l'Armée. C'eût été un plus grand embaras si nos Outaouaks eussent rencontré en chemin des Iroquois en leur parti de chasse; car ceux-ci qui ne se seroient point tenu sur la défensive n'auroient pas manqué d'en être les victimes, & les Iroquois n'auroient pas manqué de vanger la mort de leurs freres, & auroient pû sans doute couper chemin à tous nos malades dont ils n'auroient pas eu de peine à se défaire.

CHAPITRE XV.

Monsieur de la Barre choisit Perrot pour faire la découverte des peuples de l'Ouest. La conduite qu'il tint chez les Agoez & les Nadouaissious, qui sont à plus de sept cens lieuës de Quebec.

LE nom François se rendoit recommandable de toutes parts, les Peuples les plus éloignez qui avoient profité des avantages de son alliance, trouvoient un grand changement du premier état à celui où ils étoient quand ils avoient

* 1684.

guerre contre des Nations qui nous étoient inconnuës, ils sçavoient la terminer heureusement à la faveur des armes qu'ils avoient eûs de nous. Plus nous faisions de découverte & plus nous voulions en faire. Le Nord nous étoit connu & le Sud le devint insensiblement. Il faloit encore penetrer dans l'Oüest où l'on sçavoit qu'il y habitoit beaucoup de Nations. Mr. de la Barre au Printems * envoya vingt François pour en faire la tentative sous la conduite du sieur Perrot à qui il donna des provisions de Commandant de cette contrée. Lorsqu'ils furent à cinquante lieuës de Montreal ils trouverent des Outaouaks qui y venoient, l'usage voulant que les Voyageurs qui se rencontrent mettent pied à terre pour s'informer des nouvelles de part & d'autre. Ceux-ci dirent que la Nation des Sauteurs avoit été détruite par les Outagamis, & qu'ils alloient à *Onontio* leur Pere pour lui demander des armes en échange de Pelleteries, afin de vanger les Sauteurs. Quoique ces Peuples eussent souvent des querelles il étoit cependant de l'interêt de la Colonie de les empêcher de se détruire. Le Commandant de ces vingt François en donna avis à Mr. de la Barre, qui écri-

* 1683.

vit aux Peres Jesuites & au Commandant de Michilimakinak d'empêcher les Outaouaks de rien entreprendre contre les Outagamis. Les Outaouaks se doutant bien que Mr. de la Barre ne donnoit point dans leur entreprise, & que toutes les lettres dont il les avoit chargez pourroient y apporter quelques obstacles, les brûlerent, à la réserve de celle qui s'adressoit à Perrot, parce qu'ils s'imaginerent qu'étant de leurs amis il les favoriseroit lui-même dans leurs desseins. Tout ce qu'ils dirent aux Jesuites à leur arrivée fut qu'*Onontio* leur avoit les Outagamis *pour boüillon*. Le contraire fut connu par la lettre que reçût Perrot, où Mr. de la Barre défendoit expressement que les Outaouaks insultassent les Outagamis, & lui marquoit d'acommoder leur different.

Un Chef Sauteur avoit une Fille de dix-huit ans en esclavage depuis un an chez les Outagamis, qu'il ne pouvoit retirer. Dans cette mauvaise conjoncture l'aprehension où il étoit qu'on ne le brûla lui-même s'il faisoit mine de la leur demander lui ôtoit le courage : il en prit la resolution & se joignit à nos François. Toutes les nations de la Baye avoient apporté aux Outagamis quantité de presens pour

racheter cette Fille, mais rien ne fut capable de les fléchir, on craignoit même qu'elle ne fut sacrifiée aux manes du grand Chef que les Sauteurs avoient tué. Ce pere affligé ne trouvoit aucune consolation dans tous les endroits où il passoit, parce que ces peuples lui disoient que les François n'étoient pas parens des Outagamis comme eux, il ne retireroit jamais sa Fille. Perrot le fit rester à la Baye, de crainte que les Outagamis ne le lui ravissent & ne le missent à la grillade. D'abord qu'il fut arrivé à leur village ils l'aborderent tous fondant en larmes, lui faisant le recit de la trahison des Sauteurs & des Nadouaissious, ils lui dirent que leur grand Chef avoit été tué dans le combat avec cinquante-six de leurs gens, & quoi qu'ils ne fussent que deux cens ils avoient mis en déroute les ennemis, qui étoient au nombre de huit cens combatans. Ce discours lui donna occasion de parler de cette Fille, & les ayant fait assembler il leur parla de la sorte.

Vieillards Outagamis, Chefs, Jeunesse, écoutez-moi. J'ai sçû que pour faire une bonne Paix avec le Sauteur & le Nadouaissious, par une entrevûë que nous eûmes ensemble, le premier avoit engagé celui-ci à vous mettre & vos Familles dans leurs

leurs chaudieres. C'est l'Esprit qui a tout créé qui nous a fait connoître le peril où vous avez été : nous l'avons prié d'avoir pitié de vous, & que sa Toute-puissance vous délivre de la trahison de vos ennemis, qui n'ont eu aucune de vos dépoüilles, n'y les chevelures de vos morts : il vous a fait maîtres du Champ de Bataille, vous avez fait des Prisonniers sur eux, & vous avez coupé les têtes de ceux que vous avez tué, c'est la derniere preuve de la valeur d'un Sauvage. Vous ne devez pas attribuër la Victoire à votre generosité, c'est cet Esprit qui a combatu pour vous que vous devez reconnoître comme votre liberateur. Que voulez vous faire de cette Fille Sauteuse que vous retenez il y a long-temps? Est-elle capable en la gardaut d'assoupir le ressentiment que vous avez contre sa nation? Elle est à moi, je vous la demande, je suis votre pere, c'est l'Esprit qui s'est servi de moi pour venir chez vous, comme le premier François qui ait ouvert la porte de votre cabane. Tous ces peuples de la Baye qui sont mes enfans sont vos freres, prévoyant votre refus ils craignent les malheurs qui vous menaçent, avalez votre desir de vengence *si vous voulez vivre.* Il avoit son Calumet à la main en leur parlant, qu'il presenta à la bouche du frere du

grand Chef pour le faire fumer ; ce qu'il refusa : il le presenta à d'autres qui le reçurent. Ensuite il le remplit de tabac, & le presenta encore au premier jusqu'à trois fois, & il le refusa comme il avoit déja fait ; ce qui obligea Perrot de sortir dans le moment fort indigné. Les Outagamis sont de deux extractions, les uns se nomment Renards, & les autres de la Terre-Rouge. Celui qui refusoit le Calumet étoit Chef des Renards, qui avoit pris la place de son frere. Le Chef de la Terre-Rouge suivit Perrot, & le mena dans sa cabane, où il fit assembler tous les Vieillards & les Guerriers de sa nation, & leur parla ainsi.

Vous avez entendu Metaminens votre pere (c'est le nom par lequel il étoit connu) qui nous veut donner la vie, & nos freres les Renards nous la veulent ôter, nous voulant faire abandonner de l'Esprit, auquel ils refusent une Esclave : apportez-moi des chaudieres je leur parlerai, j'éprouverai leur bonne volonté, & je saurai s'ils me refuseront. J'ai toûjours été le soûtient de leur village, mon pere & mon frere défunt se sont toûjours exposez pour eux, ayant perdu beaucoup de jeunes gens pour les défendre ; s'ils me refusent je louë mon feu, *& je les abandonne à la fureur de leurs ennemis.*

Aprés qu'on lui eut apporté ces chaudieres & quelques marchandises, il prit son Calumet & entra dans la cabane de cet opiniâtre, avec un Cortege de ses Lieutenans, & lui dit : *Mon Camarade ; voila le Calumet de nos ancêtres qui sont morts : Quand il survenoit quelques affaires dans notre village ils le presentoient aux tiens, qui ne l'ont jamais refusé, je te le presente rempli de ces chaudieres, & te prie d'avoir pitié de nos enfans, & de donner cette Sauteuse à Metaminens qui te l'a demande. Il a été toûjours notre pere.* Le Chef des Renards fuma & fit fumer tous ses parens. Le Chef de la Terre-Rouge retourna à sa cabane, & dit au sieur Perrot Commandant que l'affaire étoit faite, & qu'il auroit la Sauteuse. Il se leva pendant la nuit un si grand orage qu'il sembloit que toute la machine du monde se démontoit ; une grosse pluye, les éclairs & le tonnerre, faisoient un si grand fracas, qu'ils crurent être perdus. Comme tous les Sauvages sont naturellement superstitieux, ils s'imaginoient que l'Esprit étoit irrité contre eux. L'on n'entendoit dans le village que plaintes des vieillards qui disoient, que perse-tu Onkimaoüassam, veux-tu faire mourir tes enfans ? aime-tu mieux la Fille Sauteuse que toutes les familles de ton

village, n'as-tu pas conçu ce que te dit Metaminens, qui nous aime & nous veut faire vivre, *nettoye ta natte de cette ordure qui infectera notre terre.* L'effroi les avoit mis si fort hors d'eux-même, qu'ils crûrent que l'Esprit les alloit abîmer. Onkimaoüassam ne savoit plus lui-même où il étoit. Il se radoucit & n'osa plus paroître devant Metaminens, qui étoit ravi de cette peur, parce qu'il savoit bien que c'étoit le veritable moyen d'avoir bien vite cette Esclave sans le secours de qui que ce soit.

Onkimaoüassam alla prier le Chef de la Terre-Rouge de la lui mener: *Je n'ose me presenter,* lui dit-il, *devant Metaminens, voila la Sauteuse méne lui.* Celui ci lui répondit, *c'est à toi à lui donner, afin que croyant que cela vient de toi il ne te veuille point tant de mal.* La pluye continuoit cependant toûjours, ils entrerent dans la cabanne de Perrot avec la Fille, le priant d'arrêter ce fleau qui les menaçoit, & d'empêcher que les Sauteurs & leurs Alliez ne leur fissent plus la guerre. Il les remercia par un present de tabac & d'une chaudiere, dans le temps qu'il voyoit à peu prés que la pluye alloit finir, leur disant que cette chaudiere leur serviroit de toict pour les garantir de la pluye, & qu'ils fumeroient paisiblement & sans

crainte que l'Eſprit les punit. Perrot ne ſe ſentant pas aſſez bon Prophête pour faire ceſſer la pluye, jugea bien que s'il reſtoit encore long-temps avec ſa priſonniere, les choſes pourroient changer de face. Il prit congé d'eux nonobſtant le mauvais temps, leur promettant qu'il deviendroit beau avant qu'il arriva à la Baye. Aprés avoir remis au Sauteur ſa Fille il le renvoya par les terres, afin de détourner les gens de ſa nation de venir contre les Outagamis en cas qu'ils fuſſent dans ce deſſein. Il leur fit connoître qu'il l'avoit tirée de la chaudiere du Renard, ayant abandonné ſon corps à ſa rage, qu'il alloit demeurer chez eux pour les aſſurer qu'il ne feroient aucun mouvement; qu'il prit donc garde de ne pas agir en étourdi? que ſi les gens étoient aſſez indiſcrets de vouloit aigrir leur eſprit, les Renards lui caſſeroient la tête. Que s'il venoit à être tué par eux il pourroit s'aſſurer que les François vangeroient ſa mort ſur lui & ſur ſa nation. Il lui donna douze braſſes de tabac pour faire preſent à ſes Chefs. Les Chefs de la Baye ne furent pas peu ſurpris de l'heureux ſuccez des François, & ils avoüerent qu'il falloit être Eſprit comme lui pour obtenir ce que toutes les nations de la Baye n'avoient pû faire avec tous leurs preſens.

La curiosité de nos François que Mr. de la Barre avoit envoyé, fut beaucoup excitée par tous les discours que leur tenoient les Sauvages, ils n'entendoient parler à la Baye que de nouvelles Nations qui nous étoient inconnuës, les uns disoient qu'ils avoient été dans un païs qui étoit entre le Midi & le Couchant, & d'autres arrivoient du dernier, où ils avoient vû de beaux païs, & dont ils avoient apporté des pierres bleuës & vertes, qui ressembloient à la turquoise, qu'ils étoient attachez au nez & aux oreilles. Il y en avoit qui avoient vû des chevaux & des hommes faits comme les François; il faut que ce soit des Espagnols du nouveau Mexique. D'autres, enfin, disoient qu'ils avoient commercé des haches avec des personnes qui étoient, disoient-ils, dans une maison qui marchoit sur l'eau, au dégorgement de la riviere des Assiniboüels, qui est à la mer du Nord-d'Ouest. La riviere des Assiniboüels se rend dans la Baye d'Husson au Nord, est proche le Fort Nelson.

Tous ces raports donnoït jour à tenter quelque chose de considerable. Les François partirent donc de la Baye des Puans avec quelques Sauvages qui avoient accompagné des Islinois dans l'Oüest, où

ils avoient été en guerre. Lors qu'ils arriverent vis-à-vis les Miamis & les Maſkoutechs, ils trouverent cinquante Sokokis & Loups, de ceux qui avoient été avec Mr. de la Salle dans ſa découverte, leſquels n'oſant demeurer ſur le chemin de guerre des Iſlinois, s'étoient retirez à la Baye pour y chaſſer aux Caſtors. Le grand Chef des Miamis ayant ſçû que Perrot n'étoit qu'à trois quarts de lieuës de ſon village, vint au devant de lui pour l'engager de ſe repoſer dans ſa Cabane. Ce Chef lui dit au milieu d'un feſtin qu'il lui fit, que ſa Nation avoit envie de s'établir auprés de ſon feu, & qu'il le prioit de lui en marquer l'endroit. Perrot lui dit qu'il alloit s'établir dans le haut de Miſſiſipi en deça des Nadouaiſſious, où il vouloit leur ſervir de barriere, parce qu'il ſavoit qu'ils avoient guerre enſemble. Il regalât les Miamis, les Maſkoutechs, & les Kikabouks, de douze braſſes de tabac, & leur donna des chaudieres. Il leur dit par ce preſent qu'ils pouvoient ſe flâter que ces peuples ne feroient aucun acte d'hoſtilité, mais qu'ils ſe donnaſſent de garde de lever d'orénavant le caſſe-tête contre eux, qu'ils devoient attacher leurs haches au Soleil, parce que s'ils faiſoient la moindre irruption ſur eux, les Nadouaiſſious

croiroient indubitablement qu'ils ne se feroient établis si proches que pour faciliter à leurs ennemis les moyens de les perdre & de les détruire. Qu'au reste si quelques Miamis vouloient venir faire un feu auprés de lui pour y traiter de leurs Pelleteries, il les recevroit toûjours avec grande joye. Il leur dit en leur presentant les deux chaudieres qu'*Onontio* avoit abandonné les Islinois aux Iroquois qui passeroient du coté de *Chigagon*, & que s'ils faisoient leur chasse ils devoient la faire le long du bas de Missisipi, pour éviter de tomber entre leurs mains.

Ces François se rembarquent avec les Sokokis, & étans arrivez au portage qu'il faloit faire pour entrer dans une riviere qui tomboit dans le Missisipi, ils trouverent treize Hurons qui sachant le dessein qu'ils avoient de s'établir aux Nadouaissious, voulant les traverser & aller en guerre contre eux, afin d'ôter aux François la liberté de commercer, & de les empêcher de leur donner des armes & d'autres munitions. Les Hurons voulurent les preceder dans ce voyage, mais on les en empêcha bien, & ils auroient passé quelques mauvais quart d'heure si les Sokokis n'avoient appaisé le ressentiment des François : ceux-ci continuerent leur route jus-

qu'au fleuve. Ce fut-là où ils prirent des mesures, pour tâcher de découvrir quelques nations. Il y avoit assez de peine à le faire, parce que dans ce quartier, au delà du Missisipi, ce sont des pleines d'une vaste étenduë, toutes desertes, dans lesquelles on ne trouve que des bêtes. L'on convient que les Puans feroient la premiere découverte ; ils promirent que l'on entendroit parler d'eux dans quarante jours, & qu'aussi-tôt que l'on apercevroit de grands feux dans ces campagnes l'on devoit être assurez que l'on avoit trouvé une Nation. Ce signal devoit être reciproque : l'usage des peuples qui habitent ce Continent est lors qu'ils vont à la chasse au Printems & en Automne de mettre le feu dans ces prairies, afin de pouvoir se reconnoître. Le feu devient si grand, & principalement quand il vient du vent, & quand les nuits sont obscures, qu'on l'apperçoit de quarante lieuës. Ces campagnes sont remplies d'une infinité de bœufs beaucoup plus gros que ceux de l'Europe, que l'on appelle ordinairement bœuf Islinois ; le poil en est tout frisé & plus fin que la soye ; l'on en a fait en France des chapeaux aussi beaux que ceux des Castors. Lors que les Sauvages en veulent prendre beaucoup ils les entourent par une enceinte de ses feux

qui brûlent les arbres dont ils ne peuvent se débarasser. Pendant que les Puans traversent ces terres en prenant vers l'Oüest & le Sud-Oüest, les François montoient en Canots vers l'Oüest; ceux-ci trouverent un endroit où il y avoit du bois, qui leur servit à faire un Fort : ils s'établirent au pied d'une montagne, derriere laquelle il y avoit une grande prairie, remplie de bestiaux. Ils apperçûrent au bout de trente jours des feux qui étoient fort loin, ils en firent de même. Les Puans connurent qu'ils s'étoient établis.

Il arriva au bout de onze jours de ce signal des Députez de la part des *Ayoës*, * qui donnerent avis que leur village approchoit dans le dessein de s'établir avec eux. L'entrevûë de ces nouveaux venus se fit d'une maniere si particuliere qu'il y avoit sujet de rire; ils aborderent le François en pleurant à chaudes larmes, qu'ils faisoient couler dans leurs mains avec de la salive & autre saleté qui leur sortoit du nez, dont ils leur frotoient la tête, le visage & les habits. Toutes ces caresses lui faisoit bondir le cœur, ce n'étoit que cris & hurlemens de la part de ces Sauvages, que l'on appaisa en leur donnant quelque

* Les Ayoës demeurent assez loin par delà de Missisipi, vers le 43. degré de latitude.

coûteau & des alênes : enfin aprés beaucoup de mouvement qu'ils firent pour se faire entendre, ce que ne pouvant n'ayant pas d'Interprete, ils s'en retournerent. Il en vint quatre autres au bout de quelques jours, dont il y en avoit un qui parloit Islinois, qui dit que leur village étoit à neuf lieuës au dessus, sur le bord du fleuve. Les François les y allerent trouver, les femmes s'enfuïrent à leur arrivée, les unes gagnoient les montagnes, les autres se jettoient dans les bois en courant le long du fleuve, pleurant & levant les mains au Soleil ; vingt considerables presenterent à Perrot le Calumet, & le porterent sur une peau de bœuf dans la cabane du Chef, qui marchoit à la tête de ce Cortege. Quand ils se furent mis sur la natte ce Chef se mit à pleurer sur sa tête, en la moüillant de ses larmes, & des eaux qui distilloient de sa bouche & du nez ; ceux qui l'avoient porté en firent de même. Ces pleurs finis on lui presenta de rechef ce Calumet, le Chef fit mettre un grand pot de terre sur le feu, que l'on remplit de langues de bœuf, qui furent tirées au premier boüillon, on les coupa en petits morceaux, le Chef en prit un qu'il lui mit dans la bouche ; Perrot l'ayant voulu prendre lui-même, ce que le Chef ne voulut pas

jusqu'à ce qu'il lui eut mis, la coûtume étant de mettre les morceaux dans la bouche jusqu'à trois fois quand c'est un Capitaine, avant que de presenter le plat. Il ne pût s'empêcher de rejetter ce morceau qui étoit encore tout sanglant, on fit cuire ces mêmes langues dans une marmite de fer la nuit : aussi-tôt des gens dans une grande surprise, ils prirent leur Calumet & les parfumerent de la fumée du tabac. On n'a jamais vû au monde de plus grands Pleureurs que ces peuples, leur abord est accompagné de larmes & leur adieu en est de même. Ils ont l'air fort simple, & une grosse poitrine, un bon fonds de voix, ils sont extrémement courageux & bon cœur, ils prennent souvent les bœufs & les cerfs à la course, ils sont hurleurs, ils mangent la viande cruë, ou la font seulement un peu chauffer; ils ne sont jamais rassasiez, car quand ils ont dequoi ils mangent nuit & jour : lors qu'ils n'ont rien ils jeûnent avec beaucoup de tranquilité, ils sont fort hôpitaliers, & ils n'ont pas de plus grande joye que de régaler les étrangers.

L'envie d'avoir des Marchandises Françoises les engagerent d'aller à la chasse du Castor pendant l'Hiver, ils entrerent pour cet éfet dans la profondeur des terres.

Aprés

Aprés qu'elle fut faite quarante Ayoës vinrent traiter au Fort des François, Perrot s'en retourna avec eux à leur village, où il fut bien reçû. Le Chef le pria de vouloir bien accepter le Calumet que l'on vouloit lui chanter? Il y consentit. C'est un honneur que l'on n'accorde qu'à ceux qui passent (selon eux) pour grands Capitaines. Il s'asseoit sur une belle peau de bœuf, trois Ayoës étoient derriere lui qui lui tenoient le corps pendant que d'autres chantoient, en tenant des Calumets à leurs mains, & les faisant aller à la cadence de leurs chansons. Celui qui le berçoit le faisoit aussi de cette maniere, & passerent une bonne partie de la nuit à chanter le Calumet. Ils lui dirent aussi qu'ils iroient passer le reste de l'Hiver à la chasse du Castor, esperant de l'aller voir au Printems à son Fort, & le choisirent en même temps par le Calumet qu'ils lui laisserent pour le Chef de toute la nation. Les François retournerent à leur Fort, où ils trouverent un Maskoutech & un Kikabouc, qui leur donnerent avis que leurs villages les avoit suivis, & qu'ils étoient à dix-huit lieuës au dessus, sur le bord du fleuve. Ils rapporterent que des François avoient engagé les Miamis à s'établir à Chigagon, où ils étoient allez malgré l'avertissement

qu'on leur avoit donné que les Iroquois y devoient passer, pour décendre de là contre les Islinois, que pour eux ils avoient jugé plus à propos de les venir chercher, les priant de leur prescrire l'endroit où ils vouloient qu'ils firent leurs feux. Perrot deux jours aprés partit avec eux, les peuples eurent bien de la joie de le voir; il logea chez Kikirinous, Chef des Maskoutechs, qui le régala d'un grand Ours que l'on avoit fait boüillir tout entier. Ce Chef lui demanda la possession d'une riviere qui arosoioit un beau païs qui n'étoit pas loin du lieu où ils étoient, le priant de proteger en même temps toutes les Familles de leurs Nations, & d'empêcher les Nadoüaissioux de les insulter, avec lesquelles ils feroient la Paix, le conjurant même d'en être le Mediateur, & l'assurant de faire approcher un gros Village d'Islinois dont il avoit eu la parole. Perrot n'osoit guere se fier à leur parole, parce qu'il savoit qu'ils étoient la plûpart des antropophages, qui aimoient mieux la chair humaine que celle des animaux. Il leur dit qu'il n'aimoit pas beaucoup leur voisinage, qu'il jugeoit bien qu'ils demandoient à s'établir auprés de lui dans le dessein de faire quelques coups sur les Ayoës, lors qu'ils s'y attendroient le moins, & qu'il

ne pouvoit de plus se resoudre d'empêcher les Nadouaſſioux de les insulter eux-mêmes. Ils lui dirent qu'ils étoient surpris de ce qu'il se défioit de ses enfans, qu'il étoit leur pere, & que les Ayoës étoient leurs cadets, ainsi qu'ils ne pouvoient les fraper sans le fraper lui-même ; puisqu'il les mettoit dans son sein, & qu'ils avoient teté le même lait qu'ils vouloient encore teter. Ils le prierent de leur donner reciproquement des armes & des munitions. Ce François n'ayant rien à leur repliquer les fit fumer dans son Calumet, & leur dit que c'étoit sa mamelle qu'il leur avoit toûjours presentée pour les allaiter, qu'il en allaitoit presentement les Nadoüaiſſioux, qu'ils n'avoient qu'à les venir enlever s'ils vouloient en même temps qu'ils juraſſent leur perte. Il leur promit d'arrêter les Nadoüaiſſioux s'ils venoient en guerre contr'eux, & que s'ils n'obeïſſoient pas à ce qu'il leur prescriroit il se déclareroit leur ennemi, pourvû qu'ils ne le trahiſſent pas. Ils chaſſerent le reste de l'Hiver plûtôt aux groſſes bêtes qu'aux Castors, pour faire subsister leurs femmes & leurs enfans

Quelques François partirent pour avertir les Nadoüaiſſioux de ne pas se méprendre dans leur partie de chaſſe lors

qu'ils rencontreroient des Sokakis qui chassoient aux Castors le long du fleuve. Ils trouverent sur les glaces quatre vingt Canots de Nadoüaissioux, ravis de voir ces François; ils retournerent à leur village pour en donner la nouvelle.

CHAPITRE XVI.

Monsieur le Marquis de Denonville fait avertir tous les Alliez de se joindre à lui contre les Iroquois.

QUelque temps aprés l'on aperçût trois hommes qui couroient à grand hâte, faisant des cris de morts. A mesure qu'ils approchoient du Fort on leur entendoit dire que tous les Miamis étoient morts, que les Iroquois les avoient défaits à Chigagon, où ils avoient été apellez des François, & que ceux qui restoient vouloient se venger sur eux. On les fit entrer au Fort, on leur donna à fumer, & ils reprirent insensiblement leurs sens. Aprés qu'ils eurent bien mangé & qu'ils se furent mataché de vermillon, on les questionna sur toutes les circonstances de ces nouvelles. Voici de quelle maniere parla le plus jeune, en s'adressant à Perrot.

*Quand tu fis present cet Automne à Apichagan Chef des Miamis, il partit le lendemain lui-même pour avertir tous les Miamis & nos gens de ce que tu lui avois dit, il les fit consentir à te suivre, aprés qu'il eut la parole de tous les hommes. Deux François ont envoyé des presens aux Miamis, pour leur dire qu'*Onontio *vouloit qu'ils s'établissent à Chekagou. Apichagan s'y opposa, & dit que ses gens avoient déja été tuez à la riviere de saint Joseph, lors que Mr. de la Salle les y fit établir. Les François ayant été cause de leur mort, que toi tu les aimois comme tes enfans, que tu ne l'avois pas engagé de venir chez toi, que tu l'avois seulement averti de ne se pas troubler portant ses armes contre ceux chez qui tu allois, & que tu lui avois dit que s'ils alloient à Chigagon ils seroient mangez de l'Iroquois.* Il empêcha dans ce moment ses gens de croire les François, ausquels il envoya une seconde fois des Députez, pour leur dire de ne pas attendre les Miamis. Les François renvoyerent encore de leurs gens, qui déclarerent à Apichagan de la part d'*Onontio*, qu'il seroit abandonné s'il n'obeïssoit à sa voix, ce qui ne laissa pas de l'ébranler: il dit cependant suivez Metaminens, à qui mes gens ne se fient pas, ils veulent chercher la mort, suivez-

le, c'est lui qui donne la vie, & c'est ce qui a empêché que nos familles ne se soient trouvez envelopez dans la même perte que celles qui ont été à Chigagon. Quand les Miamis furent arrivez en ce lieu les François leur dirent d'y chasser; nos gens commencerent à avoir du regret de ne l'avoir pas suivi, ils se répandirent de toutes parts pour faire leur chasse, & retournerent au Fort que les François avoient fait pour savoir leurs besoins. Quelques familles qui ne purent s'y rendre comme les autres furent surprises par une armée d'Iroquois, les Miamis y eurent un Chef pris, qui dans sa chanson de mort demandoit la vie à ses ennemis, les assurant qu'il leur livreroit son village s'ils vouloient la lui donner : ils le délierent.

Quelques chasseurs de ces familles qui n'étoient pas allez à Chigagon, revenant à leurs cabanes apperçûrent de loin un grand campement, ils jugerent que leurs gens avoient été défaits, & s'enfuirent au Fort pour en porter les nouvelles. Les Miamis qui y étoient consulterent s'ils soûtiendroient un assaut, où s'ils prendroient la fuite. Un Sokoki qui étoit parmi eux leur dit de ne pas se fier aux François, qui étoient amis des Iroquois. Les Miamis le crurent & s'enfuirent de

toutes parts. Les Iroquois y vinrent ſous la conduite de ce Chef Miamis, qui avoit promis de leur livrer ſon village. Ils n'y trouverent que quatre François qui venoient des Iſlinois, qu'ils n'inſulterent pas, les Miamis ayant deſerté, & même le Commandant des François qui n'avoit pas oſé s'y fier. Les Iroquois ſuivirent le village en queuë, prirent generalement toutes les femmes & enfans, à la reſerve d'une, & des hommes qui abandonnerent leurs familles.

Les Ayoës vinrent au Fort des François au retour de la chaſſe du Caſtor, & n'ayant pas trouvé le Commandant qui étoit allé aux Nadouaiſſioux, ils lui envoyerent un Chef pour le prier de s'y rendre. Quatre Iſlinois le trouverent en chemin, leſquels (quoi qu'ennemis des Ayoës) venoient le prier de faire rendre quatre de leurs enfans que des François tenoient priſonniers. Les Ayoës avoient cela de particulier que bien loin de faire du mal à leurs ennemis ils les régaloient, & les prioient en pleurant ſur eux de les laiſſer joüir des avantages qu'ils pouvoient eſperer des François, ſans être inſultez de leurs nations : l'on renvoya ces Iſlinois aux François qui attendoient les Nadouaiſſioux. Quand ceux-ci qui avoient guerre

aussi avec les Islinois les apperçûrent ils voulurent se jetter sur leurs canots pour s'en saisir, mais les François qui les conduisoient prirent le large de la riviere pour éviter cette saillie. Les autres François qui étoient-là en traite accoururent à leurs camarades : l'on racommoda cependant la chose, & quatre Nadouaissioux prirent les Islinois sur leurs épaules qu'ils porterent à terre, & leur marquerent qu'ils les épargnoient en consideration des François à qui ils étoient redevables de la vie. La défaite des Miamis à Chigagon devoit être sensible à tous les peuples de ces quartiers ; l'on envoya à la Baye pour en savoir des particularitez & des nouvelles de la Colonie. Les François rapporterent qu'il étoit vrai ce que l'on avoit dit, & que cent Miamis, Maskotechs, Pouteoüatemis & Outagamis, avoient poursuivi les Iroquois, sur lesquels ils avoient donné la hache à la main avec tant de fureur qu'ils leur en avoient tué cent, repris la moitié de leurs gens, & mis en déroute les Iroquois, qui auroient même été défaits s'ils avoient continué de les poursuivre : que les Miamis étoient à la Baye, qui avoient fait beaucoup de mauvais traitemens au Pere Alloüet Jesuite, qui leur avoit inspiré d'aller à Chigagon, lui aiant imputé la perte de leurs gens.

Monſieur le Marquis de Denonville qui étoit pour lors Gouverneur general, voulut venger ce peuple, pour leur ôter l'opinion qu'ils avoient que l'on eut le deſſein de les ſacrifier aux Iroquois. Il envoya des ordres au Commandant François, qui étoit chez les Outaouaks, d'aſſembler toutes les nations, & de les faire joindre à ſon armée qui ſe trouveroit à Niagara, afin d'aller tous contre les Tſonnontouans.

Le Commandant de l'Oüeſt eut auſſi ordre d'engager celles qui étoient dans ſes quartiers, principalement les Miamis. Celui-ci ayant mis ſes affaires en état, marqua à quelques François qu'il laiſſa pour la garde de ſon Fort, la conduite qu'il devoient tenir pendant ſon abſence, il ſe rendit au village du bas du Miſſiſipi pour les faire ſoulever contre les Iroquois: il fit ſoixante lieuës dans des plaines, n'ayant pour guide que les feux & les fumées qui paroiſſoient. Etant arrivé chez les Miamis il leur preſenta le Caſſe-tête de la part d'*Onontio*, avec pluſieurs preſens, & leur dit: les cris de vos morts ont été écoutez d'*Onontio* votre pere, qui voulant avoir pitié de vous a reſolu de ſacrifier ſa jeuneſſe pour détruire l'antropophage qui vous a mangé; il vous envoye ſon Caſſe-

tête, & vous dit de fraper sans relâche sur celui qui a ravi vos enfans. Ils mettent leurs tentes hors de sa chaudiere, vous criant vangez-nous, vangez-nous, il faut qu'il dégorge & vomisse par force votre chair qu'il a dans son estomach, qu'il ne pourra digerer, *Onontio* ne lui donnera pas ce temps, Si vos enfans ont été ses chiens & ses esclaves, il faut que ses femmes deviennent les nôtres à leur tour. Tous les Miamis reçûrent le Casse-tête, & l'assurerent que puisque leur pere les vouloit favoriser, ils periroient tous pour ses interêts.

Ce François retournant à son Fort il apperçût en chemin tant de fumée qu'il crût que c'étoit une armée de nos Alliez qui alloient contre les Nadouaissioux, qui pourroient en passant enlever ses gens, cela l'obligea de marcher à plus grande journée. Il rencontra heureusement un Chef Masкoutech, qui ne l'ayant pas trouvé au Fort, étoit venu au devant de lui, pour lui donner avis que les Outagamis, les Kikabous, les Masкoutechs, & tous les gens de la Baye, devoient s'assembler pour venir piller ses Magasins, afin d'avoir des armes & des munitions pour détruire les Nadouaissioux, & qu'ils avoient resolu de forcer le Fort & d'égorger tous

les François ſi ils leur faiſoient le moindre refus : cette nouvelle l'obligea de s'y rendre inceſſamment. Trois Eſpions étoient partis le même jour de ſon arrivée, qui avoient pris le prétexte de traiter quelques Caſtors, ils rapporterent à leur Camp qu'ils n'avoient vû que ſix François, le Commandant n'y étant pas, s'en fut aſſez pour les engager à entreprendre d'accomplir leur deſſein. Il en vint deux autres le lendemain qui firent le même perſonnage. On avoit eû la précaution de mettre des fuſils tous chargez aux portes des cabanes. Quand ils vouloient entrer dans quelqu'une on trouvoit le ſecret d'y faire trouver des gens qui changeoient differemment d'habits. Ils demanderent en parlant de choſes & d'autres combien il y avoit de François ? On leur répondit que le nombre étoit de quarante, & que l'on en attendoit de moment à autre qui étoient de l'autre côté de la riviere à la chaſſe du bœuf. Toutes ces armes amorcées leur donnoient à penſer ; on leur dit qu'elles étoient toûjours toutes prêtes en cas que l'on vint les inſulter, & même qu'étant ſur un grand paſſage ils ſe tenoient toûjours ſur leurs gardes, connoiſſant les Sauvages pour de grands étourdis. On leur dit d'amener un Chef de chaque Nation,

parce que l'on avoit quelque chose à leur communiquer, & que s'ils approchoient le Fort en plus grand nombre on tireroit dessus. Six Chefs de ces Nations vinrent, à qui on ôta à la porte leurs arcs & leurs fléches, on les fit entrer dans la cabane du Commandant, qui leur donna à fumer & les régala. Comme ils voyoient toutes ces armes chargées ils lui demanderent si il craignoit ses enfans ? Il leur répondit qu'il ne s'en embarassoit guere, qu'il étoit un homme qui savoit tuër les autres. Il semble, leur repliquerent-ils, que tu sois indigné contre nous ? Je ne le suis pas, repartit le Commandant, quoi que j'aye sujet de l'être, l'Esprit m'a averti de votre dessein, vous voulez enlever mes effets & me mettre à la *Chaudiere*, pour aller delà contre les Nadouaissioux; il m'a dit de me tenir sur mes gardes, & qu'il me seconderoit si vous m'insultez. Alors ils demeurerent comme immobiles, & lui avoüerent qu'il étoit vrai, mais qu'il étoit un pere qui leur seroit indulgent, & qu'ils alloient rompre toutes les mesures de leurs jeunesses : on les fit coucher au Fort cette nuit. L'on apperçût le lendemain de grand matin leur armée, dont une partie vint crier qu'ils vouloient traiter. Le Commandant qui n'avoit que quinze hommes se saisit

de ces Chefs, aufquels il dit qu'il alloit faire caffer la tête s'ils ne faifoient retirer leurs guerriers; on occupa en même temps les Baftions. L'un de ces Chefs monta fur la porte du Fort & cria n'avancez pas jeuneffe, vous étes morts, les Efprits ont averti Metaminens de votre refolution. Quelques-uns voulurent avancer : Si je vai à vous, leur dit il, je vous cafferai la tête : Ils fe retirerent tous. La difete de vivres les accabloit, on eut pitié d'eux, on n'avoit pour lors que des viandes qui commençoient à fentir, on les leur donna, & ils les partagerent entr'eux. Le Commandant leur fit prefent de deux fufils, de deux chaudieres & du tabac, pour leur fermer, difoit-il, la porte par laquelle ils vouloient entrer chez les Nadouaiffioux, prétendant qu'ils tournaffent d'orénavant leurs armes contre les Iroquois, & qu'ils fe ferviffent de l'Arc d'*Onontio* pour tirer fur fon ennemi, & de fon Caffe-tête pour faire main baffe fur leurs familles. Ils lui reprefenterent qu'ils fouffriroient beaucoup avant que de fe rendre chez eux, n'ayant pas de poudre pour chaffer, & le prierent de leur en donner en échange pour le peu de Caftors qui leur reftoient ; l'on permit pour cet éfet aux Chefs de chaque nation d'entrer au Fort l'un aprés l'autre. Tout étant

bien pacifié les François se mirent en devoir d'assembler le plus de nations qu'ils pourroient pour joindre à l'armée Françoise, qui devoit aller aux Iroquois. Les Pouteoüatemis, les Malhominis, & les Puans, s'offrirent de bonne grace. Les Outagamis, les Kikabous & les Maskoutechs, qui n'étoient pas accoûtumez d'aller en canots, se joignirent aux Miamis, qui devoient se rendre au détroit qui separe le lac Herier de celui des Hurons, où il y avoit un Fort François, dans lequel ils devoient trouver des munitions pour aller à Niagara.

Les Outagamis & les Maskoutechs ayant fait leur festin de guerre, allerent chercher un autre petit village de la même nation qui étoit sur leur route, ils voulurent engager leurs guerriers d'être de la partie, il s'y trouva pour lors des Loups & des Sokakis, amis intimes des Iroquois, qui les dissuaderent de cette entreprise, ils disoient qu'*Onontio* vouloit les mettre à la chaudiere des Iroquois, sous pretexte de venger les morts des Miamis, que trois mille François devoient à la verité se trouver à Niagara, mais qu'il y avoit beaucoup à craindre qu'ils ne se joignissent tous ensemble avec les Iroquois, & qu'ayant juré unanimement leur perte, ceux-ci vien-

droient indubitablement enlever leurs femmes & leurs enfans dans tous leurs villages. Ces peuples crurent aveuglement tout ce qu'on leur dit, & ne voulurent pas s'exposer dans une conjoncture qui leur paroissoit fort douteuse. Les François poussèrent leur route & arriverent à Michilimakinak, où ils trouverent les Outaouaks qui n'avoient pas voulu suivre ceux qui habitent ces quartiers : il ne resta de nos gens qu'un petit nombre pour la garde des portes.

Les Outaouaks reçûrent les Pouteouatemis en guerriers, ils s'assemblerent derriere un côteau où ils firent un Camp. La flotte des Pouteouatemis paroissant à un demi quart de lieuë de terre, les Outaouaks étant nuds & n'ayant d'autres ajustemens que leurs fléches & leurs arcs, marcherent de front & formerent une espece de bataillon. Etant à une certaine distance de l'eau ils commencerent à défiler promptement, faisant des cris de temps en temps. Les Pouteouatemis de leur côté se mirent en ordre de bataille pour vouloir faire leur débarquement. Quand la queuë des Outaouaks fut vis-à-vis des Pouteouatemis, dont les rangs étoient à côté, les uns contre les autres, ramoient fort lentement. Comme ils étoient à une

portée de fusil de la terre, les François qui s'étoient joints aux Outaouaks firent d'abord une décharge sans bales sur eux : les Outaouaks les suivirent avec de grands sassakoues, les Pouteouatemis firent la leur : on rechargea les armes de part & d'autre & l'on fit une seconde décharge. Enfin comme il falut aborder, les Outaouacks se jetterent dans l'eau le casse-tête à la main, les Pouteouatemis se lancerent aussi-tôt dans leurs canots, & vinrent fondre sur eux le casse-tête à la main; l'on ne garda pour lors plus d'ordre, tout étoit pêle-mêle, & les Outaouaks enleverent leurs canots qu'ils porterent à terre. Telle fut cette reception qui dans une occasion trés-serieuse eut coûté bien du sang. Les Outaouaks emmenerent les Chefs dans leurs cabanes, où ils furent regalez.

Quoi qu'ils leur fissent un bon accueil, ils ne savoient d'abord quelles mesures prendre pour détourner ces nouveaux venus de leur entreprise, afin de pouvoir se dispenser d'être de leur partie. Ils les prierent d'attendre quelques jours afin de s'embarquer tous ensemble. Il arriva sur ces entrefaites un canot qui apportoit les instructions de Mr. de Denonville pour la marche, & la jonction de l'armée Fran-

çoise avec celle des Alliez. Ce canot avoit apperçû des Anglois qui venoient à Michilimakinak pour s'emparer du Commerce, ils s'étoient imaginez que l'on avoit été assez indiscret pour laisser à l'abandon pendant ce temps le poste le plus avantageux de tout le commerce.

Trois cens François commandez par un Officier allerent au devant d'eux. Les Hurons ayant avis de cette démarche allerent joindre les Anglois, sans faire semblant de rien, dans le dessein de les soûtenir; les Outaouaks demeurerent neutres. Nansouakoüet Chef prit seul le parti des François avec trente de ses gens. Les Hurons apprehendant que les Outaouaks qui étoient beaucoup plus nombreux dans le village qu'eux, ne fissent main basse sur leurs familles, n'osoient se battre comme ils avoient resolu, de maniere que les François se saisirent des Anglois & de leurs effets, qu'ils emmenerent à Michilimakinak. Ils avoient apporté beaucoup d'eau de vie, persuadé que c'étoit le plus grand attrait pour gagner l'estime des Sauvages, ils en burent une grande quantité, dont la plufpart s'enivrerent si fort que plusieurs en moururent. Il y avoit lieu d'apprehender qu'on ne distribua le reste aux Pouteouatemis, c'eût été un desordre qui au-

roit empêché le départ de tous ces Sauvages, qui ne respiroient qu'à se signaler contre les Iroquois. Un des François qui les avoit emmenez leur dit pour lors, c'est à ce coup qu'il faut que vous vous montriez genereux, vous avez écouté aveuglement la voix d'*Onontio* votre pere, qui vous exhorte à la guerre de l'Iroquois qu'il veut détruire. Vous ne vous êtes pas distinguez jusqu'à present des autres Nations qui vous ont fait acroire ce qu'ils ont voulu, & qui vous ont regardez beaucoup au dessous d'eux. Il faut maintenant que vous vous fassiez connoître, l'occasion en est favorable, les Outaouaks ne cherchent qu'à tirer les choses en longueur, ce qui les empêchera de voir la destruction des Iroquois. Nous prenons part à votre gloire, & nous serions fâchez que vous ne fussiez pas témoins du combat qui se donnera contre les Tsonnontouans : vous êtes des hommes guerriers, vous pouvez démentir vos Alliez qui ne sont pas si courageux que vous ; croyez qu'*Onontio* saura bien faire le discernement de votre valeur. Nous sommes partie François, partie Pouteouatemis, & de la Baye, nous sommes d'autres vous même, qui vous prions de ne pas boire d'eau de vie, elle empêche la force de l'homme, elle le

rend ſans eſprit & incapable d'agir. L'anglois eſt le pere de l'Iroquois, cette boiſſon eſt peut-être empoiſonnée, vous venez même de voir combien d'Outaouaks en ſont morts.

Les Chefs goûterent ce diſcours, & inſpirerent beaucoup d'averſion à leur jeuneſſe pour l'eau de vie. Les Outaouaks differoient cependant leur départ, & amuſoient inſenſiblement ces peuples, ils les aſſemblerent à l'inçû des Peres Jeſuites & du Commandant François, ils leur preſenterent un quart d'eau de vie de vingt-cinq pots, & leur dirent nous ſommes tous freres, qui ne devons faire qu'un corps & n'avoir qu'un même eſprit, les François nous invitent d'aller à la guerre contre l'Iroquois, ils veulent ſe ſervir de nous pour nous faire leurs Eſclaves : quand nous aurons contribué à les détruire ils nous feront comme ils font à leurs bœufs qui mettent à la charuë & leur font labourer la terre ; laiſſons-les agir ſeuls, ils ne viendront pas à bout de les défaire, c'eſt le moyen d'être toûjours maîtres de nous : voila un baril d'eau de vie pour vous déterminer ſur les propoſitions que nous eſperons que vous executerez.

Les guerriers ſe leverent d'un grand ſang froid ſans répondre, leur ayant laiſſé

le baril d'eau de vie, ils vinrent trouver deux autres des principaux François qui les avoient accompagnez, aufquels ils donnerent avis de tout ce qui s'étoit passé. On alla les haranguer le lendemain avant le jour, on les harangua de persister dans leurs bons sentimens. Les Outaouaks revinrent toûjours à la charge, ils renvoyerent de rechef le baril d'eau de vie aux Pouteouatemis; ceux-ci avoient bien envie d'en boire, car l'on peut dire que c'est la liqueur la plus délicieuse dont on puisse les régaler, cependant ils n'osoient en goûter. Ils allerent trouver ces François & leur raconterent ce qui s'étoit passé de nouveau. Les François ennuyez de toutes les sollicitations des Outaouaks, entrerent dans la cabane du Pouteouatemis, où étoit l'eau de vie. Ce Sauvage leur demanda ce qu'ils vouloient qu'ils en fissent ? Voila; leur répondirent-ils, en brisant le baril avec une hache, ce que vous en devez faire. Il faut que vous en fassiez de même sur l'Iroquois quand vous serez au combat, que vous les frapperez de vos cassetêtes, que vous les tuërez sans épargner les enfans au berceau. Gommez vos canots ce matin, nous nous embarquons & nous n'attendons personne. Les Outaouaks voyant que les canots étoient prêts, de-

manderent un jour de temps pour être de la partie, mais l'on passa outre. La flotte des Pouteouatemis partit donc en bon ordre, ayant toûjours des découvreurs qui couvroient la marche. Quand ils furent fort avancez dans le lac Herier ils aborderent un Camp nouvellement abandonné, où l'on avoit laissé une grande quantité de barils d'eau de vie défoncez. Ils en vinrent donner avis au Commandant François, qui envoya à la découverte de toutes parts pour tâcher de découvrir quelqu'un. L'on remarqua un Chaoüanon qui s'étoit égaré dans le bois à la chasse, il étoit d'un parti de gens de sa nation d'Islinois & de Miamis, qui avoient accompagnez les François de Michilimakinak, qui alloient joindre l'armée de Mr. de Denonville; il déclara qu'il avoit rencontré la veille trente Anglois qui y venoient traiter de l'eau de vie & des marchandises, ayant avec eux des Hurons & des Outaouaks, qui avoient été pris par les Iroquois, que Messieurs de la Forêt & le Chevalier de Tonti Gouverneur des Islinois, avoient fait main basse sur les Anglois, que leurs effets avoient été partagez, que les François s'étoient reservez l'eau de vie, dont ils s'étoient presque tous enivrez, que des Loups & des Sokokis

qui étoient avec ces Hurons avoient voulu les engager de tuër les François, qu'ils disoient être fort avaricieux, vendant leurs marchandises bien plus cher que les Anglois ; & que ces mêmes Loups & Sokokis avoient détourné plus de douze cens de nos Alliez du dessein qu'ils avoient eû de se joindre aux François. L'on ne fut pas surpris de l'entreprise des Anglois, puisqu'ils ont toûjours fait ce qu'ils ont pû pour débaucher nos Alliez, mais ils y ont trés peu réüssi. L'on se rembarqua pour tâcher de joindre cette petite armée. Aussitôt que l'on eut doublé une pointe on apperçût de la fumée, on détacha un canot pour donner avis de l'arrivée des Pouteouatemis. A mesure que l'on approchoit du Camp l'on entendit de toutes parts des décharges de mousqueterie que l'on faisoit aux dépens des Anglois, en réjoüissance de la jonction des troupes Auxiliaires qui s'alloit faire. Aprés s'être donné de part & d'autre tous les témoignages possibles d'amitié l'on part tous ensemble & l'on arriva à Niagara, où l'on fit un reduit jusqu'à ce que l'armée de Mr. de Denonville fut arrivée. Une Barque parut le lendemain dans le lac Frontenac, & l'on vit arriver les Outaouaks qui venoient par terre, ayant laissé les canots au lac Huron.

La honte de n'avoir pas suivi les Pouteouatemis les avoit fait rentrer en eux-mémes. La Barque étoit chargée de munitions de guerre & de bouche pour toutes les nations ; on la renvoya pour donner avis inceſſament à Mr. de Denonville de leur arrivée. Les Outaouaks firent des canots pour ſe mettre en état de partir avec les autres. Tout le monde s'embarqua pour aller joindre l'armée Françoiſe, qui devoit mettre pied à terre vis à vis les villages des Iroquois , afin de faciliter la décente des troupes Auxiliaires. Celles-ci étans proche des Tſonnontouans apperçûrent la flotte Françoiſe qui venoit vent arriere.

Pluſieurs canots & bâteaux ſe rendirent maîtres du rivage : les Iroquois déja avertis de tous ces mouvemens prévoyoient une fâcheuſe cataſtrophe. Mr. de Denonville ayant donné tous les ordres neceſſaires pour la garde des canots , marcha avec toute l'armée du côté de Tſonnontouan ; elle fut chargée à trois quarts de lieuës de là par une Ambuſcade de cinq cens guerriers. Il ſe fit pour lors de part & d'autre un feu trés violent ; il y eut un grand deſordre parmi les Troupes & la Milice, mais les Alliez qui faiſoient l'Avantgarde ſoûtinrent ſi vigoureuſement ce Choc qu'ils forcerent l'Ambuſcade de Denonville qui

crût que l'Avantgarde avoit plié, voulut faire avancer le gros de l'armée pour la soûtenir, mais l'éfroi s'y mit qui causa beaucoup de trouble, ce qui empêcha que les Alliez ne taillassent en pieces ces cinq cens Iroquois. Le coup de mousquet que reçût le Pere Anjalran Jesuite, Aumônier des troupes Auxiliaires, au travers des cuisses, est une preuve du zéle & de l'ardeur avec laquelle il les encourageoit le Crucifix à la main. On fut touché le lendemain de voir que les Iroquois eussent prévenu la resolution que l'on avoit eû de les passer tous au fil de l'épée, car ayant eux-mêmes mis le feu dans leurs villages ils avoient tous pris la fuite, à la reserve de deux vieillards, qui aprés avoir été lapidez furent coupez en morceaux & mis dans une chaudiere, desquels ils firent un grand festin. Le seul avantage que l'on tira de cette grande entreprise fut de ravager toutes les campagnes, ce qui causa une grande famine parmi les Iroquois, qui leur fit perir bien du monde dans la suite. Tout étant ruïné l'armée reprit le chemin de Niagara. Mr. de Deoonville y fit faire un Fort où il laissa pour Commandant Mr. des Bergers Capitaine des Troupes, avec cent François en garnison, & congedia les Alliez, ausquels il dit que le Fort & celui de Fron-

Frontenac leurs ſerviroient d'aſile lors qu'ils auroient beſoin de vivres & de munitions pour aller contre l'Iroquois.

Les Voyageurs François qui s'étoient trouvez chez les Alliez vinrent à Montreal pour y prendre de nouvelles marchandiſes : l'on eût avis en même temps que l'Egliſe des Miſſionnaires de la Baye & une partie de leurs bâtimens avoient été brûlez. Il y eut des François qui perdirent extrémement dans cette incendie. Le ſieur Perrot y perdit pour plus de quarante mille francs de Caſtors.

Les troupes Auxiliaires étant de retour à leur païs firent le recit de leur campagne, ils donnerent une grande idée de la valeur d'*Onontio*, qui avoit forcé les Iroquois à mettre eux-même le feu à leurs villages à la premiere nouvelle de ſon arrivée. Les Loups & les Sokokis qui avoient donné une ſi mauvaiſe impreſſion des François à certains peuples, ſe retirerent adroitement de ces guerriers, pour n'être pas traitez eux-même en Iroquois. Ils paſſerent par une petite riviere qui ſe décharge dans le Miſſiſipi, & ſe rendirent dans leur païs natal. Tous ceux qui avoient pris leur parti s'en repentirent. Cent Miamis partirent d'un propos déliberé pour reparer la faute qu'ils avoient commiſe de

ne s'être pas trouvé à la marche generale, ils se flâtoient du moins de trouver en certain endroit de chasse quelque parti d'Iroquois accablé de faim & de miseres : ils se rendirent en chemin faisant à Niagara, où ils trouverent la garnison Françoise morte de faim, à la reserve de sept ou huit personnes ; ce contre-temps les empêcha de passer outre. Ils garderent ce Fort pendant l'Hiver, jusqu'à ce que l'on eut retiré les François qui en étoient réchapez.

Treize masкoutechs impatiens de savoir si ce que les Loups & les Sokokis leur avoient dit aussi contre les François étoit veritable, partirent pendant la marche generale pour s'informer de la verité du fait, ils rencontrerent trois Esclaves Miamis ; qui dans la déroute des Iroquois s'étoient échapées. Les Masкoutechs s'en retournant avec ces femmes ils trouverent deux François qui venoient des Islinois chargez de peaux de Castors, ils les tuërent & brûlerent leurs corps afin de cacher leur assassinat ; ils tuërent aussi les Miamis & les brûlerent, & en apporterent les chevelures. Quand ils furent arrivez à leur village ils firent trois cris de morts de ceux que l'on fait ordinairement quand on a remporté quelque avantage sur l'ennemi. Ils donnerent à leurs Chefs ces trois che-

velures qu'ils dirent être d'Iroquois, & deux fuſils qu'ils n'avoüerent pas être aux François. Ces Chefs les envoyerent aux Miamis, qui leurs firent en reconnoiſſance pluſieurs preſens. D'autres François qui revenoient des Iſlinois reconnurent les fuſils de leurs camarades, & n'en ayant pas de nouvelles ils accuſerent les Miamis de les avoir aſſaſinez. Ceux-ci s'en défendirent diſant que les Maſkoutechs leur en avoient fait preſent avec trois chevelures d'Iroquois. Les François leur firent de grandes excuſes du ſoupçon qu'ils avoient eû qu'ils euſſent été les auteurs de la mort de ces deux François, crurent qu'aparemment ils étoient tombez entre les mains des Iroquois, que les Maſkoutechs avoient trouvez en chemin.

Monſieur le Marquis de Denonville qui avoit humilié la nation la plus fiere & la plus redoutable de toute l'Amerique, ne ſongea plus qu'à rendre heureux le peuple dont le Roi lui avoit confié la conduite, il étoit perſuadé que le commerce ne pourroit mieux ſe ſoûtenir qu'en renvoyant aux Outaouaks tous les Voyageurs qui avoient laiſſé leurs effets pour ſe rendre à Tſonnontouan. Il envoya auſſi quarante François aux Nadouaiſſioux, nation la plus éloignée, qui ne pouvoit faire commerce

avec nous aussi facilement que les autres nations, les Outagamis s'étoient vantez de nous en fermer le passage. Ces derniers François étant arrivez à Michilimakinak, apprirent que les Hurons avoient défait un parti de quarante Iroquois, dont ils avoient fait prisonniers la plus grande partie à qui ils avoient donné la vie. Tous les peuples de ces quartiers étoient fort allarmez d'un coup que les Outagamis avoient fait sur des Sauteurs. Les premiers ayant appris que les François étoient à la Baye des Puans, envoyerent à Mr. du Luth Capitaine des Troupes, trois Députez, pour le prier de venir chez eux. Il leur fit réponse qu'il ne vouloit pas se mêler d'eux, n'y d'accommoder leurs démêlez avec les Sauteurs, qu'ils alloient passer par leur riviere, qu'ils avoient trois cens fusils chargez pour tirer sur eux s'ils vouloient lui faire le moindre obstacle. Ils voulurent se justifier sur ce que leurs Alliez jaloux d'eux, avoient fait tous leurs efforts pour les rendre odieux à la nation Françoise. Qu'il étoit vrai que quelque parti de leurs jeunes gens allant en guerre contre les Nadouaissioux, avoient rencontré sur les terres ennemies des Sauteurs, sur lesquels ils avoient pris trois filles & un jeune homme, que les gens de la Baye les leur ayant

demandez ils n'avoient pû les leur refuser, parce que les Chefs l'attendoient pour les lui remettre. Ce Commandant leur dit qu'il ne vouloit point leur déclarer ſa penſée puiſqu'ils l'avoient trompé ſi ſouvent ; il continua ſa route vers les Nadouaiſſioux. Il appercût peu de temps aprés un canot de cinq hommes qui venoit à toutes rames : c'étoit les Chefs des Outagamis qui vinrent accoſter le ſien avec des ſentimens ſi penetrez de douleur, qu'il ne pût s'empêcher de ſe rendre à leur village ; la réponſe qu'il avoit faite aux trois Députez avoit cauſé une ſi grande conſternation qu'ils en étoient inconſolables. Il étoit de leur interêt d'être bien dans l'eſprit des François, dont ils recevoient tous les ſecours poſſibles, & parce que dés lors que le commerce auroit ceſſé avec eux ils ne pouvoient s'attendre qu'à être l'opprobre & la victime de leurs voiſins. Le Commandant entra dans la cabane du Chef, qui fit boüillir du chevreüil : quand il fut cuit on mit devant lui la chaudiere & de la viande cruë, pour régaler tous les François. Il dédaigna d'en manger, parce que cette viande, diſoit-il, ne lui donnoit pas de l'eſprit, & que quand l'Outagamis ſeroit raiſonnable il en auroit. Ils comprirent bien le ſens de ce compliment. Ils firent venir

aussi-tôt les trois Filles & le jeune Sauteur. Le Chef prenant la parole dit, voici en quoi l'Outagamis peut être raisonnable, aye de l'esprit il en a, il vomit la viande qu'il a eû dessein de manger, car il s'est souvenu que tu le lui as défendu, & l'ayant entre ses dents il la crache, il te prie de la remettre où il l'a prise. Le François leur dit qu'ils avoient bien fait de les avoir conservez, qu'il se souvenoit du casse-tête qui leur avoit été donné de la part d'*Onontio* leur pere, qu'il leur avoit déclaré en leur donnant qu'ils n'eussent à s'en servir d'orénavant que sur les Iroquois; que eux-mêmes l'avoient assuré qu'ils joindroient les François au détroit, cependant qu'ils s'en étoient servis pour fraper sur son corps & maltraiter les familles du Sauteur qui avoit été en guerre avec eux. Il les avertit de n'être plus des fols & des extravagans, qu'il accommoderoit encore une fois cette affaire, qu'ils se tinssent en repos, que le Sauteur lui obeïra puisqu'il n'avoit tué personne, & qu'ils rendoient leurs gens. Il leur ordonna de chasser aux Castors, & leur dit que s'ils vouloient être protegez d'*Onontio* ils devoient s'appliquer uniquement à faire la guerre aux Iroquois. On leur laissa quelques François pour entretenir le commerce, & le reste s'embarqua.

Les Pouteatemis couperent à travers des terres pour se rendre avec plus de diligence à un portage qui est entre une riviere qui décend à la Baye & celle d'Ouiskouch, qui se perd dans le Missisipi, vers le quarante-troisiéme degré de latitude, pour y recevoir ces François. Quand ceux-ci en furent à douze lieuës ils furent arrêtez par les glaces. Les Pouteouatemis impatiens de savoir ce qui leur seroit arrivé, vinrent au devant d'eux, & les trouverent dans un enchaînement de glaces dont ils avoient bien de la peine à se debarasser. Ils envoyerent incessament à leur village pour faire venir deux cens hommes, afin de transporter toutes les marchandises sur le bord de la riviere Ouiskouch, qui n'étoit plus glacée. Les François allerent aprés aux Nadouaissioux, en remontant le Missisipi. On fit avertir les Sauteurs que l'on avoit retiré leurs Filles des mains des Outagamis. Quatre les vinrent querir à la Baye où elles étoient, & en témoignerent aux François toute la reconnoissance possible. Ils eurent lieu d'être fort satisfaits, mais il leur arriva encore un contre-temps bien fâcheux, qui est qu'étant prêts de se rendre chez eux, des Outagamis qui étoient à la découverte tomberent sur eux, sans savoir qui ils étoient. L'épouvente

les surprit qui les fit abandonner les trois Filles. Les Outagamis n'oserent les reconduire chez elles, parce qu'ils avoient peur d'être mangez, & ne voulant pas les exposer seules à se perdre dans les bois ils les emmenerent chez eux, en les considerant comme des Filles libres.

Aussi-tôt que les Nadoüaissioux virent que les rivieres étoient navigables ils décendirent au poste des François, & emmenerent le Commandant à leur village, où il fut reçû avec pompe, à leur mode. On le porta sur une robe de Castors, accompagné d'un grand cortege de gens qui tenoient chacun un Calumet, chantant les chansons d'Alliance & du Calumet. On lui fit faire le tour du village & on le mena dans la cabane du Chef. Comme ces peuples ont le don de pleurer & de rire quand ils veulent, plusieurs vinrent dans le moment pleurer sur sa tête avec la même tendresse que lui témoignerent les Ayoës la premiere fois qu'il entra chez eux. Au reste ces pleurs n'amolissent pas leurs ames, & ils sont trés bons guerriers; ils passent même pour être les plus braves de toutes ces contrées. Ils ont guerre avec toutes les nations, à la reserve des Sauteurs & des Ayoës, & même bien souvent ces derniers ont des differens avec eux.

A peine eſt-il jour que les Nadouaiſſioux ſe baignent dans leur riviere, & en font autant à leurs enfans qui ſont en maillot, leur raiſon eſt qu'ils s'accoûtument inſenſiblement à être prêts à la moindre allarme. Ils ſont de belle taille, & leurs femmes ſont extrémement laides ; ils les regardent comme des Eſclaves, jaloux d'ailleurs & fort ſuſceptibles de ſoupçons, dont arrive bien des querelles, & la pluſpart du temps ils en viennent à des combats generaux entr'eux, qui ne s'appaiſent qu'aprés beaucoup de ſang répandu. Ils ſont fort adroits dans leurs canots ; ils ſe battent juſqu'à la mort lors qu'ils ſont environnez de leurs ennemis, & quand ils trouvent lieu à s'échaper ils ſont fort allertes. Leur païs eſt un labirinte de marais, qui les mettent en été à l'abri de l'inſulte de leurs ennemis. Quand on s'y eſt engagé en canot on ne ſauroit trouver ſon chemin pour aller à leur village, ou il faut être Nadouaiſſiou, ou avoir extrémement pratiqué ce païs pour en venir à bout. Les Hurons ont lieu de ſe ſouvenir d'une avanture tout à fait plaiſante qui arriva à cent de leurs guerriers, qui étoient allez leur faire la guerre. Ceux-ci s'étant engagez dans un marais furent découverts. Ils apperçûrent les Nadouaiſſioux qui les enveloppoient,

ils se cacherent où ils purent au milieu des joncs, n'ayant que la tête hors de l'eau pour pouvoir respirer. Les Nadouaissioux ne sachant plus ce qu'ils étoient devenus tendirent des filets à Castors dans les langues de terre qui separoient leurs marais, ausquels ils attacherent des grelots Les Hurons s'imaginant que la nuit leur seroit fort favorable pour se tirer d'affaire, se trouverent embarassez parmi tous ces filets. Les Nadouaissioux qui étoient en ambuscade entendant le son des grelots donnerent sur eux, sans qu'il en pût échaper qu'un seul, qu'ils renvoyerent à son païs pour en porter la nouvelle. Ils sont fort lubriques, ils vivent de folles avoines qui sont abondantes dans leurs marais. Leur païs est aussi extrémement abondant en Castors. Les Kristinaux qui ont aussi l'usage de la Navigation, & leurs autres ennemis, les contraignent souvent à se retirer dans des lieux où ils ne vivent que de glands, de racines & d'écorce d'arbre.

Un de leurs Chefs voyant qu'il étoit resté trés-peu de François dans le Fort qui est proche d'eux, lors que toutes les nations marcherent contre l'Iroquois, leva un parti de cent guerriers pour le piller. Ce François témoigna à son retour le ressentiment qu'il avoit que l'on avoit agi si

mal pendant son absence. Les Chefs n'y avoient pas trempé, & peu s'en falut que l'on ne tua ce Chef;on le regarda du moins dans la suite avec beaucoup de mépris. Le renouvellement d'Alliance étant fait les François se retirerent à leur Fort. Il y en eut un qui se plaignit en partant qu'on lui avoit dérobé une caisse de marchandise; il étoit assez difficile de savoir qui avoit commis ce larcin: on se servit d'un stratagême assez particulier. Le Commandant François dit à un de ses gens de faire semblant d'aller chercher de l'eau dans une tasse en laquelle il mit de l'eau de vie.Comme l'on vit qu'il n'y avoit pas moyen de recouvrer la Caisse, on les menaça de brûler & de faire tarir les eaux de leurs marais; & pour confirmer l'effet de ces menaces on mit le feu à cette eau de vie: ils en furent si effrayez qu'ils s'imaginerent que tout alloit perir; les marchandises furent retrouvées & les François se rendirent enfin dans leur Fort. Les Outagamis qui avoient changé de village s'établirent sur le Missisipi depuis qu'ils se separerent (aux portages de la riviere de Ouiskauch) des François, qui avoient pris la route de Nadouaissiou.

Le Chef vint trouver le Commandant François, pour le prier de negocier la Paix

avec les Nadouaissioux. Quelques uns de cette nation vinrent traiter de la Pelleterie au Fort des François, où ils envisagerent ce Chef, qu'ils reconnurent pour un Outagamis. Les Nadouaissioux parurent surpris à cet abord, ils s'imaginerent en même temps, sans le témoigner, que les François tramoient quelque mauvaise affaire contre leur nation. Le Commandant les rassura, & leur presentant le Calumet dit que c'étoit le Chef des Outagamis que les François regardoient comme leur frere, depuis que sa nation avoit été découverte; que ce Chef ne devoit pas être suspect, parce qu'il étoit même venu leur proposer la paix par son entremise. Fumez, dit ce François, dans mon Calumet, c'est la mamelle avec laquelle *Onontio* allaite ses enfans. Les Nadouaissioux le prierent de faire fumer ce Chef, il le fit; mais quoi que le Calumet soit le simbole de l'union & de la reconciliation, l'Outagamis ne laissoit pas de se trouver embarassé dans cette conjoncture. Il avoüa depuis qu'il ne se sentoit pas pour lors trop assuré. Quand il eut fumé les Nadouaissioux en firent de même, ils ne voulurent rien décider, parce que n'étant pas Chefs il falloit en donner avis aux Capitaines. Ils lui témoignerent cependant

le

le regret de ce que ſa nation ſe fut laiſſée aller aux ſollicitations des Sauteurs, qui les avoient corrompus par preſens, & qui avoient fait rompre la Paix qu'ils avoient concluë. Cette négociation ne pût être terminée à cauſe du promt depart des François qui avoient ordre de s'en retourner à la Colonie. A peine furent-ils partis que les Chefs des Nadouaiſſioux arriverent & apporterent le Calumet de Paix, qui auroit été conclu ſi nos François à leur départ avoient oſé leur confier le chef des Outagamis. Les Outagamis avoient toûjours gardé les trois Filles des Sauteurs, dont j'ai déja parlé. L'apprehenſion où ils étoient de perdre entierement les bonnes graces des François, qui étoient trés mécontens de la guerre qu'ils avoient faite aux Sauteurs, les obligea de les prévenir par le recit qu'ils firent par toutes les circonſtances du ſejour de ſes Filles. On vit qu'il n'y avoit pas de leur faute ; on ſe chargea de les remener à leur nation.

Les Iroquois ayant été extrémement maltraitez à Tſonnontouan par Monſieur le Marquis de Denonville, prierent les Anglois de négocier leur Paix avec lui ; il étoit de l'interêt de ceux-ci que l'on ne troubla pas la tranquilité de leurs voiſins. Comme tout étoit encore paiſible par toute

l'Europe, les Anglois n'osoient se déclarer en faveur des Iroquois, ils étoient cependant trés sensibles à la maniere dont les François les traitoient, sans oser prendre leur parti, n'y les soûtenir. Le general François qui n'envisageoit que le repos de tous ses Alliez & des peuples de son gouvernement, fit dire aux Anglois qu'il vouloit bien accorder la Paix aux Iroquois, à condition qu'ils y seroient compris. Il envoya ses ordres de toutes parts afin que l'on suspendit le casse-tête, & que l'on arrêta tous les partis de guerre qui pourroient se soulever contr'eux. On avoit de plus envoyé des presens à toutes les nations, comme un gage de la bien-veillance que l'on leur témoignoit dans une conjoncture qui les interessoit si fort. Les Outaouaks étoient si outrez contre les Iroquois qu'ils passerent outre, ils leur firent la guerre plus que jamais. Les Islinois furent plus judicieux, car aussi-tôt qu'ils eurent reçû les ordres d'*Onontio* ils attacherent la hache, & comme ils ne vouloient pas être aussi dans l'inaction, ils partirent au nombre de douze cens guerriers contre les Ozages & les Accances, qui sont dans le bas du Missisipi, dont ils enleverent un village. Les nations voisines ayant été averties de cette irruption se joignirent ensemble, &

donnerent avec tant de vigueur sur eux, qu'ils furent contraints eux-mêmes de se retirer avec perte. Cet échec leur fut trés préjudiciable dans la suite du temps. Les Outaouaks qui avoient suivi leur caprice sans consulter les Commandans François qui étoient à Michilimakinak, ramenerent des prisonniers, l'on entendit de nuit au large des cris de morts. L'on apperçût le lendemain à l'Isle de Michilimakinak de la fumée dans leur Camp. Ils envoyerent un canot pour donner avis au village du coup qu'ils venoient de faire. Les Peres Jesuites y accoururent pour tâcher d'exempter les Esclaves d'une salve de coups de bâtons dont on les régale ordinairement à leur arrivée. Toutes leurs sollicitations ne purent les toucher, elles ne firent même qu'aigrir les esprits. Les canots qui étoient proche les uns des autres parurent, il n'y avoit qu'un homme qui ramoit dans chacun, pendant que tous les guerriers répondoient aux chansons des Esclaves, qui étoient debout le bâton blanc à la main. Il avoit des marques particulieres sur lui pour faire connoître ceux qui l'avoient pris. Ils aborderent insensiblement la terre avec poids & mesures. Lors qu'ils en furent proche le Chef du parti se leva dans son canot & harangua tous les

anciens qui les attendoient sur le bord de l'eau pour les recevoir ; & leur ayant fait un recit de sa campagne il leur dit qu'il les faisoit maîtres des prisonniers qu'ils avoient faits. Un vieillard qui étoit à terre prit la parole, & les congratula en des termes extrémement obligeans. Enfin les guerriers aborderent tout nuds, abandonnant au pillage, selon la coûtume, toutes leurs dépoüilles. Un ancien commanda neuf hommes pour conduire les prisonniers dans un lieu à part ; il y avoit cinq vieillards & quatre jeunes gens. Les femmes & la jeunesse se mirent aussi tôt en haye avec de gros bâtons, à peu prés comme l'on fait quand on passe quelque soldat par les baguettes. Les jeunes prisonniers qui étoient fort alertes gagnerent bien vîte du pied, mais les vieillards furent si maltraitez qu'ils en cracherent le sang. On ajugea les premiers à des maîtres qui leur donnerent la vie, mais les vieillards furent condamnez au feu. On les mit au *Manilion*, qui est l'endroit où l'on brûle les prisonniers, en attendant que les Chefs eussent decidé à quelle nation on les livreroit. Les Peres Jesuites & les Commandans étoient fort embarassez dans une occasion aussi délicate, car ils craignoient que les cinq nations Iroquoises ne se plai-

gnissent du peu de soin que les François avoient pris de leurs gens dans le temps qu'il s'agissoit d'une Paix generale. Ils envoyerent un grand Colliet de Porcelaine pour les racheter. Les Outaouaks répondirent insolemment qu'ils vouloient être maîtres de leurs actions sans dépendre de qui que ce soit. Le sieur Perrot qui étoit à Michilimakinak avec les trois Filles Sauteuses, avoit un grand ascendant sur l'esprit de ces peuples, on l'engagea d'en faire lui-même la demande. Il fut à la cabane du Conseil de Guerre avec un Collier, accompagné de ceux qui avoient presenté le premier. Il passa auparavant par le *Manilion*, où chantoient les prisonniers qui attendoient leur sort : il les fit asseoir & leur dit de cesser leurs chansons. Quelques Outaouaks leur dirent brusquement de continuer. Perrot leur repliqua qu'il prétendoit qu'ils se tussent, & il les fit effectivement taire, disant aux Esclaves qu'il alloit être bien-tôt maître de leur corps. Il entra au Conseil où il trouva tous les anciens qui avoient déja porté jugement. L'un devoit être brûlé à la Baye des Puans, le second au Saut, & les trois autres à Michilimakinak. Perrot ne se déconcerta pas pour cela, il mit son Collier de Porcelaine à une perche en en-

trant, & leur parla à peu prés de cette ſorte.

Je viens couper les liens aux chiens, je ne veux pas qu'ils ſoient mangez, j'ai pitié d'eux puiſque mon pere Onontio *en a pitié, & même il me l'a commandé. Vous autres Outaouaks vous êtes comme des Ours que l'on apprivoiſe, quand on leur donne un peu de liberté ils ne veulent plus connoître ceux qui les ont élevez. Vous ne vous ſouvenez plus de la protection d'*Onontio*, ſans laquelle vous n'auriez point de terre : je vous y conſerve & vous vivez paiſiblement. Lors qu'il vous demande quelques ſoumiſſions vous voulez le maîtriſer & manger la chair de ces gens-là qu'il ne veut pas vous abandonner. Prenez garde que vous ne les puiſſiez avaler & qu'*Onontio *ne vous les arrache violemment d'entre les dents; je vous parle en frere, & je croi avoir pitié de vos enfans en coupant les liens à vos priſonniers.*

Ce diſcours ne paroiſſoit pas fort obligent pour obtenir une grace de cette nature, il eut cependant tout le ſuccez que l'on pouvoit ſouhaiter. En effet, un des Chefs prit la parole & dit, *voila le maître de la terre qui parle, ſon canot eſt toûjours rempli de priſonniers qu'il delivre, que lui pouvons-nous refuſer.* Ils envoyerent que-

rir aussi-tôt les prisonniers, ausquels on accorda la vie en plein conseil.

La liberté dont ces cinq vieillards venoient de joüir étoit un effet du hasard, ou plûtôt du caprice ; il faut avoir beaucoup de politique pour ménager ces peuples qui s'écartent aisément de leur devoir : il ne faut pas tant les flâter ; il ne faut pas aussi les mettre au desespoir, on ne les ménage que par des raisons solides & convaincantes qu'il faut leur insinuër, sans les épargner quand ils ont tort, il faut cependant que l'esperance les soûtiennent, leur faisant entendre qu'on les récompensera quand ils l'auront merité.

Comme toutes les nations devoient envoyer des Députez à Montreal pour se trouver à la Paix generale, les Outaouaks jugerent à propos d'envoyer à Mr de Denonville deux de ces affranchis, afin qu'un exemple si autentique de leur generosité pût éclater dans le Conseil general. Ils souhaiterent que Perrot les fit voir auparavant dans leur païs, afin d'engager par là les cinq nations à ne plus faire d'acte d'hostilité sur eux, mais à se donner bien de garde de se servir de cette voye sans l'ordre du general. Il leur dit qu'il ne connoissoit pas de porte ouverte chez les Iroquois que celle qui étoit frayée par le che-

min ordinaire, que c'étoit la seule par laquelle il pouvoit entrer, & que dés lors qu'il auroit accés dans la cabane d'*Onontio*. & qu'il se seroit chauffé à son feu, s'il vouloit ouvrir celle de l'Iroquois il iroit porter sa parole dans tous ses villages s'il là lui commandoit. Les Outaouaks goûterent ces raisons, ils lui recommanderent les interêts de la nation, & le prierent de porter la parole de leur part au Conseil general. Ils lui donnerent la *Petite Racine*, un de leurs Chefs, qui avoit seulement ordre de faire le rapport de toutes les Déliberations, ils l'assurerent que s'il étoit tué malheureusement dans la route par les Iroquois ils vangeroient sa mort, & qu'ils ne consentiroient jamais à une Paix, qu'ils n'eussent immolé auparavant à son ombre plusieurs de leurs familles. C'étoit à la verité la preuve la plus convaincante de l'estime qu'ils avoient pour lui, mais les affaires de la Colonie changerent bien de face; si les Etats les plus puissans sont quelquefois sujets aux révolutions, disons que les païs éloignez les mieux affermis sont aussi exposez à de cruels catastrophes. En effet, le Canada qui n'avoit jamais été si florissant, se trouva pour ainsi dire tout à coup la proye de ses ennemis; toutes les nations qui enten-

doient parler du nom François ne respiroient que les moyens de faire alliance avec lui. Celles qui lui étoient déja connuës trouvoient qu'il étoit bien doux d'être sous sa protection. Ses ennemis d'un autre côté se voyoient humiliez à la face d'une infinité de peuples. Les Anglois même touchez du desastre de leurs amis, imploroient en quelque façon les bonnes graces de celui qui les avoit châtiez. Rien n'étoit donc plus glorieux à Mr le Marquis de Denonville, mais rien ne fut plus touchant que lors qu'il vit entierement la desolation dans le centre de son gouvernement. Ce fut lors que les Iroquois vinrent tout à coup à l'Isle de Montreal au nombre de quinze cens guerriers ; ils y passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent dans l'espace de sept lieuës, ils s'étoient rendus maîtres de la campagne à la faveur des bois, & personne ne pouvoit mettre pied à terre le long du fleuve qu'il ne fut pris où tué. Ils se répandirent dans tous les quartiers avec la même rapidité que feroit un torrent. Rien ne pouvoit resister à la fureur de ces Barbares, quelque mouvement que l'on fit pour donner du secours à ceux que l'on voyoit enlever, où pour tenir tête aux differens partis. On étoit contraint de se renfermer aussi-tôt

dans deux méchans petits Forts, & si les Flamands ne les eussent avertis de se donner de garde de s'attacher aux Forts, l'on peut dire qu'ils en seroient venus à bout avec la même facilité qu'ils firent de toutes les habitations qu'ils ravagerent. La campagne fut desolée, la terre étoit couverte de toutes parts de cadavres, & ils emmenerent six vingt prisonniers, dont la plusspart furent brûlez : ce sont des disgraces qui ne doivent pas donner la moindre atteinte à la gloire d'un General. Il n'est pas surprenant que des Sauvages viennent faire des courses & des irruptions dans un si vaste païs. L'adresse de ces peuples est d'éviter les combats en raze campagne, parce qu'ils ne savent pas donner des Batailles n'y faire des Evolutions, leur maniere de faire des Batailles est tout à fait differente de celle de l'Europe. Les bois sont les retraites les plus assurées, où ils combattent avec avantage, car l'on convient que ces quinze cens guerriers auroient taillé en pieces plus de six mille hommes s'ils se fussent avancez dans les montagnes où ils étoient. Il n'y a pas de troupes telles qu'elles soient dans l'Europe qui puissent en venir à bout, non pas même en nombre égal mais beaucoup superieures.

CHAPITRE XVII.

Les Iroquois viennent demander la Paix à Monsieur le Marquis de Denonville, & causent en même temps une entiere desolation dans l'Isle de Montreal.

LA *Petite Racine* qui étoit venuë de la part de sa nation pour être Témoin de tout ce qui se passeroit au Conseil general de la Paix, trouva un changement bien extraordinaire ; il traita les Pelleteries qu'il avoit apportées & s'en retourna promptement. Monsieur de Denonville fit partir un canot avec lui, par lequel il envoya ses ordres à Mr. de la Durantaye, Commandant de Michilimakinak. Ce Chef à son retour causa une allarme universelle. Les Outaouaks firent savoir à toutes les nations le desordre qui étoit arrivé chez les François, prierent tous les Chefs de se trouver à Michilimakinak, pour consulter ensemble sur les mesures qu'ils devoient prendre dans l'état malheureux où ils alloient être plongez. Ils resolurent dans leur Conseil general d'envoyer à Tsonnontouan des Députez, avec deux de ces vieillards Iroquois affranchis,

pour assurer les Iroquois qu'ils ne vouloient plus avoir de liaison avec les François, & qu'ils vouloient avoir avec eux une étroite alliance.

Les Hurons firent semblant de ne pas donner dans la Revolte des Outaouaks ; la politique de ces peuples est si judicieuse qu'il est extrémement difficile d'en penetrer le secret. Lors qu'ils font quelque entreprise remarquable contre une nation qu'ils apprehendent, particulierement contre les François, ils semblent former deux partis, les uns conspirent & les autres s'y opposent : si les premiers réüssissent dans leurs projets, les autres approuvent & soûtiennent ce qui a été fait : si leurs desseins sont traversez, ils se jettent de l'autre parti ; de sorte qu'ils parviennent toûjours à leur fin. Mais il n'en fut pas de même dans cette rencontre, le raport de la *Petite Racine* les effraya si fort, que n'y les Jesuites, n'y le Commandant, ne pûrent calmer ces esprits, qui leur reprocherent, avec les injures les plus atroces, que les François les avoient abusez. Les affaires devinrent en un si pitoyable état que Mr. de la Durantaye eut besoin de toute son experience & de toute sa bonne conduite pour conserver son Fort & maintenir les interêts de la Colonie, que tout

autre

autre que lui auroit abandonné, car les Sauvages sont inconstans, ils prennent ombrage de tout, ils s'accommodent au temps. & ne sont souvent amis qu'autant que le caprice & leur propre interêt les font agir; il faut savoir les prendre par leur foible, & profiter de certains momens quand on veut venir à bout de ses desseins.

Peu de temps aprés Monsieur le Marquis de Denonville fut rapellé à la Cour, Sa Majesté l'ayant fait Sous-Gouverneur de Monseigneur le Duc de Bourgogne. Monsieur le Comte de Frontenac lui succeda, & arriva en Canada à la fin d'Octobre 1689. Monsieur de la Durantaye qui étoit resté à Michilimakinak, dépêcha un canot au nouveau Gouverneur pour lui faire part de tous les mouvemens des Outaouaks, & comme l'on ne demeure dans le poste qu'il occupoit que pendant un temps, Mr. de Frontenac envoya Mr. de Louvigni pour l'aller relever. Ce General crût d'abord qu'il étoit à propos de faire savoir son arrivée à toutes les nations.

Perrot fut celui sur qui il jetta les yeux pour cela; il lui ordonna en même temps de travailler à pacifier les troubles que les Outaouaks auroient pû causer de toutes parts. Il le fit donc partir avec Mr de Louvigni, qui tailla en pieces à cinquante

lieuës de Montreal un parti de soixante Iroquois, dont il envoya trois prisonniers à Mr de Frontenac, & emmena un autre avec lui. Il enleva aussi beaucoup de chevelures pour les faire voir aux Outaouaks, dans l'esperance de donner jour à quelque racommodement, mais ces peuples avoient déja pris les devants, pour ne pas s'attirer l'indignation des Iroquois. On apprit dans la route par des Missisakis que la *Petite Racine* étoit allé en Ambassade chez les Iroquois avec deux Chefs, que l'on n'en avoit pas entendu parler depuis, à la reserve d'un que l'on disoit devoir encore partir. Ces nouvelles engagerent Mr de Louvigni d'envoyer à Michilimakinak deux canots avec Perrot, pour avertir les François de son arrivée. Celui-ci en étant à la vûë mit Pavillon blanc, & fit faire de grands cris de *vive le Roi.* Les François jugerent par là qu'il venoit quelque bonne nouvelle de Montreal. Les Outaouaks accoururent sur le bord du rivage, ne comprenant rien à toutes ces exclamations, se persuadant toûjours que nos affaires étoient en trés-mauvais état, ils eurent assez de politique de dire qu'ils vouloient recevoir en guerriers les François qui alloient venir. On les avertit que nos manieres étoient differentes des leurs, l'on

ne vouloit pas qu'ils se jettassent dans nos canots pour les piller, comme ils le pratiquent à l'égard des nations qui revenant victorieuses de quelque expedition militaire, abandonnent tout ce qui est dans leurs canots : on vouloit qu'ils se contentassent de recevoir les présens. On alla avertir Mr de Louvigni que l'on devoit le recevoir en ordre de bataille avec tous les François qu'il amenoit ; on prit toutes sortes de précautions pour n'être pas la dupe de ces peuples qui auroient pû faire main basse quand on y auroit pensé le moins. Les canots parurent, celui dans lequel étoit l'esclave Iroquois étoit à la tête ; on le fit chanter tout debout, selon l'usage. Les Nepicirinïens qui avoïent accompagné les François répondoient conjointement en cadence avec de grands *Sassakoues*; suivis de décharge de mousqueterie. Cent François de Michilimakinak s'étoient mis sous les armes sur le bord de l'eau au pied de leur village, n'ayant que de la poudre dans leurs fusils, avec cette précaution d'avoir balle en bouche. Cette flotte qui venoit en bon ordre, comme si elle eut voulu faire décente en païs ennemi, approchoit insensiblement. Lors qu'elle fut proche du Village des Outaouaks elle arrêta, & l'on fit chanter l'Iroquois,

que l'on accompagna de sálve de mousquequeterie, ausquels les Outaouaks répondirent : on coupa aprés droit au village des François, sans vouloir débarquer à celui-ci. Les Outaouaks coururent tous en bataille jusqu'au lieu du débarquement, pendant que ceux de la flotte répondoient aux chansons du prisonnier avec de grandes huées & des décharges de mousqueterie, & que d'ailleurs les François de Michilimakinak faisoient les leurs. Enfin quand il fallut aborder à terre Mr de Louvigni fit charger à balle & débarquer les armes à la main ; les Outaouaks étant un peu loin du bord, sans faire d'autre mouvement.

Les Hurons qui avoient paru fort attachez à nos interêts au milieu de la Conspiration Generale des Outaouaks (quoique de tout temps ils ayent été fort chancelans) demanderent cet Esclave pour le faire brûler : ceux-ci furent jaloux de cette preference. Les premiers qui étoient fort politiques lui donnerent l'avis, aprés beaucoup de déliberations, s'il seroit *mis à la chaudiere*. Leur but étoit que si la Paix se faisoit avec les Iroquois, ils se rendroient agreables dans leur esprit par le service signalé qu'ils auroient rendu à un de leur chef qu'ils auroient tiré du feu, mais l'on

penetra bien leur dessein. Les Outaouaks qui étoient fort piquez ne pûrent s'empêcher de dire qu'il l'auroit fallu manger. Cet Iroquois fort surpris qu'une petite poignée d'Hurons qu'ils auroient rendus Esclaves eux-mêmes, eut du prévaloir dans une conjoncture d'éclat.

Le Pere Missionnaire des Hurons prévoyant que cette affaire auroit peut être une suite qui pourroit être préjudiciable aux soins qu'il prenoit de leur instruction, demanda qu'il lui fut permis d'aller à leur village pour les obliger de trouver quelque moyen qui fut capable d'appaiser le ressentiment des François. Il leur dit que ceux-ci vouloient absolument que l'on mit l'*Iroquois à la chaudiere*, & que si on ne le faisoit on devoit venir le leur enlever dans leur Fort. Quelques Outaouaks qui étoient par hasard au Conseil, dirent que les François avoient raison. Les Hurons se trouverent pour lors obligez de prier ce Pere de dire aux François de leur part qu'ils demandoient un peu de delai pour pouvoir l'attacher au Poteau. Il l'y lierent & commencerent à lui fumer les doigts, mais cet Esclave leur fit paroître trop tôt la foiblesse de son courage par les larmes qu'il versa, ils jugerent qu'il étoit indigne de mourir en guerrier, &

ils le passerent par les armes.

On fit assembler les Chefs de toutes les nations de Michilimakinak dans la maison des Peres Jesuites, on mit devant chacun d'eux un present de fusils, de poudre, de bales & de tabac, on leur representa l'aveuglement où ils étoient de quitter les interêts de la nation Françoise pour embrasser ceux des Iroquois, qui ne respiroient que cette desunion; qu'*Onontio* qui avoit tous les sujets du monde de les abandonner étoit cependant touché de compassion pour des enfans qu'il vouloit faire rentrer en eux-même; qu'il avoit envoyé ce nombre de François nouvellement arrivez chez eux pour tâcher de remettre leurs esprits égarez. Que ces maisons brûlées dans l'isle de Montreal par les Iroquois, quelques cadavres qui avoient paru dans l'invasion subite qu'ils y avoient faite, ne devoient pas faire un si grand effet pour se persuader que tout fut perdu dans la Colonie; que les Iroquois ne devoient pas tant se prevaloir d'un coup qui devoit plûtôt tourner à leur honte qu'à la gloire de veritables guerriers, puisqu'ils n'étoient venus dans le moment que pour demander la Paix, que la nation Françoise étoit plus nombreuse qu'ils ne s'imaginoient, qu'ils devoient la regarder comme un

grand fleuve qui ne tarit point, & dont le cours ne peut être arrêté par aucune digue, qu'ils devoient considerer les cinq nations Iroquoises comme cinq cabanes de Rats musquez, dans des marais, que les François feroient bien-tôt secher, & quand il l'auroient fait il les y brûleroient; qu'ils pouvoient se persuader que cent femmes & enfans qu'ils avoient enlevez par trahison, seroient remplacez par quantité de soldats que le *grand Onontio* le Roi de France envoyeroit pour les venger: que depuis que notre *Onontio* de Canada, le Comte de Frontenac, étoit arrivé à Quebec, il avoit fait ressentir aux Anglois la force de ses armes, par les differens partis qu'il avoit envoyez dans leur païs: que les Nepiciriniens même qui étoient nouvellement montez à Michilimakinak avec Mr de Louvigni, n'avoient pas peu contribué avec nous à mettre à feu & à sang cinq gros de leurs villages, qu'*Onontio* étoit assez puissant pour détruire l'Iroquois, l'Anglois, & les Alliez: qu'au reste si quelqu'une de ces nations vouloient se déclarer en faveur des Iroquois, il leur donnoit la liberté de le faire, mais qu'il ne vouloit pas que ceux qui tourneroient leur *casse-tête* pour soûtenir leurs interêts, demeurassent dorénavant sur ses terres,

que s'ils vouloient être Iroquois nous devenions leurs ennemis, & que sans d'autres explications on vouloit voir qui est-ce qui resteroit maître du païs.

Le Chef des Cinagos se levant au milieu du Conseil parla en ces termes. *Mon frere l'Outaouaks vomis ton mauvais cœur & toute ta Conspiration, retourne à ce Pere qui te tend les bras, & qui n'est pas encore dans l'impuissance de te proteger.* Il n'en fallut pas d'avantage pour renverser tous les projets des mécontens. Les Chefs de chaque nation protesterent qu'ils n'entreprendroient rien contre la volonté de leur Pere. Mais quelque assurance qu'ils donnerent de leur fidelité, la pluspart voyant leurs desseins échoüez, chercherent d'autres détours pour nous traverser. Ils n'oserent à la verité soûtenir leur resolution, soit parce qu'ils ne voulurent pas hasarder un Combat contre les François, qui n'attendoient qu'une derniere décision, soit parce qu'ils ne savoient comment pouvoir transporter leur famille chez les Iroquois, ils ne respiroient que le moment de donner entrée à un parti considerable de cette nation qui pût les enlever. Ils conclurent cependant dans le secret qu'ils envoyeroient aux Iroquois les mêmes Deputez dont ils étoient convenus, & que si leur

départ étoit malheureusement découvert, les Anciens le desavoüeroient. Ce mistere ne fut pas si caché que l'on n'en eut avis. Un Sauteur vint en avertir Perrot ; un de ses Députez entra un moment aprés dans sa cabane, il lui en fit des reproches, mais comme le Sauvage est naturellement ennemi du mensonge, celui-ci ne pût déguiser long-temps ses sentimens, il avoüa que son frere étoit le Chef de cette Ambassade. Mr de Louvigni ne balança de faire assembler tous les Chefs, il leur fit de sensibles reproches sur leur peu de foi. Les Outaouaks crurent se disculper en jettant tout sur celui qui devoit partir. On l'envoya querir : jamais homme ne parut plus honteux que de se voir obligé de paroître dans le Conseil. Il y entra avec un visage extrémement mortifié. Son frere lui dit, *nos Chefs te jettent la pierre, & disent que ils ne savent point ton depart pour l'Iroquois.* Perrot prenant la parole dit : *Quoi, mon frere, je te croyois le soûtien des François qui sont à Michilimakinak : quand l'attaque se donna à Tsonnontouan tous les Outaouaks plierent, toi seul tu secondas les François, avec deux autres, de tout temps tu n'as rien eû à toi, lors que tu avois quelque chose tu le donnois aux François que tu aimois comme tes freres, & contre le senti-*

ment de ta nation tu veux trahir. Onontio *qui se resouvient de toi m'a dit de te reconnoître : je ne crois pas que tu sois capable d'aller contre sa volonté.* Il lui donna une brasse de tabac & une chemise, & continua. *Voici ce qu'il m'a donné pour te témoigner son ressouvenir. Quoi que tu ayes fait une faute je te donne à fumer, afin que tu vomisse ou avale tout ce que tu t'est proposé de faire contre lui, & ton corps qui est salle de la trahison sera purifié par cette chemise qui la blanchira.*

Ce Chef fut si penetré de douleur qu'il fut long temps sans pouvoir parler : il reprit un peu ses sens, & portant la parole aux Anciens, avec un air plein de fierté & de mépris, il leur dit : *Employez-moi, Vieillards, à l'avenir quand vous voudrez tramer quelque chose contre mon Pere, qui se souvient de moi, & contre qui je me suis déclaré. Je suis tout à lui, & jamais je ne me déclarerai contre les François.* Et se tournant du côté de Perrot, il lui dit : *Je ne te veux pas mentir, quand tu es arrivé j'ai passé proche de toi, voulant te caresser, tu m'as regardé d'un mauvais œil, j'ai crû que tu m'avois abandonné, parce que j'avois été aux Iroquois avec la* Petite Racine, *je me suis retiré quand tu as parlé aux nations pour les détourner du dessein*

que nous avions tous de nous donner aux Iroquois : elles n'ont osé te contredire, & elles ont tenu un Conseil la nuit dans une cabane, de laquelle ils ont fait sortir toutes les Femmes & les Enfans, où j'ai été appellé: Elles m'ont Député pour retourner aux Iroquois, j'ai crû que tu me voulois mal, c'est ce qui m'a obligé de leur accorder ce qu'ils m'ont demandé.

Ces peuples ne purent soûtenir plus long-temps leur mauvais dessein, l'éclaircissement que l'on venoit d'avoir en arrêta le cours, mais ils conserverent toûjours un grand chagrin contre la nation Françoise, & quoi qu'ils se vissent hors d'état de venir à leurs fins, ils ne laissoient pas encore de susciter des traverses pour nous faire de la peine. La jalousie qu'ils eurent de ce que l'on avoit fait present de quelques juste-au-corps galonnez à des Hurons qui avoient paru être de nos amis dans cette affaire, leur inspira un nouveau stratagême. Ils savoient que les Miamis nos Alliez avoient guerre contre les Iroquois, ils resolurent d'aller contre les premiers, qui ne se défieroient de rien, afin qu'ils pussent les forcer de faire eux-même la Paix avec les Iroquois. Le Sauteur qui avoit déja sçû que les Outaouaks avoient voulu envoyer des Députez aux Iroquois, apprit

aussi que deux canots devoient partir pour aller casser des têtes chez les Miamis, l'on rompit encor leur mesure & on l'empêcha. Les Outagamis & les Maskoutechs voulant seconder les Outaouaks dans le temps qu'ils se déclarerent contre les Iroquois, qui leur avoient envoyé un grand Collier, pour les remercier de leur avoir rendu cinq Chefs qu'ils avoient pris lors qu'ils étoient en marche contre les Islinois, resolurent, pour leur faire plaisir, de massacrer tous les François qui décendroient du païs des Nadouaissioux ; ils se persuaderent qu'ils se tireroient, par ce massacre, l'amitié de cette fiere nation, qui avoit paru fort satisfaite de ce qu'ils leurs avoient renvoyé cinq de leurs esclaves que les Miamis leur avoient donné pour les manger.

On apprit à la Baye l'arrivée des François à Michilimakinak : le Chef des Puans homme d'esprit, qui aimoit beaucoup notre nation, voulut rompre le dessein qu'on avoit de les tuër ; il alla trouver les Outagamis ausquels il fit acroire qu'*Onontio* avoit envoyé le petit Bled d'Inde, avec trois cens Iroquois du Saut, autant d'Abenaguis, tous les Nepiciriniens, & six cens François, pour se vanger de leur mauvaise volonté. Les Outagamis abandonnerent

ayec

avec precipitation leur ambuſcade, & revinrent à leur Village. Ce Chef qui avoit peur que l'on apprit ſa ruſe alla au devant de Perrot à l'entrée de la Baye, qui lui promit de garder le ſecret ; il lui fit preſent d'un juſte-au-corps galonné. Le vent contraire les obligea de ſejourner, on eût le temps de s'informer de tout ce qui s'étoit paſſé à la Baye. Les Outagamis y avoient apporté des haches toutes uſées, ils contraignirent un frere Jeſuite de les raccommoder. Leur Chef tenoit un ſabre nud tout prêt à le tuër pendant qu'il travailloit. Ce frere voulant lui remontrer ſon extravagance fut ſi maltraité qu'il fut reduit au lit. Le Chef dreſſa enſuite des ambuſcades pour attendre les François qui devoient revenir du païs des Nadouaiſſioux ; il eſt vrai que tous les peuples de la Baye avoient grand ſujet de ſe plaindre qu'on alloit porter chez leurs ennemis toutes ſortes de munitions de guerre, il ne falloit pas s'étonner ſi l'on avoit tant de peine à ménager tous les eſprits. Perrot renvoya aux Outagamis le Chef des Puans, pour leur dire de ſa part qu'il avoit appris leur deſſein contre la jeuneſſe, qu'il les en puniroit, & pour leur faire connoître qu'il ne ſe mettoit guere en peine de toute leur menace il avoit renvoyé tout ſon monde,

à la reserve de cinquante François, qu'il avoit trois cens coups de mousquet à tirer, & des munitions suffisamment pour les recevoir, que si par hasard il rencontroit quelqu'un de la nation il ne savoit ce qui en arriveroit, & qu'ils le prieroient en vain de débarquer chez eux.

Le Chef des Puans retourna à la Baye, où il exagera encore davantage ce que Perrot lui avoit dit. Celui des Renards vint le trouver exprés pour savoir la verité du fait, il n'osa attendre Perrot. Il partit avec quatre-vingt de ses guerriers pour aller contre les Nadouaissioux, aprés avoir donné ordre aux gens de son village de lui témoigner de sa part qu'il l'aimoit, & que l'on eut bien soin de le régaler : il se rendit chez les François qui demeuroient au païs des Nadoüaissioux. Comme ils l'apprehendoient ils lui firent present d'un fusil, d'une chaudiere, d'une chemise, & de plusieurs munitions de guerre ; il leur dit que le petit Bled d'Inde étoit dans une resolution de les faire passer à la Baye. Ces nouvelles qui ne leur plaisoient guere leur firent quitter cet établissement, & ils se retirerent à quatre-vingt lieuës dans les terres, où ils engagerent les Nadouaissioux d'aller chasser & de s'y rendre l'Hiver.

Les Outagamis profiterent de cette conjoncture, ils attaquerent des Nadouaissioux, dont ils en tuërent beaucoup, & firent plusieurs prisonniers. L'allarme se répandit aussi-tôt, on tomba sur eux, on en tua aussi plusieurs, & on fit des prisonniers. Leur Chef se battit en retraite avec un courage extraordinaire, & auroit perdu beaucoup plus de monde si lui-même n'eût fait ferme à la tête de son parti.

CHAPITRE XVIII.

Les Outagamis & les Maskoutechs veulent se liguer contre les François. On exorte les Sakis & les nations Miamises de faire la guerre plus que jamais aux Iroquois.

LEs Miamis qui avoient entendu dire que Perrot devoit arriver inceſſamment à la Baye, partirent au nombre de quarante chargez de Caſtors pour le venir voir ; lors qu'ils arriverent proche la maiſon des Jeſuites on leur envoya des canots pour paſſer une petite riviere. Le Chef envoya ſes jeunes guerriers pour conſtruire des cabanes, ils s'y rendirent tous aprés qu'elles furent faites pour conſulter ſur l'entrevûë qu'ils devoient avoir avec le ſieur Perrot. Il arriva un accident à un Saki qui ſe trouvoit pour lors dans ſa cabane : comme il étoit aſſis une chaudiere qui étoit ſur le feu renverſa ſur lui & lui brûla une partie du corps, n'ayant qu'une méchante peau de chat ſauvage, il fit un cri avec des contorſions qui firent rire ceux qui y étoient, malgré la compaſſion que l'on en devoit avoir. On lui dit plaiſamment qu'un homme auſſi courageux que

lui ne devoit pas craindre le feu, que c'étoit le propre d'un guerrier comme lui de chanter, que neanmoins pour lui montrer que l'on avoit du chagrin de cet accident on lui mettoit sur sa brûleure une emplâtre d'une brasse de tabac. Il répondit que c'étoit avoir de l'esprit d'en agir ainsi, & que ce tabac l'avoit parfaitement gueri. Les Miamis envoyerent prier Perrot de venir à leurs cabanes, afin de leur indiquer un endroit où il vouloit qu'ils s'assemblassent. La maison des Jesuites fut le lieu du rendez-vous, où ils apporterent cent soixante Castors, dont ils en firent deux amas. Le Chef des Miamis parla de cette sorte à l'un d'eux.

Mon Pere, je t'avertis que tes morts & les miens sont dans une même fosse, que les Maskoutechs nous ont tuez & nous ont fait manger notre chair, mes trois Sœurs qui étoient prisonnieres l'année du Combat des Tsonnontouans, voyant que les Iroquois étoient en déroute par Onontio, * *s'echapperent de leurs mains. Des Maskoutechs qui les avoient rencontrez dans la riviere de Chikagon, trouverent dans leur chemin deux François qui revenoient des Islinois qu'ils assasinerent. L'apprehension qu'ils eu-*

* Le Marquis de Denonville.

rent qu'elles ne déclaraſſent ce meurtre, les obligea de leur caſſer la tête, dont ils enleverent les chevelures qu'ils nous ont donnez à manger, diſant qu'elles étoient d'Iroquois. L'Eſprit a puni ces aſſaſins par une maladie qui les a fait mourir & tous leurs enfans: enfin il y en a eû un qui avoüa ſon crime à la mort. Ces Caſtors que tu vois de l'autre côté te diſent que nous n'avons que ta volonté, que ſi tu nous dis de pleurer ſans bruit nous ne ferons aucun mouvement.

Perrot lui fit pluſieurs liberalitez, & parla à peu prés en ces termes.

Mes freres j'aime votre repos, la guerre eſt odieuſe quand vous vous battez contre le Maſkoutech, il eſt vaillant, il tuëra vos jeunes gens, je ne doute pas que vous ne puiſſiez le détruire, vous êtes plus nombreux & plus guerriers que lui: mais le deſeſpoir le pouſſera à bout, il a des flêches & des caſſe-têtes qu'il ſçait manier avec adreſſe. De plus la guerre eſt allumée contre l'Iroquois, qui ne s'éteindra que quand il n'y en aura plus. Elle a été déclarée à votre ſujet lors qu'il a enlevé vos familles à Chkiagon; ces morts ne paroiſſent plus, ils ſont couverts de ceux des François qu'ils ont trahi par la mediation de l'Anglois qui étoit nôtre Allié, contre qui nous l'avons entrepriſe pour nous vanger de ſa trahiſon. Nous avons

aussi le Loup pour ennemi qui est son Fils, ce qui nous ôtera le moyen de vous secourir contre les Maskoutechs si vous l'entreprenez.

Aprés qu'il leur eut tenu ce discours il fit pareillement deux amas de marchandises, & les exposant il continua ainsi : *Je mets une natte sous vos morts & les nôtres afin qu'ils reposent doucement, & cet autre present est pour les couvrir d'une écorce afin que le mauvais temps & la pluye ne les incommodent pas,* Onontio *à qui je ferai savoir cet Assasinat, deliberera ce qu'il jugera à propos.* Les Miamis eurent donc lieu d'être satisfaits, puisqu'ils le prierent de faire son établissement sur le Missisipi, vers Ouiskensing, afin d'y pouvoir commercer leurs Pelleteries. Ce Chef lui fit present d'un morceau qui étoit d'une trés-bonne Mine de Plomb, qu'il avoit trouvée sur le bord d'un ruisseau qui se dégorge dans le Missisipi, on leur promit de s'établir dans vingt jours au dessous de la riviere Douiskouche. Ce Chef s'en retourna à son village.

Tous les Chefs Sakis & les Pouteouatemis s'assemblerent aprés chez les Jesuites, on leur fit des presens de fusils, de tabac, & de munitions de guerre, on les encouragea de frapper plus que jamais sur l'Iroquois qui n'avoit personne pour ami,

on leur dit que comme il étoit extrémement fourbe ils devoient se défier de leurs paroles artificieuses & de leurs beaux Colliers, qui étoit autant d'attraits pour les attirer dans leurs pieges, que si ils y tomboient malheureusement *Onontio* ne pourroit plus les en retirer, qu'ils avoient lieu d'être contens de leur fidelité malgré toutes les démarches indiscretes des Outaouaks, qui avoient voulu les faire entrer dans leur interêt contre les siens. On leur fit un détail de tout ce que l'on avoit dit aux nations du lac Huron, & on leur fit entendre aussi que s'ils vouloient se déclarer en faveur des Iroquois ils pouvoient aller demeurer parmi eux, parce qu'on ne les souffriroit pas sur nos terres; ils protesterent qu'ils ne s'écarteroient jamais de leur devoir, & que quoi que les Outaouaks fussent de tout temps leurs amis, ils étoient resolus de perir plûtôt que d'abandonner le parti des François.

Quand Perrot fut arrivé dans un petit village des Puans, qui étoit voisin des Outagamis, le Chef des Maskoutechs & deux de ses Lieutenans y arriverent, ils entrerent dans sa cabane, s'excusant de ce qu'il ne lui avoit apporté aucun present pour pouvoir lui parler, leur village étoit sur son chemin, où ce Chef le pria de sejour-

ner parce qu'il avoit quelque chose de consequence à lui communiquer. Quoi que nous fussions trés-mécontens d'eux & des Outagamis, qui avoient juré la perte des François qui étoient chez les Nadouaissioux, il leur promit de s'arrêter chez eux pour oublier le ressentiment que l'on avoit contr'eux, de leur pardonner leur égarement qui ne venoit que de la part des Renards.

Les Sakis s'en retournerent par les Outagamis, ausquels ils raconterent tout ce qu'on leur avoit dit. Perrot rencontra deux Chefs Outagamis qui venoient au devant de lui, ils l'aborderent en tremblant, le suppliant par les termes les plus soûmis de débarquer pour les écouter un moment. Aprés que l'on eut débarqué ils firent du feu, & jetterent une robe de Castors pour lui servir de tapis sur lequel il se mit, ils étoient si hors d'eux-mêmes qu'ils furent du temps sans pouvoir parler. Enfin l'un d'eux prenant la parole, dit : *les Outagamis ont tort de ne pas se souvenir de ce que tu leur as dit autrefois, tu ne les as jamais trompez, depuis qu'ils te connoissent, & quand ils ne te voyent pas ils se laissent entraîner aux sollicitations des Outaouaks ou de ceux qui les veulent obliger à abandonner les François.*

J'ai voulu empêcher nos gens de rien entreprendre contre ta jeunesse, mais ils ne m'ont pas voulu croire, j'ai été seul de mon parti depuis qu'ils ont apris que tu venois, ils te craignent, & m'ont prié de te dire de leur part qu'ils souhaitoient te voir dans leur village afin de se reünir à ton corps qu'ils n'ont pas tout-à-fait abandonné, puisque quand ils auroient executé ce que les Outaouaks leur avoient inspiré contre les François ils auroient eû soin de tes enfans. Quand à moi je n'ai aucunement trempé dans leur Conjuration : c'est ce qui m'a fait venir au devant de toi, pour te prier que si tu ne veux rien m'accorder pour eux, tu ne me refuse pas au moins de venir les écouter à ma consideration.

Il étoit assez difficile de tirer de ces peuples toute la satisfaction que l'on auroit voulu, le grand éloignement nous ôtoit le moyen de les réduire à leur devoir, les rodomontades qu'il falloit affecter avec eux étoit la politique la meilleure que l'on pût tenir pour se faire craindre. Perrot qui connoissoit leur caractere se laissa aller à la consideration de ce Chef, & lui promit de demeurer une demie journée pour les écouter. Ce Chef partit pour consoler ses gens : il revint seul au devant de lui pour le prier de débarquer au vil-

lage. Un autre Chef s'appercevant que les François ne quittoient pas leurs canots, dit qu'ils craignoient. On lui répondit qu'on ne les apprehendoit pas, & que les armes des François étoient en état de les faire repentir s'ils avoient la temerité de leur faire quelque insulte. Ce premier Chef fut fort choqué contre celui-ci. *Serez vous toûjours insensez Outagamis*, leur dit-il, *vous le ferez embarquer & il nous abandonnera, que deviendrons-nous? pourrons-nous semer notre terre s'il ne le veut?* Ce ne fut que Harangue dans tout le village pour appaiser les seditieux, & pour engager les autres de faire un bon accueil au sieur Perrot. Le grand Chef le conduisit dans sa cabane, où se trouverent les plus considerables de la nation, qui lui faisant toute sorte de caresse lui disoient, *sois le bien venu.* Deux jeunes gens tout nuds, armez en guerriers, mirent à ses pieds deux pacquets de Castors, & s'asseyant auprés de lui s'écriant, *nous nous soûmettons à ce que tu voudras, nous te prions par ce Castor de ne te plus souvenir de nos folies: si tu n'est pas content de cette satisfaction frappe nous, nous souffrirons la mort, voulant payer de notre sang la faute qu'à voulu faire notre nation.* Toutes ces soûmissions ne tendoient qu'à avoir des munitions & des armes pour

des Pelleteries, ce qu'ils prévoyoient que l'on leur refuſeroit. On leur fit comprendre que l'on n'étoit venu dans leur village que pour les écouter : que s'ils ſe repentoient de leurs demandes indiſcrettes on leur pardonneroit, que quoi qu'ils ſe fuſſent échappez d'une main on les avoit retenus de l'autre, qu'on ne les tenoit plus que d'un doigt, que s'ils vouloient un peu s'aider on les prendroit par les bras, & qu'inſenſiblement on les remettroit dans un lieu aſſuré où ils ſeroient en repos.

Tous les Chefs le prierent les uns aprés les autres de les recevoir ſous ſa protection, le conjurant de leur donner des munitions pour leur Pelleterie, afin qu'ils puiſſent tuër des bêtes pour faire boire du boüillon à leurs enfans. Il ne voulut leur accorder qu'un aprés-dîné. Un Chef de guerre qui avoit ſa dague à la main ne trouvant pas que ſon Commis lui donna aſſez de poudre, le bruſqua ſi fort qu'il lui fit tout abandonner. Perrot fut fort irrité contr'eux, & voulut tout faire tranſporter dans ſes canots, mais quand on ſe fut un peu éclairci on reconnut que ce Chef n'avoit eû aucun mauvais deſſein. Ces peuples ſont ſi brutaux que ceux qui ne les connoiſſent pas croyent qu'ils ſont toûjours en colere quand ils parlent.

CHAP.

CHAPITRE XIX.

Les Miamis & les Outagamis vont à la guerre contre les Nadouaissioux. Les Jongleurs des Nadouaissioux devinent où sont leurs ennemis. Affront signalé que les Nadouaissioux font à un François qui leur presente le Calumet pour les détourner d'aller livrer combat à leurs ennemis.

LA traite étant finie les François se rembarquerent, ils le firent fort à propos, le desespoir où les Outagamis se trouverent le lendemain de la nouvelle de la défaite de leurs gens par les Nadouaissioux, leur auroit fait oublier l'alliance qu'ils venoient de renouveller ; ils le firent assez connoître dans la suite. Les François arriverent un peu au dessous du village des Maskoutechs, où ils camperent. Ces Chefs accompagnez de leurs familles vinrent recevoir Perrot sur le bord de leur riviere; ils le prierent d'entrer dans une cabane, & par un pacquet de Castors ils lui dirent qu'ils convieroient les morts que leurs gens avoient assassinez avec trois Esclaves Miamis qui s'étoient échappez des Iroquois. Et par un autre ils le prierent de

vouloir souffrir que leur village pût s'établir au même lieu où ils s'établiroient, qu'ils lui feroient connoître leur fidelité, & qu'il leur fit traiter leurs Pelleteries. On leur dit qu'ils étoient maîtres de s'établir où ils voudroient, que si on leur permettoit de s'approcher des François ils ne devoient tourner leurs casse-têtes que contre l'Iroquois; qu'il falloit suspendre la hache contre les Nadouaissioux jusqu'à ce que le feu des Iroquois fut entierement éteint, & puisque *Onontio* avoit entrepris la guerre contre lui, qui étoit son fils à cause des Miamis qui avoient été enlevez à Chikagon, & à cause d'eux-même qui avoient perdu leurs familles, ils frapperoient plus facillement sur les Nadouaissioux qu'ils ne connoissoient pas, quand ils verroient que tous ses enfans uniroient leurs forces avec les siennes pour détruire l'ennemi commun. Ils firent present le lendemain aux François de bœuf, de bled d'Inde & de feu, qui leur furent d'un grand secours pour le reste du voyage. Il leur fit confidence du projet de toutes les nations, des Miamis, des Outagamis, des Kikabous, & & de plusieurs Islinois. Ceux-ci devoient s'assembler sur le Missisipi pour marcher contre les Nadouaissioux. Les Miamis devoient commander l'armée, les Maskou-

techs même furent obligez de se joindre à eux pour vanger l'assassinat des Esclaves Miamis. Plusieurs Outagamis apporterent dans ce moment la nouvelle de la défaite de leurs gens par les Nadouaissioux, ils vouloient engager secretement ceux-ci de se joindre à eux contre les François qui leur avoient fourni des armes Les Maskoutechs n'eurent garde de se broüiller avec les François, l'embaras qu'ils avoient eû pour se remettre dans leurs bonnes graces les empêchoit de rien entreprendre qui pût leur déplaire. Ces Outagamis qui avoient eû vent que Perrot envoyoit à la Baye un canot chargé de Pelleteries, allerent en donner avis à leur Chef, qui envoya à la découverte pour l'enlever. Ceux-ci qui étoient dedans entendirent la nuit le bruit des rames, comme ils se doutoient qu'on alloit les prendre ils se jetterent dans de grands joncs qu'ils traverserent sans être apperçûs.

Perrot se rembarqua en bon ordre avec tous ses gens, il rencontra au portage un canot de François qui venoit du païs des Nadouaissioux, il les avertit de se défier des Maskoutechs qui pourroient les piller; cet avertissement leur fut inutile, quelques-uns de cette nation les ayant découverts leur firent bien des caresses, les priant

de ſe repoſer en paſſant dans leur village ; ils n'y furent pas plutôt qu'on les pilla. Les autres François arriverent ſur le Miſſiſipi ; dix ſe détacherent pour avertir de la part de Mr de Frontenac ceux qui étoient chez les Nadouaiſſioux, de ſe rendre à Michilimakinak. L'établiſſement de Perrot ſe fit au deſſous d'Ouiſkouche, dans une ſituation fort avantageuſe contre les inſultes des nations voiſines. Le grand Chef des Miamis ayant ſçû que Perrot y étoit, lui envoya un Chef de guerre & dix jeunes guerriers, pour lui dire que ſon village étant à quatre lieuës au deſſous il avoit bien envie de ſe joindre à ſon feu. Ce Chef s'y rendit deux jours aprés, accompagné de vingt hommes & de ſes femmes, qui lui firent preſent d'un morceau de Mine de plomb. Perrot ne fit pas ſemblant de connoître l'utilité de ce métail ; lui faiſant même reproche d'un pareil preſent par lequel il prétendoit couvrir la mort de deux François que les Maſkoutechs avoient aſſaſiné avec les trois Miamiſes qui s'étoient échapées d'un village des Iroquois, & l'engager de s'unir à cette nation pour vanger leurs morts & les notres, aprés avoir conclu avec eux d'aller contre les Nadouaiſſioux. Ce Chef fut extrémement ſurpris de ſemblables diſcours, s'imaginant que

l'on ignoroit leur mouvement, il lui dit que puisqu'il savoit cette affaire il ne feroit en cela que ce qu'il voudroit ; il l'assura que lors que tous les Alliez seroient assemblez il leur feroit tourner la hache contre l'Iroquois, mais auparavant qu'ils fussent au Rendez-vous general il falloit qu'il ignora lui-même leur dessein, afin qu'il s'y trouvât avec sa nation, & qu'il pût faire un gros parti contre l'Iroquois. Les glaces portant déja les Chefs des Maskoutechs lui avoient envoyé un guerrier pour les avertir que les Outagamis étoient fort avancez dans le païs des Nadouaissioux, & prioient les Miamis de se presser de les joindre, mais qu'ils leur avoient répondu qu'ils ne vouloient faire que la volonté des François.

Les Tchidüakoüingoües, les Oüaoüiartanons, les Pepikokis, les Mangakekis, les Poüankikias, & les Kilataks, nations Miamises, venant de toutes parts, marchoient à grandes journées pour se trouver à ce Rendez-vous. Les cinq premieres arriverent d'abord avec leurs familles à l'établissement François, dont les quatre dernieres seroient peries de faim si les Tchidüakoüingoües n'eussent été au devant avec beaucoup de vivres. On leur fit beaucoup de presens pour les engager de

tourner leur casse-tête contre l'Iroquois, l'ennemi commun. Ils se défendirent d'une marche generale, assurant neanmoins que toute leur jeunesse partiroit en differens détachemens pour harceler la jeunesse Iroquoise & leur enlever quelques têtes. Bien loin d'executer leur parole ils s'amuserent à chasser aux bœufs l'espace d'un mois, pendant que tous les guerriers qui s'étoient joints aux Outagamis & aux Maſkoutechs devoient aller contre les Nadouaissioux, & que les vieillards, les femmes & les enfans sejourneroient avec les François.

L'esprit du Sauvage est difficile à connoître, il parle d'une maniere & pense de l'autre, si l'interêt de son ami a du raport avec le sien propre il est serviable, sinon il prend toûjours la voye qui l'acommode le mieux pour arriver à ses fins, il fait consister son courage à tromper l'ennemi par mille artifices & fourberies. Les François furent avertis de toutes leurs menées par une Miamie; tous ces mouvemens de guerre auroient beaucoup préjudicié au dessein que l'on avoit qu'ils tournassent leurs armes contre les Iroquois, qui d'ailleurs étoient ravis de ce que ces peuples se trouvoient dans la division; celle que l'on pouvoit susciter entr'eux étoit le seul moyen

pour faire rompre toutes leurs mesures. Perrot envoya querir le Chef des Miamis auquel il fit acroire qu'il venoit de recevoir une lettre par laquelle on lui mandoit que les Maſkoutechs, jaloux de ſe voir contraints par maniere de ſatisfaction, de joindre leur caſſe-tête à ceux de leurs Alliez, avoient gagné les Outagamis, qui devoient d'un commun conſentement fondre ſur les Miamis dans la marche generale contre les Nadouaiſſioux. Ce Chef qui crût la choſe ne manqua pas de rompre le parti de ſes guerriers, il envoya le lendemain à la chaſſe aux bœufs, & l'on fit un Feſtin de guerre dans lequel l'on jura la perte des Maſkoutechs. Les Outagamis qui avoient fait paroître leur courage avec plus de fermeté que les autres Alliez, ſe voyant trop avancez dans le païs ennemi firent jongler, pour ſavoir s'ils étoient en ſureté. Les Jongleurs rendirent leurs Oracles, qui furent que les Eſprits leur avoient montré que les Sauteurs & les Nadouaiſſioux s'aſſembloient pour venir contr'eux. Soit que le diable leur eut veritablement parlé (comme on le tient dans tout le Canada) ſoit qu'ils fuſſent ſaiſis de frayeur de ſe voir ſeuls, ſans le ſecours de qui que ce ſoit, ils firent un Fort, & envoyerent leurs Chefs & deux guerriers

à Perrot pour le prier d'aller chez les Nadouaiſſioux afin d'arrêter leurs mouvemens, & de pouvoir par ce moyen ſe retirer dans leur village avec leurs familles.

Les Miamis auroient effectivement livré combat aux Maſkoutechs ſi ce François n'eût diſſuadé leur Chef de ce qu'il avoit dit. Ils reçûrent le Chef Outagamis avec tous les honneurs poſſibles, qui leur dit que leurs gens étoient morts; Perrot lui en demanda le nombre? Je n'en ſçai rien, lui répondit-il, je croi qu'ils ſont tous morts, car nos Devins ont vû les Nadouaiſſioux faire leur aſſemblée pour venir contre nous; ils ſont beaucoup & nous nous ſommes bien embaraſſez à cauſe de nos femmes & de nos enfans qui ſont avec nous. Les vieillards m'ont envoyé à toi pour te prier de nous delivrer du danger où nous nous ſommes jettez trop aveuglement; ils eſperent que tu iras aux Nadouaiſſioux pour les arrêter. On lui dit qu'ils ne devoient pas ajoûter foi à leurs Jongleurs qui ſont des menteurs, & qu'il n'y avoit que l'Eſprit qui pouvoit voir de ſi loin. Point du tout, reprit l'Outagamis, l'Eſprit leur a fait voir ce qu'ils ont deviné, & cela eſt ſeur. Les Miamis autoriſerent fort ce qu'il avançoit. Ce François qui ſe voyoit obligé par les ordres qu'il avoit reçûs de

Mr. de Frontenac de pacifier toutes choſes chez les Alliez, jugea qu'il étoit à propos de parer un coup ſi fatal aux Outagamis, leur deſtruction auroit été fort préjudiciable aux François qui ſe trouvoient dans ces quartiers, parce que ces Sauvages qui ſont naturellement ſeditieux auroient pû faire éclater dans l'occaſion leur reſſentiment contr'eux. On leur fit pourtant comprendre que puiſqu'il s'agiſſoit du ſalut d'une de leur nation, on alloit faire quelque tentative pour adoucir les choſes. On rencontra dans le voyage cinq cabanes de Maſκoutechs, dont le village ſe diſpoſoit à venir à l'établiſſement François pour y traiter des munitions de guerre.

On leur raconta le ſujet de ce départ & on les avertit de ne ſe pas fier aux Nadouaiſſioux : On arriva à la fin au Fort des François, où l'on apprit que les Nadouaiſſioux formoient un gros parti pour chercher les Outagamis, ou quelques-uns de leurs Alliez. Perrot qui ſe voyoit pour lors dans le lieu de ſon commandement, fit ſavoir ſon arrivée aux Nadouaiſſioux, que l'on trouva au nombre de quatre cens qui côtoyoient le Miſſiſipi pour faire quelque entrepriſe. Ils empêcherent ſes gens de s'en retourner, & vinrent eux-

mêmes au Fort qu'ils visiterent de tous côtez pour le piller. Ce Commandant leur demanda pourquoi leur jeunesse paroissoit si effrayée dans le temps même qu'il venoit voir ses freres pour leur donner la vie. Un chef se levant fit retirer les guerriers ausquels il dit de camper. Le camp étant fait on appella les plus considerables, & on leur dit que l'on étoit venu leur donner avis que les Miamis, les Outagamis, les Islinois, les Maskoutechs & les Kikabous, avoient formé une armée de quatre mille hommes pour leur livrer combat, qu'elle faisoit trois marches, l'une vers Missisipi, l'autre à une journée dans la profondeur des terres, en la côtoyant d'un bord, & l'autre à pareille distance de l'autre: que l'on avoit arrêté ce torrent qui les alloit emporter, que les trouvant par hasard en ce lieu on les exhortoit de retourner à leur famille & de chasser aux Castors. Ils répondirent avec assez de fierté qu'ils étoient partis pour mourir, & puisqu'il y avoit des hommes ils s'alloient battre contr'eux, qu'ils n'iroient pas loin sans en trouver. On fit une traite de quelque Pelleterie. Aprés qu'elle fut finie ils envoyerent querir Perrot à leur camp, à qui ils témoignerent la joye de ce qu'il avoit dit qu'ils trouveroient leurs ennemis, le

priant de souffrir qu'ils continuassent leur route. Il se servit de toutes sortes de moyens pour les en dissuader ; mais ils répondirent encore qu'ils étoient partis pour mourir, que l'Esprit leur avoit donné des hommes à manger, à trois journées des François, & que Perrot leur avoit supposé faux, puisque leurs Jongleurs avoient apperçû de fort loin de grands feux, ils indiquerent même les endroits. Il y en avoit un en deçà & à côté dans les terres, un autre un peu plus éloigné & plus grand dans la profondeur, & un troisiéme qu'ils croyoient être le feu des Outagamis. Tout ce qu'ils alleguerent étoit vrai, car les cinq cabanes des Maskoutechs étoient à trois journées de l'établissement François ; leur village étoit à côté, le Fort des Outagamis vis-à-vis, les Miamis & les Islinois étoient beaucoup plus loin ; on croit que le démon parle souvent aux Sauvages, nos Missionnaires, même prétendent l'avoir reconnu en plusieurs occasions. Il y avoit beaucoup de vrai-semblance que le malin esprit s'étoit communiqué à leurs Jongleurs. On se servit d'autres expediens pour les arrêter. Perrot leur jetta, à ce que l'on tient, deux chaudieres & quelques autres marchandises, en leur disant j'aime vôtre vie, car je suis seur que vous serez

défaits, vôtre diable vous a trompé. Ce que je vous ai dit est vrai, car j'ai veritablement arrêté les Nations qui m'ont obéï & vous voulez passer outre, je vous ferme le chemin que vous voulez tenir, mes freres, je ne veux pas qu'il soit ensanglanté. Si vous tuez les Outagamis ou ses Alliez, vous ne le pouvez faire que je ne sois frapé auparavant: s'ils vous tuënt ils me tuënt pareillement, car je les tiens sous une de mes aisselles, & je vous tiens sous l'autre, pouvez-vous leur faire du tort sans m'en faire. Il tenoit le même Calumet qu'ils lui avoient chanté lorsqu'il fit la découverte de cette nation, il le leur presenta pour fumer, mais ils le refuserent. L'affront qu'ils lui firent étoit si grand qu'il jetta le Calumet à leurs pieds & leur dit, faut-il que j'aye accepté un Calumet que des chiens m'ont chanté, & qui ne se souviennent plus de ce qu'ils m'ont dit, ils m'ont choisi en me le chantant pour leur Chef, & m'ont promis de ne faire jamais aucuns mouvemens contre leurs ennemis quand je le leur presenterois, & ils veulent me tuër aujourd'hui. Il ne l'eut pas plûtôt jetté qu'un Chef de guerre se leva & lui dit qu'il avoit raison. Il le presenta au Soleil faisant des invocations, & voulut le lui remettre

entre les mains. Il répondit qu'il ne vouloit pas le recevoir qu'ils ne l'eussent assuré qu'ils mettroient bas les armes. Ce Chef l'attacha à une perche dans la court du Fort, le tournant du côté du Soleil, & fit assembler tous les principaux dans sa tente ausquels il fit consentir de ne pas passer outre. Il y fit appeller Perrot & envoya chercher ce Calumet qu'il mit devant lui un bout en terre & l'autre sur une petite fourche pour le tenir droit, il tira de son sac de guerre une paire de souliers des plus propres, il le déchaussa & le lui mit lui-même. Il lui presenta ensuite un plat de raisins, il lui en mit par trois fois à la bouche. Aprés qu'il lui en eut fait manger il prit ce Calumet & lui dit : je me souviens de tout ce que les hommes t'ont assuré quand ils t'ont presenté ce Calumet, nous t'écoutons à present, tu nous ôte la proye que l'Esprit nous avoit donné, tu donne la vie à nos ennemis, faits-nous ce que tu leur faits maintenant, & empêche qu'ils ne nous tuënt quand nous serons dispersez à la chasse du Castor que nous allons faire ; le Soleil est témoin de nôtre obeïssance.

CHAPITRE XX.

Trois cens Outaouaks forment le dessein de surprendre les nations du Sud, qui sont dans une entiere secularité. Difficulté que l'on eût de rompre ce dessein, qui auroit porté beaucoup de préjudice à la Colonie Françoise.

TOut fut calme par la bonne conduite du sieur Perrot qui retourna à son établissement, il raconta aux Maskoutechs qui étoient venus au devant de lui tout ce qu'il avoit fait auprés des Nadouaissioux en leur faveur & de leurs Alliez, il les obligea de s'établir à deux journées de lui avec les Kikabous, auprés d'un village de Miamis, afin que si par hasard les Nadouaissioux manquoient à leur parole ils pussent se trouver en état de leur resister. Ils détacherent quarante guerriers contre les Iroquois dont ils rapporterent douze chevelures.

On fit la découverte de la Mine de plomb qui se trouva fort abondante, mais difficile à tirer, parce qu'elle est entre deux rocs que l'on peut cependant miner, il a peu de crasse & est aisé à fondre, il diminuë de la

moitié ſur le feu ; & ſi on le mettoit dans un fourneau le déchet ne ſeroit que du quart.

Les Outaouaks voyant que tout étoit tranquille parmi les nations du Sud, jugerent bien qu'il leur ſeroit aiſé d'y porter le fer & le feu, l'Alliance qu'ils avoient envie de contracter avec les Iroquois leur tenoit toûjours fort à cœur, quelque aſcendant que puſſent avoir les Jeſuites ſur leur eſprit,& quelque ménagement qu'eût Mr de Louvigni pour les tenir ſoûmis aux ordres de Mr de Frontenac, rien ne pût prévaloir à leur caprice. Ils partirent de Michilimakinak au nombre de trois cens, & formerent deux Partis, l'un devoit ſe joindre aux Iſlinois contre les Ozages & les Kancas, & l'autre devoit ſe diſperſer dans le païs des Nadouaiſſioux. Leur politique ne pouvoit être que trés préjudiciable aux interêts de la Colonie Françoiſe, qui ſe ſeroient vûs fruſtrez du ſecours general de toutes les nations du Sud contre l'Iroquois. Lors qu'ils furent arrivez à la Baye des Puans ils ne purent s'empêcher de s'écrier qu'ils trouvoient dans leur chemin un lieu bien eſcarpé, qu'ils ne croyoient pas pouvoir eſcalader n'y renverſer. Voila, diſoient ils, Metaminens qui va mettre des jambes de fer, & qui vou-

dra nous obliger de retourner ſur nos pas; faiſons un effort, peut-être que nous les ſurmonterons. Ils ſe ſouvenoient qu'ils les avoient arrêtez à Michilimakinak lors qu'ils ſe déclarerent contre les François, aprés l'expedition des Iroquois dans l'iſle de Montreal. L'aprehenſion où ils étoient qu'il n'aigrit l'eſprit de quelques nations particulieres de ces quartiers les faiſoit parler de même. Monſieur de Louvigni avoit eû la précaution de lui mander qu'il engagea les Outagamis dans nos interêts, il ſavoit qu'il pouvoit beaucoup dans une occaſion de cet éclat. Perrot eût aſſez de prudence de ne pas parler aux Outaouaks de leur entrepriſe, il demanda ſeulement à quelques Chefs de guerre s'ils n'avoient pas de lettres à lui donner de Michilimakinak? Ils lui dirent que non, & qu'ils alloient querir les os de leurs morts chez les Nadouaiſſioux, eſperant qu'il agréeroit leur deſſein comme l'avoit fait les Peres Jeſuites & Mr de Louvigni. Il leur fit bon viſage & les fit fumer, ſans leur parler d'autre choſe. On lui nomma en ſecret le Chef qui lui avoit caché une de ſes lettres, il l'alla trouver la nuit & lui demanda pourquoi il ne lui avoit pas donné? Crois-tu, lui dit-il, que l'Eſprit qui a fait l'Ecriture ne ſera pas fâché que tu me l'as déro-

bée ? Tu vas en guerre, es-tu immortel ? Ce Chef ne laissa pas d'être un peu surpris, s'imaginant que l'autre avoit eû quelque revelation au sujet de cette lettre, il la lui rendit & lui en demanda la lecture le lendemain. La substance étoit qu'il arrêta absolument les Outaouaks, ou que s'il ne le pouvoit faire il les rendit suspects aux Outagamis. Le Chef des Puans étoit extrémement ami des François, ausquels il offroit tous ses services : il étoit bien persuadé que s'ils passoient outre, toutes les nations les suivroient indubitablement, & qu'il se formeroit un parti de deux mille guerriers. Tous les considerables de cette nation voulurent être témoins des discours qu'il alloit leur tenir, & ce fut de cette maniere qu'il leur parla, tenant son Calumet à la main, & ayant douze brasses de tabac à ses pieds.

*Cinagots, Outaouaks, & vous autres guerriers, je m'étonne qu'aprés m'avoir assuré l'année derniere que vous n'auriez d'autre volonté que celle d'*Onontio*, vous vouliez ternir sa gloire en lui ôtant les forces que j'ai eû de la peine à lui procurer. Quoi ! vous qui êtes ses enfans vous êtes les premiers qui vous revoltez contre lui. Je viens d'un païs où j'ai attaché un beau Soleil pour éclairer toutes les nations que j'ai vûës qui*

laissent leurs familles en repos sans apprehender d'orages, pendant que les guerriers chercheront à venger les os de leurs morts chez les Iroquois, & vous y voulez faire élever des nuages qui susciteront des éclairs & des tonnerres pour les foudroyer, & peut-être pour nous détruire nous-même. J'aime la Paix dans mon païs, j'ai découvert cette terre, Onontio *me l'a donnée en garde, & m'a assuré de toute sa jeunesse pour punir ceux qui voudront l'ensanglanter. Vous êtes mes freres, il vous demande le repos: Si vous voulez aller en guerre contre les Nadouaissioux passez par Chagouamigon, dans le lac superieur où vous avez commencé la guerre avec lui. Que dira-t'il quand il apprendra les mouvemens que vous faites pour lui ôter le secours qu'il attend de vous & de ses autres enfans que vous voulez débaucher. Vous ne vous souvenez pas que vos Ancêtres se servoient autrefois de Pots de terre, de Haches & de Couteaux de pierres & d'Arcs, dont il faudra que vous vous serviez encore s'il vous abandonne. Que deviendrez-vous s'il se met en colere, il a entrepris la guerre pour vous venger, il l'a soûtient contre de plus forts que vous, sachez qu'il est maître de la Paix quand il voudra: l'Iroquois la lui demande, elle seroit faite s'il n'apprehendoit que vous n'en*

fussiez les victimes, & que cet ennemi ne déchargea sur vous sa vengeance pour satisfaire aux manes de tant de familles qu'il sacrifie à votre sujet. Quelles seront vos excuses pour vous défendre devant lui de tout ce qui vous alleguera : cessez cette marche qu'il vous défend, je ne vous blanchis pas le visage noir de guerriers, je ne vous ôte pas son Casse-tête n'y son Arc que je vous ai donné de sa part, je vous recommande de vous en servir contre l'Iroquois & non contre d'autres. Quoique vous transgressiez ses ordres croyez que l'Esprit qui a fait tout, qui est maître de la mort & de la vie, est pour lui, & qu'il saura bien faire ressentir votre desobeïssance si vous ne consentez à mes demandes.

Il alluma son Calumet & leur jettant les douze brasses de tabac il continua.

Fumons ensemble si vous voulez être enfans d'Onontio, *voila son Calumet, je ne manquerai pas de l'avertir de ceux qui voudront le mépriser.*

Il le leur presenta mais il y eut un Chef de guerre qui le refusa, ce sujet fut plus heureux qu'on ne se l'étoit persuadé. Les Puans voyant qu'il ne s'agissoit plus que d'appaiser celui-ci, lui presenterent le Calumet, & lui firent present de six chaudieres, avec deux Colliers de Porcelaine :

ils firent le lendemain un Festin solemnel aux Outaouaks, & leur chanterent le Calumet.

Dans le moment que ces trois cens guerriers s'en retournoient à Michilimakinak, un jeune guerrier se détacha avec plusieurs de ses camarades pour continuër leur route contre les Nadouaissioux ; les Outaouaks qui avoient bien voulu oublier tous leurs ressentimens, furent si choquez de leur procedé qu'ils jetterent tout leur équipage dans la riviere & traînerent leur canot à plus de cent pas dans la terre.

CHAPITRE XXI.

Le long séjour de quatre canots Outaouaks à Montreal, donne de mauvaises impressions aux affaires des François.

IL n'y eût que les Nepiciriniens & les Kikabous qui prirent les interêts de la Colonie au milieu de cette grande Revolution : ils marcherent contre les Iroquois, ils en apporterent quelques chevelures qu'ils presenterent aux Commandans de Michilimakinak. L'on vit arriver quelques jours aprés d'autres canots qui avoient enlevé un Iroquois ; il fut affranchi devant que d'être débarqué, ce qui étoit contre les Loix de la guerre, qui demandent que l'on tienne un Conseil general pour déliberer de la mort ou de la vie d'un prisonnier. L'on connût que ce procedé ne venoit que de la part des Outaouaks, ils avoient malicieusement instruit cet Affranchi sur plusieurs griefs qu'ils inventerent contre la nation Françoise. Il dit que ses gens avoient livré un Combat aux environs de Montreal, ou quatre cens François avoient été tuez, & qu'*Onontio* n'avoit osé sortir de la Ville.

Ce recit mêlé de paroles outrageantes faisant connoître la mauvaise intention de ces peuples, il étoit à propos d'avoir un éclaircissement sur toutes les insolences que l'on entendoit dire de toutes parts. Les Chefs les plus considerables voulurent se justifier : il y en avoit à la verité qui n'avoient pas participé à cette division, l'auteur étoit celui qui paroissoit le moins opposé à nos interêts, lequel caussoit neanmoins tous ces desordres. Il fit assembler un Conseil general où tous les Nepiciriniens furent appellez, ils vinrent trouver les François avec cinq Colliers, les priant par le premier de vouloir oublier leur égarement. Ils les assurerent par le second qu'ils s'unissoient au corps de leur pere pour ne jamais s'en détacher. Par le troisiéme, qu'il les connoîtroit au Printemps prochain par les Partis qu'ils envoyeroient contre l'Iroquois. Par le quatriéme, qu'ils se soûmettoient à *Onontio*. Et par le cinquiéme, qu'ils renonçoient à l'Anglois & à son Commerce.

On leur répondit par cinq presens sur tout ce qu'ils avoient dit,& on leur remontra que la traite avec l'Anglois qu'ils recherchoient avec tant d'avidité, les feroit livrer entre les mains de l'Iroquois, qui ne cherchoit qu'à les tromper.

Le long ſejour que firent quatre canots à Montreal, que l'on avoit envoyez pour ſavoir des nouvelles de la Colonie, leur fit ſoupçonner que les affaires alloient mal; ils firent un Feſtin dans le village où il ne ſe trouva que les Chefs : un François qui paſſa par là y fut appellé, le plus diſtingué d'entr'eux lui dit; *Toi qui te mêle de nous contrarier, Jongle pour ſavoir ce que ſont devenus nos gens que ton Chef a envoyez dans ton païs pour y être mangez.* Ce Sauvage avoit eû des liaiſons ſecrettes avec les Anglois pour leur ſuſciter l'entrée du commerce du Caſtor; il leur en fit preſent de dix paquets, comme un gage de la parole qu'il leur avoit donnée. Toutes les nations Alliées n'agiſſoient que par ſon ordre, il étoit le mobile de tout ce qui ſe faiſoit chez ces peuples, il s'étoit rendu ſi recommandable que l'on ſuivoit aveuglement tout ce qu'il demandoit. Il avoit été emmené Eſclave dés ſon enfance. Ce François auquel il dit de Jongler, répondit *que les François n'avoient pas accoûtumé de les manger, que s'il étoit un Chef il lui répondroit, mais qu'il étoit un Eſclave, que ce n'étoit pas un chien comme lui avec qui il faiſoit comparaiſon, lui qui portoit la parole d'un des plus grands Capitaines dont il eût jamais entendu parler,*

Vous voyez vous autres, reprit ce Sauvage, *les insultes que je reçois dans notre village de celui qui nous ôte notre repos, lors que je veux soûtenir notre interêt commun.* Tous les conviez commencerent à murmurer, les choses auroient peut-être tourné au desavantage du François s'il n'eût trouvé dans le moment quelque expedient pour leur rendre odieux ce Chef même. Il avoit été Esclave d'un nommé Jason, dont j'ai déja parlé, qui avoit été le premier par le Nord aux trois Rivieres, second gouvernement du Canada, & qui par tous les services qu'il avoit rendus à la nation en avoit été choisi le grand Chef. Il laissa à sa mort plusieurs enfans qui ne purent soûtenir cette qualité, parce que cet Esclave qui fut affranchi s'étoit acquis par son esprit l'estime generale de tous ces peuples. Ce François, dis-je, commença à s'écrier au milieu du Festin, *Où es-tu Talon? où es tu Brochet?* Encore un grand Chef. *Vous étiez les deux qui dominiez sur tout ce païs, votre Esclave a usurpé votre autorité, & rend vos enfans ses Esclaves, quoi qu'ils doivent être les veritables maîtres, mais je sacrifierai tout pour les soûtenir, &* Onontio *nous secondera, qui saura les remettre dans le rang qu'ils doivent tenir.* A peine eut-il parlé que

les Fils & les Parens de ces deux Chefs ſe leverent & prirent le parti du François, menaçant ce ſeditieux, & peu s'en falut qu'ils n'en vinſſent à de grandes extremitez. Ces jeunes Chefs ſe reſſouvenant quels avoient été leurs Ancêtres, obligerent ce vieillard de faire ſatisfaction au François, & la crainte qu'il eut auſſi d'être expoſé à de fâcheuſes ſuites, l'obligea de prier les Peres Miſſionnaires de racommoder toutes choſes.

Les François ne ſavoient eux-mêmes que penſer du retardement de ces canots, enfin ils arriverent aprés trois mois d'alliance; ils rapporterent qu'il s'étoit donné un Combat à la prairie de la Madeleine, à trois lieuës vis-à-vis Montreal, contre les Iroquois & les Anglois, où nous eûmes tout l'avantage : on peut dire que les derniers furent extrémement maltraitez.

Ces nouvelles firent quelque impreſſion ſur l'eſprit des Outaouaks, mais les Miamis de la riviere de ſaint Joſeph oublierent aiſément ce qu'ils avoient promis d'executer contre les Iroquois. Ils ne ſongeoient plus qu'à donner entrée aux Loups qui avoient un commerce ouvert avec les Anglois. Ceux de Maramek furent un peu ébranlez. On les fit reſſouvenir qu'on leur avoit livré l'Arc & le Caſſe-tête d'*Onontio*

pour frapper sur l'Iroquois & vanger leurs morts. On leur fit le recit du Combat de la Prairie, & de la levée du Siege de Quebec par les Anglois, qui y étoient venus avec toutes les forces de la Nouvelle Angleterre. Votre pere, leur disoit-on, ne cesse de travailler pour votre repos, vous avez toûjours été dans l'inaction depuis qu'il a entrepris la guerre contr'eux. L'Esprit favorise ses armes, ses ennemis le redoutent, il ne veut pas les écouter, on leur conseilloit de se servir de son appui pendant qu'il vouloit les favoriser, on leur dit qu'il auroit lieu de se plaindre de leur indifference pendant qu'il sacrifioit sa jeunesse : ils promirent d'envoyer trois cens guerriers qui n'épargneroieut pas les Loups n'y les Anglois. Les Maskoutechs qui avoient paru prendre si fort nos interêts, donnerent des preuves bien contraires de leur fidelité, ils s'amuserent à faire des courses sur les terres des Nadouaissioux, où ils enleverent des Puans & des Ayoës qui y avoient fait leur établissement, sans s'embarasser si ces deux nations leur étoient alliées. La jalousie qu'ils eurent de ce que quelques François avoient promis de traiter des marchandises chez les Miamis preferablement chez eux, leur inspira d'envoyer à ceux-ci dix grandes

chaudieres, pour leur dire de se défier des François qui devoient former un gros parti d'Abenaguis & de leurs Alliez, pour faire coup sur leurs familles, aprés qu'ils se seroient mis en marche contre les Iroquois. Ce present arrêta tous les partis, il n'y eut que leur Chef qu'il se détacha avec quatre-vingt guerriers. Les Outagamis qui avoient été fort tranquilles nonobstant la parole qu'ils avoient donnée de se joindre avec quelque nation contre l'ennemi commun, promirent de le faire lors que les Sakis, les Puans, & les Pouteouatemis partiroient. On leur donna pour cet éfet une chevelure d'Iroquois avec un fusil: Voila, leur dit-on, un Iroquois que l'on vous donne à manger, cette chevelure est la tête & ce fusil est son corps; on veut savoir si vous êtes François ou Iroquois afin de le mander à *Onontio*: Si vous allez en guerre l'on vous croira François, si vous n'y allez pas l'on vous déclare ennemi.

CHAPITRE XXII.

Les Maskoutechs veulent brûler un François qu'ils disoient être Sorcier. Les Hurons & les Outaouaks croyent avec trop de bonne foi que les Iroquois sont leurs veritables amis : ceux-ci les trompent. Les Outaouaks vont en parti sur les Iroquois. Les François invitent la nation Outaouakse de venir boire du boüillon d'un Iroquois. Description de ce cruël tourment.

LE grand éloignement où nous nous trouvions de tous ces Alliez étoit un obstacle pour leur faire faire tous les mouvemens que nous aurions pû souhaiter. Les François qui se trouvoient chez eux, soit pour leur faciliter le Commerce, soit pour les entretenir dans une parfaite union, étoient même exposez à bien des disgraces. On vit Perrot sur le point d'être brûlé par les Maskoutechs, qui avoient reçû tant de bienfaits de sa part. Cette nation insatiable de tout ce qu'elle voyoit, l'envoya prier de venir traiter du Castor à leur village, un Chef des Pouteouatemis l'accompagna. A peine y fut-il avec six

François que l'on ſe rendit maître de toutes leurs marchandiſes ; ils eurent plus d'inhumanité pour lui que pour le dernier de leurs Eſclaves. C'eſt une maxime parmi toutes les nations de donner aux priſonniers les premiers morceaux de ce que l'on mange, mais ceux-ci affectoient de ne lui rien donner. Un de leurs Chefs ne pût s'empêcher de ſe plaindre qu'il n'auroit pas la force de ſouffrir le feu s'ils n'avoient pas plus de ſoin de lui : ils vouloient le ſacrifier aux manes de pluſieurs de leurs gens qui avoient été tuez dans pluſieurs occaſions, ils diſoient qu'il étoit auteur de leur mort. Un guerrier qui lui vint prononcer ſon Arrêt lui dit que l'on avoit voulu le brûler dans le village, mais qu'une partie ne devoit pas être témoin de cette execution. Tu partiras, diſoit-il, au Soleil levant, tu ſeras ſuivi de prés, & à midi tu ſeras brûlé dans la campagne, tu es un Sorcier qui nous a fait mourir plus de cinquante de nos gens pour ſatisfaire aux ombres de deux François que nous avons tuez à Chikagon. Si tu t'étois vangé ſur deux ſeulement nous n'euſſions rien dit, car le ſang doit être payé par le ſang, mais tu es trop cruel, tu vas donc être la victime qui leur ſera immolée. Il falloit bien de la conſtance dans une ſi terrible con-

jonctûre. Le Chef Pouteouatemis chanta aussi la chanson de mort la veille du départ, & on les fit sortir le lendemain du village avec les autres François, qui plaignoient leur mauvaise destinée. Pendant que l'on s'amusoit dans le village à faire le partage de tous leurs éfets ils avancerent un peu dans un chemin frayé, puis ils s'aviserent de faire plusieurs fausses routes sans se quitter de vûë. On détacha aprés eux des guerriers qui ne purent suivre leur piste ; l'on ne sait s'ils ne pûrent veritablement les découvrir, ou s'ils affecterent de ne les pas trouver. Quoiqu'il en soit, un Miamis qui avoit épousé une Maskoutече ayant vû partir ces guerriers, en donna avis aussi-tôt à sa nation que Perrot avoit été pillé & brûlé des Maskoutechs. Le Chef des Miamis étoit pour lors en guerre contre les Iroquois : les Miamis n'attendirent que le moment de son arrivée pour vanger cette mort. Les nations de la Baye en furent aussi avertis, & voulurent prendre le casse-tête pour châtier ces peuples. Perrot arriva heureusement chez les Puans, où il dressa d'abord des chaudieres de guerre, comme pour aller chercher ce qu'on lui avoit pris, & tuër quelques Maskoutechs, mais comme il s'agissoit d'entretenir tous ces peuples,

dans l'envie qu'ils avoient de s'attacher à l'ennemi commun, il les obligea de suspendre leurs ressentimens en faveur de la nation Françoise.

On commença de toutes parts à faire la guerre tout de bon aux Iroquois. Les Outaouaks envoyerent de tous côtez des Partis contr'eux, ils en tuërent & prirent plus de cinquante pendant l'Eté. Les Miamis de Muramik enleverent huit *Loups*, ausquels les Anglois avoient donné quantité de presens: ils en donnerent quatre au Commandant de la riviere de saint Joseph, & destinerent les autres aux François de leurs amis qui leur avoient rendu plusieurs services. Monsieur de Louvigni envoya trente-huit hommes pour les aller querir, avec ordre d'engager les Miamis de les faire mettre à la chaudiere si l'on ne pouvoit les amener à Michilimakinak, mais ceux de saint Joseph les avoient enlevez. La nation des *Loups* étoit entierement dans les interêts des Anglois, qui vouloient se servir d'eux pour entrer chez nos Alliez, & les Iroquois profiterent de cette union. L'on ne pouvoit donc prendre trop de mesures pour empêcher aux uns le commerce du Castor, & se prévaloir des actes d'hostilité des autres. On fit present de cinquante li-

vres de poudre aux Miamis de Maramek, pour les engager dans nos interêts. Ils se mirent en marche au nombre de deux cens, qui se separerent en quatre, aprés avoir separé la poudre entr'eux. Il se fit un Festin solemnel le lendemain de leur départ par ordre de Ouagikougaïganea, le grand Chef, pour obtenir de l'Esprit un heureux retour, ils dresserent un Autel sur lequel ils mirent des peaux d'Ours en maniere d'Idole, dont ils avoient barboüillé les têtes d'une terre verte, à mesure qu'ils passoient devant ils faisoient des genuflexions ; tout le monde étoit obligé d'assister à cette Ceremonie. Les Jongleurs, les Medecins, & ceux qui se disoient Sorciers, tenoient le premier rang, ils tenoient à la main leurs sacs de medecine & de jonglerie : ils jettoient, disoient-ils, le Sort sur ceux qu'ils vouloient faire mourir, & qui feignoient tomber morts. Les Medecins leur mettoient des drogues entre les lévres & paroissoient les ressusciter aussi-tôt en les remuant rudement, celui qui faisoit la figure la plus grotesque s'attiroit le plus d'admiration, ils dansoient au son des Tambours & des Gourdes, ils formoient comme deux partis ennemis qui attaquent & se défendent dans un Combat : ils avoient pour armes

des peaux de Couleuvres & de Loutres, qu'ils disoient donner la mort à ceux sur lesquels ils jettoient le Sort, & qu'ils rendoient la vie à ceux qu'ils vouloient. Le maître de la Ceremonie, accompagné de deux vieillards & de deux femmes à ses côtez marchoit avec gravité, allant avertir dans toutes les cabanes du village que la Ceremonie devoit bien-tôt commencer. Ils faisoient l'imposition des mains sur tous ceux qu'ils rencontroient, qui par remerciment leur embrassoient les jambes. L'on ne voyoit que danses, & l'on n'entendoit que des hurlemens des chiens que l'on égorgeoit pour faire les Sacrifices. Les os de ceux que l'on mangeoit étoient ensuite brûlez en maniere d'holocauste. Les personnes qui étoient tuez que l'on ressuscitoit par le Sort dansoient séparément, pendant que les autres demeuroient comme morts. Hommes, Femmes, Filles, & jeunes gens à l'âge de douze ans, tomboient morts ou ressuscitoient, les Jongleurs même, les Medecins & les Sorciers, chacun avoit fait les ornemens les plus propres qu'il pouvoit, les uns se fourroient au fond de la gorge des bâtons d'un pied & demi de longueur, de la grosseur d'un pouce, & faisant semblant d'être morts on les portoit aux Medecins qui les

ressuscitoient & les envoyoient danser, les autres avaloient des plumes de Cigne ou d'Aigle, qu'ils retiroient & tomboient ensuite comme morts, que l'on ressuscitoit aussi ; enfin l'on ne connoissoit dans leurs mouvemens qu'artifices diaboliques.

Le meilleur de cette Fête fut que toutes les richesses du village étoient destinées aux Jongleurs. Les Ceremonies durerent jour & nuit l'espace de cinq jours, ils se mettoient à couvert la nuit, & le jour dans la place publique, où ils abordoient de tous côtez, marchant comme en Procession. On eut beau leur representer que tout ce qu'ils faisoient étoit criminel devant Dieu : ils répondirent que c'étoit le veritable moyen de le fléchir, afin qu'il donna des ennemis à manger à leur jeunesse, qui periroit sans cela s'ils n'observoient cette Solemnité. Un de ces Partis arriva au bout de trente jours, ils avoient tué plusieurs Iroquois sans perdre un de leurs gens. Ils dirent aux François, croyez-vous que notre Secte nous ait fait écouter de l'Esprit. Les autres Partis revinrent quelque temps aprés avec plusieurs prisonniers, & les Loups que ceux de saint Joseph avoient fait détourner.

Pendant que les Miamis donnoient à Mr de Frontenac des preuves de leur fide-

lité, les Maſkoutechs s'étoient déclarez ouvertement contre les Ayoës ſes Alliez, ils taillerent en pieces tous les habitans de leur grand village. Il en arriva quelques-uns chez les Miamis qui vouloient attirer Perrot chez eux, l'aſſurant qu'ils ſatisferoient au pillage de ſes marchandiſes, mais les Miamis qui ſavoient que l'on vouloit le manger, leur demanderent bruſquement s'ils croyoient qu'il fut un chien, que l'on chaſſe quand il incommode, & que l'on fait revenir à la premiere careſſe que l'on lui fait. Cette nation apprit que tous les peuples de la Baye, les Miamis & pluſieurs autres, avoient voulu vanger l'inſulte qu'ils lui avoient faite, ils lui envoyerent deux Deputez pour le prier de ne pas partir de Maramek, où ils vouloient lui parler. Leur chef vint lui-même avec pluſieurs guerriers, il entra dans la cabane de celui des Miamis, où l'on fit aſſembler les plus conſiderables de la nation, & des Kikabous, ils avoient emmené une Eſclave & trois enfans Ayoës, qui firent aſſeoir devant Perrot, & ils lui dirent : *Nous t'avons emprunté tes fuſils qui ont tonné ſur un village qu'ils nous ont fait manger, voila l'effet qu'ils ont produit & que nous t'amenons.* En leur montrant ces Eſclaves.

Ils mirent quarante robes de Caſtors

devant lui, & continuërent de parler ainsi. *Nous t'avons pris un habit pour éblouïr la vûë de nos ennemis & nous faire craindre d'eux, nous te le payons par ce Castor, nous ne te payons pas tes armes & tes marchandises, si tu nous veux recevoir en grace nous savons où il y a du Castor, nous en avons vû dans notre chemin, si nous vivons quelques années tu seras content, car nous n'avons pas prétendu te piller, nous avons seulement pris tes marchandises à crédit.*

On dit à ce Chef que pour appaiser la colere d'*Onontio* il falloit aller enlever un village d'Iroquois, & non pas des gens qui ne leur avoient jamais fait la guerre, qu'ils oublioient aisément leurs morts, que les François vangeoient tous les jours, qu'ils feroient bien d'envoyer à Montreal un de leurs Chefs pour l'appaiser, que son feu étoit allumé pour y recevoir tous ceux qui voudroient se chauffer, & les Iroquois même, quoi que ses ennemis. Qu'au reste ils devoient être persuadez que l'on auroit tiré vangeance de sa nation si l'on n'avoit pas fait suspendre les haches de tous les autres. Un chef resolut d'accompagner ce François à Montreal, pour détourner le ressentiment de Mr de Frontenac : Quarante Miamis l'excorterent jusques à la Baye. Lors qu'ils furent arrivez chez les Outa-

Outagamis on dissuada le Maskoutech de passer outre, parce qu'on lui dit que la maxime des François étoit de faire pendre sans remission les voleurs, & qu'il pourroit bien subir la même destinée pour l'amour de sa nation, ce qui fit qu'il s'en retourna.

Les Anglois qui avoient fait jusques alors toutes sortes de tentatives pour s'insinuër chez les Outaouaks, trouverent la plus belle occasion du monde pour y réüssir. Aussi-tôt qu'ils eurent appris que les Iroquois avoient donné la vie au Fils du Chef des Sauteurs, ils obtinrent sa liberté. Ils avoient crû que son pere étant mort il pourroit lui succeder, & que l'ascendant qu'il auroit sur l'esprit de sa nation seroit un grand moyen pour leur faciliter encore quelque entrée chez leurs voisins. La reconnoissance que cet Affranchi auroit (à ce qu'ils croyoient indubitablement) d'un bienfait si considerable, devoit lui faire entreprendre toutes choses en faveur de ses liberateurs. D'ailleurs les Iroquois prétendoient aussi y en tirer quelque avantage, ils lui donnerent de part & d'autre des Colliers & des presens, pour engager tous nos Alliez de prendre leur parti & de commercer avec eux. Il rencontra les Outaouaks à la chasse au milieu de l'Hiver,

qui s'assemblerent pour savoir l'explication de ces Colliers, & conclurent en même temps de garder le secret. Ils envoyerent *en secret sous terre* quantité de presens aux Sakis & aux peuples de la Baye, pour les obliger de se relâcher de la guerre des Iroquois. On ne voyoit chez eux que visites, mais ils répondirent que toutes ces sollicitations étoient inutiles, qu'ils periroient plûtôt que d'abandonner les interêts des François. Les Sauteurs qui commençoient à connoître que les Iroquois leur avoient donné la vie, se déclarerent contre nos Alliez s'ils vouloient continuër la guerre aux Iroquois. Rien ne pût les faire démordre de leur resolution, ils dirent qu'ils étoient des hommes capables de resister à quiconque voudroient les traverser dans ce qu'ils avoient resolu. Le Commandant de Michilimakinak ayant sçû l'affection des Sakis, les envoya assurer qu'il periroit avec ses François si on les attaquoit, leur offrant même son Fort pour azile. Les Outaouaks, Cinagos, qui s'étoient déclarez en faveur des Sauteurs, craignant que les Sakis ne poussassent loin le ressentiment qu'ils avoient fait paroître contre ceux-ci, voulurent d'un côté les raccommoder avec les Sakis, pendant qu'ils firent de l'autre tout ce qu'ils purent

pour les détourner de la guerre des Iroquois : ils leur firent des presens & leur donnerent un Calumet qui disoit que leurs morts étoient ensemble chez les Nadouaissioux, qu'étant parens ils devoient suspendre leurs haches cette année, les assurant de les épargner l'année prochaine s'ils vouloient retourner en guerre.

Les Outaouaks gardoient toûjours le secret du Collier que les Iroquois avoient donné aux Sauteurs, & pour ne pas paroître suspect aux François ils témoignerent à Mr de Louvigni qu'ils l'avoient reçû pour avoir la Paix, qu'on les sollicitoit d'en être les Mediateurs auprés d'*Onontio*, ils voulurent l'engager d'accepter lui-même ce Collier, puisqu'il commandoit à Michilimakinak ; il s'en excusa & il leur fit comprendre qu'ils devoient aller le lui presenter ; ils ne balancerent pas de lui envoyer des Députez, qui profiterent du depart des Sakis.

On peut dire que les Hurons & les Outaouaks étoient dans un trés-grand aveuglement sur tout ce qui regardoit les Iroquois, qu'ils croyoient être veritablement de leurs amis, car pendant qu'ils faisoient tout ce qu'ils vouloient pour leur donner des preuves essentielles de leur amitié, ceux-ci cherchoient sous main les occa-

sions de les surprendre. Aprés le départ de ces Députez les Hurons prirent deux Iroquois qu'ils renvoyerent dans leur païs avec beaucoup de presens, pour témoigner à leur nation que celle des Outaouaks n'avoit rien de plus à cœur que leur alliance, les congratulant en même temps d'avoir donné la vie aux Sauteurs, mais les Iroquois n'agissoient pas de si bonne foi.

Dabeau, François Esclave parmi eux depuis quelques années, s'étant trouvé avec une bande de guerriers, qui cherchoient à faire coup sur tout ce qu'ils rencontreroient, resta seul avec huit des leurs & deux femmes : il les tua tous pendant qu'ils dormoient, & emmenoit les femmes au premier village de nos Alliez qu'il auroit pû rencontrer, lors qu'il trouva deux Hurons à la chasse du Castor. La crainte qu'il eût d'être lui-même assassiné par des gens qui auroient pû s'approprier le coup qu'il avoit fait, l'obligea de leur faire present de ces deux Esclaves & des chevelures qu'il avoit apportées. Il s'embarqua avec eux pour Michilimakinack. L'arrivée de ces deux femmes donna beaucoup d'éclaircissement, la nation conçût de l'indignation de se voir abusée de la sorte. L'on détacha aussi-tôt un parti qui

fit main basse sur treize Iroquois qui venoient en guerre chez eux, ils en tuërent cinq & en prirent sept, il ne s'en échapa qu'un. Comme l'on savoit qu'il s'étoit fait un accord entre les Hurons & les Iroquois de donner reciproquement la vie aux prisonniers que l'on feroit, l'on remarqua qu'ils en vouloient user de même à l'égard de ceux-ci. Quelques François voyant qu'ils mettoient pied à terre en poignarderent deux avec leurs coûteaux, les Hurons firent sauver les cinq autres dans leur village & prirent les armes : le desordre vint general, les Outaouaks demeurerent neutres, s'étant mis à l'écart pour être spectateurs du combat. Nansouakouet seul ami des François fit assembler ses guerriers pour soûtenir leur parti en cas que l'on en vint aux mains. Les Hurous qui connoissoient la generosité des François, incapables de faire du mal à ceux qui étoient entre leurs bras, accoururent à notre Fort pour y trouver un azile. Les Hurons ne pousserent pas plus loin leurs violences : les Anciens prierent le Commandant de ne pas prendre garde à l'insolence de leurs jeunes gens, ils lui emmenerent le Chef du parti Iroquois pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Quoique le caractere du François soit ennemi de l'inhumanité, on

ne pût se dispenser d'en faire un exemple public. Les graces continuelles que leur faisoient nos Alliez, qui dans le fond du cœur étoient plus nos ennemis que les Iroquois même, ne faisoient qu'entretenir de part & d'autre des ménagemens secrets qu'il y avoit entr'eux ; & pour aigrir du moins l'esprit de ceux-ci on jugea à propos de sacrifier ce Chef. On invita pour cet éfet tous les Outaouaks, pour me confirmer à leur maniere de parler, *à boire du boüillon de cet Iroquois*, on plata un poteau où il fut attaché par les pieds & les mains, avec assez de liberté pour se remuër à l'entour, on alluma un grand feu proche de lui où l'on fit rougir des instrumens de fer, des canons de fusil, & des poëles, pendant qu'il chantoit sa chanson de mort. Tout étant prêt un François commença à lui passer un canon de fusil sur les pieds, un Outaouak en prit un autre, ils le grillerent les uns aprés les autres jusqu'aux jarets pendant qu'il continuoit de chanter tranquillement. Il ne pût s'empêcher de faire de grands cris quand on lui frotta les cuisses avec des poëles toutes rouges, il s'écria que le feu étoit de valeur. Toute l'assemblée des Sauvages se mocqua de lui dans ce moment, avec des huées qu'on lui faisoit, lui disant tu es un Chef de guerre

& tu crains le feu, tu n'eſt pas un homme. On le tint dans les tourmens l'eſpace de deux heures ſans lui donner de relâche, plus il ſe deſeſperoit & ſe donnoit de la tête contre le poteau, plus on lui faiſoit des railleries. Un Outaouak voulut rafiner dans ce genre de ſuplice, il lui fit une eſtafilade depuis l'épaule juſqu'au jaret, mettant de la poudre le long des cicatrices où il mit le feu. L'Eſclave ſentit encore le mal plus vivement qu'il n'avoit fait les autres, & comme il ſe trouvoit extrémement alteré on lui donnoit à boire, non pas tant pour éteindre ſa ſoif que pour prolonger ſon ſuplice. Quand on vit que ſes forces commençoient à s'épuiſer un Outaouak lui enleva la chevelure qu'on lui laiſſa pendre derriere le dos; il mit dans un grand plat creux du ſable ardent & des charbons tout rouges dont on lui couvrit la tête; on le délia enſuite & on lui dit *tu as la vie*. Il ſe mit à courir comme un homme ivre, tombant & ſe relevant: on le fit aller du côté du Soleil couchant (païs des ames) lui fermant le paſſage du levant, & on ne lui donna que la diſtance pour marcher où l'on vouloit qu'il alla. Il ne laiſſa pas d'avoir encore aſſez de vigueur pour jetter des pierres à tort & à travers; enfin on le lapida & chacun emporta ſa grillade.

Les esprits les plus irritez se calmerent depuis le depart des Députez qui portoient à Mr. de Frontenac le Collier du Sauteur: l'on tenta plusieurs fois d'en prendre le veritable sens, & la réponse que les Outaouaks & les autres nations firent aux Anglois & aux Iroquois. Il se trouva un François à Michilimakinak qui étoit intime ami d'un des principaux Chefs du Conseil de nos Alliez, qui l'assura d'une entiere protection de la part d'*Onontio*. Comme l'homme fait connoître volontiers ses pensées au milieu de la joye, celui-ci se trouvant échauffé d'un peu d'eau de vie, promit au François de se rendre le lendemain dans un bois où il lui diroit en confidence le fort & le foible de toutes choses, ils s'y rendirent tous deux. L'Outaouak lui déclara que les Anglois avoient envoyé aux nations quatre Colliers: ils leur mandoient par le premier qu'ils feroient un établissement dans le lac Herier, où ils viendroient traiter. Le second les prenoit sous leur protection. Par le troisiéme ils oublioient le pillage qu'ils avoient fait de concert avec les François sur leurs guerriers qui alloient à Michilimakinak: Et par le quatriéme ils promettoient de donner leurs marchandises à meilleur marché qu'*Onontio*, qui étoit un avare qui les voloit.

Quand aux Iroquois ils leur en avoient envoyé huit. Le Premier disoit qu'ils se souvenoient de la Paix qu'ils avoient faite avec la Petite Racine, qu'ils n'avoient pas voulu rompre, quoique leurs freres les Outaouaks les tuassent tous les jours. Ils enterroient par le Second tous les morts que leurs freres avoient tuez. Le Troisiéme attachoit un Soleil au détroit du lac Herier & du lac Huron, qui marqueroit les limites de l'un & de l'autre, & ce Soleil devoit les éclairer dans leur chasse. Par le Quatriéme ils mettoient le sang répandu dans le fond du lac & dans les abîmes de la terre, afin que rien ne fut infecté. Ils envoyerent par le Cinquiéme *leur plat,* afin qu'ils n'eussent qu'un même vaisseau pour boire & pour manger. Par le Sixiéme ils promettoient de manger les bêtes des environs qui seroient communes aux uns & aux autres. Le Septiéme devoit leur faire manger de compagnie du bœuf, voulant dire qu'ils s'uniroient pour faire la guerre aux Miamis, Islinois, & autres nations. Par le Huitiéme ils devoient manger de la chair blanche, parlant des François.

Ce Chef lui dit les réponses des Outaouaks, qui consentirent à toutes ces demandes, & répondirent paroles pour pa-

roles par des Colliers, des Calumets de pierres rouges & des pacquets de Castors. On l'engagea secretement de décendre à Montreal pour voir *Onontio*, qui ne manqueroit pas de sonder les Sauteurs qui étoient partis avec les Députez Outaouaks.

CHAPITRE XXIII.

Grande desolation chez les Nadouaissioux, causé par les Maskoutechs.

LEs Miamis toûjours occupez contre les Iroquois firent un coup de trois cens guerriers, des François qui étoient dans leurs quartiers n'envisageant que leur propre interêt, leur firent acroire qu'*Onontio* vouloit qu'ils chassassent un Hiver au Castor pour traiter des munitions, afin d'entreprendre le Printemps suivant une marche contre l'ennemi commun. Ces avis n'empêcherent pas qu'il ne se forma quelque parti de guerre, ils enleverent douze Iroquois ausquels ils casserent la tête. Se voyans poursuivis par un grand nombre ils en tuërent seize dans une autre occasion. Les Sakis & leurs Alliez faisoient aussi paroître leur fidelité à *Onontio*, il n'y avoit que les Outagamis & les Maskoutechs qui s'éloignoient de tout ce qu'ils lui avoient promis, ils s'acharnoient uniquement contre les Nadouaissioux, quelque Paix qu'ils eussent faite ensemble, & dans quelque embaras où ils se fussent trouvez, dont ils ne s'étoient retirez que

par l'entremise des François. L'on ne pût jamais effacer de leur cœur cette passion de vangeance qui les dominoit, ils se mirent en marche avec toutes leurs familles, ils défirent quatre-vingt cabanes de Nadouaissioux, & taillerent en pieces tout ce qui leur faisoit resistance ; ils firent des cruautez inoüies à leurs prisonniers. Ils perdirent quinze hommes dans cette action, & pour s'en vanger ils brûlerent deux cens femmes & enfans. Six François allerent chez eux pour retirer quelques-uns de ces Esclaves, peu s'en falut qu'ils ne passassent eux-même par le feu. Les Miamis furent sensiblement touchez de toutes ces irruptions, ils apprehendoient que les Nadouaissioux voulant en tirer vangeance ne fissent main basse sur eux dans leur route. Comme ils n'avoient aucunement trempé avec les Masкoutechs, ils engagerent Perrot de les aller assurer de la part qu'ils prenoient à leur affliction. Celui-ci fit rencontre d'un parti de Nadouaissioux qui venoit à la découverte contre les Masкoutechs, qui leur dit qu'il trouveroit à huit lieuës au dessus soixante de leurs gens qui formoient un corps de garde avancé, pour voir si leurs ennemis ne reviendroient pas à la charge. Il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'ils l'aborderent tous

baignez de larmes, faiſoient des cris capables de toucher les plus inſenſibles. Aprés avoir pleuré environ une demie heure ils l'enleverent dans une peau d'Ours, le portant juſqu'au ſommet d'une montagne ſur laquelle ils camperent ; ce fut dans ce moment où il parut extrémement touché de leur deſaſtre : il les pria de faire ſavoir ſon arrivée au Fort des François. Six Nadouaiſſioux partirent quelques jours aprés avec lui pour s'y rendre, il paſſa par le village entierement ruïné, où il ne vit que de triſtes reſtes de la fureur de leurs ennemis ; les pleurs de ceux qui étoient échappez de leur cruauté ſe faiſoient entendre de toutes parts. Il ſe trouva pour lors un François qui ſe diſoit un grand Capitaine, il leur avoit perſuadé en étalant pluſieurs pieces d'étoffes, qu'il les developpoit pour faire mourir ceux qui avoient dévoré leurs familles. Cet amuſement ne tendoit qu'à ſe défaire plus facilement de ſes marchandiſes ; mais quand les Nadouaiſſioux apprirent l'arrivée de Perrot ils vinrent le trouver à ce village & le conduiſirent à ſon Fort : il profita d'une occaſion aſſez favorable pour leur preſenter le Calumet de la part des Miamis. Voici de quelle maniere l'on dit qu'il s'énonça.

Chefs, je pleure la mort de vos enfans,

*que l'Outagamis & le Maskoutech en me trompant vous ont ravis, le Ciel a vû leurs cruautez dont il les punira. Ce sang est encore trop frais pour en entreprendre si-tôt la vangeance. Il veut que vous pleuriez pour le fléchir, il s'est déclaré contre vous & il ne vous secondera pas si vous vous mettez en marche cet Eté. J'ai appris que vous vous assemblez pour chercher vos ennemis, ils ne sont qu'un corps & vous attendent de pied ferme. Ils se sont retranchez dans un bon Fort, les Outagamis ont la plus grande partie de leur proye qu'ils massacreront indubitablement si vous paroissez. Je couvre vos morts en leur jettant deux chaudieres, je ne les mets pas dans le fond de la terre, je ne prétends que les mettre à l'abri du mauvais temps jusqu'à ce qu'*Onontio *ait apris votre perte, qui déliberera sur ce qu'il pourra faire pour vous. Je vai le trouver & je ferai mes efforts pour obtenir de lui qu'il vous fasse rendre vos enfans qui sont Esclaves chez vos ennemis: il ne se peut qu'il ne soit touché de compassion. Les Miamis qui sont ses enfans lui ont obeï, quand je leur ai dit de sa part de cesser la guerre qu'ils avoient contre vous, ils ont appris votre affliction & ils pleurent votre desastre, voila leur Calumet qu'ils vous envoyent, ils vous*

mandent qu'ils desaprouvent l'action des Maskoutechs & des Outagamis, ils vous prient de renouveller cette alliance qui est entr'eux & vous, & si vous faites des partis pour aller chercher vos os, ne vous méprenez pas en donnant par hasard dans la route sur leurs familles.

Ce discours fut suivi de pleurs bien ameres, on n'entendoit que cris & chansons de mort, ils prenoient des tisons ardens dont ils se brûloient le corps sans faire aucune grimace, disant plusieurs fois ce terme de desespoir *Kabato, Kabato*, & ils se grilloient avec une constance admirable.

Perrot leur ayant donné le temps d'accorder aux mouvemens de la nature tout ce qu'un juste ressentiment pouvoit leur inspirer, leur jetta plusieurs brasses de tabac, & leur dit :

Fumez Chefs, fumez guerriers, fumez paisiblement, dans l'esperance que je vous renvoyerai quelques uns de vos femmes & enfans, que je retirerai de la gueule de vos ennemis, remettez toute votre confiance à Onontio, * *qui est le maître de la terre, duquel vous recevrez toute sorte de satisfaction.* Il leur jetta aprés cinq ou six pacquets de coûteaux, & leur dit encore.

Ces coûteaux sont pour écorcher du Ca-

* Monsieur de Frontenac.

*ſtor & non pour lever des chevelures d'hommes, ſervez vous en juſqu'à ce que vous ayez dos nouvelles d'*Onontio.

Les François qui les avoient arrêtez pour traiter de leurs Pelleteries, furent contraints de venir au Fort pour vendre leurs marchandiſes; celui qu'ils avoient regardé comme un grand Capitaine y étant arrivé ils l'allerent trouver, & lui dirent que puiſque les étofes qu'il leur avoit étalez cauſeroient la mort des Outagamis & des Maſkoutechs, ils vouloient lui chanter & à Perrot des *Calumets Funebres*, afin qu'ils les aidaſſent dans leurs entrepriſes. Nous avons reſolu, diſoient-ils, de ne pas quitter nos morts que nous n'ayons enlevé un village que nous voulons immoler à leurs ombres. Nous reconnoiſſons le Miamis pour notre frere, & nous allons envoyer des Députez pour faire la Paix avec lui. Nous n'en voulons pas beaucoup aux Outagamis dans l'enlevement qu'ils ont fait de nos femmes, ils leur ont donné la vie, ils ne les pourſuivent pas quand elles deſertent de chez eux, il en eſt arrivé dix qui nous rapportent qu'ils ont un bon cœur, & qu'ils trouvent mauvais que les Maſkoutechs ayent mangé tous leurs Eſclaves. Voici trois jeunes gens qui viennent d'arriver, leſquels rapportent que

pour un Maſκoutech qui a été tué au combat, ils ont brûlé & mis à mort vingt de nos femmes & enfans, & qu'ils n'ont vécu dans leur retraite que de notre chair.

Ce François dit qu'il étoit prêt de recevoir le Calumet ſi Perrot vouloit accepter l'autre. Les Nadouaiſſioux s'aſſemblerent dans la cabane du Chef de guerre, où ils firent les Ceremonies des Calumets de guerre, dans leſquels ils firent fumer ces deux François, mettant la cendre du tabac dans la terre, invoquant l'Eſprit, le Soleil, les Aſtres, & tous les autres Eſprits. L'on tient que Perrot refuſa ce Calumet, s'excuſant que n'étant qu'un enfant il ne pouvoit rien faire ſans la participation de ſon pere, qu'il étoit venu pour pleurer leurs morts & leur apporter le Calumet des Miamis, qui n'avoient pas trempé dans l'action barbare de leurs ennemis, que s'ils vouloient lui donner un Calumet pour répondre aux Miamis il le leur porteroit, mais qu'il ne pouvoit ſe déclarer contre les Maſκoutechs, qui ſe défieroient de lui, puiſqu'ils ne manqueroient pas d'apprendre qu'on lui auroit chanté des *Calumets Funebres*, qu'il avoit trés grand ſujet de ſe plaindre de leur ingratitude, puiſqu'il avoit couru riſque d'être lui-même brûlé chez eux, mais qu'il falloit tout

remettre à *Onontio.* Les Nadouaiſſioux avoüerent qu'il avoit raiſon, ils ſuſpendirent le caſſe-tête juſqu'à ce qu'ils euſſent fait ſavoir à Mr de Frontenac tout ce qui s'étoit paſſé. Les Outagamis auroient bien voulu que les François leur euſſent emmené quelques Nadouaiſſioux pour traiter de la Paix, ils étoient fort embaraſſez de leurs Priſonniers,& ils n'ignoroient pas que leur procedé eut été contre le droit des gens. Les Nadouaiſſioux ne jugerent pas à propos d'expoſer ſeuls leurs Députez, ils partirent au nombre de trente pour aller aux Miamis, ils ſejournerent ſur le bord du Miſſiſipi, dans un établiſſement François, vis-à-vis la Mine de Plomb. On donna avis aux Miamis de l'arrivée des Députez des Nadouaiſſioux, & ils partirent au nombre de quarante pour les aller joindre. L'entrevûë qui ſe fit de ces deux Nations ſe paſſa en offres de ſervices de la part des uns, & en gemiſſemens de la part des autres; Les Nadouaiſſioux verſerent (ſelon leur coûtume) beaucoup de larmes ſur la tête des Miamis. Ceux-ci leur firent preſent d'une de leurs Filles & d'un petit Garçon qu'ils avoient enlevé des mains des Maſkoutechs; ils couvrirent leurs morts en leur donnant huit chaudieres, les aſſurant de leur amitié, & firent fumer les

Chefs, leur promettant de retirer autant qu'ils pourroient de leurs femmes & enfans. Ils eurent (à l'insçu des François) des entretiens secrets pendant une nuit, où les Miamis jurerent l'entiere destruction des Maſkoutechs. On envoya dire à un village de Miamis, établi de l'autre côté du Missisipi, que l'on avoit quelque chose à leur communiquer de la part d'*Onontio*; ils vinrent au nombre de vingt-cinq. On leur déclara qu'ils étoient inutils dans le poste où ils s'étoient établis pour soûtenir *Onontio* dans la guerre de l'Iroquois, qu'ils n'auroient plus de munitions de guerre s'ils ne tournoient le casse tête contr'eux, qu'ils devoient apprehender que les Nadouaissioux ne tombassent sur eux lorsque ils iroient tirer vangeance de leurs morts contre les Maſkoutechs : ils promirent de placer leurs feux à Maramek. Ils l'auroient fait dans la riviere de saint Joseph à la sollicitation du Chef de ce quartier, mais le refus qu'il leur fit de poudre & de balles donna une trop mauvaise idée de son avarice pour les engager de s'unir à lui. Les Maſkoutechs eurent vent de l'entrevûë des Nadouaissioux avec les Miamis par l'entremise de Perrot, ils conjecturerent que ce ne pouvoit être que l'éfet du souvenir des insultes qu'ils lui avoient fai-

tes. Ils jurerent en même temps ſa perte ; & ſe flâtoient qu'en pillant tous ſes éfets, & ceux des François qui étoient avec lui, ils auroient dequoi ſe retirer plus aiſement chez les Iroquois s'ils venoient à ſuccomber ſous le fer des nations. Ils voulurent le ſurprendre une nuit, mais des chiens qui ont une antipatie trés grande pour les Sauvages qui les mangent ordinairement, les firent découvrir ; ce qui obligea Perrot de ſe mettre ſur la défenſive. Les Maſkoutechs qui avoient manqué leur coup ſe retirerent ſans rien entreprendre, la crainte qu'ils avoient que le François & les Miamis ſe liguaſſent avec les Nadouaiſſioux contr'eux, les engagea d'envoyer un de leurs Chefs à Maramek, pour ſonder adroitement les Miamis, il y rencontra Perrot avec qui il eut une converſation particuliere. Le Sauvage qui eſt ordinairement politique & fort ſouple dans ſa conduite. *Tu te ſouviens*, dit-il à Perrot en ſouriant, *de ce que je t'ai fait, tu cherche à te vanger.* Il lui dit, qu'il jugeoit bien que les nations auroient beaucoup de reſſentiment contre les Nadouaiſſioux, qu'ils ſentoient bien qu'ils étoient environnez de toutes parts de leurs ennemis, mais ce qui leur faiſoit le plus de peine étoit le pillage qu'ils avoient faits de tou-

tes ses marchandises, dont il y avoit apparence qu'il chercheroit l'occasion de se vanger. Il étoit de la prudence de ne pas trop aigrir cet esprit, les choses outrées sont souvent cause de plusieurs renversemens : il se pouvoit faire que si on lui eut fait connoître que l'on trouveroit le moyen de mettre fin à toutes les insultes ausquelles on étoit exposé tous les jours, ils ne vinssent fondre sur les Miamis comme des gens qui n'ont plus de mesures à garder avec qui que ce soit. On se contenta de lui reprocher fort succintement toutes leurs infidelitez, tant à l'égard des François que des Nadouaissioux. De jeunes guerriers Maskoutechs arriverent sur ces entrefaites dans leur cabane, qui rapporterent à ce Chef qu'on le demandoit au village, & que leurs gens avoient découvert l'armée des Nadouaissioux à la Mine de Plomb. Il n'eût pas de peine à interrompre la conversation, & il courut avec précipitation dans le village où il fit des cris, pour avertir ses gens qui étoient dispersez de se retirer chez eux afin de faire au plus vîte un Fort.

Les principaux Chefs des Miamis profiterent du départ des François qui s'en retournoient à Montreal, presque tout le village les escorta jusques à la Baye des

Puans. Les Sakis & les Pouteouatemis voulurent être aussi de la partie. L'on ne voyoit de toutes parts qu'empressemens pour aller écouter la voix de Mr. de Frontenac. Les François s'appliquerent, en attendant l'embarquement, à delivrer les prisonniers Nadouaissioux qui étoient chez les Outagamis : ceux-cy reçûrent en present deux Iroquois de la part des Miamis de Chikagon : la politique les empêcha de les brûler, parce qu'ils esperoient qu'en cas que les Nadouaissioux vinssent fondre sur leur village, ils se jetteroient en même temps avec leur famille chez les Iroquois, qui les mettroient à couvert de leurs ennemis. Ils étoient persuadez que tous les peuples de ces quartiers souhaitoient leur perte entiere. Les Sauteurs avoient été pillez, les François brutalisez, & tous leurs Alliez insultez. Ils devoient envoyer aux Iroquois un de leurs Chefs avec ces deux affranchis, pour les inviter de les joindre sur les limites de la riviere de saint Joseph, ils avoient envie d'engager les Mafkoutechs de se joindre à eux, qui auroient pû faire ensemble un corps de neuf cens guerriers, pour donner auparavant sur les Miamis & les Illinois. Le Fils du grand Chef des Outagamis vint à la Baye, où il eut une conver-

ſation ſecrette avec un François des plus diſtinguez. On n'eût pas plûtôt apris qu'il avoit reſolu de décendre à Montreal que des gens de ſa nation firent ce qu'ils pûrent pour l'en empêcher ; il leur dit qu'il étoit bien aiſe de voir la Colonie Françoiſe, on partit auſſi-tôt que l'on eût envoyé quelques Nadouaiſſioux dans leur païs, que l'on avoit racheptez.

CHAPITRE XXIV.

Les Outaouaks sont jaloux que le Fils du grand Chef des Outagamis vienne à Montreal. On fait voir la Colonie Françoise à un Nadouaissiou, qui conçoit une grande idée de la puissance des François.

LEs Outaouaks de Michilimakinak conçurent de la jalousie de l'arrivée de ces nouveaux venus, ils firent ce qu'ils pûrent pour les faire retourner chacun dans leur païs, on se douta qu'ils tramoient encore quelque chose contre la nation Françoise. On sonda adroitement un Outaouak pour découvrir les nouvelles intrigues, on lui promit beaucoup de presens, il demanda à boire un peu d'eau de vie, voulant contrefaire l'ivre, afin de pouvoir faire parler un de ses camarades qui l'étoit effectivement. Il dit à celui ci fort en colere, qu'il empêcheroit que le dessein des gens de Michilimakinak ne réüssit. L'autre répondit qu'il étoit incapable de l'empêcher, il y eut bien des contestations de part & d'autre. L'Outaouak avoüa en particulier que les Hurons

rons étoient allez aux Iroquois avec un Calumet orné de plumes & plusieurs Colliers, pour y porter la parole des Outaoüaks qui demandoient à s'unir entierement à eux, & quitter les interêts des François, pour se mettre sous la protection des Anglois. On voulut encore informer plus à fond de tout par le canal d'un autre Outaoüak qui étoit le premier mobile de cette Nation; on le regardoit comme le plus fidelle ami des François. Il dit seulement que les Hurons faisant semblant d'aller chercher des herbes medecinales au Sakinan avoient été veritablement chez les Iroquois. On apprit peu de temps aprés que les Hurons devoient en emmener avec eux pour régler pendant l'Hiver suivant le lieu du rendez-vous: ils ne laisserent pas d'envoier des Chefs à Montreal pour amuser Mr de Frontenac. Les Outagamis balencerent fort sur la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard des Iroquois, depuis que le fils de leur Chef étoit allé voir notre General. Quelque penchant qu'ils eussent pour les Iroquois, ils voulurent attendre son retour. Les Hurons & les Outaouaks pratiquerent toutes leurs menées comme ils l'avoient souhaité. Mr de Frontenac leur donna plusieurs audiences publiques, où

ils lui presenterent des Colliers qui l'assurerent d'un attachement inviolable. Ils s'en retournerent fort contens, se tenant sur la défensive dans la riviere des Outaoüaks, n'osant même naviger le jour crainte des Iroquois, qui en décendant leur avoient tué un homme, blessé un François & le Baron Chef des Hurons. On peut dire que tous ces peuples étoient dans un aveuglement étrange sur leur propre interêt. Ce n'étoit qu'empressement pour s'unir aux Iroquois qu'ils croyoient être de leurs amis, lesquels cependant ne les épargnoient pas quand ils en pouvoient trouver l'occasion, & lorsqu'il s'agissoit de se déclarer en notre faveur, ils le faisoient de la maniere du monde la plus nonchalante.

Peu de temps aprés leur départ de Montreal il courut un bruit que six cens Iroquois venoient faire irruption sur toutes nos côtes. Mr de Frontenac fit une revûë generale de ses troupes, & détacha mil à douze cens hommes pour leur tenir tête d'abord. Les Pouteouatemis, les Sakis, les Malhominis, & ce Fils du grand Chef des Outagamis, voulurent aller eux-mêmes à la découverte jusqu'au lac de Frontenac. Le zéle qu'ils témoignerent dans cette conjoncture le toucha sensible-

ment & il leur fit plusieurs presens à leur retour. Il témoigna à l'Outagami que quoique sa nation se fût toûjours déclarée contre lui en pillant & insultant les François, ils vouloient être du nombre de ses Alliez.

La flotte des François & des Alliez qui apportoient leurs Pelleteries, arriva sur ces entrefaites à Montreal; elle nous apprit la mort du fameux Mansoaskoüet Chef Outaoüak qui avoit été tué chez les Osages. Il étoit l'appui des François dans son païs, il s'étoit opposé aux Anglois malgré sa nation, il étoit allé aux Islinois l'Automne précedente, à la sollicitation de ses guerriers, qui vouloient depuis long-temps nous ôter le secours que les nations du Sud nous donnoient dans la guerre des Iroquois. Il étoit, dis-je, allé aux Islinois pour vanger la mort du Fils de Talon, mort de maladie dans la guerre qu'il avoit voulu faire aux Kancas & aux Osages, il avoit engagé tous les Islinois à marcher avec lui. Ils trouverent dans l'attaque d'un Village beaucoup de resistance; Mansoaskoüet qui voulut le forcer, s'étant trop avancé fut envelopé & percé de fléches dont il mourut. Les Outaouaks qui étoient décendus dans cette flotte avoient des presens & un Esclave

Osage, pour annoncer à Mr de Frontenac la mort de ce grand Chef, il leur répondit qu'ils devoient d'abord se vanger contre les Iroquois qui avoient tué son *Neveu*, en parlant de Mansoaskoüet, & qu'il envoiroit ses guerriers contre les Osages & les Kancas. Cette réponse ne leur plût guere, parce que comme les Sauvages sont fort capricieux, ils ne se laissent pas aisément toucher par de simples promesses. Ils s'en retournerent cependant à Michilimakinak, & tous nos Alliez, avec la femme du Chef des Nadouaissioux qui avoit été du nombre des prisonniers que les Outagamis avoient faits. Elle fut venduë à un Outaouak & racheptée par un François qui l'emmena à Montreal. Il n'y eut qu'un Nadoüaissioux que l'on fit rester quelque temps, à qui l'on étoit bien aise de faire voir la Colonie, afin qu'il pût donner une idée à sa nation de la puissance des François. Il étoit venu exprés pour inspirer à Mr de Frontenac quelque compassion de leur desastre.

CHAPITRE XXV.

Monſieur le Comte de Frontenac eſt détrompé de la bonne opinion qu'il avoit de la fidelité des Hurons & des Outaouaks.

MOnſieur le Comte de Frontenac avoit ſujet de croire que les Hurons & les Outaouaks lui avoient parlé à cœur ouvert dans les Audiences qu'il leur avoit donnée, mais il fut bien ſurpris d'apprendre que les Hurons avoient envoyé des Ambaſſadeurs chez les Iroquois, & les Iroquois chez les Hurons. Le Commandant François de Michilimakinak ne douta pas que leur preſence ne cauſa un grand renverſement; il voulut obliger les Outaouaks de leur caſſer la tête, il y eut un grand deſordre, ils prirent generalement les armes contre lui, ils furent pourtant contraints de les renvoyer chez eux, de crainte de quelque accident. Ils partirent l'Hiver ſuivant pour faire leur chaſſe au rendez-vous qu'ils s'étoient donné, où ils devoient conclure une bonne & ſolide Paix. Ils avoient eû la précaution de laiſſer un Chef à Michilimakinak pour entre-

tenir les François dans une correspondance d'amitié, & comme un gage de leur fidelité à *Onontio*, sans donner à connoître qu'ils eussent aucun dessein prémedité, assurant même que s'ils voyoient des Iroquois ils les attireroient insensiblement pour les *mettre à la chaudiere*. L'on affecta de ne se pas défier de leur fidelité; mais l'on envoya à la Baye des Puans pour engager nos Alliez de détacher sur ces entrefaites quelques partis qui pussent mettre obstacle à cette entrevûë. On ne trouva à la Baye que les vieillards, toute la jeunesse étant pour lors à la chasse, à la reserve de ceux qui étoient décendus à Montreal qui étoient revenus, & d'un Chef auquel on dit qu'il se presentoit une occasion favorable qui pourroit le rendre recommandable auprés d'*Onontio*, dont il recevroit tous les agrémens possibles s'il vouloit aller engager sa nation de livrer combat aux Iroquois au rendez-vous qu'ils avoient donné aux Outaouaks. Il promit qu'il iroit avec plaisir pour l'amour d'*Onontio*, & partit aussi-tôt sans vouloir faire auparavant un Festin de guerre.

Les Outagamis revinrent de l'ardeur qu'ils avoient eû de se joindre avec leur famille aux Iroquois. Le Fils de leur Chef

qui étoit revenu de Montreal fit trop d'impreſſion ſur leur eſprit par le recit qu'il fit de la puiſſance des François. Les Sakis avoient toûjours ſoûtenu nos interêts pendant ce temps-là, ils perdirent du monde, on fit divers priſonniers ſur eux, ils s'étoient trouvez enveloppez par ſix cens Iroquois qui alloient en guerre à Montreal. C'étoit ce parti qui avoit été découvert par nos Iroquois du *Saut*, que le Fils du Chef des Outagamis & nos autres Alliez avoient voulu découvrir au lac de Frontenac : Ces Sakis furent menez à Onnontagué, où arriverent les Ambaſſadeurs des Hurons. Les Onnontaguais reprocherent aux Hurons qu'ils venoient traiter de Paix pendant que les Sakis leurs Alliez les tuoient. Les Hurons répondirent qu'ils ne tenoient pas les Sakis pour amis ni pour Alliez, & afin de confirmer cet aveu ils brûlerent & couperent les doigts ſur l'heure aux Sakis priſonniers. Les Outagamis & les Sakis faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour faire la Paix avec les Nadouaiſſioux. Ils promirent aux François qu'ils partiroient au nombre de douze à quinze cens hommes contre les Iroquois s'ils vouloient empêcher les courſes des Nadouaiſſioux, & même que ſi les Outaouaks faiſoient la Paix avec eux ils

donneroient dessus, afin de nettoyer, disoient-ils, le chemin qu'ils viendroient fermer aux François qui viendroient commercer à la Baye, & chez les nations du Sud. On fit assembler tous les François qui étoient dans ces quartiers ; l'on conclud qu'il falloit faire une tentative pour arrêter les Nadouaissioux, afin que les Outagamis missent en campagne un parti qui auroit un succez infaillible. On acheta six garçons & six filles des Chefs, avec la femme du grand Chef que l'on avoit déja ; on se mit en marche à travers les terres pour les mener aux Nadouaissioux. Perrot fut choisi pour faire cette negociation, qui avoit eû encore des ordres particulieres de Mr de Frontenac pour d'autres entreprises. Il arriva au païs des Miamis, qui envoyerent au devant pour lui indiquer leur Village, ayant appris par quelqu'un de leurs gens qui étoient venus de Montreal qu'il revenoit les voir. Il leur déclara à son arrivée qu'*Onontio* vouloit absolument qu'ils quittassent leur feu, & qu'ils le fissent à la riviere de saint Joseph. Il leur donna de sa part pour cet effet cinq Colliers.

Il leur dit qu'il alloit faire ses efforts pour arrêter les Nadouaissioux & leur rendre des Esclaves qu'il avoit retirez de

ſeurs ennemis, les avertiſſant de ſe trouver tous dans leur Village à ſon retour. Les Nadouaiſſioux avoient envoyé aux Miamis ſept de leurs femmes, qu'ils avoient retirez des mains des Maſkoutechs, & les Miamis leur firent preſent de huit chaudieres, de quantité de bled d'Inde & de tabac.

CHAPITRE XXVI.

Les Nadouaissioux font un corps de douze cens hommes pour livrer combat aux Outagamis & aux Maskoutechs. Les Miamis accompagnez de leurs femmes, qui font le corps de bataille, font de grands mouvemens contre les Nadouaissioux.

DOuze cens Nadouaissioux, Sauteurs, Ayoës & même quelque Outaoüaks, étoient pour lors en marche contre les Outagamis & les Maskoutechs, & ne devoient point épargner aussi les Miamis. Ils avoient résolu de se vanger sur les François s'ils ne rencontroient pas leurs ennemis. Ces guerriers n'étoient qu'à trois journées du Village Miami, d'où Perrot étoit parti. Ils apprirent qu'ils venoient chez eux avec leurs femmes & enfans, & la femme du grand Chef. C'en fut assez pour leur faire mettre bas les armes & pour surseoir la guerre jusques à ce qu'ils eussent appris ce qu'il avoit à leur dire, il arriva à son Fort où il apprit ces circonstances; on lui dit aussi que l'on croyoit que les Miamis étoient déja défaits. Comme il ignoroit que les Nadouaissioux eus-

ſent nouvelle qu'il vint, il leur envoya deux François qui revinrent le lendemain avec leur grand Chef. Je ne ſçaurois exprimer la joye qu'ils témoignerent lorſqu'ils apperçûrent leurs femmes. Le reſſouvenir de la perte des autres cauſa en même temps tant de douleur qu'il fallut accorder une journée à leurs pleurs & à tous les gemiſſemens qu'ils faiſoient. Perrot étoit ſelon eux un Chef qui avoit les pieds en terre & la tête au Ciel. Il étoit auſſi maître de toute la terre, ce n'étoit que joye & careſſes qu'ils lui faiſoient, le regardant comme une Divinité. Tantôt ils pleuroient à chaudes larmes ſur ſa tête & ſur les Captifs, & tantôt ils regardoient le Soleil avec beaucoup d'exclamations ; il ne pût donc tirer d'eux aucune raiſon. Ils lui dirent le lendemain que quand *les hommes* ſeroient arrivez ils le remercieroient. Ainſi ſe nomment tous les Sauvages entr'eux, appellans les François François, & les peuples de l'Europe du nom de leur nation. Ils ſe perſuadent qu'il n'y a qu'eux dans tout le monde qui ſoient de veritables hommes, & le plus grand éloge qu'ils puiſſent faire d'un François dont ils reconnoiſſent la valeur eſt lors qu'ils lui diſent tu es *un homme*, & quand ils veulent lui témoigner

qu'ils le méprisent, ils lui disent qu'il n'est pas un homme. Le Chef voulut faire avancer tout son monde proche le Fort. Les Sauteurs, les Ayoës & plusieurs Villages de Nadouaissioux s'étoient disposez pour la chasse du Castor. Il n'y eut que deux villages d'environ cinquante cabanes chacun qui s'y rendirent. Aprés que les Nadouaissioux eurent campé, ce Chef envoya prier Perrot de venir dans sa cabane avec tous ceux qui étoient venus avec lui. Son frere appercevant un Saki s'écria qu'il étoit Outagamis; voilà, dit-il, celui qui m'a mangé. Ce Saki connoissant bien qu'il n'étoit pas en seureté lui presenta son Calumet, qu'il refusa. Un Miamis qui étoit aussi du nombre prit le sien, le lui presenta & il l'accepta. Perrot dit au Saki de prendre le sien & de le lui presenter; le Nadouaissioux n'osa le refuser, il le prit & fuma; mais avec des cris & des pleurs d'un homme outré, prenant à témoin le grand Esprit, le Ciel, la terre & tous les Esprits, qu'il prioit de lui pardonner s'il recevoit le calumet que lui presentoit son ennemi, qu'il n'osoit refuser parce qu'il appartenoit à un Capitaine qu'il estimoit. Il n'y eût qu'une femme que ce même Saki avoit renvoyée de l'esclavage qui pût justifier qui il étoit. Il fut si effrayé

si effrayé que quelque contenance qu'il tint dans la suite il auroit souhaité être bien loin. On fit des Festins pendant quelques jours, & le resultat de cette entrevûë fut que les Nadouaissioux vouloient bien faire la Paix avec les Outagamis s'ils rendoient le reste de leurs gens ; mais qu'à l'égard des Maskoutechs ils avoient conjointement avec le Miamis juré leurs pertes, chacun se separa aprés de son côté. On conseilla aux Miamis de ne se pas fier aux Nadouaissioux, on les engageât plus que jamais d'abandonner Maramek pour s'établir à la riviere de saint Joseph, comme leur avoit mandé *Onontio*. On leur donna deux cens livres de poudre afin de faire subsister leur Famille pendant la route & de tuër des Iroquois s'ils en rencontroient. Le Saki qui avoit eû si peur dans la Cabane du Chef des Nadouaissioux, prit la fuite ; il donna une si grande allarme aux Outagamis que femmes & enfans même travaillerent jour & nuit pour faire un Fort où ils pussent se mettre en seureté ; l'arrivée d'un de leurs gens qui étoit à la chasse du Castor augmenta leur terreur. Il avoit apperçû à la verité le campement de leur armée, mais sans avoir pû refléchir s'il avoit été fait nouvellement, l'alarme se répandit donc

plus que jamais, ce ne fut que harangues pour encourager tous les guerriers de se bien défendre; c'étoit à qui enseigneroit la maniere de bien disposer le combat. On envoyoit à la Baye pour avertir les nations de la marche des Nadouaissioux, & les prier en même-temps de leur donner du secours, les découvreurs alloient de toutes parts, les uns rapportoient qu'ils avoient vû à deux journées le feu de l'armée & des bêtes nouvellement tuées, & d'autres qui arrivoient le lendemain disoient qu'elle n'étoit qu'à une journée; enfin l'on vint dire à grande hâte que la riviere étoit toute couverte de Canots, & que selon toutes les apparences l'attaque generale devoit se faire la nuit; rien ne parut cependant. Perrot qui étoit pour lors chez eux voulut aller lui-même à la découverte, ils l'en empêcherent dans l'aprehension où ils étoient que le retenant ils ne vinssent les surprendre. Des chasseurs qui avoient été plus hardis que les autres rapporterent que ce camp avoit été fait l'Hiver précedent. Les esprits commencerent à se rassurer, ils ne chercherent plus que les moyens de renvoyer leurs Prisonniers pour avoir la Paix, & de se trouver aprés en état de marcher contre les Iroquois, ils prierent derechef Per-

tôt d'en être le Mediateur. Il alla chez eux & leur proposa cet acommodement qu'ils accepterent: il promit d'emmener leurs gens dans la Lune que les taureaux seroient en rut. Les Sauvages partagent l'année en douze Lunes, ausquelles ils donnent des noms d'animaux, & qui reviennent cependant à nos mois. Ainsi Janvier & Février sont la premiere & seconde Lune que les Ours font leurs petits; Mars est la Lune de la carpe; Avril celle de la Grüe; Mai celle du bled d'Inde; Juin la Lune que les Outardes muent; Juillet celle du rut de l'Ours; Août le rut du Taureau; Septembre le rut du Cerf; Octobre le rut de l'Orignac; Novembre le rut du Chevreuil; Décembre la Lune pendant laquelle les cornes des Chevreüils tombent. Les Nations qui habitent les Lacs apellent Septembre la Lune que la truite fraye, Octobre celle du poisson blanc & Novembre celle du Harang: ils appellent les autres mois comme ceux qui demeurent dans les terres. Perrot les assura donc qu'il se trouveroit dans le rut du taureau à l'embouchure de Ouiscouk, où la Paix devoit se terminer. Il envoya dire aux Outagamis de tenir les Esclaves Nadouaissioux tout prêts: les Chefs s'assemblerent pour cet effet & les mi-

rent dans une cabane. Alors ils entendirent tout-à coup des cris de mort de l'autre côté de leur riviere, ils crûrent que les Nadouaissioux avoient défait les Miamis, ils envoyerent savoir en même temps ce qui en étoit. On rapporta qu'ils avoient taillé en pieces quarante de leurs cabanes, dont toutes les femmes & enfans & cinquante-cinq hommes avoient été tuez. Cette hostilité faite contre des gens qu'ils regardoient comme amis, fit soupçonner qu'ils ne les épargneroient pas aprés qu'ils leurs auroient renvoyé leurs gens. Douze François partirent aussi-tôt avec Perrot pour tâcher de joindre les Nadouaissioux & de les engager de rendre les Esclaves qu'ils venoient de faire. Ils arriverent au Fort des François qui est dans le païs de ces peuples, où ils furent informez de toutes choses. Ils voulurent les joindre dans un village inaccessible par une infinité de marais dont ils ne pouvoient se débarasser, marchant dans les boües pendant quatre jours sans vivres. Tous ces François se retirerent dans une petite isle, à la reserve de deux qui voulant encore tenter quelque passage, firent rencontre de deux chasseurs qui les conduisirent à leur village. Les Nadouaissioux ne voulurent pas envoyer querir les autres Fran-

çois, n'ayant osé leur donner entrée dans la crainte où ils étoient qu'ils ne les fissent mourir pour vanger les Miamis. Ceux-ci envoyerent des presens aux Outagamis pour les prier de leur donner du secours, & de vanger avec eux leurs morts par une marche generale qu'ils vouloient faire l'Hiver prochain. Le Commandant de Michilimakinak ayant appris la trahison des Nadouaissioux, écrivit à Perrot de faire suspendre le casse-tête aux Miamis, afin d'aller retirer au païs des Nadouaissioux tous les François, qu'il ne vouloit pas qu'ils devinssent les victimes de cette nouvelle guerre, étant même résolu de faire perir cette nation qui avoit défait nos meilleurs amis. Les Miamis qui avoient tout abandonné pour s'échapper de cette fureur, manquoient de munitions & de bien des choses qu'ils ne recevoient que des François : on les échangea pour des Pelleteries. Les Outagamis étoient résolus de perir pour l'interêt des Miamis, en cas que les François voulussent y consentir. Les Kikabous ne demandoient pas mieux aussi. La marche generale se fit pour aller joindre les Miamis, les femmes & les enfans, étant aussi de la partie. Perrot trouva en chemin quatre Miamis que le Chef lui avoit envoyé pour le prier de venir chez

eux, il quitta tout ce Cortege pour y aller. Ceux-ci étant à la vûë du camp tirerent quelques coups de fusils pour signal de son arrivée, toute la jeunesse se mit en haye qui le regardoit passer; il entendit une voix qui disoit Pakumiko, qui signifie en leur langue, casse-lui la tête, il jugea bien qu'il y avoit quelque Arrêt de mort contre lui, il ne fit pas semblant de s'appercevoir de ce discours & continua jusques à la cabane du Chef, où il fit assembler les plus considerables d'entr'eux, il leur representa que n'ayant pû trouver d'occasion plus favorable de leur donner des preuves de la part qu'il prenoit aux interêts de leur nation, il avoit engagé les Outagamis & les Kikabous qui le suivoient de prendre les armes pour vanger leurs morts contre les Nadouaissioux. Ces paroles firent changer le mauvais dessein qu'on avoit formé contre lui, & on le régala. Il arriva en même temps un jeune homme qui donna avis que les François qui demeurent au païs des Nadouaissioux étoient au portage. Le Chef détacha cinquante femmes pour transporter leurs pacquets de Pelleteries; mais les jeunes gens qui avoient eû un ordre particulier de les piller, emporterent tout ce qu'ils pûrent dans les bois où ils se cacherent.

Le Chef étant averti de ce coup affecta de faire beaucoup de bruit au village, afin que l'on rapporta ce qui avoit été volé. Il y en eut un d'eux qui reprocha que ce pillage avoit été fait de son consentement, puis qu'il avoit même ordonné de tuër les François, l'on ne rapporta que trés-peu de Pelleteries. Il s'éleva un grand tumulte parmi les Chefs qui se querellerent, les uns tenant le parti des François & les autres celui de la nation. Il se trouva trois sortes de nations; les Pepikokis, les Mangakokis, & les Peouanguichias, qui avoient conspiré contre les François. Un de leur Chefs dit qu'il savoit dérober des marchandises & tuër des hommes, & que puisque ses enfans avoient été mangez des Sioux, qui avoient été autrefois ses ennemis, dont les François avoient eû pitié, leur faisant faire la Paix avec eux, il vouloit presentement se vanger sur les François. Quatre de ses guerriers chanterent aussi-tôt pour engager leurs camarades de s'unir tous ensemble à donner sur les François. Deux autres nations qui avoient toûjours eû beaucoup de relation avec nous se mirent en même temps sous les armes; ils obligerent les autres de passer le lendemain la riviere, leur ayant reproché qu'ils les avoient eux-mêmes

pillez en pillant les François qui venoient les ſecourir. C'eſt nous, diſoient-ils, qui avons été maltraitez par les Nadouaiſſioux que nous regardions comme nos Alliez, pourquoi ſuſciter mal à propos une querelle aux François avec qui vous ne devez avoir aucun démêlé. Ceux qui avoient été ſi bien intentionnez ne demanderent aux François que quatre hommes pour les accompagner chéz les Nadouaiſſioux, afin qu'au cas qu'ils ſe fuſſent retranchez ils leur montraſſent à ſaper le Fort. Ils ne voulurent pas ſe fier du tout au reſte des François qu'ils prierent même de retourner à la Baye. On ordonna à ces quatre de deſerter lors qu'ils ne ſeroient qu'à une journée du Fort des François, pour les avertir de ſe tenir ſur leur garde, & faire ſavoir aux Sauteurs le deſſein des Miamis qui les vouloient égorger. Les Miamis ſe mirent tous en marche & paſſerent la riviere, il ne reſta que quelques Chefs qui paſſerent la nuit avec les François. La Lune s'éclipſa ſur les neuf heures du ſoir, l'on entendit au camp une décharge de trois cens coups de fuſils, & des huées comme ſi l'on s'étoit battu. On reitera. Ces Chefs demanderent aux François ce qu'ils regardoient au Ciel? Ils répondirent que la Lune étoit triſte

du pillage qui leur avoit été fait. Voilà le ſujet de toutes les décharges & des cris que vous entendez, reprirent-ils en regardant la Lune. Nos anciens nous ont enſeigné que quand elle eſt malade il faut lui donner du ſecours en tirant des coups de fléches & faiſant beaucoup de bruit, afin de donner de la terreur aux eſprits qui la veulent faire mourir. Elle reprend aprés ſes forces & devient en ſon premier état. Si les hommes ne la ſecouroient pas elle mouroit & on ne verroit plus de clarté la nuit, n'y nous ne pourrions plus diviſer les douze mois de l'année.

Les Miamis continuërent leurs décharges & ne ceſſerent que quand l'Eclipſe fut finie, en cette occaſion ils n'épargnoient pas la poudre qu'ils nous avoient priſe: il auroit été fort aiſé aux François de lier ces Chefs & de les ſacrifier aux Nadouaiſſioux, mais ils auroient pû s'en vanger ſur nos Miſſionnaires, ſur nos François de la riviere de ſaint Joſeph, ſur ceux de Chikagon: ils prirent le chemin de la Baye. Ils rencontrerent trois cabanes d'Outagamis qui furent ſurpris de leur retour & d'appercevoir leurs canots, ils jugerent que les Miamis les avoient volez. Ils ſe diſculperent d'une action de laquelle on les avoit ſoupçonnez d'avoir part.

Lors que ces François furent arrivez à la Baye ils trouverent cent cinquante Outaouaks, soixante Sakis, & vingt cinq Pouteouatemis, qui alloient à la chasse du Castor vers les Frontieres des Nadouaissioux. Ceux-ci tinrent conseil pour savoir la résolution des principaux François sur leur voyage de Michilimakinak. Les Miamis de la riviere de saint Joseph ayant fait sçavoir au Commandant de Michilimakinak les actes d'hostilité que les Nadouaissioux avoient fait sur eux, demanderent sa protection. Ce Commandant envoya des défenses aux François de tous ces quartiers de monter chez les Nadouaissioux, & des ordres à ceux qui y étoient décendus, priant les Miamis de suspendre le casse-tête jusqu'au Printemps, qu'il devoit aller les vanger avec tous les François qui se trouveroient à Michilimakinak, Les choses devoient changer de face depuis que les Miamis avoient pillé les François. Les Outaouaks tinrent donc Conseil pour savoir leur derniere resolution: ils leur representerent qu'ils ne trouveroient personne à Michilimakinak, & que s'ils vouloient n'être de leur parti ils pourroient empêcher la perte des Sauteurs par le moyen des Outagamis. Que eux-même couroient risque, s'ils n'étoient

ſecondez, en ce que les Outagamis avoient trouvé mauvais les entrevûës qu'ils avoient eû autrefois avec les Nadouaiſſioux. Ces raiſons furent aſſez fortes pour engager la plûpart des François à ſe joindre aux Outaouaks. On ſe mit en marche par les terres, on détacha quelques jours aprés deux Sakis pour en donner avis aux Outagamis, les prier de ne pas aller à Ouiſkouch que l'on ne fut arrivé chez eux, & qu'ils fiſſent ſçavoir aux Miamis que Perrot les alloit trouver, ſans les aſſurer neanmoins qu'il venoit pour leur donner du ſecours dans leur guerre. Ces deux Sakis raporterent que les Outagamis & les Kikabous ayant appris le pillage des François par les Miamis, s'étoient tous répandus dans les terres pour chercher à ſubſiſter, n'ayant pas voulu depuis cela prendre les interêts de ces nations contre les Nadouaiſſioux, qu'ils étoient fâchez de ce que le ſieur Perrot ne les étoit pas allez trouver aprés ce pillage, qu'ils ſe ſeroient ſacrifiez pour lui faire reſtituër ſes marchandiſes, qu'ils alloient envoyer chercher tous leurs gens pour les recevoir ſur le bord d'Ouiſkouch, qu'ils ne traverſeroient que lorſque tout le monde ſeroit arrivé. Ils dirent auſſi qu'ils avoient trouvé le Chef des Miamis avec deux de ces

François qui devoient les accompagner aux Nadouaissioux, qui sollicitoit fortement les Outagamis de marcher avec les Miamis comme ils l'avoient promis ; mais que ceux-ci leur avoient répondu qu'ils pouvoient continuër leur route s'ils ne vouloient pas attendre l'arrivée des François & des Outaouaks. Les mauvais chemins & le peu de vivres obligerent les Outaouaks de sejourner quelque temps ; l'on arriva à la fin aux premieres cabanes des Outagamis chez qui l'on fut bien régalé. Les Chefs de vingt cinq cabanes & quinze de celles des Kikabous s'impatientant de ce que les Outaouaks n'arrivoient point, s'étoient un peu trop avancez pour gagner Ouiskouch, les Miamis qui les rencontrerent les contraignirent de se rendre à leur camp, où l'on eût peu de consideration pour eux. Ils envoyerent en diligence un Saki & un François, pour prier les Outaouaks de se presser d'arriver au plûtôt, que cependant ils tâcheroient d'amuser les Miamis & de les empêcher de se mettre en marche.

Deux ou trois François partirent dans le moment, qui vinrent de nuit dans la cabane du Chef des Outagamis, qui firent aussi tôt publier leur arrivée. Les Miamis y parurent avec empressement, qui deman

manderent où étoient les autres guerriers? On envoya de part & d'autre des Députez pour fixer le rendez-vous general, qui fut à l'entrée d'une petite riviere: les Miamis qui étoient au nombre de cinq villages voulant lever le picquet détacherent des gens de chaque compagnie pour faire du feu, qui étoit le signal du départ; ils en firent cinq de front, les Outagamis deux, & les Kikabous un. Lors qu'ils furent allumez l'on fit le cri pour décamper, toutes les femmes plierent bagage & elles se trouverent au feu des Compagnies de leurs nations, où les hommes s'assemblerent aussi. Tout le monde étant prêt, les Chefs de guerre avec leurs sacs sur le dos commencerent à marcher à la tête, chantant & faisant leurs invocations avec des gestes, les guerriers qui étoient sur les aîles marchoient en bataille tous de front, formant plusieurs rangs; le Convoi des femmes faisoit un corps de bataille, & un bataillon de guerriers composoit l'arriere garde, cette marche se faisoit avec ordre: quelques François se détacherent pour aller au devant des Outaouaks. Ceux-ci étant arrivez à la vûë du camp des Miamis commencerent à défiler & firent une décharge de mousqueterie. Les Outagamis ne voulurent pas leur rendre le salut,

au contraire ils firent dire au camp des Miamis de ne faire aucun mouvement, de crainte que l'on n'épouventât leurs freres les Outaouaks, parce que les Outagamis apprehendoient que les Miamis déja mal intentionnez ne fissent main basse sur eux, sous prétexte de vouloir les recevoir en amis. Le camp des Outaouaks étant formé les Chefs entrerent dans la cabane du Chef des Outagamis avec deux fusils, douze chaudieres, deux Colliers, des ronds & canons de porcelaine; ils y firent appeller les Miamis sans leur faire aucun present, ils demanderent aux Outagamis la permission de chasser sur leurs terres, ne voulant s'attacher qu'aux Castors & aux bêtes, étans venus sous la protection des François. Les Outagamis diviserent leurs presens en trois lots, ils donnerent le plus gros aux Miamis, le second aux Kikabous, & se reserverent le plus petit.

Les Miamis ne témoignerent point aux Outaouaks le ressentiment qu'ils avoient de l'affront qu'ils venoient de recevoir, ils s'assemblerent environ trois cens guerriers pour faire leurs danses de guerre; ils y entonnerent des *Chansons Funebres*, dans lesquelles ils nommoient ceux qui avoient été tuez par les Nadouaissioux. Ils devoient, selon la coûtume de la guerre,

faire le tour du camp en chantant & dansant, leur dessein étoit de tuër en même temps tous les chiens des Outaouaks pour en faire un Festin de guerre. Les Outagamis craignant qu'ils ne vinssent à cette extremité vinrent au devant d'eux pour les empêcher d'en agir comme ils avoient fait à l'égard des leurs ; les Outaouaks s'étoient déja mis sur la défensive : tout se passa cependant sans desordre.

Aprés que ceux-ci eurent fini leur Conseil, les Miamis s'assemblerent la nuit chez les Outagamis Renards, ils s'imaginoient que les François (deux entr'autres) n'étoient venus que pour empêcher les Outagamis de se joindre à eux. Un Chef de guerre voulant irriter sa nation contre ceux ci lui persuada de les faire brûler, le bruit en courut par tout le camp, un Outagamis entendant le discours de ce Chef sortit & dit aux Miamis qu'aprés qu'ils auroient mangé les Outagamis ils mangeroient apparemment ces deux François, il donna l'allarme à ceux de sa nation qui se mirent sous les armes. Un autre Miamis prenant la parole lui dit qu'il falloit absolument les brûler : ce ne fut pendant toute la nuit que mouvemens de la part des Miamis, qui ne respiroient que le moment de donner sur les Outaouaks,

qu'ils diſoient amis des Sioux & des Iroquois qui les avoient mangez. Les Outagamis ne firent pas beaucoup d'état de toutes ces bruſqueries, ils s'attacherent uniquement à ſuivre la volonté des François. Le jour étant venu les Miamis firent battre aux champs & défilerent en ordre de bataille, les Outagamis & les Kikabous ne faiſant aucun mouvement, le parti que les François conſeillerent aux Outagamis de prendre, fut de ſe joindre aux Miamis : allez, dirent-ils, avec eux, ils veulent tuër les François qui ſont chez les Nadouaiſſioux, ſans épargner les Sauteurs : quoique ceux-ci ſoient vos ennemis donnez-leur la vie, empêchez que les Miamis ne donnent ſur eux & n'inſultent les François ; allez donc pour les ſecourir plûtôt que pour aller en guerre contre les Nadouaiſſioux, s'ils livrent combat ayez de la reſerve & ne vous abandonnez que quand l'ennemi ſera en fuite. Les anciens des Miamis étoient reſtez au camp pour ſavoir la derniere reſolution des Outagamis ; ils vinrent dans la cabane du Conſeil où ſe trouverent ces François, le plus ancien preſenta ſon Calumet à un de ceux-ci, qui fuma, & lui dit qu'il avoit entendu le cri de leur *Haranguenr*, qui excitoit tous les Miamis à brûler ſon corps pour

le mettre à la chaudiere, qu'il avoit entendu son frere qui disoit qu'il falloit faire main basse sur les Outaouaks que les François avoient emmenez, quoi qu'ils fussent venus pour vanger leurs morts : que puisque il leur trouvoit si peu d'esprit & qu'il connoissoit leur égarement, les François abandonneroient leur entreprise & se joindroient aux quatre autres François qui leur avoient été donnez pour les accompagner chez les Nadouaissioux. Mange, disoit ce François au vieillard, mange les François qui sont aux Nadouaissioux, tu ne les auras pas plûtôt entre tes dents que l'on te les fera regorger. Un chacun se leva aprés, tous les Outagamis & les Kikabous firent lier leurs pacquets par les femmes pour aller joindre les Miamis dans leur camp, à la reserve des vieillards & des gens qui n'étoient pas bien alertes.

La premiere nouvelle que l'on eut depuis leur marche fut, que les Miamis avoient été battus, que les Outagamis & les Kikabous n'avoient pas perdu de monde, & que les Outagamis avoient sauvé les Sauteurs & les François. Quatre de la jeunesse Outagamise arriverent quelques jours aprés de la part des Chefs, pour donner avis de tout ce qui s'étoit passé depuis le départ de l'armée. On leur entendit d'a-

bord faire huit cris de morts sans dire s'ils étoient Miamis ou d'une autre nation. On leur fit promptement *chaudiere*, & l'on n'attendit pas que la viande fut cuite pour les faire manger. Aprés qu'ils furent rassasiez l'un d'eux parla devant les anciens & quelques François.

Un Chef des Chikagons, dit il, étant mort de maladie, les autres Miamis ne firent aucun present à son corps : nos Chefs touchez de cette insensibilité porterent des chaudieres pour le couvrir ; les Miamis de Chikagon en furent si reconnoissans qu'ils dirent à nos Chefs qu'ils s'unissoient à eux au préjudice de leurs alliez qui n'avoient pas soin d'eux quand ils mourroient, quoi qu'ils fussent venus pour les vanger. Un Piouanguichias étoit aussi un peu plus loin, nous l'allâmes inhumer & nous lui fimes des presens, les Miamis ne firent encore aucune démarche. Je vous avouë, anciens, que ces deux nations auroient tourné de face leurs casse-têtes si nous en avions voulu faire de même. Quand nous fûmes arrivez sur un des bras du Missisipi, huit Miamis qui étoient allez à la découverte emmenerent au camp deux François qui venoient de chez les Sauteurs, on les voulut brûler ; nos guerriers s'y opposerent, ayant

déclaré hautement que nous n'étions partis que pour faire la guerre aux Nadouaissioux, l'on en retint un & l'on renvoya l'autre avec quelques Miamis chez les Sauteurs qui les reçûrent bien. Ce François ne sejourna qu'un jour, dix Sauteurs & Outaouaᴋs l'accompagnerent le lendemain pour venir trouver les Miamis, ausquels ils firent present de douze chaudieres : nos gens trouverent mauvais que les Sauteurs ne s'étoient pas partagez entr'eux & nous dans les cabanes, & de ce qu'ils leur avoient fait present de sept chaudieres pendant que les Kiᴋabous & nous n'en eûmes que cinq ; mais ce que nous trouvâmes d'extraordinaire fut que les Miamis vinrent trouver la nuit nos Chefs avec les chaudieres des Sauteurs, & d'autres marchandises qu'ils avoient ajoûté, pour nous engager de manger en commun ces Ambassadeurs. Il est vrai que nôtre Chef tira dans le moment un Collier qu'un François lui avoit donné à nôtre insçû, par lequel il l'avoit prié de ne frapper n'y sur sa nation qui étoit aux Nadouaissioux, n'y sur le Sauteur, n'y sur aucuns des alliez d'*Onontio* Ce Collier, dis-je, nous arrêta tous. On laissa aller depuis les Sauteurs qui indiquerent le village des Nadouaissioux qui avoient fait un

bon Fort pour s'y retirer en cas de besoin. Une partie des Miamis résolut de les y enlever, nous les suivîmes aussi pour les arrêter. Les Oüaouyartanons & les Peoüanguichias se souvenant des obligations qu'ils nous avoient pour le soin que nous avions eu de leurs morts, leverent le camp pour rompre le dessein de leurs alliez. Pendant qu'ils faisoient leurs pacquets il arriva un jeune Sauteur qui avoit eû quelque different avec un Nadouaissioux, il dit qu'il venoit se jetter de notre parti, mais un Miamis lui cassa aussi-tôt la tête & lui enleva la chevelure. Ce procedé nous obligea de plier bagage & de suivre les Oüaouyartanons & les Peoüanguichias. Les Miamis ne se voyant pas assez forts pour attaquer les Nadouaissioux décamperent comme nous & nous suivirent, ils conclurent le soir qu'il falloit se rendre sur le Missisipi où ils trouveroient plus de bêtes que sur le chemin qu'ils avoient tenu jusqu'alors, ils envoyerent quarante de leurs guerriers au Fort des François : ils s'imaginoient y entrer comme dans une de nos cabanes. Les chiens du Fort les ayant éventez aboyerent aprés eux. Les François voyant des gens qui marchoient tête levée, prirent les armes & leur dirent de ne pas avancer ; les

Miamis s'en mocquerent, mais les François tirerent dessus & les firent retirer. Les Miamis ayant décampé le lendemain du départ de leurs découvreurs, prirent leur même route. Quand nous vîmes que ils tenoient celle de l'établissement des François nous les suivîmes, apprehendans qu'ils n'allassent leur faire insulte. Les Oüaoüyartanons & les Peoüanguichias ne voulurent pas nous quitter. Nous vîmes arriver ces découvreurs qui crierent en arrivant que les François avoient tiré sur eux, nous sçûmes par là qu'ils avoient voulu tenter de surprendre leur Fort. C'en fut assez à nos Chefs pour reprocher aux Miamis de ce qu'ils vouloient renverser la terre & la rougir du sang des François. Les Oüaoüyartanons nous appuyerent fortement, nous leur déclarâmes que nous allions les voir & que nous nous flâtions d'être bien reçûs. Nôtre jeune Chef partit en même tems avec quarante guerriers. Ils appellent les François en arrivant au Fort. Il ne se fut pas plûtôt nommé que trois de ceux qui avoient été pillez avec Metaminens le reconnûrent. Ils firent venir aussi tôt nos gens qui mangerent bien & que l'on chargea de bled d'Inde & de viande ; on les avertit de se défier des Miamis qui vouloient les trahir.

Quand ils eurent mangé ils vinrent nous joindre au camp où ils nous raconterent la bonne reception que les François leur avoient faite, mais quand les Miamis virent que leur dessein avoit été découvert ils avouërent qu'ils ne pouvoient plus rien esperer, que Metaminens étoit contr'eux & que le Ciel le seconderoit. Ils quitterent donc la pensée de les aller attaquer : cela n'empêcha pas qu'ils n'allassent camper ensuite aux environs de leur Fort, les François leur en défendirent les approches par des décharges de mousqueterie. Ils leur firent même un défi de les venir attaquer, nous priant d'être neutre. Le Chef des Miamis leur demanda cependant à y entrer tout seul, on le lui accorda : il les pria de faire savoir aux Nadouaissioux qu'ils alloient chasser pour satisfaire au pillage des marchandises qui avoit été fait sur le François, & de les accompagner chez les Nadouaissioux pour avoir leurs femmes & leurs enfans qu'ils tenoient Esclaves. Qu'arriva-t-il ? les François furent assez bons d'y envoyer, croyant que ce Chef avoit parlé de bonne foi. Les Miamis camperent sur ces entrefaites à deux lieuës plus bas du Fort, & détacherent trois cens guerriers avec quarante de nos gens pour aller aux Nadouaissioux. Les Fran-

çois qui avoient fait leurs commiſſions, entendirent à leur retour quantité de coups de fuſils. Ils virent bien qu'ils avoient été trompez, & conjecturerent en même tems que les Miamis étoient ſous la conduite d'un Eſclave qui s'étoit nouvellement échapé. Les François allerent en diligence retrouver les Nadouaiſſioux qui abandonnoient leur Fort faute de vivres. Quand ils ſurent la marche des Miamis, ils y rentrerent, ils y furent attaquez le lendemain à la pointe du jour, un Nadouaiſſioux ſortit avec un Calumet pour parlementer, un Miamis tira ſur lui & le tua, ſes gens le rapporterent au Fort. Les Miamis vinrent à la ſape avec beaucoup d'intrepidité; mais ils furent chargez ſi vigoureuſement, qu'ils furent contraints de quitter priſe, aprés avoir perdu beaucoup de monde. Nous levâmes tous le ſiege, & aprés avoir fait une retraite generale nous nous ſeparâmes cinq jours aprés. Nos Chefs nous ont envoyez devant pour vous faire le détail de tout ce que je viens de vous dire : ils ſont reſtez pour faire chaſſer la jeuneſſe, & ils arriveront dans peu.

La conduite des Outagamis fut tout à-fait judicieuſe dans cette occaſion, car les Outaouaks qui ſe trouverent dans ces

quartiers ne furent pas chargez par les Miamis qui leur cherchoient querelle, les Sauteurs éviterent de tomber entre les mains de leurs ennemis, les François profiterent des avis qu'on leur donna de se tenir sur leur garde, & les Nadouaissioux ne succomberent pas. La Nation ne doutant pas que Mr. de Frontenac ne fut content des services qu'elle venoit de lui rendre, lui députa plusieurs Chefs à qui il fit tout le bon acueil possible. Les Outaouaks qui étoient pour lors à Michilimakinak les retinrent quinze jours pour les régaler. Tout paroissoit tourner à l'avantage de la Colonie lorsqu'il arriva une chose qui lui fut d'un avantage infini, ce fut un grand démêlé entre les Iroquois & les Outaoüaks, dont l'évenement renversa tous les projets des premiers.

Je finis en même temps de décrire les mouvemens qui se sont passez chez tous ces Peuples, aprés que j'aurai donné une idée d'un combat qui se donna sur le lac Herier entre ces deux nations.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Les Hurons que l'on croyoit être fort des amis des Iroquois, leur livrent Combat au lac Herier.

PArmi les Outaoüaks de Michilimakinak qui s'étoient toûjours unis aux Hurons en faveur des Iroquois, il y avoit des Chefs qui ne laissoient pas de prendre fortement nos interêts. Il se fit un jour de grands reproches entre les Hurons & nos Partisans. Ceux ci leur dirent que le Baron trompoit impunément *Onontio* par les protestations d'amitié & d'alliance qu'il renouvelloit avec lui, pendant qu'il se servoit de toutes sortes de stratagêmes pour nuire à ses Alliez, & que l'on savoit fort bien qu'ils devoient se rendre avec les Iroquois à la riviere de saint Joseph pour détruire les Miamis : il y eut de grands éclaircissemens de part & d'autre. Les Hurons avouërent leur dessein, mais comme ils se picquerent d'honneur ils dirent aux Outaoüaks que s'ils vouloient venir avec eux ils donneroient ensemble sur les Iroquois, avec qui ils se soucioient fort peu d'avoir aucun ménagement, & afin qu'on ne crût

pas qu'ils voulussent les sacrifier, ils leur abandonnoient leurs femmes & leurs enfans, dont ils seroient les maîtres en cas qu'il y eut de la trahison, ils partirent donc en nombre égal. Ils trouverent trois canots de Sakis au milieu du lac Herier qui relâchoient d'une déroute que leur avoit causé des Iroquois qui avoient tué leurs Chefs, deux de ses freres & un de ses cousins, quoique les Iroquois eussent perdu de leur côté huit hommes, les Sakis se joignirent avec les Hurons & les Outaoüaks, ils tirerent plusieurs coups de fusils pour se faire connoître aux Iroquois; ayant apperçû une grosse fumée ils envoyerent quatre hommes à la découverte qui marcherent dans le bois. Lorsqu'ils furent sur le rivage à peu prés où ils pouvoient entrevoir quelqu'un, ils virent quatre hommes qui marchoient sur le bord du lac, ils rentrerent dans le bois, d'où ils firent une décharge sur ces Iroquois, ils gagnerent aussi-tôt leurs canots. Les Iroquois étoient au nombre de trois cens qui travailloient à faire des canots d'écorce d'ormeau; ils n'en avoient pour lors que cinq de faits: ils se jetterent dedans avec tant de précipitation pour donner sur les Outaoüaks qu'ils en creverent deux, ils les poursuivirent avec les trois autres,

dont le premier étoit de trente hommes, le second de vingt cinq, & le troisiéme de seize. Les Hurons, les Sakis & les Outaoüaks, qui étoient en nombre égal, se voyant au moment d'être pris, se rallierent & résolurent de souffrir le premier feu des ennemis. Le Chef de guerre des Outaouaks & un Huron furent d'abord tuez; mais les autres avançant toûjours jusqu'à ce qu'ils fussent à bout-portant des Iroquois; alors ils firent leur décharge sur le canot de trente hommes, dont il y en eût tant de tuez que les morts le firent tourner, de sorte qu'ils perirent tous trente, soit par l'eau, soit par le casse-tête, & les flêches; celui de vingt eût le même sort, mais on en fit cinq prisonniers. Le grand Chef des Tsonnontouans fut blessé à mort dans ce choc, ils lui casserent la tête & enleverent sa chevelure. Enfin ces prisonniers étans arrivez à Michilimakinak parurent fort touchez de ce que leur nation s'étoit trouvée la dupe des Hurons, qu'ils regardoient comme leurs meilleurs amis, & voici de quelle maniere ils s'en plaignirent.

Les Hurons nous ont tuez, ils nous ont invitez par des Colliers l'Automne dernier de nous trouver proche la riviere de saint Joseph où ils devoient s'assem-

bler : ils avoient promis de nous y faire *manger* levilla ge des Miamis, ils devoient nous conduire à Michilimakinak aprés cette expedition pour nous livrer les Outaouaks & leurs gens même qui s'y trouveroient. Nos Chefs ont levé le parti que vous avez vû pour cet effet ,.mais les Hurons nous ont trahi, nous croyons être de vos amis ; nous ſavons bien que ce ſont les Pouteouatemis qui vous ont engagé avec eux pour donner ſur nous quand vous nous avez défait enſemble dix cabanes, nous ne nous en prenons pas à vous, c'eſt à eux , & nous n'avons jamais conſpiré contre vous. Cette défaite des Iroquois affermit les Hurons & tous nos Alliez dans notre parti.

Fin du ſecond Tome.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE II. TOME.

CHAPITRE IV.

CHAPITKE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

Fin de la Table.